Digitized by Google

Fr 9035.2

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

Digitized by Google

LES

HOMMES ILLUSTRES

DE L'ORLÉANAIS.

Digitized by Google

ORLÉANS, IMPRIMERIE D'ALEX. JACOB, RUE SAINT-SAUVEUR, 34.

Digitized by Google

LES

HOMMES ILLUSTRES

DE L'ORLÉANAIS,

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE DES TROIS DÉPARTEMENTS

DU LOIRET, D'EURE-ET-LOIR & DE LOIR-ET-CHER,

PUBLIÉE PAR

MM. C. BRAINNE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE L'ORLÉANAIS;
J. DEBARBOUILLER, PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE D'ORLÉANS;
CH.-F. LAPIERRE, SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION;

Avec le Concours d'une Société d'Ecclésiastiques, de Magistrats, de Professeurs et d'Hommes de Lettres.

TOME PREMIER.

ORLÉANS,
A LA LIBRAIRIE D'ALPHONSE GATINEAU, ÉDITEUR,
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES TROIS DÉPARTEMENTS.

1852.

Digitized by Google

7A 9035.12

HARVARD COLLEGE LIBRARY
F. C. LOWELL FUND
Feb. 27, 1926
(2 vols)

3728
1.1

Digitized by Google

PRÉFACE.

Non potuit magni caput esse Aurelia regni;
Ergo, quod reliquum est, corque animusque fuit.
J. C. Scaliger.

L'Orléanais a manqué, jusqu'à ce jour, d'une biographie spéciale. Un grand nombre d'ouvrages ont mis en relief tout ce que cette province offre d'intéressant sous le rapport historique, pittoresque et monumental. De jolis albums, des livres illustrés, de curieuses monographies, ont été publiés avec succès ; mais personne n'a encore entrepris de réunir toutes les illustrations de l'Orléanais dans un ouvrage qui soit, en quelque sorte, le livre d'or de cette belle province.

Et cependant quel livre peut exciter davantage l'intérêt des trois départements auxquels il s'adresse ? Quoi qu'on en dise, la province n'est pas morte. En dépit des agitations politiques, peut-être même à cause de ces agitations, l'esprit provincial s'est réveillé en France. Rassurés sur le présent et délivrés des sombres préoccupations de l'avenir, les esprits sérieux vont revenir aux calmes études, et renouer peut-être, dans les arts et dans les lettres, la chaîne interrompue des vieilles traditions.

Or, de toutes les provinces françaises, il n'en est pas une peut-être qui ait eu de plus glorieuses destinées que la nôtre. Si elle n'a pas, comme la Bretagne, l'Alsace et quelques régions excentriques, cette individualité originale et puissante qui se révèle par l'accent ou par le costume ; si elle ne tranche pas sur le fonds commun de la nation ; si, au contraire, elle semble se confondre dans une même physionomie avec la capitale, c'est qu'elle est française depuis le berceau de la monarchie. Elle fait son devoir sans bruit, comme chose coutumière. Aussi un historien de l'Orléanais a-t-il pu dire de cette province qu'elle est restée le cœur de la France, n'ayant pu en être la tête.

Certes, il nous serait facile d'évoquer de glorieux souvenirs dans cette province si effacée aujourd'hui. Que de naïves légendes éparpillées dans les vieilles chroniques du moyen-âge ! Que de faits éclatants l'Histoire, plus sévère, a enregistrés dans son livre immortel ! Si l'on déchirait dans nos annales les pages où figure le vieil Orléanais, l'histoire de France deviendrait inintel-

Digitized by Google

ligible. Les grandes époques de notre histoire pourraient presque se personnifier dans nos trois cités noblement rivales : la ville des Carnutes fut le sanctuaire des druides et le foyer de la race gauloise ; Orléans, cette barrière infranchissable de la nationalité française, couronne dignement l'épopée chevaleresque du moyen-âge par la miraculeuse histoire de Jeanne d'Arc ; et Blois, la ville des rois et des reines, se pare coquettement des chefs-d'œuvre de la renaissance, semés à profusion sur les bords enchanteurs de la Loire. Aussi, voyez comme elle coule lentement, la paresseuse rivière ! Elle ne dort pas tout-à-fait, mais elle sommeille. Il semble que ses eaux aient regret de quitter ces rives charmantes où elles ont reflété tour à tour les grands clochers d'Orléans, les élégantes campanilles de Chambord, la masse imposante du château de Blois et les tourelles gothiques de Chaumont.

C'est dans ce cadre si brillant et si animé que nous allons esquisser nos portraits biographiques, et n'osant pas entreprendre l'histoire de la province, nous essaierons de faire celle de ses hommes illustres.

Cette biographie est entreprise sur un plan nouveau : les noms n'y sont point classés dans l'ordre alphabétique ; nous avons voulu faire autre chose qu'un vocabulaire sec et aride. Notre ouvrage est divisé en séries correspondant aux diverses branches des connaissances humaines. L'Église et l'État, la Magistrature, l'Armée, les Lettres, les Arts et les Sciences y sont représentés en raison des illustrations qu'ils ont fournies. Les femmes célèbres de l'Orléanais occupent dans cette galerie la place glorieuse qu'elles ont su conquérir. Les personnages de chaque série sont classés par ordre chronologique, ce qui permet aux lecteurs de suivre les progrès ou la décadence des institutions, des mœurs, des arts et des sciences dans leur province. De ce simple rapprochement de noms il résultera quelque suite dans les idées et un utile enseignement. Autour des principaux personnages, nous avons groupé les hommes de second ordre dont la vie, pour être moins illustre, n'en est pas moins intéressante, car il y a autant de joie au temple de Mémoire pour un nom modeste tiré de l'obscurité que pour dix hommes célèbres qui y sont entrés par droit de génie.

Voici l'ordre et les titres de chacune de nos séries :

PREMIER VOLUME.			DEUXIÈME VOLUME.		
1re	SÉRIE.	Les Beaux-Arts ;	6e	SÉRIE.	Ordres religieux ;
2e	—	Les Poètes de l'Orléanais ;	7e	—	Magistrats et Jurisconsultes ;
3e	—	Savants et Littérateurs ;	8e	—	Personnages politiques ;
4e	—	Sciences exactes et naturelles ;	9e	—	Femmes célèbres de l'Orléanais ;
5e	—	Personnages ecclésiastiques ;	10e	—	Familles illustres.

Pour remplir ce cadre que nous nous étions tracé d'avance, nous avons fait appel à tous les hommes d'étude et de bonne volonté. Nous avons mis à contribution les manuscrits et les livres, les dépôts publics et les collections particulières ; nous avons *dévalisé* nos devanciers et nos contemporains, les morts et les vivants.

Depuis long-temps déjà le dessein d'écrire une biographie de l'Orléanais germait dans les esprits studieux de cette province. Pendant le siècle dernier, un savant Bénédictin d'Orléans, Dom Gérou, encouragé par le supérieur général

Digitized by Google

de la Congrégation de Saint-Maur, entreprit ce travail. Il se mit en rapport avec plusieurs savants orléanais qui lui communiquèrent leurs notes, et, muni de ces secours, il se retira au monastère de Saint-Benoît-sur-Loire, afin d'y mettre en ordre et d'y rédiger ses notices biographiques. Le Père prieur entra volontiers dans ses vues et lui accorda, comme c'était l'usage, l'exemption des exercices les plus pénibles. On le dispensa de plusieurs offices du chœur et on lui donna une chambre à feu. Dom Gérou travailla avec tant d'assiduité qu'en moins de quatre ans il eut achevé sa *Bibliothèque des auteurs et écrivains des ville, duché et diocèse d'Orléans.* Ce précieux manuscrit forme deux volumes in-4° et ne renferme pas moins de 1,500 pages d'écritures différentes. Outre les notices de Dom Gérou, on y trouve des mémoires de MM. Perdoulx de la Perrière, Jousse, D. Fabre, Beauvais de Préau, &c., qui ont successivement travaillé à ce recueil, dont l'original est conservé dans la Bibliothèque publique d'Orléans. Dom Gérou avait fait approuver son manuscrit par le censeur royal, et l'imprimeur orléanais Couret de Villeneuve s'était engagé à le publier. L'auteur avait même préparé un avertissement préliminaire destiné à être placé en tête de l'ouvrage et dont l'extrait suivant trouve naturellement sa place dans cet avant-propos :

« Ce n'est pas sans raison que l'on a toujours regardé la vie des hommes « vertueux comme la partie la plus utile et la plus instructive de l'histoire. « Le récit de leurs belles actions et l'image de leurs vertus inspire à des âmes « bien nées je ne sais quoi de noble et d'élevé et fait naître dans leurs cœurs « le généreux désir de les imiter.

« Le même bien que produit en morale l'histoire des hommes vertueux « ne produit-il pas à proportion le même avantage pour les études littéraires? « En conservant à la postérité le souvenir des hommes célèbres qui se sont « distingués dans leur siècle par leur savoir et leurs lumières, c'est lui offrir « des exemples et des modèles à suivre. Par là on s'acquitte d'un double « devoir : l'un est la récompense des talents, l'autre en est la source. C'est « dans cette vue que nous nous sommes déterminé à recueillir ces mémoires « pour servir à l'histoire des hommes illustres d'Orléans, notre patrie. »

Couret de Villeneuve, craignant que l'ouvrage n'eût pas le débit nécessaire pour le dédommager de ses frais, n'exécuta pas son traité avec Dom Gérou. Plus tard cependant il reprit ce projet, si nous en jugeons par un *Discours préliminaire,* destiné à être mis en tête d'un ouvrage intitulé : les *Grands hommes de l'Orléanais,* et dont le ton déclamatoire contraste avec le langage modeste du savant Bénédictin.

Toujours est-il que le recueil de Dom Gérou est demeuré manuscrit. Une société savante de l'Orléanais a eu, dit-on, la pensée de le publier, mais ce projet n'a point eu d'exécution. C'est donc rendre un service à l'histoire de notre province que de publier des documents inédits pour la plupart, et, loin de nous faire un scrupule d'exploiter ce filon précieux, nous en avons usé largement pour la biographie des hommes illustres du diocèse d'Orléans.

Un autre Bénédictin, Dom Liron, nous a rendu le même service pour le Blésois et le pays Chartrain. Il avait rédigé la *Bibliothèque des auteurs des diocèses de Chartres et de Blois,* pour servir à l'histoire littéraire de cette partie de la France. Une première édition de ce travail fut imprimée sans la participation de l'auteur et en son absence : il s'en plaint lui-même dans la préface d'une nouvelle édition qu'il se proposait de donner au public. Ce

Digitized by Google

manuscrit est beaucoup plus complet que le livre, et nous en avons tiré de précieux renseignements. L'auteur, dans un *Avertissement* sagement écrit, répond au reproche d'erreurs, d'omissions ou d'inexactitudes qu'il est si facile de faire aux premières éditions de ces sortes d'ouvrages :

« Les sciences, surtout celles qui regardent les faits, comme la critique et « l'histoire, ont tant de liaison ensemble, qu'on est obligé de les joindre et « que l'on se voit par là jeté malgré soi dans un océan de lectures que l'on « ne saurait épuiser. De plus, quoique l'on puisse faire, il sera toujours vrai « qu'il n'y a rien de parfait sous le soleil, et si l'on est du nombre de ceux « qui tendent à la perfection, on est aussi de ceux qui croient qu'on n'y arri- « vera jamais. Un Chartrain très-habile et très-judicieux (Nicole) a dit, il y « a long-temps, qu'il serait à désirer qu'on ne considérât les premières édi- « tions des livres que comme des essais que ceux qui en sont les auteurs « proposent aux personnes de lettres pour en apprendre leurs sentiments, « et qu'ensuite, sur les différentes vues que leur donneraient ces différentes « pensées, ils y travaillassent tout de nouveau, pour mettre leurs ouvrages « dans la perfection où ils sont capables de les porter.

« C'est en ce sens que M. Loisel, célèbre avocat au parlement de Paris, « avait accoutumé de dire des premières éditions qu'elles ne servaient qu'à « mettre au net les ouvrages des auteurs. Ce que cet homme judicieux, « ajoute Ménage, disait avec beaucoup d'apparence de toutes sortes de livres, « se peut dire avec plus de vérité des dictionnaires et des traités histo- « riques. »

Nous sommes heureux, pour excuser nos fautes et nous concilier l'indulgence des lecteurs, de pouvoir nous couvrir de l'égide protectrice de ce modeste et savant Bénédictin.

S'il nous fallait remercier ici toutes les personnes qui nous ont aidés ou encouragés dans notre entreprise, la Préface empiéterait sur le livre. On comprendra d'ailleurs le motif qui nous oblige à ne pas publier notre reconnaissance. Presque tous ceux qui ont répondu à notre appel ne se sont pas contentés de nous fournir de précieux renseignements ; ils ont mis la main à l'œuvre et sont devenus nos collaborateurs. Leurs articles sont signés de leurs noms ou de leurs initiales ; c'est au public et non pas à nous de faire leur éloge.

Notre gratitude est plus à l'aise envers les personnes qui ont pris à notre œuvre une part moins directe, mais tout aussi méritoire. Le gouvernement a accueilli avec faveur ce premier essai de décentralisation littéraire, et a donné à notre publication des marques non équivoques de sa bienveillante sympathie ; la compagnie des chemins de fer d'Orléans et de Bordeaux, pour faciliter les recherches des auteurs, nous a accordé un permis de circulation ; enfin, les bibliothèques et les collections particulières, les manuscrits, les notes inédites, ont été mis à notre disposition avec une rare obligeance, et nous avons dû à cet empressement de pouvoir terminer en quelques mois un travail dont les matériaux étaient tout prêts et n'avaient plus besoin que d'être mis en œuvre. Il nous est arrivé souvent, trouvant les fleurs toutes fraîches cueillies, de fournir seulement le fil pour en faire des bouquets.

C. B.

Digitized by Google

LES

HOMMES ILLUSTRES

DE L'ORLÉANAIS.

PREMIÈRE SÉRIE. — BEAUX-ARTS.

ARCHITECTES.

VIART (CHARLES).

L'ancien Orléanais est couvert d'églises romanes et de cathédrales gothiques; mais l'histoire, souvent oublieuse, n'a pas conservé les noms des architectes qui ont élevé ces monuments. A peine savons-nous qu'un nommé Bertin construisit l'église de Saint-Benoît-sur-Loire. Le nom d'*Umbertus* est gravé sur un chapiteau du Xe siècle, qui se trouve au porche de cette église. Ces artistes, pieux et modestes, travaillaient moins pour la renommée que pour Dieu.

Le premier des architectes orléanais dont on puisse esquisser la biographie est Charles Viart. Il marque la transition entre le gothique fleuri et la renaissance.

M. Pellieux, auteur estimé d'une *Histoire de Beaugency*, lui attribue à juste titre, d'après les archives locales, la construction du joli

Digitized by Google

portail de la Mairie de cette petite ville, ce qui est confirmé par Félibien, dans un de ses manuscrits, conservé au château de Chiverny.

Le cardinal de Longueville possédait alors le château de Beaugency; il avait fait disposer, dans la grosse tour de ce château, l'oratoire qui existe encore, et d'où il correspondait avec le roi pendant son séjour à Chambord.

Ce fut sur sa demande que François Ier autorisa les travaux de l'Hôtel-de-Ville.

Viart était déjà connu à Orléans par des ouvrages importants, entrepris sous Louis XII, dont il était architecte. Les échevins l'avaient chargé de la construction de la *Maison-de-Ville* (Musée actuel). La façade de cet édifice est bien conçue et exécutée avec une rare élégance. Il inaugura dans cette construction un nouveau style, qui se refléta bientôt sur les maisons particulières.

Suivant des notes extraites par M. Vandebergue de Villiers, et par nous-même, des *Archives de l'ancien Hôtel-Dieu*, la salle Saint-Lazare, dont la belle façade sud a été démolie récemment, fut construite par l'architecte du roi Louis XII à Orléans, qui n'était autre que Viart. Les colonnes qui l'ornaient ont été transportées dans la cour du Musée. Enfin, la riche porte principale de l'entrée du Grand-Cimetière, heureusement conservée au coin de la rue de la Bibliothèque, et qui devrait être démasquée, a été bâtie par Viart. Dans le relevé des inscriptions du Grand-Cimetière, fait par M. Blondel et déposé chez un notaire d'Orléans, on trouve l'épitaphe de cet artiste, qui y fut inhumé vers l'an 1547.

Il ne serait pas impossible que Viart eût été chargé d'une partie des travaux du château de Chambord. Nous avons été le premier à démontrer que le Primatice n'a pu faire le plan de Chambord, comme on l'a souvent avancé; car cet édifice était déjà élevé au-dessus du premier étage lorsque le Primatice vint en France. Il est probable que le *Rosso*, alors architecte général du roi, a confié quelques parties accessoires de ce grand travail à des architectes de la province. Viart y fut sans doute employé, car il dit lui-même quelque part qu'il fut autorisé à se servir des *rognures* de Chambord pour bâtir l'Hôtel-de-Ville de Beaugency.

VERGNAUD-ROMAGNÉSI.

Digitized by Google

TEXIER (JEAN), *dit* DE BEAUCE.

Il naquit à Chartres, à la fin du XVe siècle. Ce fut lui qui reconstruisit le clocher neuf de la cathédrale à la place de celui qui fut détruit par la foudre, le 28 juillet 1506. On voit encore dans le clocher, sur le mur de la chambre des sonneurs, une pierre blanche avec cette inscription, dans laquelle le clocher dit entre autres choses :

Après *(l'incendie)*, Messieurs, en plein chapitre assis,
Ont ordonné de pierre me refaire,
A grande voulte, et pilliers bien massifs,
Par Jehan de Beausse, ouvrier qui le sceut faire.....

La place de l'embarcadère du chemin de fer à Chartres, et l'une des rues qui y aboutissent, portent le nom de Jean de Beauce.

D. DE B.

ANDROUET DUCERCEAU (JACQUES).

Ce nom, trop long-temps relégué dans l'oubli, a été récemment gravé sur le péristyle de l'Hôtel-de-Ville d'Orléans. Ce n'est pas là une galanterie d'architecte, mais bien une tardive justice rendue enfin à l'un des plus beaux génies de la renaissance. Jusqu'alors les artistes français n'avaient fait que copier l'Italie : avec Ducerceau la renaissance devint française ; il fit pour l'architecture ce que Malherbe fit à la même époque pour la langue : le poète purgea la littérature des *concetti* italiens ; l'architecte, tout en conservant dans les édifices un grand luxe d'ornementation, leur donna le grandiose et la régularité, type caractéristique du siècle de Louis XIV.

Ducerceau naquit à Orléans au XVIe siècle, dans une famille en qui le talent semblait héréditaire. Son père était architecte et travailla, avec frère Joconde, à la construction du château de Gaillon, en Normandie. L'éducation du jeune Ducerceau fut plus

Digitized by Google

soignée que celle de beaucoup d'artistes ses contemporains, plus habiles à manier le ciseau que la plume. Son père fut son premier maître en architecture; il étudia la gravure sous maître Étienne de Laulne, célèbre orfèvre et graveur orléanais. La plupart des biographes, même spéciaux, sont insuffisants ou inexacts en ce qui concerne Ducerceau; on est réduit à glaner çà et là les détails de sa vie dans les mémoires du temps, encore faut-il se défier souvent de leurs appréciations, parce que Ducerceau était huguenot.

On ne sait rien de particulier sur lui, jusqu'à l'époque où la faveur du cardinal d'Armagnac lui permit d'aller se perfectionner dans son art en Italie. C'était alors le beau temps de la renaissance. Ducerceau s'éprit d'une belle passion pour l'antiquité et enrichit ses cartons des monuments gravés de Rome et de l'Italie. L'arc-de-triomphe, dont on voit encore des restes à Pola, en Istrie, attira surtout son admiration, et depuis il reproduisit souvent dans ses compositions les colonnes accouplées qui sont de chaque côté de l'ouverture du monument. Au retour de ce pélerinage artistique, il publia à Orléans, en 1549, *Les Arcs-de-triomphe romains*, en un album in-folio. Il vécut pendant quelque temps dans sa ville natale, et y construisit plusieurs édifices, entre autres, la maison dite la *Maison des Oves*, rue Sainte-Anne, une autre rue des Hôtelleries, et une troisième place du Marché-à-la-Volaille. Une porte en bois de chêne, avec son chambranle, très-remarquable par la beauté de son ajustement, provient de cette maison; on peut la voir au Musée d'Orléans.

M. de Buzonnière, dans son *Histoire architecturale de la ville d'Orléans*, a consacré plusieurs curieuses monographies aux édifices attribués à Ducerceau. La science n'est pas toujours d'accord avec la tradition dans ces inventaires du passé; les savants eux-mêmes ne s'entendent pas toujours entre eux sur les noms et sur les époques.

Le cardinal de Bourbon, nouveau possesseur du château de Gaillon, appela l'architecte orléanais pour le consulter sur des agrandissements et des réparations qu'il voulait entreprendre; il fut si satisfait de ses devis, qu'il prit l'artiste en amitié et le présenta au roi Henri II, pendant son séjour à la maison royale de Montargis. Mais Henri II ne voyait alors que par les yeux de la belle Diane de Poitiers, qui avait son architecte à elle, Jean Delorme. Ducerceau fut donc écon-

Digitized by Google

duit : ce fut peut-être à cette époque qu'il présida à la reconstruction de l'église de Montargis. Il végéta quelques années encore en province, contraint de travailler pour les divers corps d'état, et gravant des dessins d'ornementation pour les orfèvres et les fabricants de meubles. Il dut sacrifier au goût dominant, et avec sa facilité prodigieuse, il eut bientôt produit plusieurs volumes d'arabesques et de grotesques publiés à Orléans, vers 1550. On sait que le mot de *grotesque* n'avait pas alors le même sens qu'aujourd'hui. Il s'appliqua dans l'origine aux dessins d'ornementation que les premiers artistes de la renaissance imitèrent d'après les fragments d'ornements romains conservés dans les grottes.

Mais le génie de Ducerceau ne pouvait s'éparpiller ainsi en détail; il lui fallait, pour se déployer, des constructions plus importantes que de simples *logements domestiques*.

Il se rappela donc au souvenir du roi en lui dédiant un nouveau volume ayant pour titre : *Cinquante bastiments, tous différents, pour servir aux princes, seigneurs, gens de moyens et petits états qui voudront bastir aux champs* (1559). Mais Henri II mourut le 10 juillet de la même année, frappé mortellement dans un tournoi par un gentilhomme orléanais, le comte de Montgomery.

Ducerceau ne perdit pas courage, et dès l'année suivante (1560), il publiait le second volume de ses *Antiquités romaines*. Il avait préparé une dédicace pompeuse en l'honneur du nouveau souverain, François II; l'ouvrage était sous presse, mais le pauvre architecte jouait de malheur : le petit roi mourut la même année à Orléans, laissant bien du monde dans l'embarras. Ducerceau en fut quitte pour faire imprimer un carton qu'il mit en tête de son livre, à la place de la malencontreuse dédicace. Les écrivains, les artistes surtout, avaient besoin de hauts et puissants patronages, pour la publication de leurs œuvres, à une époque où le nombre des lecteurs n'était pas à beaucoup près suffisant pour les défrayer des dépenses considérables de gravure et d'impression. Ducerceau trouva enfin un appui sérieux dans la reine-mère Catherine de Médicis, qui tenait de sa famille un goût décidé pour les arts; elle sut apprécier le mérite de l'architecte orléanais, et le chargea successivement de la construction des bains du Louvre et des réparations du château de Montargis. Elle lui fournit

Digitized by Google

même les fonds nécessaires pour la publication d'un grand ouvrage qu'il préparait sur *les plus excellents Bastiments de France.*

Grâce à la protection de la régente, Ducerceau devint bientôt l'architecte à la mode, et les grands seigneurs lui confièrent la construction de leurs fastueuses demeures. Il bâtit successivement les hôtels de Sully, rue Saint-Antoine; de Bretonvilliers, à la pointe de l'île Saint-Louis, et de Mayenne, au coin de la rue Saint-Antoine et de celle du Petit-Musc. Son chef-d'œuvre en ce genre est l'hôtel Carnavalet, élégante construction, dont Jean Goujon, le Phidias français, ne dédaigna pas de sculpter la façade.

La Cour habitait autrefois le Marais, pour être plus à portée du palais des Tournelles. Après que la résidence royale eut été transférée aux Tuileries, le beau monde fut long-temps encore à délaisser le quartier de la place Royale pour le faubourg Saint-Germain.

Mais bientôt le ciel s'assombrit, et les orages grondèrent à l'horizon. La reine-mère, après avoir caressé ou proscrit le parti protestant, suivant les exigences ou les caprices de sa politique, résolut d'en finir avec les huguenots. Peut-être Ducerceau, comme familier du palais, eût-il vent du complot qui se tramait dans l'ombre. Soit confidence, soit pressentiment, toujours est-il qu'il s'éloigna de France quelque temps avant le massacre de la Saint-Barthélemi et se retira à Turin, à la cour du duc de Savoie, protecteur éclairé des arts. Il y passa deux années.

Après la mort de Charles IX, quand Henri III se sauva de son royaume de Pologne pour venir prendre possession de la couronne de France, il prit le chemin des écoliers, et après avoir assisté au carnaval de Venise, passa par Turin, avant de rentrer en France. Plus tolérant que son frère, il rendit à Ducerceau sa charge d'architecte du roi. Celui-ci revint tout joyeux à Paris, dans la jolie maison qu'il s'était bâtie lui-même au petit Pré-aux-Clercs, près de la porte de Nesle, maison, dit l'Estoile, *construite avec grand artifice.* Il rentra en grâce auprès de la reine-mère et reçut de nouvelles commandes. On le chargea de continuer le tombeau des Valois à Saint-Denis, que la mort de Philibert Delorme avait laissé inachevé. Quoique déjà fort âgé, le laborieux architecte publia, en 1579, le second volume de ses *plus excellents bastiments de France :* il va sans

Digitized by Google

dire qu'il le dédia à sa noble protectrice. Cet ouvrage, devenu très-rare, est d'autant plus curieux que l'auteur y a fait graver des dessins d'une multitude de châteaux qui n'existent plus, avec leurs plan, coupe et élévation. Parmi les soixante-sept planches, relatives aux maisons royales et particulières, nous avons remarqué les suivantes, qui ont trait plus particulièrement aux édifices de l'Orléanais :

Château de Chambord	3	planches.
Maison royale de Montargis	4	*id.*
Château de Blois.	5	*id.*

S'il faut en croire quelques biographes, le 30 mai 1578, Androuet, d'après les ordres de Henri III, dont il était architecte, commença les travaux du Pont-Neuf; mais les guerres civiles ne lui permirent pas d'achever cette construction. Ce ne fut qu'en 1604, sous le règne de Henri IV, que Guillaume Marchand y mit la dernière main. Il aurait aussi été chargé, dans le même temps de continuer la galerie du Louvre; mais il est plus vraisemblable que ces ouvrages ont été conduits par son fils, J.-B. Ducerceau, architecte comme lui, et qu'on a souvent confondu avec son père. Ce qui vient à l'appui de cette assertion, c'est la nouvelle disgrâce de Jacques Ducerceau.

Il essaya en vain de la conjurer par une dernière dédicace au roi Henri III; ce prince avait déjà la main forcée par le parti de la Ligue, et *les catholiques lui faisaient un crime de conserver un huguenot pour architecte;* il fit pressentir à Ducerceau *que, pour qu'il lui continuât ses faveurs, il fallait qu'il changeât de religion.* Pierre de l'Estoile, dont nous tirons ces détails, raconte dans ses Mémoires que le vieil artiste, blessé dans ses sentiments religieux, refusa de se soumettre à de telles exigences. Il prit donc congé de Henri III, à qui il déclara *qu'il aimait mieux quitter l'amitié du roi et renoncer à ses promesses que d'aller à la messe, le suppliant seulement de ne trouver mauvais qu'il fût aussi fidèle à Dieu qu'il avait été et le serait toujours à Sa Majesté.*

Il reprit donc une seconde fois la route de l'exil, laissant sa jolie maison du Pré-aux-Clercs à son fils Jean-Baptiste, qui fut sans doute moins scrupuleux, et trouva que la place d'architecte du roi valait bien une messe. De retour à Turin, Ducerceau consacra ses der-

Digitized by Google

nières années à compléter son œuvre, et mourut en 1592, à l'âge d'environ 76 ans.

La bibliothèque publique d'Orléans ne possède pas une seule planche de l'œuvre de Ducerceau; on n'y trouve pas même un seul volume des ouvrages qu'il a publiés, et dont quelques-uns ont eu pour éditeur Mamert Patisson, célèbre imprimeur orléanais, qui épousa la veuve de Robert Étienne. Ducerceau était aussi un habile graveur. Il a gravé lui-même à l'eau-forte les planches de ses *Leçons de perspective* (1576, in-folio). Ses dessins originaux sont éparpillés dans diverses collections; on les rencontre surtout, à Paris, dans les bibliothèques Royale et de Sainte-Geneviève, et en Allemagne, chez les amateurs de Nuremberg.

M. Callet père, architecte à Paris, a publié, en 1842, une notice historique sur les architectes français du XVIe siècle, dans laquelle il consacre un article spécial à notre illustre compatriote. Il possédait dix-sept volumes de ses ouvrages; mais la plus belle collection peut-être qu'il y ait de ses dessins est celle de M. Vivenel, qui, s'inspirant des artistes de la renaissance, a si habilement dirigé les travaux de restauration de l'Hôtel-de-Ville de Paris. Il possède dans son cabinet l'œuvre presque tout entière d'Androuet Ducerceau. Quelle variété incroyable, et comme elle dénote un génie fécond et facile! Les planches de ses livres d'architecture sont pour les artistes une mine inépuisable. On y retrouve tous ces détails d'ornementation dont la renaissance est si prodigue : c'est tout un palais démonté pièce par pièce. Les cheminées, les portes, les lucarnes sont du meilleur goût. A voir ces clochetons découpés à jour, ces riches campanilles, ces élégantes gouttières, on se rappelle involontairement ces descriptions de châteaux dont se moque tant Boileau :

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

Ailleurs on admire des modèles de vignettes entourées de cartouches gracieux, des attributs relatifs aux arts et aux sciences, destinés aux frontispices allégoriques des livres. Une de ces vignettes représente le Chien de Montargis.

Ducerceau était vraiment un homme universel. Il a dessiné des vases et des aiguières pour Henri VIII, roi d'Angleterre; des meubles, tels que lits, guéridons, armoires, bibliothèques pour les sculpteurs

Digitized by Google

sur bois; des serrures, des targettes, des verroux et des poignées de tiroirs pour les ouvriers en métaux; des candélabres, des reliquaires et des ostensoirs à l'usage des églises; des coupes, des trépieds et des bijoux pour les orfèvres. Quelques-uns de ces dessins rappellent la manière de Benvenuto Cellini. Il excellait surtout dans les petits sujets arabesques, que les Italiens appellent grotesques, et a fourni dans ce genre d'élégants modèles aux damasquineurs. Enfin, il a gravé, pour les châteaux et les maisons de plaisance, des supports, des cariatides, des panoplies et des trophées militaires; il a même dessiné des jardins.

Son fils, Jean-Baptiste Ducerceau, fut aussi un architecte distingué, et obtint la confiance de Henri IV qui le nomma surintendant de ses bâtiments avec un traitement de 6,000 livres. Quelques écrivains ont affirmé que ce fut lui qui, bien que jeune encore, commença les travaux du Pont-Neuf. Il y en a même qui doutent qu'il y ait eu plusieurs Ducerceau, et qui attribuent tous les ouvrages qui portent ce nom au même architecte. L'existence et les œuvres de Jean-Baptiste nous paraissent cependant établies d'une manière incontestable par les mémoires du temps. Il continua, avec Dupérac et Metezeau, la galerie qui, d'après les idées de Henri IV, devait unir le Louvre au palais des Tuileries. Pierre Guéroult, dans son *Histoire de Saint-Germain-en-Laye,* affirme que J.-B. Ducerceau fut chargé de terminer le château de Saint-Germain, l'un des bâtiments les plus considérables qui aient été entrepris à cette époque. On peut, d'après les gravures, se faire une idée de l'effet prodigieux qu'aurait produit cet ensemble de constructions, disposées en amphithéâtre sur le bord de la Seine, s'il eût pu être terminé.

Il a aussi bâti le château de Monceaux pour Gabrielle d'Estrées et terminé le château de Verneuil. Mais il n'entre pas dans notre plan de raconter la vie et d'énumérer les travaux de cet architecte qui déjà n'appartient plus à l'Orléanais. La famille de Ducerceau s'était fixée à Paris, où son nom s'est perdu depuis dans la foule des noms illustres (1).

C. BRAINNE.

(1) En 1730, il mourut à Paris un littérateur obscur, nommé Jean-Antoine Ducerceau.

Digitized by Google

METEZEAU (Clément).

Il naquit à Dreux, vers la fin du XVIe siècle. Son père, architecte de Henri IV, avait élevé le grand portail de l'église de Dreux. Clément Metezeau devint par la suite ingénieur en titre du roi Louis XIII. Il s'est rendu célèbre par la fameuse digue de La Rochelle, dont il donna les plans et surveilla la construction.

Richelieu était venu lui-même faire le siége de cette ville qui était le boulevart de la religion réformée. Les protestants attendaient des secours du roi d'Angleterre. C'est alors que Richelieu conçut le projet de fermer le port de La Rochelle à la flotte anglaise par une digue formidable. Un ingénieur italien, Pompée Targon, concourut avec l'architecte de Dreux pour ce gigantesque ouvrage. Le plan de Metezeau l'emporta; il l'avait conçu et tracé dans une seule nuit. Le maréchal de Bassompierre rapporte dans ses Mémoires que Metezeau arriva en toute hâte de Paris à La Rochelle avec un maître maçon; il fut bien accueilli par le cardinal.

La digue fut commencée le 2 décembre 1627 et terminée l'année suivante : elle avait 747 toises de longueur. La Rochelle, privée de toute communication avec la flotte anglaise, fut obligée de capituler. Mais en fermant aux ennemis l'entrée du port, le cardinal fermait aux Rochelois le chemin de la mer, ainsi que le fait observer très-judicieusement l'historien Raynal. Richelieu le fit sans doute avec intention. Des vaisseaux auraient mieux valu qu'une digue; mais la marine n'entra pour rien dans son projet de subjuguer la France pour dominer dans l'Europe. Toujours est-il que l'importance de La Rochelle diminua, et que son port fut long-temps obstrué par cette digue dont on voit encore les fondations à la marée basse.

Le graveur Callot fut appelé en France, en 1628, pour la dessiner sous ses différents aspects.

Metezeau, comme architecte des bâtiments du roi, continua la galerie du Louvre, depuis le vieux palais jusqu'au troisième guichet. Il a donné le premier plan de l'église des PP. de l'Oratoire. On a encore de lui les plans de l'hôtel de Longueville, du château de la

Digitized by Google

Meilleraye, en Poitou, de celui de Chilly, sur le chemin d'Orléans, et de la porte Saint-Antoine, à Paris, qui fut démolie par la suite. On retrouverait, au besoin, tous ces dessins dans le *Recueil* de Jean Marot, et dans les ouvrages de Sauval et de Félibien.

Le portrait de Metezeau a été gravé par Michel Lasne. Au-dessous, une vignette représente la digue de La Rochelle, avec le quatrain suivant, composé par son gendre, N. Foucault, avocat au Conseil :

Hæretico palmam retulit Metezæus ab hoste,
Cùm Rupellanas aggere cinxit aquas.
Dicitur Archimedes terram potuisse movere;
Æquora qui potuit sistere non minor est.

« Metezeau terrassa l'orgueil des Huguenots,
« Opposant à la mer une digue profonde.
« Archimède, dit-on, eût soulevé le monde;
« Est-il moins grand celui qui sut dompter les flots?

C. B.

ALEAUME (Jean).

Savant mathématicien; il devint premier ingénieur du roi Louis XIII, et s'appliqua particulièrement aux fortifications. L'abbé de Marolles a fait sur lui un assez mauvais quatrain :

Si l'on doit faire état d'un grand homme au royaume,
Qui fut grand en mérite et en savoir profond,
Par la mathématique, où tout se voit à fond,
Qu'Orléans fasse honneur à son docte Aleaume.

Il est l'inventeur du compas de proportion, et d'un traité sur la perspective.

D. G.

JOUSSE (Mathurin).

Naquit dans l'Orléanais ou dans l'Anjou. Il vivait au XVIIe siècle. Il avait fait une étude particulière de Vitruve et des grands maîtres en architecture; les ouvrages qu'il a publiés traitent principalement des arts et métiers. En voici les titres :

Digitized by Google

1° *Le Secret de l'Architecture;*
2° *L'Art de la Charpenterie,* orné de 125 gravures sur bois;
3° *La fidèle Ouverture de l'Art de Serrurerie.*

On ne connait pas de détails sur sa vie.

D. G.

FÉLIBIEN (André).

Écuyer, sieur des Avaux et de Javerey; il naquit à Chartres, en 1619, d'une famille qui a fourni plusieurs personnages de marque dont nous retrouverons ailleurs les noms. Il fit ses premières études dans sa ville natale et vint, à quatorze ans, à Paris, pour y cultiver les lettres. En 1647, il fut nommé secrétaire d'ambassade du marquis de Fontenay-Mareuil, à Rome. Il raconte lui-même, dans une de ses préfaces, que la vue des monuments de l'antiquité et le commerce des artistes développèrent son goût pour les arts. Il se lia d'amitié avec le Poussin; mais, désespérant de jamais suivre les traces d'un si grand maître, il se contenta d'être le biographe des grands artistes, ne pouvant l'être lui-même.

De retour en France, il s'établit à Chartres et s'y maria. Ses amis le présentèrent au surintendant Fouquet; et, après la disgrâce de ce ministre, Colbert le fit venir à la cour. Il fut nommé par lui historiographe du roi, de ses bâtiments, des arts et manufactures. Dans l'épître dédicatoire qu'il adressa au ministre à cette occasion, il le félicite d'avoir opéré d'utiles réformes dans l'administration des travaux publics :

« Voyait-on avant vous des surintendans des bastimens se donner « la peine d'examiner jusques aux moindres dessins de tous les ou- « vrages qu'on fait pour le roy? Prenaient-ils comme vous une entière « connoissance des plus petites choses? Vous ne dédaignez pas de « vous trouver mesme souvent parmy les ouvriers. Aussi, quand on « pense à toutes les belles choses qui ont été faictes depuis que « vous en avez la conduite, on croirait presque que tout cela se fait « par enchantement, etc. »

Félibien continua d'être bien en cour, et, lors de la création de l'Académie d'architecture, en 1671, il en fut nommé secrétaire. Il

Digitized by Google

avait été l'un des huit qui formèrent l'Académie des Inscriptions, et composa toutes celles qui furent gravées dans la cour de l'Hôtel-de-Ville de Paris, depuis 1660 jusqu'en 1686. Il fut le premier, dit Voltaire, qui, dans ces inscriptions, ait donné à Louis XIV le titre de *Grand* : aussi fut-il nommé par la suite contrôleur-général des ponts-et-chaussées, et administrateur de l'hôpital des Quinze-Vingts. Il continua, dans ces différentes charges, à se livrer à ses études favorites, et composa un grand nombre d'ouvrages dont le Père Nicéron a donné le catalogue dans le tome II de ses Mémoires. Nous citerons seulement ici ceux qui ont trait aux beaux-arts :

1° *Description du château et de la chapelle de Versailles;*

2° *Principes de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et des autres arts qui en dépendent, avec un dictionnaire des termes propres;*

3° *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes, avec la vie des architectes.* C'est le plus connu et le plus estimé des ouvrages de Félibien; il a été traduit en anglais.

Le songe de Philomathe est un dialogue allégorique entre la peinture et la poésie qui se disputent la gloire de célébrer les actions de Louis XIV.

Félibien a composé, en outre, des Traductions. La collection des *Archives de l'art* a publié récemment de ses lettres inédites. Quelques-uns de ses manuscrits subsistent encore au château de Chiverny.

Il mourut le 11 juin 1695. Son épitaphe a été composée en latin par Santeuil.

Il était naturellement grave et sérieux, mais d'une rare obligeance. Sa devise était : *Benefacere, et dicere vera.*

L'une des nouvelles rues de Chartres, près l'embarcadère du chemin de fer, porte le nom de Félibien.

DOUBLET DE BOISTHIBAULT.

LEFÈVRE.

Né à Orléans à la fin du XVIIe siècle, y a bâti l'église des Petits-Carmes sur le modèle de celle du noviciat des Jésuites, à

Digitized by Google

Paris. C'est lui aussi qui, dans cette grande ville, a bâti la façade de l'hôtel de Sennecterre. Il a trouvé le secret de fabriquer des ancres avec plusieurs verges de fer battues ensemble. Une ancre ainsi construite ne se casse jamais.

D. G.

BEAUVAIS DE PRÉAU (CLAUDE-HENRI).

Né à Orléans le 18 octobre 1732, d'une famille d'honorables négociants, entra, presque au sortir du collége, à l'école des Ponts-et-Chaussées, qu'il quitta pour se livrer à l'architecture. L'ancien hôtel général des postes, rue Plâtrière, à Paris, a été bâti sur ses dessins et sous sa conduite.

Sa mauvaise santé l'obligea de quitter la capitale et de revenir dans sa province respirer l'air natal. Il charma ses moments de loisir par la gravure; il a gravé la coupe de plusieurs machines pour le dépôt de la guerre. Ces travaux le firent remarquer par M. Desmarets, inspecteur général des fonderies de France et d'Espagne qui se l'attacha et lui fit obtenir une pension de 1,500 livres. Sa santé acheva de s'épuiser dans les courses que ce nouvel emploi l'obligeait de faire dans les diverses provinces du royaume. Il mourut chez son bienfaiteur, dans son château près de Lyon, le 30 mars 1766, regretté de tous ceux qui le connaissaient.

Il avait les mœurs douces et faciles, l'esprit orné et la conversation très-amusante. Gai par caractère, les infirmités, au lieu de le rendre maussade, l'avaient fait tomber dans une mélancolie qu'il savait rendre intéressante par la sensibilité qu'il mettait dans le commerce de la société. Il était parent de Polluche, savant Orléanais, qui lui a consacré dans ses manuscrits un article dont nous avons tiré cette biographie.

F. BAAR.

Digitized by Google

SCULPTEURS.

MARCHAND (François).

Lorsque le cardinal Georges d'Amboise, ministre de Louis XII, fit construire le château de Gaillon, en Normandie, il manda, pour travailler à cette belle construction, plusieurs artistes Orléanais. Parmi eux se trouvait le sculpteur François Marchand, né à Orléans en 1500. Il composa, pour la façade du château, neuf bas-reliefs qui décoraient la frise, et dont les sujets étaient pris dans les Actes des Apôtres. Ce gracieux monument de la renaissance a été transporté pièce par pièce dans la cour de l'École des Beaux-Arts, à Paris.

Marchand a sculpté, en outre, deux colonnes triomphales dans une des salles du Louvre. On lui attribue aussi un bas-relief colorié et doré, représentant l'Adoration des Mages, dans la cathédrale de Chartres, et les figures d'albâtre qui ornaient le grand autel de l'église de Saint-Père. Ces pièces furent exécutées en relief vers 1543, et représentaient la Passion; tous les ornements du maître-autel et le jubé de cette église sont du même maître. Les devis étaient alors plus modérés qu'aujourd'hui, car on voit dans les comptes de dépenses que Marchand ne toucha pour tous ces travaux que 1,225 livres.

On remarque au Musée d'Orléans, dans une des salles du rez-de-chaussée, une cheminée en pierre admirablement sculptée, provenant d'une maison de la rue Pierre-Percée. Bien que cette cheminée paraisse comme enterrée, à cause du peu d'élévation du plafond qui n'a pas permis de conserver la première assise, elle est encore d'un fort bel effet, et l'on aurait grand tort de lui faire subir un déplacement qui, en appauvrissant le Musée, exposerait ce gracieux chef-d'œuvre à des dégradations inévitables. On y remarque trois bas-reliefs enluminés représentant l'*Histoire de saint Jean-*

Digitized by Google

Baptiste. Sur le manteau et les supports sont ciselées de merveilleuses arabesques. Sur cette cheminée on lit l'inscription suivante :

Servire deo regnare est
Timentibus eum nihil deest.

Par-dessus ce passage des Écritures-Saintes, que l'on a recouvert d'une couche de peinture, il existe des armoiries également peintes.

« Contemporain de Jean Goujon, Marchand chercha comme lui « à ramener à des lignes plus simples et plus pures l'ornementa- « tion souvent exubérante de son époque, et tout en faisant entrer « la sculpture comme partie intégrante dans la décoration des « édifices, il fut sobre de reliefs, et ne masqua jamais la beauté « de l'ensemble par la profusion des détails (1). »

C. B.

ADAM (Michel).

Cet architecte sculpteur est né à Jargeau, vers 1513, sur la fin du règne de Louis XII, selon les manuscrits de M. Pierre Recullé, de Jargeau, possédés par nous. Suivant une autre note des manuscrits de M. Vandebergue de Villiers, qu'il a extraite des archives de la ville, Adam ne serait né que sous François Ier, sans doute alors dans les premières années de son règne. Nous ne croyons pas, comme l'admettent quelques biographes, qu'il ait été l'élève de Michel-Ange, en Italie ; il est plus probable qu'il eut pour maître un architecte distingué de notre ville qui, pendant la jeunesse d'Adam, jouissait d'une réputation bien méritée, de Ch. Viart (*V.* ce nom).

Adam fit construire à Orléans plusieurs maisons, une entre autres, rue Neuve, si remarquable par son élégante façade qui donne sur un petit emplacement de la rue des Albanais ; Diane de Poitiers l'a habitée. Lors de la chute qu'elle fit en se promenant à cheval, non loin de Saint-Pierre-Empont, elle fut portée dans cet hôtel qu'on appela depuis la *Maison de Diane de Poitiers*. On lui attribue aussi une maison rue

(1) M. de Buzonnière, *Histoire architecturale de la ville d'Orléans.*

Digitized by Google

Pomme-de-Pin, ornée à l'intérieur d'arcades et de têtes romaines en demi-relief ; une autre, rue de la Vieille-Poterie, enrichie de cartouches et de sculptures ; une autre près des Prisons, rue des Grands-Ciseaux, et une dernière enfin, dont la façade est bizarre et que nous ne croyons pas de la même époque, rue de l'Impossible. Les anciennes sculptures de la vieille porte Regnard et au coin de Saint-Jacques, près de l'ancien pont, étaient de lui, ainsi qu'un bas-relief au bas d'une fenêtre du deuxième étage, représentant le *Sacrifice d'Abraham*.

Dans une maison, rue des Trois-Maries, il avait sculpté sur le manteau de la cheminée un sujet tiré de l'histoire d'Ulysse. Peut-être est-ce ce morceau que nous avons vu naguère exposé devant la boutique d'un marchand de curiosités de la rue d'Escures.

Voici comment M. de Buzonnière a jugé la manière d'Adam :

« Tout imbu des idées qu'il avait puisées en Italie, il rompit com-
« plètement avec les traditions des siècles précédents. Sous son
« inspiration le plein-cintre s'allia sans efforts aux lignes obliques ou
« horizontales ; les frontons, les pilastres corinthiens, les médaillons
« saillirent du plan jusqu'alors presque nu des façades : la révolu-
« tion fut complète. »

V.-R.

GODARD (Claude).

L'époque précise de sa naissance et celle de sa mort sont ignorées ; on sait seulement qu'il était né vers 1580, dans les environs d'Orléans, et qu'il avait d'abord cultivé les arts en amateur. Il était devenu ensuite architecte, entrepreneur et sculpteur. Il construisit le portail occidental du Grand-Cimetière, transporté depuis quelques années au cimetière de la porte Saint-Jean, par les soins de M. de Bizemont, et qui lui sert actuellement de porte d'entrée. Ce portail était orné sur son fronton de deux squelettes couchés, sculptés en pierre par Godard. On vantait l'exactitude et la délicatesse du travail, ce qui était souvent confirmé par M. de Bizemont, bon juge à cet égard et qui les avait admirés souvent avant leur

Digitized by Google

disparition en 1792. Godard avait fait graver à l'intérieur du portail cette simple inscription :

Ibimus, ibitis, ibunt.

Plus tard, on a repeint par-dessus ces trois mots le quatrain suivant, qui en est une mauvaise paraphrase :

Par où tu passes j'ai passé,
Et par où j'ai passé tu passeras :
Et comme toy au monde j'ai esté,
Et comme moy mort tu seras.
F. P. J. L. G. 1769.

Ces deux squelettes ont été attribués à Michel Bourdin et à Hubert : alors Godard n'aurait fait que les transporter sur cette porte. Il est de fait que les autres travaux connus de cet artiste peuvent donner lieu de penser que si les squelettes étaient des chefs-d'œuvre, il n'en fut point l'auteur.

Ce qui est plus certain, c'est que Godard fit construire et décorer le maître-autel et le portail, qui existent encore, de l'église et du couvent des Minimes (Bourse actuelle, rue d'Iliers). Ces travaux ayant été exécutés de 1615 à 1691, donnent seuls la date assurée de son existence.

Il s'était aussi appliqué à l'architecture militaire et devint ingénieur du roi. Il mourut à Paris, vers 1672, au service de M. de Noailles qui se l'était attaché.

C. B.

BOURDIN (Michel).

Le XVIIe siècle fut l'âge d'or de la statuaire dans l'Orléanais. Non pas que les artistes du crû aient tous produit des chefs-d'œuvre, mais il y eut à cette époque un véritable élan artistique dans cette province. Michel Bourdin est un de ceux qui y ont le plus contribué.

Il naquit à Orléans, à une époque qui ne saurait être bien déterminée, car les registres de l'état-civil, où nous pourrions puiser tant de renseignements précieux, ont été brûlés pendant les guerres de religion. Michel Bourdin, artiste nomade, alla chercher fortune ailleurs que dans sa ville natale : *Nul n'est prophète dans son pays.* Il

Digitized by Google

fut appelé à Chartres, où il termina les sculptures qui ornent le chœur de la cathédrale : ce travail avait été commencé en 1514, d'après les dessins de l'architecte Jean de Beauce. Les groupes de figures, qui en forment la principale décoration, furent exécutés presque tous par Michel Bourdin, vers 1611. Elles ont été complétées, à la fin du XVIIe siècle, par Dieu et Legros, sculpteurs de Chartres, et, plus tard, par des artistes moins célèbres.

Sablon, dans son *Histoire de l'auguste et vénérable église de Chartres*, déclare que les statues de Bourdin remportent le prix sur les autres.

Louis XIII le chargea, en 1622, d'exécuter les travaux de sculpture pour le monument élevé à Cléry, où devait être déposé le corps de Louis XI. Bourdin, tenté du démon, déroba une lampe d'argent dans la chapelle où il travaillait ; il fut condamné, pour ce vol, à être pendu ; mais on le laissa, dit-on, terminer, avant l'exécution du jugement, la statue en marbre blanc qui devait compléter le tombeau. Ce monument fut son chef-d'œuvre.

Nous empruntons la description de ce tombeau au bon Lafontaine qui l'a visité lors de son voyage sur les bords de la Loire :

« Louis XI est enterré à Cléry. On le voit à genoux sur son tom-
« beau, quatre enfants au coin : ce sont quatre anges, et ce pourrait
« être quatre amours si on ne leur avait point arraché les ailes. Le
« bon apôtre de roi fait là le saint homme et est bien mieux que
« quand le Bourguignon le mena à Liége.

« Je lui trouvai la mine d'un matois ;
« Aussi l'était ce prince dont la vie
« Doit rarement servir d'exemple aux rois,
« Et pourrait être en quelques points suivie.

« A ses genoux sont ses heures et son chapelet, et autres menus
« ustenciles, sa main de justice, son sceptre, son chapeau, sa Notre-
« Dame : Je ne sçais comment le statuaire n'y avait point mis le prévôt
« Tristan. Le tout est en marbre blanc, et m'a paru d'assez bonne
« main. »

En 1792, ce mausolée fut mutilé et déplacé ; M. Le Noir le fit placer au Musée des Petits-Augustins. En 1816, il fut rendu à l'église de Cléry et restauré par les frères Romagnési.

Digitized by Google

Michel Bourdin a aussi sculpté une statue de Notre-Dame-de-Pitié, en marbre blanc, que l'on voit encore dans la chapelle de la Vierge de Sainte-Croix d'Orléans. La pose de cette statue, ses larges draperies et l'expression du visage, en font un véritable chef-d'œuvre. M. de Buzonnière lui reproche d'avoir représenté la mère du Christ accablée de douleur (*Mater dolorosa*), là où la reine des cieux eût dû paraître triomphante. Mais cette chapelle n'est-elle pas aussi, dans beaucoup d'églises, la chapelle des Morts?

Michel Bourdin mourut de sa belle mort, à Orléans, suivant M. Vergnaud-Romagnési, qui dément l'anecdote citée plus haut d'après la plupart des biographes. Il s'appuie sur ce que son épitaphe se trouvait au Grand-Cimetière, à côté de celle de J. Chartier, médecin et barbier de Louis XI. Assurément à cette époque on n'enterrait pas plus qu'aujourd'hui les voleurs et les suppliciés avec les honnêtes gens.

C. B.

HUBERT (Nicolas).

La tradition, souvent plus fidèle que l'histoire, a conservé le souvenir d'un sculpteur orléanais qui, au XVIIe siècle, a orné de statues, dont quelques-unes subsistent encore, la plupart des églises et des couvents de sa ville natale. Nicolas Hubert, né à Orléans, en la paroisse de Saint-Liphard, ne voulut jamais quitter son pays, malgré les offres qui lui furent faites par Colbert de venir travailler au château de Versailles. Aussi n'était-il guère de paroisse ou de simple chapelle à Orléans qui ne possédât, avant la révolution, quelque morceau de cet artiste.

Les Filles de la Visitation de Sainte-Marie lui avaient commandé les figures en pierre des douze apôtres; Hubert, dont l'exécution était très-rapide, eut bientôt modelé ses ébauches.

On admira les attitudes variées des personnages et le beau caractère des têtes. Mais on prétend qu'il ne les termina pas, parce que les religieuses ne voulurent pas lui en donner le prix qu'il demandait. Il sculpta pour les Chartreux un Saint-Bruno, et pour les Minimes un Saint-François-de-Paule, dont les statues furent placées

Digitized by Google

dans des niches au-dessus de la porte d'entrée de ces couvents. La croix nommée *Mort-tua-le-Vif*, au Portereau-Tudelle, est due aussi à son ciseau. Avant la démolition de l'ancien pont d'Orléans, on voyait, dans une niche au-dessus du petit fort appelé les Tourelles, une statue de la Vierge portant l'enfant Jésus, attribuée aussi à Hubert.

M. de Buzonnière, dans son *Histoire architecturale d'Orléans*, cite et décrit en temps et lieu les diverses œuvres de ce fécond artiste, dont le mérite est, à son avis, au-dessous de la réputation qu'on lui a faite. « Chez Hubert, dit-il, la pensée artistique est vulgaire : son « style est commun et son ciseau manque d'originalité. Ses statues « pouvaient servir à deux fins : on voyait jadis dans les appartements « de l'évêché deux statues païennes qui furent converties au chris- « tianisme par l'addition de certains emblèmes. La *Vérité*, qui sans « doute n'était pas dans son costume allégorique, était devenue sainte « Hélène ; un philosophe grec avait été transformé en saint Pierre à « l'aide d'un trousseau de vraies clefs attaché à son bras.

« En revanche, lorsqu'on fit de l'église Saint-Michel une salle de « spectacle, l'architecte, pour tirer parti des vrais saints jadis sculptés « par Hubert, en fit des cariatides à l'aide de masques et d'attri- « buts du paganisme. Triste retour des choses d'ici-bas ! »

Hubert mourut à Orléans, en 1670.

C. BRAINNE.

THIBAULT (Jean).

Religieux bénédictin, né à Orléans vers 1637, a sculpté le bas-relief et les deux captifs qui décoraient le tombeau de J. Casimir, roi de Pologne, dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. Il est mort en 1708.

D. G.

RIOLLET.

Maître menuisier et sculpteur de La Ferté-Vidame (Eure-et-Loir); il travailla à l'embellissement du vieux château gothique de La Ferté que le marquis de Laborde avait acheté en 1766.

Digitized by Google

Il se fit surtout remarquer dans la confection des orgues de l'abbaye de St-Père de Chartres. L'orgue donné par J. Edeline, grand-prieur de l'abbaye de Saint-Père, fut posé et reçu au mois d'août 1771. Il coûta plus de 10,000 livres.

« C'est, dit le P. Aubert (chap. 140), un seize-pieds bouché, « composé par Jean Thierry, maître faiseur d'orgues de Paris, sur « le modèle et dessin que le Père dom André Montagne, religieux « bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, très-expert et habile « faiseur d'orgues, lui en avait fourni. Les buffets, menuiseries et « sculptures, tant du positif que du grand corps, ont été exécutés « par maître Riollet, menuisier et sculpteur de La Ferté-Vidame.

E. LEFÈVRE.

ROMAGNÉSI.

Cette famille est originaire de Florence. Deux de ses membres vinrent en France en 1693, et obtinrent de Louis XIV des lettres de naturalisation.

Les Romagnési ont dignement soutenu la réputation artistique de leur patrie; ils ont fourni à la France un auteur dramatique, des peintres, un musicien et des sculpteurs.

Michel-François Romagnési fut appelé à Châteauneuf par le duc de Penthièvre, et se fixa dès lors dans l'Orléanais. Il a travaillé aux sculptures du portail de Sainte-Croix et à la décoration de plusieurs maisons d'Orléans.

Son fils, Alexandre Romagnési, né à Orléans, fut, pour ainsi dire, l'inventeur du carton-pierre. Il a fait, entre autres bustes remarquables, ceux de Pothier, de Fénelon et du roi Louis XVIII, qui daigna poser pour que l'artiste obtint une parfaite ressemblance.

Son fils, d'un second lit, Pierre-Narcisse Romagnési, chevalier de la Légion-d'Honneur, a été chargé de travaux importants dans notre province. On lui doit les sculptures du palais de justice d'Orléans, la chaire de Sainte-Croix et la restauration des tombeaux de Louis XI, à Cléry, et de Philippe Ier, à Saint-Benoît-sur-Loire.

V.-R.

Digitized by Google

ROGUET (Louis).

Cette notice est une de celles qui s'écrivent sous une impression douloureuse et où le cœur fait tous les frais du style.

Quoique né à Saint-Junien (Haute-Vienne), en 1824, Louis Roguet appartient à l'Orléanais : il fut l'enfant d'adoption de la ville d'Orléans; c'est d'Orléans qu'il est parti pour aller étudier, sous les grands maîtres, les éléments d'un art pour lequel sa vocation était irrésistible; c'est à Orléans qu'il est revenu, pour la dernière fois, reposer au milieu de ceux qui estimaient autant son caractère qu'ils admiraient son génie naissant.

Son père, employé supérieur des contributions indirectes à Orléans, le destinait à la carrière des finances; mais déjà le goût des arts s'était manifesté chez le jeune Louis Roguet. Ainsi, avec de la cire molle, il façonnait une foule d'objets; il dessinait au crayon les scènes de famille qui frappaient son attention. Sa mère, pour laquelle il professait une sorte de culte, vit un jour d'hiver, avec surprise, son image fort ressemblante traduite en une statue de neige aux pieds de laquelle Roguet, par ce sentiment qui lui fit toujours associer l'amour filial à sa passion pour son art, avait déposé une couronne d'immortelles.

Peut-être, hélas! lisait-il déjà dans l'avenir; peut-être se voyait-il sous les voûtes du palais de l'Institut de France, en présence de nos illustrations artistiques, déposant aux pieds de sa mère une couronne et une médaille d'or, prix de son triomphe! Peut-être, sous le beau ciel d'Italie, voyait-il à son lit de mort lui échapper cette longue suite de chefs-d'œuvre et de triomphes que lui promettait le génie !

La cire et la neige ne suffisaient plus à son ambition; Louis Roguet dut chercher une matière plus malléable et plus disposée à subir les caprices de son imagination : avec de l'argile, il fit les statuettes de plusieurs habitants de notre cité, et, dans ces œuvres légères, se révélèrent bientôt, aux yeux de tous, les germes d'un vrai talent et d'une imagination féconde; enfin, il composa un groupe dont le sujet, tiré d'un poëme sur la peste de Marseille, représentait *un Fils recevant les derniers soupirs de sa Mère.*

Digitized by Google

Frappé du grandiose de cette composition et de l'expression déchirante qu'il avait su donner à la figure et à la pose du principal personnage, l'auteur de cette notice proposa à M. Roguet père de conduire son fils à Paris et de le présenter à M. Boursy, conseiller d'État, directeur général des contributions indirectes, protecteur-né de tous les jeunes talents, et particulièrement lié avec nos premiers sculpteurs.

Cette proposition fut accueillie, et bientôt nos sommités artistiques, les *Pradier*, *Abel Pujol*, *Droling* et *Duret* se disputèrent le soin de diriger les premiers pas de Louis Roguet.

Pendant toute l'année 1842, celui-ci, de plus en plus passionné pour son art, travaillait avec une ardeur juvénile; il ne quittait le palais des Beaux-Arts que pour les salles de l'Ecole de Médecine, où il allait étudier l'anatomie; aussi, sur les honorables attestations de ses maîtres, les portes du concours lui furent-elles ouvertes en 1843, et dès l'année 1844, l'Académie lui décernait, comme mention honorable, une médaille d'argent du grand module.

En 1845, une seconde médaille lui est encore offerte; enfin, en 1847, sa composition lui en mérita une troisième.

Cependant l'époque du grand concours approchait, et les professeurs de Louis Roguet offraient en perspective à sa brûlante imagination un triomphe pour lequel il avait à lutter contre les nombreux condisciples qui l'avaient précédé dans la carrière....

Il entre donc en loge avec la confiance que devaient lui inspirer, et les encouragements de ses maîtres, et les trois mentions honorables dont il avait été successivement l'objet.

En effet, ses efforts ne furent pas vains, et, après un travail de près de cent jours et de plusieurs nuits, sa composition mérita, aux yeux du jury, le *second grand prix*, qui lui fut solennellement décerné dans la séance académique du 14 octobre 1848.

C'est en parlant de cette composition, que le directeur d'un journal consacré aux beaux-arts disait que *ce jeune sculpteur savait pétrir la chair, faire vivre l'argile et lui donner la grâce et l'expression.*

Un début si brillant ne satisfaisait pas son ambition; il avait obtenu le second rang, c'est au premier qu'il aspire..... Sa piété filiale, d'ailleurs, souffre de ne pouvoir conduire sa mère à Rome; sa mère,

Digitized by Google

l'objet constant de sa vive tendresse, sa seule passion jusqu'à ce jour..... celle à laquelle il avait dit quelque temps avant le concours : *Pauvre mère, ta santé a besoin du climat du midi..... sois tranquille, nous irons ensemble... c'est moi qui veux t'y conduire, ma couronne à la main !*

Puisant des forces surnaturelles dans son exaltation filiale, il veut, de nouveau, en 1849, se lancer dans l'arène, et bien qu'une fièvre lente, accompagnée d'une toux sèche et continue (dont lui seul ignorait les cruels pronostics) effrayât justement sa famille ; malgré les sages conseils de ses maîtres, devenus ses amis ; malgré les pleurs de sa mère, il voulut entrer de nouveau en loge et chercher à conquérir le *premier* grand prix si noblement envié.

D'après les réglements, ce concours doit durer soixante jours, et chaque élève admis en loge y entre à six heures du matin pour n'en sortir qu'à huit heures du soir ; toute communication extérieure est sévèrement interdite ; les aliments mêmes envoyés aux élèves sont visités pour s'assurer s'ils ne récèlent pas quelques dessins, ou des conseils écrits. — Vainement la mère de notre jeune artiste demande, à cause de l'état maladif de son fils, à être renfermée avec lui ; cette faveur lui est refusée, mais on consent à lui accorder un matelas sur lequel il pourra étendre ses membres brisés lorsque l'accès de fièvre, qu'il attend à heure fixe, viendra faire tomber de sa main défaillante l'instrument de ses travaux.

Telle fut, durant trois semaines, la position de Louis Roguet, dont le courage était soutenu par la pensée que là, dans un couloir, tout près de lui, sa mère était assise, lui adressant, d'heure en heure, ce peu de mots : *Comment te trouves-tu, mon pauvre Louis ?*

Enfin, arrivé au vingt-deuxième jour, ses forces sont épuisées... il tombe au pied du marbre auquel il a su donner la vie, et est rapporté mourant dans les bras de sa mère.

A quelques semaines de là, il était encore sur son lit de douleur déplorant la fatalité qui ne lui avait pas permis de retoucher diverses parties du bas-relief donné en composition, lorsqu'un envoyé du ministre de l'intérieur demande à remettre au pauvre malade lui-même une lettre cachetée..... Louis l'ouvre en tremblant, une sueur fiévreuse inonde son front, et ses yeux éteints peuvent à peine lire ces

Digitized by Google

mots... : *Le jury des Beaux-Arts, à la majorité de 23 voix sur 25, a jugé la composition de Louis Roguet digne du premier grand prix, et a décidé qu'après avoir reçu, en séance solennelle, la médaille d'or, il serait envoyé à Rome aux frais du gouvernement.*

L'auteur de cette notice ne retracera pas ici l'effet que produisit sur cette nature d'élite une pareille nouvelle ; il dira seulement que Louis Roguet, en l'apprenant, fondit en larmes, et, se jetant aux pieds de sa mère, s'écria... : *Je te l'avais bien dit, bonne mère, que je te conduirais à Rome!*

En effet, peu de temps après, il partit pour Hyères; de là, il fut à Nice, et enfin à Rome, où l'attendait une réception touchante.

Son corps, ruiné par la maladie, offrait encore des traces de sa beauté passée; sa tête, modelée sur celle du Jupiter olympien, et sa riche chevelure, tombant en boucles dorées sur ses épaules, semblaient avoir servi de type aux belles statues de l'antiquité. Hélas! cet enfant de la France, ce fils modèle, cet artiste déjà en renom, ne devait plus revoir sa patrie..... et lorsqu'une affreuse réalité lui fit comprendre que sa fin approchait, le seul vœu qu'il forma fut d'être transporté et inhumé à Orléans, sa ville de prédilection, où, pour la première fois, il reçut du ciel cet instinctif amour de son art. Le 24 septembre 1850, à la villa Médicis, Louis Roguet, entouré de sa mère, de ses amis et du célèbre Vacouchie, chef du service médical de l'armée d'occupation, qui lui avait prodigué les soins les plus touchants, rendit le dernier soupir.

En attendant qu'il fût possible d'accomplir son pieux désir, le corps du jeune lauréat fut déposé dans un des caveaux de l'église Saint-Laurent, à Rome, où cette triste cérémonie avait attiré un grand concours de spectateurs.

M. de Rayneval, ambassadeur de France, M. le général Gemeau et son état-major, et un grand nombre de Français en résidence ou en passage dans cette ville, accompagnèrent le cercueil que précédait un détachement de l'armée, qui, elle aussi, avait voulu donner à notre jeune compatriote un témoignage public de ses regrets.

Hâtons-nous d'ajouter que le conseil municipal d'Orléans a concédé gratuitement à la famille de Louis Roguet le terrain nécessaire à sa sépulture, que couvrira bientôt, nous l'espérons, un modeste

Digitized by Google

mausolée, à l'ornementation duquel veulent concourir nos plus célèbres sculpteurs.

Grâce soit donc rendue à la cité qui, en adoptant comme son enfant cet intéressant artiste, lui offre déjà l'honneur de pouvoir figurer dans cette galerie historique, où viendront successivement se placer toutes les illustrations orléanaises.

Nous terminerons cette notice imparfaite par la mention des morceaux de sculpture dus au ciseau de Louis Roguet, dont la vie trop courte a été si bien remplie.

Parmi le nombre considérable de bustes qu'il a sculptés, nous distinguerons ceux de MM. *Boursy*, conseiller d'État, directeur général des contributions indirectes; — *Baroche*, ministre; — *de Larochejaquelein*; — *Jules Saladin* et *Behic*, inspecteurs des finances; — *Paillet* et *Choppin*, avocats; — *Buchon*, membre de l'Institut; — *David*, chef du personnel des contributions indirectes.

Une statue colossale et symbolique de la République ayant été mise au concours, le modèle de Louis Roguet l'a emporté sur ceux de ses nombreux concurrents; cette statue, coulée en bronze, est destinée à Orléans, ainsi que la composition qui valut le second grand prix au jeune sculpteur. Enfin, son morceau capital est celui qui l'a conduit à Rome, et dont le sujet, tiré de l'*Illiade*, représente Teucer blessé par Hector et défendu par Ajax.

ALEXIS BALLARD.

ÉMAILLEURS.

D'après une tradition locale, il y aurait eu des émailleurs à Limoges, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. Il est certain que la trace de la peinture sur émail dans cette ville se perd aux VIIIe et IXe siècles. Malgré la vogue dont jouissaient les émailleurs limousins au moyen-âge et qui leur constituait une sorte de monopole, le secret de leur art ne tarda pas à se communiquer aux autres provinces, où se formèrent des artistes distingués.

Digitized by Google

La confrérie du Saint-Sacrement, établie à Limoges, entre les orfèvres-émailleurs, dans la paroisse de Saint-Pierre-Queroix, formait école. En 1377, une manufacture d'émail s'établit à Montpellier, et quelques années plus tard, une autre fut fondée à Avignon.

De ces établissements partirent des artistes nomades qui se répandirent sur plusieurs points de la France, où ils firent des élèves.

Un artiste de Limoges, Léonard LIMOUSIN, paraît avoir parcouru, au XVe siècle, l'Orléanais, où il fit quelques travaux. Il a peint les dix Apôtres de Chartres, véritables tableaux, remarquables par la pureté du dessin et par l'harmonie des couleurs.

C'est probablement de cette époque que date aussi, dans le Blésois, l'art de la peinture sur émail. Le premier nom qui commence la série des émailleurs est Pierre CHARTIER, de Blois, peintre de fleurs sur émail, mort en 1574; quelques auteurs attribuent à Jean ou Jacques TOUTIN, orfèvre de Châteaudun, que l'on fait naître en 1632 ou 1634, l'application des émaux opaques sur l'or. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il inventa les carreaux opaques, qui, selon l'abbé Bordas, reproduisirent, en les fondant à un feu de reverbères, les couleurs brillantes et les couleurs mates, de manière à pouvoir exécuter avec cette singulière palette tout ce qu'on fait avec les couleurs empâtées à l'huile.

Cette espèce de peinture, dont tous les matériaux sont métalliques, jette le plus vif éclat, et par la pénétration réciproque des parties résultant de l'action du feu, se recouvre d'un vernis ineffaçable.

Il y eut, du reste, toute une famille d'artistes de ce nom, car vers la fin du XVIIe siècle, un Henri TOUTIN a copié sur émail *la Famille de Darius*, d'après Lebrun.

Jean TOUTIN forma plusieurs élèves habiles. Outre GRIBELIN, sur lequel on ne connaît rien, MORLIÈRES, né à Orléans, acquit une sorte de célébrité par l'émaillure des bijoux, tels que bagues et boîtes de montres. Il s'était fixé de bonne heure à Blois, où il eut pour élève Robert VAUQUER, qui imita sa manière sans avoir le même succès. Le voisinage de la Cour, qui résidait souvent alors à Blois ou à Chambord, devait favoriser l'industrie des émaux et des bijoux.

CH.-F. L.

Digitized by Google

PEINTRES-VERRIERS.

Au XIIIe siècle, tous les efforts de l'art de peindre se portèrent sur les vitraux ; les sujets religieux, les histoires bibliques, les allégories chrétiennes, les légendes des saints furent particulièrement traités par les artistes. Cependant, on voit aussi sur les vitraux des scènes militaires, des portraits, des tableaux représentant les différents ouvriers du moyen-âge et leurs ateliers de travail. On remarque, à Chartres, un tisserand, des corroyeurs, des laboureurs, des changeurs, un boucher, des pelletiers, un charron, un orfèvre, etc. A cette époque on se contentait d'un simple trait pour indiquer les figures : puis on forma des hachures qui leur donnèrent du relief : la cathédrale de Chartres, avec celles de Bourges et de Sens, possède les plus curieux monuments de ce genre. Sur un des vitraux du chœur est peint le nom de BALLARDUS : Cicognara parle d'un abbé qui fit réparer son église en 1249, par un nommé Bailardus ; on lit de plus dans une inscription : *Doctâ que manu Bailardi*. Il y a tout lieu de croire que ces mentions se rapportent au même artiste, qui appartenait sans doute au pays Chartrain.

Nous trouvons ensuite le nom de CLÉMENT, né à Chartres, qui travailla, vers le règne de Philippe-le-Hardi, aux vitraux du pourtour du chœur de la cathédrale de Rouen ; on lit dans une de ces verrières : *Clemens Vitrarius cornutensis*.

Au XVIe siècle, la peinture sur verre, à Orléans, comme dans les autres provinces, s'éleva à un haut degré de perfection, et fut en grande faveur. Les peintres-verriers étaient exempts de tailles, d'aides, du guet, de garde-poste, etc.

Il est probable qu'à une époque où des verriers français allaient peindre à Rome les vitraux du Vatican, l'Orléanais eut une riche part dans ce mouvement artistique ; mais il est difficile de réunir des renseignements précis sur l'histoire des verriers de cette province. Nous trouvons cependant dans les manuscrits le nom de Robert PINAIGRIER, de Chartres, qui, en 1527 et 1530, peignit les

Digitized by Google

vitraux de l'église de Saint-Hilaire, de cette ville, dont une partie fut copiée pour le charnier de Saint-Étienne-du-Mont, à Paris.

Chenesson (Antoine), peintre-verrier, né à Orléans vers 1440, fut employé principalement, par le cardinal Georges d'Amboise, à la décoration du château de Gaillon, aux vitraux duquel il travailla avec Jean Barbe, de Rouen.

Il fit aussi des vitres pour Sainte-Croix et Saint-Aignan, et il est probable qu'il fut employé aux châteaux d'Amboise, Chenonceaux et Chaumont. M. Vergnaud-Romagnési possède de lui un vitrail de Saint-Jacques, représentant un Calvaire avec le Christ en croix, les deux saintes femmes et une vue en perspective de Jérusalem, ainsi que six médaillons oblongs, bien dessinés, de couleurs vives et bien conservées, provenant de Chenonceaux. Ces vitraux présentent une analogie frappante avec ceux que l'on connaît de Gaillon.

Jean de Connet, né d'une famille ancienne à Orléans, et dont le vrai nom était Jean de Renty, vivait vers 1570, du temps de Robert de Palissy, dans les écrits duquel on remarque ce passage :

« J'en ai connu un (peintre-verrier), nommé Jean de Connet ; « parce qu'il avait l'*haleine punaise*, toute la peinture qu'il faisait sur « le verre ne pouvait tenir aucunement, combien qu'il fût savant en « cet art. »

On lui attribua plusieurs ouvrages, entre autres un Saint-Nicolas provenant des vitraux des Jacobins d'Orléans. Dans les vitraux placés à Sainte-Croix, il a fait des fleurs, des arabesques au-dessous desquels est cette inscription :

Qui te cuide immortel estre
Par mort seras depesché
Et combien que tu soye grant prêtre
Ung autre aura ton evesché.

Nous avons remarqué, du même artiste, deux figures de femme ; au bas de la première est cette sentence :

Ny la navire avec un ancre,
Ny la vie avec une espérance
Ne se doibvent arrester.

au bas de l'autre on lit :

Nous devons espérer toute chose
Et de nulle se désespérer.

Digitized by Google

Ces vitraux, bien dessinés, mais de mauvaises couleurs, confirment l'opinion de Bernard de Palissy.

Coutin (François), né à Orléans, peignit plus tard, dans l'église des Grands-Carmes, un vitrail qui était placé au-dessus du maître-autel; il représentait un crucifix de la hauteur d'un homme debout; de chaque côté un ange sortant d'un nuage d'azur; les portraits du roi Henri IV et de Marie de Médicis au naturel, en habits royaux, parsemés de fleurs de lis, tels qu'ils sont peints sur une vitre des Cordeliers de Paris : et au bas un prie-dieu couvert d'un tapis. Le reste du tableau était rempli de carreaux en mosaïque.

Nous avons trouvé cette mention qu'il avait reçu, du receveur de la commune, pour ce travail, la somme de 150 livres.

Une verrerie royale fut établie, au XVIIe siècle, à Orléans. L'intendant de cette verrerie, Bernard Perrot, sieur de Beauvais, était d'Orléans.

Voici les notes qui nous ont été communiquées sur cet artiste :

Il obtint, en 1668, du duc d'Orléans, frère de Louis XIV, un brevet exclusif pour établir dans cette ville, *rue des Bouteilles*, un atelier de verrier-émailleur.

Il eut pour concurrent un étranger, Paul de Massalai, qui obtint du roi une semblable autorisation. Par suite de cette rivalité, Perrot renonça à faire des objets d'art et se borna à fabriquer des vases de verre d'un usage ordinaire. On lui attribue quelques vitraux de Sainte-Croix et de Recouvrance qui pourraient bien être de Chenesson.

Nous avons vu de lui un Louis XIV en grisaille et couleur d'or, assez bien dessiné, mais médiocrement exécuté. Ce roi est représenté en amour guerrier, portant cuirasse à la romaine, avec carquois au dos et des flèches à la main; sa tête est couverte d'une énorme chevelure bouclée.

Un amateur d'Orléans, mort depuis peu, M. Destas, a légué à un de ses amis, les *quatre Évangélistes* et les *douze Apôtres*, en émail et camaïeu bleuâtre, assez bien fondus, signés des initiales de Perrot, b. P. avec un t au sommet et un soleil radié au bas.

C'est le premier, dit-on, qui appliqua l'émail sur le cuivre laminé, façonné en carreaux et en colonnes.

Digitized by Google

Blois fournit toute une famille de peintres-verriers, les MONNIER, qui s'acquirent une grande réputation à une époque où cet art, sans cesser d'être religieux, ajouta un nouveau genre d'élégance aux palais des rois et des grands seigneurs.

CH.-F. L.

IMAGIERS.

Il y aurait tout un curieux travail à faire sur les imagiers, au moyen-âge, dans l'Orléanais; malheureusement les recherches les plus minutieuses n'ont pu nous donner à ce sujet que des notions imparfaites.

Le goût des miniatures se propagea, à Paris et à Orléans, depuis le XIIIe siècle jusqu'à la découverte de l'imprimerie, et se perfectionna successivement. Les manuscrits qu'on a pu sauver de l'oubli ont pu seuls faire parvenir jusqu'à nous les noms des artistes qui les ont *illustrés*. Ils prenaient généralement la qualité de peintres et enluminenrs, souvent même celle d'écrivains.

On cite, au commencement du XIVe siècle, un manuscrit de la chasse aux oiseaux, de Frédéric II, enluminé par l'habile miniaturiste SIMON, d'Orléans, ainsi qu'un beau psautier de Saint-Louis, d'un artiste de la même ville, dont le nom est resté inconnu.

Un peu plus tard, on trouve, dans les actes du temps, le nom d'un enlumineur des environs de Blois, PERRENIET, qui, en 1396, travailla pour la chapelle des Célestins de Paris.

Au XVe siècle, il y avait, dit un manuscrit, jusqu'à 10,000 calligraphes pour les seules villes de Paris et d'Orléans.

Les livres de la Procure, à la bibliothèque d'Orléans, si un patient amateur pouvait les mettre en ordre, fourniraient de précieux renseignements sur l'imagerie, à une époque où les écoles de cette ville donnaient de nombreux travaux aux écrivains et imagiers qui remplissaient la rue de l'*Ecrivinerie*.

Digitized by Google

Jean de FONTENAY, maistre en écriture, célèbre de son temps, fit paraître, vers 1500, un livre de chiffres d'une belle forme, et des caractères pour écrire les lettres secrètes.

Les imagiers étaient aussi peintres en tableaux, décors ou miniature.

Nous avons trouvé ainsi la mention d'un traité conclu entre Hubert MARCHANT, imagier et enlumineur, demeurant en la paroisse Saint-Donatien d'Orléans, et Jacques de Gourde, procureur, Martin Stech, receveur de la nation d'Allemagne, en l'Université d'Orléans, et Jacques de Borche, licencié en droit, en présence de Jehan-Abraham Bedel, de la même nation, et Jehan Albin, peintre imagier à Orléans.

Par ce traité, qui porte la date du 12 février 1500, *Hubert Marchant s'engage à faire une contretable à l'autel sainte Barbe, en l'église St-Germain d'Orléans, en laquelle contretable sera l'histoire des trois rois, avec l'image de Nostre-Dame assise, tenant son enfant, et au cousté d'elle Joseph, et devant elle aura un des trois roys à genoil, les deux autres debout, tenant chacun leur présent.*

Le marché règle la dimension de chaque figure, la forme des écussons placés de chaque côté, et le texte de la description mise au-dessous de ce travail. Hubert recevait du procureur : « *Vingt-quatre escus à la couronne, vallant trente-cinq sols tournois, dont six escus à la mi-caréme, et le surplus quand ladicte besoigne sera faicte et assise, comme dicte est ; y seront les dictes ymaiges rondes et couleurées.* »

Le reste du manuscrit fait supposer que, malgré ces précautions, l'ouvrage ne fut pas soigné, et que, pour cause de retard et de paresse, on lui refusa le reste de la somme fixée par le bail.

Dans cette même rue de l'Ecrivinerie, aujourd'hui rue Pothier, vivait un Nicolas BOIVIN, écrivain imagier.

En 1606, il termina, avant Pâques, le livre nommé le *Miroir historial*. C'était une histoire des papes jusqu'à Jean XXII. Ce manuscrit était moins précieux par le style que par la beauté supérieure des caractères, très-bien peints et en grosse écriture. Il faisait partie de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés qui depuis fut détruite par l'incendie de 1794.

Digitized by Google

Un des ancêtres de l'imprimeur de cet ouvrage, JACOB, était écrivain-imagier à Orléans.

HAMON, Pierre, de Blois, avait une réputation européenne comme écrivain-imagier. Maître d'écriture du roi Charles IX, il devint ensuite secrétaire de la Chambre. Il publia plusieurs alphabets qui furent gravés en taille-douce et imprimés à Paris, chez Lucas Breyer, en 1567. Il dédia ensuite au cardinal Charles de Lorraine la description des Gaules en douze cartes, écrite sur papier vélin. Son dernier travail fut un recueil où toutes les écritures anciennes et modernes étaient imitées, d'après les modèles tirés de la bibliothèque royale de Fontainebleau et des archives des abbayes de Saint-Denis et Saint-Germain-des-Prés. Cet ouvrage, qui n'a pas été terminé, serait inconnu, si le P. Mabillon n'avait fait graver quelques alphabets dans ses *Diplomatiques*.

Malheureusement Hamon abusa de son talent d'imitation pour fabriquer de fausses pièces. Il fut pris, condamné comme faussaire et pendu en place de Grève en 1569.

La découverte de l'imprimerie ne détruisit pas tout d'un coup l'art des enluminures. Les imprimeurs du XVe siècle laissaient dans les livres des espaces vides pour les lettres capitales que l'on enjolivait ensuite de peintures. Peu à peu les écrivains enlumineurs deviennent rares, les livres se dépouillent de leurs anciens ornements, et les gravures sur bois prennent la place des *ymaiges*.

CH.-F. LAPIERRE.

GRAVEURS.

CHARTIER (JEAN).

Cet artiste marque la transition entre les écrivains et les imprimeurs, entre les imagiers et les graveurs. Il naquit à Orléans, vers 1500, et mourut, en 1580, comme nous l'apprend son neveu Daniel Chartier, dans son ouvrage intitulé : *Le Curial d'Alain Chartier*. Il avait entrepris un livre bien coûteux, dont la première livraison a seule paru sans nom de lieu ni d'imprimeur ; il est vrai de dire que le mo-

Digitized by Google

ment n'était guère favorable; la renaissance des lettres était entravée par les guerres civiles. M. de Rosni, chancelier de Navarre, à qui Chartier dédia son livre, n'était pas très-bien en cour, en l'an de grâce 1574. Aussi, le premier livre des *Blasons vertueux* ne contient guère qu'une épître dédicatoire et dix images de *Vertus*, avec un quatrain, en vers français, aux deux premières, et un distique seulement aux huit autres. Le *Guide des Sciences et des Arts*, dont nous tirons cette mention, ne nous apprend pas que l'ouvrage ait été continué.

Un autre artiste orléanais s'est distingué au siècle suivant comme graveur de blasons : il s'appelait Ch. Segoing. Boileau, dans sa cinquième satire, a fait, au *Mercure armorial* de ce graveur, l'honneur d'une citation :

> Aussitôt maint esprit fécond en rêveries
> Inventa le blason avec les armoiries,
> De ses termes obscurs fit un langage à part,
> Composa tous ces mots de Cimier et d'Écart,
> De Pal, de Contrepal, de Lambel et de Fasce,
> Et tout ce que Segoing dans son Mercure entasse.

C. B.

DELAULNE (Étienne).

Maître Etienne, ou Stephanus, comme on disait alors, était, au XVIe siècle, un des meilleurs orfèvres d'Orléans. L'acier et le cuivre étaient aussi souples, sous la main de l'artiste, que l'or et l'argent; il fit de la gravure, et reproduisit les œuvres des maîtres italiens, en estampes assez remarquables pour le temps où elles furent gravées. Michel-Ange et Marc-Antoine sont les originaux que maître Etienne s'attacha de préférence à reproduire. Tantôt païen, tantôt chrétien, suivant les modèles qu'il traduisait, Delaulne exécuta tour-à-tour, dans ces divers genres : *Les douze mois*, vignettes allégoriques ; *les Trois Grâces; la Léda*, d'après Michel-Ange, et des sujets de l'Ancien Testament, entre autres : *Le Serpent d'airain*, d'après Jean Cousin, et des croquis en petit du *Goliath* et du *Massacre des Innocents*, d'après Marc-Antoine.

Digitized by Google

Son œuvre renferme six cents pièces, représentant surtout des ornements d'orfèvrerie ou de bijouterie ; ces dessins se détachent en blanc sur des fonds noirs, ce qui les a fait souvent prendre pour des nielles ; il a dessiné aussi beaucoup de grotesques et d'excellentes compositions en arabesques, à l'usage des damasquineurs et des metteurs en œuvre. La plupart de ses pièces sont datées de Strasbourg, où sans doute il s'était établi. Mais bien que très-anciennes, ses gravures ne sont pas d'un très-grand prix ; l'*Enlèvement d'Hippodamie*, ne s'est vendu, à la vente Bazan, que 60 fr. Ses ouvrages sont marqués d'une S simple ou de cet autre signe : S. F.

L'abbé de Marolles lui a consacré le quatrain suivant dans son livre des *Peintres et Graveurs :*

D'un burin délicat maître Étienne de Losne
A dépeint en petit, d'un air ingénieux,
De Raphaël d'Urbin des dessins curieux ;
La Genèse, le monde et la gloire du trosne.

Il mourut vers 1595.

C. B.

DENISOT (Nicolas).

Fut à la fois peintre, graveur, poète latin et français. Né en 1515, à Nogent-le-Rotrou, Denisot parut à l'époque mémorable de la renaissance des lettres ; le succès avec lequel il les cultiva lui mérita l'honneur d'être appelé auprès de François Ier, en qualité d'officier de sa maison. Il s'y distingua par son esprit et la facilité de sa versification, et fut, comme le dit Étienne Pasquier, de ceux qui font la guerre à l'ignorance. Après avoir passé trois ans en Angleterre à enseigner les langues grecque, latine et française à trois sœurs, Anne, Marguerite et Jeanne de Seymour, il revint en France, où Henri II, qui régnait alors, l'accueillit avec distinction.

Denisot, qui était aussi habile dessinateur et bon mathématicien qu'excellent poète, fut chargé par ce monarque de lever le plan de la ville de Calais, qui était au pouvoir des Anglais, d'en étudier les endroits faibles et de lui fournir les moyens de s'emparer de

Digitized by Google

cette place. Denisot s'acquitta avec honneur et sagacité de cette dangereuse mission, qui faillit lui coûter la vie. La mort de Henri II le priva de la récompense qu'il avait méritée, et lui-même mourut quelque temps après à Paris, en 1559, par suite des fatigues qu'il avait éprouvées dans son entreprise.

MET-GAUBERT.

PÉRELLE.

Toute une génération du nom de Pérelle a travaillé à Orléans dans la peinture et la gravure pendant la première moitié du XVIIe siècle.

L'ancêtre, Gabriel Pérelle, vint s'établir dans cette ville, où il a peint les fresques du plafond des Grands-Carmes et un tableau pour l'église des Jacobins. Il y mourut en 1600.

Il avait établi un atelier de gravure d'où sortirent un grand nombre de planches, et particulièrement de paysages, reproduits d'après les peintres alors en réputation. Louis Asselin, Beaulieu, ingénieur du roi, Colignon, Pinaigrier, Poussin lui-même, confiaient volontiers leurs œuvres aux Pérelle. On cite, parmi leurs meilleures estampes, une *Adoration des Rois*, signée de Gabriel, dont le burin était plus habile que celui de ses enfants. Adam Pérelle, second du nom, et son fils, Nicolas, naquirent à Orléans, où la famille s'était définitivement fixée. Tous trois ont travaillé ensemble, et tout porte à croire qu'ils avaient fini par faire une bonne maison. Les commandes leur arrivaient de Paris, nombreuses et bien payées. Ils ont ainsi reproduit les plus beaux monuments de la capitale, les plus beaux sites de Versailles, et quelques vues de Rome. Leurs paysages étaient fort pittoresques, et leurs figures très-fines. On estime aussi les eaux-fortes qu'ils ont gravées d'après les peintres flamands.

Leurs œuvres se rencontrent surtout dans le recueil connu sous le nom de *Délices de Paris et des environs*. L'abbé de Marolles avait réuni dans un portefeuille plus de 700 pièces des Pérelle. Elles ne sont pas rares, même aujourd'hui, puisqu'à la vente Mariette, une œuvre de 268 pièces en 2 volumes ne s'est payée que 130 francs.

Digitized by Google

Adam Pérelle n'avait pas renoncé tout-à-fait à la peinture. Élève distingué de Vouet, il a orné de son pinceau l'église des Grands-Carmes et le maitre-autel de Sainte-Catherine. On a de lui un paysage au Musée d'Orléans.

C. B.

CHAPERON (Nicolas).

Cet artiste, né à Châteaudun, en 1576, étudia d'abord la peinture dans l'atelier de Simon Vouet; mais la gravure à l'eau-forte fit surtout sa fortune et sa gloire; il fit ensuite, en Italie, le voyage traditionnel et s'arrêta à Rome, où il grava les peintures du Vatican connues sous le nom de *Bible de Raphaël*. Cette œuvre, composée de 52 planches, parut en 1638: ce sont de bonnes copies, régulièrement bien dessinées; mais on y chercherait en vain cette pureté de style qui est le caractère de l'école romaine; aussi les *Loges du Vatican* ne se sont vendues, à la vente Mariette, que 60 fr. Le graveur avait placé, par modestie, son portrait dans un petit cartouche, au pied du buste du divin Raphaël.

A son retour de Rome, Chaperon s'établit à Paris, où il grava plusieurs estampes remarquables par une pointe très-spirituelle. Il composait avec beaucoup d'imagination. Plusieurs pièces originales, représentant des Bacchanales, fourmillent de jolis détails.

Il fit aussi de la gravure officielle, et l'on a de lui deux portraits de Henri IV. Dans le premier, ce prince est représenté à l'âge de quarante-deux ans, dans un cadre de sculpture antique; on voit au bas du portrait, dans une vignette en forme de bas-relief, le roi blessé par Châtel. Cette épreuve est très-rare. Il existe un autre portrait de Henri IV, gravé par Chaperon, en 1595; dans celui-ci, on voit, au-dessus du cadre, un sujet de bataille. Les amateurs recherchent moins cette gravure que la première.

Les monogrammes les plus ordinaires de Chaperon sont les initiales NCF. — NCHF.

Il mourut à Paris, en 1647.

C. B.

Digitized by Google

CHASTEAU (Guillaume).

Né à Orléans, le 18 avril 1635, il étudia, à Paris, les principes de dessin, et fit ensuite *son tour d'Italie*. Il parcourut successivement Gênes, Parme, Venise et Florence. A Rome, il se lia d'amitié avec Frédéric Greuter, qui le détermina à renoncer à la palette pour le burin. Les portraits de prélats et de pontifes, et les estampes qu'il a gravées en Italie sont signés de son nom italianisé, *Castelli*. Il séjourna quelque temps à Lyon, avant son retour à Paris, où il fut protégé par Colbert, qui le pensionna et le fit entrer à l'Académie de peinture. Il a gravé surtout d'après le Poussin et les maîtres Italiens.

On a tiré des cartons de la bibliothèque de Blois, pour les encadrer, deux de ses meilleures gravures : *Le Ravissement de saint Paul*, d'après Poussin, et *l'Assomption de la Vierge*, d'après Annibal Carrache; on connaît encore de lui : *La Manne au désert*, *la Guérison des aveugles*, *la Mort de Germanicus* et *la Vierge qui lave les linges*, d'après les mêmes maîtres; il a enfin gravé quelques tableaux de Lebrun. Ses estampes à l'eau-forte sont préférables à celles burinées; sa manière est plus libre, plus pittoresque, et il est à regretter qu'il ne se soit pas exclusivement livré à ce genre. Il mourut, à Paris, d'un accès de colique violente, le 15 septembre 1683, et fut inhumé dans l'église de Saint-Benoît. Malgré son habileté dans la gravure, il a été surpassé par Simonneau l'aîné, son élève.

C. B.

SIMONNEAU (Charles).

Toute une famille de ce nom, originaire d'Orléans, s'est vouée à l'art de la gravure pendant les deux derniers siècles. Le plus illustre fut Charles Simonneau, né à Orléans en 1639. Ses parents le destinaient à la profession des armes; mais s'étant cassé une jambe à la chasse, il fut obligé de choisir un autre état.

Il étudia le dessin sous Noël Coypel et la gravure sous Guillaume Château, son compatriote. Il était extrêmement laborieux, et le

Digitized by Google

nombre des pièces qu'on a de lui s'élèvent à plus de cent trente; sa manière est pleine d'agrément et d'esprit. Il faisait beaucoup travailler la pointe sur les demi-teintes et réservait le burin pour les parties les plus rigoureuses. On remarque dans ses ouvrages un bon goût de dessin et une touche large et moelleuse; il sait conserver avec intelligence le caractère et l'expression des auteurs qu'il traduit. Il excellait surtout dans le portrait, le genre historique et la vignette.

On cite comme ses meilleurs morceaux : *Jésus-Christ et la Samaritaine,* d'après le Carrache, pièce admirable toute exécutée au burin pur; la *Conquête de la Franche-Comté,* d'après Lebrun, et la *Mort d'Hippolyte*, dédiée à M. Colbert.

Dans les riches cartons de la collection de M. Leber, on trouve de lui la *Vierge au linge*, d'après Raphaël, et *l'Histoire écrivant les événements du règne de Louis XIV*, d'après Coypel.

Simonneau fut reçu membre de l'Académie de peinture : il grava pour son morceau de réception le portrait de Mansard. Il obtint par la suite le titre de graveur du roi et une pension.

Il a gravé la majeure partie des médailles qui composent l'histoire métallique du règne de Louis XIV. Le czar Pierre-le-Grand, lui commanda divers sujets de bataille. Il mourut à Paris en 1728; son humeur était enjouée et sociable, sa conversation spirituelle et intéressante.

Son frère aîné, Louis SIMONNEAU, s'était aussi adonné à la gravure et devint membre de l'Académie. Son dessin est correct et varié; il a traité avec un égal succès le sacré et le profane. On cite parmi les meilleurs ouvrages dans les deux genres : l'*Assomption de la Vierge,* d'après Lebrun, et *Loth et ses filles*, peints à la fresque sur un des plafonds de Sceaux : *Jésus instruisant Marthe et Marie*, d'après Coypel, et *Suzanne au bain,* d'après modèle.

Son fils, Philippe SIMONNEAU n'imita de son père que la manière profane. Il a fait quelques gravures érotiques, d'après Jules Romain et l'Albane.

M. Jarry, d'Orléans, possède un joli portrait de Charles Simonneau, gravé par Dupin, d'après H. Rigaud.

C. B.

Digitized by Google

MASSON (ANTOINE).

Beaucoup de graveurs ont commencé par être ouvriers avant d'être artistes. Antoine Masson, né à Loury, près d'Orléans, en 1636, travailla fort jeune à Paris, chez un armurier damasquineur. Obligé de graver sur l'acier, il acquit ainsi une grande pratique du burin; mais, jaloux de posséder toutes les parties de son art, il étudia avec zèle le dessin et la peinture.

Il devint bientôt un des premiers graveurs de son temps : il eût peut-être même été sans rival, si la prétention d'étonner le vulgaire par des travaux bizarres n'avait nui quelquefois à ses plus beaux ouvrages. Les critiques n'ont pas manqué à Antoine Masson; on lui a reproché la recherche de l'originalité, et une sorte de débauche du burin; mais les excentricités de sa manière sont plus que compensées par la variété et l'harmonie des détails. Il excellait surtout dans le portrait : celui de *Brisacier* jouit d'une estime méritée; la gravure y reproduit toutes les nuances de la peinture : on reconnait quel était le teint de l'original; sa belle chevelure grise est d'une légèreté admirable, et son collet est véritablement de la dentelle.

On reproche un peu d'affectation dans les cheveux au portrait d'*Olivier d'Ormesson*; dans celui de *Frédéric-Guillaume*, électeur ds Brandebourg, on est choqué de voir une *taille* en forme de poire faire le nez de ce prince, et une *taille* en spirale le menton. Malgré quelques bizarreries, les portraits du médecin *Guy Patin*, et de son fils, *Charles Patin*, sont d'un fort bel effet. Les cheveux sont pour Antoine Masson le trait d'achoppement : tantôt ils sont raides comme les piquants d'un hérisson, tantôt, au contraire, ils sont détachés et en quelque sorte volants.

Ces hardiesses de burin se rencontrent surtout dans l'estampe des *Pèlerins d'Emmaüs*, d'après le Titien, connue sous le nom de *la Nappe de Masson*, à cause de la parfaite imitation du linge; le chien que l'on voit sur le devant du tableau semble être un chien de paille, tant ses poils sont hérissés. Cette gravure, qui passe pour le chef-d'œuvre de Masson, est assez recherchée : elle se trouve dans une

Digitized by Google

des salles du Musée naissant de Blois; une épreuve avant la lettre a été payée 200 francs à la vente Mariette.

On peut voir la liste des différents ouvrages de Masson dans le *Manuel des Amateurs*; il a fait aussi des portraits au pastel.

Nous trouvons, dans les notes de dom Gérou, un détail assez curieux sur la manière de ce graveur : il paraît qu'au lieu de faire agir le burin sur la planche de la main droite, il faisait agir la planche de la main gauche, selon les exigences du dessin.

Il mourut à Paris, en 1700, membre de l'Académie royale de peinture et graveur du roi.

Sa fille, Madeleine Masson, a gravé quelques portraits d'après la manière de son père.

Nous avons vu, dans la collection Jarry, deux portraits d'Antoine Masson, l'un gravé par lui-même, l'autre par van Brugge. Une autre gravure, d'Habert, fort bien exécutée, représente Masson offrant une de ses œuvres à une divinité allégorique qui pourrait être la Gloire; à côté, le Temps montre son portrait à deux petits Génies; autour sont placés des emblêmes, des palettes, des pinceaux.

C. B.

BAUDET (ÉTIENNE).

Parmi les gravures qui ornent une des salles du château de Blois, on remarque un sujet tiré de l'Évangile, avec cette légende: *Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu*. C'est l'œuvre d'Étienne Baudet, graveur habile, né à Blois, en 1643.

Il a gravé différentes estampes d'après les Carrache, l'Albane, le Dominicain et autres maitres italiens. Sa manière est dure et ses hachures, toujours carrées, ne présentent aucune variété. Il mêlait l'eau-forte au burin, ce qui ne peut réussir avec le grain de Bloëmart. Il a gravé, d'après le Poussin, l'*Adoration du Veau d'or* et le *Frappement du rocher*; cette dernière estampe s'est vendue 63 francs à la vente Valois.

C. B.

Digitized by Google

MOYREAU (JEAN).

On remarque au Musée d'Orléans un portrait assez médiocre, peint par Nonotte, mais qui a pour nous le mérite de représenter un artiste orléanais : c'est celui de Jean Moyreau. Dans la riche collection de M. Jarry se trouve une estampe que l'auteur a gravée lui-même, d'après son portrait original.

Jean Moyreau naquit à Orléans, le 16 janvier 1690, d'un marchand de toiles. Son goût pour le dessin se montra de bonne heure avec tous les symptômes qui dénotent un artiste; son père voulait en faire son successeur et contraria long-temps sa vocation, lui reprochant de griffonner inutilement du papier; mais comme toujours, la vocation l'emporta sur les remontrances paternelles.

La protection de S. E. Mgr de Tournon le mit à l'abri des épreuves domestiques; le cardinal était alors exilé à Orléans. Un dessin à la plume attira sur le jeune Moyreau l'attention du prélat qui se déclara son protecteur.

Le cardinal avait dans son cabinet une magnifique gravure du Christ, Moyreau en fit une copie qu'il eut la hardiesse de substituer à l'original. Bien que connaisseur, le Mécène y fut trompé et ce ne fut qu'après une attention sérieuse qu'il put distinguer la différence entre la plume et le burin. Ravi d'admiration, il embrassa le jeune artiste, le combla d'éloges et lui proposa de l'accompagner à Rome; mais un accident imprévu vint mettre obstacle à ce projet. Le cardinal, toujours en disgrâce, fut exilé dans les Pays-Bas; il confia son jeune protégé à Mgr Fleuriau d'Armenonville, évêque d'Orléans, qui faisait alors peindre la grande galerie de son palais épiscopal par Boullongne, peintre de réputation. Ce fut le premier maître de Moyreau.

Après quelques essais, il sentit qu'il ne serait pas excellent peintre, et il s'adonna entièrement à la gravure. Il vint à Paris, où il ne tarda pas à devenir le graveur à la mode : les étrangers affluaient chez lui. Son œuvre est considérable : on cite de lui, dans la collection de M. Leber, l'*Empire de Flore*, d'après le Poussin. Il fut reçu en 1738

Digitized by Google

à l'Académie royale de peinture; il n'eut qu'une seule fève noire, et, par une distinction peu commune, on le dispensa de graver le portrait exigé par les réglements. Son brevet d'académicien est conservé au Musée d'Orléans.

Moyreau s'était marié fort tard, vers l'âge de cinquante ans, aussi mourut-il subitement en 1763.

C. B.

CHÉREAU (François).

Né à Blois, en 1686, il étudia, à Paris, la gravure, sous Gérard Audran, et s'appliqua particulièrement au portrait; il excellait dans ce genre. Son burin est brillant et moelleux : ses têtes sont d'un beau travail. Il a gravé le portrait du cardinal Fleury, et ceux de Bossuet et du cardinal de Polignac, d'après Rigault, mais aucune de ses œuvres, même son *Saint-Jean*, d'après Raphaël, ne l'emporte sur le portrait de Pecourt, qu'il a reproduit d'après Cournières.

Cette pièce est en même temps d'une belle exécution et d'une couleur très-vigoureuse. Les points sont épargnés dans les chairs; il a suivi en cela la méthode de Masson, qui ne les employait guère que pour lier les plus faibles demi-teintes aux lumières.

L'Académie de peinture reçut Chéreau au nombre de ses associés; le roi le nomma graveur de son cabinet, mais il ne jouit pas long-temps de ces honneurs; il mourut à Paris, en 1729.

Jacques Chéreau, frère du précédent, est aussi né à Blois (1674); il a gravé une *Sainte-Famille*, d'après Raphaël, et le tableau de *David et Goliath*, d'après le Féti. On lui doit aussi de très-beaux portraits, entre autres celui de l'évêque de Senez. Son goût pour le commerce, auquel il finit par se livrer entièrement, l'empêcha de multiplier ses produits; ce fut une perte pour les arts.

Un de ses compatriotes, Pierre Picault, comme lui graveur au burin, eut une certaine réputation; il mourut à Paris en 1711. Ses estampes n'ont pas beaucoup de valeur.

C. B.

Digitized by Google

HUQUIER (Jacques-Gabriel).

Ce graveur, né à Orléans en 1695, abandonna de bonne heure sa ville natale et vint s'établir à Paris comme marchand d'estampes. Il y dessina d'abord des ornements dans le goût chinois, puis des gravures à l'eau-forte d'après Boucher, Watteau, Gillot et autres maîtres français.

Il avait en outre réuni une nombreuse collection de dessins et d'estampes; mais, à la différence de la plupart des amateurs, qui sont avares de leurs trésors, il ouvrait certains jours de la semaine ses portefeuilles aux artistes.

Il lui arriva une aventure qui pouvait avoir des suites fâcheuses; on lui attribua une estampe satirique contre les jésuites qui courait alors tout Paris. La Société, toute-puissante, intéressa les magistrats dans cette affaire; on fit une descente chez Huquier, mais on n'y trouva rien de ce qu'on croyait y trouver. Il n'en fut pas moins obligé de s'absenter du royaume pour quelque temps et passa en Angleterre, où il continua d'enrichir sa précieuse collection.

Il y mourut en 1772. On reconnaît ses gravures à ce monogramme G. H. F. Son fils, Gabriel Huquier, fut aussi graveur et mourut comme lui en Angleterre.

G. BRAINNE.

SERGENT (Antoine-François).

Bien qu'il ait joué un rôle politique sous la Révolution, comme secrétaire du club des Jacobins, nous aimons mieux, dans l'intérêt même de sa renommée, ranger Sergent dans la *série* des artistes. Il naquit à Chartres, le 9 septembre 1751, et fut successivement peintre, graveur et littérateur; il acquit une certaine réputation dans la gravure en couleur, alors très-recherchée. On cite de lui, comme très-ressemblants, les portraits de Marceau et de Necker.

Ami des arts, quoique représentant de la Commune de Paris, il participa à la création du Musée de peinture et de sculpture. Sergent est mort à l'âge de quatre-vingt-seize ans, en juillet 1847, à Nice, où il s'était retiré. Il était bibliothécaire-adjoint de la ville

Digitized by Google

de Turin et membre de plusieurs sociétés scientifiques. Le roi Louis-Philippe lui avait accordé, sur sa cassette, une pension de 1,200 francs. C'est à Sergent que le Musée de Chartres est redevable du sabre que Marceau portait à la bataille d'Altin-Kirchen.

M. G.

BIZEMONT (LE COMTE DE).

André-Gaspard-Parfait de Bizemont-Prunelé était un des descendants de l'illustre famille des Prunelé, une des plus anciennes de l'Orléanais. Né en 1752, au château de Tignonville, possédé par sa famille, il reçut le prénom de *Parfait* donné aux aînés de cette maison, depuis que Philippe-Auguste avait qualifié, à la croisade, l'un de ses ancêtres des épithètes d'*Invictus*, *pius et perfectus*.

Après de bonnes études, il devint écuyer du roi et cultiva les arts du dessin et de la gravure avec les conseils de Cochin. La tourmente révolutionnaire de 1792 le força à s'expatrier. Exilé et manquant du nécessaire, il vécut alors de son talent de graveur. Plus tard, il fit partie d'une ambassade en Turquie; le sultan Abdul-Hamed le distingua et lui donna un grade dans son armée.

Sa famille sollicita sa rentrée en France après la bataille de Marengo; elle fut accordée dans les termes les plus honorables. — De retour à Orléans, il remplaça M. Desfriches dans la surveillance de l'école de dessin qu'il avait fondée. Il sauva de la destruction un grand nombre de bons tableaux, préserva divers monuments anciens de la ruine dont ils étaient menacés et créa le Musée d'Orléans. Il mourut le 22 décembre 1837, regretté de tous ses concitoyens.

On connaît de lui, outre des dessins, une gravure de Jeanne d'Arc, d'après Lemire; une *Scène de confessionnal* à l'eau-forte; des figures d'après Raphaël, au burin; un Coq et sa Poule; un Cheval abattu; des paysages et huit vues d'intérieur de la ville d'Orléans, très-estimées.

M. Adrien de Bizemont, son fils, chevalier de la Légion-d'Honneur, ancien colonel de la garde nationale d'Orléans, mort tout récemment, a laissé au Musée d'Orléans plusieurs dessins gravés par son père.

V.-B.

Digitized by Google

PEINTRES.

A proprement parler, la peinture n'existe pas au moyen-âge avant l'époque de la renaissance italienne. Les manuscrits donnent bien quelques indications sur cet art aux Xe et XIe siècles, mais les essais sont encore grossiers; on ne sait point imiter le relief des objets par l'opposition des ombres et de la lumière; les figures sont courtes, les membres disproportionnés, les têtes grosses, les profils droits. Le moine Théophile, dans son curieux ouvrage, *Diversarum artium Schedula,* parle des procédés employés par les peintres de l'Orléanais et de quelques autres provinces pour les couleurs. Le mélange qui servait alors à former l'*or espagnol* est des plus bizarres : il y entrait du sang humain, des cendres de poulets couvés par des crapauds, du cuivre rouge, du vinaigre. On comprend qu'avec des procédés si puérils les progrès de la peinture aient été presque nuls.

Peu à peu on cessa, dans un grand nombre d'églises, d'orner les murailles de fresques, et on les remplaça par de riches tentures. La peinture, protégée par les membres éminents du clergé, semblait aux rigoristes une chose trop mondaine, un luxe coupable.

Le synode d'Arras, tenu en 1025, disait que les peintures des temples étaient le *livre des illettrés*. Sous l'influence des encouragements donnés par les évêques, des artistes distingués enrichirent les cathédrales de peintures et de vitraux. C'est à cette période que se rattachent les fresques de l'église de Saint-Gilles à Montoire (Loir-et-Cher).

La grande peinture, protégée par les rois, depuis Charles VII, passa des églises dans les châteaux et les palais. Jusqu'au milieu du XIVe siècle, on connaît très-peu de noms de peintres, et ceux que l'on retrouve dans des statuts de corporations sont souvent des noms de simples ouvriers peu dignes de la renommée. Nous devrons nous borner à une simple énumération des artistes orléanais qui ont eu le privilége d'attacher leurs noms à leurs œuvres, en réservant pour des articles spéciaux les peintres qui méritent quelque attention.

Digitized by Google

Dès 1356, GIRART, d'Orléans, exécuta de grands travaux *de fines couleurs à l'huile*, au château de Vaudreuil, pour le duc de Normandie, depuis Jean-le-Bon.

Dans un inventaire des vêtements, calices, reliques, etc., appartenant à l'église du Saint-Sépulcre, fondée à Paris en la grande rue Saint-Denis, fait en 1379, et cité par E. Monteil, on lit, au folio 33 :

Item, en la dessus dite chapelle, une fondation faite par feu maître Girart, d'Orléans, peintre du roi, chargée de quatre messes la sepmaine.

Les artistes portaient alors le nom de la province où ils avaient pris naissance. FRANÇOIS d'Orléans fit partie d'une académie de peinture dite de *Saint-Luc*, instituée par Charles V et réorganisée sous Charles VI. Il décora, en 1365, les murailles du palais de la reine, à l'hôtel Saint-Pol. Deux ans plus tard, JEAN de Blois était appelé à l'Hôtel-de-Ville de Paris pour y faire des tableaux.

Il faut arriver au XVIIe siècle pour trouver quelques noms connus.

L'école de Simon Vouët a fourni beaucoup d'artistes orléanais qui acquirent une certaine célébrité dans un temps où des expositions publiques, une certaine liberté pour les artistes, de grands travaux commandés par Louis XIV et les seigneurs de sa cour, multiplièrent le nombre des peintres et éveillèrent entre eux une rivalité de gloire.

Jacques GERVAISE, d'Orléans, 1620-1670, auteur de quelques tableaux aux Tuileries, membre de l'Académie royale de peinture, et PONCET, de la même ville et de la même école, professeur à la même académie, et maître de Noël Coypel, sont de cette époque. Ils appartiennent, quoique sur le dernier plan, à cette brillante phalange des peintres de l'école française, dont les travaux ne contribuèrent pas moins que les victoires du roi, les réglements de Colbert, et les chefs-d'œuvre de Molière, à illustrer le siècle de Louis XIV.

Le mouvement imprimé alors à toute la France se fit sentir, comme on le voit, dans l'Orléanais. Les peintres du XVIIe siècle, dans cette province, bien qu'ils n'occupent pas la première place dans les fastes de la peinture, y tiennent cependant un rang honorable.

QUILLERIER (Noël) et Pierre LÉVEILLÉ, d'Orléans, furent des

Digitized by Google

artistes habiles. Le premier a fait des peintures remarquables dans le cabinet des Tuileries : LÉVEILLÉ parcourut l'Italie et en remporta des dessins fort estimés et des gravures d'après les frises antiques de Rome.

Claude VIGNON, de Châtillon-sur-Loing, figure parmi les artistes du XVIIe siècle qui marquèrent le progrès de la peinture dans l'Orléanais, et à chacun desquels il serait difficile de consacrer une biographie spéciale. On voyait de lui, dans cette petite ville du Gâtinais, un fort beau tableau représentant la *Transfiguration de Notre-Seigneur*. Il a fait d'autres tableaux fort estimés, entre autres quelques-uns à la maison des Jésuites d'Orléans. On a de lui, aux Chartreux, une toile remarquable représentant *le Christ au jardin des Oliviers*. Ce tableau, qui est à l'église Sainte-Croix aujourd'hui, n'est pas signé ; on l'attribue aussi à Jouvenet.

Au XVIIIe siècle, trois artistes orléanais eurent une certaine vogue locale, chacun dans son genre. TIBERGEAU, de Blois, a peint quelques portraits à la détrempe assez estimés. MUSSON, né à Orléans, d'un père horloger, a laissé quelques miniatures légèrement touchées, mais il est généralement plus connu comme mystificateur. Enfin, CRÉPIN, de l'école française, paysagiste, dont on a au Musée un assez joli paysage, a fait beaucoup de dessus de portes, genre Watteau : il termine la série des peintres d'un ordre inférieur, que nous n'avons guère cités que pour mémoire, réservant toute notre attention sur les artistes vraiment remarquables de l'Orléanais.

CH.-F. L.

BUNEL (JACOB).

Il y a cela de remarquable dans l'histoire des artistes du Blésois, que presque toujours ils eurent pour premiers maîtres leurs pères, qui, eux-mêmes, jouissaient déjà d'une certaine réputation. Ce fut dans sa famille que Bunel reçut les premières leçons d'un art dans lequel il ne tarda pas à faire de rapides progrès.

Les biographes donnent peu de détails sur sa jeunesse. Il quitta de bonne heure sa ville natale, et voyagea quelque temps en Espagne et en Italie, pour étudier les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Le

Digitized by Google

Titien réalisa pour lui le sublime du genre, et il s'arrêta long-temps à l'Escurial pour étudier sa manière, sous les auspices du vieux Pomorange et de Federico Zuccharo, qui encouragèrent ses brillantes dispositions.

A son retour en France, il fut fort bien accueilli à la cour, et Henri IV, qui voulait l'associer avec Dubreuil, le peintre en réputation, pour l'exécution de travaux importants, dit un jour qu'il voulait *les marier ensemble;* mais cette position ne pouvait convenir au caractère indépendant de Bunel, qui n'eût été que le subordonné de Dubreuil; il refusa poliment les offres du roi, et travailla seul jusqu'à la mort de Dubreuil, dont il obtint la place. Ce fut alors qu'il peignit la voûte de la petite galerie du Louvre que détruisit un incendie en 1660.

Bunel était protestant, et ses opinions religieuses nuisirent beaucoup à sa fortune, à une époque d'intolérance et de fanatisme.

Il fit plusieurs tableaux à Paris, entre autres, pour l'église des Grands-Augustins, une *Descente du Saint-Esprit*, que le Poussin estimait beaucoup, pour les Feuillants de la rue Saint-Honoré, celui de l'*Assomption de la Vierge*, et pour l'église Saint-Séverin, *les Apôtres, les Prophètes et les Sibylles;* il peignit encore, à Fontainebleau, quatorze tableaux de fresques. On a de lui, à Blois, le tableau du chœur des Capucins.

On remarque dans ses œuvres une grande pureté de dessin. Il accusait nettement les contours. Cette qualité provenait surtout de ce que, comme Michel-Ange, il avait débuté par l'étude de la chirurgie.

Bunel mourut à l'âge de cinquante-six ans, l'an 1614, sans laisser de postérité.

REVER.

MOSNIER (Jean).

Un peintre-verrier, nommé Mosnier, vint de Nantes s'établir à Blois, au XVIe siècle; il était l'aïeul de Jean Mosnier, qui naquit en cette ville, en 1600. Son père, qui peignait aussi sur verre, fut son premier maître, et il travailla dans son atelier jusqu'à

Digitized by Google

l'âge de dix-sept ans. Marie de Médicis était alors en exil au château de Blois; ayant su qu'il y avait dans le couvent des Cordeliers un tableau d'André Solarion, appelé *la Vierge à l'oreiller vert*, la reine-mère l'obtint moyennant quelques libéralités, et donna aux Pères une copie du tableau faite par le jeune Mosnier.

Bien que cette toile ne fût point un chef-d'œuvre, Marie de Médicis en fut si satisfaite, qu'elle fit une pension au jeune artiste, ce qui lui permit d'aller continuer ses études en Italie. Elle le recommanda à l'archevêque de Pise, son compatriote, qui retournait à Florence. Mosnier l'accompagna pendant quelque temps, et pendant son séjour dans cette ville, il suivit les leçons du Brongin et du Passignon. Il fit présent à sa bienfaitrice d'une Vierge, d'après Raphaël, que la reine donna plus tard aux Minimes de Blois. Il alla ensuite à Rome, où il étudia cinq ans en compagnie du Poussin; il revint en France en 1625 et fut présenté à la reine-mère; mais il eut le malheur de déplaire à l'abbé de Saint-Ambroise, son confesseur, qui empêcha qu'on lui confiât des travaux. Contraint de quitter Paris à la suite de cette disgrâce, il fut appelé près de Léonor d'Étampes, évêque de Chartres et depuis archevêque de Reims, qui le fit travailler dans son palais épiscopal. Mosnier y peignit dans la bibliothèque les *Quatre Conciles œcuméniques*, l'*Histoire de Théagène et de Chariclée* dans un vestibule, et les différents tableaux de la *Vie de la Vierge* dans la chapelle du château.

De cette époque date pour cet artiste toute une série d'embarras et de chagrins domestiques; sur les instances de ses parents, et contre ses désirs, il contracta un mariage qui le rendit malheureux. Il se réfugia dans un travail opiniâtre et produisit beaucoup. Il s'était fixé à Blois, sa patrie, mais il voyagea dans différentes villes et travailla surtout à Nogent-le-Rotrou, à Menars et à Chiverny, où il peignit, dans les lambris d'une salle, l'*Histoire de don Quichotte*.

Dans une chambre de Bourgeuil, il peignit l'histoire d'Apollon et de Daphné *d'une manière galante*, dit Bernier, dans son *Histoire de Blois*. Mosnier travaillait beaucoup, soit qu'il cherchât à s'étourdir, soit qu'il fût dominé par un profond amour pour son

Digitized by Google

art : il excellait surtout par la correction du dessin et la pureté des lignes; ses figures étaient harmonieusement disposées, et les couleurs admirablement nuancées. Félibien en fait un grand éloge.

On a de lui, à Blois, une *Descente de Croix de saint Solenne*, et la *Nativité*, faite pour l'église de Saint-Honoré; mais son chef-d'œuvre est *le Christ descendu de la Croix*, donné aux Capucins, et qui fut exposé long-temps dans leur église; l'expression de la tête est sublime, et les personnages sont disposés avec un talent admirable.

Un des principaux titres de Mosnier à l'admiration de la postérité est d'avoir sauvé de l'obscurité un tableau admirable de Raphaël, *la Sainte-Famille*, relégué dans un galetas du château de Blois.

Les chagrins et le travail avaient altéré sa santé; sur la fin de sa vie, il était devenu sombre et mélancolique, recherchant la solitude, fuyant ses amis, et répétant souvent cette phrase : « Je ne suis pas assez riche pour acheter de la réputation. » Il mourut d'un accès de goutte, en 1656. Marié deux fois, il n'eut d'enfants que de sa deuxième femme. L'un d'eux, Pierre Mosnier, devint peintre et professeur adjoint à l'Académie de peinture.

C. B.

CORNEILLE (Michel).

Né à Orléans, en 1601, il était un des élèves les plus remarquables de Simon Vouet, et, comme beaucoup d'artistes de son temps, fut à la fois peintre et graveur; il resta peu de temps dans sa ville natale, et alla étudier la peinture dans les ateliers des grands maîtres.

Il partagea ses travaux entre Orléans et Paris. Notre ville possédait, avant la Révolution, plusieurs de ses toiles, entre autres : l'*Enfant Jésus dans les bras de saint Joseph*, exposé aux Grands-Carmes, et un autre tableau religieux pour la chapelle des fonts baptismaux de l'église Sainte-Catherine, détruite en 1791.

Il a fait aussi, pour Notre-Dame, *Saint Paul à Cystre, déchirant ses habits parce qu'on veut lui sacrifier comme à un Dieu* : on lui at-

Digitized by Google

tribue enfin un tableau, exposé au Musée d'Orléans : *Ésaü cédant, pour un plat de lentilles, son droit d'aînesse à Jacob;* mais cette toile, recouverte par un autre artiste, lui est contestée.

Une société, formée dans l'intérêt de l'art et des artistes, prit, en 1648, le titre d'Académie; elle fut autorisée par lettres-patentes de Louis XIV, en 1655, et devint l'Académie royale de peinture. Michel Corneille fut reçu dans cette illustre compagnie, dont il devint plus tard le recteur.

Ce fut sans doute à cette époque qu'il peignit, dans la galerie de Chantilly, ce curieux tableau qui représente Clio déchirant les pages de la vie du grand Condé, où sont inscrites les victoires contre les Français.

Corneille avait aussi du talent comme graveur; il a laissé des eaux-fortes, d'après Raphaël et Carrache. Sa manière était moelleuse; il savait assez manier le burin pour donner l'accord et la couleur aux travaux qu'il avait établis à la pointe. Mais ses fils, Michel et Jean-Baptiste, excellèrent surtout dans cet art, et s'y acquirent une grande réputation.

C. B.

ROBERT (Nicolas).

La *Biographie universelle* le fait naître à Langres, et Séguier à Blois; Orléans revendique aussi la gloire de lui avoir donné le jour. Cet artiste se distingua par son talent pour dessiner les plantes, les animaux et les insectes. Gaston d'Orléans l'employa à peindre en miniature les plantes et les animaux de ses ménageries du Luxembourg et de Blois. A la mort de Gaston, ce recueil de dessins fut mis sous les yeux de Colbert, et ce ministre en fut si enchanté que le roi, sur sa proposition, nomma Robert peintre de son cabinet. Il fut employé à dessiner les planches de l'*Histoire générale des Animaux*, et travailla vingt ans à cette œuvre qui est regardée par les connaisseurs comme ce qu'il y a de plus parfait en ce genre. Ces miniatures sont gravées sur des feuilles de vélin in-folio; la feuille était payée 100 francs à Robert. Le recueil fut continué par Joubert, peintre du roi, et par Aubriet. Il s'arrête à l'année 1728

Digitized by Google

et se compose de 2,403 feuillets, représentant des fleurs, des oiseaux, des papillons, etc. Cette collection unique se trouve à Paris, au cabinet des estampes.

Robert fut un de ceux qui peignirent en miniature les fleurs de la fameuse guirlande de Julie, que fit faire M. de Montansier, lors de son mariage avec Julie d'Angennes, fille de la célèbre marquise de Rambouillet. Il mourut à Paris, en 1680.

C. B.

DESFRICHES (Thomas-Aignan).

Paysagiste distingué, il naquit à Orléans, en 1715, d'une famille estimée dans le commerce. Un de ses ancêtres, seigneur de Saint-Lié, avait été, en 1600, le quatrième maire d'Orléans et fut élu deux fois. Desfriches manifesta de bonne heure un goût prononcé pour les arts. En 1733, il commença à étudier la peinture dans l'atelier de Natoire. Les progrès du jeune artiste furent rapides; il annonçait déjà un talent remarquable, lorsque son père, dont la santé s'altérait, le rappela près de lui pour diriger son commerce. Thomas Desfriches continua néanmoins ses études artistiques; il s'adonna particulièrement au dessin à la mine de plomb, genre dans lequel il excella bientôt; ses ouvrages furent souvent reproduits par le burin.

Desfriches sut s'acquérir des titres à la reconnaissance de ses concitoyens pour les institutions qu'il fonda et contribua à préparer; il avait donné à Mme de Rohan-Chabot l'heureuse idée de fonder dans son hôtel, à Paris, une école de dessin pour les jeunes gens sans fortune; il en fut le directeur.

Orléans lui doit la création d'une école gratuite de dessin, dont il sollicita avec persévérance l'établissement; ce fut lui aussi qui tira de l'oubli les fragments de l'ancien monument de Jeanne d'Arc et en dirigea la restauration.

Ce monument, relégué depuis trente ans dans un magasin souterrain de l'Hôtel-de-Ville, rue Sainte-Catherine, fut placé, sous sa direction, dans l'embranchement de la rue Royale et de la rue de la Vieille-Poterie.

Desfriches fut le premier qui, dans Orléans, forma une collection

Digitized by Google

des tableaux des peintres célèbres, collection qui contribua à faire naître dans cette ville le goût des beaux-arts. Cette collection, à la mort de Mme de Limay, sa fille, fut vendue 40,000 fr.

Comme peintre, il a joui d'une excellente réputation; il a composé, dessiné de jolis paysages et vues des environs d'Orléans, et particulièrement des bords du Loiret.

Ses dessins, touchés avec goût, et presque tous faits sur papier apprêté par lui, se trouvent dans quelques collections d'amateurs orléanais.

Desfriches était lié avec tous les artistes célèbres de son temps : Latour, Vincent, Boucher, Chardin, Pigal venaient passer l'été à sa maison de campagne, sur les bords de la Loire, et il comptait parmi ses amis les Larochefoucault, de Choiseul, Mably, Condillac, etc.

Il avait inventé une manière de dessiner, sur des tablettes plâtrées, avec de la mine de plomb et un grattoir.

Ses paysages sont fort estimés; il y en a quelques-uns au Musée d'Orléans. Un de ses dessins fut acheté 1,000 fr. par le grand-duc de Toscane, qui l'offrit à Pie VI.

On cite de lui, surtout, une *Vue d'Orléans*, gravée par Chiffard, et, parmi les tableaux exposés au Musée de cette ville, sous les nos 281 et 231 *bis*, son portrait fait par lui-même, et le portrait de M. Charles Lenormand; Ducoudrais, bibliophile célèbre, son compatriote, peint à l'âge de vingt-cinq ans, et quelques paysages.

Desfriches mourut en 1800, à l'âge de 86 ans. Son buste, en terre cuite, par Pigalle, se trouve au même Musée.

V. S.

LANTARA (Simon-Mathurin).

Alors que Watteau et Boucher peignaient les bergers trumeaux et toute l'Arcadie d'opéra-comique, les concerts, les fêtes galantes, les amours pastorales et les scènes de la comédie italienne, un peintre eût été mal venu de ne prendre pour modèle que la simple nature. Lantara n'eut cependant pas d'autre maître.

Poussé par une vocation irrésistible, il se fit paysagiste. Né à Châlettes, près Montargis, d'un peintre d'enseignes et d'une mar-

Digitized by Google

chande à la toilette, il fut, dès son enfance, abandonné à lui-même. Il passait des journées entières dans la campagne, et traçait avec un bout de branche, dans le sable, le plan de ses tableaux agrestes, qu'il nuançait avec des couleurs naturelles, des feuilles vertes, des brins d'herbe et des petits cailloux.

Un beau jour, Lantara, pauvre d'argent, mais riche d'espérances, quitta Montargis et s'en fut à Paris. Il se logea près du Louvre, dans une pauvre mansarde d'où il pouvait à peine entrevoir un coin du ciel. Il travaillait peu et rêvait beaucoup. Dans sa maison était une fruitière nommée Jacqueline, fille d'une dame de la Halle, qui chantait beaucoup, mais vendait peu. La mansarde et le rez-de-chaussée firent bientôt connaissance; tous deux insouciants, tous deux pauvres, ils associèrent leur misère.

Avec son talent et son heureuse facilité, Lantara eût pu acquérir de la fortune, mais, artiste par le génie, il l'était aussi par la paresse, et le besoin seul le forçait à prendre le pinceau.

Au lieu de se perfectionner par l'étude des grands maîtres, il passait sa vie dans les cabarets, en assez mauvaise compagnie. Au milieu des buveurs, dans le tumulte d'une taverne, mêlé aux soldats et aux ouvriers, Lantara, en bras de chemise, sans cravate, dessinait à son aise. Il puisait ses inspirations au fond de son verre et ne faisait jamais de plus jolis paysages que lorsqu'il était ivre : il payait ensuite au comptoir avec un tableau que l'aubergiste revendait avec avantage.

Jacqueline mourut; Lantara fut triste huit jours, peut-être moins, puis il but, puis il oublia.

M. Alexandre Lenoir, qui l'a connu, le montre pauvre et heureux dans sa misère; des crayons, sa palette, ses pinceaux et une huppe qu'il chérissait formaient tout son mobilier : avec de grands talents, il avait l'insouciance et la naïveté craintive d'un enfant. Ce Lantara, ajoute M. Lenoir, avait les bonnes et les mauvaises qualités d'Arlequin; il était comme le Bergamasque, naïf, spirituellement bête et habilement maladroit. Il le peint plutôt gourmand qu'ivrogne; l'artiste bohémien, selon lui, aimait mieux une bavaroise au chocolat ou au lait qu'une bouteille de vin. On profita souvent de sa bonhomie pour avoir des tableaux à vil prix ; il faisait volontiers un paysage pour

Digitized by Google

un gâteau d'amandes, une tourte ou toute autre pâtisserie. Le limonadier Talbot, placé près du Louvre, a obtenu une belle suite de dessins de Lantara avec les bavaroises et le café à la crême qu'il lui donnait à ses déjeuners.

Quand il avait bien bu, bien mangé, il allait rêver dans les champs, sans souci de la gloire, ni de la fortune, ni des honneurs ; il aimait la splendeur des astres, les mystères du crépuscule et le silence de la nuit. « Souvent, dit M. Charles Blanc, on le voyait le soir, immobile « sur le Pont-Neuf, à regarder dans une sainte extase le soleil dessi- « nant les arches des autres ponts et se mouvant en rayons brisés « sur l'eau du fleuve : il pleurait d'admiration. Une fois rentré dans « son galetas ou remisé au fond de son café, Lantara peignait de « mémoire les effets qui l'avaient frappé, qui l'avaient ému ; ou bien « il dessinait à la lueur d'un quinquet, sur papier bleu, avec des « rehauts de crayon blanc, tantôt des clairs de lune tranquilles et « mystérieux, tantôt des levers de soleil dont il savait par cœur les « teintes, les oppositions et les accidents. »

Lantara vécut presque ignoré et fut peu connu des gens de lettres. On prétend qu'il allait chez Sophie Arnoult ; mais on a peine à se figurer le sauvage amant des champs et de la nature, l'artiste insouciant, fantasque, fainéant et gueux, devisant et sophistiquant avec la spirituelle actrice et les beaux esprits du temps, dans ce fameux hôtel, n° 14, de la vieille rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, qui vient de succomber sous les coups de l'édilité parisienne.

Le théâtre s'est emparé de Lantara ; il y avait là tout un type de paresse, de talent, d'insouciance et d'ivrognerie à produire sur la scène. En 1807, les vaudevillistes Barré, Picard, Radet, Desfontaines, ont fait paraître au Vaudeville une pièce intitulée : *Lantara, ou le Peintre au cabaret*. Les auteurs se sont montrés dignes de leur héros : ils se sont mis quatre pour faire un acte.

Le caractère de l'artiste y est fort bien traité. Le sujet de la pièce est le mariage de la fille de Lantara avec Victor, fils d'un riche et avare marchand de tableaux. Après une série de scènes originales, où la naïveté indolente du paysagiste est aux prises avec la cupidité de Jacob, le brocanteur, le mariage est conclu, et Lantara constitue à sa fille une dot de 20,000 francs de rente.... en *clairs de lune* à peindre.

Digitized by Google

Ce dénouement n'arrive qu'après un certain nombre de bouteilles vidées par Lantara en compagnie de Belle-Tête, son ami et son *modèle ;* la scène du déjeuner est traitée de main de maître. Le peintre, dans un couplet chanté sur un air qui a gardé son nom dans tous les vaudevilles, commence par boire à la santé du genre humain.

A jeun, je suis trop philosophe,
Le monde me fait peine à voir;
Je ne rêve que catastrophe,
A mes yeux tout se peint en noir.
Mais quand j'ai bu, tout change de figure,
La riante couleur du vin,
Prête son charme à toute la nature
Et j'aime encor le genre humain.

Vers la fin de sa vie, Lantara eut un commencement de réputation ; il fut question, parmi les amateurs, de sa vie mystérieuse, de son caractère, de ses mœurs. Quelques hommes éclairés tâchèrent à diverses reprises de l'attirer chez eux. Mais il semblait que la dépendance éteignit son génie ; au milieu des séductions du luxe et des plaisirs, son pinceau ne savait rien produire, et l'inconstant artiste retournait bien vite au cabaret de la rue du Chantre. Un financier voulut être son protecteur : Lantara mangea et but quelque temps chez lui, puis il s'ennuya et revint à l'auberge en disant : « J'ai secoué *mon « manteau d'or.* »

Un de ses *clairs de lune* lui fut payé par le comte de Caylus cent écus. Lantara, surpris de se voir autant d'argent, emporta chez lui son trésor. Mais, comme le savetier de la fable, il eut peur des voleurs; il consulta ses amis, et, après mûre délibération, il fut décidé qu'on boirait les cent écus pour éviter qu'ils ne fussent volés.

Il avait une profonde aversion pour les figures et n'en mettait jamais dans ses tableaux. Un marquis lui avait commandé un paysage avec une église et une échappée de vue ; le peintre n'y mit pas un seul personnage. Le marquis lui dit : « Vous avez oublié les figures ? — Elles sont à la messe, répondit Lantara en montrant l'église. — Eh bien! je prendrai votre tableau quand elles en sortiront. »

Avec beaucoup de gaîté, pas mal de paresse et une certaine

Digitized by Google

dose de philosophie épicurienne, on a beaucoup de chances pour aller droit à l'hôpital. Lantara, accablé de misère, alla chercher un refuge à la Charité contre un mal qui le consumait. Le supérieur le soigna, et parvint presque à le faire travailler en flattant son penchant : il lui promettait pour chaque dessin une visite à la cave. Lantara appelait cela *la carte à payer*.

Il sortit de l'hospice, mais il ne tarda pas à y revenir pour la dernière fois. Il y rentra le 22 décembre 1778, à midi, et à six heures du soir il avait cessé de vivre; il avait à peine trente-trois ans. A sa dernière heure, l'aumônier lui fit un discours sur les joies du paradis des élus : « Vous êtes bien heureux, mon fils, lui disait-il, vous allez voir Dieu face à face pendant l'éternité. — Quoi ! mon père, répartit Lantara, toujours de face, jamais de profil ! »

Tel fut son dernier mot.

Malgré le décousu de cette vie de Bohême, Lantara est un de nos premiers paysagistes ; sa manière rappelle celle de Claude Lorrain. Il excellait surtout dans la perspective aérienne ; il rendait d'une manière merveilleuse les différentes heures du jour; les ciels de ses tableaux sont d'un ton vaporeux et fin, et d'une exquise légèreté de touche : ses points du jour ont toute la fraîcheur de l'aurore; ses couchers de soleil n'ont pas moins de vérité; ses clairs de lune sont d'un ton argentin rempli de finesse.

Personne, dit le continuateur de Bachaumont, n'a donné aux matinées une plus ravissante fraîcheur.

Lantara a laissé peu de tableaux ; les riches collections d'amateurs, telles que celles de MM. Delessert, Duclos, Roux et A. Giroux père, possèdent de lui de charmants paysages. Il a fait aussi un grand nombre de dessins au crayon noir, rehaussés de blanc.

Duret a gravé d'après lui : *la Rencontre fâcheuse, le Pêcheur amoureux, l'heureux Baigneur, le Berger amoureux,* quatre estampes en long. — Piquenot a reproduit la *Nappe d'eau* et les *Chasse-Marées,* deux estampes en long, et Lebas le premier livre des *Vues des environs de Paris,* douze petites feuilles en long.

Le cabinet de Mme de Bizemont, à Orléans, renferme quelques dessins originaux de Lantara, entre autres un fort joli paysage repré-

Digitized by Google

sentant un *Orage;* dans la collection de M. Jarry se trouve une belle gravure faite d'après le portrait de Lantara, peint par lui-même. Les œuvres de Lantara, signées de lui, sont admises dans les collections les plus précieuses, et aujourd'hui un beau tableau de ce maître peut se payer de 800 à 1,200 francs.

CH.-F. LAPIERRE.

PRÉVOST (ISAAC-BÉNÉDICT).

Naquit à Montigny, près Châteaudun, en 1764, d'une famille de cultivateurs. Ses parents, quoique jouissant d'une certaine aisance, n'étaient cependant pas assez fortunés pour lui donner une éducation appropriée au goût qu'il manifesta dès sa plus tendre enfance pour les arts. Mais son père, qui voyait la vocation de son fils s'accroître en raison des obstacles, se détermina enfin à faire un sacrifice et à l'envoyer à Paris. Il avait alors vingt ans.

Son premier maître fut Valenciennes, qui le prit en affection et lui donna de sages conseils. Prévost s'appliqua surtout à l'étude de la nature et se proposa pour modèle Claude Lorrain. Malheureusement ses ressources étaient bornées, et il lui fallait non-seulement réparer le temps perdu, mais encore pourvoir à sa subsistance. Isolé, sans protecteurs, il fut soumis aux plus dures épreuves, pouvant à peine fournir à ses besoins; timide et délicat à l'excès, on sent combien sa malheureuse position, qu'il dérobait même à ses amis, dut retarder le développement de ses facultés. Un travail opiniâtre perfectionna son talent, et les ouvrages qu'il exposa au salon du Louvre lui méritèrent les suffrages des connaisseurs et des artistes; il excellait surtout dans le paysage, et sa manière large et naturelle rappelait celle du Poussin. Malgré un talent incontestable et les succès d'estime qu'il obtint, Prévost ne put triompher de sa mauvaise fortune. Le paysage était alors un genre épuisé; l'infatigable artiste, sans se décourager par des essais infructueux, songea sérieusement à se produire dans un genre nouveau, dont l'idée germait depuis quelques années dans sa tête : il inventa le panorama. Ce n'est point ici le lieu de discuter si cette découverte a été importée en France par l'américain Fulton, ou si elle est due sérieusement à

Digitized by Google

Prévost. La gloire que Fulton s'est acquise par l'invention de la vapeur rend son nom assez illustre pour qu'il n'ait pas besoin de ce nouveau titre à l'admiration de la postérité. Suivant d'autres autorités, l'inventeur des panoramas serait M. Robert Barker, d'Edimbourg ; Prévost n'aurait fait qu'exécuter un plan donné par James, propriétaire du brevet, de concert avec deux autres artistes, Denis Fontaine et Constant Bourgeois. Mais dans les beaux-arts, les véritables créateurs ne sont-ils pas ceux qui les portent à leur dernière perfection? Le premier panorama de Prévost représentait Paris; il fut bientôt suivi de ceux de Rome, Naples, Londres, Jérusalem et Athènes, qui obtinrent une grande vogue ; il les intitulait : *Panoramas*, ou *Vues circulaires d'une ville ou d'un vaste site.* On y admirait surtout une fidèle imitation de la nature. Toujours laborieux, Prévost allait lui-même sur les lieux copier ses tableaux ; c'est ainsi qu'il fit plusieurs voyages, entre autres celui de la Grèce et de l'Orient, en 1817, avec M. de Forbin ; il en revint avec le panorama de Constantinople, un de ses chefs-d'œuvre.

Au milieu de tous les travaux, de toutes les démarches que provoquait cette entreprise, Prévost était loin d'être heureux, et les panoramas, en faisant, comme toujours, la fortune des exploiteurs, faillirent ruiner l'inventeur.

Il fit cependant honneur à ses affaires ; mais on peut juger des difficultés qu'il rencontrait dans une profession où il était en même temps artiste et industriel, par ce passage tiré de l'*Almanach royal des théâtres :*

« CABINET D'OPTIQUE

« *Du sieur Prévost, boulevard du Temple, près le café des Délassements-Comiques.*

« Prix des places : Premières, assis, 6 sous ; — secondes, debout, 2 sous.

« Le sieur Prévost est désigné acteur des associés ; il explique lui-même les tableaux, et dans les entr'actes de ses panoramas, fait paraître divers portraits en couleur pour ne pas faire languir le public. »

Ces détails ne nous semblent pas inutiles ; ils nous donnent une

Digitized by Google

idée du triste rôle auquel Prévost avait dû se résigner en se faisant, en quelque sorte, le commis de ses exploiteurs.

Il eut aussi de douces consolations : dès ses premiers travaux, il reçut un encouragement bien flatteur de la part du premier peintre de l'époque. Après avoir passé une demi-journée à examiner une de ses grandes et belles compositions, David dit à ses élèves, qui étaient près de lui : « Messieurs, c'est ici qu'il faut venir faire des études d'après nature. »

En effet, peu de peintres ont pu rendre avec autant de talent que Prévost les différents aspects de la campagne, et reproduire la nature sur la toile avec une vérité aussi frappante; sa manière varie suivant les objets ou les sites qu'il représente : ainsi, le ciel de Tilsitt n'est pas celui de Jérusalem ou d'Athènes; l'aspect nébuleux de Londres forme un contraste avec celui de Naples; il n'est pas jusqu'à la plaine de Wagram, où la fumée de l'artillerie, celle de l'incendie de plusieurs villages qui brûlent, se distinguent parfaitement des nuages qui parcourent le ciel, et des vapeurs qui indiquent à l'horizon ce cours lointain du Danube. Un de ses talents était de s'adjoindre des artistes dont le mérite était en harmonie avec le sien ; il eut pour élèves MM. Bouton et Daguerre, qui, depuis, ont perfectionné sa manière et se sont fait eux-mêmes inventeurs.

Prévost était infatigable; il tenait à éteindre les dettes considérables que l'exploitation de ses panoramas lui avait fait contracter; il était donc parti une seconde fois pour l'Orient dans le but d'exécuter le panorama d'Athènes. Pendant la traversée, il eut le malheur de perdre le jeune Cochereau, son neveu et son enfant d'adoption : la douleur qu'il ressentit de cette perte le conduisit au tombeau; il succomba à une maladie de langueur le 9 janvier 1823.

C. BRAINNE.

COCHEREAU (Mathieu).

Connu sous le nom de Léon, est né à Montigny-le-Gannelon, arrondissement de Châteaudun. Il fut appelé à Paris en 1807 par son oncle Prévost, l'auteur des *Panoramas*, et admis dans l'atelier du célèbre David. Assez long-temps son génie sembla sommeiller;

Digitized by Google

les grandes compositions l'épouvantaient; le hasard lui donna l'essor. Une pluie battante retenait Cochereau chez son maître; l'idée lui vint de peindre *l'Intérieur de l'Atelier;* dans la soirée, l'esquisse est terminée. Encouragé par son oncle, le jeune élève met la dernière main à son tableau, admis bientôt après à l'exposition. Cochereau était à Londres; la renommée vint lui apprendre qu'il avait fait un chef-d'œuvre.

On se rappelle l'immense succès de *l'Intérieur d'un Atelier*. Le temps, ce grand maître, a confirmé le jugement public, et le Musée du Louvre s'est enrichi de ce tableau.

Quelques autres intérieurs, également remarquables par la manière simple et vraie du même artiste, sont passés en Angleterre. Ce fut lui qui peignit l'église de Westminster dans le panorama de Londres; l'effet magique de cette portion d'un admirable tableau a frappé les spectateurs, et surtout les Anglais, d'un sentiment inexprimable.

Cochereau possédait, à un haut degré, le secret de la couleur; il eût pu faire, au dire des connaisseurs, une révolution dans cette partie capitale de la peinture.

Une mort prématurée vint interrompre le cours de ses succès. Il s'était embarqué à Toulon, avec son oncle, pour aller lever le plan des panoramas de Jérusalem et d'Athènes; une indisposition, dont il avait à l'avance ressenti les atteintes, fut cruellement aggravée par le mal de mer. Il succomba à la hauteur de Cérigo, à l'âge de vingt-trois ans.

La mort de Cochereau rappelle involontairement celle de l'infortuné Darling, auteur du tableau si connu de *l'Intérieur d'une Cuisine*. Tous deux enfants du même atelier, unis par une étroite amitié, virent couronner leur essai à la même exposition. Tous deux furent presque en même temps enlevés aux arts dont ils auraient fait les délices et la gloire.

MARESCAL.

GIRODET-TRIOSON (Anne-Louis).

L'intérêt qu'inspire un homme de génie le suit même au-delà du tombeau. Pour rapprocher l'homme moral de ses ouvrages, on scrute

Digitized by Google

avec curiosité jusqu'aux moindres détails de la vie privée; on essaie de pénétrer dans son for intérieur; on cherche enfin à découvrir de quelle réunion de qualités et de défauts se composait son individualité.

Anne-Louis Girodet de Roussy naquit à Montargis le 5 janvier 1767. Son père était directeur des domaines du duc d'Orléans. Il montra de bonne heure un goût très-vif pour le dessin. Après avoir terminé ses études à Paris, il revint à Montargis. Ses parents, qui avaient eu d'abord l'intention d'en faire un architecte, abandonnant ce projet, se proposaient de lui faire suivre la carrière militaire; mais sa mère ayant montré quelques-uns de ses dessins à David. Ce grand peintre, frappé des dispositions qu'ils annonçaient, lui dit : « Vous aurez beau « faire, Madame, votre fils sera peintre. » L'opinion de David était bien de nature à ébranler la résolution des parents de Girodet, et ils se déterminèrent à le placer dans son école.

A l'âge de vingt ans, il fut admis à concourir pour le grand prix; mais il fut mis hors de concours, pour avoir, contre le réglement, introduit dans sa loge des dessins qu'il avait placés sous son habit. Cette fraude était, du reste, usitée par tous les élèves. L'année suivante, il obtint le second prix; enfin, au troisième concours, en 1789, il fut couronné. Le sujet indiqué était *Joseph vendu par ses frères*. Cette fois encore, il usa de supercherie, mais il s'y prit plus adroitement. Depuis son exclusion du premier concours, il affectait de porter une grosse canne; cette canne était creuse, et ce fut par ce moyen qu'il parvint à introduire ses études dans sa loge. Après le jugement, Gérard, son concurrent et son ami, prenant cette canne des mains de Girodet, lui dit en riant : « C'est le cheval de Troie? — Oui, répondit « celui-ci, mais il fallait s'en emparer, pendant que les Grecs y « étaient encore. »

Girodet, après avoir été couronné, partit pour Rome, plein d'enthousiasme : un nouvel avenir s'ouvrait devant ses yeux. L'espoir de voir bientôt les plus belles productions des arts, réunies à une nature grande et pittoresque, enflammait son imagination et le disposait à recevoir ces fortes impressions qui devaient influer si puissamment sur son génie.

Arrivé à Rome, pour remplir l'obligation qui lui était imposée comme pensionnaire, de faire une figure d'étude, il crée un chef-d'œuvre : *Le sommeil d'Endymion*. Ce tableau, remarquable par le charme de

Digitized by Google

la pensée, l'élévation du style, l'élégance et la pureté du dessin, eut à Rome un succès prodigieux. Les professeurs de l'ancienne Académie demeurèrent stupéfaits en voyant dans le premier ouvrage d'un jeune homme ce que pouvaient produire un sentiment vif de la belle antiquité et la poésie des arts.

Déjà Girodet sentait le besoin d'être lui-même et visait à ce caractère d'individualité très-marqué qu'il a imprimé à toutes ses productions. Dans une de ses lettres datées d'Italie, il écrivait à M. Trioson, médecin des armées du roi, son père adoptif : « Je tâche de m'éloigner « du genre de David le plus qu'il m'est possible, et je n'épargne ni peines, ni études, ni modèles, ni plâtres.

Le tableau d'*Hippocrate repoussant les présents des envoyés du roi de Perse*, est daté de Rome 1792. Donné d'abord à M. Trioson, il fut ensuite légué à l'École de Médecine. On lui reproche un peu de sécheresse dans l'exécution, mais la composition est d'un maître consommé. Girodet s'était peint lui-même dans le groupe derrière Hippocrate. Quelle noblesse dans cette figure du médecin grec! quelle variété dans l'expression des personnages qui composent cette admirable scène! qu'elle est touchante et vraie la douleur de ce jeune homme qui verse des larmes, en perdant l'espoir d'amener près de son père celui qui seul pouvait le guérir!

Ce tableau était à peine terminé, que les événements qui commençaient à agiter le reste de l'Europe obligèrent Girodet à quitter Rome, où il faillit être assassiné. Il visita la plupart des villes d'Italie et s'arrêta quelque temps à Naples. On voit par les souvenirs qu'il a consignés dans son poëme, combien son imagination avait été frappée de la beauté du climat de cette ville. Devenu poète, il en parle en peintre et en poète :

Beaux vallons, frais coteaux, grottes inspiratrices,
Antres volupteux, attrayants précipices,
Désolés par Vulcain, par Bacchus consolés,
Champs du Vésuve, ô vous que mes pas ont foulés,
Avant qu'à mes yeux luise une dernière aurore,
Puissé-je, en mes vieux ans, vous contempler encore.

Après quelques courses dans les montagnes qui séparent les états de Venise de la Carinthie, Girodet revint en France en passant par Gênes, où il tomba malade. Gros, son ancien camarade, alors offi-

Digitized by Google

cier d'état-major, depuis son émule et son panégyriste, lui prodigua les soins les plus empressés.

De retour à Paris, Girodet s'installa dans un logement au Louvre ; il y fit sa première *Danaë*, chef-d'œuvre dont le possesseur actuel demande 25,000 francs. Après quatre tableaux des *Saisons*, exécutés pour le roi d'Espagne, il fit une *nouvelle Danaë*, pour se venger d'une insulte faite à son talent.

Il avait fait le portrait d'une actrice, Mlle Lange, qui s'avisa de ne pas le trouver ressemblant. Girodet, irrité, peignit la comédienne en Danaë, mais au lieu d'une pluie d'or, ce sont des pièces d'argent et même de cuivre qui parsèment le boudoir ; un dindon était représenté faisant la roue dans un coin du tableau. La malignité publique trouva le portrait ressemblant ; les journaux s'emparèrent de l'anecdote, et un poète, M. de Guerle, le mit en vers dans un conte allégorique, intitulé : *Stratonice et son peintre, conte qui n'en est pas un.*

Vers cette époque, M. Fontaine, architecte du premier consul, restaurait et ornait la Malmaison ; Girard et Girodet furent chargés d'exécuter chacun un tableau pour ce château. Le sujet, choisi par Bonaparte, devait être tiré des poésies d'Ossian.

Girodet fit cette composition étincelante de verve et de beautés de toute nature, *où Fingal et ses descendants recoivent, dans leur palais aérien, les mânes des héros français.* C'était une manière heureuse de célébrer la gloire de nos guerriers.

Après avoir terminé cet ouvrage, Girodet s'enferma pendant quatre ans dans son atelier ; au bout de ce temps il exposa sa *scène du Déluge*, l'une des plus belles productions, non seulement de l'école moderne, mais encore de l'école française, et dont il avait conçu le sujet pendant son séjour à Gênes.

Une famille poursuivie par les éléments en furie s'efforce de leur échapper ; les malheureux gravissent des rochers : ils vont être hors de danger. L'âme de cette action, celui qui est à la fois fils, époux et père des êtres qui s'accrochent à lui, se rattache désespérément à la branche d'un arbre. La branche rompt, et les infortunés sont suspendus au-dessus du gouffre qui va les engloutir : Quel drame !

En voyant cet ouvrage, qui obtint le grand prix d'histoire, David

Digitized by Google

dit hautement à plusieurs personnes, entre autres à M. Firmin Didot : « C'est la fierté de Michel-Ange, unie à la grâce de Raphaël : Que « l'on dise maintenant que les peintres ne sont pas poètes. »

Deux ans après, un tableau d'un autre genre vint mettre le comble à sa réputation ; ce furent les *funérailles d'Atala*. Cet épisode touchant d'un poëme qui avait mis son auteur au premier rang de la littérature, était bien digne d'occuper l'imagination rêveuse, tendre et mélancolique de Girodet. Il a choisi le moment où Chactas, brisé de douleur, porte dans la grotte, aidé du père Aubry, le cadavre d'Atala. Girodet fut sublime, parce qu'il fut simple et touchant, savant sans recherche, noble sans affectation.

Deux ans après, il exposa *la révolte du Caire*, tableau qui, comme celui de *la reddition de Vienne*, fut exécuté et conçu avec une chaleur, une verve, un élan extraordinaires. On admire surtout la belle figure de ce fils du désert qui soutient et défend à la fois un jeune pacha que le sort a trahi. C'est un épisode digne d'Homère ou de Michel-Ange. Quelques têtes de dragons sont d'une expression et d'une couleur remarquables. En considérant cette masse de fuyards qui se précipitent dans la mosquée, ou qui s'échappent dans toutes les directions pour se dérober au fer de nos guerriers, on croit lire une description du chantre d'Achille. Ce tableau, où l'on trouve tant de beautés du premier ordre, offre cependant une faute assez grave qui le dépare; c'est ce grand hussard qui s'élance, le sabre à la main, et qui tient trop de place dans la toile. *La révolte du Caire* est néanmoins une des productions qui assurent le mieux la réputation de Girodet; il est facile d'y reconnaître une grande liberté d'exécution. Il est certain qu'il ne fit pas même d'esquisse.

On ne revit plus de grands tableaux de cet artiste que peu de jours avant la clôture de l'exposition de 1819, où parut le tableau représentant *Pygmalion et Galatée;* c'était un hommage à la sculpture, dont il voulait montrer la puissance. Ce tableau eut quelques détracteurs; mais le public, si bon juge en masse, donna les plus grands éloges à cette belle figure de femme, où les contours les plus fins et les formes les plus pures sont rendus avec une admirable délicatesse de pinceau.

Girodet, exténué par les fatigues et la maladie, semblait avoir

Digitized by Google

renoncé à la peinture, lorsque, sur la demande du ministère de la maison du roi, il se ranime tout-à-coup, exécute et envoie au salon deux portraits en pied de *Cathelineau* et *Bonchamp*, où l'on reconnaît les traces de son génie, quoique sa main fût déjà affaiblie par le mal qui le traînait au tombeau.

Une singulière habitude avait contribué à altérer sa santé; Girodet aimait surtout peindre la nuit. Son tableau de la *Scène du Déluge* fut en partie exécuté *aux chandelles*. Le travail du jour, absorbé par les visites et par les obsessions, ne suffisait plus à son infatigable activité. Dans la suite, M. Pannetier, parvint à lui composer un appareil d'éclairage mobile dont la lumière pouvait véritablement remplacer celle du soleil.

En sentant sa fin approcher, à un âge qui semblait lui permettre de compter encore sur l'avenir, de réaliser des projets, d'exécuter des travaux médités depuis long-temps, qui peut dire tout ce qu'il y eût de douleur et de regrets dans cette âme si vive et si passionnée ? Surmontant le mal qui l'accablait, il sort de son lit, soutenu par sa domestique, et monte défaillant à son lit. Là, il promène ses regards mourants sur des travaux entrepris qu'il laissait inachevés, sur tout ce qu'il s'était plu à y rassembler; il considère dans un morne silence et pour la dernière fois les lieux témoins de tant de veilles, de tant d'études, de tant de méditations qui embellissaient sa vie; ne pouvant soutenir plus longtemps une situation si violente, il se retire lentement et se retournant sur le seuil de sa porte : « Adieu, dit-il d'une voix éteinte, adieu ! je ne vous reverrai plus! »

Peu de jours après toute espérance s'évanouit. Une opération fut cependant tentée; elle fut faite par M. Larrey. Girodet succomba neuf jours après, à l'âge de cinquante-huit ans, le 9 novembre 1824.

La mort de ce grand peintre produisit une vive sensation dans le monde, et surtout parmi les artistes. L'affluence était immense à ses funérailles; elle se composait des élèves de toutes les écoles de la capitale, de tous les rivaux de gloire du défunt et de plusieurs personnages illustres dans les rangs les plus éminents. Ce fut M. de Châteaubriand qui, à la demande du président de l'Académie des Beaux-Arts, attacha sur le cercueil les insignes d'officier de la Légion-d'Honneur, que le roi avait accordés à la mémoire du défunt.

Digitized by Google

Le plus remarquable des discours prononcés sur sa tombe fut celui improvisé par M. Gros, l'un des rivaux de la gloire de Girodet.

Le cadre de notre biographie ne comporte pas une longue appréciation des œuvres de Girodet. La liste seule de ses principaux ouvrages, tableaux, portraits, études peintes, esquisses, dessins, occupe trente-deux pages in-8° dans le curieux travail de M. Coupin.

Girodet était aussi poète: il a laissé deux volumes qui renferment ses travaux littéraires et didactiques. Il s'essaya, en 1807, par un fragment de *poésie sur l'Ecole française,* inséré au *Mercure* de cette année.

Le *Poëme du peintre,* est ce qu'il a laissé de plus important; ce livre décèle une âme vive, une inspiration ardente, une imagination riche, féconde. Ses expressions sont, non-seulement pittoresques, mais encore passionnées. Sous sa plume, on rencontre des tournures hardies, souvent heureuses, et une foule de beaux vers qui peignent bien ce qu'il veut dire. Mais s'il veut disserter, sa muse l'abandonne; son talent ne prend sa source que dans ses émotions.

Il a laissé, en outre, comme littérateur, des *Veillées,* fragments de poésies où il passe en revue les différents genres de peinture, et où les artistes retrouvent des jugements dictés par un goût sûr et souvent exprimés avec bonheur.

On a de lui un autre poëme: *Héro et Léandre*, des imitations en vers d'Anacréon et des divers poètes grecs et latins, des considérations sur la peinture, et un recueil volumineux de correspondances.

Girodet était d'une taille au-dessus de la moyenne; ses yeux, très-enfoncés, étincelaient de vivacité et d'esprit; il avait la bouche grande, les lèvres épaisses, le front très-développé, les os des joues saillants. Dans sa jeunesse, de beaux cheveux blonds pendaient sur ses épaules; il les perdit de bonne heure. Sa constitution était éminemment bilieuse et irritable; ses mouvements étaient prompts.

Tous les sentiments qu'éprouve un cœur aimant et sensible, Girodet les a connus; il portait à la mémoire de sa mère une sorte de culte; il gardait soigneusement plusieurs de ses vêtements. Dans son poëme sur la peinture, il témoigne un vif regret de n'avoir pu conserver l'image de sa mère.

Digitized by Google

Il est un sentiment qui domine et entraîne souvent les êtres doués d'une sensibilité ardente et d'une grande vivacité d'imagination, et auquel Girodet ne resta pas étranger. Il ressentit, en effet, plusieurs affections passionnées et les entretint avec une extrême discrétion. Malgré toute sa circonspection, ses élèves s'apercevaient des visites fréquentes qu'il recevait, après de longues journées de travail à l'atelier. Si c'est là une faiblesse, elle sera excusée par ceux qui pensent que les passions sont un des éléments, une des conditions du génie.

Membre de la classe des Beaux-Arts de l'Institut, il avait été nommé, en 1816, membre du conseil établi près le ministère de la maison du roi, et composé d'artistes et d'amateurs.

On a trouvé dans ses portefeuilles un nombre incroyable de compositions; leur vente, le prix des ouvrages et des collections ont changé son modeste patrimoine en une fortune de 800,000 fr., dont a hérité sa nièce, Mme Becquerel-Despréaux, parente de M. Becquerel, de l'Institut.

Un caractère noble et passionné, indépendant, vif jusqu'à la violence; un esprit rapide, abondant en idées, un cœur élevé, une sensibilité entraînante, tout en Girodet portait l'empreinte de la supériorité. L'indépendance était aussi son premier besoin ; cependant, lorsqu'il avait à remplir des devoirs d'affection, il s'y livrait avec une complaisance, une résignation presque inconcevables dans un homme d'une aussi grande irritabilité. Laborieux et désintéressé, ses qualités se résumaient dans la belle maxime inscrite sur la porte de son château à Montargis : *Paix et peu*.

LOUIS STEINS.

LAIR (JEAN-LOUIS-CÉSAR).

Peintre distingué; il naquit à Janville le 25 août 1781. Il fut un digne élève des David et des Regnault, et exposa, en 1808, une *Jeanne d'Arc*, regardée comme un excellent modèle d'exécution. On doit aussi à son pinceau des tableaux de mérite qui décorent les cathédrales de Paris, Metz, Autun, etc.

Lair venait d'achever la *Résurrection de Lazare*, pour le Mont-

Digitized by Google

Valérien, lorsqu'il tomba gravement malade, et mourut le 20 mai 1828, âgé de 47 ans.

On voit, à la mairie de Janville, sa *Jeanne d'Arc*, qui lui valut, à ses débuts, une médaille d'or.

P. BAAR.

MUSICIENS.

Sous Théodulphe, évêque d'Orléans au temps de Charlemagne, la musique fleurit dans les écoles épiscopales et dans les monastères de cette province, grâce à la protection de cet illustre prélat, qui était à la fois poète et musicien. Les maîtrises de Saint-Benoît-sur-Loire et de Sainte-Croix d'Orléans fournissaient aux chœurs des églises des sujets distingués. Le chantre n'était pas, comme de nos jours, un laïque portant chape et soutane et s'égosillant devant un lutrin; le *cantor* était un des premiers dignitaires du chapitre. Le chant grégorien, souvenir mélodieux de l'ancienne mélopée des Grecs, n'avait pas les intonations lourdes et monotones du plain-chant moderne.

Les chantres venus des écoles d'Orléans étaient très-estimés; au Xe siècle, quand l'évêque de Liége, Étienne, voulut altérer le plain-chant, ce fut un moine de Mici (Saint-Mesmin) qui prit la défense de l'office gallican.

La musique, pendant tout le moyen-âge, marcha d'accord avec la pensée religieuse. L'emploi de l'orgue contribua puissamment au perfectionnement de la musique sacrée. La danse était aussi liée à la musique : David dansait devant l'Arche en s'accompagnant de la harpe; on disait les *chanteurs de Sens*, et les *danseurs d'Orléans*, au moyen-âge.

Le monastère de Saint-Benoît-sur-Loire était surtout renommé pour son chant d'église. Les moines y composaient des sortes de tragédies écrites en rimes latines et notées en plain-chant, espèce d'opéra mystique. C'étaient, le plus souvent, de longs dialogues

Digitized by Google

entre Dieu et les hommes, entre les anges et les saints. L'abbé, assis sur un trône éclatant, représentait le Père-Éternel ; les moines formaient le cortége des apôtres, les novices répondaient par le cantique des anges.

Théodulphe, dans une épître à saint Benoît d'Aniane, dit, en parlant du monastère de Saint-Mesmin, dont le nom, *Mici*, tirait son origine du mot *Mitis*, doux :

Quam benè Mitiacum, vocitavit prisca vetustas!
Quæ fuit auspicium, Mitibus, antè choris.

Que toujours parmi nous, *Mici* soit révéré,
Mici, ce lieu si cher, dont le vieux nom rappelle
Qu'aux saints accords Mici fut dès long-temps fidèle.

C. B.

FÉVIN (Antoine).

La musique et la danse étaient toujours en grand honneur à Orléans. Tous les *Guêpins* de l'Université étaient en proie à une sorte de rage lyrique ; au grand désespoir des recteurs, tout était sacrifié à la musique. Martial d'Auvergne en fait un reproche aux écoliers de notre province :

Savent-ils rien ? ils viennent d'Orléans ;
Qu'ont-ils appris ? à bien jouer de la flûte.

Celui qui restaura, en rivalité avec les écoles flamandes, la musique religieuse en France, fut Antoine Févin, né en 1481, à Orléans. Le *Conteur Orléanais* lui a consacré, il y a quelques années, un article intéressant, dont nous avons extrait les détails de cette biographie. On sait peu de choses sur sa vie ; on présume que ce fut à Orléans qu'il fut initié aux secrets de la science musicale. Il composa d'abord certains airs grivois qui parurent dans le *Recueil de Chansons françaises* publiées par l'éditeur Attaignan. Il ne tarda pas à faire la connaissance du fameux musicien flamand Jean Okenheim, maître de chapelle de la cour de Louis XI, dont il fut l'élève. Glarean, écrivain et musicien allemand, dans un parallèle entre les anciens poètes de Rome et les musiciens du XVIe siècle, compare Févin à Claudien. Il le loue aussi pour sa modestie.

Digitized by Google

Dans un recueil de musique sacrée, édité en Italie, par A. de Montona, le premier qui à Rome établit une imprimerie musicale, se trouvent de Févin :

1° *Missa de Ave Maria* ;

2° *Missa de mente totâ*, à quatre parties ;

3° *Missa de ferià*, à cinq voix.

Dans une autre collection, il y a trois messes de Févin, celle entre autres *Sanctæ Trinitatis*, fort appréciée par les connaisseurs.

Nous plaçons ici quelques remarques sur l'origine et les progrès de la musique instrumentale dans notre province.

L'orgue, introduit en France en 765, sous le règne de Pépin-le-Bref, n'est guère cité, dans les chroniques de l'Orléanais, que vers 1461, à l'occasion de l'entrée de Louis XI à Orléans. On voit figurer dans les comptes de la ville : « XVI sous aux enfants de *cueur* « qui apportèrent un buffet d'orgue et en jouèrent sur l'échauffault à « l'arrivée du roi. »

Thibault d'Aussigny, évêque d'Orléans, est le premier qui fit placer un grand buffet d'orgues à Sainte-Croix, et fit des réglements pour la musique du chœur, en 1470.

La musique instrumentale n'était pas encore bien perfectionnée à Orléans au XVIe siècle, à en juger par l'orchestre qui joua à la réception de Henri II, à Orléans, en 1551. On trouve encore dans les comptes de la ville : « XII sous aux joueurs de *hautbois* du roy, « aux *tabours* (tambours) de la ville, et aux *trombeurs* (joueurs de « trompette). »

Émeri BERNARD, d'Orléans, est le premier nom que nous trouvons parmi les musiciens de cette époque qui jouirent d'une certaine réputation. On sait peu de détails sur sa vie : il a laissé une *Méthode pour apprendre à chanter la musique.* — Genève, 1570.

Dans le siècle suivant, la harpe fut en honneur dans l'Orléanais. Gilbert GIBOIN, de Montargis, était d'une habileté proverbiale; il forma une sorte d'école vers 1618, et pendant la fin du XVIIe siècle, les harpistes de l'Orléanais eurent une certaine renommée.

Dom Liron, dans sa bibliothèque chartraine, fait mention d'un bon musicien du XVIIe siècle, appelé GUESDON (Nicolas), de Châteaudun.

Digitized by Google

Quant aux musiciens-compositeurs, l'Orléanais n'a guère produit, jusqu'à Tasset et Philidor, que des artistes de troisième ordre. Cependant, deux d'entre eux méritent des notices particulières.

C. B.

MORIN (Jean-Baptiste).

Né à Orléans, en 1677, d'un père tisserand, fut d'abord enfant de chœur à Saint-Aignan. Le goût de la musique était assez répandu à Orléans; en 1670, on avait établi une académie de musique dans un local construit sur l'emplacement d'un ancien cimetière de protestants, rue des Huguenots. Au-dessus de la porte était une lyre avec des cailloux sculptés, accompagnés de cette devise latine:

Et saxa moventur.

Morin, au sortir de la maîtrise, devint frère servant de l'ordre de Saint-Lazare. Madame l'abbesse de Chelles, fille du régent Philippe d'Orléans, l'attacha à sa maison en qualité de maître de chapelle. Elle lui donna une pension de 500 livres sur sa cassette, plus une autre pension de 1,500 livres sur l'archevêché de Rouen; elle lui remit aussi son médaillon frappé par le célèbre Leblanc, ainsi que son portrait en grand.

J.-B. Morin a travaillé pour le public. Il publia, en 1709, un livre de *cantates* françaises à une et deux voix, mêlées de symphonies de violons et de basse. Les *cantates* avaient alors une certaine vogue, et le poète J.-B. Rousseau en écrivit plusieurs en style pindarique pour les compositeurs du temps. Si nous en croyons le *Dictionnaire de musique* de Choron, Morin fut le premier qui écrivit des *cantates* à Paris, mais il ne tarda pas à avoir des successeurs, tels que Bernier, Philidor, etc. Il mourut à Paris en 1745, et fut enterré au cimetière des Saints-Innocents.

C. B.

THÉVENARD (Vincent-Gabriel).

Naquit à Orléans, le 10 août 1669, d'un père qui exerçait la profession de traiteur. Il servit d'abord en qualité de gâte-sauce

Digitized by Google

dans la cuisine paternelle; mais des connaisseurs, frappés de la beauté de sa voix, lui conseillèrent d'apprendre la musique. Il devint en peu de temps une basse-taille admirable, et débuta avec succès sur la scène de l'Opéra. Sa belle prestance et son air noble le firent au premier abord juger favorablement; sa voix, sonore et moelleuse, acheva de lui gagner les suffrages. Il joua pendant quelque temps avec Mlle Rochois, ce qui contribua beaucoup à le perfectionner. A force d'étude, il trouva moyen de faire presque un agrément du défaut de grasseyer, si ridicule pourtant dans la déclamation lyrique. Du reste, ce n'était pas là son moindre défaut : Thévenard avait encore moins de succès sur la scène qu'à table, où il faisait de longues séances. Il buvait sec et dur, et la chronique scandaleuse du temps rapporte qu'on le ramena plus d'une fois chez lui ivre-mort. Sa voix n'en souffrait pas, et malgré ses excès, il la conserva pure et sonore jusqu'à plus de quarante ans.

En 1730, il se retira de l'Opéra avec une pension de retraite de 1,500 livres. A soixante ans, il devint éperdument amoureux d'une inconnue dont il avait vu la pantoufle dans la boutique d'un cordonnier. Il parvint à découvrir la demoiselle dont l'oncle était ivrogne; Thévenard sympathisa bien vite avec lui, et au bout de trois heures passées à table, il obtint la main de celle qu'il aimait. Cette circonstance hâta peut-être sa mort, qui arriva en 1741.

Son portrait se trouve à la collection Jarry, avec ce titre : *Pensionnaire du roi pour la musique*. Il est gravé par Schmidt, d'après Geuslain.

Un autre portrait de Thévenard est au Musée d'Orléans. M. Leber a la gravure par Moyreau.

CH.-F. L.

DANICAN (FRANÇOIS-ANDRÉ), *dit* PHILIDOR.

Est né à Dreux le 27 septembre 1726, d'une famille de musiciens; son aïeul, Michel Danican, était musicien de la chambre de Louis XIII. Le roi, enchanté de son talent sur la flûte, l'avait

Digitized by Google

surnommé *Philidor*, nom d'un hautbois célèbre de ce temps. Un de ses enfants, excellent joueur de basson, fit graver quelques œuvres qu'il dédia à Louis XIV. Presque tous les membres de cette famille ont appartenu à la chapelle du roi. André Philidor vint à Paris fort jeune, et entra comme page dans la musique du roi. Il y fit de rapides progrès dans l'étude de la composition, sous la direction de Campra, alors maître de chapelle. A quinze ans il fit jouer à Versailles un motet à grands chœurs de sa composition; le roi daigna lui en faire compliment. Étant sorti des pages, il se fixa à Paris et s'y soutint en donnant des leçons et en copiant de la musique, métier assez lucratif, alors que la gravure musicale était encore grossière. Tous les ans il allait à Versailles faire exécuter un nouveau motet. Sa passion pour le jeu d'échecs, où il était de première force, lui acquit une telle réputation qu'il résolut de s'en faire un moyen de fortune autant que de la musique. A dix-huit ans, il jouait à la fois deux parties d'échecs sans voir le damier, et gagnait deux joueurs d'une force ordinaire. Il voyagea en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. Se trouvant à Londres, au club des échecs, il fit jusqu'à trois parties sans y voir; mais la tête faillit lui tourner. Son goût se forma pendant ses voyages, où il eut souvent occasion d'entendre les ouvrages des meilleurs maîtres d'Italie et d'Allemagne. Il essaya de mettre en musique quelques odes de Dryden, entre autres la Fête d'Alexandre et l'ode à sainte Cécile. Mais il eut pour rival le célèbre Hœndel, qui avait mis aussi en musique cette ode sublime, et son succès fut médiocre. Hœndel disait en parlant de ses airs : « Ils sont bien fabriqués, mais il y manque quelque chose. » Laissant alors de côté la composition, il publia son *Analyse des Échecs* (Londres, 1749). Revenu en France, il fit exécuter à la chapelle de Versailles, en 1754, un *Lauda Jerusalem*, qu'on trouva trop italien. Philidor se tourna alors du côté du théâtre, et, après bien des déboires, il finit par obtenir un *libretto* du directeur de l'Opéra-Comique. On lui donna le poëme de *Blaise le savetier*, qui fut joué avec un grand succès en 1759, à la foire Saint-Laurent. Encouragé par ce début, il se crut assez sûr de lui-même pour aborder le théâtre Italien, où il fit jouer *le Sorcier*. Il s'était emparé

Digitized by Google

d'un air de *l'Orphée,* de Gluck, et l'on ne s'aperçut du plagiat que lorsque cet opéra fut représenté. Son *Maréchal-ferrant* eut cent représentations en 1761 : *Tom-Jones,* qu'on commença par siffler, eut ensuite le succès qu'il méritait.

Philidor était un harmoniste très-profond, mais son chant manque quelquefois d'intérêt et de mélodie; sa manière n'a pas assez de couleur et d'originalité. Il traitait la musique comme les échecs. Gluck disait d'un de ses meilleurs ouvrages, l'opéra *d'Ernelinde :* « C'est une montre enrichie de quelques diamants, mais dont le mouvement intérieur ne vaut rien. » Ce jugement est peut-être un peu sévère. Les connaisseurs admirent dans cette pièce le beau chœur : *Jurons sur ces glaives sanglants,* que l'on retrouve avec tant de plaisir dans l'*Oratorio* de Saül. On applaudit aussi beaucoup son opéra de *Persée,* poëme de Quinault, réduit en trois actes par Marmontel, et surtout le morceau de Méduse : *J'ai perdu la beauté qui me rendait si vaine.* Cette phrase est regardée par les *dilettanti* comme un chef-d'œuvre d'harmonie. L'ouvrage le plus parfait qu'il ait produit est le *Carmen sæculare* d'Horace, qu'il mit en musique à Londres, en 1779. Philidor ne passait pas, du reste, pour un homme fort spirituel. On cite de lui certains mots naïfs qui lui firent essuyer mainte épigramme. On riait souvent à ses dépens au café Procope, et Laborde, un de ses plus grands admirateurs, l'entendant un jour dans un repas dire beaucoup de trivialités, le tira spirituellement d'embarras en s'écriant : « Voyez « cet homme-là, il n'a pas le sens commun, c'est tout génie ! » Il conserva cependant jusqu'au dernier moment son organisation merveilleuse, et, quoique aveugle, il fit, un mois avant de mourir, deux parties d'échecs à la fois contre des joueurs très-habiles et les gagna. Il mourut le 31 août 1795, à Londres, où il s'était réfugié pendant la Terreur. Outre les opéras que nous avons cités on remarque encore dans son répertoire :

Le Soldat magicien, opéra-comique, 1760; *Sancho-Pança,* comédie-italiennne, 1762; *le Bûcheron, id.,* 1763; *les Femmes vengées, id.,* 1775; *Bélisaire,* grand-opéra; *Thémistocle, id.*; et une multitude d'opéras-bouffes, entre autres : *La nouvelle École des femmes, l'Huître et les Plaideurs, le Jardinier et son Seigneur,* etc..

Digitized by Google

A Dreux, lorsqu'on sort de la ville pour aller visiter les tombeaux de la famille d'Orléans, on voit à droite, au commencement de la montagne, une table de marbre noir placée au-dessus de la porte d'une petite maison, et sur laquelle on lit cette inscription :

Ici naquit Philidor,
le 27 septembre 1726.

C. B.

TASSET (Joseph).

Naquit à Chartres, en 1732. A six ans il donnait des leçons de flûte à un riche seigneur anglais ; à onze ans il débuta au concert spirituel, et tous les journaux et mémoires du temps retentirent de ses éloges. Malgré le témoignage des biographes, on pourrait douter encore de ce prodige si les élèves du Conservatoire de musique n'offraient pas de nos jours des exemples de cette étonnante précocité. Tasset passa bientôt en Angleterre, où il dut se rencontrer avec Philidor. Hœndel, déjà vieux et aveugle, voulut l'entendre et l'applaudir avec enthousiasme. La flûte allemande était alors à la mode : on ne se souvenait plus du dédain d'Alcibiade pour cet instrument qui fait grimacer le visage, et parmi ses élèves, Tasset comptait en première ligne Milady, duchesse d'Hamilton, et la belle Miss Gardner. Les artistes Français étaient alors fort considérés à Londres ; il ne tarda pas à s'y faire des amis puissants : on peut citer parmi ses plus intimes : Sterne, l'auteur du *Voyage sentimental*, le savant Ferguson et son collaborateur William Guthrie. En 1786, Tasset se retira à Nantes. La révolution le frappa dans sa fortune et ses affections, mais il supporta ces malheurs avec la constance du sage et la résignation de l'artiste. Il mourut le 5 septembre 1801 ; un architecte de Nantes, Fournier, a composé son épitaphe en style lapidaire.

Tasset avait singulièrement multiplié le nombre des clefs à la flûte, défaut que l'on reproche à nos luthiers modernes et qui nuit à la justesse des intervalles. Il jouait avec une flûte à dix-huit clefs, dont il était l'inventeur, et qu'il ne réservait que pour son usage. Cet instrument, qui fit l'admiration des connaisseurs en

Digitized by Google

Angleterre et en France, a passé depuis dans le cabinet de M. de Villenave. Il avait aussi composé une autre flûte à plusieurs clefs, beaucoup plus longue et plus grosse que les flûtes ordinaires; il s'en servait pour faire dans les trios la partie de basse. A l'aide de ces instruments perfectionnés, il pouvait jouer dans tous les tons possibles et produire des sons absolument nouveaux avec une justesse étonnante. On a de lui plusieurs morceaux qui obtinrent les suffrages des gens de goût; mais l'extrême difficulté de ses *sonates* est tellement reconnue que peut-être est-il le seul qui soit jamais parvenu à les exécuter parfaitement.

M. G.

DAUVILLIERS (Jacques-Marin).

Chartres avait déjà produit un musicien habile, Jean Jouet, qui, en 1652, fut nommé maître de musique à la cathédrale. Un siècle après, Dauvilliers, né à Chartres, le 21 septembre 1754, fit ses études de musique sous M. de Lalande, maître de chapelle de cette ville, parent du célèbre Lalande. Au sortir de ses mains, il fut maître de chapelle de Saint-Aignan d'Orléans, et nommé ensuite à la cathédrale de Tours. A l'époque de la révolution, il vint à Paris, puis voyagea quelque temps à l'étranger, cherchant à augmenter ses connaissances. Dauvilliers a composé des romances et un solfége dédié à Grétry, qui a été approuvé par Lesueur.

Un de ses contemporains, Giroust, né à Orléans, fut maître de musique de la cathédrale de cette ville, où il se fit connaître par le *Super flumina Babylonis*. Il a fait aussi :

1° *Amphion*, ballet en un acte;

2° *La Guerre*, divertissement;

3° Motet du chapitre de Saintes;

4° Le *Dies iræ*. Il fut le premier qui osa mettre en musique la prose de cette hymne; il obtint, en l'an III de la Convention, une gratification de 3,000 l..... en assignats.

D. de B.

Digitized by Google

WOLDEMAR (MICHEL).

Connu dans le monde artistique sous ce nom allemand, il était d'une riche famille de commerçants d'Orléans : son vrai nom était Michel.

Né en 1750, il avait reçu une brillante éducation et se livra particulièrement à l'étude de la musique : il eut pour maître de violon Lolli.

Quelques folies de jeunesse lui valurent une correction peut-être trop sévère de la part de ses parents; de cette époque datèrent tous ses malheurs. Il avait placé sa fortune dans la maison de commerce de son frère; des pertes successives amenèrent la liquidation de cette maison, et par suite la ruine complète de Woldemar.

Il songea alors à utiliser le talent d'amateur qu'il avait acquis sur le violon; bon musicien, artiste habile, il s'attira quelque réputation, et parvint à se créer de modestes ressources. Il a composé et exécuté des *concertos* pour le violon, et fait paraître une méthode de hautbois et diverses œuvres musicales. Ses *Commandements* du violon, conception bizarre, eurent alors quelque succès ; en voici un échantillon :

Le son jamais ne hausseras
Ni baisseras aucunement;
Mesure tu n'altéreras
Mais conduiras loyalement ;
Symphonie tu sabreras
Attaquant vigoureusement ;
En quatuor ne forceras
Que pour la chambre seulement ;
Doucement accompagneras
La femme principalement ;
La romance tu chanteras
Tendrement, amoureusement ;
Le rondeau tu caresseras
Vivement et légèrement.

Woldemar termine son œuvre poético-musicale par ce dernier *commandement :*

En public tu ne trembleras
Ni devant les rois mesmement.

Digitized by Google

La jalousie de ses confrères le força de quitter la ville : il fut, dit-on, acteur, puis finit par accepter, à Clermont-Ferrand, où il mourut en 1816, une place à la maîtrise de la cathédrale.

CH.-F. L.

ACTEURS.

MONDORI.

Né à Orléans, dans le XVIIe siècle, il était à la fois le directeur et le plus célèbre comédien de la troupe du Marais; c'était lui qui faisait les annonces et les petits discours dont on les accompagnait. Le véritable goût de la déclamation était encore ignoré; on brillait au théâtre par un jeu forcé, des éclats de voix ridicules et des efforts violents du poumon. Il paraît que Mondori, qui tenait le premier rang parmi les acteurs tragiques, avait outré ces défauts. Il mourut d'une attaque d'apoplexie en exprimant d'une manière exagérée, sans doute, les fureurs d'Hérode, dans la tragédie de *Marianne*, par Tristan.

Mondori était de moyenne taille, mais bien prise; il avait la mine haute, le visage agréable et portait de petits cheveux coupés, avec lesquels il jouait les rôles de héros sans avoir jamais voulu mettre de perruque. Scarron, dans son *Roman comique*, fait dire à la Rancune que *Bellerose* était trop affecté, *Mondori* trop rude et *Floridor* trop froid. Le prince de Guéménée disait de lui : *Homo non periit, sed periit artifex.*

Il faisait aussi des vers, et a composé d'assez jolies épigrammes sur la tragi-comédie du *Trompeur puni*, de Scudéry. Il fut beaucoup regretté, et l'abbé de Marolles dit *qu'il s'abstint d'aller voir les acteurs, depuis que Mondori a fini ses actions qui charmèrent tout le monde.*

M. Jarry, d'Orléans, possède, dans sa riche collection, une lithographie d'Hippolyte L...., représentant cet acteur dans le costume de Tristan.

CH.-F. L.

Digitized by Google

DU CROISY.

Un gentilhomme du pays de Beauce, nommé Philibert Gassaud de Croisy, jouait avec succès la comédie à la tête d'une troupe de province. Il s'enrôla sous les drapeaux de Molière, le 25 avril 1659, après la rentrée de Pâques, et le suivit à Paris. Il remplit d'abord des rôles secondaires, et ne commença à se faire remarquer que dans le philosophe, du *Bourgeois gentilhomme*. C'est à lui que Molière confia le rôle de *Tartufe;* il s'en acquitta supérieurement et satisfit à la fois l'auteur et le public.

Quelques années après que le théâtre eut perdu le père de la comédie, et la France un de ses plus beaux génies, Du Croisy, devenu goutteux, se retira à Conflans-Sainte-Honorine, aux environs de Paris. Il y vécut en honnête homme et fut estimé de tout le monde. Le curé de la paroisse, édifié de sa bonne conduite, devint son ami. Du Croisy mourut dans ce village en 1695, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Le curé, entre autres, fut si touché de sa mort, qu'il n'eut pas le courage de célébrer lui-même la cérémonie funèbre, et pria un ecclésiastique de remplir pour lui ce triste ministère. Sa femme, Marie Claveau du Croisy, joua aussi la Comédie, mais sans succès. Une de ses sœurs avait épousé *Bellerose,* de l'hôtel de Bourgogne.

CH.-F. L.

BRIZARD (JEAN-BAPTISTE).

Les bords du Loiret semblent avoir un attrait particulier pour les comédiens de la capitale, et plusieurs d'entre eux sont venus, après une brillante carrière dramatique, prendre leur retraite aux environs d'Orléans. Fleury et Brizard habitèrent sur la fin de leur vie une maison de campagne à la Chapelle-Saint-Mesmin, non loin du château que Mlle Raucourt acheta depuis.

Brizard était né à Orléans, le 7 avril 1721. Il fut baptisé à Saint-Paul, sous le nom de Britard. Il fut dès sa jeunesse amené à Paris, dans la famille de sa mère, pour y continuer ses études. Il mani-

Digitized by Google

festait un goût très-vif pour la peinture et entra même dans l'atelier de Vanloo, premier peintre du roi. Ses progrès furent si rapides, qu'à dix-huit ans il était, de l'aveu de son maître, en état de concourir pour le grand prix. Mais la lecture des meilleurs ouvrages dramatiques, quelques essais heureux tentés dans l'atelier et les encouragements de ses camarades ne tardèrent pas à l'éclairer sur sa véritable vocation, et il renonça à la palette pour chausser le cothurne. Voici à quelle occcasion : des fêtes brillantes furent données lors de la formation du camp de Valence ; Brizard s'y rendit et fit la connaissance de Mlle Destouches, directrice du théâtre. Sur ses instances réitérées, il se décida à remplir quelques rôles dans des tragédies dont l'infant d'Espagne désirait la représentation, et que le défaut d'acteurs le mettait dans l'impossibilité de faire jouer sur son théâtre.

Les succès qu'il obtint dès son début ne lui firent pas regretter cette résolution. Il joua jusqu'à trente-six ans les premiers rôles de tragédie dans plusieurs villes de province, où sa modestie l'eût peut-être toujours retenu, si Mlles Clairon et Dumesnil ne l'eussent attiré à Paris. Il remplaça bientôt le fameux Sarrazin dans l'emploi des pères nobles. Au nombre de ses avantages extérieurs on remarquait de beaux cheveux blancs; il les devait à une circonstance qui faillit lui coûter la vie. En voyageant sur le Rhône, la petite barque dans laquelle il était ayant chaviré sous le pont Saint-Esprit, il se saisit d'un anneau de fer et resta suspendu jusqu'au moment où on vint le secourir. Sa frayeur fut telle que ses cheveux blanchirent en peu de temps. Il excellait surtout dans les rôles qui exigent la noblesse et la dignité. C'était sur la scène le vieil Horace, don Diègue, Burrhus et Narbas vivants. On disait dans Paris : *Allons voir le père Brizard!* La Harpe était un de ses plus zélés admirateurs et fait de lui le plus bel éloge. Il prononçait d'une manière admirable ce fameux vers du Wenceslas de Rotrou :

Soyez roi, Ladislas, et moi je serai père!

Lorsqu'il disait dans le roi Lear : *Je fus père*, puis cette autre phrase : *Les ingrats!* on fondait en larmes; quand il s'écriait : *Mes enfants!* dans *Montaigu*, ou bien encore : *Cythéron!* dans *Œdipe*, il déchi-

Digitized by Google

rait l'âme; *OEdipe chez Admète* fut aussi une de ses belles créations. Il était si scrupuleux sur la vérité des costumes, que le jour de la première représentation il refusa un habit de satin bleu céleste que la cour avait fourni, et en choisit un de laine destiné aux confidents. On composa à cette occasion les vers suivants pour être mis au-dessous du portrait qui le représentait dans le rôle d'*OEdipe* :

Aux yeux d'un prince qu'il enchante,
Brizard, sous ses traits imposants,
Rend le malheur auguste et la vertu touchante ;
Il puisa dans nos cœurs ces tragiques accents.
Une heureuse nature a dans son caractère
Mis son talent et son bonheur;
Pour en faire un sublime acteur,
Elle l'a fait tendre époux et bon père.

C'était l'acteur consciencieux par excellence. Le roi de Danemarck lui dit un jour : « Monsieur Brizard, on voit bien que vous n'étudiez pas vos rôles devant une glace. » Il était tout à son jeu; un jour, le feu prit aux plumes de son casque, le public s'en aperçut avant lui et l'en avertit: il ôta avec noblesse son casque enflammé, le donna tranquillement à son confident et continua la scène sans se troubler. Une autre fois, il fut blessé à la main dans le rôle de Danaüs; son sang coulait et il ne s'en apercevait point.

Ce fut lui qui couronna Voltaire le jour de son apothéose anticipée au Théâtre-Français, et ce fécond écrivain en fut si ravi qu'il lui dit avec émotion : « Monsieur, vous me faites regretter « la vie ; vous m'avez fait voir dans votre rôle (Brutus) des beautés « qu'en le faisant je n'avais pas aperçues. »

Ce fut lui qui prononça le discours anniversaire de la mort de Voltaire, avant la représentation d'Agathocle, le 31 mai 1779. Ce discours est de sa composition.

Brizard se retira du Théâtre-Français le 1er avril 1786, par les rôles du vieil Horace et de Henri IV dans *la Partie de Chasse*. Il vint ensuite habiter sa maison de campagne, près d'Orléans, et y vécut en famille, entouré de l'estime de ses concitoyens. Il devint un des électeurs de cette ville, capitaine des grenadiers de la garde nationale et marguillier de sa paroisse. Il mourut le 30 janvier 1791. Ducis, dont il avait si bien fait sentir le génie,

Digitized by Google

composa son épitaphe à la prière de sa veuve, et lui écrivit cette lettre en la lui envoyant :

« Madame,

« Je vous envoie l'épitaphe de votre bon et tendre mari, du père « de vos chers enfants. Ce sont vos larmes qui me l'ont demandée, « comment aurais-je pu ne pas leur obéir? Il m'a semblé, en la « laissant sortir de mon cœur que je payais un tribut de recon- « naissance à sa mémoire. Combien ne dois-je pas à ses talents! « Nos deux âmes s'étaient unies sur la scène... Je ne puis songer « sans attendrissement à notre *OEdipe*, à notre *Roi Lear*, où il fut « inimitable. Ces tristes lignes, destinées pour son tombeau, vont « renouveler vos douleurs, je le sais, Madame, mais considérez « qu'elles rendent justice à ses talents et surtout à ses vertus, et « souvenez-vous, en pleurant sa mort, que vous avez rendu sa vie « heureuse. »

Dans une note insérée dans la *Gazette de France*, le 11 octobre 1814, Ducis ajoutait cette dernière phrase à l'éloge de son vieil ami :

« Brizard, acteur célèbre, homme simple et touchant de bonté ; « bon mari, bon père, bon citoyen. »

G. BRAINNE.

FLEURY (Joseph-Abraham).

Né à Chartres, en 1750, d'un comédien nommé Bénard, il avait été confié à une sage-femme qui le déposa à l'établissement des Enfants-Trouvés. Vers l'âge de dix ans, il fut adopté par un pauvre artisan, cardeur de matelas, et vécut dans sa famille jusqu'à ce qu'il fût repris par ses parents, alors directeurs du théâtre de Nancy. Il ne reçut que le degré d'instruction strictement nécessaire à un comédien de province. L'intelligence précoce qu'il montra dans quelques rôles assortis à son âge, attira sur lui l'attention du roi Stanislas Leczinski, et lui valut l'amitié du chevalier de Boufflers, aux jeux duquel il fut associé.

Doué d'un certain amour-propre, il ne tarda pas à s'apercevoir de la distance que la naissance et la fortune avaient établie entre ses

Digitized by Google

jeunes amis et lui, et il résolut d'aller ailleurs chercher fortune; il avait alors seize ans. Il s'attacha successivement aux théâtres de Genève, de Troyes, de Lyon et de Versailles, où son talent fut encouragé.

A vingt-quatre ans, il débuta, à la Comédie française, dans la tragédie de *Mérope* (rôle d'Egyste); son succès fut médiocre, et il comprit la nécessité de se livrer à des études sérieuses. Il contracta un nouvel engagement avec le théâtre de Lyon, où se trouvaient alors des artistes remarquables, et il s'y fit une réputation qui lui valut son rappel à Paris, en 1778.

A la suite de ce second début, plus heureux que le premier, il obtint le titre de comédien du roi, en qualité de sociétaire.

Pendant quelques années, Fleury resta inaperçu et subit le sort commun des acteurs que les réglements condamnent à doubler, dans les mauvais rôles, les premiers sujets du théâtre. La retraite précipitée de Monvel lui donna quelques occasions de se distinguer.

Les rudes épreuves auxquelles l'avaient soumis ses chefs d'emploi lui étaient devenues extrêmement utiles; à force de soins, il avait corrigé la rudesse de son organe et les vices de sa prononciation.

L'exemple que lui donnaient chaque jour les plus beaux talents de la scène française, et la fréquentation des gens de lettres, lui apprirent les plus mystérieux secrets de son art, et le *Marquis*, de l'*Ecole des Bourgeois*, lui attira les premières faveurs d'un public dont il n'avait pas encore excité l'attention. On fut charmé de l'aisance avec laquelle il rendait les airs de fatuité, la politesse moqueuse et impertinente des grands seigneurs; on prétendit même que le maréchal de Richelieu avait pris la peine d'enseigner à Fleury les manières des roués de la régence.

Avec moins de noblesse que ses prédécesseurs, Bellecour et Molé, il avait un talent plus flexible, que faisaient ressortir l'intelligence des détails et la piquante finesse des intentions. *Turcaret*, les *Femmes savantes*, le *Chevalier à la mode*, l'*Homme à bonnes fortunes*, la *Feinte par amour*, et la *Coquette corrigée*, lui fournirent l'occasion de brillants succès, ainsi que toutes les pièces où il eut à jouer des seigneurs de la cour ou des chevaliers d'industrie.

Mais ce qui ajouta le plus à sa réputation, ce fut l'habileté avec la-

Digitized by Google

quelle il représenta le roi de Prusse, Frédéric II, dans la comédie des *Deux Pages* (27 mars 1789).

« Il s'y est, dit La Harpe, si bien modelé sur le portrait en cire « que nous en avons à Paris, il a si bien saisi le costume et la phy- « sionomie de Frédéric, que l'imitation ne saurait être plus par- « faite. »

Le prince Henri de Prusse, frère du monarque, enchanté de l'illusion que cet acteur lui avait fait éprouver, lui donna une riche tabatière, ornée de son portrait.

Fleury a donné au musée d'Orléans un portrait du grand Frédéric.

Molé vieillissait, et à mesure qu'il abandonnait les rôles de sa jeunesse, Fleury en augmentait son répertoire, et les jouait de manière à satisfaire les plus habiles connaisseurs. Son talent, dans lequel il entrait plus d'esprit que de force comique, sa chaleur d'âme, qui brillait plus dans les détails que dans les scènes à grands développements, sa diction, inégale quelquefois, ne lui permettaient pas d'atteindre à la supériorité de Molé, et les rôles du *Misanthrope* et du *Métromane* le fatiguaient beaucoup. Son triomphe fut surtout dans le théâtre de Marivaux et dans plusieurs autres comédies du théâtre moderne.

A l'époque de la Révolution, dans ces temps de scandales publics, où l'on traduisait sur la scène des cardinaux, des moines, des religieuses, Fleury fut choisi par Monvel pour le rôle de Dorval, des *Victimes cloîtrées*. Malgré le fâcheux état de sa santé, il céda aux instances de l'auteur, son camarade, et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que la fièvre dont il souffrait, sa maigreur, l'altération de sa voix, qui se brisait douloureusement dans les scènes violentes, loin de nuire à l'effet théâtral, en accrurent prodigieusement l'illusion. Jamais acteur n'avait rendu d'une manière plus déchirante l'état d'épuisement moral et physique d'une victime à l'agonie.

Lors de la représentation des deux pièces, l'*Ami des lois* et *Paméla*, signalées comme infectées d'aristocratie et de modérantisme, Fleury et tous les sociétaires du Théâtre français (alors Théâtre de la Nation) furent jetés en prison. Sa détention ne se termina que quinze jours avant la révolution du 9 thermidor.

Après avoir joué au théâtre du faubourg Saint-Germain, puis à la salle Feydeau, il fut compris, en 1799, dans la réorganisation com-

Digitized by Google

plète du Théâtre français. Là, malgré de violents accès de goutte, il créa un grand nombre de rôles.

En 1817, après le second retour du roi, le parterre voulut lui faire expier la part fort innocente qu'il avait prise aux démonstrations révolutionnaires, et, à une représentation de *Tartufe*, l'enveloppa dans la disgrâce qu'il fit éprouver à Mlle Mars.

Fleury, s'adressant au public, dit, au milieu du tumulte : « Messieurs, quand on a eu le courage de jouer l'*Ami des lois*, sous le règne des terroristes; lorsqu'on a subi un an de prison, on ne saurait être suspect; le cri de *vive le roi!* que vous me demandez, n'est jamais sorti de là (et il montrait son cœur). » Il continua de jouer, aux grands applaudissements du public.

Fleury était dépourvu d'instruction, au point d'ignorer les premières règles de l'orthographe. Le sévère critique Grimod de la Reynière, auquel il écrivait : « *Vous en n'avez menti*, » lui reprochait de dire : « *risque* pour *rixe*, *faigniant* pour *fainéant*. » Il savait néanmoins dissimuler son ignorance et la couvrir d'un vernis séduisant : c'était l'homme de *bon ton* par excellence; il évitait toujours de se compromettre dans les conversations sérieuses; mais s'agissait-il de donner un tour ingénieux aux choses les plus frivoles, d'aiguiser avec goût le trait d'une épigramme, nul n'y réussissait mieux que lui. M. de Lauraguais l'appelait un *aimable diseur de riens*. Homme d'honneur, dans toute l'acception du mot, Fleury était aimé et estimé de ses camarades. Les *Mémoires* publiés par M. Laffitte, homme de lettres, ne sont guère qu'un recueil d'anecdotes galantes et dramatiques que l'on fait raconter par Fleury, et dont le texte est dû à l'imagination de l'auteur.

Fleury était d'une taille médiocre, d'une complexion maigre, et d'une figure plus spirituelle que régulière; ses yeux, vifs et brillants, prêtaient beaucoup d'expression à sa physionomie.

Il mourut, en 1824, dans une maison de campagne qu'il possédait près d'Orléans.

J. DEBARBOUILLER.

Digitized by Google

DEUXIÈME SÉRIE.

LES POÈTES DE L'ANCIEN ORLÉANAIS.

LAMBERT LI-CORS *ou* LE COURT.

Lambert Li-Cors est un des plus anciens poètes français. Il naquit à Châteaudun, comme il nous l'apprend dans son poëme d'Alexandre-le-Grand :

> Un clers de Châteaudun, Lambert Li-Cors l'escrit,
> Qui de latin le trest (tira) et en roman le mit.

Les vers de ce poëme sont de douze syllabes, mesure alors très-peu en usage et dont on attribue l'invention à Alexandre de Paris, qui continua l'*Estoire dou roi Alexandre*. De là le nom de vers alexandrins donnés à ce rhythme, qui se retrouve dans presque tous les poëmes du cycle d'Alexandre-le-Grand.

L'usage des vers alexandrins fut abandonné peu de temps après, et ne fut repris que dans le XVIe siècle.

Le poëme de Lambert Li-Cors est divisé en chapitres dont voici quelques titres :

Digitized by Google

I. *Comment li XII per de Grèce furent esleu.*

III. *Comment Alexandre alla encontre Daire.*

VI. *Comment Alexandre trouva les siraines en l'iaue toutes nues.*

VII. *De la forêt où les fames conversoient.*

Ces titres suffisent pour prouver que c'est un roman rempli de fables, et non une traduction de l'histoire déjà si peu véridique de Quinte-Curce. L'auteur va même jusqu'à substituer quelquefois ou à ajouter aux exploits d'Alexandre les faits des règnes de Louis-le-Jeune et de Philippe-Auguste.

Il donne au roi de Macédoine douze pairs et un connétable, et, par un anachronisme qui dépasse les licences de la poésie, il fait broder sa tente par Isabelle de Hainaut, reine de France. Le style de Lambert Li-Cors a tant vieilli, qu'il serait malaisé au lecteur d'en déchiffrer une citation. On trouve cependant quelques vers du roman d'Alexandre qui joignent à la justesse des pensées un tour d'expression plus heureux et une harmonie plus régulière.

N'est pas roi qui se fausse et sa rezon dément ?
. . . . . .
Pire est riche mauvais que pauvres honourez.

Voilà des maximes qui sont de tous les temps, et qu'on aime à entendre sortir de la bouche d'un poète dans un siècle d'oppression et de barbarie.

C. B.

ROBERT DE BLOIS.

Si le surnom de Robert nous indique sa patrie, on peut dire que, dès le XIIIe siècle, Blois était le séjour du beau langage, du bon goût et de la politesse.

Ce gracieux trouvère était le protégé du célèbre Thibaut, comte de Champagne, et composa, à son exemple, plusieurs chansons qui sont restées manuscrites.

Mais l'ouvrage qui lui a valu une mention spéciale dans l'histoire littéraire des Bénédictins est le *Castoiement des dames*.

Ce poëme n'est autre chose qu'un manuel de civilité à l'usage du beau sexe.

Digitized by Google

Il enseigne courtoisement aux châtelaines quelle est la contenance et le maintien qu'elles doivent toujours avoir. Si elles parlent trop, rient et folâtrent, elles donneront d'elles une idée peu avantageuse ; si, au contraire, elles gardent le silence et ont l'air froid et fier, les hommes les appelleront orgueilleuses et dédaigneuses. La conséquence est qu'il faut qu'une dame ne soit ni trop rieuse, ni trop prude, et ce précepte n'est pas nouveau. En voici un qui l'est peut-être plus :

Gardez qu'à nul homme sa main
Ne laissiez metre en votre sain,
Fors celui qui le droit i a :
Sachiez qui primes controuva
Afiche (épingle), que por ce le fist
Que nul hom sa main n'i meist
En sain de fame où il n'a droit,
Qui espousée ne li soit.

Cette idée du poète, au sujet de l'invention des épingles, est assez originale, et comment croire à la simplicité des mœurs du bon vieux temps quand le moraliste ajoute :

Aucune lesse deffermée
Sa poitrine, por ce qu'on voie
Com fetement sa chair blanchoie !

Il faut croire que le costume du temps facilitait cette coquetterie.

Le code moral que Robert de Blois voulait imposer aux femmes conseille, entre autres maximes :

1° De ne pas regarder trop souvent le même homme ; il se croirait aimé ;

2° De ne pas accepter de joyaux, si ce n'est d'un parent ;

3° De ne pas jurer, ni trop manger, ni trop boire :

Fi de la dame qui s'enyvre !
Elle n'est pas digne de vivre.

4° De chanter lorsqu'on les en prie ; mais de ne pas trop chanter.

Biaus chanters anuie souvent.

Il faut supposer que du temps de Robert de Blois les femmes pé-

Digitized by Google

chaient par une excessive curiosité, car il leur défend de s'arrêter, lorsqu'elles passent devant une maison, pour regarder dans l'intérieur; et, lorsqu'elles y entrent, elles doivent toujours s'annoncer en toussant.

Robert arrive enfin à la partie la plus importante de son code à l'usage du beau sexe. Il s'agit de prescrire des règles de conduite en amour. « La dame ne doit ni rebuter un amant par une trop dure réponse, ni lui donner trop d'espérances. » Il ne sait trop s'il doit blâmer ou approuver les dames d'aimer. Il leur conseille seulement de cacher leurs amours le plus long-temps qu'elles pourront; mais personne ne connaît mieux que lui la force irrésistible de cette passion :

Amors ne craint ne pere ne mere,
Amors ne prise seur ne frere,
Amors ne craint foible ne fort,
Amors ne craint peril de mort.

C. B.

GUILLAUME DE LORRIS *et* JEAN DE MEUNG.

ROMAN DE LA ROSE.

La poésie des trouvères a produit plusieurs grands ouvrages, dont le plus remarquable peut-être, et, à coup sûr, le plus célèbre, est le *Roman de la Rose*. La haute valeur de ce poëme est prouvée par l'estime des contemporains et par celle de leurs descendants, par les amères censures de ses critiques, comme par les éloges enthousiastes de ses admirateurs. Homère était représenté par l'antiquité comme un large fleuve, aux eaux intarissables, où les poètes venaient puiser tour-à-tour l'inspiration; Jean de Meung, l'auteur principal de cette singulière épopée, est comme l'Homère d'un siècle encore grossier. Son livre fut une source abondante, quoique un peu troublée, où vinrent se désaltérer, pendant deux siècles, tous les esprits qui avaient soif de poésie. Nos pères le lisaient avec ardeur, et, encore aujourd'hui, la curiosité des savants l'étudie comme un des monuments les plus importants de notre littérature naissante.

Les auteurs du *Roman de la Rose* appartiennent tous deux à l'Orléanais.

Digitized by Google

Guillaume, né à Lorris en Gâtinais, dans la première moitié du XIIIe siècle, mourut à la fleur de la jeunesse, vers 1260, ou, plus vraisemblablement, vers 1240. « Il était frère d'Eudes de Lorris, chanoine et chevecier de l'église d'Orléans, qui fut conseiller au parlement, en 1258. » On ne sait presque rien de la vie de Guillaume; on pense seulement qu'il s'était livré à l'étude de la jurisprudence. C'est à l'âge de vingt ans qu'il aurait formé le projet de son ouvrage, et il l'aurait nommé *Roman de la Rose*, à cause d'une dame de qualité à laquelle il donne ce surnom :

C'est celle qui a tant de prix
Et tant est digne d'estre aimée,
Qu'elle doit *Rose* estre clamée.

On a cru long-temps qu'il n'avait fait que les 4,150 premiers vers, et que sa mort prématurée l'avait empêché d'achever son œuvre ; mais la découverte récente d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale, contenant la seule partie attribuée à Guillaume de Lorris et offrant un dénouement, permet de supposer que Jean de Meung retrancha les quatre-vingts derniers vers du roman pour le continuer lui-même dans de bien plus vastes proportions. Il est, en effet, l'auteur des 18,000 vers qui terminent cette immense épopée.

Jean de Meung est plus connu que son devancier. Il naquit vers le milieu du XIIIe siècle, non pas à Mehun-sur-Yèvre, dans le Berri, mais bien à Meung-sur-Loire, à quelque distance d'Orléans :

De Jean de Meung s'enfle le cours de Loire,

s'écrie Clément Marot, un de ses plus fervents admirateurs.

Notre poète dit de lui-même (vers 11,139) :

Et puis viendra Jean Clopinel,
Au cueur gentil, au cueur ysnel (joyeux),
Qui naistra sur Loire à Meung.

Le surnom de Clopinel lui venait sans doute de quelque infirmité à la jambe.

L'illustration de la naissance ne manque pas plus à Jean de Meung que l'illustration du talent :

« Il descendait des anciens seigneurs de la petite ville dont il

Digitized by Google

« portait le nom... Son père était baron du Chévé, seigneur de « Pierrefitte et autres lieux... Il donna la baronnie de Chévé à notre « écrivain. Le baron du Chévé était un des quatre premiers vassaux « de l'évêché d'Orléans qui devaient porter le nouvel évêque à son « entrée solennelle, et lui présenter tous les ans, le 2 mai, pendant « l'office de vêpres, une certaine quantité de cire, qu'on appelle vul- « gairement *gouttières* (1). »

Pour lui, il vécut dans la familiarité des grands :

> Dieu a donné aux miens honneur et chevissance,
> Dieu m'a donné servir les plus grants gens de France...

dit-il, dans son *Testament,* écrit en vers alexandrins.

« D'après les titres de l'église cathédrale d'Orléans, Jean aurait « été chanoine et archidiacre en 1270 et 1297, et c'est sans doute « en raison de son état qu'il est représenté avec une simarre, ou « robe fourrée, dans un livre du commencement du XVe siècle (2). »

On pense qu'il fut docteur en droit et en théologie; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouve dans ses ouvrages, dans le *Roman de la Rose* surtout, une variété de connaissances vraiment extraordinaire pour l'époque où il vivait.

Jean de Meung fut estimé des plus hauts personnages de son temps : les agréments de son esprit, la vivacité de ses saillies, sa gaîté heureuse le firent rechercher à la cour de Philippe-le-Bel et de ses successeurs. Il traduisit de latin en français l'*Art militaire de Vigèce,* pour Jean de Brienne, comte d'Eu; à la demande de Philippe IV, il translata en prose et en vers le livre de la *Consolation,* de Boèce. Il eut, dit-on, une étroite liaison avec le Dante, l'illustre auteur de *la divine Comédie.*

Jean de Meung mourut à Paris entre 1310 et 1322, et fut inhumé dans le cloître des Dominicains de la rue Saint-Jacques.

Après le *Roman de la Rose*, son œuvre capitale, et les deux traductions dont nous venons de parler, nous ne mentionnerons, parmi les ouvrages peu connus de Jean de Meung, que le *Codicile*, pièce morale et satirique, puis le *Testament,* poëme dans le goût et dans

(1) Dom Gérou.
(2) *Idem.*

Digitized by Google

le rhythme du *Codicile*, mais d'où la satire est bannie : ces deux pièces sont d'une poésie faible et languissante ; il s'y montre tout confit en dévotion et en piété : j'appellerais volontiers ces deux poëmes le *meâ culpâ* du *Roman de la Rose*.

Nous donnerons maintenant une analyse rapide de l'œuvre accomplie par les deux poètes orléanais :

L'auteur, qui a le culte de l'allégorie, s'empresse de prendre possession du monde de fantaisie que son imagination a rêvé ; et, dès le début, il échappe à la vie réelle en supposant, pour se donner carrière, qu'il est sous l'empire d'un songe. Nous sommes à cette époque de l'année où le printemps répand la vie dans la nature. L'Amour appelle la campagne, les eaux, les prairies : aussi est-ce un magnifique jardin qui doit être le théâtre des exploits de l'Amour. OISIVETÉ ouvre la porte de ce lieu enchanté que DÉDUIT *(plaisir)* a pris pour résidence : le poète est à peine entré que l'AMOUR le poursuit, cinq flèches à la main. Le promeneur de fuir ; mais il conserve pourtant assez d'haleine pour décrire à son aise la fontaine de Narcisse, dans le cristal de laquelle se reflète le jardin tout entier. La vue d'un beau rosier chargé de fleurs embaumées, le désir d'en cueillir un bouton tout frais épanoui, lui font oublier le danger ; mais au moment où sa main va se poser sur la rose, une flèche, puis une autre, puis une autre encore, lui transpercent le cœur. Avec six flèches dans le corps, que voulez-vous qu'on fasse, sinon de se rendre ? C'est ce qu'il fait de la meilleure grâce du monde en jurant foi et hommage à l'Amour ; mais comme le vaincu ne peut donner d'autre gage que son cœur, le vainqueur, *qui sait les précautions à prendre*, a bien soin de le fermer avec une clef d'or. Puis viennent les *commandements* de l'Amour : il ne veut ni médisance amère, ni orgueil, ni inconstance. A une bonté que rien ne lasse, à une libéralité que rien n'épuise, si vous joignez des habits de la bonne faiseuse, et quelques connaissances dans l'art libéral de la danse, ayez bon espoir.

Muni de ces instructions, l'Amant est laissé à BEL-ACCUEIL, qui permet de faire son plaisir de la rose, mais par l'odorat seulement. Alors dame RAISON vient, un peu tard, apporter ses conseils ; l'Amant n'écoute pas sa harangue : il n'a qu'une pensée, fléchir la colère de DANGER, que le malin poète présente comme le plus sûr

Digitized by Google

gardien de la vertu des dames. Mais Danger, l'inflexible Danger lui-même ferme les yeux, et laisse agir Bel-Accueil. Mal prend à ce dernier d'avoir laissé l'Amant auprès de la rose : car JALOUSIE, avertie par MALE-BOUCHE, enferme dans une forteresse élevée au milieu du jardin le trop complaisant introducteur. Au lieu de demander conseil à l'Audace, l'amant se désespère, gémit et veut mourir ; mais dame Raison ne le laissera pas mourir sans un beau discours. Après avoir énuméré toutes les peines de l'amour, elle rattache, comme elle peut, une déclamation contre l'Avarice à la description de l'Amitié, disserte sur la Fortune et ses caprices, sur Néron et son précepteur, parle de Virginie et d'Appius, d'Hécube et de Crésus, le tout pour l'engager à secouer le joug de l'Amour.

L'auditeur, qui trouve sans doute le discours trop sensé et trop long pour s'y rendre, se dit homme-lige de l'Amour, et cherche une mauvaise querelle à la conseillère pour se débarrasser de son exhortation et aller prendre conseil d'un sien ami : le confident pense, comme Philippe de Macédoine, qu'il n'est rien dont l'or ne vienne à bout, et comme sa bourse est fort légère, le poète a une occasion toute naturelle de regretter et de décrire l'âge d'or. Cependant l'Amour convoque tous ses barons pour donner l'assaut à la prison où gémit Bel-Accueil. COURTOISIE, PATIENCE, HARDIESSE et autres grands personnages répondent à l'appel : FAUX-SEMBLANT lui-même se met aux ordres de l'Amour qui consent, malgré sa juste défiance, à utiliser la souplesse et l'habileté de l'hypocrite. Dans l'interrogatoire qu'il subit, ce précurseur de Tartufe démasque lui-même la conduite cauteleuse de ses pareils : puis, pour montrer ce qu'il sait faire, il détermine la gardienne de la tour, Male-Bouche, à se confesser, et égorgille tout doucettement sa pénitente humblement agenouillée. Après ce bel exploit, la garnison est massacrée, l'Amour court au malheureux prisonnier, et Bel-Accueil, toujours faible en présence du désir, permet déjà à notre amoureux de donner un baiser à la rose, quand Danger, secondé par HONTE et par PEUR, remet aux fers le tendre et facile Bel-Accueil.

La forteresse tient contre les efforts de l'Amour avec tant de succès, que Vénus est obligée de venir au secours de son fils.

La scène change : dame Nature se confesse au révérend Génius,

Digitized by Google

et après une longue dissertation sur la création, les planètes, la prédestination, l'arc-en-ciel et les lunettes à longue vue, elle ordonne à son grand-prêtre de se rendre à l'armée de l'Amour. Avec ce nouvel auxiliaire, l'armée fait des prodiges, et Vénus, à l'aide de brandons enflammés, fait déloger les gardes. Bel-Accueil, libre et reconnaissant, n'a rien à refuser à l'amant qui cueille la rose :

Ainsi euz la rose vermeille,
A tant fut jour et je m'esveille.

Voilà une brève analyse de cet immense ouvrage : 23,000 vers en trois fois vingt-trois lignes ! c'est dire que nous avons omis une foule de détails souvent intéressants, de nombreux épisodes, des digressions agréables, quelquefois aussi des choses où l'honnêteté française peut se plaindre de n'être pas assez respectée ; car ce travail n'est pas tout rose pour le lecteur. La fleur gigantesque née de l'imagination riante de Guillaume de Lorris, mais éclose sous le souffle puissant de Jean de Meung, n'a pas toujours un parfum d'exquise chasteté. Elle s'entoure aussi de plus d'une épine, et le lecteur ne parvient pas à la cueillir sans s'être piqué plus d'une fois, ici à un mot graveleux, là à une pensée grossière, ailleurs à une image trop crue et à une peinture trop peu voilée.

Il faut bien le reconnaître, le *Roman de la Rose* n'est pas plus un livre de morale, comme on l'a prétendu, qu'il n'est un traité de philosophie hermétique, pour quelques détails d'alchimie qui s'y trouvent ; la Rose n'est pas plus la sainte Vierge que ce n'est Héloïse, la triste amante d'Abeilard ; le but de l'ouvrage n'est pas, comme le veut Clément Marot, la recherche de l'état de grâce, de la sapience, de la vie éternelle. Pourquoi prétendre à sanctifier ce qui est essentiellement profane, et à moraliser ce qui ne saurait être moral, comme le fit avec beaucoup de labeur, et fort peu de succès, vers 1480, un écrivain nommé Jean Molinet, chanoine de Valenciennes :

C'est le *Roman de la Rose*,
Moralisé cler et net,
Translaté de vers en prose
Par votre humble Molinet.

Ne vaudrait-il pas mieux laisser au vice sa nudité que d'en dissi-

Digitized by Google

muler le danger sous le vêtement respectable de la morale? et ne s'expose-t-on pas au crime de lèse-religion, en même temps qu'on est coupable de lèse-poésie ?

Les deux poètes orléanais n'ont fait autre chose qu'un roman d'amour où la saine morale n'est pas toujours oubliée, où la satire l'est encore moins, et qui présente aussi quelques incidents de chevalerie, tels que la muse des trouvères les emprunta souvent à celle des troubadours. Sous le voile d'une fiction allégorique, c'est l'imitation fort libre et considérablement développée d'un célèbre traité d'Ovide,

Où tout l'art d'amour est enclose :

c'est un ouvrage où se trouve réduit en principes et mis en action l'art de réussir en amour.

Au reste, le reproche d'immoralité retombe moins sur Guillaume que sur son continuateur. Une âme chaste et candide, une délicatesse épurée de sentiments, une aimable naïveté avec un esprit agréable et facile, une imagination brillante et féconde, de riches descriptions, des peintures de mœurs, des maximes de morale, un style naturel, quoique uniforme parfois, une verve discrète et contenue, une versification aisée et coulante, telles sont les qualités qu'on s'accorde à reconnaître dans le poète de Lorris.

Jean de Meung pratique bien autrement que lui la liberté de tout dire : mais il a aussi plus d'abondance, plus de vigueur dans la pensée et dans l'expression. L'immoralité semée dans son livre fut blâmée par tous les honnêtes gens et souvent flétrie du haut de la chaire. Plus d'un siècle après la mort de l'auteur, le chancelier de l'Université de Paris, Jean Gerson, l'attaquait dans un traité particulier et dans un sermon prêché le quatrième dimanche de l'Avent. Cet illustre et saint homme allait même plus loin : « Si j'avais, disait-il, la dernière « copie de cet ouvrage, et qu'on voulût m'en donner *mille francs*, j'ai- « merais mieux la jeter au feu que de la vendre. Si je savais, ajoutait- « il, que l'auteur n'eût pas fait pénitence du péché qu'il a commis en « le composant, je ne voudrais pas plus prier Dieu pour lui que pour « Judas.... »

Cependant les plus violents accusateurs de notre poète trouvent dans le roman des conseils ou des tableaux qui peuvent préserver

Digitized by Google

du danger des passions. De sages règles de conduite, des considérations poétiquement exprimées sur les soucis et les douleurs, sur la satiété et les dégoûts de l'amour; des vérités philosophiques appuyées de nombreux exemples; des caractères bien tracés, entre autres, celui de *Faux-Semblant,* l'original de la *Macette* de Mathurin Régnier, et du *Tartufe* de Molière; des contes plaisants et ingénieux enveveloppant d'utiles leçons; en un mot, une foule de beautés morales, littéraires et philosophiques, demandent grâce pour des écarts qui ne choquaient pas l'esprit encore grossier de nos pères autant qu'ils blessent la politesse chatouilleuse de notre siècle.

La même excuse s'applique à un autre reproche qu'on adresse à Jean de Meung. Il fait assez finement la satire des mœurs de son temps, mais il n'épargne ni état ni sexe; il se permet même des attaques fort vives contre le clergé, soit séculier, soit régulier; les traits nombreux qu'il lance contre les moines dans son livre rendent même assez probable l'anecdote suivante, dont on a contesté pourtant l'authenticité. Laissons parler un ancien biographe, André Thévet :

« Ce bon Clopinel étant près de sa fin, avisa de testamenter, et « par sa disposition dernière, laissa aux Jacobins de Paris un coffre « qu'il avait, avec tout ce qui était dedans, commandant ne l'ouvrir « qu'il ne fût mis en terre, à charge que les frères Prêcheurs le « feraient enterrer dans leur église. Les pauvres Jacobins enseve- « lirent Clopinel avec toutes les solennités au mieux qu'ils purent, « et parachevèrent son service mortuaire. A peine eurent-ils fini « l'office, qu'incontinent ils viennent pour enlever ce coffre, beau, « diapré, fermé à plusieurs serrures et fort pesant. Ils faisaient état « d'avoir des écus à milliers : mais quand ils furent venus à l'ou- « verture, ils se trouvèrent par la revue bien déçus, car, au lieu d'or « et d'argent, n'y trouvèrent que des pierres d'ardoise sur lesquelles « il avait tiré des figures tant d'arithmétique que de géométrie. Telle- « ment en furent irrités ces bons moines, qu'après avoir long-temps « délibéré, enfin s'hasardèrent de le déterrer, alléguant qu'il était « indigne d'être enterré en leur maison, puisque, vif et mourant, il se « moquait d'eux. Mais la cour du parlement, par son arrêt, le fit « remettre en sépulture honorable dans le cloistre du couvent. »

On le voit, Jean Clopinel tient à cette famille de hardis pen-

Digitized by Google

seurs qui ne respectaient pas toujours ce qui mérite le respect; il rappelle Villon narguant la potence, et le rieur Rabelais raillant, en présence de la mort, cette *farce* qu'on appelle la vie. Mais on sait quelle place importante tenait la raillerie satirique dans la littérature du moyen-âge; on la retrouve jusque dans les poëmes moraux et les légendes. Elle s'y montre avec une énergie de pensée et une vivacité naturelle d'expression qui ne se rencontrent pas au même degré dans les autres genres littéraires.

Jean de Meung eut aussi le tort de maltraiter les femmes dans son poëme. Il va jusqu'à déclarer que toutes sont pécheresses, le seront, ou le furent (vers 9,476).

Il paraît qu'il fut bien près de recevoir le châtiment qu'il avait mérité. Il se tira d'affaire par une ruse, laquelle, dit Thévet, estant gaillarde et gentille, je suis bien content de la proposer ici :

« Il était dit et arresté qu'il serait fouetté des dames qui là « assystoient, tenant chacune une poignée de verges. Clopinel voyant « que son âge ne pouvait esmouvoir les dames à miséricorde, « humblement les requit lui vouloir octroyer un don, jurant qu'il « ne demandait rémission du châtiment qu'elles entendoyent prendre « de lui. Alors, dit-il, je vous prie, mesdames, que la plus pesche- « resse de votre compagnie commence la première et me donne « le premier coup; ma requeste est juste, d'autant que je n'ai parlé « que des méchantes folles et mal avisées, et non de vous qui êtes « ici, toutes sages, et belles, et vertueuses. Les dames se re- « gardayent l'une l'autre, et il n'y en eut pas une, quoyqu'elles « eussent toutes bonne envie de l'estriller, qui se hazardast de le « toucher. »

C'est ainsi que notre Orphée boiteux échappa à la vengeance des dames.

Quelques-uns nient la vérité de cette aventure : Lamonnoye l'attribue à Guillaume de Bergdam, gentilhomme et poète provençal, antérieur à Jean de Meung. Quoi qu'il en soit, les dames trouvèrent depuis un défenseur dans Martin Franc, prévôt et chanoine de l'église de Lausanne, en Suisse, et secrétaire de Félix V. Ce grave personnage écrivit en vers *le Champion des Dames, contre Male-Bouche et consorts, et Victoire d'icelles*... Son livre est dédié à Philippe-le-

Digitized by Google

Bon, duc de Bourgogne. Un autre poète du commencement du XVe siècle prit aussi leur défense dans un poëme intitulé *le Chevalier aux Dames;* en 1459, parut encore un écrit intitulé : *L'Amant entrant dans la forest de Tristesse;* enfin, cent ans après, Christine de Pisan, à qui il convenait mieux qu'à personne de défendre son sexe, le fit avec chaleur dans ses *Épîtres sur le Roman de la Rose.* Il ne paraît pas, d'ailleurs, que notre poète ait eu beaucoup à se plaindre des femmes pendant sa vie.

Autre objection : *Genius,* prêtre de la *nature,* prêche dans le roman une sorte de naturalisme, et même de matérialisme grossier : donc Jean de Meung... Mais à quelles singulières conséquences n'arriverait-t-on pas s'il fallait attribuer au poète les sentiments qu'il met dans la bouche de ses personnages ? Accusons seulement Jean de Meung d'avoir voulu, dans cet endroit et dans d'autres, étaler une érudition universelle; d'avoir mis de tout dans cette vaste encyclopédie, théologie ou plutôt alchimie, arithmétique, astronomie, histoire sacrée, histoire profane, dissertations philosophiques et développements de morale; reprochons-lui cet amas de connaissances confuses et indigestes sous lequel il semble plier; reprochons-lui la témérité avec laquelle il aborde les questions de la métaphysique la plus ardue, ou tente de pénétrer les mystères impénétrables de l'essence divine, de la Trinité; reprochons-lui même de fades allégories, un langage quelquefois affecté, des digressions mal amenées, et qui nuisent à l'unité du sujet comme à la marche de l'action; mais reconnaissons que son excuse se trouve encore ici dans les habitudes de son temps. Alors, la poésie s'affuble volontiers du bonnet doctoral, comme la science aime à se parer de la robe étincelante et variée de la poésie. L'érudition était, comme on l'a dit, l'*originalité de son époque*, et c'est l'érudition qui fit la fortune du *Roman de la Rose.*

Le style de cet ouvrage est déjà assez élevé pour l'époque; on y trouve de la verve, de la chaleur, et Pasquier en loue les *moelleuses sentences et les belles locutions.* Non qu'il faille en juger d'une façon décisive : on sait quelles libertés les copistes et les éditeurs se sont données avec le texte de nos auteurs. Comme ce roman était le livre des courtisans, comme il était d'un usage ordinaire, et, pour ainsi dire, journalier, on s'appliquait toujours, dans les copies

Digitized by Google

qui s'en faisaient, à le rendre conforme au langage de la Cour, et quelquefois même au style des provinces où on les copiait : « Voire « y trouverez-vous je ne sais quoy du ramage de ceux qui en furent « copistes, je veux dire de leur Picard, Normand, Champenois, &c. » Marot, qui en donna une réimpression en 1527, lui fit subir de graves altérations, sous prétexte d'en rajeunir les mots vieillis et inintelligibles. Par une bizarrerie du langage vieux et nouveau, Clément voulut, dit Pasquier, habiller à la moderne française le *Roman de la Rose*. Enfin, un savant de nos jours, M. Méon, en a rétabli le véritable texte ; il a joint à son édition tout ce qu'il y avait d'utile dans les précédentes : la *Préface* de Clément Marot ; celle de Lenglet-Dufresnoy ; la *Vie de Jean de Meung*, par André Thévet ; la *Dissertation sur le Roman de la Rose*, avec l'analyse de cet ouvrage et les remarques de Lantin de Damerey, &c., &c. Cette nouvelle édition permet de juger si le roman est réellement un *ouvrage profond*, comme le veut Jean Montreuil, secrétaire de Charles VI, et l'un de ses ardents défenseurs, et si les deux auteurs du roman méritent, l'un le titre *d'Ennius français* que lui donne Clément Marot, et l'autre celui de *père et inventeur de l'éloquence*, que lui attribue le père Bouhours.

On trouve dans le *Roman de la Rose* bon nombre de descriptions gracieuses que nous aimerions à citer ici pour le plaisir de nos lecteurs, si nous ne craignions de dépasser les limites de cet article.

Telle est celle du *Printemps* :

Lors la terre fait robe neufve,
Les oyseaulx qui tant se sont tuz (tus)
Pour l'iver qu'ils ont tous sentuz,
Sont en may et par le printems
Si joyeux, qu'ils montent en chants.

Voyez aussi celle de la *Beauté* :

Elle fut jeunette et blonde,
Simple fut comme une espousée,
Et blanche comme flor de lys.

Puis cette autre de la *Fortune* :

Quand avec les hommes habite,

Digitized by Google

Elle trouble leur cognaissance
Et les nourrit en ignorance;
. . . . . .
Et les tombe autour de sa roue
Du sommet envers dans la boue.

Et le *Temps* :

Le Tems s'en va nuit et jor,
Sans repos prendre et sans séjor...
Le Temps, vers qui ne dure
Ne fer, ne chose tant soit dure;
Le Tems qui toute chose mue (change),
Qui tout fait croistre et tout norist (nourrit),
Et qui tout use et tout porist (pourrit).

Le *Roman de la Rose* a été imité par l'anglais Geoffroy-Chaucer; Piron en a tiré son opéra-comique de *la Rose*.

J. DEBARBOUILLER.

GUIART (GUILLAUME).

Cet écrivain naquit à Orléans vers la fin du XIIIe siècle. Il a écrit une histoire de France, en vers, sous le titre *de la Branche des royaux lignages;* son récit commence à la naissance de Philippe-Auguste, c'est-à-dire, vers l'an 1165 et va jusqu'en 1306.

Dans le prologue, il déclare son nom et sa patrie :

Par quoy, je, Guillaume Guiart,
D'Orliens né, de la Guillerie ...

Il ajoute qu'il a composé son histoire sur le modèle d'une *Chronique* latine qu'il avait lue dans l'abbaye de Saint-Denis. C'est celle de Guillaume le Breton, en vers et en prose, publiée par Pithou et Duchesne.

Guiart fit cet ouvrage en l'honneur de Philippe-le-Bel, ainsi que le porte la dédicace, et la commença en 1304, à Arras, où il se faisait traiter d'une blessure reçue dans la guerre de Flandre, à laquelle il avait pris part avec les Orléanais, dont il parle avantageusement. Son but était tout patriotique : il voulait opposer son travail à une histoire écrite en vers par quelque partisan des Flamands, et qui portait atteinte à l'honneur des Français.

Digitized by Google

Guiart était sergent d'armes à la bataille de Mons-en-Puelle, et ce fut à l'attaque de la maison Haiguerie ou Hainguerie qu'il fut blessé

Du fer d'un quarrel el pié destre (droit)
Et d'une espée el bras senestre (gauche).

L'ouvrage de Guiart fut interrompu quelque temps, repris en 1306 et fini cette année-là; il contient vingt mille six cent quarante vers.

Guiart a un style assez noble pour l'époque, mais il a peu d'invention. Il rapporte des faits qui ne se trouvent point ailleurs, et dont quelques-uns ont pour nous un intérêt tout particulier. Ainsi, par exemple, ce qu'il dit de l'équipement des soldats orléanais (t. II, vers 8,575-96); de leur vigilance en face de l'ennemi (8,919-37); de la bravoure d'un *serjant* d'Orléans (v. 10,900), etc., etc.

On trouve dans le poëme de Guiart l'histoire du règne de Louis IX; Du Cange en a pris un extrait pour l'insérer dans la vie de ce saint roi, publiée à Paris en 1668.

J. D.

RONSARD.

Sur les confins de la Hongrie et de la Bulgarie se trouvait jadis une seigneurie appelée le *Marquisat de Ronsard*. Un cadet de cette famille, nommé Beaudoin, vint en France offrir ses services à Philippe de Valois, alors occupé contre les Anglais. Comblé de biens et d'honneurs par la reconnaissance du roi, il s'établit dans le Vendômois. Ensuite, cette maison contracta de nobles alliances avec les Dubouchage, les de la Trémouille.... On trouve ces détails dans Ronsard lui-même, qui se plaisait à vanter la noblesse de sa maison, comme la grandeur de son génie :

Or, quant à mon ancêtre, il a tiré sa race
D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace.
Plus bas que la Hongrie, en une froide part,
Est un seigneur nommé le marquis de Ronsard (1).

Son père était chevalier de l'ordre du Roi et maître-d'hôtel de François Ier. Il accompagna en Espagne et ramena les fils de ce prince, donnés en ôtage pour leur père.

(1) Epître à Remi Belleau.

Digitized by Google

Pierre de Ronsard naquit au château de la Poissonnière, dans le bas-Vendômois, le 11 septembre 1524, le jour où François Ier fut pris à Pavie. Les biographes de Ronsard, et de Thou lui-même, ce grave historien, disaient que cette heureuse naissance avait été pour la patrie une compensation suffisante à ce grand désastre.

Les présages ne manquèrent pas à l'enfance de notre poète. Le jour de son baptême, dans le trajet du château à l'église du lieu, celle qui le portait le laissa tomber par mégarde, en traversant un pré; mais ce fut un lit d'herbe et de fleurs qui le reçut doucement dans sa chute; et une autre personne, s'élançant au secours de l'enfant, répandit sur sa tête un vase d'eau de senteur, signe assuré, dirent les poètes, des suaves parfums que devaient exhaler les fleurs de sa poésie.

Élevé jusqu'à l'âge de neuf ans dans la maison paternelle, il fut conduit à Paris, au collége de Navarre, où il trouva Charles de Lorraine, qui devait être un jour cardinal et l'un de ses plus puissants protecteurs. La rudesse d'un régent nommé de Vailly le dégoûta de l'étude qu'il avait embrassée avec ardeur. Son père le fit revenir, et il fut page de François, fils aîné du roi; puis de Charles, duc d'Orléans, frère de François; et ensuite de Jacques Stuart, qui était venu épouser, en France, Marie de Lorraine. Parti avec ce prince, Ronsard demeura deux ans en Angleterre et six mois en Ecosse. Mais, malgré la faveur dont il jouissait auprès du roi, l'amour du pays natal le ramena en France; il rentra au service du duc d'Orléans qui, frappé de son intelligence précoce, le chargea de plusieurs missions pour la Flandre et la Zélande. Au retour, il devait se rendre en Écosse; mais son vaisseau fut brisé sur les côtes d'Angleterre, et il faillit périr; il avait alors seize ans. Il accompagna à la diète de Spire l'ambassadeur français, Lazare de Baïf, l'un des hommes les plus doctes de ce temps-là. Bientôt après, il suivit en Piémont le grand capitaine de Langey. Dans tous ces voyages, Ronsard observait curieusement les mœurs et les coutumes des pays qu'il visitait; il apprenait les langues anglaise, allemande, italienne: il formait son esprit et enrichissait son imagination.

Mais les fatigues de la guerre et des voyages lui donnèrent aussi des infirmités précoces; il devint sourd. Au lieu de perdre son temps

Digitized by Google

et sa peine sur le chemin des courtisans, il reprit alors ses études délaissées, et ses amis ont proclamé cette surdité *bienheureuse*, parce qu'elle avait valu un grand poète à la France. La surdité devint même, dans la suite, une affaire de mode et d'école : Dubellay, Daurat et d'autres, atteints à leur tour de la même infirmité, se glorifièrent de cette ressemblance avec leur illustre ami.

Un gentilhomme écossais, ou piémontais, qui avait été page avec Ronsard, et qui avait lu avec ardeur les poètes latins, réveilla en lui le goût de cette étude; dès lors Ronsard eut toujours à la main un Virgile, et il ne quittait l'*Énéide* que pour le roman de *la Rose*, ou pour les œuvres de Clément Marot. C'est en 1543 qu'il se remit à l'étude des lettres, avec l'agrément de son père qui, pourtant, lui interdit la poésie, comme autrefois le père d'Ovide à son fils, mais avec aussi peu de succès. Ronsard, accompagné d'un jeune gentilhomme nommé Carnavalet, attaché comme lui à l'écurie du roi, se rendait auprès du savant Daurat, chez Lazare de Baïf, dont le fils Antoine étudiait la langue grecque sous ce savant maître.

Jean Daurat fut alors chargé de diriger le collége de Coqueret, et Ronsard, âgé de vingt ans, y accompagna son ami Baïf, qui n'en avait que seize. Les deux jeunes gens étaient animés d'une noble émulation : Ronsard restait à étudier jusqu'à deux ou trois heures après minuit; alors il se couchait, réveillait Baïf qui se levait, prenait la chandelle et ne laissait pas refroidir la place. Il resta cinq ans sous la discipline de Daurat, et reçut aussi des leçons d'Adrien Turnèbe, lecteur du roi et l'honneur des lettres. Grâce à son infatigable application, grâce aux soins éclairés de ses maîtres, Ronsard fut bientôt versé dans les langues grecque et latine.

Dès lors, il fait quelques petits poëmes où se montre déjà quelque chose de l'élévation de Virgile, son premier modèle, et Daurat lui prédit qu'il sera un jour l'*Homère de la France*. Il traduit le *Plutus* d'Aristophane et le fait représenter au théâtre de Coqueret. Ce fut la première comédie française jouée en France. Son exemple lance dans cette voie nouvelle Baïf, Antoine de Muret, Remi Belleau, toute une phalange de jeunes et beaux esprits, alors ses condisciples, plus tard ses commentateurs enthousiastes.

Bientôt Ronsard ose davantage : il trouve notre langue trop pauvre

Digitized by Google

et forme le projet de l'enrichir; elle avait la grâce, la naïveté, la douceur; il veut lui donner la force, l'élévation et l'éclat. Créer des mots nouveaux et renouveler les anciens, adopter les étrangers et surtout les grecs et les latins, lui paraît le plus sûr moyen de parvenir à son but. D'ailleurs, pour former la langue poétique, il met à contribution tous les dialectes qui se partageaient alors la France. « Il ne faut pas se soucier, dit-il, si les vocables sont gascons, poitevins, manceaux, normands, lyonnais ou d'autres pays. » Il ne dédaigne pas même d'aller se mêler aux artisans pour étudier leur langage, à la fois naturel et coloré. En même temps il s'efforce de lutter, avec les anciens et avec les plus illustres d'entre les modernes, par des imitations libres et originales : Pindare et Horace pour l'ode, Anacréon pour la chanson, Tibulle pour l'élégie, Virgile pour l'épopée, Pétrarque pour le sonnet, sont les modèles qu'il se propose.

C'est à cette époque, en 1549, qu'au retour d'un voyage de Poitiers, il rencontre dans une hôtellerie Joachim Dubellay, qui revenait d'étudier le droit dans cette ville. La ressemblance de l'âge et la confraternité littéraire les a bientôt réunis; ils achèvent ensemble le voyage, se communiquent leurs idées, leurs projets, et forment dès lors, avec Baïf, ce triumvirat qui s'efforce de réveiller la poésie française. Ils ont pour auxiliaires toute cette troupe de vaillants poètes « qui se sont élancés de l'école de Jean Daurat comme du cheval Troyen. » Ronsard est le chef de l'armée, Dubellay en est le porte-étendard; c'est lui qui pousse le cri de guerre et annonce l'ère nouvelle que veulent ouvrir les réformateurs. Dans son *Illustration de la Langue française,* il attaque les poètes courtisans qui étaient alors en possession de la faveur publique. Sauf quelques exceptions, il ne voit en eux que des imitateurs ignorants et timides des anciens, ou des représentants de la vieille et pauvre poésie française. Il veut qu'on étudie les œuvres de l'antiquité, non pas seulement pour les traduire, mais pour se les incorporer. Alors il anime les siens à la conquête de la Grèce et de l'Italie : *Là doncques, Français, marchez courageusement...*

Dès lors, les œuvres de notre poète se succèdent avec rapidité. Il avait déjà chanté les *Amours de Cassandre*: c'était, à ce qu'il paraît, une jeune fille dont il s'était épris dans un voyage qu'il fit à Blois, où

Digitized by Google

était la cour. Il fit ensuite quatre livres d'*Odes*, puis il publia les *Amours de Marie*; ce nom était celui d'une jeune fille de l'Anjou qui avait remplacé dans le cœur du poète le premier objet de son affection et de ses vers. Il s'efforça de les écrire d'un style plus facile, pour répondre à ses critiques qui lui reprochaient la prétention, l'obscurité, le néologisme, et qui l'accusaient de vouloir *pindariser*. Avec la gloire, en effet, était venue l'envie : Mellin de Saint-Gelais s'était fait le chef des détracteurs, et ses attaques satiriques furent assez vives pour que Ronsard souhaitât « de n'être plus pincé par la tenaille de Mellin. » Depuis, la jalousie se changea en amitié, et les critiques en témoignages d'admiration.

Après les *Amours*, il publia les *Hymnes* en l'honneur de Marguerite de France, sœur du roi Henri II, qui fut pour lui une protectrice aussi dévouée que Marguerite de Navarre l'avait été pour Clément Marot.

Sous François II, les querelles de religion lui donnèrent occasion de faire paraître ses *Remontrances au peuple de France*, qui lui valurent d'amères satires de la part des réformés, et des remerciments du roi, de la reine et du pape Pie V.

C'est du temps de Henri II qu'il avait entrepris la *Franciade*, en vers de dix pieds, à l'imitation d'Homère, de Virgile et d'Apollonius de Rhodes; mais ce prince avait plus d'inclination pour les armes que pour les arts de la paix, et Ronsard ne reprit son œuvre abandonnée que sous le règne de Charles IX. Il présenta à ce prince les quatre premiers chants de son poëme, qui devait en avoir vingt-quatre. Il lui dédia aussi ses *Églogues*.

Après les *Amours de Callirhée* et les *Amours d'Astrée*, pseudonymes qui déguisaient sous un voile transparent deux dames de haute qualité, il couronna ses œuvres par les sonnets d'*Hélène*, qui eut son dernier amour et ses derniers vers. Il consacra à cette même dame la fontaine de Bellerie, dans le Vendômois, à l'imitation de celle à laquelle se rattachent, dans Vaucluse, les noms poétiques de Laure et de Pétrarque.

Outre les œuvres dont nous avons déjà parlé, on a encore de lui : le *Bocage royal*, dédié à Henri III, recueil composé de pièces consacrées à l'éloge de la maison royale; des *Mascarades*, des *Combats et*

Digitized by Google

Cartels faits à Paris et au Carnaval de Fontainebleau; les *Gaîtés*; un *Discours sur les Misères du temps*, à Catherine de Médicis; des épitaphes, chansons, madrigaux, &c., &c.

Toute la vie de Ronsard fut un triomphe perpétuel; la libéralité du parlement et du peuple de Toulouse lui décerna publiquement, avec le titre de *Poète français* par excellence, une Minerve d'argent massif, au lieu de la simple églantine d'or qui était le premier prix des jeux floraux, établis dans cette grande ville, par Clémence Isaure, au XVe siècle. Ronsard, couronné sans avoir concouru, envoya comme remercîment l'hymne de l'*Hercule chrétien*, qu'il adressa à Odet de Châtillon, alors évêque de Toulouse. Ce prélat était son Mécène, et il avait le premier fait connaître à la cour les poésies de Ronsard.

Les grands et les rois le comblaient à l'envi de faveurs et d'estime. La beauté de son génie et celle de sa personne le faisaient également rechercher de tous. Avec une haute stature et des membres bien proportionnés, il avait une figure noble et gracieuse, le front ouvert et les yeux pleins d'une douce gravité; sa conversation surtout était facile et attrayante.

Charles de Lorraine lui continua une amitié commencée au collége de Coqueret. Michel de l'Hôpital, chancelier de Marguerite, et plus tard chancelier de France, fit une savante élégie pour répondre à toutes les calomnies dirigées contre Ronsard; Marguerite elle-même le soutint contre ses détracteurs. Il jouit d'une haute estime sous François Ier et sous ses quatre successeurs immédiats; surtout Charles IX prit Ronsard en grande amitié; il lui adressait des vers élégamment écrits et noblement pensés, qui font regretter que l'auteur de la Saint-Barthélemi n'ait pas préféré le lot du poète à celui du roi.

Ronsard écrivait au prince avec la noble fierté d'un grand caractère, et cette liberté ne nuisait pas à la faveur dont il jouissait. Charles ne pouvait se passer de Ronsard; au Louvre et dans ses voyages, il lui fallait toujours son cher poète : il le faisait venir souvent de Tours à Amboise pour deviser avec lui :

> Il faut suivre ton roi, qui t'ayme par sus tous,
> Pour les vers qui de toi coulent braves et doux.

Il le traita toujours avec une grande libéralité, quoiqu'il eût cou-

Digitized by Google

tume de dire qu'il ne fallait pas trop bien nourrir les poètes, si on ne voulait pas les rendre lourds et paresseux. Il lui donna l'abbaye de Bellozane et quelques prieurés : c'était la monnaie dont les princes payaient alors les poètes.

Ronsard ne fut pas moins honoré par les étrangers que par les Français : l'illustre protectrice de Shakespeare et de Bacon, la reine d'Angleterre, Élisabeth, admirait ses écrits ; elle en comparait l'étincelante beauté à celle d'un diamant magnifique, dont elle lui fit présent.

Marie Stuart voua à Ronsard une véritable et pure amitié ; touchante alliance de la beauté et de la poésie, que pouvait seule briser la main sanglante de la mort. Il lui dédiait ses ouvrages ; elle le récompensait par de riches présents et par une admiration plus précieuse encore à ce cœur de poète. On sait la touchante histoire de cette reine si belle, dont les infortunes ont effacé les fautes. Veuve de François II après un an de mariage, elle exhale sa douleur dans une romance touchante dont elle fait les vers et la musique. Ronsard pleure avec elle cette mort qui est le prélude de tant de souffrances ; Marie quitte pour la sauvage Écosse sa France tant aimée :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie,
La plus chérie,
Qui as nourri ma tendre enfance ;
Adieu, France, adieu, mes beaux jours....

Elle disait vrai ; Ronsard, avec cet accent prophétique que les anciens attribuaient aux poètes, déplore, lui aussi, ce triste départ : ses vers sont comme un funeste pressentiment. L'infortunée marche dès lors de faute en faute, de malheur en malheur, jusqu'à cette fatale prison, au sortir de laquelle l'attendait le bourreau. Même dans son exil, même dans sa captivité, son poète admiré est présent à sa pensée et console ses ennuis ; elle lui envoie un magnifique buffet d'argent massif, représentant le rocher du Parnasse avec Pégase au-dessus ; l'inscription portait :

A RONSARD, L'APOLLON DE LA SOURCE DES MUSES.

De son côté, Ronsard, dans des vers pleins d'une chaleureuse ardeur, supplie la reine Élisabeth de jeter un regard de clémence sur

Digitized by Google

sa sœur, sur sa royale prisonnière, et il adresse des reproches à ces descendants des preux de Charlemagne, qui ne savent pas, comme leurs ancêtres, défendre la beauté :

> . . . . . Et vous n'avez, François,
> Encore osé toucher ni vêtir le harnois,
> Pour oster de servage une royne si belle !

C'était en 1583, Ronsard touchait à la tombe, Marie à l'échafaud : mais la reine demeurait fidèle à la vieillesse du poète, et le poète à l'infortune de la reine.

Ronsard fit un dernier voyage à Paris au mois de février 1585 ; il y resta jusqu'en juin, tourmenté par la goutte. Sentant sa fin approcher, il se fit rapporter dans son pays natal ; là, il oubliait ou soulageait ses souffrances en composant des vers.

Il s'était fait transporter de Croix-Val à son prieuré de Saint-Côme ; il y mourut avec calme et piété, le 25 décembre 1585, à l'âge de soixante et un an, un mois, seize jours. Il fut déposé, comme il l'avait désiré, dans le chœur de l'église de Saint-Côme.

Deux mois après, le 24 février 1586, un service solennel fut célébré pour lui dans la chapelle du collége de Boncourt. Le roi y envoya sa musique ; des princes du sang, une partie de la cour, une députation du parlement y assistèrent. Des éloges, des vers furent composés en son honneur ; des statues lui furent décernées. Son oraison funèbre fut prononcée en présence d'une foule immense par l'évêque d'Évreux, Duperron, depuis cardinal, qui l'appelait, avec le jurisconsulte Cujas et le médecin Fernel, une des trois merveilles du siècle.

Ronsard avait joui d'une véritable royauté littéraire. « Nul alors, « dit Pasquier, ne mettait la main à la plume qu'il ne le célébrât par « ses vers. Sitôt que les jeunes gens s'étaient frottés à sa robe, ils se « faisaient accroire d'être devenus poètes. » Autour de lui se pressaient, comme pour lui faire cortége, J. Antoine Baïf, Joachim Dubellay, Ponthus de Thiard, Estienne Jodelle, Remi Belleau, qu'il appelait le *peintre de la nature,* et Jean Daurat, le *poète royal*, son ancien maître et son admirateur le plus fervent. C'étaient les satellites de cet astre radieux. Cette petite troupe dont il était le chef, il

Digitized by Google

l'avait nommée *la pléiade*, à l'imitation de la pléiade des sept poètes qui florissaient à Alexandrie, sous les Ptolémées.

Estienne Pasquier, Amadis Jamyn, son disciple chéri, Philippe Desportes et Bertaut, Florent Chrétien (d'Orléans), et Jean Passerat, deux des auteurs de la satire *Ménippée*, se glorifiaient d'être les amis du grand homme. Même après sa mort, l'admiration pour son génie éclatait par les plus brillants éloges. Scévole de Sainte-Marthe l'appelle le prodige de la nature et le miracle de l'art; Montaigne déclare la poésie française arrivée à sa perfection et proclame Ronsard égal aux anciens; Claude Binet, son disciple, à qui nous empruntons ces détails, va jusqu'à dire que, depuis le siècle d'Auguste, il ne s'est pas trouvé un naturel plus divin, plus hardi, plus poétique et plus accompli que le sien.

Les étrangers rivalisaient d'éloges avec les Français : le savant Jules-César Scaliger lui dédia ses *Poésies anacréontiques*, comme au premier de tous les poètes ; Pierre Victor et Pierre Barga disaient que, par sa divine poésie, la langue française s'égalait à celle des Grecs et des Latins; Sperone-Speroni fit un poëme en langue toscane à la louange de Ronsard; venu à Paris en 1571, Le Tasse s'estimait heureux de lui être présenté et d'obtenir son suffrage pour quelques chants de *Godefroy;* enfin, on lisait publiquement ses ouvrages dans les écoles de Flandre, d'Angleterre, de Pologne, et le savant Ramus y puisait des exemples pour sa rhétorique.

Et cependant, quinze ans après, Malherbe rencontrant un exemplaire des poésies de Ronsard, biffait tous ses vers comme mauvais, et lorsque, lisant ses propres œuvres à ses amis, il rencontrait quelque mot dur ou impropre, il s'interrompait en disant : Ici je *ronsardisais*. Ronsard, en effet, tomba bientôt dans un grand discrédit, et cette réputation si brillante s'éclipsa presque entièrement. Après la gloire vint le ridicule, après l'apothéose les gémonies. Il ne devait être placé ni si haut ni si bas; il n'avait mérité ni cet excès d'honneur ni cette indignité; et l'on comprend la tentative qui fut faite, il y a quelque vingt-cinq ans, pour réhabiliter cette mémoire si honnie, et relever ce poète *trébuché de si haut*.

Ronsard a la force, le brillant de l'imagination, la fécondité de l'esprit et toutes les hautes parties du grand poète : il n'avait pas

Digitized by Google

assez cette qualité précieuse qui forme le caractère distinctif des autres écrivains de l'Orléanais, je veux dire le bon sens. Avec ce guide sûr, il aurait mené à bonne fin cette entreprise de réformation, qui ne venait certainement que d'un esprit élevé, hardi, et épris de la gloire de son pays. Au lieu de déployer, mal à propos, un fatras d'érudition pédantesque, au lieu de parler grec et latin en français, il aurait fait une langue accessible au vulgaire et aurait acquis, peut-être, la gloire pure et durable de Malherbe et de Boileau.

Toutefois, cette tentative hardie n'a pas été sans résultats. Les qualités qu'il possédait, la pompe, l'élévation du style, la beauté des images, l'ampleur des périodes, sont passées dans notre langue et s'y sont conservées. Ronsard donna à l'alexandrin plus de sens et d'expression, bien qu'il se soit servi du vers de dix pieds dans sa *Franciade*; il enseigna l'art d'alterner les rimes masculines et féminines, proscrivit les enjambements défectueux, et, tout en violant le génie de notre langue, il la porta d'ailleurs à une telle perfection qu'on disait: « Donner un soufflet à Ronsard, » pour indiquer une faute contre la pureté du langage. Le premier des poètes français, il tenta l'épopée, le premier il composa des odes, et même ce fut lui qui en introduisit le nom dans la langue française.

Mais, quand Ronsard n'aurait pas rendu tous ces services à notre littérature, quand il ne se distinguerait pas par la hauteur de la pensée et par l'inspiration lyrique, il mériterait encore une place distinguée parmi les poètes gracieux. Il excelle dans la chanson anacréontique. Où trouver des images plus charmantes, de plus fraiches couleurs, une mélodie plus suave et un goût plus exquis que dans cette petite pièce par laquelle nous terminerons cet article biographique:

A CASSANDRE.

ODE ANACRÉONTIQUE.

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui ce matin avait desclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Digitized by Google

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las, las, ses beautez laissé cheoir!
O vrayment, marastre nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir.

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur, la vieillesse,
Fera ternir vostre beauté....

J. DEBARBOUILLER.

BERTRAND (FRANÇOIS).

L'abbé Goujet, dans sa *Bibliothèque française*, se demande quel motif a pu décider ce poète orléanais à publier ses *Premières Idées d'amour*. S'il ne laissa voir le jour à ce livre que parce que ses amis l'en priaient, c'était avoir pour eux trop de complaisance. On a raison de se défier de ces excuses, trop souvent feintes. L'abbé Gouget ajoute sévèrement que Bertrand aurait gagné à demeurer ignoré, puisqu'il n'avait rien de mieux à offrir que les sonnets, les élégies, les stances, les chansons et les églogues qui composent les quatre livres des *Amours d'Europe*.

On voit, par ses premières poésies, que François Bertrand, né à Orléans, dans le XVIe siècle, avait reçu une exellente éducation, et qu'il eut pour professeur un Flamand nommé Pierre Tripsé, qui lui enseigna particulièrement la philosophie, comme il le dit lui-même au livre IV, 8e élégie :

Tripsé, l'honneur de la troupe aonide,
Qui as goûté de l'onde Aganippide,
Docte poète, escoute librement
Ce que tu m'as enseigné doctement,
Quand tu monstrais, libre de toute envie,
Les beaux secrets de la philosophie.

De l'étude de la philosophie, Bertrand passa à celle de la jurisprudence et se fit avocat. Sa passion pour la poésie et son goût déter-

Digitized by Google

miné pour les belles-lettres, l'empêchèrent de réussir dans cette carrière. Lorsqu'il était las de la poésie, il s'appliquait à l'étude des lois :

> Vray est que rien ne peut davantage me plaire
> Que d'avoir bien souvent dans les mains un Homère,
> Un Virgile, un Pindare, un Orate, un Caton,
> Parfois un Aristote, et soul de sa science,
> Donner tout mon esprit à la jurisprudence.

Il en arriva que Bertrand, sans devenir un bon poète, fut assez mauvais avocat.

L'héroïne de ses poésies était une demoiselle d'Orléans ; plusieurs fois il répète qu'il soupira huit ans pour elle. Il se plaint amèrement de ses rigueurs, qui se comprennent, si Bertrand n'avait pour la séduire que le charme de ses vers. Un de ses amis fit son anagramme et y trouva *Ronsard bien franc*, en changeant un T en N. — C'était y mettre de l'indulgence.

Les *Mélanges* ou poésies diverses qui suivent les *Amours d'Europe*, sont adressés à Madame Brulard. C'est encore de l'amour, exprimé en vers médiocres.

François Bertrand a fait aussi une tragédie de *Priame, roi de Troye*, dédiée à Madame de La Louë, et imprimée en 1600.

Les auteurs de l'*Histoire du Théâtre français* disent quelques mots de cette tragédie, fort médiocre selon eux. Elle renferme toute l'histoire de Troie, altérée et maltraitée, en 5 actes et en vers, avec des chœurs.

Le Maire, dans ses *Antiquités d'Orléans*, lui attribue un ouvrage latin, *Juvenilia*, dont nous n'avons aucune connaissance.

CH.-F. LAPIERRE.

DE LA TAILLE (JEAN ET JACQUES).

Frères par le sang et par l'affection, frères par la poésie, Jean et Jacques de La Taille seront aussi réunis dans cet article biographique.

Ils naquirent tous deux à Bondaroy, près de Pithiviers, l'un vers 1533 ou 1540, l'autre en 1542, d'une famille médiocre en biens,

Digitized by Google

mais de grande noblesse, dont le chef, à l'époque de Philippe-le-Bel, avait reçu de ce prince le droit de haute et basse justice, et même celui de faire battre monnaie.

Leur père était Louis de La Taille, seigneur de Bondaroy ; leur mère, Jacqueline de l'Estendart, venait d'une famille noble originaire du Vexin, et alliée des ducs de Chartres, de Vendôme et des comtes de Montfort. Louis de La Taille eut quatre fils et une fille qui mourut à l'âge de quatorze ans.

La noblesse de ce temps-là regardait généralement la science et les arts comme indignes d'un gentilhomme; Louis de La Taille s'éleva au-dessus de ce préjugé et procura à ses enfants une bonne éducation.

Jean eut parmi ses maîtres le célèbre Marc-Antoine Muret. Jacques avait commencé ses études à Orléans; il les compléta, comme son frère, à Paris; il se perfectionna dans la langue grecque sous Jean Daurat, et l'élève, s'il faut en croire son frère, faisait beaucoup d'honneur à ce docte maître. Il s'adonna à l'étude avec tant d'ardeur que sa vue s'affaiblit considérablement, et qu'il fut même en danger de la perdre. On craignit pour lui le sort d'Homère.

Jean étudia la jurisprudence à Orléans, et il se rattache ainsi à l'Orléanais par le double lien de la naissance et de l'éducation. L'Université de cette ville comptait alors parmi ses plus savants professeurs Anne Dubourg, qui joignait à beaucoup d'esprit une érudition profonde, mais qui, plus tard, ayant adopté les nouvelles opinions religieuses, fut pendu en Grève, comme hérétique, le 20 décembre 1559, à l'âge de trente-huit ans.

Jean de La Taille avait suivi les leçons d'Anne Dubourg : il se destinait à la magistrature ; mais la lecture de Ronsard et de Dubellay le dégoûta de l'étude des lois, qu'il abandonna bientôt pour les lettres.

Il suivit quelque temps la carrière des armes et s'attacha à Henri de Bourbon, prince de Condé.

Il paraît, par une de ses pièces, qu'il fut blessé d'un coup de lance au siége de Poitiers, en 1558, et qu'après avoir perdu chevaux et bagages, il se vit en proie à des brigands, et qu'il fut assez heureux pour s'échapper de leurs mains. En 1563, il était au

Digitized by Google

camp, devant Blois; mais au milieu du tumulte des armes, il cultivait avec passion la poésie. C'est alors qu'il composa ses *Remontrances, pour le roi Charles IX, à tous ses sujets qui ont pris les armes contre Sa Majesté.* Cet ouvrage, en vers, avait pour objet de ramener au devoir tous ceux qui s'en étaient écartés.

Un autre passage montre qu'il se trouvait, en 1568, au camp devant Loudun. Il était à la journée d'Arnay-le-Duc, en 1570; au retour du combat, Henri de Bourbon, depuis roi de France, l'embrassa, quoiqu'il fût tout couvert de sang et de poussière, et le recommanda à ses chirurgiens.

Jean de La Taille avait pour devise : *In utrumque paratus;* on voit qu'il savait la justifier et se servir également de la plume et de l'épée. Il y aurait peu de chose à ajouter à sa biographie, s'il ne s'y rattachait un épisode douloureux, dont le souvenir tient une large place dans ses écrits. De retour à Paris, pour la troisième fois, après le siége de Poitiers, ses conseils avaient poussé vers la poésie son second frère, qu'il aimait tendrement, « et en qui il trouvait un entendement et « un savoir au-dessus du commun. » En effet, Jacques de La Taille, à l'âge de seize ans, avait déja fait plusieurs pièces de vers; avant vingt ans, il avait eu le temps de composer cinq tragédies et de concevoir un système de versification métrique.

Mais cet illustre enfant ne devait pas réaliser les brillantes espérances qu'il faisait concevoir : il mourut de la peste, à Paris, en avril 1562, avec un de ses cousins et un de ses frères nommé Paschal, qui, à treize ans, montrait déjà de rares dispositions.

Jean eut la douleur de voir se fermer à jamais ses yeux, que le travail avait déjà affaiblis. Le mourant lui avait confié le soin de corriger ses œuvres avant de les publier. Il remplit ce pieux devoir avec une sollicitude toute fraternelle. Il écrivit un *Éloge* de Jacques, et lui composa une épitaphe qui, à travers une certaine affectation de style, laisse percer un sentiment vrai et touchant.

Voici quelles sont les œuvres du jeune poète, ainsi publiées :

Daire, ou *Darius*, tragédie avec chœurs, à l'exemple des Grecs et des Romains, qu'il s'était proposés pour modèles; c'est dans cette pièce qu'on remarque une licence singulière dont on ne trouve pas un autre exemple :

Digitized by Google

. . . . . Polystrate raconte la mort de Darius : J'étais là, dit-il, immobile et muet,

> Quand lui, soufflant sa vie et sanglottant sa mort,
> Et, par force, arrestant son âme sur le bord
> De ses lèvres, rendit cette mourante voix :
> O Alexandre ! adieu ! quelque part que tu sois,
> Ma mère et mes enfants aye en recommanda. . . . (tion).
> Il ne pust achever, car la mort l'en garda.

Cette tragédie est en cinq actes et en vers, tantôt alexandrins, tantôt de dix syllabes.

L'*Alexandre* est aussi en cinq actes, mais toute en vers alexandrins, et, comme *Daire*, sans l'alternative exacte des rimes masculines et féminines. Les chœurs sont en vers de quatre pieds. La tragédie d'*Alexandre* fut représentée en 1563, et dédiée à Henri de Bourbon, roi de Navarre. On lui attribue aussi *Athamon, Niobé, Procné* : ces trois pièces n'ont probablement pas été imprimées.

On a encore de lui un *Recueil* d'inscriptions, anagrammes, sonnets et autres œuvres poétiques. Enfin il composa une *Dissertation sur la manière de faire les Vers comme les Grecs et les Latins.*

Notre prosodie compte le nombre des syllabes; celle des anciens en mesurait la *quantité*, c'est-à-dire la durée du temps nécessaire pour les prononcer; ils appelaient *pieds* la réunion d'un certain nombre de syllabes brèves ou longues, et le vers contenait un certain nombre de pieds. Tel est le système qu'il s'agissait de faire passer dans notre poésie; c'est ce que tenta Jacques de La Taille, et, avec lui, plusieurs poètes du XVIe siècle, Pasquier, Nicolas Rapin, Passerat et beaucoup d'autres.

Antoine de Baïf s'y consacra tout entier; il espérait que ces vers feraient fortune, et il les baptisa du nom de *Baïfins;* il fonda même une académie de beaux esprits et de musiciens, dont l'objet principal était de mesurer les sons élémentaires de la langue française; Charles IX, en 1570, lui donna des lettres-patentes, et Henri III la protégea. Mais les troubles civils et la mort de Baïf, en 1591, la dispersèrent; néanmoins, cette idée ne fut jamais complètement abandonnée. Marmontel pense que la *quantité* est praticable dans notre langue ; le ministre Turgot s'exerça à composer des vers fran-

Digitized by Google

çais métriques (quoiqu'il eût mieux à faire); dans un temps peu éloigné de nous, M. Sainte-Beuve ne se prononçait pas nettement contre cette tentative, imaginée au XVIe siècle par une manie pédantesque d'imitation grecque et latine; mais M. Mablin, dans un savant mémoire, a montré les difficultés qui s'opposent à l'introduction du rhythme des anciens dans la poésie française.

Jean de La Taille parait avoir été sujet fidèle autant que frère dévoué. Il avait un éloignement marqué pour les factions qui divisèrent le royaume pendant la seconde moitié de sa vie. Il détestait les ligueurs et leur funeste cabale; c'est ce sentiment qui lui inspira l'ouvrage en prose intitulé : *Histoire abrégée des singeries de la Ligue.* Il embrasse les événements qui se sont passés à Paris depuis l'an 1590 jusqu'à 1595. Cette satire est ordinairement imprimée avant la satire *Ménippée,* ce trait mortel dirigé contre la Ligue par une société de gens de bien et de savants littérateurs.

Homme de guerre et vaillant soldat autant que poète distingué, Jean de La Taille a composé un livre qu'on lit encore avec intérêt : c'est son *Discours sur les duels, leur origine en France, et le malheur qui en arrive tous les jours.* Il cherchait les moyens de déraciner cette coutume barbare, aussi contraire à la raison qu'à l'humanité.

Ses tragédies sont :

1° *Saül le furieux* (1562) : cette pièce est prise de la Bible et faite selon l'art et la mode des anciens auteurs tragiques; elle est précédée d'un *Discours sur la Tragédie* et suivie de l'*Éloge* de Jacques de La Taille. Elle n'est pas sans quelque mérite de pensée et de style.

2° *La Famine,* ou les *Gabaonites,* publiée en 1573. Cette tragédie, comme la précédente, est tirée de la Bible; elle a cinq actes et des chœurs, et les vers en sont de diverses mesures; on y trouve des imitations des pièces grecques, *Hécube,* les *Troyennes,* &c. Elle est supérieure à *Saül;* elle offre de beaux détails et des caractères bien tracés.

Ses comédies sont :

1° Les *Corrivaux* (1562); cette pièce est la première comédie en cinq actes qui ait été écrite en prose. Elle est précédée d'un prologue où l'auteur annonce une comédie faite au patron, à la mode et au portrait des anciens Grecs et Latins.

Digitized by Google

« Une comédie, ajoute-t-il, qui vous agréera plus que toutes les « farces et moralités qui furent onc jouées en France. Aussi avons- « nous grand désir de bannir de ce royaume telles badineries et « sottises, qui comme amères espiceries, ne font que corrompre le « goût de notre langue. »

2° Le *Négromant*, en cinq actes et en prose, avec prologue. C'est cette comédie seulement, et non pas la précédente, dont il a emprunté le sujet au poète italien l'Arioste.

Jean de La Taille a composé quatre poëmes :

1° Le *Prince nécessaire*, en trois chants; il en parle dans l'épître préliminaire de *Saül ;* 2° la *Mort d'Alexandre-Pâris et d'OEnone;* 3° le *Combat de Fortune et de Pauvreté;* 4° le *Courtisan retiré.* Ce dernier est une excellente critique de la cour ; on y trouve de bonnes vérités, des traits piquants, un style qui plaît encore, quoiqu'il ait vieilli.

Jean de La Taille a fait aussi un recueil d'élégies, chansons, sonnets d'amour, sonnets satiriques, hymnes, anagrammes et autres pièces fugitives.

Enfin, à l'imitation de Catan de Gènes, il a écrit une *Géomance* pour savoir les choses passées, présentes et à venir, ensemble le blason des pierres précieuses, contenant leurs vertus et propriétés. Cet ouvrage a été imprimé chez Lucas Bregel, l'an 1574.

Les œuvres de Jean de La Taille sont dédiées à Marguerite de France, duchesse de Valois, reine de Navarre.

Ce poète mourut après 1607, puisque c'est l'année où il publia son *Discours sur les Duels*, dans lequel il se dit un des plus vieux serviteurs du prince. Il avait alors soixante-quatorze ans, si l'on suit l'opinion qui le fait naître en 1533, et soixante-sept seulement si la date de sa naissance est 1540. L'abbé Goujet pense qu'il mourut âgé de quatre-vingt-dix-sept ans.

J. DEBARBOUILLER.

REMI BELLEAU.

Parmi les sept astres que Ronsard avait réunis autour de lui pour former cette pléiade poétique dont il était le soleil, celui qui a le moins perdu de son éclat est Remi Belleau.

Digitized by Google

Né en 1528, à Nogent-le-Rotrou, Belleau, jeune encore, avait suivi en Italie René de Lorraine, marquis d'Elbeuf et général des galères françaises, qui, plus tard, l'avait chargé de l'éducation de son fils Charles, depuis duc d'Elbeuf et grand-écuyer de France.

Belleau s'associa à la tentative de réforme faite par Ronsard, et, tandis que le maître semblait se réserver les hautes qualités poétiques qui frappent et éblouissent, le disciple gardait celles qui charment et qui séduisent. Ronsard lui-même le loue de ce qu'il chante :

> Non pas d'un vers enflé, plein d'arrogance haute,
> Obscur, masqué, brouillé d'un tas d'inventions
> Qui font peur aux lisants, mais par descriptions
> Douces, et doucement coulantes d'un doux style (1).

Ronsard l'appelle aussi le *Peintre de la nature*. Dans ses vers, en effet, les descriptions abondent. C'était là un des mérites, et quelquefois le défaut des poètes de cette école : elle voulait tout peindre et tout décrire.

Il était de mode aussi d'imiter les Italiens; Belleau suivit le torrent : on s'en aperçoit de reste à la recherche et à l'affectation de bel esprit qui déparent ses ouvrages.

Belleau a traduit en vers l'*Ecclésiaste*, le *Cantique des Cantiques*, les *Phénomènes* du poète grec Aratus, qu'il appelle *Apparences célestes*; les *Odes d'Anacréon*, retrouvées et publiées en 1554 par Henri Estienne. Ce dernier travail est exécuté avec exactitude, mais avec quelque sécheresse, bien que Remi Belleau ait eu la prétention « de faire passer en français la naïveté et la mignardise des Grecs. » Quant aux *Phénomènes*, il donna seulement un essai de sa traduction en 1572, dans la deuxième journée de ses *Bergeries*. « La traduction complète ne parut qu'après sa mort. Ses amis eurent soin de prévenir qu'il n'avait pas eu le temps d'y mettre la dernière main; en effet, la versification en est plus négligée que celle de ses autres poésies (2). »

Ses *Bergeries* sont en deux journées; elles présentent des scènes champêtres vivement retracées, mais avec profusion d'images et de

(1) *Élégie à* Jul. Gassot.
(2) Goujet.

Digitized by Google

couleurs. Comme dans les pastorales de ce temps-là, ses bergers se nomment, non pas *Corydon* ou *Mélibée*, mais *Janot* ou *Pierrot*.

Acteur dans les pièces de son ami Jodelle, Belleau composa aussi une comédie intitulée la *Reconnue*. L'héroïne est une religieuse qui, après avoir porté le voile pendant sept ans, est sortie du couvent pour embrasser le calvinisme. Lors de la prise de Poitiers par le maréchal de Saint-André, en 1562, la religieuse est échue en partage à un capitaine qui la conduit à Paris. Obligé de repartir, il la confie à un sien cousin, vieux, avocat et marié, qui en devient amoureux, fait passer le capitaine pour mort et veut marier la jeune fille à son clerc. Au milieu du festin de noces, le capitaine arrive et trouble la fête; mais en même temps un gentilhomme du Poitou vient pour un procès et reconnaît sa fille; il l'accorde à un jeune avocat qui en était épris, donne sa nièce au capitaine, un office au clerc, au vieil avocat les dépens du procès, à Madame l'*avocate* cent écus pour ses épingles, et tout le monde est content.

On trouve encore parmi les œuvres de Belleau un poëme macaronique sur la guerre contre les Huguenots : *Dictamen metrificum de bello huguenotico*. Ces singulières compositions en français latinisé étaient en grande vogue à cette époque.

Belleau a doctement commenté la seconde partie des *Amours* de Ronsard, et ces commentaires ont été imprimés plusieurs fois avec ceux de Muret.

Mais on remarque surtout son recueil intitulé : *Les Amours et nouveaux eschanges des pierres précieuses, vertus et propriétés d'icelles*. Ce livre, publié en 1576, un an avant la mort du poète, lui fit beaucoup d'honneur. Ronsard composa pour lui cette épitaphe :

Ne taillez, mains industrieuses,
Des pierres pour couvrir Belleau;
Lui-même a basti son tombeau
Dedans ses *Pierres précieuses*.

Scévole de Sainte-Marthe, un autre poète de ce temps, fit à sa louange un sonnet, où il dit :

Voyez Belleau, l'honneur des bandes Aonides,
Qui ses thrésors déploie en cent mille façons,
Vous bienheurant ici de tous ces riches dons
Que l'Orient découvre à ses rives humides.....

Digitized by Google

L'auteur lui-même, dans son épître dédicatoire à Henri III, se félicite de « cette sienne et nouvelle invention d'*écrire des pierres*, tantôt les déguisant sous une feinte métamorphose, tantôt les faisant parler, et quelquefois les animant de passions amoureuses et autres affections secrètes, sans toutefois oublier leur force ni leur propriété particulière. »

Remi Belleau a évité quelques-uns des défauts de ses amis de la pléiade : l'enflure et le faste des grands mots.

Belleau, dit un critique moderne, est la plus gracieuse figure de ce groupe poétique; rien ne le rattache au pédantisme qui enveloppe le voisinage; il n'a pas visé si haut et s'est contenté d'exprimer avec grâce et de peindre avec délicatesse ce qu'il a senti.

On l'appelait le *gentil Belleau*. Sa gentillesse s'est un peu ridée avec le temps, sa mignardise a légèrement grimacé; mais parmi les fleurs de sa guirlande, il en est une qui a conservé sa fraîcheur : c'est son AVRIL, dont le rhythme sautillant a surtout fait la fortune.

J. D.

DESPORTES.

De l'école de Ronsard sortirent deux sortes de disciples bien différents : les uns exagérèrent jusqu'à la fureur l'imitation du maître : tel fut Salluste, seigneur de Dubartas, qui, plus que lui, parla *grec et latin en français ;* les autres atténuèrent les défauts de Ronsard, mais sans avoir sa vigueur et son élévation : tel fut le poète dont nous avons à parler, et qu'on a surnommé le *Tibulle français.*

Philippe Desportes (ou plutôt des Portes), naquit à Chartres en 1546, de Philippe des Portes, bourgeois de cette ville, et de Marie-Edeline. Il eut pour frère Thibaut des Portes, sieur de Bevilliers, grand-audiencier de France. Il était oncle du célèbre satirique Régnier, qui lui ressemblait, dit-on, non-seulement d'esprit, mais encore de visage.

Si l'on en croit Tallemant des Réaux, Desportes aurait été d'abord clerc de procureur, et aurait eu quelques aventures de jeunesse.

Digitized by Google

Il alla à Avignon, et fut attaché comme secrétaire à un évêque qui l'emmena à Rome; il voyagea en Italie, apprit la langue italienne, et rapporta cette moisson de souvenirs qu'une imagination jeune et ardente ne manque pas de recueillir sur cette terre des arts et de la poésie.

De retour en France, en 1570 (il avait vingt-cinq ans environ), il fut bien vite accueilli à la cour de France. Charles IX, qui régnait alors, était un ardent protecteur des lettres : poète lui-même, il témoignait une tendresse peu commune pour ses confrères en poésie. Desportes surtout eut à se louer du monarque.

Ses premières œuvres parurent en 1572 (l'année de la Saint-Barthélemi), dans un recueil intitulé : *Imitation de quelques chants de l'Arioste, par divers poètes français* (1). Il dédiait à Charles IX le *Roland furieux* et le *Rodomont*; ce dernier poëme, de sept cents vers à peine, lui fut payé huit cents *écus à la couronne*. Il dédia le poëme d'*Angélique* au duc d'Anjou.

Desportes se mit alors à célébrer ses amours et ses martyres; comme Ronsard, il chanta successivement trois dames : Diane, Hippolyte et Cléonice, sans compter les *beautés diverses*. Mlle Scudéry disait qu'*il aspirait à être le plus amoureux des poètes français*.

On en est réduit aux conjectures sur les noms véritables cachés sous ces noms de fantaisie. Un des mérites de Desportes, et une des principales causes de ses succès de toutes sortes, ce fut la discrétion; et même, à lire ses vers, tout palpitants des angoisses et des tourments de l'amour, il semblerait qu'il n'eut jamais beaucoup à se vanter de ses bonnes fortunes; mais c'était de sa part modestie ou prudence.

« Desportes ne célébrait pas moins les amours de ses patrons que les siens, et on peut deviner que cela l'avançait encore mieux. On a des stances de lui pour le roi Charles IX à Callirée. Était-ce la belle Marie Touchet, d'Orléans, la seule maîtresse connue de Charles IX? Il y a dans la pièce un assez beau portrait de ce jeune et sauvage chasseur qui eut le malheur de tourner au féroce :

(1) Ce recueil contenait aussi des poésies de Louis d'Orléans, qui fut avocat-général de la Ligue, et mourut en 1627, âgé de quatre-vingt-sept ans.

Digitized by Google

J'ai, mille jours entiers, au chaud, à la gelée,
Erré, la trompe au col, par mont et par vallée.
Ardent, impatient... (1) »

Il composa aussi, en 1572, 1573, 1574, des stances pour le duc d'Anjou, dont il était le poète en titre d'office, si l'on en croit une pièce de vers latins sur le départ de Henri, roi de Pologne, par Jean Daurat, le célèbre maître de Ronsard.

En effet, Desportes suivit ce prince en Pologne et en revint avec lui, après neuf mois de séjour et de mortel ennui dans un pays qu'il trouvait bien sauvage, en comparaison de cette belle France que ses enfants regrettent même sous le ciel splendide de l'Italie. En quittant la Pologne, il lui adressa un *Adieu* plein de colère.

Revenu dans sa patrie, il jouit auprès du duc d'Anjou, devenu Henri III, d'un crédit sans bornes. Ce prince l'admit dans sa plus intime familiarité, le combla de bienfaits, lui donna les abbayes de Tiron, de Bomport, de Josaphat, d'Aurillac, remplacée plus tard par celle de Vaux-de-Cernai, et plusieurs autres bénéfices qui lui composaient un revenu de dix mille écus. L'une de ces abbayes fut, dit-on, le prix d'un sonnet. Dans un temps où les poètes n'étaient pas maltraités, Desportes était certainement le mieux renté de tous les beaux esprits. On disait proverbialement : *Les dix mille écus de rente de l'abbé de Tiron.* Balzac prétendait, peut-être avec un peu de jalousie, « que ce loisir de dix mille écus que l'abbé de Tiron s'était « acquis par ses vers, était un écueil contre lequel dix mille poètes « étaient venus se briser. » On peut dire à la louange de Desportes, qu'il sut faire un noble usage de sa fortune : il répandit autour de lui le plus de bienfaits qu'il put ; sa bourse était ouverte à tous ceux qui en avaient besoin et il mettait à la disposition des gens de lettres et des curieux sa magnifique bibliothèque.

Desportes s'était attaché aussi au duc de Joyeuse, le plus cher des favoris de Henri III; il était pour le duc ce que le duc lui-même était pour le roi, son conseiller intime et le plus influent. Lorsque Joyeuse périt à Coutras, le poète, plein de douleur, se retira à l'abbaye de Saint-Victor pendant quelques mois, et se consola par la poésie.

(1) Sainte-Beuve.

Digitized by Google

Après la mort de Henri III, Desportes fut pour la Ligue, et s'attacha à l'amiral de Villars, cousin de son protecteur, le duc de Joyeuse. La satire *Ménippée* l'appelle *le poète ingrat de l'Amirauté*, et maltraite fort ce premier ministre du *roi d'Yvetot* (c'est ainsi qu'elle nomme de Villars). Les bénéfices de Desportes furent saisis; mais comme il contribua à ramener la Normandie à l'obéissance de Henri IV, ses abbayes lui furent rendues, et il obtint même l'amitié de ce prince.

On raconte qu'il parut un jour en habit négligé devant Henri IV, et le roi lui dit : « Monsieur Desportes, j'augmente votre pension de « *telle somme*, pour que vous vous présentiez devant moi avec un « habit plus propre. » M. Sainte-Beuve attribue le mot à Henri III, et ajoute finement : « S'il parut un jour en tel négligé, après « quelque élégie, ce ne fut de la part du galant rimeur qu'une ma- « nière adroite et muette de postuler un bénéfice de plus. »

Cependant Desportes refusa l'archevêché de Bordeaux, et on cite même de lui, à ce propos, un mot assez piquant et un peu leste : « Non, dit-il, je ne veux pas avoir charge d'âmes. — Mais vos « moines? lui répondit-on. — Oh! bien, eux, il n'en ont pas. »

Desportes, devenu vieux, traduisit les *Psaumes*, c'était un acte de contrition; le galant poète s'apercevait enfin qu'il avait près de soixante ans, et qu'il était sept ou huit fois abbé.

Il faut reconnaître cependant qu'il avait déjà composé quelques-uns de ses *Sonnets spirituels*, pendant une grave maladie dont il fut atteint à l'âge de vingt-cinq ans; quelques autres pièces du même genre datent sans doute de la retraite qu'il fit au monastère de Saint-Victor, après la mort du duc de Joyeuse.

Ses *Psaumes* parurent en 1603; c'est la date que porte le *privilége* accordé à *Messire Desportes Philippe, abbé des abbayes de Tiron et de Bomport, et conseiller de Sa Majesté en ses conseils d'Etat et privé*. Cette traduction, quoique supérieure à celle de Marot, est médiocre et n'eut pas un très-grand succès.

On sait la manière assez brutale dont Malherbe lui en dit sa pensée : à notre avis, il avait tort. Il pouvait faire honneur à la table de Desportes, qui en effet était renommée, sans pour cela critiquer ses vers; au contraire, le potage de l'amphitryon aurait dû le rendre

Digitized by Google

indulgent pour les *Psaumes* du poète. Malherbe, qui avait un si grand génie, n'avait pas sans doute un estomac reconnaissant (1). Quoi qu'il en soit, Desportes et son neveu Régnier ne pardonnèrent pas cette boutade au sévère réformateur du Parnasse français, et, comme l'appelait Balzac, au *tyran des mots et des syllabes*.

Desportes mourut en octobre 1606, âgé d'environ soixante et un ans, à l'abbaye de Bomport, où il avait passé la plus grande partie de ses dernières années.

Outre les ouvrages que nous avons mentionnés : *Amours*, *Sonnets*, *Psaumes*, on trouve encore d'autres œuvres dans Desportes : élégies, bergeries, cartels et mascarades, épitaphes, chansons, odes, épigrammes, stances, dialogues, discours, complaintes, etc. Dans une partie de ces pièces, il imite l'antiquité avec plus d'intelligence et de discrétion que ses contemporains ; les autres reproduisent la vivacité brillante et la douceur harmonieuse des poètes de l'Italie. Avant sa mort parut un livre intitulé : *Rencontres des Muses italiennes et françaises*, où les sonnets qu'il avait imités ou traduits étaient placés vis-à-vis des siens. Il ne paraît pas néanmoins que cette comparaison ait beaucoup nui à sa renommée.

Boileau a dit de Ronsard :

> Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,
> Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

Cet excellent juge a-t-il raison en attribuant leur prudence à la chute de Ronsard ? Les premières œuvres de notre poète paraissent en 1572, et Ronsard meurt en 1585, sans que sa gloire ait encore souffert la moindre éclipse. Il nous semblerait plus vrai d'attribuer la retenue de Desportes à la nature même de son esprit. La grâce naïve, la délicatesse ingénieuse des sentiments, la tendresse d'une âme doucement passionnée ne lui permettaient pas, comme à Ronsard, ces élans vigoureux d'une audace souvent téméraire.

Ils diffèrent par leurs défauts, ainsi que par leurs qualités ; l'un a l'enflure, l'exagération et l'emphase ; l'autre la subtilité, la mollesse languissante, la recherche et l'afféterie ; mais, qualités et défauts, Desportes tient presque tout de sa propre nature.

(1) Voyez l'article *Régnier*.

Digitized by Google

Aussi voit-on qu'il s'abstient de traiter les sujets où son génie ne le porte pas; il se borne à des genres moins élevés. Il donne à l'élégie plus de grâce, de douceur plaintive; au sonnet, une délicatesse et un charme inaccoutumés.

Sa langue est moins énergique et moins pompeuse que celle de Ronsard, mais elle est plus pure et plus correcte. Elle se débarrasse du faste des grands mots et de l'entassement des figures étranges. La justesse des termes, l'élégance et l'harmonie de l'expression, la vivacité et la variété des images, la fraîcheur du coloris s'y rencontrent bien plus souvent que l'affectation ou la langueur.

Ronsard lui-même, éclairé peut-être sur ses excès par la modération de Desportes, le proclama le *premier des poètes français*. Les contemporains affirment que la langue créée par l'un, polie et épurée par l'autre, est parvenue à sa perfection. Ces deux opinions sont exagérées, sans doute, mais il faut avouer, néanmoins, que notre poète a préparé la route à Malherbe et rendu plus facile sa tâche de réformateur. La Harpe, qui traitait sévèrement Desportes, reconnait cependant qu'il écrivit plus purement que Ronsard et ses imitateurs, et qu'il a effacé la rouille imprimée à notre versification; il a donné beaucoup de soin à la rime et à l'harmonie des vers; il excelle par la variété et l'heureuse combinaison des rhythmes. La gloire de Desportes a moins perdu de son éclat que celle de Ronsard, et encore aujourd'hui on lit avec plaisir ses jolies chansons, pleines de gentillesse et de gaîté, que toute la France répétait alors.

On peut consulter avec fruit les *Récréations historiques* et les *Anecdotes sur Desportes et ses poésies*, par Dreux-Duradier.

M. Sainte-Beuve a consacré au poète chartrain un assez grand nombre de pages excellentes; son travail sur Desportes est un riche écrin auquel nous avons emprunté quelques perles précieuses; si l'auteur s'en plaint, nous tenons pour assuré que nos lecteurs ne s'en plaindront pas.

J. DEBARBOUILLER.

BARBEROUSSE (Pierre).

Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, appela à son conseil, en 1648, un avocat au bailliage d'Orléans, appelé Pierre Barberousse.

Digitized by Google

C'était un homme d'esprit qui s'était déjà fait un nom par plusieurs ouvrages satiriques, et surtout par les *Métamorphoses du Perroquet*, livre curieux où la fantaisie perce à travers le latin dans lequel il a été écrit.

Sachant par expérience combien il est malaisé de corriger les hommes, et surtout les femmes, de leurs ridicules et de leurs défauts, sans les aigrir, l'auteur a recours à l'allégorie suivante :

Un perroquet, animal naturellement babillard, est le héros du poëme et devient le précepteur du genre humain. A l'aide de la métempsychose, le perroquet est supposé passer par différents corps, et comme il a beaucoup de pénétration, il a examiné, dans les différents états, les mœurs et le caractère des deux moitiés du genre humain. Lui-même, tantôt homme, tantôt femme, quelquefois même animal, mais toujours observateur, fait le récit de ce qui lui est arrivé; et Dieu sait si l'oiseau a bon bec, quand il raconte les petits ridicules de la société où il a vécu! C'est l'ancêtre de *Vert-Vert*, le perroquet des *Visitandines*.

Chez Pierre Barberousse, la forme seule tient du badinage; le fond est très-sérieux et très-moral. Lemaire cite de lui une autre satire intitulée : *Aretophilus, l'ami de la vertu*.

Au commencement de l'*Histoire d'Orléans*, par Symphorien Guyon, se trouve une ode de Barberousse, où l'on remarque une imagination vive et quelques semences de génie.

En voici quelques strophes dont le rhythme, bien qu'un peu vieilli, rappelle en certains endroits la facture de l'école romantique :

L'or est fort éclatant; son nom ravit le monde,
Mais souvent attaché
Dans le ventre fécond de sa veine profonde,
S'y tient long-temps caché.

Rome, ce beau soleil, n'aurait point de lumière,
Si les doctes esprits
Avaient voulu souffrir qu'une ingrate poussière
Eût mangé leurs écrits.

Tant de belles cités ne fussent en mémoire
Péries de leur part,
Si leur honneur n'était emmuré de l'histoire,
Plus forte qu'un rampart.

Digitized by Google

Bien peu, mon Orléans, te servirait l'empire
De ton nom fastueux,
Si, comme on fit jadis, l'on négligeait d'écrire
Ton los majestueux.

La fille d'Israël, Saincte-Croix florissante,
Exempte de péché,
Grand miracle des ans, que la peste glissante
D'erreur n'a point touché ;

Tant de tombeaux noircis ne pourraient nous apprendre
Les feux ensevelis
De plusieurs saincts, couverts d'une oublieuse cendre,
Enfants du cœur de lys.

Si ce brave écrivain, pour miroir de leur gloire,
N'enseignait aux nepveux
Qu'ils sont bourgeois du ciel, et qu'en faisant mémoire,
Ils écoutent nos vœux.

Mille fleurons choisis de belles antiquailles
Vont s'épanouissans,
Comme la perle sort du ventre des écailles
Sur les flots blanchissans.

Sans les hardis plongeurs la riche marguerite,
Dessous le sel amer
N'aurait lustre ni prix, car l'ingrate Amphitrite
La couvrirait de mer.

Orléans, tu serais muette sur la terre;
Mais ce docte Guyon,
Qui fait parler le bois et résonner la pierre,
Sera ton Amphion !

Barberousse a composé, en outre, plusieurs pièces de vers à la louange de Gaston. Il fut échevin d'Orléans en 1660, et mourut dans cette ville en 1663.

C. B.

RÉGNIER (MATHURIN).

Avant Régnier la satire est dans les fabliaux, les *farces* et les *sotties* du moyen-âge; plus tard, dans des épigrammes piquantes, et dans les *Coqs-à-l'Ane* de Clément Marot. Le *Courtisan retiré*, de Jean de La Taille, est une excellente satire, sans en avoir le nom.

Digitized by Google

Ronsard, si l'on cherchait bien, en offrirait plus d'une. Mais la satire avec son nom, sa forme et son but avoué, ne se retrouve guère, avant Régnier, que dans Vauquelin de la Fresnaye (1), qui fit, à l'imitation d'Horace, un *Art Poétique* des *Epîtres* et des *Satires*. Encore ses satires ne furent-elles imprimées qu'en 1612, un an avant sa mort et trente-huit ans après la naissance de Régnier.

Celui-ci naquit à Chartres le 21 décembre 157. et fut baptisé dans l'église paroissiale de cette ville.

Il était fils aîné de Jacques Régnier, qui, dans son contrat de mariage, est qualifié d'*honorable* : ce titre ne se donnait qu'aux plus notables bourgeois. Jacques fit bâtir sur la place des Halles, en 1573, un jeu de paume qui porta depuis le nom de *Tripot-Régnier*; c'est ce qui a donné lieu, sans doute, de dire que notre satirique était fils d'un *tripotier*.

Régnier était neveu, par sa mère, de l'abbé de Tron, Philippe Desportes. La poésie était donc pour lui comme un patrimoine de famille : il ne manqua pas à cet héritage. Dès sa jeunesse, il manifesta un goût décidé pour la poésie, et en particulier pour la satire. Les remontrances, et même les corrections paternelles, rien n'y fit. Comment arracher un vrai poète à la Muse? Comme Ovide, que son père voulut en vain corriger d'une inclination semblable, Régnier retombait toujours dans son péché favori.

Il fut tonsuré, à l'âge de onze ans, par Nicolas de Thou, évêque de Chartres; ses parents voulaient le mettre en état de succéder à quelques-uns des bénéfices que son oncle avait dus à son talent; mais Mathurin répondit mal à ces vues ambitieuses.

Il ne convoitait de l'héritage de son oncle que cette part qui ne se transmet point. D'ailleurs, il avait peu de vocation pour la théologie, et il en avait une très-prononcée pour la philosophie d'Epicure. Son père, qui le sermonnait si bien, ne prêchait pas d'exemple; il aimait le plaisir et la bonne chère; le fils ne profita que trop à si bonne école. Il contracta bien vite le goût de la débauche et de la raillerie, et une licence de mœurs dont se ressentirent ses écrits.

Régnier suivit à Rome le cardinal de Joyeuse en 1593; il avait vingt ans :

(1) Né en 1536.

Digitized by Google

J'allai, vif de courage, et tout chaud d'espérance,
En la cour d'un prélat, qu'avec mille dangers
J'ai suivi, courtisan, aux pays étrangers.
J'ai changé mon humeur, altéré ma nature;
J'ai bu chaud, mangé froid, j'ai couché sur la dure.
Je l'ai, sans le quitter, à toute heure suivi,
Donnant sa liberté, je me suis asservi.....
Mais instruit par le temps, à la fin j'ai connu
Que la fidélité n'est pas grand revenu;
Et qu'mon temps perdu, sans nulle autre espérance,
L'honeur d'être sujet tient lieu de récompense ...

Il fit pendant six ans, auprès du cardinal, ce métier de courtisan, sans obtenir le moindre profit de ses peines et de sa dépendance, de ses frais d'esprit et de sa fidélité :

N'ayant d'autre intérêt de dix ans jà passés,
Sinon que sans regret je les ai dépensés.

Sans doute il n'avait pas le savoir-faire et la souplesse qui sont nécessaires pour s'avancer auprès des grands :

Je ne sais point flatter, je ne sais pas comment
Il faut se faire accort, ou parler faussement.

Cependant, en 1601, il accompagna encore à Rome l'ambassadeur français près du Saint-Siége, le duc de Béthune, frère du ministre Sully. Il fut mieux traité cette fois : en 1604, il obtint un canonicat de la cathédrale de Chartres, et, en 1606, une pension de 2,000 livres sur l'abbaye de Vaux-de-Cernai, qui avait appartenu à son oncle Desportes. Il n'était pas riche encore, et, avec sa joviale insouciance, pouvait-il jamais l'être? mais, du moins, il n'était plus sans bien et exposé à *mourir dessus un coffre, en une hôtellerie.*

Ce n'était pas le besoin qui devait abréger la vie de Régnier; mais sa santé, comme ses écrits, se ressentait des *lieux que fréquentait l'auteur* : des infirmités sérieuses furent la suite et le juste châtiment de sa vie trop peu régulière. Dès l'âge de trente ans, il fut livré à de cruelles souffrances, que la poésie seule et la religion purent adoucir. Régnier mourut à Rouen, dans l'hôtellerie de l'*Ecu d'Orléans* : il n'avait pas atteint sa quarantième année. Ses entrailles furent déposées dans l'église de Sainte-Marie de Rouen, et son corps,

Digitized by Google

enfermé dans un cercueil de plomb, fut transporté, suivant son désir, dans l'abbaye de Royaumont à Paris.

Il avait composé lui-même son épitaphe :

J'ai vécu sans nul ensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle ;
Et si m'estonnant fort pourquoi
La mort osa s'approcher à moy
Qui ne songeai jamais en elle.

Cette épitaphe rappelle celle que s'était faite Lafontaine.

Au reste, si l'on observe le caractère de Lafontaine et de Régnier, il est curieux de voir combien ces deux poètes ont entre eux de points de ressemblance. L'un et l'autre avaient cette insouciance qui s'étendait jusqu'au soin de leur propre personne. « C'est un homme négligemment habillé et assez malpropre, » disait de Régnier Mlle Scudéry ; il en était à peu près de même de Lafontaine. Ils avaient tous deux aussi cette douceur de caractère qui attire nécessairement l'affection. Régnier possédait peut-être plus de jovialité, Lafontaine plus de cette adorable bêtise qui faisait dire à sa garde-malade : « Il est « plus bête que méchant : le bon Dieu n'aura jamais le courage de le « damner. »

Le satirique n'avait pas plus de fiel que le fabuliste, qui, si nous l'en croyons lui-même :

Fit, sans être méchant, ses plus grandes malices.

L'ami de Fouquet n'était pas courtisan, si ce n'est du malheur, et Régnier a dit :

Je ne suis point courtisan, ma façon est rustique.

On sait que le trait plus saillant du caractère de Lafontaine était la bonhommie : les amis de Régnier l'appelaient le *bon Mathurin* :

Et le nom de *Bon*, me va-t-on reprochant,
D'autant que je n'ai pas l'esprit d'être méchant.

Nous laisserons la parallèle, que l'on pourrait pousser beaucoup plus loin.

L'esprit de Régnier était fécond en traits vives et plaisantes. Il

Digitized by Google

l'avait cultivé par l'étude approfondie des poètes anciens, ces modèles toujours jeunes de toute perfection. Il savait les admirer.

. . . . . Et, disciple nouveau,
Glaner ce que les Grecs ont de riche et de beau.

Il leur a emprunté le sujet de la plupart de ses satires, qui contiennent des imitations fréquentes d'Horace, de Juvénal et de Perse; mais il a su, en imitant, rester original. Boileau comprenait bien tout le mérite de son devancier, et il s'est honoré lui-même en lui rendant justice :

De ces maîtres savants, disciple ingénieux,
Régnier, seul parmi nous, formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.

Il accorde ailleurs que « c'est l'homme qui a le mieux connu, avant « Molière, les mœurs et les caractères des hommes. »

Régnier, n'a pas moins étudié les Italiens que les Latins. Il imite Le Berni, Le Mauro, l'Arétin, comme Desportes avait imité Pétrarque, ou Annibal Caro.

Régnier a un enjouement, une vivacité, un naturel que l'on ne saurait trop admirer. On trouve chez lui une verve de satire et une vigueur de traits qui expliquent l'opinion de ceux qui le placent au-dessus de Boileau.

La lecture de Régnier, dit M. Tissot, peut seule faire comprendre ce qui manquait à Boileau, c'est-à-dire, la soudaineté, l'abandon, et cet élan de poète qui s'élève tout-à-coup comme un aigle que nous voyons, quittant la terre, monter d'un seul essor vers les hauteurs du ciel par la vigueur de sa nature et l'impulsion de son audace.

Quoique Régnier ait vieilli, cependant il conserve encore beaucoup de lecteurs qui regrettent, avec Féréon, de précieuses qualités, particulièrement la naïveté de la langue de Régnier, comme de celle de Montaigne, que nous avons quelquefois appauvrie en voulant l'épurer et la polir. Toutefois, il ne faut pas pousser trop loin ce reproche : au contraire, on doit rester pénétré de reconnaissance en voyant, d'un autre côté, le degré de perfection auquel Boileau a porté cette même langue. La comparaison des deux poètes est extrêmement utile à faire

Digitized by Google

sous ce rapport et sous beaucoup d'autres. Dans cette comparaison curieuse, on verra souvent Régnier l'emporter sur Boileau ; mais on sentira, plus souvent encore, que le poète qui enseignait à Racine l'*art de faire difficilement des vers faciles*, aurait pu dire quelquefois avec Virgile, et sans être taxé d'injustice et d'orgueil : « J'ai tiré de « l'or du fumier d'Ennius. »

On cite parmi les satires de Régnier celle qui est adressée à l'abbé de Beaulieu : elle est remarquable par le naturel du style, par la facilité du tour ; les vers y sont jetés avec une certaine négligence qui cache le travail. On peut lui appliquer ici, comme ailleurs, ce qu'il dit lui-même du vrai poète : « Ses nonchalances sont ses plus grands artifices. » On remarque aussi celle qui est dédiée au marquis de Cœuvres, depuis maréchal d'Estrées, et frère de la belle Gabrielle ; c'est là qu'on rencontre la fable *du Cheval, du Mulet et de la Lionne.* Pour la grâce et la poésie, elle peut soutenir le parallèle avec celle que Lafontaine a faite sur le même sujet.

La neuvième est adressée à Rapin, excellent homme, savant très-distingué et poète latin remarquable par la pureté et la grâce de son style. Il maltraite fort ces rêveurs dont la muse insolente se vante arrogamment de réformer les vers, traite Ronsard d'apprenti, et trouve Dubellay trop facile :

> Cependant leur savoir ne s'étend seulement
> Qu'à regratter un mot douteux au jugement;
> Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphthongue,
> Épier si des vers la rime est brève et longue.
> Ils rampent bassement, faibles d'inventions,
> Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions;
> Froids à l'imaginer, car s'ils font quelque chose,
> C'est proser de la rime et rimer de la prose...

Contre qui est donc dirigée cette vigoureuse sortie? Tout simplement contre le réformateur du Parnasse avant Boileau, contre Malherbe lui-même.

Régnier avait été d'abord ami de ce poète ; voici ce qui amena le divorce entre eux. Malherbe, invité à dîner chez Desportes, oncle de Régnier, arriva en retard et quand le potage était déjà servi. L'amphitryon, se levant de table, reçut son hôte avec la plus grande civilité, et offrit de lui donner un exemplaire de sa traduction des

Digitized by Google

Psaumes, récemment publiée. Il allait la chercher dans son cabinet: Malherbe l'arrêta en lui disant que cela ne méritait pas qu'il prît cette peine, et que *son potage valait mieux que ses Psaumes. Indè iræ !* Dès ce jour-là, Desportes et Malherbe ne se revirent plus, et Régnier composa contre celui-ci sa neuvième satire.

Le style de Régnier se recommande par une heureuse facilité, par une allure franche et hardie, par une soudaineté d'expression admirable, et quelquefois par des traits d'une familiarité énergique. Il a des descriptions d'une grande vérité, et les portraits qu'il trace sont frappants de ressemblance ; on cite ceux du *Poète,* du *Hobereau gascon,* du *Médecin*... et tout le monde connaît celui de *Macette*, le type du *Tartufe*.

Outre ses satires, qui sont au nombre de seize, Régnier a fait des épigrammes, des odes, des stances, trois épîtres et enfin deux élégies, où règnent, dit M. Sainte-Beuve, une décence exquise et la mollesse voluptueuse de Tibulle. C'est qu'en effet, si Régnier a quelquefois l'énergie effrontée de Juvénal, ce n'est pas qu'il brave l'honnêteté ; il l'ignore. N'oublions pas de mentionner ses poésies, dont quelques-unes, composées un peu avant sa mort, présentent des marques édifiantes de son repentir.

La première édition des œuvres de Régnier est de 1608. Comme toutes celles qui se firent de son temps, elle est remplie de fautes typographiques; il ne s'inquiétait pas plus d'en surveiller l'impression que de répondre à ses critiques. La plus nouvelle édition est celle qu'a donnée M. Viollet-Leduc (Paris, 1822 et 1823) ; elle est précédée d'une *Histoire de la Satire en France.*

J. DEBARBOUILLER.

ROUZEAU (Simon).

Il naquit à Orléans, vers le milieu du XVIe siècle, de Pierre Rouzeau, chirurgien, et alla fort jeune étudier la médecine à Lyon. Il s'y appliqua avec tant d'ardeur, qu'il fut choisi pour être prieur des étudiants en chirurgie aux écoles de cette ville. De retour à Orléans, il continua d'exercer son art et s'y fit recevoir maître en 1587. En ce temps-là, les médecins eux-mêmes étaient

Digitized by Google

poètes, et Rouzeau se fit connaître par quelques poésies dont l'amour et le vin étaient le thème favori. La reine de Navarre, qui n'était pas prude, en fit son chirurgien ordinaire.

Il fit paraître, en 1598, son *Histoire de Doride*, ouvrage fort licencieux, où la pudeur est blessée à chaque page. C'est une description presque anatomique de tous les charmes réels ou imaginaires que l'auteur désirait trouver dans sa maîtresse; il entre dans des détails minutieux et ne craint pas d'appeler les choses par leur nom. Rouzeau fit hardiment la dédicace de son poëme à Madame de La Châtre, veuve du gouverneur d'Orléans, qui poussa un peu loin la complaisance en laissant imprimer son nom en tête de cette pièce.

Simon Rouzeau composa dans le même temps un poëme d'environ huit cents vers, sous ce titre curieux : l'*Hercule Guespin*. C'est un éloge du vin d'Orléans. Le sujet était si ingrat qu'il ne faut pas s'étonner si la poésie de l'auteur se ressent un peu du crû.

Au lieu d'invoquer à son début, selon l'usage antique et solennel, les Muses gardiennes de la source Hippocrène, les nymphes des fontaines et les Tritons *escaillés*,

Je veux chercher Bacchus au fond d'une taverne,

dit-il ; et quittant la lyre pour la flûte et le tambour, couronné de lierre et de pampre, le tyrse en main, il invite sa Muse vineuse à faire gaillardement danser les Thyades et les Bacchantes. Les saints qu'il invoque, c'est Noé, le père des vendanges, c'est Bacchus, dont il énumère les innombrables épithètes, Bacchus, le dieu le plus universel, qu'on retrouve partout sous divers noms, et qui a poussé plus loin ses conquêtes que Sésostris et Alexandre.

Après avoir bu le coup de l'étrier, le poète fait, comme Hercule, le tour du monde, la tasse à la main, et goûte des divers crûs :

Afin que mon hautbois ait plus de mélodie,
Je veux mouiller mon anche au pressoir de Candie.

En bon Orléanais, Rouzeau déteste les Anglais, et il les plaisante de ce que le pampre ne tapisse pas leurs froids coteaux. Mais en revanche, il célèbre les excellents vins de France, et par-dessus tous le vin d'Orléans :

Digitized by Google

Ainsi que le lion est roy des animaux,
Et l'aigle, aux yeux d'acier, l'empereur des oiseaux,
Ainsi notre bon vin sur tous les vins doit être
Vaillant, premier, soleil, roy, empereur et maître.

Tous les crûs de la province ont une mention honorable : le blanc et le clairet ; ceux de *Rebrechien*, de bachique mémoire *(area Bacchi)*, et ceux du bocageux Loury, l'auvernat fumeux, le lignage et tant d'autres que l'auteur n'ose pas énumérer, sans quoi, dit-il,

Mon poëme enflerait plus gros qu'une Iliade.

Les maisons de campagnes qui ornaient déjà les riants coteaux des bords du Loiret, ont fourni à l'auteur le sujet de jolies descriptions que le cadre étroit de cette notice ne nous permet pas de citer. En somme, ce poëme, très-médiocre comme conception, fourmille de jolis détails, et, à la verve de maint épisode, il est aisé de voir que l'auteur était plein de son sujet.

Rouzeau a enfin composé des *Loisirs poétiques*, recueil de pièces de vers manuscrites conservées dans quelques cabinets d'amateurs. On y remarque quelques épigrammes contre les professeurs de l'Université d'Orléans. On place la mort de Simon Rouzeau en 1623. Son épitaphe, recueillie parmi celles du Grand-Cimetière, lui donne toutes les vertus possibles ; mais, pour nous, elle peint moins fidèlement que ses œuvres la figure épanouie et rabelaisienne de l'Épicurien orléanais.

CH.-F. LAPIERRE.

GARNIER (Sébastien).

Garnier naquit à Blois, au XVIe siècle, d'une famille de magistrats illustres et d'ancienne noblesse. Il fut conseiller, puis avocat, et, en 1584, procureur du roi au comté et bailliage de Blois. Il remplit ses fonctions avec énergie, dans des temps difficiles.

Il soutint la cause de Henri IV contre la Ligue par son poëme épique de la *Henriade*. Le roi en accepta la dédicace ; mais il ne paraît pas que l'auteur ait eu beaucoup à se louer de la générosité du Béarnais, bien qu'il l'ait sollicitée plus d'une fois.

La *Henriade* de Garnier embrasse les événements qui se passèrent

Digitized by Google

depuis le commencement du siége de Paris jusqu'à l'entière destruction de la Ligue. Elle est divisée en seize livres publiés à Blois *chez la veuve Gomet, rue du Puits-du-Cartier*. Les huit premiers livres furent imprimés en 1593, les huit derniers en 1594; de ceux-ci on n'en retrouve que deux; on pense que les six autres sont perdus.

Le poëme de Garnier tomba bientôt dans l'oubli, et il y serait resté, si Fréron et les ennemis de Voltaire n'en avaient publié une nouvelle édition, en 1750, pour l'opposer à la *Henriade* de ce poète.

Au milieu d'incorrections nombreuses, d'expressions vieillies, d'inversions forcées, on rencontre dans l'œuvre de Garnier quelques morceaux écrits avec une certaine verve poétique et inspirés par un profond amour pour sa patrie : les sentiments y sont souvent nobles, vrais, et exprimés avec énergie; mais elle n'est pas comparable à celle de Voltaire.

Garnier publia, en 1593, sa *Loyssée*, poëme sur la croisade de saint Louis en Egypte. On n'en a que les trois premiers chants; l'auteur déclare qu'il a été obligé d'imprimer ce commencement pour satisfaire la princesse Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, qui le lui avait demandé. L'auteur promet la suite, mais on ne l'a pas.

Quoiqu'il prétende lui-même, dans un sonnet, que cet ouvrage l'emporte sur l'*Odyssée* d'Homère, il est inférieur à sa *Henriade*, et ne peut pas même être mis en parallèle avec le *Saint Louis* du Père Lemoine. Dans une élégie adressée à Henri IV, Garnier se compare à Virgile et promet d'effacer par ses ouvrages tous les écrivains de l'antiquité. D'autres pièces prouvent dans ce poète un amour-propre beaucoup plus grand que son talent. En tête de sa *Henriade*, on voit un sonnet d'un nommé Allaire, qui y fait l'éloge des illustres Blésois de son temps; il préfère Garnier aux autres. L'œuvre de ce poète n'en est pas moins retombée dans l'oubli; les savants seuls en connaissent l'existence. Blois possède un exemplaire intact de la première édition.

Ce livre a été remis en lumière par M. Dupré, bibliothécaire-adjoint de cette ville.

J. D.

Digitized by Google

DU LORENS (JACQUES).

Étant jeune avocat, après être docteur,
Et voyant qu'au barreau je n'étais qu'auditeur,
Que d'autres moins savants plaidaient pour les parties,
Moi de jeter le froc, par dépit, aux orties,
Détester le bonnet, n'aller plus au palais,
Où l'on m'eût souvent pris sans cause et de relais.

C'est ainsi que Du Lorens raconte lui-même qu'il abandonna le droit pour la poésie satirique. Mais il n'est pas vrai *que de dépit il ait jeté le froc aux orties,* puisqu'en quittant Paris il vint à Chartres et exerça la profession d'avocat au présidial de cette ville.

Jacques Du Lorens, sieur d'Oiré, était né en 1583, à Châteauneuf-en-Thymerais. La terre d'Oiré lui fut apportée en dot par sa femme, Geneviève Langlois, avec des biens considérables. Du Lorens ne s'en plaignit pas :

J'ai du bien, grâce à Dieu, ce qu'il m'en faut pour vivre.

En 1613, Du Lorens quitta Chartres avec sa famille et fut revêtu de la charge de baillif, vicomte de Châteauneuf, et devint plus tard lieutenant-général du bailliage, avec la charge de président de nouvelle érection.

Certains mémoires du temps mentionnent *condamnation de grosses amendes et de grands dépens,* au profit de Me Lorens, avocat du roi, pour *excès, injures et libelles diffamatoires.* Si l'on en croyait ces assertions quelque peu défavorables, ce serait moins dans un ouvrage assez estimé sur les *annotations des coutumes de Châteauneuf, Chartres et Dreux*, que dans son goût pour la poésie satirique, qu'il faudrait prendre les traits qui conviennent le mieux à la physionomie de M. le grand bailli de Châteauneuf.

Boileau s'est emparé avec la supériorité du génie de presque tous les sujets ébauchés avec verve par Du Lorens dans ses vingt-six satires : *le Mariage, la Noblesse, les Embarras de Paris, les Dangers de la vie satirique,* &c. Il faut lire avec soin notre poète pour voir s'épanouir dans son œuvre sa curieuse et bizarre figure; en suivant le lourd galop de ses vers, on croit toujours que l'auteur va avoir de l'esprit, et l'on arrive essoufflé à la fin du volume. Comme il ne

Digitized by Google

cesse de parler de lui, son style est tout l'homme ; il aimait le vin et la querelle, était sujet au gros rire et aux coups de boutoir ; grivois sans vergogne, toujours prêt à injurier ses voisins, ses confrères et à battre sa femme ; il est vrai que ce dernier droit était acquis en ce temps-là à la bonne bourgeoisie, mais ce droit entraînait des devoirs. Du Lorens a l'indiscrétion de s'en plaindre au public et de conter à tout le monde que sa femme avait des tracasseries de jour et des inquiétudes de nuit qui l'empêchaient de vivre en paix. Aussi sa théorie du mariage dégénère en une physiologie d'un fort mauvais goût ; il n'y a même plus de laquais pour en rire. Mme Du Lorens avait enrichi notre avocat, de là un peu d'aigeur et d'exigence, peut-être :

Tout ainsi qu'un prêcheur, s'il entend le métier,
Sur trois mots de saint Luc fait un sermon entier,
Elle, sur un ruban, sur un linge, une écuelle,
Un mouchoir égaré, bâtit une querelle
Qui commence au matin et n'achève qu'au soir....

Et pas toujours encore ; mais ce n'était pas une raison pour se consoler de la mort de la bonne dame par une épitaphe qu'on lui prête et qu'il a dû faire, l'ingrat !

Ci-gît ma femme, ah ! qu'elle est bien,
Pour son repos et pour le mien.

Du Lorens avait la rage d'écrire des vers, c'est ce qu'il appelle le mal du bout des doigts : il s'adressait de préférence aux faux dévots, aux *marmiteux*, aux pédants dont il décrit ainsi la tournure :

On voit à leur marcher quatre choses ensemble,
Le trot et l'entrepas et le galop et l'amble.

Aimant le clairet et le blanc, c'était de son siècle ; il se gardait de faire :

Comme fait aujourd'hui ce gentilhomme à lièvre,
Qui croit en avalant son cidre que ce soit
De ce que Ganymède à son maître versoit.

Quoi qu'il en dise sur les préjugés de la naissance, Dulorens paraît peu content de la sienne, et sa muse, qui prêche l'égalité des hommes, se contenterait fort bien de quelque titre nobiliaire :

Digitized by Google

Si le bon père Adam n'eût pas mordu la pomme,
Tout le monde aussi bien eût été gentilhomme.

Il aimait peu la noblesse de cour et encore moins celle de campagne; pourtant c'est au roi qu'il adresse quelques vers calins, humble flatterie dictée par la peur :

Dessous le règne heureux de Votre Majesté
Nous faisons imprimer en toute liberté.

Il ajoute plus loin :

Que c'est bien fait à vous d'aimer le cardinal,
Qu'on peut de la vertu nommer l'original !

Quand le trait piquant faisait défaut, Du Lorens ramassait quelque grosse bouffonnerie; il brave, même en rimant, l'honnêteté, à ce point qu'une dame de nos jours pourrait croire en certains vers qu'il parle latin. Nous avons sous les yeux un curieux volume de ses œuvres; l'ongle magistral d'un érudit de son temps a marqué d'un profond sillon les endroits scabreux, les feuillets en sont labourés. Ce poète-avocat aimait, comme tous les critiques, les livres rares, les tapisseries et les meubles de prix ; son cabinet de peinture fut seul évalué à dix mille écus :

Mon petit cabinet des beautés me découvre
Que je ne verrais pas dans les chambres du Louvre.

C'est ce que Madame Du Lorens ne voulut jamais comprendre; elle trouvait, la digne femme, que l'art coûtait gros, et voilà pourquoi, chez M. l'avocat de Chartres, il y eut des querelles de ménage.

ERNEST PILLON.

DE ROTROU (JEAN).

Il naquit à Dreux en 1609; sa famille était originaire de Normandie; un de ses ancêtres avait été lieutenant-général au bailliage de Dreux en 1561.

Rotrou commença ses humanités dans sa ville natale et les finit avec succès à Paris. Il étudia les classiques grecs, et la lecture de Sophocle lui révéla sa vocation poétique.

Digitized by Google

Néanmoins, il débuta, en 1628, par deux pièces très-faibles, dans lesquelles l'inspiration des anciens modèles ne se montre guère. L'une d'elles, la *Bague de l'oubli,* n'est qu'une mauvaise imitation d'un imbroglio de Lope de Véga. Il avait alors dix-neuf ans, et son âge demandait grâce pour ses fautes.

Le mariage de Louis XIII avec la fille de Philippe III avait mis la littérature espagnole en grande faveur; Rotrou se laissa entraîner au goût du temps, et chercha à piquer la curiosité par l'imprévu des événements plutôt qu'à émouvoir le cœur par la peinture des passions. Corneille devait suivre quelque temps la même voie, mais sans s'égarer aussi loin que Rotrou.

Après la représentation des *Occasions perdues*, pièce imitée de l'espagnol, Richelieu lui témoigna son approbation et lui donna une pension de 600 livres. Le poète remercia par une ode qui fut fort goûtée du protecteur. Richelieu l'associa aux écrivains qui travaillaient sous sa direction à des pièces de théâtre dont ce grand ministre leur fournissait le canevas. Ces écrivains étaient : P. Corneille, Boisrobert, Colletet et l'Etoile.

Cette collaboration rapprocha Rotrou de Corneille et forma entre eux les premiers liens d'une intime amitié, à laquelle Rotrou se montra noblement fidèle, lorsque, seul des auteurs dramatiques, il prit la défense du *Cid,* attaqué par Richelieu.

Cette union ne fut pas non plus sans influence sur le talent et le succès de ces deux grands hommes. Corneille admirait dans Rotrou une rectitude de jugement, une finesse d'esprit, une haute raison qui en faisaient un guide sûr pour un poète; il suivait ses conseils, profitait de ses observations judicieuses, et, quoiqu'il fût plus âgé de trois ans, comme la réputation de Rotrou était déjà établie par deux succès avant l'apparition du *Cid,* Corneille l'appelait *son père.*

De son côté, Rotrou, à l'exemple de son ami, résolut d'étudier plus à fond qu'il ne l'avait fait jusque-là les chefs-d'œuvre des Grecs. C'était se rapprocher du vrai, c'était apprendre à chercher dans la nature même le développement des passions et la véritable grandeur des sentiments. Les fruits de ce double commerce avec Corneille et avec les anciens se montrent dans les pièces qu'on regarde comme les meilleures de notre poète, dans *Cosroès* et dans

Digitized by Google

Venceslas. A l'époque où elles parurent (1647 et 1649), le public avait applaudi déjà le *Cid, Horace*, *Cinna, Héraclius* et *Rodogune*. Cette heureuse émulation produisit, à la suite du *Polyeucte* de Corneille, le *Saint-Genest* de Rotrou (1646), « œuvre presque unique par l'originalité de la conception, un mélange de naïf et de profond, de comique et de sublime. » Voltaire compare quelques endroits du *Polyeucte* et du *Saint-Genest*, et il ne craint pas de donner quelquefois l'avantage à Rotrou.

Celui-ci, néanmoins, rendait modestement hommage à la supériorité de Corneille, et dans cette même pièce, il place une tirade toute épisodique dans laquelle il dit, par la bouche de l'acteur Genest :

> Ces poëmes sans prix, où son illustre main,
> D'un pinceau sans pareil ont peint l'esprit romain,
> Rendront de leurs beautés votre oreille idolâtre,
> Et sont aujourd'hui l'âme et l'amour du théâtre.

Ce hors-d'œuvre était peut-être contre les règles de l'art; mais combien y a-t-il d'écrivains qui soient capables d'une pareille faute?

De 1628, époque de son début dans la carrière dramatique, jusqu'en 1650, époque de sa mort, Rotrou composa près de quarante pièces de théâtre : sept tragédies, dix-sept tragi-comédies et treize comédies ; toutes sont en cinq actes et en vers, mais toutes ne sont pas des chefs-d'œuvre.

Cette fécondité malheureuse s'explique dans Rotrou par une grande richesse d'imagination, mais aussi par un amour excessif du jeu qui le poussait souvent à mettre son talent au service de sa passion. Elle était si forte, que, pour en prévenir les funestes conséquences, il répandait dans un bûcher, au milieu des fagots, l'argent que lui rapportaient ses ouvrages : la difficulté de le retrouver mettait le joueur à l'abri du risque de tout perdre à la fois.

Parmi les comédies de Rotrou, trois sont imitées de Plaute : les *Ménechmes*, les *Captifs*, les *Deux Sosies* (1). Cette dernière eut un grand succès ; elle a passé pour un des chefs-d'œuvre de l'auteur, jusqu'à ce que l'*Amphitryon* de Molière l'eût fait tomber dans l'oubli.

(1) Un poète italien, Ludovico Dolce, a aussi imité l'*Amphitryon* de Plaute, dans une comédie intitulée : *Il merito* ; Dryden a traité ce sujet, en profitant de l'*Amphitryon* de Molière. Une pièce a été jouée sous le même titre à Vienne.

Digitized by Google

Au reste, Molière, qui, par droit de génie, *reprenait son bien partout où il le trouvait*, en a imité plusieurs scènes et emprunté quelques traits, mais il n'a pas toujours surpassé son devancier.

La première scène de la *Sœur généreuse*, de Rotrou, a fourni encore à Molière la première des *Fourberies de Scapin*, cette même pièce où il a inséré deux scènes du *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac.

Parmi les tragi-comédies, on distingue *Iphigénie en Aulide*, empruntée, ainsi que l'*Antigone*, au théâtre d'Euripide. Cette pièce, bien qu'elle n'approche pas du modèle, présente « des scènes que « Racine seul pouvait faire oublier (1). »

Au nombre des tragédies, nous avons signalé surtout *Cosroès* et *Venceslas*. *Cosroès* pèche par le plan et par ce pressant intérêt qui est l'âme des ouvrages dramatiques; mais on y trouve une exposition claire, vive et passionnée, des sentiments nobles et touchants, des vers d'une grande beauté et des traits sublimes, tels que Corneille savait les trouver.

Le sujet de *Venceslas* est emprunté à un drame espagnol de Francesco de Roxas. Sans doute, la pièce française n'est pas parfaite, mais le fond en est vraiment tragique et les caractères bien soutenus. On admire ce vieux roi, d'abord indulgent pour son fils jusqu'à la faiblesse, mais, à la fin, juste jusqu'à l'héroïsme; on admire ce ministre qui pardonne les outrages qu'il a reçus du jeune prince et veut sauver la vie à son plus grand ennemi. Surtout le caractère de Ladislas est traité de main de maître; on l'accuse, mais on le plaint. La violence de sa passion, son désespoir, quand il connaît son crime, sa résignation et sa fermeté, lorsqu'il est condamné à mort, sont des circonstances qui mettent de son côté le spectateur. « Ce « caractère, dit La Harpe, est l'original de celui de Vendôme, et, « quoique celui-ci soit supérieur, c'est beaucoup pour la gloire de « Rotrou que Voltaire ait trouvé chez lui ce qu'il a surpassé. »

Le style de Venceslas manque quelquefois de correction et d'élégance; on y trouve de la recherche et de la déclamation, mais il a presque toujours de la vérité, de la chaleur et une simplicité noble et

(1) MARMONTEL.

Digitized by Google

touchante. Cette tragédie fut retouchée par Marmontel et par Colardeau, en 1759. Ce *Venceslas retouché* est la première nouveauté qui fut jouée à la Comédie-Française, après qu'on eut supprimé les bancs des spectateurs sur le théâtre.

Rotrou ne fit pas partie de l'Académie française, parce qu'il fallait, pour cela, résider à Paris, et qu'il demeurait toujours à Dreux.

Telle fut la vie, telles sont les principales œuvres de Rotrou ; mais on ne le connaitrait pas tout entier, si l'on ne savait la touchante histoire de sa mort : elle a prouvé que, chez lui, le cœur de l'homme était plus grand encore que le génie du poète. En 1810, l'Académie française donna la *Mort de Rotrou* pour sujet de son concours littéraire : le prix fut décerné à Millevoye; nous citerons dans notre récit quelques-uns des vers du jeune lauréat.

Rotrou occupait la place de lieutenant civil et criminel du bailliage de Dreux, en 1650, et il avait su mériter l'estime et la confiance de ses concitoyens. Une maladie épidémique se répand tout-à-coup dans la ville; une sorte de fièvre pourprée, rebelle à tous les secours de l'art, fait des ravages effrayants et menace de détruire la population entière. Le poète se trouvait alors à Paris pour la *mise en scène* d'une de ses pièces. Il apprend ce funeste désastre au milieu de ses triomphes tragiques :

Rotrou frémit ; il sait qu'un hameau protecteur
Retient loin des dangers les enfants qu'il adore ;
Mais ses concitoyens sont sa famille encore.
Ni les transports flatteurs de ce peuple exalté,
Ni les gémissements de son frère attristé,
Ni les touchants regrets, ni l'amitié sincère
Du grand homme chéri qui le nommait *son père*,
Rien ne l'arrête ; il part, seul, à travers la nuit,
Et cherche les périls comme un autre les fuit.

Il arrive à Dreux et n'y trouve que la mort et un affreux silence :

Ce peuple entier cédant au malheur qui l'accable,
De vivre et de mourir à la fois incapable,
N'ose pour son salut tenter un noble effort ;
L'effroi produit l'effroi, la mort produit la mort !

Rotrou seul conserve du courage et tâche d'en inspirer à ses concitoyens; il est partout, il se multiplie :

Digitized by Google

Il agit, il ordonne, il menace, il supplie...
Le poids de la fatigue en vain l'accable, en vain
La fièvre de la mort fermente dans son sein.

Rien ne peut l'arrêter ; son frère, qui avait voulu l'empêcher de quitter Paris, veut l'y rappeler :

Immuable, il répond, au frère qui l'implore :
« Pour la vingtième fois j'entends, depuis l'aurore,
« Sonner l'airain fatal... je l'entends sans effroi :
« Ce soir, si Dieu l'ordonne, il sonnera pour moi. »

En effet, trois jours après, le 28 janvier 1650, la tombe de Rotrou s'ouvrait après celle de tant d'autres victimes ; mais l'intrépide magistrat avait mérité une couronne plus belle encore et plus durable que tous ses lauriers poétiques.

C. BRAINNE.

CHEVILLARD (François).

Né à Orléans, d'une famille obscure, François Chevillard était fils d'un pauvre tisserand. Il fut d'abord placé comme enfant de chœur à l'église cathédrale de cette ville, où son intelligence ne tarda pas à lui attirer les bonnes grâces du Chapitre. Bientôt après il s'engagea dans les ordres, et le 19 juin 1639, il obtint l'une des deux prébendes desservies à l'autel de Saint-Mamers. Ce fut en reconnaissance de ce bienfait qu'il composa ses *Portraits parlants*, petits médaillons poétiques où se trouvent gracieusement encadrés les figures radieuses et l'esprit enjoué des bons chanoines.

Être né poète et se nommer François Chevillard, c'est vraiment jouer de malheur. Aussi ses amis ont-ils essayé de modifier son nom par d'ingénieux anagrammes. Dans ce nom malencontreux ils ont fini par trouver : *l'art François achevé ; Chéri du franc soleil ;* éloges déjà flatteurs, mais qui sont dépassés encore par cet autre : *celui-là fait Ronsard.*

Bien que le chanoine orléanais ait été gâté par l'imitation des défauts de son modèle ; on rencontre çà et là dans ses œuvres quelques strophes d'une bonne facture, que Malherbe lui-même n'aurait pas désavouées : celle-ci, par exemple, tirée d'une ode en l'honneur du Saint-Sacrement de l'autel :

Digitized by Google

Tombeau de la philosophie,
Escueil des superbes esprits,
Abysme où se trouvent surpris
Ceux que la raison fortifie;
Flambeau qui n'a de la clarté
Que pour luire à l'humilité;
Miroir où la divine essence,
Se montrant à ses confidents,
Leur fait trouver par sa présence
Un refuge au milieu des divers accidents.

Par malheur ces élans sont rares, et l'affectation, le mauvais goût ne tardent pas à se montrer. Nous n'en citerons qu'un exemple, emprunté à la pièce de vers sur l'habitation du savant M. Dufos, chanoine de Saint-Aignan. Après avoir décrit minutieusement la cuisine et l'office, puis le jardin et la bibliothèque, l'auteur nous conduit à la salle d'honneur :

Là, le dos d'une cheminée,
Bien plus forte que les géants,
Porte la ville d'Orléans
Sans en être encore échinée.
On pourrait craindre avec raison
Quelque surprise en trahison
Du feu qui l'assiége au derrière,
N'était qu'on a fait prudemment
Y mestre aussi la rivière
Pour éteindre l'embrasement.

Nous citons d'ailleurs ces vers dans un intérêt artistique : la vue d'Orléans, que possède aujourd'hui notre Musée, ne pourrait-elle pas provenir de l'héritage de M. Dufos?

Mais l'œuvre principale de Chevillard, du moins la plus longue, est la *Mort de Théandre, ou sanglante tragédie dédiée aux âmes fidèles*. Cette pièce n'est déjà plus un mystère, mais elle est loin, bien loin encore d'être une tragédie.

Montaigne dit quelque part : « Le temps attache des rides à l'es-« prit comme au visage. » La muse de Chevillard, en vieillissant, devint aussi bilieuse et *songearde*. On en peut juger par les plaintes d'un mélancolique, son œuvre dernière, soupirs que l'on croirait échappés de la poitrine de Gilbert :

Digitized by Google

Je me plais aux lieux mortuaires;
Les gibets et les cimetières
Me sont d'agréables séjours;
Car ces lieux jonchés de cadavres
Sont autant de ports et de hâvres
Où l'on prend terre pour toujours.

On a enfin de cet écrivain plusieurs dissertations religieuses sur les mystères; puis son livre du *Grand-Tout*, espèce d'encyclopédie où sont réunies toutes les sciences sacrées et profanes, ce qui n'empêcha pas que le *Grand-Tout* n'ait été appelé plus tard le *Grand-Rien*; enfin une épitaphe à la mémoire du révérend Père Lefèvre, épitaphe fort honorable pour les qualités du défunt, si elle n'accuse pas la prolixité de l'auteur, car elle n'a pas moins de deux cents vers.

François Chevillard mourut en 1678, à Bourg-la-Reine, dans un voyage d'Orléans à Paris.

A. JACOB.

DE CAILLY (JACQUES).

La famille de Cailly est une des plus anciennes de l'Orléanais; un Guy de Cailly fut l'hôte de Jeanne d'Arc en son château du Reuilly, près de Chécy. Entraîné par l'ascendant de l'héroïne, il la suivit dans les combats du siége, et quand elle fut blessée à l'assaut des Tourelles, ce fut lui qui la soutint et l'assista. Plus tard, une de ses petites-filles épousa un arrière-neveu de la Pucelle.

Il y eut plusieurs poètes dans cette famille : on lit d'eux diverses pièces dans le recueil que Charles du Lys a consacré à la louange de Jeanne d'Arc; on y remarque surtout ceux que sa femme, Catherine de Cailly, a faits pour clore ce recueil. De Cailly, en versifiant, suivit donc des traditions de famille.

Il était né à Orléans en 1604. On ne connaît rien de sa vie, et sans le petit volume qu'il publia, il serait complètement ignoré; tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut chevalier de l'ordre de Saint-Michel, gentilhomme de la chambre du roi, qu'il suivait la cour, et que quoiqu'il y fût bien venu et vécût dans une sorte d'in-

Digitized by Google

timité avec Colbert, il ne demanda et n'obtint jamais aucune faveur. Il mourut en 1673.

La bonne société accueillait de Cailly et recherchait ses productions. Le père Bouhours l'appelle le plus naïf de nos poètes; Titon du Tillet lui a donné une place honorable sur son *Parnasse*, et, de nos jours, Nodier, qui l'affectionnait de prédilection, l'a mis au rang des petits classiques français.

Son bagage n'est pas lourd pourtant, mais, comme il le dit lui-même de son livre :

Nous ne sommes pas grand, mais le monde nous lit.

Ses quatrains, ses épigrammes coururent long-temps de bouche en bouche et faisaient les délices des ruelles; ce ne fut qu'en 1667, alors qu'il avait plus de soixante ans, que ses amis le décidèrent à les livrer au public : il ne le fit toutefois qu'en déguisant son nom sous le pseudonyme anagrammatique de d'ACEILLY.

Ce volume est devenu d'une telle rareté que Nodier, en réimprimant de Cailly, déclare ne l'avoir jamais vu. On attribue ce fait à une bizarrerie que contient le titre de l'ouvrage; tout au bas, on lisait ces mots : *Et se donne au Palais*. Quelques personnes se méprirent à cette annonce et voulurent avoir le livre gratis: de Cailly, dit-on, s'en blessa et lacéra le frontispice : l'édition, ainsi déshonorée, tomba au vieux papier. Ce titre offre encore une autre singularité; il porte : *Tome premier*, bien qu'il n'en ait jamais paru qu'un seul. On suppose que de Cailly avait en portefeuille un second volume préparé: si cela est vrai, nous devons en déplorer la perte : et il ne serait pas étonnant qu'il en fût ainsi. De Cailly attachait, en effet, peu de prix à ces productions légères. « Ce sont, dit-il, dans sa préface, « des choses qui m'ont si peu coûté, que la perte n'en doit pas être « considérable; c'est un petit bien que j'ai trouvé dans mon esprit, « par hasard, sans y fouiller, et même sans songer qu'il y fût. Les « pensées m'en sont venues non-seulement sans contrainte, mais « encore bien souvent à la foule, et il m'a semblé presque toujours « que les vers se faisaient d'eux-mêmes, et que les rimes venaient « de leur plein gré se placer justement à l'endroit où elles devaient « être..... je les ai faits en me divertissant et sans aucune « attache. »

Digitized by Google

C'est là, sans doute, le secret de ce naturel, de cette aisance qui caractérisent les poésies de de Cailly : toujours simple, même quand il est fin et spirituel, ses petites pièces sont pleines de clarté; elles ne dépassent guère le dixain, et le plus souvent ne s'élèvent pas au-delà de quatre vers, mais qui sont d'une exquise netteté; et, dans ce genre de pièce, c'est là un mérite éminent. Tout poëme en effet, fût-ce un quatrain, a besoin d'une exposition, d'un nœud, d'un dénoûment : il faut que la pensée s'y développe, et l'habileté est de le faire sans gêne, avec grâce, en aussi peu d'espace. De Cailly est merveilleux à cet égard. Ses petites poésies n'ont pas besoin d'un titre qui en annonce le sujet au lecteur; elles sont complètes en elles-mêmes; qu'elles comprennent une louange délicate et détournée, comme celles qu'il adresse à Louis XIV ou à Colbert, quelque plaisanterie, quelque bon mot, que ce soit un trait satirique ou une simple pensée rimée, ses quatre ou ses six vers suffisent pour tout faire comprendre : et souvent une chute piquante, parfois inattendue, vient encore ajouter au plaisir de l'esprit. Il sait louer finement et badine avec grâce; ses madrigaux sont sans fadeur, ses plaisanteries sans prétention, ses malices sans fiel; son allure a de temps à autre un certain libertinage qui semble inhérent au genre dont Martial et Catulle sont les modèles; mais en lui on ne saurait s'en effaroucher; il manie habilement la raillerie et sait y mêler cette pointe de moquerie incisive qu'il semble devoir à son origine *guépine*.

S'il rend une pensée délicate, un bon mot, une moralité, ni la rime, ni la mesure ne le gênent; son vers, toujours aisé, exprime l'idée aussi nette, aussi facile que pourrait le faire la prose.

Il a cela de particulier encore qu'il n'imite personne ; ses pensées sont à lui; il tient même, et il y revient souvent, à ce qu'on sache que l'étude et l'antiquité ne lui fournissent pas de secours; il craindrait qu'elles n'altérassent son naturel et son originalité.

Quelquefois la liberté de paroles de l'époque où il vivait rend certaines de ses expressions mal sonnantes à des oreilles devenues sinon plus chastes, au moins plus susceptibles. Parmi ses pièces, aussi, il s'en trouve dont les plaisanteries peuvent aujourd'hui paraître usées, quelques-unes même sont communes; mais c'est le

Digitized by Google

très-petit nombre; beaucoup d'entre elles sont restées dans la mémoire des gens de goût, et l'on peut dire avec La Monnoye, qui a réimprimé de Cailly, que « si ceux qui ont loué ses épigrammes « en avaient voulu citer toutes les bonnes, il leur aurait fallu copier « les trois quarts du livre. »

F. D.

DESMAHIS DE CORSEMBLEU (JOSEPH-FRANÇOIS).

Desmahis occupe une place honorable au milieu de ces poètes de second ordre, gracieux, élégants et ingénieux qui ont brillé au XVIIIe siècle.

Né à Sully-Sur-Loire, le 3 février 1722, année de la mort du régent :

. . . . . .
Philippe n'était plus et je commençais d'être;
Je sortis du néant, il entrait au tombeau (1) :
. . . . . .

il fit ses humanités à Orléans. Sa famille jouissait d'une très-grande considération et son père remplissait de hautes fonctions dans la magistrature : il était lieutenant-général de la ville de Sully.

S'il est vrai que l'avenir d'un homme dépende souvent de ses premières impressions, on peut dire que Desmahis était prédestiné à la carrière qu'il a embrassée.

Chapelle, Chaulieu, Fontenelle et Courtin avaient habité Sully et y avaient composé quelques-uns de leurs ouvrages.

Élevé dans un pays peuplé de souvenirs qui parlaient bien haut à sa jeune imagination, affectueux et impressionnable, doué d'une âme ardente, le jeune Desmahis ne pouvait échapper à la poésie. Aussi, dès sa première jeunesse, il fit des vers qui contenaient le germe d'un talent précoce et déjà distingué.

M. de Corsembleu s'alarma bientôt de ces dispositions. Entouré de l'estime générale, revêtu de grandes fonctions, possesseur d'une belle fortune, il rêvait pour son fils les dignités de la magistrature et

(1) Epître à Madame de Marville.

Digitized by Google

pouvait facilement lui en ouvrir l'accès; en vain la sollicitude paternelle fit entendre ses conseils, quelquefois dicta ses ordres, rien ne put détourner Desmahis, rien ne put l'arracher à cette *influence secrète* dont parle Boileau : Desmahis était poète!

Bientôt une circonstance se présenta qui accrut encore son penchant, et fit cesser en lui toute irrésolution.

Voltaire vint habiter Sully et passa quelque temps chez M. de Corsembleu. Il est facile de se représenter la joie, l'enivrement de Desmahis. Voltaire, le grand poète ! l'écrivain illustre ! il allait le voir, lui parler, recevoir ses conseils ! avec quel enthousiasme, quelles craintes il l'aborda!

Voltaire eut bientôt deviné tout ce qu'il y avait d'avenir dans ce jeune homme. Leurs entretiens furent longs, affectueux; il l'encouragea, et plus tard même, lui adressa une épître en vers.

. . . . . .
Vos jeunes mains cueillent les fleurs
Dont je n'ai plus que les épines.
. . . . . .
Tout s'éteint, tout s'use, tout passe;
Je m'affaiblis et vous croissez.
Mais je descendrai du Parnasse
Content si vous m'y remplacez.

A partir de ce moment, sa famille toute entière fut forcée de renoncer à une lutte désormais inutile. Desmahis vint à Paris; il avait dix-huit ans. Voltaire le prit, pour ainsi dire, par la main et le présenta partout comme son élève; aussi chacun se disputa son amitié; les beaux esprits de la capitale le recherchèrent, et notre poète fut partout accueilli avec empressement.

Il travailla à l'*Encyclopédie* : les articles *Fat et Femme* sont de lui; il composa un grand nombre de pièces fugitives dont la versification harmonieuse et élégante assura un rang honorable à leur auteur. Plus tard il tenta la fortune du théâtre et débuta en 1750 par l'*Impertinent*. Cette comédie, la plus remarquable de celles qu'il composa, fut suivie du *Triomphe du Sentiment*; puis vinrent la *Veuve coquette* et l'*Honnête Homme*.

L'*Impertinent* eut un grand succès. Cette comédie, pleine d'esprit, de mots heureux, de réparties vives, renferme un grand nombre de

Digitized by Google

vers bien faits. L'intrigue est faible, mais ce défaut se trouve en quelque sorte racheté par une foule de beautés de détail. On y rencontre des maximes ingénieuses et quelques épigrammes très-piquantes.

On peut reprocher à Desmahis de manquer souvent de naturel et de prodiguer les ornements. Il a composé un grand nombre d'épîtres, madrigaux, etc.; quelques-uns de ces morceaux sont vraiment gracieux: ainsi, reportant sa pensée vers son pays natal, il évoque le souvenir de ces jardins de Sully dont les ombrages avaient abrité ses premières rêveries :

. . . . . .
Assis près de cette onde pure,
C'est au bruit, au tendre murmure
De ces légers ruisseaux, bordés de myrtes verts,
Que, saisi d'une douce ivresse,
Chapelle cadençait des vers.
C'est dans l'enfoncement de ce bocage sombre,
Que du plus grand des rois Voltaire évoquait l'ombre,
Qu'Apollon écoutait ses chants harmonieux.
C'est sur ces gazons, ces fougères
Que Fontenelle apprit la langue des bergères;
Que sur cette terrasse il mesurait les cieux.
. . . . . .

Il y a certainement de la grâce, du charme dans ces vers, et nous pourrions multiplier les citations de ce genre.

Quelques autres morceaux ont, au contraire, un ton précieux et affecté qui en rend la lecture fastidieuse. Les madrigaux, surtout, sont fades et empreints de cette afféterie qu'on retrouve si fréquemment dans les vers de Dorat.

Cette absence de naturel, cette ornementation qui parfois tourne au clinquant, sont en général les défauts dominants de Desmahis. Son style laisse quelque fois à désirer sous le rapport de la pureté, son goût sous le rapport de la délicatesse; mais on découvre chez lui de fréquentes beautés; souvent il déploie des qualités brillantes, et en somme, ce qu'il a laissé donne la mesure de ce qu'il aurait pu faire si sa carrière n'eût pas été si tôt brisée. En effet, il mourut à trente-neuf ans.

Digitized by Google

Après avoir parlé du poète, il nous reste à dire quelques mots de l'homme.

Desmahis apprit la vertu de bonne heure par l'exemple de toute sa famille. Doué d'un cœur accessible à toutes les nobles inspirations, il vécut dans le monde sans se corrompre. Une sensibilité profonde fut pour lui une source féconde de chagrins; mais rien ne put l'empêcher d'aimer les hommes, tant il y avait en lui de tendresse et de sérénité. Ami dévoué, il recherchait avec empressement l'occasion de rendre service, et, chose plus rare! il se montra toujours reconnaissant de ceux qu'on lui rendait; en un mot, Desmahis était plus qu'un homme de talent, c'était un homme de bien!

Et, à ce sujet, qu'on nous permette de transcrire ici la lettre qu'il écrivait à sa sœur, après la mort de leur mère. L'original de cette lettre, entièrement inédite, se trouve dans la précieuse collection d'autographes de M. Jarry, à l'obligeance duquel nous en devons la communication :

« Ma chère sœur,

« Je ne vous dirai rien sur la cruelle perte que nous avons faite, « la plus grande que nous pussions faire. Cet événement a pris si « fort sur ma fréle santé que je ne sçais pas comment je n'y ai pas « succombé. Depuis deux jours cela va un peu mieux, mais il s'en « faut encore beaucoup que je sois bien, car pour vivre il faut « manger et dormir. Au reste, on a très-grand soin de moi. Ayez- « en beaucoup de vous et de votre mari et de mon pauvre père qui « sans doute ignore son malheur. J'exige au nom de la plus tendre « amitié que mon frère ou vous m'écriviez toutes les semaines. Dites- « lui que j'approuve très-fort le parti qu'il prend de faire continuer « la communauté à mon père, et que j'approuverai toujours tout ce « qu'il fera.

« Si je lui ai envoyé une procuration ç'a été pour le mieux, crai- « gnant qu'il n'en eût besoin et ne voulant pas qu'il fût arrêté sur « rien par un défaut de consentement de ma part dans la forme. Il « l'a tout entier dans mon cœur. Il est vrai qu'il pourra y avoir des « choses où il faudra nous concerter, mais c'est uniquement parce « que l'un peut voir ce que l'autre n'a pas vu.

Digitized by Google

« Vous voilà, ma chère sœur, notre ménagère à tous. Regardez-
« vous de ce moment comme une véritable mère de famille, et
« joignez les qualités solides, que les occasions seules peuvent déve-
« lopper, à toutes les qualités aimables dont vous êtes douée.

. . . . . .

« Je vous embrasse et mon frère de toute mon âme. Je vous
« recommande mon père.

« Paris, 29 novembre. »

Doué d'une piété sincère, dont les entraînements de la jeunesse et du succès n'avaient pu le détourner qu'un instant, il montra une grande résignation dans ses derniers moments, et dans le cours de sa maladie, il manifesta à plusieurs reprises l'intention de consacrer, si Dieu le laissait vivre, son talent au triomphe de la religion. Le regret qu'il éprouvait d'avoir surtout chanté l'amour et les plaisirs lui fit désirer la destruction de quelques-uns de ses manuscrits. Il donna des ordres en conséquence; mais son confesseur, homme éclairé, obtint de lui la révocation de cette dernière volonté.

ALEXIS DE ROCHEFONTAINE.

PANARD (CHARLES-FRANÇOIS).

Panard est né à Nogent-le-Roi, près de Chartres, en 1694.

Poète aimable et facile, chansonnier par nature, et, pour ainsi dire, par instinct, il a porté dans sa vie toute la bonhommie, tout l'abandon qui respirent dans ses vers et qui l'ont fait nommer par Marmontel le *Lafontaine du vaudeville*. Sa vie s'est passée gaîment, dans l'insouciance, au sein de cette société aux mœurs légères, qui rendit si riante une partie du XVIIIe siècle, au milieu des gens de lettres et des gens de plaisir qui le recherchaient également : il était désiré dans les soupers élégants, mais il leur préférait la gaîté plus franche du Caveau et plus souvent encore la liberté du cabaret. Sans inquiétude de l'avenir et même du lendemain, laissant à ses amis les soins de sa vie et s'en remettant à eux de l'embarras de se vêtir et de se loger, jetant au hasard et abandonnant à qui le voulait les couplets qui tombaient de sa veine et semblaient découler de son verre, il chantait le plaisir, le vin qu'il aimait avec tendresse, avec recon-

Digitized by Google

naissance, comme la source où s'inspirait son talent, ou bien il rimait sans effort quelque moralité, quelque critique des mœurs du temps, mais toujours avec convenance. Ainsi vécut Panard jusqu'au moment où il fut frappé d'apoplexie, à Paris, le 13 juin 1765.

Aucun fait important ne se rattache à lui ; il ne fut que chansonnier et ne fit rien que des vers, sans même avoir la moindre prétention d'être auteur. Aucune étude classique n'avait en lui préparé la Muse, et il ne dut qu'à lui seul ses inspirations. Il végétait dans une place obscure de bureau, quand l'auteur comique Legrand le découvrit et le révéla, pour ainsi dire, à lui-même.

Gros et pesant, distrait, sans saillies dans la conversation, rien n'annonçait en lui la finesse de son esprit. Souvent assoupi au milieu de ses amis, ils le réveillaient pour solliciter de lui un couplet, une épigramme qu'il improvisait avec une rapidité, avec un bonheur qui les émerveillait toujours; puis, avec la même facilité, il se rendormait. Marmontel raconte que quand il allait, et cela arrivait fréquemment, lui demander quelque pièce pour le *Mercure* : *Fouillez*, lui disait Panard, *dans la boîte à perruque;* c'était-là qu'il jetait pêle-mêle les papiers remplis de ses vers et le plus souvent tachés de vin; *prenez*, *prenez*, disait-il alors, *c'est là le cachet du génie.*

Panard a beaucoup travaillé pour la scène, surtout pour les Italiens et le théâtre de la foire, quelquefois seul, plus habituellement en société avec Piron, Lesage, Fuselier, Favart, Fagan, etc. Ses pièces sont oubliées et méritent de l'être : on y remarque toutefois des couplets d'une facture élégante, et on en a retenu les vaudevilles. Là, il se trouvait sur son terrain, celui de la chanson. La chanson était son domaine et il a su l'agrandir. Avant lui, à moins qu'elle ne fût satirique, elle se bornait presque exclusivement à chanter l'amour et la table; dans ce genre aussi, Panard a excellé, et personne mieux que lui n'a su célébrer le plaisir; mais le premier il a porté dans la chanson la peinture des mœurs, des défauts, des ridicules de chaque âge et de chaque état; il y a introduit la critique et l'épigramme, mais toujours sans aigreur, et jamais sa malice ne se change en malignité. C'est un trait caractéristique de son talent que le respect des convenances dont il sait ne pas s'écarter sans que sa gaîté en soit altérée, et que l'absence de toute personnalité dans la peinture des travers de la société.

Digitized by Google

Il se rend avec raison cette justice dans le portrait qu'il trace de lui-même :

. . . . . .

Mon corps, dont la stature a cinq pieds de hauteur,
Porte sous l'estomac une masse rotonde
Qui de mes pas tardifs excuse la lenteur.
Peu vif dans l'entretien, craintif, distrait, rêveur,
Aimant sans m'asservir, jamais brune ni blonde,
Peut-être pour mon bien, n'ont captivé mon cœur.
Chansonnier sans chanter, passable coupletteur,
Jamais dans mes chansons on n'a vu rien d'immonde.
Soigneux de ménager, quand il faut que je fronde,
— Car c'est en censurant qu'on plaît au spectateur, —
Sur l'homme en général tout mon fiel se débonde.
Jamais contre quelqu'un ma Muse n'a vomi
Rien dont la décence ait gémi :
. . . . . .
D'une indolence sans seconde,
Paresseux, s'il en fût, et souvent endormi,
Du revenu qu'il faut je n'ai pas le demi ;
Plus content toutefois que ceux où l'or abonde,
Dans une paix douce et profonde,
Par la providence affermi,
De la peur des besoins je n'ai jamais frémi.
D'une humeur assez douce et d'une âme assez ronde,
Je crois n'avoir point d'ennemi,
Et je puis assurer qu'ami de tout le monde,
J'ai dans l'occasion trouvé plus d'un ami.

On a imprimé les œuvres de Panard en quatre volumes (Paris 1763), et en cela on lui a rendu un fâcheux service. Beaucoup des pièces recueillies, des fables, des cantates, des réflexions, etc., eussent été laissées par un ami éclairé dans la boîte où fouillait Marmontel. En général, quand Panard ne chante pas, il est froid, négligé dans son style, quelquefois commun. Exceptons-en pourtant quelques moralités qui peignent en même temps son caractère bienveillant et la douceur de ses mœurs.

Plusieurs de ses pièces détachées sont charmantes, mais ce qui le fera vivre, et ce qui vraiment lui donne rang parmi nos poètes, ce sont ses chansons. Franc et naturel dans son allure, Panard s'y distingue par l'aisance de la versification : rien ne le gêne dans sa marche, l'expression arrive toujours juste et à propos; il sait ployer l'idée à la forme du vers sans que le sens y perde rien. Ce qu'exige

Digitized by Google

de coupes diverses le rhythme du couplet ne l'embarrasse jamais : il y puise même une grâce toute particulière; les petits vers, dans ses chansons, se placent et s'intercalent heureusement pour le nombre, et souvent font image; les monosyllabes lancés avec bonheur ajoutent dans leur chute originale un mouvement et une expression piquante à sa poésie. Ses refrains, et jusqu'aux *flons-flons* de la vieille chanson, sont ramenés avec aisance, avec charme, parfois avec force comique. La rime lui obéit toujours ; il la redouble sans effort et la répète avec agrément.

Ces qualités ont placé Panard à la tête de ses rivaux ; si Favart a plus d'élégance et de délicatesse, Collé plus de verve, plus de vivacité railleuse ; si Gallet le surpasse peut-être par sa rondeur et son entrain bachique, et si Laujon l'emporte par la grâce, nul ne possède autant que lui de naturel, de bonhommie, d'aisance, de bon sens assaisonné d'esprit; nul ne l'égale en abandon, en gaîté franche et toujours décente, et il serait le premier de nos chansonniers si Desaugiers n'existait pas.

F. D.

COLARDEAU (Charles-Pierre).

La figure de Colardeau est assurément l'une des plus sentimentales, des plus délicates, des plus mélancoliquement aimables qu'une plume puisse esquisser. Tout est plein d'attrait dans cette nature sensible et tendre, dans cet esprit fin et rêveur, dans cette vie discrète qui voulait n'être bercée que par des émotions douces, à laquelle il fallait le calme des champs et les consolations de l'amitié, et qu'une maladie de langueur est venue faucher avant le temps. — Dorat l'a peint tout entier dans ces deux vers de l'épître aux mânes de son ami :

> Ton génie et tes mœurs, leur abandon charmant,
> Tout, jusqu'à ta faiblesse, était un sentiment.

Colardeau est né à Janville le 12 octobre 1732, de Charles Colardeau, receveur du grenier-à-sel de cette ville, et de Jeanne Regnard. — Les premières années de sa jeunesse se sont écoulées à Pithiviers. Orphelin à dix ans, il fut placé, avec un frère et deux sœurs plus jeunes que lui, sous la tutelle de son oncle maternel, M. Regnard, curé de Saint-Salomon.

Digitized by Google

Après avoir terminé au collége de Meung les études qu'il avait commencées chez les Jésuites d'Orléans, et fait sa philosophie au collége de Beauvais, à Paris, il revint à Pithiviers, tourmenté déjà par son inclination pour la poésie et essayant ses forces dans des pièces qu'il n'avait garde de montrer à son oncle.

Colardeau dut aller s'ensevelir à Paris dans une étude de procureur au Parlement. Par bonheur, la clientèle était peu nombreuse et lui laissait le temps de rêver et d'écrire. Mais cette existence prosaïque, au milieu des dossiers et des parchemins, ne tarda pas à lui peser. — Dans plusieurs pièces composées à cette époque, et dont nous avons le manuscrit inédit sous les yeux, il raconte ses chagrins et ses ennuis avec une gaîté naturelle à son âge, mais sous laquelle on devine une arrière-pensée de tristesse.

L'oncle Regnard, qui n'était pas sans avoir connaissance des essais poétiques de son neveu, lui écrivait des lettres sévères. Il le soupçonnait, bien à tort, de se livrer aux dissipations et aux plaisirs, et, pour le rendre docile à ses ordres, il lui envoyait peu d'argent. — Mais le poète suivait sa destinée en dépit de tous les obstacles. Dans une lettre du mois de juillet 1752, il se plaint amèrement de l'abandon où on le laisse, et il ajoute :

« S'il fallait justifier mes dépenses, je vous prouverais au net que « mes plaisirs n'y sont pour rien; je n'en goûte aucuns; peut-être « est-ce avec regret, je vous le laisse à penser ; mais j'ay pris mon « parti là-dessus; mon plan de vie est fait; vous ne le changeriez « pas. Croyez toujours qu'il est fondé sur de bons principes que je « ne dois qu'à moy-même ; je ne les démentirai pas de quelque ma- « nière que l'on se comporte vis-à-vis de moi. Je n'ai reçu d'autre « éducation que celle que je me suis donnée et que je me donne « tous les jours; vous n'y réformerez rien et vous n'en rougirez pas. »

La correspondance continua dans ce style un mois encore, mais Colardeau n'était point haineux ; son cœur souffrait de cet état de choses, et bientôt la douceur de son caractère et la sensibilité de son âme l'emportèrent. Il écrivit à son oncle :

« Je n'ai peut-être pas assez senti l'inconséquence des lettres que « je vous ay écrites; s'il arrive que vous m'en punissiez, j'espère « toutefois que sur la simple rétractation que je puis en faire pour « réparer tout, vous reviendrez de vos sentiments pour moy. Je vous

Digitized by Google

« jure que je n'ai jamais eu d'autre dessein que celui de me mettre « bien avec vous. »

Cependant Colardeau s'ennuya si fort dans son étude qu'il tomba malade. Il revint à Pithiviers pour y rétablir sa santé, et sut adroitement profiter de son séjour pour accoutumer son oncle à lui pardonner d'être poète. — Afin de gagner plus sûrement les bonnes grâces du curé de Pithiviers, il traduisit plusieurs morceaux tirés de l'Ecriture-Sainte et ébaucha même une tragédie, *Nicéphore,* dont il avait puisé le sujet dans l'histoire ecclésiastique du IIIe siècle. — La flatterie était ingénieuse, mais l'oncle ne s'y laissa prendre qu'à moitié, et tout en se montrant moins sévère, il força son neveu, dès que sa santé fut rétablie, à retourner chez son procureur.

Le pauvre poète reprit donc le chemin de Paris, emportant précieusement, dans son petit bagage, le manuscrit des premiers actes d'*Astarbé,* composés à la dérobée durant ses heures de retraite. Rentré dans son étude, il résolut d'en finir avec un genre d'existence qui contrariait toutes les inclinations de sa nature; il s'occupa beaucoup moins de feuilleter les dossiers que de terminer et de polir sa tragédie. — Il se hasarda à la présenter, au mois de juillet 1756, à la Comédie-Française, où elle fut reçue avec de grands éloges.

Engagé désormais dans une carrière qui s'ouvrait pour son jeune talent sous d'aussi favorables augures, Colardeau dit joyeusement adieu à ses affreux grimoires et se livra tout entier au penchant qui l'entraînait vers la poésie.

La représentation d'*Astarbé* éprouva des retards causés par un événement récent (l'attentat de Damiens), auquel on pouvait faire allusion; elle n'eut lieu que deux ans après.

Cette œuvre, plus remarquable par une versification facile que par le mérite de l'intrigue et des caractères, souleva autant de critiques qu'elle obtint d'éloges. Toutefois, il n'y eut qu'une voix pour saluer, dans ce début dramatique d'un jeune homme de vingt-six ans, l'avènement d'un poète qui pouvait plus tard cueillir au théâtre de glorieux lauriers.

Colardeau s'abandonna à ce souriant avenir. Le *Journal des Savants* encourageait ses efforts, chacun autour de lui exaltait ses qualités brillantes : il écrivit de nouveau pour la scène, et composa *Caliste*, dont l'idée est empruntée au théâtre anglais. — Cette tra-

Digitized by Google

gédie, riche en beaux vers, mais inférieure à *Astarbé* sous plus d'un rapport, n'obtint qu'un succès contesté, malgré le jeu de la célèbre Mlle Clairon.

Colardeau, qui portait déjà le germe de la maladie de langueur à laquelle il devait succomber, résolut d'abandonner le théâtre. Il adopta un genre plus approprié à la nature de son talent. En 1758, sa fameuse *lettre d'Héloïse à Abailard,* imitée de Pope, avait obtenu un prodigieux succès. Encouragé par ce véritable triomphe, il composa son héroïde d'*Armide à Renaud*, imitation de la *Jérusalem délivrée*, bien digne du modèle par le charme du style et l'éclat des images. Peu après parut le poëme du *Patriotisme*, qui valut à l'auteur une lettre de félicitations du duc de Choiseul, en même temps qu'une satire très-mordante. Il y répondit finement par l'*Epître à Minette,* adressée à La Harpe, dont la plume jalouse, alors toute dévouée au culte de Voltaire, déchira la plupart des gloires littéraires de son époque.

Dans l'intervalle de ses publications, il avait donné l'*Ode à la Poésie*, tracé le plan d'une *Antigone* qui ne fut jamais achevée, écrit un poëme, l'*Amour et la Volupté*, où sans doute il avait jeté toute la tendresse de son âme, et qui n'a pas été retrouvé dans ses papiers, enfin semé autour de lui des poésies légères arrachées par l'amitié à sa maladive indolence.

Le soin de sa santé le ramena de nouveau à Pithiviers en 1766, et ce fut là, au milieu de sa famille, qu'il composa les *Perfidies à la mode*, ou la *Jolie Femme,* comédie en cinq actes, que le cœur, dit-on, inspira autant que l'esprit.

De retour à Paris, et témoin de l'enthousiasme qui accueillit les *Nuits d'Young* à leur apparition, il traduisit en vers, où se retrouve toute la tristesse sombre du modèle, les deux premières *Nuits* du poète anglais; puis, après quelques mois de silence, il fit paraître :

Le *Temple de Gnide*, écrit depuis plus de dix années, et dans lequel il a ajouté toutes les grâces de son style au coloris si pur et si brillant de la prose de Montesquieu, dans un tableau digne de l'Albane;

Les *Hommes de Prométhée*, et enfin la belle *Epître à Duhamel de Denainvilliers*, qui mit le comble à sa réputation et lui ouvrit les portes de l'Académie française.

Cette épître est à nos yeux le plus beau titre littéraire de Colar-

Digitized by Google

deau. Toutes ses qualités poétiques y brillent du plus vif éclat. Les eaux lentes de l'Essonne, les roseaux de ses rives, la fontaine de Segray, les sillons dorés de la Beauce, les vallées solitaires, les plaines fertiles, les grands arbres du parc, tous les charmes de la retraite, toutes les séductions de la campagne, toutes les beautés de la nature y sont exprimés dans des vers d'une harmonie enchanteresse, avec cette mélancolie douce et cette profondeur de sentiment qui naissent du repos et du calme de l'âme. Il s'est peint lui-même dans les vers suivants :

Au bord de ce ruisseau, qui paisible en son cours
Suit de ces prés fleuris la pente et les détours,
J'appris l'art peu connu d'abandonner mon style
Et de laisser couler un vers doux et facile.

Colardeau, précisément à cause de sa santé fragile et chancelante, n'avait que des inclinations douces et sociables. La délicatesse de son organisation donnait à sa personne un cachet de finesse exquise, d'aménité, de rêveuse tristesse qui séduisaient; sa faiblesse aimable, sa causticité souriante, la simplicité de ses goûts et de ses mœurs lui conciliaient toutes les sympathies. Son âme tendre était faite pour l'amitié, et quoiqu'un voile discret soit resté étendu sur sa vie intime, l'expansive sensibilité de son cœur et quelques mystérieux passages de ses lettres inédites permettent de croire qu'une affection a dû consoler sa langueur et entremêler d'un peu de joie sa mélancolie.

Il se plaisait dans le silence et la solitude, pourvu qu'il y trouvât, pour calmer sa souffrance et son ennui, les deux objets qui suffisaient à son cœur. — Avec quelle philosophie légèrement épicurienne il nous dit lui-même :

Dans la foule brillante on est trop loin de soi;
J'aime à philosopher, à penser avec moi.
L'amitié, de l'amour cette aimable rivale,
Moins vive, et cependant quelquefois son égale,
L'amour et l'amitié (je les aime tous deux)
Suffisent au bonheur de qui sait être heureux.
Une amante, un ami, que le penchant nous donne,
Une amante qui plaît, un ami qui raisonne,
Différemment aimés, mais également chers,
Nous tiennent lieu de tout et sont notre univers.

Digitized by Google

Le chant des oiseaux était pour lui une harmonie délicieuse ; il passait des nuits à l'entendre. « Écoute, disait-il à un ami qui veillait « un soir auprès de lui, écoute : que la voix du rossignol est pure ! « que les accents en sont mélodieux ! Ainsi devraient être mes « vers ! »

Sa modestie égalait sa délicatesse. Ayant entrepris de traduire l'*Énéide,* il abandonna ce projet dès qu'il sut que Delille s'occupait d'un semblable travail. Il avait également commencé une traduction de la *Jérusalem délivrée*, et six chants étaient déjà terminés, quand on lui apprit que Watelet se livrait à la même occupation. Il n'hésita pas à sacrifier son ouvrage, et quelques jours avant sa mort il eut le courage de se traîner hors de son lit et de jeter lui-même son manuscrit dans les flammes (1).

Inoffensif et bon, Colardeau redoutait par-dessus tout la critique, dont les moindres traits lui étaient profondément sensibles. Si quelque chose avait pu le faire renoncer à la carrière littéraire, c'eût été à coup sûr la passion jalouse et le dénigrement amer dont La Harpe ne cessa de le poursuivre. Dans tous les avertissements qui précèdent ses ouvrages, on retrouve cette crainte des zoïles du *Mercure de France,* qui l'obséda jusqu'à son dernier jour.

Mais, en dépit de la critique, Colardeau fut désigné par l'opinion pour occuper, à l'Académie française, le fauteuil laissé vacant par la mort du vieux duc de Saint-Aignan. Il fut élu en 1776, malgré toutes les cabales et les intrigues de l'ambitieux La Harpe, son concurrent; mais hélas ! il ne put jouir du privilége d'être immortel de son vivant, et la joie d'avoir triomphé porta un coup mortel à sa pauvre constitution, minée depuis quinze ans par un mal sans remède :

Et son char de triomphe enferma son cercueil,

a dit Dorat.

Ce fut La Harpe qui lui succéda et qui, après l'avoir tant critiqué pendant sa vie, fut obligé de faire son éloge après sa mort. Il s'en acquitta, du reste, avec convenance ; mais Marmontel, qui lui répondait, frappé de la singularité du fait, ne voulut point laisser

(1) Deux fragments de trois à quatre cents vers ont seuls survécu et ont été retrouvés dans les papiers de la sœur de Colardeau, par M. Dufresne, parent du poète, à la bienveillance duquel nous devons communication de différents documents inédits.

Digitized by Google

échapper cette occasion de donner une leçon au critique haineux qui prenait ce jour-là possession du fauteuil. Après avoir rappelé cette parole de Colardeau : « La critique me fait tant de mal, que « je n'aurai jamais la cruauté de l'exercer contre personne, » il ajouta, avec une spirituelle méchanceté, en s'adressant au récipiendaire : « Voilà, Monsieur, dans un homme de lettres, un caractère « intéressant ! » Ce fut dans toute la docte assemblée une tempête d'applaudissements : le poète était vengé.

Malgré ses souffrances, Colardeau conserva jusqu'à la fin son égalité d'humeur et son amabilité. On raconte que Barthe, son ami, qui avait composé une comédie en cinq actes, l'*Égoïste*, voulant avoir, avant la représentation, le sentiment de Colardeau, vint la lui lire à son chevet. Le poète écouta jusqu'au bout et se contenta de dire ensuite avec douceur : « Votre pièce est parfaite, vous n'avez oublié « qu'un trait ; c'est celui d'un auteur qui vient lire une comédie en « cinq actes à son ami mourant. »

La dernière pièce de vers qu'il composa est adressée à un ami ; en l'écrivant, Colardeau se voyait évidemment mourir, et au moment de tout quitter, il n'a pu s'empêcher d'exhaler une plainte et de jeter autour de lui un coup d'œil de regret :

... J'ai vu de mes jeunes années
L'astre pâlir au midi de son cours ;
Depuis long-temps la main des destinées
Tourne à regret le fuseau de mes jours !
Gloire, plaisir, cet éclat de la vie,
Bientôt pour moi tout est évanoui ;
Ce songe heureux, dont l'erreur m'est ravie,
Fut trop rapide, et j'en ai peu joui !

Le jour de sa réception à l'Académie était fixé, lorsque son état empira par suites des fatigues que lui occasionnèrent les visites d'usage qu'il venait de rendre à ses confrères : *Les visites m'ont tué !* disait-il douloureusement dans la dernière lettre qu'il écrivait à son oncle. Il rendit le dernier soupir, le jour de Pâques 1776, à Paris, rue Cassette, dans l'hôtel du comte de La Vieuville, qui fut son Mécène, et chez lequel il trouva la plus douce et la plus généreuse hospitalité.

Ses ouvrages sont peu nombreux, mais ils portent tous l'empreinte d'un goût pur, d'un soin infini, d'un travail consciencieux.

Digitized by Google

On voit, en les lisant, qu'il a toujours pris pour modèles les chefs-d'œuvre du grand siècle et que la poésie a été pour lui un art sérieux dans lequel il a constamment cherché les formes les plus attiques et les plus belles. Il y a dans ses vers quelque chose de Tibulle et d'Anacréon, un mélange de douceur, d'élégance et de tristesse qui charme l'esprit et l'oreille; et si le mérite de pensées neuves et fortes eût égalé chez lui la grâce et l'harmonie du style, il occuperait un rang éminent parmi les poètes qui font la gloire de notre littérature.

Janville est légitimement fier de Colardeau. On voit, dans la salle de la mairie, un buste du poète très-ressemblant, donné par un membre de sa famille, et la rue dans laquelle il est né porte son nom.

Dorat, son plus intime ami, son frère, comme il le dit lui-même dans une lettre adressée à la famille de Colardeau, a immortalisé sa douleur dans cette épithaphe :

Ci-gît le tendre écho des regrets d'Héloïse :
Nous admirions sa muse auprès de Pope assise ;
Au midi de ses jours, faut-il que l'Univers
Donne à sa mort des pleurs qu'il gardait pour ses vers.

C'est dans le fauteuil de Colardeau, à l'Académie française, que M. de Montalembert vient de s'asseoir avec tant d'éclat et de retentissement.

LÉON LAVEDAN.

COLLIN-HARLEVILLE (JEAN-FRANÇOIS).

C'est dans la jolie petite ville de Maintenon que naquit Collin-Harleville, en 1755. Son père, M. Martin Collin, ancien avocat au bailliage de Chartres, après avoir quelque temps habité Maintenon, se fixa à Mévoisins, petit village des environs. A cinq ou six ans, le jeune Collin vint à Chartres, où il fut élevé par sa grand'mère, c'est-à-dire gâté. Après avoir appris à lire chez les Frères, il obtint une bourse au collége de Lisieux, où il fit de brillantes études; c'était, dit un de ses amis, *un remporteur de prix*. Ses études achevées, il entra en qualité de clerc chez un procureur au parlement, car l'ambition de M. Martin Collin se bornait à faire de son fils un avocat.

Digitized by Google

Voici donc encore un poète destiné au barreau, et rebelle, comme beaucoup de ses confrères, à la direction qu'on voulait lui donner. Andrieux, Colardeau, Picard, Desmahis et bien d'autres, le grand Corneille lui-même, auraient endossé la robe noire, si le démon des vers ne leur eût soufflé la désobéissance aux ordres de leurs familles.

De tout temps on a vu les Muses et le Palais se faire une concurrence acharnée, et si la chicane a pour auxiliaire la froide raison des parents, la poésie trouve un allié puissant dans la jeunesse et l'ardeur des enfants. Collin fit comme les autres, il interjeta appel d'une décision qui contrariait tous ses goûts, et après bien des délais, il finit par gagner son procès.

Il était donc chez un procureur où il étudiait avec ardeur..... la littérature.

Il y avait à cette époque, dans un coin perdu du quartier latin, un petit hôtel garni tenu par une respectable femme nommée Mme Raclot. Bonne et serviable, la digne hôtesse s'occupait affectueusement de ses pensionnaires, qu'elle regardait comme ses enfants. Elle donnait à dîner pour 14 sous, à souper pour 10 sous; on pouvait même économiser 3 sous par jour en ne buvant pas de vin. Comme on le voit, Mme Raclot avait résolu le problème de la vie à bon marché, et encore elle faisait crédit. C'est là que Collin-Harleville vint loger :

Oui, je regrette, amis, mon obscure retraite,
L'humble hôtel dont trois ans j'occupai le plus haut.
. . . . . .
Je regrette surtout ma respectable hôtesse.
. . . . . .
Je la payais fort mal. . . . . .
. . . . . .
C'est là que j'ai trouvé quelques amis bien chers,
Possédés comme moi de ce démon des vers ;
Bons fils, mais sourds de même à la voix de leurs pères.
Réunis par nos goûts, nous nous aimions en frères.
Vous souvient-il, amis, de nos petits repas,
Bien petits en effet, si l'on comptait les plats ?
. . . . . .
Nous n'avions pas le sou, mais nous étions contents ;
Nous étions malheureux, c'était là le bon temps.

Au reste, la vie qu'on menait à l'hôtel de Mme Raclot était curieuse. Tous les soirs, après souper, et quand on n'avait plus à redouter de

Digitized by Google

visites importunes, on se réunissait dans la salle à manger, où chacun arrivait avec un manuscrit sous le bras : l'un récitait des vers ; l'autre, assis devant l'épinette de Mme Raclot, faisait entendre d'harmonieuses et quelquefois de savantes inspirations. La conversation était toujours douce et calme, souvent sérieuse, car tous les commensaux de Collin sont devenus des hommes distingués, quelques-uns ont été célèbres, soit dans la littérature, soit dans les sciences, et bien certainement le séjour qu'il fit à l'hôtel *Notre-Dame* a exercé une grande influence sur son talent.

C'est là qu'il composa son premier ouvrage, l'*Inconstant*. Cette pièce n'avait d'abord qu'un acte et était destinée à l'Ambigu-Comique; mais, sur les conseils de l'acteur Préville, il en fit une comédie en cinq actes qui, en 1780, fut reçue, après des démarches sans nombre, à la Comédie-Française.

Le plus difficile alors, comme aujourd'hui, n'était pas de se faire recevoir, il fallait se faire jouer. Collin s'épuisait en efforts, en sollicitations, et n'obtenait rien, si bien que ses ressources s'épuisaient et que sa dette envers son hôtesse grossissait tous les jours. Il écrivit à son père, il parlementa, et bientôt il lui fallut capituler. Les dettes furent payées; mais le pauvre Collin, triste, désespéré, revint à Chartres s'établir chez sa bonne grand'mère, comme quand il était enfant. Là il retrouva Monique, une vieille servante qui l'avait porté dans ses bras. Cette bonne fille fit aussi tous ses efforts pour le faire renoncer au théâtre. « Mon pauvre enfant, lui disait-elle, tu perds « ton âme, donne-moi ta pièce que je la brûle, et tu nous rendras « tous heureux. » Comme on le voit, tout le monde s'en mêlait; Collin se résigna, et, selon l'expression d'Andrieux, il se mit à *avocasser*. Pendant ce temps-là ses amis se remuaient, *intriguaient* pour lui; et enfin, en 1784, après quatre ans d'efforts, de courses inutiles, après avoir été vingt fois éconduits comme des solliciteurs importuns, ils obtinrent ce que Collin n'avait plus le courage de demander : l'*Inconstant* fut joué à Versailles.

Un peu encouragé, ne pouvant d'ailleurs vivre plus long-temps au sein de la procédure, Collin revint à Paris, mais il n'avait aucune ressource. Comment faire? Un ami, Maurice Lévêque, lui offrit l'hospitalité, partagea avec lui un bien modeste revenu, et grâce à cette générosité que personne ne soupçonnait, Collin put attendre. Il se ré-

Digitized by Google

signa à faire des copies pour les auteurs, et quand il avait de l'ouvrage, il gagnait 30 ou 40 sous par jour!

Enfin, en 1786, six ans après la réception de sa pièce, les portes du théâtre s'ouvrirent pour Collin-Harleville. Il était temps! épuisé d'efforts, accablé de lassitude, sa santé se délabrait peu à peu, et enfin il tomba sérieusement malade. Forcé de garder le lit, toute espèce de travail lui fut interdit, mais il trouva le moyen de tromper la surveillance affectueuse dont il était l'objet. Un jour, il appelle ses amis, leur montre une poignée de feuilles de papier qu'il avait jusque-là cachées sous sa couverture. Assis sur son séant, l'œil en feu, il leur en fait lecture: c'était le *Vieux Célibataire*, son chef-d'œuvre! Il l'avait composé en douze jours, ou plutôt en douze nuits!

Collin fut bien grondé, mais on lui pardonna. Bientôt il entra en convalescence et partit pour la campagne.

Après la mort de ses parents, il était devenu propriétaire de leur petit domaine en achetant la part de ses frères et sœurs. Il s'y installa; mais, généreux à l'excès, aimant à recevoir, et recevant bien, sa modeste fortune s'obéra, et il fut forcé de vendre cette maison de campagne, berceau de ses premières années, à laquelle il était si attaché. Il était dans la destinée de Collin de trouver près de lui des amis dévoués dans les moments difficiles. Une de ses parentes, Mme Caillé, fit preuve envers lui d'un désintéressement plein de délicatesse. Elle lui déclara qu'elle achetait Mévoisins le prix que lui-même l'avait payé. La vente une fois faite, elle voulut qu'il restât dans la maison comme auparavant: « Je l'achète pour « vous la conserver, lui dit-elle, soyez-y toujours le maître. »

Collin ne devait pas jouir long-temps de ce bienfait. Depuis sa maladie, jamais il ne s'était complètement rétabli. Par suite d'une inquiétude naturelle aux malades, il alla plusieurs fois encore de Mévoisins à Paris, fit un dernier voyage à Chartres, et mourut le 24 février 1806; il avait été appelé à l'Institut en 1795.

Dans le cadre étroit qui nous est tracé, nous ne pouvons présenter qu'une appréciation bien succincte et certainement bien insuffisante du talent de Collin-Harleville.

Dans les dernières années du XVIIIe siècle, la comédie était devenue précieuse et maniérée; on n'y trouvait plus un caractère vrai,

Digitized by Google

tout y était alambiqué, subtil, et, sous prétexte de bon ton, il n'était plus permis de mettre sur la scène d'autres personnages que des marquis; on en était venu à exagérer Dorat et Marivaux. En revanche, on jouait Molière et Regnard devant cinquante spectateurs.

Le principal mérite de Collin-Harleville fut de donner le signal et l'exemple d'un retour vers la manière des maîtres; il sut éviter aussi, comme le fait remarquer La Harpe, les écarts de la grossièreté révolutionnaire. C'était, comme on le voit, chose difficile et méritoire d'avoir su se garder de deux écueils également dangereux, et d'avoir résolument participé à une réforme appelée par les hommes de goût.

On trouve chez Collin-Harleville une gaîté douce et des sentiments exprimés avec charme et vérité. Il a beaucoup de naturel dans le dialogue et d'élégance dans le style.

Dans le *Vieux Célibataire,* surtout, les caractères sont bien tracés, habilement développés; l'intrigue, clairement exposée, marche avec netteté. La pièce est bien faite et amusante; le personnage de Dubriage intéresse vivement : c'est bien là le langage, ce sont bien là les sentiments d'un bon vieillard qui, emporté toute sa vie dans le tourbillon des affaires et du négoce, s'aperçoit à soixante-cinq ans qu'il est né affectueux et que son existence est vide, qui cherche autour de lui sans voir autre chose que des étrangers, et jette un regard désolé dans son cœur où il ne trouve même pas un souvenir.

Nous voudrions pouvoir présenter quelques citations, soit du théâtre, soit des poésies fugitives de Collin-Harleville, mais le manque d'espace nous en empêche. Nous ne croyons pas utile non plus de donner la liste de ses ouvrages, ils sont tous connus, et nous avons dû nous borner à indiquer en peu de mots les traits particuliers qui distinguent son talent.

Nous aurions pu parler aussi du caractère de Collin-Harleville, mais il y a tant de bien à en dire que nous aurions été forcés d'emprunter le style de ces épitaphes menteuses qui font regretter aux vivants de ne pas vivre avec les morts. Nous nous contenterons de dire, et cela renferme tout, que tous ceux qui l'ont connu, depuis les paysans de Mévoisins jusqu'aux hommes importants auprès desquels il a vécu, ne l'ont jamais appelé autrement que le *bon Collin.*

ALEXIS DE ROCHEFONTAINE.

Digitized by Google

GUILLARD (Nicolas-François).

Fils d'un notaire apostolique, secrétaire de l'évêché de Chartres, Guillard, le premier de nos poètes tragico-lyriques après Quinault, naquit dans cette ville le 15 janvier 1732. Il y fit de bonnes études et montra dès son enfance un goût particulier pour les poètes grecs. A quatorze ans, il gagna un prix de poésie sur un sujet proposé : *La Mort de Charles Ier, roi d'Angleterre*. Appelé à Paris à dix-neuf ans, il fut placé à l'Intendance et s'y lia avec Favart le fils, qui le présenta dans la maison de sa mère. L'abbé Voisenon le fit alors travailler à un petit livre intitulé *la Journée de l'Amour*. Ce fut à cette époque (1771) qu'il publia une *Epître sur l'exil du duc de Choiseul*. Cette petite pièce, remarquable par des pensées nobles et généreuses, valut au jeune auteur l'avantage d'être présenté par l'abbé Barthélemi au duc de Choiseul, et l'honneur d'être admis dans une société littéraire, fondée, sous le titre de *la Table ronde*, par la marquise de Turpin, nièce de Voisenon.

Guillard, qui avait tous les moyens de se distinguer, même en cultivant la poésie légère, restait cependant confondu dans la foule des versificateurs agréables. Une représentation d'*Iphigénie en Aulide* décida sa vocation pour la tragédie lyrique. Il conçut, en rentrant chez lui, le plan d'une *Iphigénie en Tauride;* et en ayant composé les deux premiers actes, il les porta à l'auteur de l'opéra qui lui avait rappelé les formes et les beautés de la scène grecque, au bailli Durollet, et lui laissa le manuscrit pour le soumettre à son jugement. Quelques jours après, il retourna chez son juge dont il redoutait l'arrêt. Le vieillard le fait monter dans sa voiture et le conduit chez Glück, qui, sans mot dire, se met à son clavecin et fait entendre l'admirable musique qu'il a composée pour le premier acte du jeune poète.

Encouragé par un éloge si éloquent, Guillard acheva son opéra qui eut le plus grand succès, quoiqu'il n'y eût ni amour, ni ballets, ni personnages métaphysiques. Il dut à cet ouvrage la bienveillance de la reine, qui voulut que Sacchini travaillât sur les poëmes de Guillard.

Digitized by Google

Malgré la sévérité de La Harpe, on ne peut disconvenir du mérite des opéras de Guillard. Son dialogue a de la noblesse et de la chaleur sans enflure, et son style élégant et correct sait se plier aux diverses inflexions du chant; mais, en général, il manquait d'invention et ce fut sans doute ce qui lui interdit l'entrée de l'Académie.

Guillard était simple et modeste; naturellement paresseux, il fallait même l'enfermer et lui imposer sa tâche pour le forcer à travailler. En janvier 1799, il fut député du département d'Eure-et-Loir au conseil des Cinq-Cents, dont il sortit au mois de novembre, après la révolution du 18 brumaire.

A cette époque, les démarches officieuses de Collin-Harleville, son compatriote et son ami, furent sur le point de le faire recevoir à l'Institut; Guillard fut rejeté comme soupçonné d'être ennemi de la république, et depuis il ne se mit plus sur les rangs. Il dut encore aux soins de son ami des pensions du gouvernement et de l'Académie de musique, qui lui permirent de vivre honorablement. Il fut membre du comité de lecture à l'Opéra, et ne cessa d'exercer cette fonction qu'un an avant sa mort, qui arriva le 26 décembre 1814.

Guillard a beaucoup donné à l'opéra : on cite parmi ses pièces principales : *Iphigénie en Tauride* (1779); *Émilie* (1781); *Electre* (1782); *Chimène*, ou *le Cid*, en trois actes, musique de Sacchini. L'*OEdipe à Colonne*, musique de Sacchini, fut à la fois le chef-d'œuvre de l'auteur, du compositeur et de la scène lyrique. Il a été couronné par l'Académie française, joué sur tous les théâtres, traduit dans toutes les langues. Il est au répertoire depuis soixante ans, et Geoffroy n'en a jamais dit de mal. Guillard a fait, avec Collin-Harleville, le *Casque et les Colombes*, en un acte, musique de Grétry. Son poëme de la *Mort d'Adam* renferme de beaux vers et a quelque chose d'imposant et de religieux; mais à la scène, il paraît triste et monotone, ainsi que la musique, qui est de Lesueur. On a encore de lui des poésies fugitives éparses dans divers recueils.

Le Musée de la ville de Chartres possède un tableau dans lequel Guillard est représenté avec une physionomie pleine d'intelligence et d'expression, au moment où il compose les premiers actes de son *Iphigénie en Tauride*.

MET-GAUBERT, de Chartres.

Digitized by Google

TABLEAU

DES PETITS POÈTES ORLÉANAIS

DEPUIS LE XVIe SIÈCLE.

XVIe SIÈCLE.

NOMS, PRÉNOMS ET PARTICULARITÉS BIOGRAPHIQUES.	PATRIE.	TITRES DE LEURS OUVRAGES.
DESMOULINS (LAURENT), Prêtre et poète, imitateur de Pierre Gringore.	Pays chartrain	*Le Catholicon des Malavisés, ou le Cimetière des Malheureux* (Paris, 1513), réimprimé à Lyon en 1534.
MACÉ (RENÉ), Surnommé le *Petit-Moine*. Ronsard en parle dans quelques odes.	Vendôme.	I. *Le Bon Prince*, poëme dédié à François Ier. II. *Les Chroniques de France*, en vers héroïques.
LEFÈVRE (JEAN), Prêtre du diocèse de Chartres.	Dreux.	*Les Fleurs et antiquitez des Gaules* (Paris, 1532).
SÉVIN (MICHEL).	Orléans.	Discours en vers sur les livres d'*Amadis de Gaule* (1548).
SOREL (PIERRE).	Chartres.	*Poésies diverses* (Paris, 1566). — Traduction de quelques livres de l'*Iliade*, en vers français.
DE GUESDOU (ADRIEN), Seigneur de Saussay.	Thymerais.	I. *Les Paysages* (19 odes). II. *La Marguerite*, ou la *jeunesse du poète* (39 sonnets, 1573).
BELLIARD (GUILLAUME), Secrétaire de la reine de Navarre (calviniste).	Blois.	I. *Les délicieuses amours de Marc-Antoine et de Cléopâtre*. II. *Les Triomphes d'Amour et de la Mort* (Paris, 1578).
LANDRÉ (GUILLAUME),	Orléans.	*Roland furieux*, traduit en vers français (1577).

Digitized by Google

NOMS, PRÉNOMS ET PARTICULARITÉS BIOGRAPHIQUES.	PATRIE.	TITRES DE LEURS OUVRAGES.
Suite du XVIe SIÈCLE.		
COURTIN (JACQUES), Gentilhomme Percheron.	Nogent-le-R.	I. *Hymnes de Synésius*, traduites en vers français. II. *Les Amours de Rosine* (160 sonnets). III. *Poésies légères* (Paris, 1581).
DE SEMUR (ANNE), Gentilhomme.	Vendômois.	*Poésies et Sonnets* mss.
DE RONSARD (NICOLAS-HORACE), Gentilhomme, seigneur des Roches, parent du poète Ronsard.	Vendômois.	*Poésies françaises* mss.
DU CHASTEL (ANSELME), Moine célestin.	Chartres.	*Sentences de la Bible*, en quatrains de vers français (Paris, 1567).
HESTEAU (CLOVIS), Sieur de Nuizement, disciple de Daurat, secrétaire de Henri III.	Blois.	Traduction de l'*Anthologie* grecque et latine, en vers français (1578).
HUGUET (CLAUDE), Lieutenant de l'élection de Pithiviers.	Orléans.	*Poésies diverses*.
XVIIe SIÈCLE.		
DE MARSAC (CHARLES), Avocat au conseil.	Orléans	*Les Métamorphoses d'Ovide*, traduites en vers français (Paris, 1605).
TRIPPAULT (EMMANUEL), Sieur de Linières, lieutenant civil et criminel au siége royal de Neuville.	Orléans.	*Anagrammes et Meslanges poétiques* (Orléans, 1626).
PARIS (CLAUDE), Lieutenant au baillage de Montargis.	Orléans.	*Poésies diverses*.
BOURELIER (MATHURIN), Procureur du roi en l'élection.	Dreux.	*Poëme sur la Passion de N. S. Jésus-Christ* (Paris, 1640).
VERONNEAU (DAVID), Prieur de Longuesse.	Blois.	*Poésies françaises* mss.
DE MONTCHRÉTIEN (ÉTIENNE), Brûlé comme protestant.	Orléans.	*L'Ecossaise*, tragédie dédiée à Gaston d'Orléans.
ROSSIGNOL (N.), Sieur du Vivier, familier de Gaston d'Orléans.	Blois.	Comédies mss.

Digitized by Google

NOMS, PRÉNOMS ET PARTICULARITÉS BIOGRAPHIQUES.	PATRIE.	TITRES DE LEURS OUVRAGES.
Suite du XVIIe SIÈCLE.		
BLOT (baron de Chauvigny), Gentilhomme de Gaston d'Orléans.	Vécut à Blois	Epigrammes, contes, chansons, facéties, etc.
ALEXANDRE-LE-GRAND, Sieur d'Aigicourt.	Dreux.	*Le Triomphe de l'Amour divin*, tragédie sacrée.
CHALLINE (DENIS), D'une famille de robe.	Chartres.	*Satires de Juvénal*, traduites en vers français.
NICOLE (CLAUDE), Président à l'élection.	Chartres.	I. Traductions Erotiques (Ovide, Catulle, etc.) II. Paraphrase des sept Psaumes pénitentiaux (Paris, 1676).
SABLON (VINCENT), Conseiller à l'élection.	Chartres.	*La Jérusalem délivrée*, traduite en vers français (Paris, 1667),
BEZILLE (GUILLAUME). Son épitaphe était au Grand-Cimetière. Ci-gît Bezille, le bonhomme, Qui fut à Saint-Jacques et à Rome; Poëte champestre, historien, Huissier et mathématicien : La mort le prit comme les autres. Dites pour lui des patenôtres.	Puiseaux.	Vers adressés à Richelieu et au grand Condé.
GASTINE (JACQUES), Professeur au collége des Grassins, à Paris.	Chartres.	Poésies diverses, églogues, pastorales.
XVIIIe SIÈCLE.		
LE ROY D'EGUILLY (JÉROSME), Elève des jésuites, précepteur chez l'intendant du Bourbonnais.	Orléans.	I. *Les Anglais vaincus*, poëme à l'occasion de la bataille de Fontenoy (Paris, 1744). II. *Augustin*, poëme en cinq chants (1746). III. Odes, traductions, pièces fugitives, etc.
CORDIER (N.), Auteur dramatique.	Orléans.	I. *Zarucma*, tragédie en cinq actes en vers (Théâtre-Français, 1762). II. *Balthazar*, tragédie mss. III. *Le Médisant de soi-même*, comédie en cinq actes en vers.
MAUGER (N.). Ses pièces sont ennuyeuses, dit Collé, sans être détestables.	Orléans.	I. *Andriscus, Coriolan, les Troglodites. Chosroès*, tragédies en cinq actes en vers. II. *L'Epreuve imprudente*, comédie.

Digitized by Google

NOMS, PRÉNOMS ET PARTICULARITÉS BIOGRAPHIQUES.	PATRIE.	TITRES DE LEURS OUVRAGES.
Suite du XVIIIe SIÈCLE.		
CHAUVEAU (N.), Auteur dramatique.	Orléans.	*L'Homme de cour*, comédie en cinq actes en vers (1768).
NIVET DESBRIÈRES.	Neuville.	Recueil de fables, pièces fugitives.
JOLLIN. Voir les Muses du Loiret (collection manuscrite).	Orléans.	I. *La Grandeur de Dieu*, poëme. II. *Le Jugement dernier*, poëme. III. *Télémaque*, traduit en vers français.
GÉRARD DUDOYER DE CASTEL. Voir Chevard, histoire de Chartres.	Chartres.	I. *Le Vindicatif*, drame en cinq actes et en vers (Paris, 1774). II. *L'Antipathie par amour*, comédie, etc.
BODIN DE BOISRENARD (LOUIS), Curé de Seignelay, prieur de Lorges.	Boisrenard.	I. *Les Américains*, poëme en huit chants. II. *La Genèse*, traduite en vers français.
HÉRI (N.), Négociant dans la partie des cires. Héri, dit-on, est parvenu A faire accoucher Melpomène ; Fallait-il prendre tant de peine Pour un enfant si mal venu ?	Orléans.	*Zara*, tragédie en cinq actes et en vers, représentée pour la première et la dernière fois, sur le théâtre d'Orléans, le 10 août 1779.
CHAUDEAU (N.). Voir le recueil de l'abbé Pataud.	Orléans.	*Robert d'Arbrissel*, ou l'*Institut de l'ordre de Fontevrault*, poëme en douze chants (Paris, 1779).
LORMEAU DE LA CROIX. Voir les mémoires de la Société Académique d'Orléans.	Châteauneuf.	Œuvres et opuscules (Paris, 1787).

N. B. Plusieurs petits Poètes orléanais, omis à dessein dans ce tableau, figurent parmi les Littérateurs.

C. BRAINNE.

Digitized by Google

TROISIÈME SÉRIE.

SAVANTS ET LITTÉRATEURS[1].

BAUDRY *ou* BALDERIC.

Orderic Vital, qui assure l'avoir bien connu, dit qu'il était d'Orléans; Ducange le fait naître dans l'Anjou; mais Baudry marque lui-même qu'il naquit en 1050, dans la ville de Meung-sur-Loire.

Il eut l'avantage de faire ses premières études sous un professeur habile, Hubert, qui dirigeait alors les écoles de Saint-Liphard de Meung. Dans le dessein d'acquérir de nouvelles connaissances, il entra dans le monastère de Bourgeuil, délicieuse solitude *dont il connaissait les agréments.*

(1) Pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, la science et la littérature ne furent cultivées qu'au sein de l'Église. Presque tous les écrivains antérieurs aux croisades sont des prélats, des prêtres ou des moines. Ce n'est guère qu'à partir du XVIe siècle que la science commence d'être sécularisée. C'est pourquoi nous avons réservé un grand nombre de savants et de littérateurs pour les séries des *personnages ecclésiastiques* et des *ordres religieux*. Voici, à cet égard, la règle que nous avons cru devoir suivre : Quand le caractère d'écrivain est effacé par celui de prélat ou de théologien, comme pour Théodulfe et Hervet, nous rangeons l'auteur parmi les hommes d'église; lorsqu'au contraire, c'est le savant qui fait oublier le prêtre, comme pour le P. Petau et Gédoyn, nous le retenons dans la série des *savants et littérateurs*.

Digitized by Google

Devenu abbé en 1079, Baudry se relâcha du zèle que d'abord il avait fait paraître et il suivit son inclination à faire des vers.

Le siége d'Orléans ayant vaqué en 1098, par la déposition de l'évêque Sanction, Baudry employa une partie des biens de son abbaye à se procurer les suffrages du clergé et du peuple, par le crédit de la reine Bertrade, mais un jeune archidiacre de la même église lui fut préféré. Cette élection eut lieu le jour des Saints-Innocents, ce qui donna à un des électeurs l'idée de faire ce distique :

Eligimus puerum, puerorum festa colentes,
Non morem nostrum sed regis jussa sequentes.

Le jour des Innocents nous nommons un enfant :
La loi ne le veut pas, mais le roi le commande.

L'abbé de Bourgeuil fut assez heureux pour ne pas réussir dans son entreprise et pour ne pas monter sur le siége d'Orléans par la simonie. Du reste, il n'y perdit rien, et, sans avoir fait aucune démarche, il fut élu évêque de Dol, en 1107, par le clergé de cette église. L'année suivante, il reçut à Rome le *pallium* des mains du pape Pascal II. De retour dans sa ville épiscopale, il s'appliqua à déraciner les abus qu'il trouva établis dans ce diocèse, privé depuis longtemps d'instruction. Plus sévère pour lui-même à mesure qu'il s'élevait davantage, il continua dans l'épiscopat les pratiques de pénitence compatibles avec sa nouvelle dignité.

Après avoir fait la cérémonie des obsèques du duc de Bretagne, Alain Fergent, il assista au concile de Reims, qui fut présidé par le pape Calixte II. Il fit ensuite plusieurs voyages en Normandie et en Angleterre, visitant les églises et réformant les abbayes. Il fut un des champions du Saint-Siége dans la fameuse querelle des Investitures, et après une vie agitée, il mourut à l'abbaye de Saint-Samson-sur-Rille, qu'il avait choisie pour sa retraite, le 7 janvier 1130, avant Pâques, c'est-à-dire en 1131, d'après la chronologie moderne.

Ce prélat a laissé un grand nombre d'ouvrages tant en prose qu'en vers. C'était un poète assez médiocre; Mabillon se contente de dire qu'il ne fut pas trop mauvais pour son temps *(Fuit haud incelebris, pro suo tempore, poeta.)* L'abbé Le Beuf est plus sévère encore : « Ce fut lui, dit-il, qui donna le ton aux écrivains de son temps « pour le style des éloges qui ne lui coûtaient pas beaucoup, se con-

Digitized by Google

« tentant d'exprimer par des vers assez plats qu'un tel était un se-
« cond Cicéron, un autre Virgile; celui-ci un Aristote, celui-là un
« Homère, que tel autre fut le Platon et le Socrate de son temps; »
et il ajoute que la fréquente répétition de ces lieux-communs marque une grande disette de pensées. Le moins oublié de ces poëmes est celui de *la Conquête de l'Angleterre,* par Guillaume, duc de Normandie, qu'il avait dédié à Adèle, fille de ce prince.

L'ouvrage le plus considérable de Baudry est son *Histoire de la Croisade.* Le motif qui le lui fit entreprendre est qu'un anonyme en avait fait un semblable, mais dont le style était si mauvais que la lecture en était ennuyeuse. Orderic Vital remarque que l'ouvrage de l'évêque de Dol était écrit *veraciter* et *eloquenter,* avec exactitude et éloquence. Cette histoire est divisée en quatre livres qui contiennent les événements accomplis depuis le concile de Clermont, où la croisade fut publiée, en 1095, jusqu'à la prise de Jérusalem par Godefroy de Bouillon, le 15 juillet 1099. Elle se trouve dans le recueil du savant Orléanais Bongars: *Gesta Dei per Francos.*

On attribue encore à Baudry un grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits dont on trouvera le catalogue dans le manuscrit de Dom Gérou.

C. B.

FOUCHER DE CHARTRES.

Il fut, comme Baudry, un des historiens de la première croisade; mais il a sur le chroniqueur orléanais cet avantage qu'il fut témoin oculaire des faits qu'il raconte.

Né dans le pays chartrain, vers l'an 1059, Foucher était prêtre ou moine dans le diocèse de Chartres, lorsqu'eut lieu la première expédition des croisés en Palestine. Il suivit Etienne de Blois, et le quitta à trois journées d'Antioche pour s'attacher à Baudoin, qui l'emmena à Edesse, et le fit son chapelain. Il n'assista donc pas à la prise de Jérusalem; mais Baudoin ayant été appelé au trône après la mort de Godefroy de Bouillon, Foucher l'accompagna dans cette ville et devint chanoine du Saint-Sépulcre.

L'Histoire de Jérusalem, *Historia Hierosolymitana,* composée par Foucher de Chartres, est partagée en trois livres et contient la plus

Digitized by Google

grande partie des événements concernant la croisade, depuis le concile de Clermont, tenu en 1095 jusqu'en 1127. L'auteur a la modestie de dire que, bien qu'il soit ignorant et sans talent, il a mieux aimé courir le risque de passer pour téméraire en écrivant cette histoire que de laisser tomber dans l'oubli tant de belles actions qui méritaient de passer à la postérité. Il prie le lecteur d'excuser charitablement son ignorance et lui laisse la liberté de corriger son style, s'il le juge à propos. Il s'est particulièrement appliqué à être court, et a souvent abrégé les récits pour ne pas tomber, dit-il, dans des détails ennuyeux.

Malgré la critique de Guibert de Nogent, on peut regarder l'histoire de Foucher comme une des meilleures que Bongars ait recueillies dans sa précieuse collection. Orderic Vital le cite comme un auteur sincère et véridique, et l'abbé Le Bœuf le met dans la classe des écrivains « qui, dans le cours des narrés, aiment mieux « se taire sur certaines choses que d'écrire des faussetés ou des « faits douteux. »

Suivant le génie de son siècle, il observe scrupuleusement les comètes et autres phénomènes dont il ne manque pas de tirer des pronostics pour l'avenir. Il ne néglige pas non plus l'histoire naturelle du pays; il recherche la source des fleuves, décrit leur cours, et ces descriptions, souvent naïves, ne sont pas le moindre attrait de son ouvrage.

Foucher de Chartres mourut à Jérusalem en 1127. Quelques historiens l'ont confondu avec un autre Foucher, dont Gilon de Paris parle dans son poëme sur la croisade, et qui monta un des premiers à l'assaut d'Antioche.

L'histoire de Foucher a été abrégée par deux anonymes qui font aussi partie de la collection Bongars.

C. B.

VITAL DE BLOIS.

Cet écrivain était né vers le milieu du XIIe siècle : il est quelquefois surnommé *Gallus* (le Français); mais il n'a écrit qu'en latin. On ne sait rien des circonstances de sa vie.

Il existe une ancienne comédie intitulé *Querolus*, que quelques

Digitized by Google

auteurs, d'après son titre, ont faussement attribuée à Plaute, et qui paraît avoir été écrite au commencement du Ve siècle; elle a été éditée à Paris en 1564, par l'Orléanais P. Daniel. *Querolus*, ainsi nommé parce qu'il se plaint toujours de son sort, est fils de l'avare Euclion; ce vieillard, partant pour un long voyage, a enterré sa fortune, cachée dans un vase en forme d'urne funéraire. Il meurt en pays étranger, en révélant son secret à un parasite auquel il lègue la moitié de son trésor, à condition que l'autre moitié sera pour son fils. Le parasite veut avoir le tout, se fait passer pour magicien aux yeux de Querolus et trouve moyen d'emporter chez lui l'urne précieuse; mais les inscriptions et les attributs dont elle est couverte lui font croire qu'elle ne contient réellement que les restes d'un mort. Il la rapporte donc, sans oser l'ouvrir, et la jette, par une fenêtre, dans la maison de Querolus : l'urne se brise aux pieds de celui-ci; l'or se répand dans la chambre; Querolus, à cette vue, cesse de se plaindre de son sort et pardonne au trompeur trompé. C'est cette pièce que Vital a mise en récit dans un poëme en vers élégiaques, divisé en quatre livres, et publié vers 1186, sous ce titre : *de Querulo;* il a changé seulement les noms et quelques circonstances.

Le style en est généralement plus poétique que celui de l'ancien *Querolus :* il a souvent de l'élégance et de la précision; mais il abonde en sentences, en jeux de mots et en antithèses, suivant le goût de ce temps-là.

J. D.

BERNARD DE CHARTRES.

Bernard fleurissait au milieu du XIIe siècle et mourut vers 1155. Il enseigna les humanités à Chartres avec un zèle attentif, une méthode judicieuse et nouvelle pour son temps; il est de ceux qui firent refleurir les lettres au XIIe siècle. Il formait les mœurs en même temps que l'esprit de ses disciples, et ses exemples appuyaient ses exhortations.

Bernard était excellent dialecticien et très-savant philosophe, mais moins bon écrivain qu'habile professeur. Parmi ses écrits im-

Digitized by Google

primés, on ne trouve, en prose, que deux ouvrages assez médiocres: le premier est un livre de morale, le deuxième un traité d'économie domestique (1).

Parmi ses ouvrages manuscrits, on remarque le *Megacosmus*, mélange de prose et de vers, où brillent quelques lueurs de génie; mais sa prose est souvent obscure; sa poésie, plus facile et plus claire, est inégale.

Les doctrines philosophiques du *Mégacosme* ne sont pas toujours conformes à la saine raison; ce livre eut néanmoins une fortune très-brillante à son apparition.

Bernard fit encore deux poëmes latins sur l'astrologie judiciaire. L'un d'eux est intitulé *de Gemellis;* un troisième a pour titre *de Paupere ingrato*.

On cite plusieurs autres ouvrages de Bernard qui sont perdus.

J. D.

PIERRE DE BLOIS.

Il naquit dans cette ville vers 1130, d'une famille noble, originaire de Bretagne. Son père était très-pieux et très-bienfaisant, malgré la médiocrité de sa fortune.

Pierre reçut une éducation soignée au célèbre monastère de Saint-Laumer de Blois. Il se rendit ensuite à Paris, y étudia avec succès les humanités, la rhétorique et la philosophie, et apprit la théologie sous Jean de Salisbury.

Il alla de là en Italie, s'instruisit à Bologne dans le droit civil et canonique, et après avoir visité Rome, revint à Paris, où il ouvrit une école de grammaire. Il s'était d'abord livré à l'étude de la poésie, des mathématiques et de la médecine; il s'en dégoûta bientôt pour se vouer à l'état ecclésiastique.

Vers 1167, il fut précepteur, en même temps que secrétaire et vice-chancelier du roi-enfant Guillaume II, qui venait de monter sur le trône de Sicile. Au bout d'un an, la jalousie des courtisans le força de retourner en France, où il reprit l'enseignement public.

(1) 1° *Formulæ vitæ honestæ;* 2° *De modo et regulâ rei familiaris facilitùs gubernandæ.*

Digitized by Google

Mais, en 1175, il passa au service du roi d'Angleterre, Henri II, et y resta jusqu'à la mort de ce prince, en 1189.

Son éloquence et son habileté lui valurent la confiance du souverain et celle de l'archevêque de Cantorbéry. Henri II l'envoya vers Louis VII, roi de France, pour des affaires importantes, et l'employa souvent dans les plus grandes négociations.

Il était alors achidiacre de Bath; c'est à cette époque seulement, et sur les instances de ses amis, qu'il consentit à être ordonné prêtre.

Après la mort de Henri II, il fut chancelier de la reine Eléonore.

En 1195, accusé d'un vice honteux, que son âge et ses infirmités rendaient peu probable, il fut privé de son archidiaconé, chassé d'Angleterre, et revint en France. Depuis, il fut successivement archidiacre de Londres, dignité qui n'avait que de l'éclat sans revenu, puis archidiacre de Cantorbéry. Il avait été, en France, chanoine de Bourges, puis de Chartres, avant d'être archidiacre de Bath. On conjecture qu'il mourut vers 1200.

Pierre de Blois était vaniteux, inquiet, ambitieux; il paraît avoir recherché les bénéfices et ses commodités avec trop d'empressement. Il avait une liberté d'esprit et une énergie de caractère qu'il poussait jusqu'à l'âpreté. Il maintint avec vigueur les règles et la discipline de l'Eglise. Il reprend fortement les vices et il ne ménage pas plus les grands que les petits. Si les cruautés des hommes d'armes, l'avidité des avocats, l'ignorance des médecins, la simonie de prêtres, l'orgueil des chanoines excitent la bile de Pierre de Blois, il ne craint pas non plus de censurer sévèrement les princes, les seigneurs et les prélats eux-mêmes.

Pierre fut un des hommes les plus savants de son temps, également versé dans la connaissance des écritures saintes et des lettres profanes. Bellarmin dit qu'il écrivait avec autant de sagesse que d'éloquence. Son style semble aujourd'hui trop chargé de citations, de sentences, de comparaisons, d'antithèses: cependant il est habituellement correct, facile et souvent même élégant.

Il avait un talent peu commun: il nous apprend lui-même qu'écrivant une lettre, il en dictait en même temps trois autres à trois personnes différentes, ce qui n'était arrivé qu'à Jules César.

Digitized by Google

On lui attribue soixante-cinq sermons ou discours d'une latinité assez médiocre; ils sont d'ailleurs très-courts, et semblent plutôt de brèves instructions. L'un d'eux, plusieurs peut-être, ont été prononcés d'abord en langue vulgaire. On a de lui dix-sept traités, parmi lesquels se trouve une instruction sur la foi chrétienne, pour le sultan d'Iconium, au nom d'Alexandre III, vers 1170.

Un poëme sur l'*Eucharistie*, qui lui fut attribué d'abord, a été revendiqué avec raison pour un autre Pierre, dit Pictor ou le Peintre. Pierre de Blois avait eu le bon esprit d'abandonner la poésie dès sa première jeunesse; ce qu'on a de lui donne une pauvre idée de son talent poétique.

Mais le recueil de ses lettres, au nombre de cent quatre-vingts environ, forme la principale partie de ses ouvrages. On y trouve des renseignements nombreux sur lui-même, sur son père, sur sa famille; elles abondent surtout en détails intéressants sur les mœurs et les usages de son époque. La plupart sont adressées aux plus grands personnages de ce temps: à des papes, à des rois... Il y en a une dans laquelle il s'efforce de justifier Henri II du meurtre odieux de l'archevêque de Cantorbéry, Thomas Becket. La 112e est intéressante, pour nous, à divers titres. En 1188, Philippe-Auguste, dans une assemblée tenue à Paris, avait fait une ordonnance portant que tous ceux qui n'avaient pas pris la croix donneraient, cette année-là, la dîme de tous leurs revenus : ce qu'on appela la *dîme saladine*. Pierre de Blois écrivit d'Angleterre à Henri de Dreux, évêque d'Orléans, cousin-germain du roi, l'exhortant à remontrer à ce prince que les ecclésiastiques devaient être exempts de cette subvention. Il prétend que le roi n'a reçu de l'Eglise le pouvoir du glaive que pour protéger l'Eglise.

Les œuvres de Pierre de Blois parurent, pour la première fois, à Paris, en 1519. Pierre de Goussainville, de Chartres, en publia, vers 1667, une édition annotée, revue et augmentée de divers ouvrages de Pierre de Blois, non encore publiés, et de laquelle il retrancha des sermons reconnus pour être d'un autre Pierre, surnommé Comestor, ou le Mangeur.

J. DEBARBOUILLER.

Digitized by Google

DAMPIERRE (JEAN).

Comme Fortunat, Dampierre fut directeur d'une communauté de religieuses; comme lui aussi il fut un poète gracieux et élégant; Fortunat avait enlevé aux Latins du Bas-Empire la palme de la poésie, Jean Dampierre disputa aux Italiens de la Renaissance la gloire de bien faire des vers latins.

Il naquit à Blois, dans le XVe siècle, et, après de solides études, il partagea ses travaux et ses loisirs entre la jurisprudence et la poésie. Comme il avait beaucoup de politesse et qu'il n'était rien moins que prude et austère, il surprit beaucoup ses amis, lorsque, renonçant à tout ce que le monde lui offrait d'agréable, il entra dans l'ordre de Fontevrault, où il employa tous ses talents et son éloquence à soutenir les âmes dans la vraie religion et dans les pratiques des devoirs de la piété chrétienne.

Dans la suite, il fut fait directeur des religieuses du monastère de la Madeleine, près Orléans. « Il vécut là sans trouble et sans inquiétude : mais il ne se priva pas de la conversation des personnes habiles, qui demeuraient pour lors dans cette ville, ni du commerce des savants qui *fleurissaient* en divers endroits du royaume. »

Il eut pour amis Germain Audebert et Salmon Macrin; pour admirateurs Jean Dolet, Théodore de Bèze, Balzac et Jules-César Scaliger, qui faisaient une estime singulière de ses poésies. Elles sont si douces et si délicates qu'on les comparait, pour la grâce, à celles de Catulle.

Jean Bernier, historien de Blois, a écrit une *Vie de Dampierre*, inexacte comme presque tout ce qui est sorti de sa plume. Il nous fait toute une histoire, à propos de quelques petites lettres adressées à sœur Scholastique, qu'il suppose être une religieuse du prieuré de Sainte-Madeleine, tandis que cette savante vierge était abbesse de Saint-Honorat, en Provence.

Dampierre avait chanté de préférence les vertus et les actions qu'il avait sous les yeux. Sa correspondance avec Faucher, son ami, nous apprend qu'il avait composé un poëme sur la *Virginité*, et un autre dans lequel il décrit l'horrible action d'un misérable qui, ayant séduit

Digitized by Google

une religieuse, l'avait emmenée avec lui. Il est vrai qu'ils avaient été repris et mis en état de faire pénitence.

Enfin notre poète avait encore composé un ouvrage en vers phaleuques, pour enseigner l'art de conduire ou diriger les religieuses.

Il est vraiment fâcheux que tous ces ouvrages de Dampierre n'aient pas été mis au jour. S'il en existe des copies, elles doivent se trouver dans l'ancienne bibliothèque de Lérins.

Quelques-unes de ses poésies se trouvent dans les *Délices des Poètes latins de la France*. Bernier nous a conservé de lui une petite pièce qui a pour titre : *De la manière de préparer les champignons*.

Jules-César Scaliger a loué sa facilité et sa douceur, aussi bien que la cadence et le nombre de ses vers. Pour ce qui est des sentences, il ajoute que tout en était plein dans ses poésies, mais de celles qui gagnent le lecteur sans l'*incommoder*, qui le rassasient sans lui donner du dégoût, et qui l'attirent sans lui faire de violence.

C. B.

AUDEBERT (GERMAIN *et* NICOLAS).

Un journal manuscrit de ce qui s'est passé dans la famille des Audebert, nous apprend que Germain Audebert naquit à Orléans le 3 mars 1518, d'une famille d'honorables commerçants. Il fit de brillantes études à l'Université de sa ville natale, et alla ensuite se perfectionner dans un voyage en Italie. Il étudia à Bologne la jurisprudence, sous le célèbre Alciat ; à Venise, à Rome et à Naples, il visita, avec une déférence filiale, les poètes, les savants et les artistes.

Au retour de ce voyage, il se maria à Orléans, et, comme il fallait déjà une charge pour faire figure dans le monde, il se fit recevoir avocat au Parlement de Paris. Il put, dans cette sinécure, cultiver à son aise les Muses latines. Il se lia d'amitié avec Théodore de Bèze et quelques autres calvinistes, gens d'esprit, mais personnages fort compromettants. Théodore de Bèze eut l'imprudence d'adresser à son ami une pièce de vers sur sa maîtresse, dans laquelle *le latin dans les mots bravait l'honnêteté*. Audebert, malgré la pureté de ses mœurs, fut compromis, en raison de sa position

Digitized by Google

officielle. Paris devenait dangereux pour les suspects d'hérésie ; on venait de brûler plusieurs protestants sur la place de l'Estrapade ; le poète orléanais revint prudemment dans sa ville natale (1548) et acheta une charge de conseiller en l'élection.

Dès ce moment, il ne s'occupa plus de controverse politique ni religieuse. C'était un poète dans toute l'acception du mot, et ce qui tendait à troubler l'accord des partis et l'harmonie de l'Etat lui répugnait. Pendant les guerres de religion, il se consolait, comme les L'Hôpital et les de Thou dans le commerce des Muses, et il déplorait les malheurs de sa patrie en beaux vers latins, dans cette langue alors familière aux poètes orléanais. Mais, détournant bien vite les yeux de ces sombres tableaux, il chanta l'Italie dans le langage harmonieux d'Horace et de Virgile.

Il fit, à la louange de Venise, un poëme qu'il dédia à cette république, alors si florissante. Le doge fut si flatté de cet hommage, qu'il créa l'auteur chevalier de Saint-Marc. Il lui envoya, par Jean Mauro, son ambassadeur en France, le collier de l'ordre, qui était une chaîne d'or à laquelle pendait la médaille de Saint-Marc. Le roi Henri III, rendant hommage au mérite d'Audebert, l'avait autorisé, bien que simple conseiller, à remplir les fonctions de président en l'élection d'Orléans. Il fit plus encore : il l'anoblit lui et les siens, nés et à naître, le créa chevalier et lui donna deux fleurs de lis d'or pour mettre à ses armes.

Audebert publia ensuite un poëme latin sur Rome, dédié au cardinal Farnèse. Le pape Grégoire XIII, comme témoignage de sa reconnaissance, créa l'auteur chevalier et citoyen Romain.

Mais, comme l'a si bien dit le proverbe : Nul n'est prophète dans son pays. Tandis que le Virgile orléanais recevait des marques d'honneur des souverains étrangers, ses concitoyens lui faisaient un crime de ce qu'il n'avait pas employé son talent poétique à la gloire de sa patrie, de ce qu'il n'avait pas célébré Orléans comme il l'avait fait de Venise, de Rome et d'autres villes : on le traitait de citoyen peu affectionné. Cette querelle littéraire, dont les savants d'Orléans s'occupèrent, devint sérieuse. Les uns prirent parti pour Audebert, les autres contre lui. Il fut attaqué, toujours en latin, par un confrère en poésie, Agnan des Comtes, son compatriote. Louis Alleaume, son

Digitized by Google

ami, bien qu'il fût aussi du métier, défendit Audebert dans une petite épigramme latine, dont le sens est : qu'il était plus glorieux à Orléans d'avoir produit un tel poète, qu'à Venise d'avoir été chantée par lui. Un autre de ses amis fit cet ingénieux anagramme. sur le nom de celui qu'on accusait d'incivisme :

GERMANUS AUDEBERTUS
AGEDUM TER URBANUS ES.

« Courage! tu es trois fois notre concitoyen. »

Nicolas Audebert, fils de Germain, vint à son tour en aide à son père, et comme il se mêlait aussi de poésie, il fit cette réponse ingénieuse aux détracteurs du poète orléanais : « Quoi! vous vous « étonnez, disait-il (toujours en vers latins), que mon père ait « chanté Venise et non Orléans? Mais Virgile chanta Rome et oublia « Mantoue. »

Et encore Audebert n'avait-il pas oublié sa ville natale. Dans un de ses poëmes en l'honneur de l'Italie, il s'interrompt pour faire l'éloge d'Orléans :

.... Ligeris magni claram qui prænatat urbem
Atque tuos lambit, turrita Aurelia, muros,
Terra beata soli genio cœloque salubri,
Ingentis regni medium cor et aurea sedes,
Dulce mihi natale solum....

Orléans, sous tes murs tu vois couler la Loire,
Dont le flot vient baigner ces tours qui font ta gloire;
Beau climat, sol fertile, air pur, ciel enchanteur,
Cité, qui de la France es la vie et le cœur,
O mon pays, je t'aime!

Germain Audebert, chargé d'années et de mérite, termina enfin sa carrière le 11 décembre 1598, âgé de plus de quatre-vingts ans. Il fut enterré au cimetière, devant le charnier, sous la galerie. Son épitaphe, gravée en lettres d'or sur une table de marbre noir, rappelait ses principaux titres à la renommée et à la reconnaissance de ses concitoyens.

Outre les poëmes de Venise et de Rome, on a encore de Germain Audebert un poëme latin sur Naples, dédié à M. de Chiverny, gouverneur de l'Orléanais, que l'auteur appelle son Mécène; des poésies diverses recueillies dans l'ouvrage intitulé : *Deliciæ gallorum poe-*

Digitized by Google

tarum, et deux livres de *Sylves*, titre imité de Stace, et qu'on donnait alors volontiers aux recueils de poésies fugitives. Ce dernier ouvrage est resté manuscrit.

Nicolas AUDEBERT, fils de Germain, naquit à Orléans en 1556. Son père dirigea lui-même ses premières études, et, à son exemple, il l'envoya faire un voyage en Italie. Le jeune homme y prit goût, car, au bout de quatre années, Germain Audebert dut le rappeler par une jolie épître latine. Revenu à Orléans, il débuta au barreau, et gagna sa première cause au siége présidial. Au mois d'août 1582, il fut pourvu d'une charge au parlement de Bretagne. Étant venu à Orléans pour recueillir les derniers soupirs de son père, il tomba malade et mourut six jours après. Tous deux furent enterrés sous la même tombe, dont l'épitaphe portait : *Leurs âmes soient entre les bienheureux*.

On a de Nicolas Audebert plusieurs pièces fugitives, citées dans le recueil des poètes latins modernes, et divers opuscules.

C. BRAINNE.

MARCHAND (CLAUDE).

On n'a guère de détails sur sa vie. Il était, au XVIe siècle, scribe et libraire général, c'est-à-dire garde de la bibliothèque de l'Université d'Orléans.

Il publia, dans cette ville, en 1556, *la Monodie, ou Deüil et Épitaphes des plus fameux docteurs de l'Université et libraires d'Orléans*.

Une grande partie de ces épitaphes ont été recueillies parmi celles du Grand-Cimetière.

La Monodie finit par cet avertissement au lecteur :

« Pendant que tu prendras plaisir, amy lecteur, à faire lecture « de cette monodie, l'autheur te tiendra prêts deux panégyrics. « L'un de très-chrétien roy Henri II, de son heureux règne de la « gent Française, et royaume de France; l'autre de la très-haute et « très-noble dame, Madame Catherine de Médicis, royne de France. « Aussy une oraison aux Carmes Français, présentée à très-haut et « très-puissant prince, le seigneur de La Trémoille, baron de

Digitized by Google

« Sully. Le tout fait par led. scribe et greffier dudict Sully. Ces pro-
« chains jours, après avoir reçu ung certain petit caractère en
« italian, pour faire aux susdits panégyrics annotations marginales, je
« t'en ferai vœu. — Adieu.

F. BAAR.

CHRESTIEN (FLORENT).

Il naquit à Orléans, le 26 janvier 1541, et mourut, de la pierre, à Vendôme, le 3 octobre 1596. Sa famille était originaire de Bretagne; son père était Guillaume Chrestien, qui fut médecin du duc de Bouillon, puis de François Ier et de Henri II, traduisit plusieurs traités d'Hippocrate, de Galien, de Jacques Sylvius, et composa lui-même quelques ouvrages de médecine, dont un fut publié à Orléans en 1536.

Florent apprit à fond la langue latine et fut initié aux beautés de la langue grecque par le célèbre helléniste Henri Estienne. Il mérita bientôt lui-même la savante terminaison en *us*, et ajouta à son nom latinisé les prénoms de *Quintus*, parce qu'il était le cinquième enfant de son père, et de *Septimius*, parce qu'il était né le septième mois de la grossesse de sa mère.

Chrestien fut précepteur du jeune prince de Béarn, depuis Henri IV, auquel il donna une éducation virile. Scaliger prétend que Henri IV ne l'aimait pas : *Notre ennemi, c'est notre maître;* cependant il le nomma garde de sa bibliothèque. Si cette bibliothèque existait réellement, n'était-ce pas récompenser de la façon la plus délicate un véritable ami de l'étude? Il lui témoigna encore sa reconnaissance dans une autre occasion : Chrestien, qui était calviniste, était tombé aux mains des ligueurs avec la ville de Vendôme, où il s'était retiré; son disciple paya sa rançon.

Florent Chrestien est un des représentants les plus remarquables de cette érudition du XVIe siècle, si profonde et si variée, et il devait naître dans cet Orléanais qui semble avoir été alors la terre privilégiée de la poésie latine.

Il traduisit du grec en vers latins, des *Épigrammes* choisies de l'anthologie, le poëme de Musée sur *Héro et Léandre*, trois pièces d'Aristophane, les *Guêpes*, la *Paix*, *Lysistrata*; l'*Andromaque* et le

Digitized by Google

Cyclope, d'Euripide; les *Sept Chefs*, d'Eschyle, et le *Philoctète*, de Sophocle (1). Il ajoutait à sa version des commentaires fort estimés. Il mit envers latins et grecs une partie des poésies de Jacques Grévin, deux pièces de Remi Belleau, qui ne sont pas toujours dans les œuvres de ce dernier, l'*Innocence prisonnière* et la *Vérité fugitive* (1561), et les quatrains de Pibrac, déjà traduits dans toutes les langues (1584). Il adressa cette version à son fils, Claude Chrestien (2).

Florent était placé au rang des Budé, des Turnèbe et des Casaubon. Les contemporains Scaliger, de Thou, Sainte-Marthe mettent ses vers grecs et latins au-dessus de tous ceux des modernes et au niveau de ceux des anciens; Estienne Pasquier ne craint pas de le comparer à Catulle et à Virgile.

Il réussissait moins bien dans la poésie française. Dans sa traduction de la *Vénerie d'Oppien*, il s'est efforcé de rendre vers pour vers; mais si l'expression est assez française et la rime assez riche, la versification est fort dure, les vers enjambent l'un sur l'autre, quelques-uns finissent par deux monosyllabes qui commencent le sens du vers suivant.

Sa version du *Jephté*, de Buchanan (3), dédiée au cardinal de Châtillon (1567), ne manque pas de fidélité, mais de style. Il a traduit du même auteur le *Franciscain* et plusieurs épigrammes dirigées contre Alexandre VI, contre les religieux de Saint-Antoine et quelques autres personnages. Aussi n'osa-t-il pas publier son œuvre en France; elle parut à Genève en 1567.

Chrestien était zélé calviniste, quoiqu'il ait, vers la fin de sa vie, embrassé le catholicisme; et l'ardeur de ses opinions religieuses explique la rude guerre qu'il fit, sous un nom supposé, au poète Ronsard, coupable d'avoir écrit contre les réformés le *Discours sur les misères du temps* (4). Dans la *Réponse de François de la Baronnie à*

(1) Cette dernière traduction est dédiée au célèbre professeur royal, Nicolas Goulu.

(2) Claude Chrestien était fort savant et fort habile, mais il n'a rien publié: il ne reste de lui que quelques lettres jointes à celles qui ont été écrites à Scaliger.

(3) Les auteurs de l'*Histoire générale des théâtres* prétendent que Racine était pénétré de cette pièce lorsqu'il composa son *Iphigénie en Aulide*. Agamemnon, Clytemnestre, Iphigénie se disent beaucoup de choses que Buchanan a mises dans la bouche de Jephté, de Storges, sa femme, et d'Iphis, sa fille.

(4) Voyez *Ronsard*, 2e série.

Digitized by Google

Messire P. de Ronsard, prestre, gentilhomme vendosmois, évêque futur, Chrestien attaque à la fois le pape, le clergé et Ronsard, auquel il reproche sa vanité et son ambition. Cette longue satire fut suivie d'une autre, en vers, comme la première, mais encore plus mordante, intitulée *le Temple de Ronsard, où la Légende de sa vie est briefvement descrite.* Le poète vendômois répondit avec toute la colère de l'amour-propre blessé (1564). Nouvelle réplique, en prose cette fois, mais pleine d'aigreur et d'amertume à ce *maistre des poëtastres;* et il y eut encore bien d'autres pièces de ce curieux procès. Le même motif religieux lui fit saisir la plume contre Pibrac, qui avait fait l'apologie de la Saint-Barthélemi. Depuis, il se réconcilia avec ses deux antagonistes, et leur donna des témoignages d'amitié sincère. Chrestien, en effet, avait une irrésistible inclination vers la satire, mais le cœur n'y était pour rien. C'était un excellent homme, dit de Thou; il avait l'âme si noble et si éclairée qu'il était incapable de rien écrire par une complaisance basse et servile; mais il n'était pas prudent d'échauffer sa bile calviniste : alors il frappait fort et juste, quitte à se réconcilier après.

Chrestien fit un meilleur usage de sa verve satirique. On sait qu'après l'assassinat de Henri III, son successeur, Henri IV, avait dû conquérir son royaume; la Ligue tenait Paris et lui en fermait l'entrée; il fallut plusieurs victoires pour lui en ouvrir les portes. Mais ses armes n'avaient pas tout fait : des hommes savants, d'honnêtes citoyens avaient mis leur bon sens, leur esprit, leur cœur au service du roi, et leur plume n'avait pas moins pesé dans la balance que l'épée d'Arques et d'Ivry. La satire *Ménippée,* dirigée contre l'intervention espagnole et le faux catholicisme de la Ligue, présente, dans l'*Abrégé de la tenue des Etats*, une excellente caricature de l'assemblée des Ligueurs : on suppose que chaque personnage révèle, à son insçu, ses crimes et les vœux secrets de son ambition; le style et la pensée de chaque orateur y sont parodiés de la plus plaisante façon. Ce pamphlet célèbre est une œuvre à la fois fine et naïve, piquante et pathétique, plaisante et burlesque, inspirée par le pur amour de la patrie.

On ne sait pas exactement ce qui revient à Florent Chrestien dans cette composition remarquable à tant de titres. On s'accorde seule-

Digitized by Google

ment à lui attribuer la harangue moitié française, moitié latine du cardinal de Pellevé, créature de la maison de Lorraine; mais il est probable qu'il contribua pour une plus large part à une œuvre où son humeur satirique et son patriotisme trouvaient également leur compte.

A la liste des ouvrages déjà mentionnés, il faut joindre : 1° *Ode genethliaque sur la naissance du fils du comte de Soissons* (1567); 2° *Le jugement de Pâris,* dialogue à cinq personnages, représenté à l'occasion de la naissance du fils du prince de Condé (1567).

Plusieurs des ouvrages de Florent Chrestien furent imprimés à Orléans; d'autres le furent à Paris par *Mamert Patisson,* Orléanais, avec les presses du célèbre Robert Estienne.

J. DEBARBOUILLER.

BONGARS (JACQUES).

Voici un de ces hommes du XVIe siècle qui ne connaissaient pour le travail ni trève ni repos, passionnés pour les lettres au sein même des agitations de la vie politique, savants sans prétention ni roideur, dévoués à leurs devoirs sans ambition et par patriotisme, esprits droits et cœurs honnêtes, tels que cette féconde époque en a tant donné à la France, et dont le type est Michel de L'Hôpital. Les plus populaires figures de cette curieuse galerie sont, avec le vertueux chancelier, P. Pithou, Florent Chrétien (d'Orléans), Casaubon (né à Genève, mais fils adoptif de la France), Etienne Pasquier et l'historien de Thou. Il y aurait justice à leur associer Jacques Bongars, en le plaçant, non pas au premier rang, mais assez en relief pour qu'il ne soit pas confondu dans la foule des illustrations de ce grand siècle.

J. Bongars était né à Orléans en 1554, d'une ancienne et noble famille qui avait déjà fourni et devait fournir encore au pays des magistrats et des hommes d'église distingués. Son père avait été lieutenant-général du bailliage sous François Ier; par sa mère, Françoise Petau, Bongars était cousin de Paul Petau, conseiller au parlement et savant écrivain, moins illustre pourtant que son petit

Digitized by Google

neveu Denis, l'une des vraies gloires de notre cité. Le nom d'une terre possédée par son père en Sologne, la Boderie, se trouve quelquefois joint à celui de Jacques Bongars; il la vendit pour satisfaire sans doute des créanciers, car il y avait dans la famille moins de richesse que de vertus. Son père, bien qu'il fût calviniste zélé, jouissait à Orléans d'une grande réputation de probité et d'honneur; mais, en 1562, tous les huguenots furent enveloppés dans l'indignation soulevée par les actes de vandalisme dont la ville fut victime. C'est alors que, d'un bout du royaume à l'autre, le fanatisme des réformés brisait ou mutilait les chefs-d'œuvre de l'art catholique. Vainement, à Orléans, le prince de Condé et l'amiral Coligny firent effort pour défendre Sainte-Croix contre les torches et le marteau. On comprend les vengeances et la haine dont le parti catholique poursuivait les réformés. C'est là ce qui explique comment, pour achever ses études, bien agitées sans doute, le jeune Bongars fut envoyé à Strasbourg, ville impériale, toute dévouée au protestantisme et placée hors de ce foyer embrasé, où la guerre civile entassait tant de ruines. Il y resta cinq ans, de 1571 à 1576, étudiant avec ardeur les anciens. Puis on le rencontre à Bourges, parmi la foule des écoliers venus là, de tous les points de la France et de l'Europe pour recueillir les leçons de Cujas. Cette ville qui attirait un si grand nombre de savants, surtout depuis qu'Alciat y avait inauguré avec tant d'éclat l'enseignement du droit, offrait de précieuses ressources à l'érudition. L'esprit ardent de Bongars ne s'y nourrit pas seulement de jurisprudence : il aimait avec passion l'histoire et la critique, et l'on peut croire que déjà il préparait les travaux qui lui ont donné un rang si honorable parmi les érudits du XVIe siècle, à la suite des Dolet, des Turnèbe, des Casaubon, des Estienne et des Scaliger.

A vingt-sept ans il publia une édition de *Justin*, jugée excellente par les grands maîtres du temps ; et, quatre ans après, des *Scholies et Corrections sur Pétrone*, œuvre de savoir ingénieux et de saine critique.

Mais Bongars ne doit pas donner toute sa vie aux études solitaires et au commerce exclusif des anciens : il devient homme politique. Présenté sans doute à Henri IV, qui n'était encore que roi de Navarre, par un chef du parti calviniste, peut-être par Florent

Digitized by Google

Chrétien, ancien précepteur du Béarnais, il se trouve à Rome, en 1585, chargé d'une mission. Une hardiesse qui témoigne à la fois de son dévouement au roi de Navarre et de son ardeur calviniste, fut, à en croire Varillas, ce qui fit sa fortune politique en lui donnant la confiance de Henri. En réponse à la fameuse bulle de Sixte-Quint, qui déclarait Henri de Béarn et le prince de Condé déchus de tous droits à la couronne, une protestation fut affichée à Rome, la nuit, sur les statues du champ de Flore, sur les murs des principales églises, et jusque sur la porte du Vatican, par une main inconnue. C'était une page pleine de fierté provoquante et de verve ironique, un appel des deux princes à la cour des pairs, au concile général et à tous les rois de la chrétienté *contre l'usurpation, hérésie et tyrannie du pape.* Un manifeste passionné contre la sentence pontificale, dans le genre du *Fulmen Brutum,* de F. Hotman, a bien été écrit par Bongars; il figure dans le premier volume des *Mémoires de la Ligue.* Mais est-ce bien Bongars qui afficha dans Rome le placard dont l'énergie fit, dit-on, admirer par Sixte-Quint lui-même l'indomptable constance du roi de Navarre? Varillas est le seul historien qui l'atteste. Il est certain, du reste, que cette chaleureuse défense des droits du Béarnais et de l'indépendance de la France en face du Saint-Siége est bien en harmonie avec le caractère et les idées de Bongars; la preuve en est dans son zèle de trente années pour le service du roi et dans les pages qu'il traça, presque à la veille de sa mort, pour réfuter les doctrines ultramontaines du cardinal Bellarmin. Ce n'est pas lui cependant qui est, comme on l'a cru, l'auteur de l'*Anti-Cotton,* où il est prouvé que les jésuites sont coupables du meurtre de Henri IV. Toujours est-il que de bonne heure le roi eut grande confiance dans le dévouement et l'adresse de Bongars.

On lit dans le deuxième volume des *Missives de Henri IV,* ces lignes adressées de Niort, en 1589, au baron de Lichtenstein, en Allemagne : « Il (Bongars) vous dira l'estat de nostre France bien « particulièrement, et le mien en particulier, de quoy je vous prye « le croire en ce qu'il vous dira de ma part comme moy-mesme. » Jusqu'en 1610, il eut, avec le titre honorifique de maître-d'hôtel du roi, l'importante fonction de résident ou d'ambassadeur près de différents princes d'Allemagne. C'est en cette qualité qu'il publia une

Digitized by Google

énergique et habile *Apologie des Français*, réponse à un pamphlet qui attribuait à leur lenteur et à l'incapacité du maréchal de Bouillon les revers de l'année 1587. De Thou cite avec éloge ce patriotique mémoire dans lequel se trouve, comme en maints passages des écrits de Bongars, l'expression d'une vive admiration pour le roi son maître. Il lui applique quelque part le mot de Comines sur Louis XI : « Des princes qui aient ses défauts et de plus grands encore, on en « voit beaucoup ; des princes qui aient ses qualités et ses vertus, il « n'y en a pas un. »

Mais l'œuvre la plus originale que nous ait valu sa mission politique en Allemagne, ce sont ses *Lettres*. Il ne faut pas leur demander les qualités éminentes qui rendent si précieuses pour l'histoire les *Lettres* du cardinal d'Ossat, ou les *Négociations* du président Jeannin. D'abord Bongars les a écrites en latin ; or, il y a toujours dans une langue morte quelque chose qui entrave le libre mouvement de la pensée ; celle-ci ne conserve qu'à demi son originalité, quand il lui faut s'envelopper d'un style d'emprunt. Aussi n'ont-elles pas pour se faire lire l'attrait puissant de cette langue française du XVIe siècle, si vive, si colorée sous la plume de Montaigne ou d'Etienne Pasquier, par exemple ; et puis on n'y rencontre pas la largeur de vues, l'élévation des idées, la gravité magistrale des documents diplomatiques, qui sont une des richesses littéraires de cette époque ; en somme, leur importance politique est assez mince : mais il faut dire que beaucoup, les plus curieuses peut-être, celles qu'il dut écrire à Villeroi, chargé alors des affaires extérieures, sont restées manuscrites dans la bibliothèque de Berne. De celles qui ont été publiées, les unes sont adressées à différents princes d'Allemagne ou à leurs ministres, surtout à Lingelsheim, conseiller de l'électeur palatin ; les autres, en plus grand nombre, à Camerarius, médecin très-influent à Nuremberg, très-dévoué à la France, et, comme Bongars, fort épris des études littéraires. Dans cette correspondance, l'historien ne trouvera guère que des faits connus par des écrits du temps plus complets. Ce sont ici des instances pour presser l'envoi de secours promis au Béarnais par les princes Allemands ; là des plaintes, parfois très-énergiques, sur l'inertie ou la mauvaise foi de ces douteux alliés ; le plus souvent, le récit sommaire des opérations

Digitized by Google

de Henri IV. Le style en est généralement pur, naturel et d'une élégante concision; quelquefois il a un coloris et une verve qui ont fait dire à Amelot de la Houssaye que « certaines lettres de Bongars « égalent celles de Cicéron à Atticus. » On y trouve certainement çà et là l'éloquence qui nait d'une émotion sincère et l'enjouement d'un esprit aimable.

Mais ce qu'on admire surtout dans les *Lettres*, c'est ce patriotisme chaleureux qui flétrit d'un trait, parfois digne des auteurs de la satire *Ménippée*, l'ambition de Philippe II et des Espagnols; c'est cette horreur de l'honnête homme pour les perfidies de la politique, pour les jalousies et la division des princes, pour les misères de la guerre civile; c'est ce sentiment religieux qui s'élève tant de fois vers Dieu, pour implorer de sa bonté le remède aux souffrances publiques et la consolation de ses propres douleurs. Dieu seul peut sauver la société aveuglée, chancelante et corrompue, s'écrie-t-il presque à chaque page; c'est de lui aussi qu'il attend la guérison de la plaie que lui a faite au cœur la mort de sa fiancée, arrivée soudain à la veille d'une union long-temps retardée.

Enfin, une charmante surprise, dans cette correspondance de diplomate toute hérissée de noms propres, c'est de voir, comme quelques rayons de soleil à travers les arbres d'une forêt bien sombre, des échappées toutes littéraires, un goût très-vif pour les études, un amour passionné des livres. Entre une phrase sur la *prise du faubourg d'Orléans, qui tient à la ville par un pont* (le Portereau) et le bulletin d'une manœuvre du duc de Parme, se glisse un jugement ou sur les *Caractères* de Théophraste, commentés par Casaubon, ou sur la vie de Charles IX, de Papirius Masson, sur les *Fables de Phèdre*, publiées par Pithou, ou sur une tragédie d'Eschyle, traduite par Florent Chrétien. On rencontre à chaque pas, dans les dernières lettres surtout, un des hommes célèbres du temps, soit en Allemagne, soit en France. Avec la plupart il était en relation d'amitié; plusieurs, morts avant lui, sont de sa part l'objet de regrets touchants, et lui-même devait en exciter qui sont bien honorables pour sa mémoire. C'est qu'il était plein de bonté et de modestie, dévoué à ses amis comme il l'était au roi. Sa bibliothèque, c'était son plus cher trésor : c'est à l'enrichir qu'il consacrait ses soins et sa fortune : cependant il n'estimait pas que

Digitized by Google

les livres dussent être, comme les écus, dans les mains d'un avare ; il en faisait jouir ses doctes amis. Cette bibliothèque, on le voit par ses lettres, était ouverte à tous, collection précieuse perdue pour la France, et dont Orléans surtout doit regretter la dispersion. Bongars, en effet, à la mort de notre compatriote Pierre Daniel, bailli de Saint-Benoit-sur-Loire, avait acheté beaucoup de manuscrits enlevés à l'abbaye dans l'invasion des calvinistes, qui la pillèrent en 1562. A sa mort, ils passèrent partie au Vatican, partie à Rome. Cette ville possède, en outre, un recueil de plus de douze in-folios de lettres, de journaux, de mélanges, concernant l'histoire et les intérêts publics de divers états d'Allemagne. Il y a là sans doute une source féconde de documents curieux. Bongars avait aussi recueilli quelques débris de la bibliothèque de Cujas, et l'on se figure aisément de quel prix ils devaient être pour un savant et pour un disciple du grand jurisconsulte ! Du reste, la preuve de sa vénération pour ces reliques littéraires de son vieux maître, c'est la lettre qui raconte à un ami la peine qu'il s'est donnée pour les avoir. La Sologne, on le voit par les premières lignes de cette lettre charmante *(L. 35e)*, était alors, comme aujourd'hui, un pays à inondation, grâce à ses étangs et à ses marais, et la Beauce un pays de boue. Il s'en est, dit-il, tiré à grand peine. « Vous rirez de grand cœur de voir, dans un temps où « tout le monde accourt à Paris pour tirer de l'argent du roi, de « voir votre ami, un homme de cour et qui n'a pas de fortune, « tourner les talons et s'enfoncer dans un désert : et pourquoi? pour « mettre son argent sur des livres tout tachés et à demi-rongés par « les vers. »

Voilà, en effet, sa passion : pour la satisfaire, il n'a aucun souci de sa peine et de ses dépenses ; jouir de ses livres en liberté et dans la retraite, c'est un souhait qui revient à chaque instant sous sa plume, vers la fin de sa carrière surtout. Quel air de bonheur, quand il écrit de Bâle : « J'ai résolu de passer cet hiver dans le mystère et la soli- « tude, loin des affaires, dégagé de toute ambition, et fuyant le seuil « orgueilleux des palais. Je charmerai mes loisirs avec mes livres, ces « fidèles compagnons de ma vie. J'ai choisi ce lieu pour asile, parce « que ailleurs la foule m'obsède ! » L'année suivante, 1610, est celle de sa retraite définitive. Il était à Heidelberg, avec Ancel, cet Orléanais

Digitized by Google

dont le nom se rencontre souvent dans sa correspondance, employé comme lui à des négociations par Henri IV. Ils y traitaient ensemble la fameuse question de la succession de Juliers, lorsque l'assassinat du roi, coup imprévu et terrible qui lui enlevait l'objet de sa constante affection et de son long dévouement, le rappela à Paris. Dès lors, étranger aux affaires, il achève un ouvrage commencé sans doute depuis long-temps, *les Historiens contemporains des guerres d'Orient et du royaume français de Jérusalem, ou les OEuvres de Dieu par la main des Francs* (GESTA DEI PER FRANCOS), titre qui est une nouvelle preuve de la pensée religieuse dont l'inspiration ne quitte jamais Bongars. Il eut pour collaborateurs à ce livre son compatriote, Paul Petau, et François Pithou. Déjà, en 1600, Bongars avait publié à Francfort le recueil des historiens de la Hongrie (*rerum hungaricarum scriptores)*, dédié à Ancel par une préface remarquable, et, en 1603, des extraits et mélanges de Paul Diacre, Eusèbe et autres.

C'est au milieu de ces travaux, et à la veille de donner un deuxième volume des *Historiens des croisades*, que la mort arriva pour lui, le 29 juillet 1612, à Paris : il avait cinquante-huit ans. Casaubon, dans une lettre, s'indigne qu'à Paris on n'ait pas rendu des honneurs funèbres à cet homme dont l'Allemagne eût été si fière. De Thou, en trois mots, le peint au vif : « Homme éminent « par le savoir, par le jugement, par le cœur. » Le cœur ! c'est par là surtout que notre Bongars figure noblement parmi les illustrations françaises du XVIe siècle. Non-seulement il eut une érudition qui, sans les soins de la politique, l'eût peut-être fait l'égal des Scaliger et des Casaubon, un jugement solide et un discernement exquis, qu'il prouva constamment dans ses missions politiques, mais il fut de plus un honnête homme, qui resta pur et modéré au milieu de la corruption et des violences de son temps, à qui l'intrigue et la bassesse inspiraient un amer dégoût, et dont la vie, toute remplie de services, ne connut jamais les calculs de l'intérêt personnel. Dévoué au roi, qui représentait l'ordre et la justice, et à la patrie, « qui doit être, écrivait « alors de Thou, la première de nos affections et comme une seconde « divinité, » il eut une part modeste, mais réelle, dans cette œuvre de pacification et de restauration sociale qui est la gloire éternelle de Henri IV.

H. TRANCHAU.

Digitized by Google

GUYON (SYMPHORIEN).

Si notre lecteur aime les vieux livres, les saines lectures, les austères labeurs d'autrefois, nous lui conseillerons de tirer de quelques rayons poudreux l'*Histoire de l'Église, du Diocèse, Ville et Université d'Orléans,* par Symphorien Guyon. C'est en 1650 que Claude et Jacques Borde l'éditèrent au cloître Sainte-Croix, avec la permission des docteurs.

Celui qui l'ouvrira sans peur, qui le méditera le soir à l'heure de la veillée, sera récompensé de son courage; il apprendra du moins

Qu'Orléans n'ayant pu être le chef de France
Est demeuré son cœur, sa vie et sa défense;

que notre ville est située au *nombril de Loire;* qu'elle fut jadis la cité la mieux pavée du royaume; qu'elle a devant soi *la plaisante et agréable Solongne,* et qu'enfin un ange traça avec de la neige, au mois d'août, le plan de notre église de Sainte-Croix; il y trouvera son armorial:

Orléans, ville de renom,
De haut prix, de *grand'excellence*
Eut pour blason le cœur de France,
De Louis onzième de ce nom.

Je lui recommande surtout ce petit éloge du vin du crû, *qui fait venir l'eau à la bouche :*

« De tous temps, le terroir d'Orléans a été renommé pour avoir « un grand et plantureux vignoble, et porter des vins très-excellents « en toute sorte d'espèce: de blancs, clairets, couverts, paillets, « doux, forts, délicieux, friands, délicats, de très-bon suc, et fort « propres à donner un bon aliment, engendrer bon sang, fournir « de bons esprits, aider la digestion et entretenir la chaleur naturelle « en bonne intelligence avec l'humeur radicale, en quoi consiste la « santé du corps. »

Symphorien Guyon sut faire deux parts de sa vie: offrir à Dieu ses ferventes prières, aux hommes ses bonnes œuvres et ses écrits; voilà le sillon que le bon prêtre a tracé. On le vit naître en 1581, entrer dans les ordres en étant docteur *ès-droits,* devenir oratorien à quarante

Digitized by Google

et un ans, curé de la paroisse de St-Victor et promoteur ecclésiastique trois ans plus tard, terminer enfin sa paisible carrière à soixante-treize ans. Son frère, Jacques Guyon, nous a dispensé de faire l'éloge de notre Symphorien; il a chanté ses louanges dans une préface ornée de toutes les fleurs de son temps. Il est certain qu'au XVIIe siècle on trouvait des beautés de style dans Guyon au XIXe on les cherche. Sa phrase semble même plus nuageuse que sa pensée, et trop lourde pour un esprit toujours prêt à planer dans la région des légendes. Symphorien sut unir à la foi du chrétien la naïveté de l'enfant; croyant toujours et ne discutant jamais, il ne connut pas plus le doute que la tolérance, et laissa le tout aux libertins. Qu'on poursuive les manichéens, les juifs, les vaudois, les huguenots, c'est à ses yeux la chasse bien permise des *renardeaux de l'hérésie;* il ne voit pas grand mal à ce qu'on écrase sur la pierre *ces avortons de Babylone;* il n'a jamais plaint les *martyrs du diable.*

Nous l'aimons mieux lorsqu'il prend son vol et s'illumine de miracles, d'apparitions, de visions de saints, de triomphantes extases: voilà sa sphère, son bonheur, sa poésie!

Voyez-vous les quatre barons d'Orléans, captifs au bord du Nil, revenir en une nuit et sur l'aile des anges au parvis de Sainte-Croix? entendez-vous ce démon qui hurle en sortant du corps d'un pauvre homme? S'il décrit un monastère fondé au milieu des landes de la Bretagne, soyez sûr qu'il y aura quelque diablotin éteignant le soir, avec sa patte velue, les lumières du réfectoire. C'est peu que saint Mesmin terrasse un dragon du regard, que saint Liphard donne à saint Urbice son bâton pour en *navrer* un second; Guyon va vous conduire avec saint Donat en pleine cour du roi des serpents, sur le mont Jura. Le prince des reptiles se dresse de douze coudées et tous les serpents sifflent à la fois; mais saint Donat est vainqueur et Guyon est content.

Au point de vue de l'histoire, je ne parlerai guère de sa méthode; elle est simple, et consiste à présenter par ordre de dates la suite des évêques d'Orléans; il a su faire entrer dans ce cadre un nombre immense de noms illustres et de faits curieux.

J'en dirai encore moins de sa critique, car elle est à peu près nulle. Lorsqu'il veut l'appliquer au cas douteux, on le voit batailler

Digitized by Google

lourdement contre Le Maire et La Saussaye, pour conquérir quelques années au profit d'un évêque qui n'a peut-être jamais existé dans son diocèse. Qui croirait qu'à la fin de ses jours le curé de Saint-Victor devint aggressif? Les prédications de Duverger de Hauranne, le fameux abbé de Saint-Cyran, le disciple et l'ami de Jansénius, brouillèrent toutes ses idées.

L'esprit de madame de Longueville avait soufflé sur l'oratoire; le bonhomme prit feu, et par grâce efficace, se prit à détester les Jésuites. Guyon est l'un des fondateurs du jansénisme dans Orléans.

Pour nous, qui ne voulons voir dans Guyon que le peintre enthousiaste de notre ville, que le sincère admirateur de sa gloire, nous partageons la reconnaissance de tous les bons Orléanais, et nous répétons avec bonheur ces vers charmants que l'histoire de Symphorien inspira au chanoine François Chevillard.

Recevez, peuple d'Orléans,
Votre paternel héritage
Que l'oubli tenait en ôtage
Depuis bien près de deux mil ans.
Louez ce fidèle notaire
Qui vous en donne l'inventaire
Par son admirable labeur.
Rien n'y manque qui me paraisse,
Sinon qu'on le remette en presse
Pour faire place à son auteur.

ERNEST PILLON.

BOUTRAYS (RODOLPHE *ou* RAOUL).

Cet écrivain était un peu cosmopolite, et il sollicita de plusieurs villes le droit de cité. Né en 1564, à Châteaudun, il fit ses premières études à Vendôme et vint les achever à Paris. Il était avocat à Chartres lorsque Henri IV y fut sacré, l'an 1594. Un jour qu'il plaidait une cause importante devant le conseil, il s'interrompit pour annoncer la réduction de Paris par le roi. Son dévouement à la cause du Béarnais fut reconnu par une charge d'avocat au parlement. En ce temps-là il fréquentait la Cour et y était bien venu auprès des principaux seigneurs, et particulièrement du président Jeannin. Boutrays n'était pas riche, et comme les avocats

Digitized by Google

gagnaient alors moins que les juges, il dut tirer de son travail un profit légitime. C'est peut-être ce qui explique le nombre considérable de ses ouvrages, à une époque où les livres non plus n'enrichissaient guère leurs auteurs.

A l'imitation du président de Thou, il écrivit en latin l'histoire générale de son temps, depuis 1594 jusqu'en 1610, et dédia son travail à la reine Marie de Médicis. Il se fit aussi l'historiographe officieux de Louis XIII; mais il paraît qu'il y perdit son temps et sa peine, car il se plaint, dans une préface, de ce que les récompenses de la Cour aient toutes été pour ceux qui écrivaient en langue vulgaire; que ceux au contraire qui écrivaient en latin aient été méprisés.

C'est peut-être ce qui le porta à publier en français un récit du voyage de Louis XIII en 1622. C'est le seul ouvrage qu'il ait écrit en *langue vulgaire,* et il revint bientôt à son idiome familier.

Il avait entrepris l'*Éloge des villes de France,* et débuta par celui de la ville de Paris, en vers latins. Il écrivit aussi une *Histoire de Chartres,* qu'il dédia au garde-des-sceaux, Étienne d'Aligre, son compatriote. Mais l'ouvrage de Boutrays, auquel nous nous arrêterons de préférence, est son poëme en faveur d'Orléans : *Aurelia.*

Dans une introduction en prose latine, il reproche à Germain Audebert, le Virgile orléanais, mort quelques années auparavant, d'avoir chanté Naples et Venise plutôt qu'Orléans, sa ville natale. Il entreprend lui-même cet éloge et se montre plus enthousiaste dans son panégyrique de commande que ne l'eût été peut-être un véritable Orléanais. Il trouve tout de son goût, même le vin du crû, qu'il ose comparer au Falerne, que dis-je ? au nectar des dieux !

Son éloge des beaux esprits d'Orléans est plus mérité ; il passe en revue les personnages marquants de la ville : les Alleaume, les de La Saussaye, les de Beauharnais, les d'Escures, etc.; Hervet, le théologien du concile de Trente, le poète Audebert, le savant Petau, et tant d'autres dont l'auteur avait lu les épitaphes sur les tables de marbre du Grand-Cimetière, ont leur place dans cette biographie poétique. Les épisodes les plus curieux de ce poëme sont un parallèle entre la fertile Beauce et la Sologne giboyeuse ; la description de la source du Loiret, de la forêt d'Orléans, etc. Il serait à

Digitized by Google

désirer qu'un homme d'esprit, qui n'aurait pas encore oublié son latin, donnât une traduction fidèle de ce poëme, vraiment original.

Boutrays a composé un nombre considérable d'opuscules et de pièces de vers latins destinées à être mises en tête des ouvrages de ses amis ou de ses contemporains. Les auteurs avaient alors un grand respect pour le public et n'osaient aborder *l'amy lecteur* que précédés d'une préface honnête et présentés par les autorités de la science ou de la littérature.

C. B.

DE LA SAUSSAYE (CHARLES).

L'évêque d'Orléans, Jean de Morvilliers, appela près de lui sa famille, et maria Olivier de La Saussaye, son neveu, à Madeleine Alleaume Compaing, d'une des maisons les plus recommandables d'Orléans à cette époque. De cette alliance naquit, en 1564, sur la paroisse de Saint-Paul, comme il le dit lui-même, Charles de La Saussaye, qu'on appela dans sa jeunesse sieur de Brussolles, du nom d'une terre que ses parents possédaient dans le Blésois.

Sa mère, devenue veuve encore jeune, veilla soigneusement à son éducation. Il prit à l'Université d'Orléans le titre de docteur en droit et fut ensuite pourvu d'une charge de conseiller au grand-conseil.

Dès cette époque, il avait témoigné le désir d'embrasser l'état monastique, et, pour l'en détourner, sa mère le fit voyager en Italie, où il fit connaissance, à Rome, de Baronius et de Bellarmin ; il parcourut ensuite la Sicile et Malte.

A son retour, sa vocation n'était pas changée, et tout ce que sa mère put obtenir, c'est qu'il serait prêtre et non pas moine. Il voulut aller étudier en théologie à Paris et il y prit tous ses degrés.

L'évêque d'Orléans, de l'Aubespine, lui conféra les ordres et lui donna la cure de Saint-Pierre-en-Sentelée. En 1595, un de ses frères puînés lui donna une prébende à Sainte-Croix en se faisant chartreux; il y joignit la dignité de scolastique, puis, en 1598, celle de doyen.

Il avait alors trente-trois ans, et s'était déjà fait connaître avantageusement par son érudition et par son élocution facile.

Son zèle pour le rétablissement de la cathédrale, ruinée par les

Digitized by Google

guerres de religion, lui fit faire plusieurs voyages à la cour, où il obtint de Henri IV, non-seulement des fonds pour la réparation de la cathédrale d'Orléans, mais encore que ce roi ferait un pélerinage à cette église avec son épouse, ce qui eut lieu pendant le jubilé de 1601.

Il établit à Sainte-Croix l'usage de porter le Saint-Sacrement à la procession du jour de Pâques, avant matines, et fut, en 1614, député du clergé aux États tenus à Paris. Il y défendit les prérogatives du chapitre et y recueillit des documents pour une histoire de l'Orléanais, à laquelle il travaillait depuis long-temps.

Cet ouvrage latin parut en 1615, sous le titre de : *Annales ecclesiæ Aurelianensis*, &c., un vol. in-4°, Drouart-Paris.

« Malgré les défauts dont cette histoire est remplie, dit Dom Gérou, « elle ne laisse pas d'être recherchée, parce qu'elle est écrite avec « un style et une clarté dignes des meilleurs historiens. » Ce jugement, qui n'est pas trop sévère, n'enlève point à M. de La Saussaye le mérite d'avoir été le premier historien de l'Orléanais, et son œuvre, qui mériterait encore d'être traduite, peut être lue avec fruit.

Après la publication de ces annales, quelques altercations survenues entre lui et son évêque le déterminèrent à solliciter la cure de Saint-Jacques-la-Boucherie, à Paris, où il mourut au bout d'une année, en 1621, âgé de cinquante-six ans.

M. de La Saussaye a encore écrit une histoire de la translation du corps de saint Benoît d'Italie à Fleury-sur-Loire; la *Vie de saint Grégoire, archevêque d'Arménie et ermite près de Pithiviers*, un volume latin; une oraison funèbre de Henri IV et plusieurs opuscules sur des matières religieuses.

Après son décès, on trouva sur la table de son cabinet un ouvrage qu'il revoyait pour l'impression, intitulé: *Monologiæ sanctorum*.

Un des descendants de cette honorable famille, aujourd'hui membre de l'Institut de France (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), est auteur de mémoires intéressants sur l'archéologie, sur la Sologne blésoise et sur la ville de Blois, où il est né.

V.-R.

Digitized by Google

LE MAIRE (FRANÇOIS).

Sa famille, originaire de Chartres, vint se fixer à Orléans, où il est né, en 1575, de Pierre Le Maire et de Marie Boillève, d'une des plus anciennes familles de la ville.

Il étudia à l'Université d'Orléans et fut conseiller au présidial vers 1606. Elu échevin en 1622, il conçut dès lors le projet de recueillir des renseignements dans les archives de l'Hôtel-de-Ville, et publia, en 1645, ses *Antiquités de la ville et du duché d'Orléans*, en un volume in-4°. Sa mort, qu'on a fixée à tort en 1654, n'arriva que le 17 août 1658, et il fut enterré dans l'église de Saint-Maurice (Saint-Éloi), sa paroisse.

Le Maire fut le second historien de l'Orléanais; il a été sévèrement jugé par Langlet-Dufresnoy et par Dom Gérou; à la vérité, sa prolixité, sa crédulité et son style sont peu recommandables, et sa petite-fille, Françoise Le Maire, avait bien raison de dire qu'*il lui fallait une grammaire* (grand'mère) *pour bien entendre son grand-père*. Toutefois, il nous a laissé une grande quantité de renseignements qu'on ignorerait aujourd'hui sans ses *Recherches*.

Son ouvrage, nonobstant ses défauts, fut très-bien accueilli, et l'édition in-4° étant épuisée en 1648, il en publia une seconde in-f° en deux volumes. L'édition in-4° contient une nomenclature des rues d'Orléans qui n'est point dans l'édition in-f°, et les exemplaires de cette édition, revue et augmentée, sont rarement complets. Il y manque souvent quatre-vingt-douze pages qui doivent être intercalées entre le premier et le deuxième volume, réduits en un seul tome.

Le Maire a publié, en outre, un recueil de poëmes et panégyriques de la ville d'Orléans, fait par Léon Trippault, Pyrrhus d'Anglebermes, Raymond de Massac, Raoul Bouthrais, ensemble l'*Hercule Guépin, ou Louange du vin d'Orléans*, in-4°, 1646. Ce recueil est dédié à M. de Beauharnais; *Origine de la ville d'Orléans*, petit volume imprimé, mais fort rare, et dont le manuscrit était dans la bibliothèque de M. de Beauharnais, ainsi que d'autres opuscules anéantis aujourd'hui.

V.-R.

Digitized by Google

DUPLEIX (CÉSAR).

Quelques nuages que l'on ait affecté de répandre sur le véritable auteur de l'*Anti-Cotton*, il est certain aujourd'hui que cet ouvrage est de César Dupleix, seigneur de l'Ormoi et de Chilly, natif d'Orléans.

Il avait fait ses études dans l'Université de cette ville et vint ensuite à Paris, où il se fit recevoir avocat.

Après la mort tragique de Henri IV, plusieurs prédicateurs, et surtout l'abbé Dubois, publièrent que les Jésuites étaient les auteurs de l'assassinat dont Ravaillac, leur élève, n'aurait été que l'instrument. Le P. Cotton, confesseur du roi, résolut alors d'adresser à la reine-mère une *Lettre déclaratoire de la doctrine des Jésuites*. Les sages de son ordre le détournèrent de ce projet dans la crainte du scandale : « C'étaient les clairvoyants, dit le *Mercure de France*, et « qui savaient prévoir l'avenir. »

Le P. Cotton méprisa ces timides avis et fit paraître sa fameuse *Lettre déclaratoire*, dans laquelle il rapprochait adroitement les doctrines de la société de celles du concile de Trente. Cette lettre ne manqua pas de provoquer divers pamphlets plus vifs les uns que les autres, où l'on reconnaissait l'esprit de la satire *Menippée*. Le plus célèbre de tous fut celui qui se distribua dans Paris le 12 septembre 1610, sous le titre d'*Anti-Cotton, ou réfutation de la Lettre déclaratoire du P. Cotton, où il est prouvé que les Jésuites sont coupables et auteurs du parricide exécrable commis en la personne du roi très-chrétien Henri IV, d'heureuse mémoire*, sans noms d'auteur ni d'imprimeur. En tête de ce libelle, on lisait ce petit avertissement :

« Le lecteur ne s'étonnera point si l'auteur ne se nomme pas ; cela doit s'imputer au temps auquel il est malaisé de dire la vérité sans se faire des ennemis. Toutefois, s'il se trouve personne qui puisse répondre de point en point à ce livre (ce que j'estime impossible, tant la vérité est évidente), l'auteur promet d'écrire de rechef sur le même sujet et de dire son nom, car il a assez de courage et de crédit pour se maintenir contre la malveillance des ennemis et perturbateurs du repos public. »

Quoique l'ouvrage n'ait que cinq chapitres, il fut un de ceux qui

Digitized by Google

piquèrent le plus au vif la société, si l'on en juge par les démarches que firent les Jésuites pour en arrêter le débit, et par les aigres répliques qu'ils publièrent dans toutes les langues, d'un bout à l'autre de l'Europe. Cet adroit mélange de sarcasmes et de raisonnements eut un prodigieux succès; il fut dans la même année traduit en latin et vendu à la foire de Francfort à un nombre considérable d'exemplaires. Voici le jugement qu'en portait le cardinal Duperron : « Ce livre est bien fait; il ne s'est fait aucun ouvrage contre « eux qui les ruine tant. Ils sont ambitieux et entreprenants sur « tout. »

A la vérité, les réponses ne se firent pas attendre, et l'*Anti-Cotton* donna lieu à une guerre de plume qui n'offre plus aujourd'hui qu'un intérêt de curiosité bibliographique.

Cependant, malgré l'engagement qu'il avait pris dans sa préface, le premier auteur de cette polémique, moins religieuse que politique, ne s'était pas nommé. Il en résulta bien des soupçons et des jugements téméraires. On s'ingénia à trouver dans les initiales P. D. C. la signature de l'auteur. C'était le temps des anagrammes et des mots retournés, et Dieu sait combien on fit de conjectures sur ces trois lettres! Les uns attribuaient l'*Anti-Cotton* à Pierre Dumoulin, d'autres à Daniel Tilenus, ceux-ci à Pierre du Coignet, ceux-là à Augustin Casaubon; bref, on passa en revue tous ceux que l'on soupçonnait de n'être pas partisans de la société.

Tous se trompaient : le véritable auteur de l'*Anti-Cotton* était César Dupleix, qui, pour mieux se déguiser en publiant son ouvrage, avait renversé les initiales de ses noms. Le P. Garasse a eu beau publier que l'auteur de cette satire, touché de repentir, quitta le monde et se fit Chartreux; le P. d'Orléans nous cite en vain une rétractation de l'auteur prétendu de l'*Anti-Cotton* : il est établi, par des preuves irrécusables, que ce libelle anonyme est de Dupleix. Les détails minutieux dans lequel il entre sur un projet d'établissement des Jésuites à Orléans prouvent que les faits s'étaient passés sous ses yeux, et d'ailleurs les recherches de La Monnoye et les mémoires de La Perrière ne permettent de conserver aucun doute à ce sujet.

César Dupleix vécut obscur et tranquille jusqu'en 1641, époque de sa mort. L'abbé Pataud lui a consacré, dans la *Biographie uni-*

Digitized by Google

verselle, de Michaud, un article que nous avons consulté pour cette notice. L'abbé de Feller n'en dit pas un mot dans son *Dictionnaire historique.*

C. B.

PETAU (Denis).

Denis Petau est certainement un des hommes les plus remarquables qu'ait produits Orléans, bien que la nature de ses travaux, dont les esprits de nos jours se sont si complètement écartés, et la langue latine qu'il a employée dans ses ouvrages, rendent maintenant sa gloire peu appréciable pour presque tout le monde.

Il naquit à Orléans le 21 août 1583.

« Son père, le *bonhomme Jérôme Petau,* dit le P. Oudin, dont « nous suivons ici l'excellente notice, quoique marchand, était ha- « bile dans les belles-lettres, et il s'y appliquait beaucoup plus qu'à « son négoce. Aussi ne laissa-t-il pas de grands biens à ses enfants ; « mais, en récompense, il leur donna une excellente éducation. Il « en éleva huit, six garçons (dont Denis était le troisième) et deux « filles. Tous, jusqu'aux filles, entendaient les langues savantes et « faisaient des vers latins et grecs. »

Mais, de tous, Denis avait fait voir les plus heureuses dispositions pour l'étude; aussi son père s'appliqua-t-il particulièrement à le former, et ses progrès furent tels que Baillet le range parmi les enfants célèbres. Jérôme Petau s'attachait à inspirer à sa famille le plus grand éloignement pour l'hérésie, et il excitait particulièrement Denis à se mettre en état de combattre un jour et de terrasser Joseph Scaliger, *le géant des Allobroges,* comme il l'appelait, dont les ouvrages donnaient alors tant de relief au parti protestant.

Denis répondit à ses désirs par une application soutenue; après avoir fréquenté un des colléges d'Orléans (car il y en avait cinq), et commencé là sa philosophie, il alla la terminer à Paris, et à la fin de son cours il soutint ses thèses en grec.

Il employa ensuite deux années à suivre les leçons de la Sorbonne, sans accorder au travail constant, auquel le portait d'ailleurs son tempérament mélancolique, et qu'il soutint toute sa vie au détri-

Digitized by Google

ment de sa santé, d'autre relâche que d'aller de temps en temps à la Bibliothèque du Roi consulter les anciens manuscrits grecs et latins.

Ce fut à cette époque qu'il se lia avec le savant Casaubon, qui l'engagea dès lors à donner une édition de *Synesius*.

Mais une chaire de philosophie étant venue à vaquer dans l'Université de Bourges, un de ses professeurs de la Sorbonne, Orléanais comme lui, Nicolas Ysambert, l'engagea à se présenter au concours, où il l'emporta en effet, ayant alors dix-neuf ans. Cet enseignement le retint deux ans à Bourges. Ce fut là qu'il se trouva pour la première fois en rapport avec les Jésuites, vers lesquels il se sentait surtout attiré par les attaques violentes auxquelles ils étaient en butte de la part des protestants, et de J. Scaliger en particulier. Aussi, de retour à Paris, où il fit la connaissance d'un de leurs Pères les plus savants et les plus recommandables, le P. Fronton du Duc, il ne tarda pas à se sentir une vocation dominante pour cet ordre. Il s'était destiné jusque-là à l'état ecclésiastique, et se voyait déjà sous-diacre et pourvu d'un canonicat dans l'église cathédrale d'Orléans; il rompit ce lien et entra au noviciat des Jésuites, à Nancy, le 15 juin 1605.

Après deux années d'épreuves et deux ans de théologie dans leur collége de Pont-à-Mousson, il fut envoyé comme régent de rhétorique à Reims, où il resta trois années, et il fit les honneurs du collége au sacre de Louis XIII. Il professa ensuite la rhétorique à La Flèche, puis à Paris, où il fit une maladie qui le mit trois semaines entre la vie et la mort, et qui devint l'occasion d'un poëme latin à sainte Geneviève, que les connaisseurs regardent comme son chef-d'œuvre en ce genre.

Ce fut en octobre 1621 qu'il entra en possession de la chaire de théologie, position qu'il remplit avec éclat pendant vingt-deux ans.

En 1627, il mit au jour son grand ouvrage *De la Science des Temps*, où il établit d'abord les principes généraux de la chronologie et les applique ensuite à la détermination des époques et des faits les plus importants. Il s'y prend corps à corps avec Scaliger, dont les idées hardies, pour être quelquefois peu sûres, n'en avaient pas moins donné réellement naissance à la science chronologique; et l'on reproche à Petau d'avoir trop souvent sacrifié la fécondité des vues

Digitized by Google

et le soin d'une vérité élevée, au désir de prendre en défaut son adversaire.

Il faut le dire, ces luttes constantes, souvent portées au dernier degré de l'aigreur et de l'injure, étaient comme la seule distraction de ces hommes complètement absorbés par l'étude; c'était la seule issue qu'ils accordassent à la malignité des passions humaines. Petau s'était déjà trouvé aux prises avec Saumaise, qui se vantait de traiter les écrivains à grands coups de barre, et qui, dans une note d'un de ses ouvrages, faisant allusion à un endroit de la traduction de saint Epiphane donnée par Petau, avait dit qu'il reviendrait un jour sur ses inepties et son ignorance. Petau prit la mouche et lança contre Saumaise des écrits auxquels il donnait le nom d'*Etrilles*. Saumaise l'attaqua de nouveau sur sa chronologie et le traita, en latin, il est vrai, de *bête à manger du foin* et autres aménités semblables; Petau le réduisit au silence en mettant au jour quelques-unes de ses bévues les plus capables de l'humilier; mais la plus grosse injure qu'il lui adressa fut de le traiter de *grammairien*.

Il rencontra sur sa route un écrivain plus obscur dont il avait relevé quelques erreurs, mais qui fut surtout blessé qu'on n'eût pas cité son nom. Donnant à Petau l'épithète de *Docteur des Temps*, il publia, sous le titre de *Disciple des Temps*, une critique de sa doctrine. Petau l'eut facilement adouci avec quelques mots d'éloge; il ne voulut pas faire cette concession à un écrivain qui lui en paraissait indigne, et dans son nouvel ouvrage de chronologie, intitulé le *Calcul des Temps* (*Rationarium temporum*) 1633-34, il employa quelques pages à le réfuter. Alors ce fut un débordement d'attaques sous des titres facétieux : Le *Berger chronologique*, *contre le prétendu Géant de la science des Temps*; l'*Ariane*, ou *Fil secourable pour se développer des Labyrinthes chronologiques du Prince des Temps*. Petau ayant répliqué par sa *Pierre de touche chronologique* (1636), où les exemples des différentes erreurs qu'il enseignait à éviter se trouvaient tirés des livres de son antagoniste, celui-ci lui lança un in-folio ainsi intitulé : *Le Mercure charitable*, ou *Souverain remède pour désempierrer le Père Petau, depuis peu métamorphosé en fausse pierre de touche*.

C'est trop insister peut-être sur cette querelle; mais si le pédan-

Digitized by Google

tisme est de tous les temps, il change de formes, et il nous a paru curieux de faire connaître celle qu'il prenait alors, en donnant au moins le titre de ces livres qu'on ne lit plus.

La réputation du P. Petau s'était étendue non-seulement en France, mais au-dehors. Le roi d'Espagne, Philippe IV, qui venait de fonder à Madrid son collége impérial, et qui voulait avoir les hommes les plus distingués de l'ordre des Jésuites, écrivit au général de la compagnie pour obtenir qu'on lui envoyât Petau, disant qu'au besoin il en écrirait à Louis XIII. Le général ne voulut pas user de son pouvoir à l'égard d'un inférieur aussi éminent sans le consulter, et Petau, que les médecins avaient déjà obligé l'année précédente à interrompre ses études et à profiter des vacances, répondit que son tempérament bilieux ne s'accorderait pas d'un climat chaud, à en juger par les incommodités que l'été lui causait toujours; que depuis vingt ans sa poitrine était si faible qu'il ne pouvait suffire à parler plus d'une demi-heure; qu'enfin, il ne pouvait voyager ni à cheval, ni en voiture, parce qu'il avait la pierre, et qu'une marche un peu longue lui donnait la fièvre. Le général n'insista pas. Mais quelque temps après de nouvelles instances lui furent faites d'un autre côté. Tout en travaillant à son grand ouvrage des *Dogmes théologiques* qu'il venait alors d'entreprendre, Petau, à titre de récréation, avait traduit les Psaumes en vers grecs (1637), et cette paraphrase, si admirée de Grotius qu'il la voulait toujours avoir sur sa table, il l'avait dédiée au pape Urbain VIII. Celui-ci voulut l'attirer à Rome et fit agir encore le général de la compagnie. Petau ne tarda pas à savoir que l'intention du pape était de le porter au cardinalat, et la menace de cette dignité qui effrayait sa modestie et ses habitudes simples, la difficulté de résister aux instances du Souverain Pontife et de son supérieur, le firent tomber malade très-dangereusement. Ses amis, touchés de l'état où ils le voyaient réduit, eurent recours à Louis XIII, qui déclara qu'il ne voulait pas qu'on privât son royaume d'un homme qui lui faisait tant d'honneur. Cette déclaration tira le malade de la crise du moment; mais le fond de sa santé restait toujours bien faible, et de nouvelles instances ayant été faites par le nonce, il fallut que les médecins du roi certifiassent qu'il ne pourrait pas aller vivant jusqu'à Rome.

Digitized by Google

La réputation européenne que son nom avait acquise se manifesta en 1645 par un autre fait. Le roi de Pologne ayant envoyé à Paris des ambassadeurs, gens également distingués par leur naissance et leurs lumières, un de leurs premiers soins fut de se rendre au collége des Jésuites, où ils entrèrent en criant : *Volumus videre clarissimum Petavium*. Celui-ci, qui faisait alors sa leçon de théologie, sortit de la classe avec son portefeuille sous le bras, et répondit à leurs compliments latins avec son éloquence ordinaire.

Nous ne dirons qu'un mot de son ouvrage capital, malheureusement inachevé, des *Dogmes théologiques*. Il entreprit d'y donner à la théologie une face nouvelle, en renonçant d'abord à la forme scolastique des anciennes Sommes, pour employer un style plus oratoire, et, si j'osais le dire, un raisonnement plus philosophique ; il voulut ensuite s'affranchir des distinctions et des arguments ordinaires de l'école, en remontant aux écrits des Pères, qu'il possédait à fond, et de la substance desquels il nourrissait constamment ses écrits. Son érudition est aussi prodigieuse que son jugement est sûr et droit. Aussi ses traités, d'abord froidement accueillis, à cause de cette nouveauté même de la méthode, excitèrent-ils l'admiration des hommes les plus éminents. « Toutes les écoles de théologie de la chrétienté, « dit le savant Huet, évêque d'Avranches, retentissent du nom du « P. Petau, écoutent et profitent de ses leçons, et il continuera d'é- « clairer l'Église jusqu'à la consommation des siècles. » L'entreprise qu'il avait conçue n'avait qu'un défaut, c'est qu'elle était trop vaste pour qu'il pût la mener à fin, et qu'il était impossible de trouver un homme qui fût capable de l'achever dignement, comme l'ont prouvé les tentatives toujours avortées de quelques Pères de son ordre, auxquels ses papiers furent remis pour terminer l'œuvre interrompue.

Toutefois, et à quelque hauteur dogmatique que Petau se maintienne d'ordinaire, il y a dans ses écrits un caractère de polémique souvent acerbe. Il ne perd jamais de vue le jansénisme, ses principes et ses conséquences; il avait même combattu dans un livre écrit en français le fameux traité d'Arnauld, *de la fréquente Communion*. Il faut le reconnaître, ce livre n'obtint pas le succès de celui qu'il était destiné à réfuter. Petau montrait bien les raisons qu'a eues l'Église de changer son ancienne discipline pour des temps entièrement diffé-

Digitized by Google

rents, mais son style français n'avait rien qui pût plaire, et il n'effaça pas la haute portée morale du livre qu'il attaquait. Partout, d'ailleurs, et conformément aux idées dominantes de son ordre, il combat fortement l'abus que le calvinisme et le jansénisme avaient fait de la doctrine de saint Augustin, sur la grâce et la prédestination. Il se range même, sur ce dernier point, à l'opinion des Pères grecs, tout en montrant par ses traités sur les Pélagiens et les Sémi-Pélagiens qu'il ne tombe pas dans l'erreur que l'oracle de l'Église latine avait dû repousser avec la dernière énergie comme la ruine des fondements mêmes du christianisme.

Mais voilà trop de théologie pour un article biographique. Petau, qui avait quitté sa chaire en 1644 pour se renfermer dans l'emploi de bibliothécaire, tomba, au mois de mai 1651, dans un affaiblissement général, accompagné de continuels et violents maux de tête. Le chagrin de ne pouvoir travailler à son ordinaire, et achever son grand ouvrage, lui rendait ses maux encore plus insupportables. Les médecins l'envoyèrent prendre l'air natal, mais il était trop tard ; il se trouva plus mal encore à Orléans, et il revint à Paris, où il n'aspira plus qu'à la mort. Le célèbre Guy-Patin l'étant venu voir et lui ayant déclaré qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre, la joie qu'il en éprouva sembla le ranimer; il se mit sur son séant, et se faisant apporter un de ses ouvrages, il écrivit sur la première page qu'il le donnait à son médecin pour la bonne nouvelle qu'il en recevait. Il mourut le 14 décembre 1652.

On trouve sur lui, dans une lettre de Guillaume Prousteau, professeur de droit à Orléans, le passage suivant :

« Le P. Petau est encore présent à mon esprit; j'en ai une si vive « idée que, si j'étois bon peintre, il me semble qu'il ne m'échappe- « roit pas. Il avoit un front grand et large, qui avançoit sur le vi- « sage et qui montroit contenir deux fois plus de cervelle qu'un « autre. Je le suis allé voir quelquefois, et il avoit la complaisance « de descendre pour un écolier; mais il eût fait deux tours de salle « sans parler, après le bonjour donné, si on ne le mettoit sur quel- « que matière de science ou de dévotion.... Il n'y eut jamais « d'homme si savant ni si simple tout ensemble. On eût dit qu'il « savoit tout le bien, et qu'il ne savoit point de mal. »

Digitized by Google

Aussi distingué comme professeur que comme écrivain, il attirait à ses cours un grand nombre d'auditeurs et avait un talent singulier pour exciter les jeunes gens à l'étude. Son style latin est également admiré dans sa prose et dans ses vers, car il a composé en cette langue un certain nombre de petits poëmes et des tragédies assez classiques pour qu'on en trouve dans le catalogue de la bibliothèque de M. de Soleinne un exemplaire indiqué comme ayant été donné en prix à Scarron.

Qu'on nous pardonne de nous être ainsi étendu sur une biographie qui présente si peu d'incidents, et qui n'est remarquable que par cette assiduité au travail et cette simplicité de vie qu'il est bon peut-être de remettre quelquefois sous nos yeux comme le véritable secret de la supériorité de nos pères.

A. JAVARY.

CLAVERET (JEAN).

« Ce nouveau Zoïle ayant osé mesurer ses forces avec celles du « grand Corneille, nous prouve combien nous nous aveuglons sur « notre propre mérite (1). »

Né à Orléans vers l'an 1590, il étudia les lois dans l'Université de cette ville et se fit recevoir avocat. Quelques petites pièces de vers assez bien tournées lui persuadèrent qu'il avait des talents supérieurs pour réussir dans tous les genres de poésie, et sans prendre le temps de faire un stage littéraire, il s'inscrivit d'office au tableau des auteurs dramatiques.

Pour mieux réussir, il rechercha l'amitié de Pierre Corneille, qui lui conseilla de se restreindre à la profession d'avocat.

Claveret, mécontent de cette franchise, se brouilla sottement avec celui qu'il traitait familièrement de *son ami,* et il poussa l'extravagance jusqu'à se mettre en parallèle avec le grand homme.

Il fit plus; il eut la bassesse de décrier Corneille et de lancer contre lui des traits qui retombèrent sur lui-même. Il fit chorus avec les envieux de l'Académie, et publia, en 1633, une *Lettre contre le sieur Corneille, soi-disant auteur du Cid.*

(1) Dom Gérou.

Digitized by Google

Ce n'est pas l'action la plus honorable de sa vie, mais c'en est à coup sûr la plus remarquable, et, poète des plus obscurs, il ne dut sa triste célébrité qu'à l'intérêt qui s'attache aux détracteurs même des grands hommes. La *Phèdre* de Pradon serait à peine connue sans le chef-d'œuvre de Racine : sans la comédie de Corneille, qui saurait que Claveret fit représenter la même année, à Forges, devant le roi et la cour, une pièce sous le même titre : *La place Royale, ou l'Amoureux extravagant?* Si l'œuvre de Claveret plut à la cour, celle de Corneille fut applaudie par la ville, alors meilleur juge.

Étourdi par ce succès officiel, Claveret fit, en 1633, une autre pièce intitulée : *Les Eaux de Forges*. Les comédiens ne voulurent pas la jouer de crainte, disait-on, qu'on n'en fît des applications; selon Corneille, c'était simplement parce qu'elle ne valait rien.

Il y a un moment pour les écrivains médiocres où, n'ayant plus rien à risquer, ils finissent par braver le qu'en dira-t-on, et se faire, à force d'audace, une sorte de renommée. Ces bretteurs de plume s'escrimaient déjà au XVIIe siècle, et, comme de nos jours, on visait parfois aux succès de scandale.

Claveret trouva un moyen ingénieux de se faire quelques amis en se faisant beaucoup d'ennemis.

Il publia, en 1665, *l'Ecuyer, ou les faux Nobles mis au billon*, comédie dédiée aux vrais nobles de France. Bussy-Rabutin fit, dans le même temps, une chanson sur le même sujet; ce qui obligea beaucoup de gens à montrer leurs parchemins.

Une des œuvres les plus singulières de Claveret est *le Ravissement de Proserpine*, tragi-comédie qui remonte à 1639. A une époque où la règle des trois unités était inflexible, l'auteur eut la bizarre idée de mettre tour-à-tour la scène au ciel, en Sicile et aux enfers. On sait combien les auteurs étaient alors pointilleux, et comme ils tiennent à expliquer dans leur préface pourquoi ils ont cru parfois devoir faire exception à la règle. Claveret trouva, lui aussi, le moyen d'autoriser sa licence poétique; il se représenta, en imagination, une sorte d'unité de lieu, en concevant une ligne perpendiculaire tirée d'un point du ciel, et passant par la Sicile pour s'abaisser sur les enfers.

On cite encore de Claveret: *le Pélerin amoureux; le Roman du Marais; la Visite différée* et une traduction de *Valère-Maxime*.

Digitized by Google

L'abbé de Marolles en dit du bien, sans doute parce qu'il lui a laissé quelques-uns de ses ouvrages. C'est pousser un peu loin la reconnaissance.

C. B.

JOLLYVET (EUVERTE).

On conserve, dans la bibliothèque royale d'Upsal, un gros volume manuscrit de cet écrivain orléanais. C'est une histoire de Suède écrite en français; en revanche, les ouvrages que Jollyvet composa en France sont écrits en latin.

Euverte Jollyvet naquit à Orléans le 10 juillet 1601. Il montra, dès sa plus tendre jeunesse, d'heureuses dispositions et une merveilleuse souplesse de talent, et fut à la fois jurisconsulte, théologien, philosophe, historien, et surtout poète très-fécond.

Son principal ouvrage est un poëme héroïque de 14,000 vers latins, dans lequel il célèbre les exploits de Gustave-Adolphe, roi de Suède. Le Maire, le complaisant historiographe d'Orléans, a bien osé le comparer à l'*Enéide de Virgile.*

« *Ille ego, sinceræ Themidis qui castra secutus,*
« *Sed majora petens...*

Ainsi débute cette prétentieuse épopée qui s'intitule superbement : *Fulmen in aquilam* : La foudre terrassant l'aigle (de la maison d'Autriche). L'auteur, continuant la métaphore, a divisé son poëme en douze chants qu'il appelle *ictus*, éclats de foudre.

Que produira l'auteur après tous ces grands cris?

Hélas! comme l'a si bien dit le fabuliste :

La montagne en travail enfante une souris.

L'abbé Goujet ne paraît pas faire un grand cas de ce poëme. Dans quelques endroits cependant on remarque un feu vraiment poétique, une imagination vive et féconde et de belles pensées. Malheureusement, en visant à la noblesse des expressions, l'auteur sacrifie le naturel et la simplicité, et son enthousiasme dégénère souvent en enflure.

Digitized by Google

La conclusion du poëme est aussi prétentieuse que le début :

Regia magnificis ornavi tempora palmis ;
Justitiam cecini, jus dixi, funera flevi.

J'ornai son front royal de palmes magnifiques,
J'ai chanté sa justice et pleuré son trépas.

En somme, l'intérêt qui s'attache à cette œuvre est dû surtout à son héros. Elle fut bien accueillie par la cour de France, alliée pour lors aux Suédois contre la maison d'Autriche. Le chancelier Oxenstiern, premier ministre de Suède, vint en France en 1634, après la bataille de Nordlingue; Jollyvet était alors avocat au parlement de Paris, bien qu'il appartînt à la religion réformée. C'est sans doute à ce titre qu'il fut choisi par le ministre de Gustave-Adolphe pour célébrer le héros protestant. Dans cette hypothèse, comme le *Fulmen in aquilam* fut publié en 1636, l'auteur n'aurait mis à le faire que deux ans; mais, comme le fait judicieusement observer Alceste, le temps ne fait rien à l'affaire.

Quand la reine Christine de Suède vint en France, Jollyvet s'empressa de lui faire hommage de son panégyrique; mais il paraît que cette savante princesse n'était pas pour lors dans son humeur libérale, car elle ne répondit aux avances du poète que par cette maxime peu consolante : *Semper in fatis fuit ut poetæ sint pauperes*: Il est dans la destinée des poètes qu'ils soient pauvres. Cette triste réponse lui fut transmise par Monaldeschi, le secrétaire des commandements de la reine.

Jollyvet fut dédommagé cependant par l'estime que lui témoignèrent les nobles Suédois. Ils avaient été flattés des éloges décernés à la mémoire d'un prince qui leur était si cher et à la valeur de leurs armées. Aussi l'érivain orléanais entretint toute sa vie une correspondance assidue avec les plus illustres personnages de ce royaume, et ce fut sur des mémoires envoyés du pays même qu'il composa, en français, cette *Histoire de Suède* dont nous parlions tout à l'heure.

Il a fait aussi un poëme latin intitulé : l'*Excellent jeu de trictrac,* (Paris, 1637), ainsi que l'éloge du jeu de piquet.

Euverte Jollyvet mourut le 20 juillet 1662, le jour anniversaire de sa naissance, et en cela ses souhaits furent exactement accomplis, car,

Digitized by Google

après sa mort, on trouva dans ses papiers les vers suivants, écrits de de sa propre main :

O utinam nativa dies sit meta dolorum ! (1)

Il était, dit un de ses biographes, d'un tempérament gai et ne se refusait aucun plaisir de la vie, dans le temps et dans les lieux convenables; mais il ajoute qu'il n'en prenait jamais que d'innocents.

Cette réticence ne s'accorde guère avec une épitaphe, ou plutôt une satire qu'on a faite à sa mort, et qui laisse croire que sa verve poétique, comme la vertu du vieux Caton, puisait dans le vin ses plus chaleureuses inspirations.

C. B.

GODEAU (ANTOINE).

La vie de cet homme éminent se divise en deux parties distinctes, et qui présentent un curieux contraste. La première nous offre le mondain, le poète galant, et la seconde un écrivain grave, un prélat plein de vertus.

Né à Dreux, dans le diocèse de Chartres, Godeau cultiva fort jeune la poésie, et Valentin Conrart, son cousin, encouragea ses premiers essais. Vers 1633, quelques gens de lettres s'assemblaient chez lui, chaque semaine, pour parler d'affaires, de nouvelles et surtout de littérature. Ces réunions familières devaient donner naissance à l'Académie française, qui fut fondée par lettres-patentes de janvier 1635, et dont Godeau fut un des premiers membres. Conrart communiqua à ses amis les œuvres que son jeune parent lui envoyait ou lui apportait de Dreux; les vers de Godeau furent applaudis et sa réputation commença.

Sur l'avis de son cousin, il vint s'établir à Paris et y fut accueilli avec distinction par tout ce qui composait la société littéraire de ce temps.

C'étaient alors les beaux jours de l'hôtel de Rambouillet, ce sanctuaire où toute renommée devait être consacrée, ce tribunal où il fallait faire preuve d'esprit et de probité pour être admis au rang

(1) Puisse le jour anniversaire de ma naissance être aussi celui de ma mort !

Digitized by Google

des illustres. Il y fut introduit par Chapelain, ou, suivant Tallemant des Réaux, par Mlle Paulet et Mme Clermont d'Entragues.

Godeau était fort petit et fort laid; cependant il plut beaucoup par ses excellentes qualités, les grâces de son esprit et la facilité de sa conversation. Mlle de Rambouillet, la belle Julie d'Angennes, écrivait à Voiture, l'un des coryphées de ce temple littéraire : « Il y a ici un « homme plus petit que vous d'une coudée, et, je vous jure, mille « fois plus galant. » Godeau devint le *nain de Julie*, et Voiture lui-même fut jaloux de cette préférence.

En 1636, Godeau composa une paraphrase du psaume *Benedicite omnia opera Domini*. Cette pièce était bien versifiée et d'un style assez noble : il en fit hommage au cardinal de Richelieu. Le ministre, zélé protecteur des lettres, la lut et relut en présence de l'auteur, et charmé de ce don poétique et religieux : « Monsieur l'abbé, lui dit-« il, vous me donnez *Benedicite*, et moi je vous donnerai *Grasse*. » L'évêché de Grasse vaquait en ce moment, Godeau y fut nommé peu de temps après.

L'état ecclésiastique, qui était pour d'autres écrivains un moyen de fortune, devint désormais pour Godeau le but de toute sa vie, l'objet de toutes ses pensées. Il redemanda à Conrart ses poésies de jeunesse, parmi lesquelles se trouvaient bon nombre de vers d'amour, et les brûla héroïquement : quelques-uns qui échappèrent ne valent pas ses vers chrétiens.

Dès lors Godeau ne vit plus dans les créatures que le Créateur, et un poète médiocre devint un excellent prélat. D'une piété exemplaire, d'une grande innocence de mœurs, d'un prodigieux travail, il passa le reste de sa vie dans son diocèse à faire ses visites, à prêcher et à écrire. Il s'appliquait à prévoir tous les besoins de son troupeau; il composa même des prières pour toutes sortes de conditions; et l'on ne peut s'empêcher de sourire à ce titre d'une de ses pièces : *Prière pour un procureur, et, en un besoin, pour un avocat.*

Par ses synodes et ses instructions pastorales, il fit revivre la discipline ecclésiastique qui s'était relâchée. Il pratiqua lui-même, dans ses actions, les maximes les plus pures de la religion, qu'il prêchait avec éloquence dans la chaire. Ses manières simples et pleines de bonté le firent aimer et vénérer de tout son peuple.

Digitized by Google

Le pape lui avait permis, par une bulle, de réunir, comme son prédécesseur, les deux évêchés de Grasse et de Vence : il se contenta de ce dernier. Tallemant veut que ce soit par distraction : « Godeau, « dit-il, est l'homme le plus diverti et qui pense le moins aux « choses. » Pourquoi ne serait-ce pas par désintéressement?

Godeau, évêque, ne renonça pas à la poésie : après avoir pensé que les Muses cessent d'être civiles aussitôt qu'elles deviennent dévotes, il reconnut par expérience que l'Hélicon n'est point ennemi du Calvaire, et que, si les vers de dévotion ne plaisent point, c'est la faute de l'ouvrier et non de la matière (1).

Il serait trop long d'énumérer toutes les œuvres de ce fécond écrivain : à en voir l'immense quantité, on se demande comment la vie d'un homme a suffi pour les écrire. Il disait que le paradis d'un auteur c'était de composer, que son purgatoire c'était de relire et de retoucher ses compositions, mais que son enfer c'était de coriger les épreuves de l'imprimeur. On trouvera, sans doute, que Godeau a eu trop de goût pour les joies du paradis.

Ses productions, vivement admirées de son vivant, sont peu lues aujourd'hui. Parmi ses poésies nous mentionnerons seulement sa *Paraphrase sur les Épîtres de saint Paul* (1641), la *Paraphrase des Psaumes de David*, mise en musique par Gouy (1648), et qui a passé pour la plus parfaite de ses compositions poétiques; mais vers et musique sont aujourd'hui presque oubliés. Le *Poëme de saint Paul* (1654) a été estimé.

Dès 1647, il paraissait une satire assez ingénieuse, où l'on recherchait si Godeau était réellement poète. La question était controversable; mais l'auteur avait le tort d'attaquer la personne du prélat. Godeau avait de l'esprit et une grande facilité naturelle; un jour, il fit trois cents vers en stances de dix ; son style était coulant, aisé, mais il lui manquait la force, la variété, la vivacité d'expression, ce qui échauffe et ce qui remue, et Boileau avait raison de dire que *ce poète était toujours à jeûn.*

Godeau n'a pas moins écrit en prose qu'en vers; il a été historien et biographe. Son *Histoire Ecclésiastique*, en trois volumes in-fº,

(1) *Discours sur la poésie chrétienne*, imprimé en 1645, en tête des *Eglogues sacrées*.

Digitized by Google

est son principal ouvrage ; les *Éloges des Évêques* sont encore aujourd'hui consultés avec fruit ; ils ont été réimprimés en 1802 et enrichis d'une vie de Godeau. On peut citer aussi les *Eloges des Empereurs*, la *Vie de saint Paul*, celle de *saint Augustin*, le *Panégyrique de Louis XIII, etc., etc.*

Si Godeau avait une fécondité malheureuse, par compensation, il recevait avec une docilité fort rare chez un auteur les avis qu'on lui donnait sur ses ouvrages.

« Lorsque l'histoire de M. Godeau, déjà évêque, commençait à « paraître, le P. Le Cointe, de l'Oratoire, se trouva chez le libraire « avec quelques savants. M. Godeau y était aussi ; il avait eu soin « de cacher toutes les marques de sa dignité, qui auraient pu le « faire connaître. La conversation ne roula que sur cette nouvelle « histoire. Le P. Le Cointe convint qu'il y avait des choses excel- « lentes dans cet ouvrage, mais qu'il aurait souhaité plus d'exac- « titude dans les faits et dans les dates et plus de critique. Il fit « ensuite remarquer quelques endroits qui l'avaient le plus frappé. « M. Godeau écoutait sans dire mot. Après le départ de ce Père, il « eut soin de savoir son nom et sa demeure : le même jour, il se « rendit à l'Oratoire et se fit annoncer. On peut s'imaginer quelle « fut la surprise du P. Le Cointe, lorsqu'il le vit ; il lui fit des « excuses de son indiscrétion : le prélat le remercia, au contraire, « de sa sincérité, le pria de continuer ce qu'il avait commencé le « matin, et lui fit cette prière avec tant d'instance, qu'il ne put lui « refuser sa demande. Ils lurent ensemble cette histoire, sur « laquelle le P. Le Cointe fit d'amples remarques. L'illustre prélat, « après l'avoir remercié, en profita dans une nouvelle édition. « Depuis ce temps-là, il honora le P. Le Cointe de son amitié (1).

Godeau mourut d'une attaque d'apoplexie à Vence, le 21 avril 1672.

J. DEBARBOUILLER.

GEDOYN (Nicolas).

Louis XIII envoya à Alep, en 1623, pour y veiller aux intérêts du commerce français dans le levant, Louis Gedoyn, sieur de Belleau,

(1) Nigeron, tome 4, page 277.

Digitized by Google

gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Le cardinal de Richelieu fut si content du succès de cette négociation qu'il députa à Venise ce même Louis Gedoyn, père de l'académicien de ce nom.

Nicolas Gedoyn naquit à Orléans le 17 juin 1667. Lorsqu'il vint au monde, on le crut mort; déjà même on l'avait enseveli. Madame de Cornuel, qui demeurait dans la même rue, voulut voir l'enfant, et ses soins le rendirent à la vie. Tant que vécut cette femme si connue par son esprit, il ne l'appelait point autrement que sa *bonne maman*. Toutefois, Gedoyn fut toujours faible de complexion. Il fut Jésuite pendant dix ans et professa la rhétorique à Blois; mais les pères, qui ne dédaignaient pas les avantages corporels, le laissèrent volontiers sortir de leur compagnie.

Rentré dans le monde avec les agréments de l'homme d'esprit, Gedoyn y plut, et y plut peut-être trop. Il fut présenté à la fameuse Ninon de l'Enclos, sa parente, qui, dit-on, en devint éperdûment amoureuse. On dit même qu'elle en vint avec lui aux dernières faiblesses; mais cette anecdote est peu vraisemblable. D'après le médisant biographe, la belle Ninon n'aurait voulu succomber, une dernière fois, que le lendemain du jour où elle aurait eu quatre-vingts ans accomplis.

Gedoyn n'avait pour tout patrimoine qu'une modeste rente de 400 livres; mais il avait des amis, et il obtint, grâce à eux, un canonicat à la Sainte-Chapelle et deux abbayes, dont celle de Notre-Dame de Beaugency. Il se livra dès lors à l'étude des auteurs grecs et latins et se fit bientôt remarquer comme critique et traducteur.

En 1711, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'admit dans son sein. Il y lut plusieurs dissertations qui furent insérées dans les mémoires de la société.

D'après les conseils de M. de Sacy, il entreprit une *traduction de Quintilien*. Cet ouvrage, auquel il consacra dix années, lui ouvrit les portes de l'Académie française en 1718. Le *Journal des Savants* donna alors un extrait étendu de cette traduction dont il parle très-avantageusement; elle méritait d'autant mieux d'être accueillie que l'on était réduit à celle de l'abbé de Pure, l'un de ces auteurs condamnés par Boileau à une triste immortalité. La préface de Gedoyn est très-estimée : il y développe judicieusement les causes de la

Digitized by Google

corruption de l'éloquence chez les Romains. Quant à la traduction elle-même, elle n'est ni scrupuleuse, ni littérale; c'est une *belle infidèle*, comme on disait de celle de d'Ablancourt : elle omet des mots, des phrases et jusqu'à des pages entières.

L'abbé Gedoyn publia ensuite une *traduction de Pausanias*, dédiée à MM. de l'Académie des Inscriptions. Les journaux du temps en ont parlé avec beaucoup d'estime; mais Larcher, dans les notes de sa *traduction d'Hérodote*, a relevé des méprises graves et nombreuses dans lesquelles l'auteur était tombé. M. Clavier lui fait le même reproche dans la préface de sa *traduction nouvelle de Pausanias*. Ce qui explique, sans les excuser, les erreurs de Gedoyn, c'est qu'il travaillait le plus souvent à la campagne, chez des amis ou des parents, chez M. de Bachaumont, par exemple, où il ne trouvait pas les ressources des grandes bibliothèques et le contrôle des érudits. C'est ainsi que le mauvais état du texte de Strabon le détourna du projet qu'il avait fait de traduire sa géographie. Il s'en vengea sur la *Bibliothèque de Photius*, dont il donna une médiocre traduction.

Malgré sa complexion délicate, Gedoyn avait atteint un âge assez avancé sans ressentir aucune des infirmités de la vieillesse, lorsqu'il fut subitement attaqué d'une pleurésie au château de Fonterpuis. Il y mourut après trois jours de souffrances, le 10 août 1744, et fut enterré dans l'église de son abbaye de Notre-Dame de Beaugency.

Ce savant était aussi estimable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Il avait l'humeur complaisante, douce et tranquille, excepté dans la discussion, où il faisait voir toute la vivacité d'un caractère impétueux. Son style est clair, facile et animé; mais il abonde en locutions familières, et c'est mal à propos que les dictionnaires, qui se copient sans examen, en vantent l'élégance comme la qualité distinctive. Ses *Réflexions sur le Goût* déposent quelquefois contre celui de leur auteur. Voiture et Lafontaine, Saint-Evremont et Labruyère y sont placés sur la même ligne. Admirateur passionné des orateurs et des poètes de l'antiquité, il est rarement juste envers les modernes, pour ce qui est du ressort des belles-lettres.

On a publié, en 1745, un an après sa mort, les *OEuvres diverses de M. l'abbé Gedoyn*: c'est un recueil de petites dissertations sur des matières de morale et de littérature, écrites élégamment, mais sans

Digitized by Google

finesse. On a aussi de cet écrivain plusieurs dissertations manuscrites, très-curieuses, sur le *Paradis perdu*, de Milton.

Les philosophes et les encyclopédistes ont presque revendiqué l'abbé de Beaugency comme un de leurs adeptes, et il semble qu'ils soient bien aises de lui prêter leurs opinions. Voltaire avait, dès son enfance, connu particulièrement Gedoyn, qui était le voisin et l'ami de son père. Il prétend « qu'il aurait voulu qu'on eût pardonné à la « religion des bons auteurs de l'antiquité, en faveur de leur mytho- « logie. » D'Alembert, dans son *Histoire de l'Académie Française*, transcrit avec complaisance de longs passages des œuvres diverses de Gedoyn; il les commente et il en conclut « qu'il n'avait ni les préjugés de sa robe, ni ceux de l'érudition. »

Voilà ce que c'est que d'avoir eu des philosophes pour amis, et pour parents Bachaumont et Ninon de l'Enclos !

C. B.

TOYNARD (Nicolas).

Il était fils aîné de Nicolas Toynard, président au siége présidial d'Orléans, et allié, par sa mère, à la famille de Beauharnais.

Né le 5 mars 1629, il s'appliqua, dès sa jeunesse, à l'étude des langues et de l'histoire, et en particulier à la connaissance des médailles. Il devint bientôt un oracle en matière de numismatique, et on ne le désignait point autrement que par le titre de *savant Toynard*. Le P. Lelong le cite comme un des orientalistes et des antiquaires les plus distingués de son siècle.

Quelque étendues que fussent ses connaissances, il n'a cependant publié qu'un très-petit nombre d'ouvrages. Comme beaucoup de savants modestes, il se laissait dévaliser, et le P. Hardoin, entre autres, s'attribua plus d'une fois le mérite des découvertes de Toynard, qui ne se plaignit pas de ces larcins. Le cardinal de Noris tira de lui quelques lumières pour son ouvrage des *Epoques Syro-Macédoniennes*. Il eut du moins le mérite de la reconnaissance.

Toynard publia pour son compte :

1° Plusieurs *mémoires sur la numismatique*, entre autres une dis-

Digitized by Google

sertation sur trois médailles samaritaines qu'il faisait remonter au pontificat de Simon Machabée.

2° Une excellente *Concorde des quatre Evangélistes* (Paris, 1709), in-f°, grec et latin, avec de savantes notes sur la chronologie et l'histoire, ouvrage très-estimé.

« Le célèbre physicien Mariotte cite Toynard comme ayant fait « d'intéressantes expériences sur le baromètre. Ce furent les pre- « mières de ce genre, après celles que Pascal fit faire sur le Puy- « de-Dôme par son beau-frère Périer. L'une de ces expériences eut « lieu à Orléans même (1). »

Il mourut à Paris, le 6 janvier 1706, sur la paroisse de Saint-Sulpice.

Voltaire a dit de Nicolas Toynard qu'il n'était que savant, mais qu'il l'était profondément. L'éditeur de Moreri ajoute qu'il parlait assez mal et écrivait de même. Il lui reproche d'avoir trop aimé à plaisanter. C'était, en effet, un homme à bons mots; mais il paraitrait par la manière dont il reçut les plaisanteries du P. Rivière, qu'elles ne lui plaisaient pas lorsqu'il en était l'objet.

C. B.

DANGEAU (Philippe de Courcillon, marquis de)

Il y aurait un singulier rapprochement à faire entre l'adversité, qui consacre, presque autant que le génie, les noms des hommes de valeur, et la prodigieuse élévation de ces favoris de la fortune, dont le principal mérite est dans la persévérance et l'intrigue. Dangeau est une de ces illustres médiocrités *qui font de l'histoire comme de la faveur des rois*, s'y insinuent peu à peu et sans bruit, et arrivent à y occuper une place assez considérable. Esprit frivole, tout son talent consistait à se bien observer, ne blesser personne, multiplier les occasions de fortune, acquérir, conserver et jouir d'une sorte de considération; médisant peu, flattant toujours, il avait une demande toute prête pour chaque dignité vacante, un sourire pour tous les bons mots, une approbation pour tous les événements. Enrichi par

(1) Note communiquée par M. de Tristan.

Digitized by Google

le jeu, les mariages, l'adulation, constamment à la piste des honneurs, on le voit s'élever, de degré en degré, jusqu'à ce qu'il tranche du grand seigneur, se fasse dédier par Boileau, son protégé, la cinquième satire *sur la Noblesse*, et revête complètement cette physionomie fade et insinuante qui fait de lui le type le plus achevé du courtisan dans les siècles passés et à venir.

Dangeau naquit près de Chartres, l'an 1638. Sa mère, Charlotte de Noüe, était petite-fille de Duplessis-Mornay. « C'était, dit Saint-Simon, un gentilhomme de la Beauce, tout uni et huguenot dans sa première jeunesse : toute sa famille l'était, qui ne tenait à personne. » Il abandonna de bonne heure une religion qui pouvait nuire à sa fortune et servit en Flandre, comme capitaine de cavalerie, sous M. de Turenne. Après la paix des Pyrénées, il prit du service dans l'armée d'Espagne, alors en guerre avec le Portugal, et se distingua, dit-on, par ses talents militaires.

A son retour en France, il parut à la cour; la reine-mère et la reine Marie-Thérèse, charmées de l'entendre parler de leur pays et de la cour de Madrid dans leur propre langue, le mirent de leur jeu. Ce fut le principe de son crédit. Il avait, selon Fontenelle, qui lui prête beaucoup de qualités, une tête naturellement algébrique et pleine de l'art des combinaisons. Il faut ajouter à cela qu'il parlait avec toute la liberté d'esprit possible, qu'il divertissait les reines par ses saillies, ce qui était un moyen ingénieux de les détourner de leur jeu, et égayait leur perte, quand il avait gagné leur argent. Le roi l'ôta du jeu des reines et l'admit au sien. Dangeau ne tarda pas à lui plaire et obtint le privilége de lui donner cette flatterie incessante dont le grand roi aimait à se faire suivre comme d'une conscience toute à ses ordres. Il devint le courtisan en titre et fut le modèle sur lequel devaient se régler les adulations et les courbettes des autres seigneurs.

La passion de Louis XIV pour mademoiselle de La Vallière augmenta singulièrement le crédit de Dangeau. — On sait qu'il écrivait les lettres d'amour du roi à sa maîtresse et composait en même temps les réponses de La Vallière. « Cela dura un an, dit l'abbé de Choisy, jusqu'à ce que La Vallière, dans une effusion de cœur, avouât au roi, qui la louait beaucoup sur son esprit, qu'elle en devait la meilleure

Digitized by Google

partie à leur confident mutuel, dont ils admirèrent la discrétion. Le roi, de son côté, avoua qu'il s'était servi de la même invention. »

« Dangeau était de grande taille, fort bien fait, devenu « gros avec l'âge, ayant toujours le visage agréable, mais qui « promettait ce qu'il tenait, une fadeur à faire vomir. Il était doux, « complaisant, flatteur, avait l'air, l'esprit, les manières du monde; « de prompt et excellent compte au jeu, où, quelques gros gains « qu'il ait faits, et qui ont fait son grand bien et la base et les « moyens de sa fortune, jamais il n'a été soupçonné, et sa réputa- « tion toujours entière et nette. »

Son ambition était sans bornes; il voulait des honneurs et chercha à en obtenir, moitié à force d'argent, moitié par la flatterie et l'intrigue. Il acheta successivement, de M. de Livonne, une partie du gouvernement de la Touraine et une des deux charges de lecteur du roi, qui donnait les entrées. Avec peu d'esprit, Dangeau ne laissait pas que de rimailler, et le roi s'amusait quelquefois à lui donner des bouts-rimés à remplir. Un jour, qu'il était au jeu avec Mme de Montespan, il soupirait fadement en parlant à quelqu'un du désir qu'il avait d'obtenir un logement à Saint-Germain, assez haut pour que le roi et la favorite le pussent entendre. Le roi trouva plaisant d'y mettre cette condition, qu'il la lui demanderait en cent vers bien comptés et composés pendant le jeu. Dangeau récita les cent vers et conquit un logement. C'est ainsi qu'il faisait tout servir à sa fortune; se glissant partout, constamment à l'affût des honneurs et des dignités, distribuant çà et là des flatteries et des compliments, et consentant volontiers à faire rire de lui pourvu que la moquerie lui profitât.

Il était capitaine; il obtint un régiment, puis devint aide-de-camp du roi. Envoyé plusieurs fois en mission extraordinaire auprès des électeurs du Rhin, il va conclure, avec le même caractère, le mariage du duc d'Yorck, depuis Jacques II, avec la princesse de Modène: il trouve ensuite moyen de se faire nommer menin du dauphin. Richelieu, obéré par le jeu, est obligé de vendre sa charge de chevalier d'honneur de la dauphine : Dangeau se trouve là pour l'acheter. Un an après la mort de Louvois, le roi se fatigue d'être grand-maître des ordres de Saint-Lazare et de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, Dangeau s'offre modestement pour supporter le fardeau de cette dignité

Digitized by Google

et il obtient la grande-maîtrise. Il avait épousé, en 1682, une fille fort riche du fermier-général Morin, surnommé le Juif; il commence par marier sa fille unique au duc de Montfort, fils aîné du duc de Chevreuse, puis songeant à lui-même, intrigue tant, qu'il finit par épouser en seconde noces une comtesse de Lawenstein, alliée aux plus puissantes familles de l'Allemagne (1). Enfin, à force de titres, d'honneurs et de richesses, il devient un personnage, et par ses fadeurs et son amour-propre, amuse, à ses dépens, la cour et le roi lui-même qui s'en moquait volontiers, tout en le favorisant, jusqu'à ce qu'enfin La Bruyère, dans ses *Caractères*, immortalise ses ridicules en disant *qu'il n'était pas un seigneur, mais d'après un seigneur*.

Saint-Simon, qui parle beaucoup de Dangeau, et semble avoir réservé pour ce prototype du courtisan sa plus piquante originalité, ses critiques les plus acerbes, en fait le portrait suivant :

« Il adorait le roi et Mme de Maintenon après Mme de Montespan ; « il adorait les ministres et le gouvernement ; son culte, à force « de le montrer, s'était glissé dans sa moelle; leurs goûts, leurs « affections, leurs éloignements, il se les adaptait entièrement. Tout « ce que le roi faisait en quelque genre que ce fût le transportait « d'admiration. On l'aimait parce qu'il ne lui échappait jamais rien « contre personne; qu'il était doux, complaisant, sûr dans le commerce, « fort honnête homme, obligeant, honorable; mais, d'ailleurs, si « plat, si fade, si grand admirateur de riens, pourvu que ces riens « tinssent au roi, ou aux gens en place ou en faveur; si bas adulateur « de ceux-ci, et depuis qu'il s'éleva, si bouffi d'orgueil et de fadaises, « si occupé de faire entendre et valoir ses prétendues distinctions, « qu'on ne pouvait s'empêcher d'en rire. »

Dangeau, qui visait au bel esprit, n'eut point de trêve qu'il ne remplaçât Scudéri à l'Académie française, dont il devint le doyen. Plus tard à la mort du marquis de L'Hôpital, il fut nommé académicien honoraire de l'Académie des Sciences, « quoiqu'il ne sût rien du tout en aucun genre. » Atteint depuis long-temps d'une maladie fort grave

(1) C'est au sujet de ce mariage, qui fit du bruit à la cour, que Mme de Sévigné écrivait au président Moulceau : « Dangeau jouit à longs traits du plaisir d'avoir « épousé la plus belle, la plus jolie, la plus jeune, la plus délicate, *la plus nymphe* « de toute la cour. (lettre du 3 avril 1686.) »

Digitized by Google

pour laquelle il subit plusieurs opérations, il finit par succomber, et mourut en 1720, d'un accès de fièvre, « et peut-être, ajoute le malin chroniqueur, de l'ennui de ne plus voir de cour ni de grand monde. »

Il a laissé des *Mémoires, ou Journal de la Cour de Louis XIV*, commençant en 1684 et finissant en 1720. Ces mémoires, publiés d'abord avec des corrections par madame de Genlis, ont été rétablis par M. Lemontey, qui les a fait paraître avec les annotations fort curieuses d'un anonyme, contemporain de l'auteur.

« Dangeau écrivait jour par jour les nouvelles de la cour, mais « comme une gazette, sans aucun raisonnement, en sorte qu'on n'y « voit que des événements avec une date exacte. Tout ce que le roi « a fait chaque jour, même de plus indifférent, et souvent les pre- « miers princes, les ministres, quelquefois d'autres personnages « s'y trouvent avec sécheresse pour les faits, mais, tant qu'il le peut, « avec les plus serviles louanges et pour des choses que nul autre « que lui ne s'aviserait de louer. »

Voltaire, qui ne laissait échapper aucune occasion de lancer quelques malicieuses boutades, dit dans sa *Dissertation sur la mort de Henri IV* : « Ce n'était point M. Dangeau qui faisait ces malheu- « reux mémoires, c'était un vieux valet de chambre imbécile, qui se « mêlait de faire à tort et à travers des gazettes manuscrites de toutes « les sottises qu'il entendait dans les antichambres. »

Ce qui n'empêcha pas Voltaire, malgré tout son dédain, d'en donner un extrait sous le titre de *Journal de la Cour de Louis XIV*.

Il ne faut pas chercher dans ces mémoires l'intérêt d'un récit fait avec suite et accompagné de réflexions et de jugements. Ils n'en sont pas moins d'une grande utilité pour les historiens modernes, en ce qu'ils représentent avec précision le tableau de la cour, de tout ce qui la compose, les occupations, les amusements, *le partage de la vie du roi*, les intrigues et les événements de son règne. La bassesse des détails et la platitude du style y cachent continuellement des faits curieux et importants qu'on chercherait vainement ailleurs. Savait-on que les mousquetaires fussent une espèce d'hommes si débiles qu'il avait fallu leur donner un valet pour porter leur cuirasse? — On admire en souriant l'héroïsme de ces Suisses qui, ayant

Digitized by Google

à disposer de la principauté de Neufchâtel, font le serment de n'aller dîner, avant l'élection, chez aucun des prétendants à la couronne. — On apprend que sous le règne de Louis XIV, les forçats entrés aux galères n'en sortaient de leur vie. — Dans un autre article, si Cavoye se trouve gêné dans son jardin de Luciennes par des voisins qui refusent de lui vendre leurs terres, le roi les achète d'autorité et lui en fait présent. Ce fait donne la mesure du droit de propriété à cette époque.

Pour qui sait le lire, Dangeau est rempli de ces traits féconds en résultats, et ce singulier Suétone du XVIIe siècle est un témoin d'autant plus précieux qu'il ne croit pas rendre témoignage et qu'il semble ne point avoir écrit pour l'histoire.

Son frère, Louis de Courcillon, abbé de Dangeau, n'est point, comme on l'a affirmé, du pays chartrain; il est probable qu'il naquit à Paris vers 1643. D'abord protestant, il se convertit à la religion catholique et entra dans les ordres. Il était fort instruit et savait la plupart des langues vivantes. Après avoir beaucoup voyagé, il fut nommé lecteur du roi, et remplaça l'abbé Cottin à l'Académie française en 1682. Il s'appliqua surtout à l'étude de la grammaire, et ses travaux en ce genre ne sont pas encore oubliés. Quelqu'un lui racontait un jour des nouvelles qui occupaient fort les hommes politiques : « Il arrivera tout ce qu'il pourra, répondit, en plaisantant, l'abbé Dangeau; mais j'ai dans mon porte-feuille deux mille verbes français bien conjugués. » Il a laissé un grand nombre d'ouvrages : *des essais de grammaire, des études philosophiques, un traité de blason* et des recherches historiques et généalogiques. Il s'était mis sur les rangs pour être le précepteur du duc de Bourgogne, concurremment avec Fénelon qui lui fut préféré.

CH.-F. LAPIERRE.

LEVASSOR (MICHEL).

En 1718 mourait, en Angleterre, dans le sein du protestantisme, un vieillard natif d'Orléans, et qui, pendant les deux tiers de sa vie, avait été catholique et prêtre, Michel Levassor. Esprit ardent, très-jaloux de son indépendance, et cependant ambitieux, il eut une

Digitized by Google

destinée singulièrement agitée. Né en 1646, dans une famille bourgeoise (sa mère, Catherine Pâris, était fille d'un conseiller au présidial d'Orléans), il reçut de son père lui-même une instruction solide, dominée par les principes de l'orthodoxie la plus sévère. Poussé vers la vie religieuse, il ne se fixa toutefois qu'après plusieurs essais : ainsi, il prit l'habit de novice successivement aux Cordeliers et dans la maison de chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, avant d'entrer à l'Oratoire (cette congrégation de savants, fondée par le cardinal de Berulle, depuis cinquante ans à peine, et déjà si illustre). C'est vers le même temps que Malebranche apportait son génie philosophique à cette féconde maison, où la chaîne des renommées glorieuses ne doit pas être interrompue jusqu'à Daunou. Levassor s'y livra avec passion à l'étude des Pères, plein d'enthousiasme surtout pour saint Augustin, dont plus tard il abandonna hautement les idées; il semble que dès cette époque il ait inquiété ses supérieurs par quelques hardiesse de parole. Cependant on l'envoie professer dans plusieurs colléges; puis, rappelé à Paris, il est chargé d'enseigner la théologie au séminaire de Saint-Magloire. C'est alors qu'il publie une série d'œuvres théologiques, dont l'intérêt est médiocre aujourd'hui : *Traité de la véritable religion* et des *Paraphrases* sur les Évangiles de saint Mathieu et saint Jean, sur l'Epître de saint Jacques et celles de saint Paul aux Romains et aux Galates. C'est un arsenal assez riche d'arguments contre certaines objections des incrédules.

Ces travaux n'éteignaient pas sans doute l'ardeur de son esprit impatient de la règle. Pour vivre plus librement, il sollicita un bénéfice qu'il ne put obtenir, et enfin il sortit de l'Oratoire. Alors commence sa vie errante et tourmentée; on le voit tour-à-tour à Orléans, à Paris, en Hollande, asile choisi alors par beaucoup de Français fuyant la persécution, après la révocation de l'édit de Nantes : ainsi Jaquelot, Basnage, Saurin et notre compatriote Jurieu (né à Mer). Comment l'ex-oratorien fut-il accueilli de ces calvinistes inflexibles? il y a lieu de croire qu'ils ne le virent pas de bon œil, d'autant mieux qu'il s'était déclaré pour l'opinion d'Arminius, contre les dogmes fatalistes de Calvin. Il ne resta pas long-temps parmi ces disputeurs acharnés. Le voici à Londres, où il embrasse

Digitized by Google

presque aussitôt la foi anglicane, cette espèce de compromis entre le calviniste pur et le catholicisme, dont elle a gardé quelques formes. Il donna des gages à sa nouvelle église par une apologie des doctrines qu'elle professe; c'est son *Traité sur la manière d'examiner les différends de religion*. Il le dédia au roi.

L'auteur de l'*Histoire de la réformation en Angleterre* et de l'*Histoire de mon temps*, le fameux Burnet, dont le prince d'Orange, élevé au trône, récompensa le dévouement en lui donnant l'évêché de Salisbury, fut pour Levassor un protecteur chaleureux : il lui fit avoir une pension de Guillaume III, il lui ouvrit la maison de lord Portland, cet ancien page du stathouder de Hollande, devenu pair d'Angleterre et ambassadeur de France. Levassor reçut le soin d'enseigner l'histoire au fils du comte, lord Woodstock, et c'est à ce jeune homme qu'il dédia l'ouvrage auquel vraiment il doit l'honneur d'une place parmi les illustrations orléanaises, l'*Histoire du règne de Louis XIII*. L'épître dédicatoire est en partie l'éloge de son bienfaiteur, « consommé, dit-il, dans les affaires du cabinet et de la guerre... « d'une modération si extraordinaire dans la grande fortune, qu'à « peine trouverez-vous rien de semblable dans l'histoire ancienne et « moderne. » Malgré ces louanges, qui sentent trop le pensionné, lord Portland lui ôta sa faveur et Basnage son amitié. L'irritation du noble lord et l'éloignement d'un ami jusque-là devoué, s'expliquent difficilement. Et, en effet, que reprocha-t-on à l'historien? de dénigrer Louis XIV en racontant le règne de Louis XIII. Il y a certainement une grande énergie de haine dans ces quelques lignes où le caractère du *grand roi* et de son gouvernement est dessiné avec tant de concision : « Je suis Français, j'aime ma patrie; mais dois-je « approuver l'ambition démesurée du prince qui la gouverne? « Dois-je louer mes compatriotes de ce qu'ils travaillent à forger « eux-mêmes les fers dont ils sont accablés? Est-ce que le roi est lui « seul tout l'Etat? » Il y a là, et dans maints passages du livre, une vigueur qui rappelle les protestations hardies de F. Hotman, de Hubert Languet et de La Boétie, contre l'absolutisme monarchique. Mais en supposant que cette satire de Louis XIV fût exagérée, il nous semble qu'un serviteur de ce prince d'Orange, tant de fois humilié par la France, qu'un calviniste proscrit par la révocation

Digitized by Google

de l'édit de Nantes, aurait dû s'en applaudir. Vraiment, si lord Portland chassa Levassor de sa maison, si Basnage rompit avec lui, nous avons peine à croire que ce fut par colère contre ses attaques à Louis XIV. Nous avouerons, du reste, que Levassor a été souvent injuste pour tous ceux qui ont eu en main l'autorité, pour Richelieu surtout; il ouvrit trop l'oreille à l'écho, encore retentissant, des plaintes que ce grand ministre, à la fois despote et patriote, comme dit M. Guizot, avait soulevées parmi les nobles, ses victimes de prédilection. Il est fâcheux qu'il ne soit pas resté fidèle à la devise suprême de l'historien : *Sine ira et studio*, qu'il rappelle dans sa judicieuse préface. Peut-être aussi eût-il été plus impartial, s'il eût pu se servir de plusieurs manuscrits des bibliothèques françaises et d'une foule de mémoires qui ne furent publiés que depuis, comme l'*Histoire de la Mère et du Fils*, les *Mémoires de Mmes de Motteville, de Brienne, de Monglat, de Talon.*

Quoi qu'il en soit, et si même on lui reproche, outre la passion et l'aigreur de quelques jugements, un style parfois lourd et diffus et des excursions trop longues dans les autres états de l'Europe, l'*Histoire de Louis XIII* est pourtant encore, parmi les ouvrages historiques du XVIIIe siècle, un des plus consciencieusement travaillés, un des plus distingués par la sagacité des vues, et, quelquefois, par le coloris et le feu du récit. La publication de ce livre (vingt volumes in-12) dura de 1700 à 1711 et fut accueillie par une telle curiosité que les premiers volumes furent réimprimés avant qu'il fût achevé.

Il faut joindre aux titres littéraires de Levassor une traduction des lettres et mémoires de l'espagnol Vargas, sur le Concile de Trente, avec des remarques qui témoignent de son ardeur pour le protestantisme.

Ses dernières années s'écoulèrent sans doute dans l'amertume et l'abandon. Il mourut, sans avoir revu sa patrie, à quatre-vingt-deux ans (1718).

H. T.

THEMISEUL DE SAINT-HYACINTHE.

Le véritable nom de Saint-Hyacinthe est Hyacinthe Cordonnier. Son père, Jean-Jacques Cordonnier, sieur de Belair, était écuyer

Digitized by Google

porte-manteau de Gaston de France. Hyacinthe naquit à Orléans le 24 septembre 1684. Ses parents l'envoyèrent fort jeune à Troyes, au collége des Pères de l'Oratoire, où il se distingua par son intelligence.

Après la mort du sieur de Belair, sa femme, Anne-Marie Mathé, vint s'établir à Troyes, où elle se résigna, pour vivre, à donner des leçons de guitare. Hyacinthe, à sa sortie du collége, se fit professeur d'italien. Il avait parmi ses élèves une jeune pensionnaire de l'abbaye de Notre-Dame. La chronique dit qu'*il lui fit tant conjuguer le verbe* AMO, *que des choses fâcheuses s'ensuivirent* et le forcèrent d'abandonner la ville.

Hyacinthe s'engagea dans un corps de cavalerie, devint officier, et fut fait prisonnier à la bataille de Hoschstedt et conduit en Hollande. Il profita de son séjour dans ce pays pour apprendre l'anglais, le hollandais et l'espagnol, et se perfectionner dans l'étude des langues mortes. Dom Gérou raconte qu'en 1714 il suborna une jeune fille et s'enfuit avec elle en Angleterre; il y resta quelques années et revint en France, pour être bientôt forcé d'en sortir, par suite d'une aventure du même genre.

Réfugié de nouveau en Hollande, il s'adjoignit à plusieurs savants et littérateurs, tels que de Sallengre, S'Gravesand, Prosper Marchand, etc., pour la rédaction d'un journal littéraire dont il avait conçu le plan pendant son premier séjour. Ce recueil, dès son apparition, eut un grand succès.

Mais l'ouvrage auquel il doit une réputation méritée est le *Chef-d'œuvre d'un inconnu, poëme heureusement découvert et mis au jour par le docteur Matanasius*, qu'il publia en 1714.

C'est une critique vive et mordante des commentateurs qui étalent partout une ennuyeuse érudition : on prétend que cette ingénieuse satire était dirigée contre Dacier, à l'occasion de son *Commentaire sur Horace*, en dix volumes. Le prétendu poëme que le docteur Matanasius veut interpréter n'est autre chose qu'une chanson triviale et grivoise composée de cinq couplets. C'est le récit *des amours du berger Colin, par Cathos, sa bergère*. Matanasius en fait le commentaire, en interprète les mots, en fait connaître les beautés, éclaircit tout ce qu'il peut y avoir d'obscur. Il déploie à dessein la

Digitized by Google

plus vaste érudition : autorités, citations, exemples, sentiment des auteurs, rien n'y est épargné; il accumule tout cela de manière que la chanson amène tout un volume d'annotations. L'ouvrage est précédé de préface, d'épitre dédicatoire, de table des matières des auteurs cités, de pièces de vers grecs, latins, français, anglais, hollandais, etc. Le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, malgré quelques redites et des obscénités, est rempli d'ingénieux aperçus, de détails spirituels; c'est un de ces livres que les bibliophiles-commentateurs devraient toujours placer sur leur table, entre la plume et l'encrier.

La Déification du docteur Aristarchus Masso ne vaut pas cet ouvrage; la tirade contre Voltaire et quelques autres passages sont pleins de gaîté, mais le reste est mauvais. Hyacinthe y avait relaté une aventure fâcheuse pour Voltaire, arrivée à la Comédie-Française: un officier, nommé Beauregard, avait fait à l'auteur de *Mérope* une grave injure, il l'avait frappé de sa canne.

L'aventure fit du bruit et occupa bientôt tous les esprits. Voltaire, *qui n'épargnait pas* les autres, était très-sensible au ridicule; son désespoir fut grand, si l'on en juge par ce passage d'une lettre écrite en 1789 à Helvetius :

Saint-Hyacinthe est un fourbe; il vivait à Londres de l'argent de mes charités et de celui que je lui avais procuré pour faire imprimer un libelle contre la *Henriade*. C'est un monstre; il recevait l'aumône de qui voulait : il prenait jusqu'à un écu; il s'est échappé de Hollande, où il a volé le libraire Catuffe, son beau-frère. Enfin voilà l'homme qui, dans un libelle impertinent et digne de la plus vile canaille, ose m'insulter avec tant d'horreur.

Dans une autre lettre au comte d'Argental, il dit :

A l'égard de Saint-Hyacinthe, je veux réparation; où est donc la difficulté qu'on exige un désaveu d'un coquin tel que lui? Je suis donc un homme bien méprisable! je suis donc dans un état bien humiliant, s'il faut qu'on ne me considère que comme un bouffon du public qui doit, déshonoré ou non, amuser le monde à bon compte, et se montrer sur le théâtre avec ses blessures. *La mort est préférable à un état si ignominieux.* Je vous réitère mes instantes prières sur Saint-Hyacinthe, si vous voulez que je reste en France.

Le pamphlet d'Hyacinthe avait porté juste, et vengeait d'un seul coup tous ceux que Voltaire sacrifiait à son immense amour-propre, à sa mordante ironie. Voici ce que l'auteur du *Chef-d'œuvre d'un inconnu* dit lui-même de cette inimitié, dans une lettre inédite :

Digitized by Google

. . . . . .

On m'avait dit que l'amitié du roi de Prusse et de Voltaire était rompue : si j'avais su le contraire, je n'aurais point dédié mes *Recherches* au roi, bien persuadé que ce qui est ami de Voltaire n'est point propre à l'être de Saint-Hyacinthe. Il a fait mettre dans le *Mercure* que M. de Sallengre était l'auteur de *Matanasius*, et non pas moi ; que j'étais *un de ces mauvais Français qui vont dans les pays étrangers déshonorer leur nation et les lettres*. Je lui ai répondu qu'en Belgique on appelait les *cannes fortes des Voltaires*, et qu'au lieu de dire : *Donner des coups de bâton*, on disait : *Voltairiser*, et j'ai fait publier ma réponse dans le volume XI de la *Bibliothèque Française*.

Qu'on juge de l'effet que devaient produire sur le plus irascible des écrivains ces attaques frappant toujours à l'endroit sensible, et formulées avec une persévérante malignité.

Les ouvrages d'Hyacinthe Cordonnier sont trop nombreux pour que nous puissions les analyser. Nous nous contenterons de citer *Matanasiana*, mémoires littéraires, historiques et critiques de peu d'intérêt, comme le dit justement l'abbé d'Artigny ; plusieurs romans médiocres, parmi lesquels on distingue celui du *Prince Titi*, plus heureusement traité que ses frères, sous le rapport de l'intrigue et de l'esprit. Ses articles dans l'*Europe Savante* accusent une vaste érudition, qu'il savait dissimuler sous la forme dont il revêtait ses idées.

On lui reproche cependant de l'obscurité et une certaine tendance vers la métaphysique que Voltaire eut soin de ridiculiser, lui qui avait fait de cette science cette plaisante définition : « Quand celui qui « parle ne sait plus ce qu'il dit, que celui qui écoute n'y comprend « plus rien, c'est de la métaphysique. » Ne pourrait-on pas en dire autant de quelques-unes de nos sciences modernes?

Hyacinthe s'était fixé à Bréda : il s'y maria avec une demoiselle de condition ; il ne paraît pas que sur la fin de sa vie il ait été ni riche ni heureux :

La crainte qu'on a eue des Français a fait faire une inondation dans le pays où est ma métairie, dont toutes les terres sont dans l'eau de la mer. J'y perds au moins quatre ans de revenus. Ainsi je me trouve, au commencement de l'hiver, sans pain, sans argent, sans savoir où en trouver, sans savoir quoi faire, et, qui pis est, maladif et sans force, et chargé de deux enfants à qui tout manque aussi bien qu'à moi ; ma fille est un ange et mon fils me donne assez de satisfaction pour en augurer très-bien. *(Corr. inédite)*.

C'était la conséquence naturelle d'une existence agitée et bizarre.

Digitized by Google

On lui a reproché vivement quelques aventures scandaleuses et le déisme qu'il professa ouvertement dans quelques-uns de ses écrits. Peu de temps avant sa mort, qui arriva en 1746, Hyacinthe écrivait :

. . . . . .

Si mon amour pour la vérité, mon trop de délicatesse sur les faussetés du commerce de la vie ont nuit *(sic)* à ma fortune, il faut avouer aussi que mes imprudences en sont la principale cause et que je mérite très-bien d'être puni.

C'est ici le lieu de relater une vieille calomnie qui donnait pour père à Hyacinthe le grand Bossuet, calomnie basée sur son intimité avec Bossuet neveu, et les nombreux pseudonymes sous lesquels il cachait son vrai nom. Voltaire fut le premier qui fit cette supposition, en parlant du mariage secret de Bossuet : la même accusation fut renouvelée par l'auteur des *Mémoires de Madame de Maintenon,* qui le fait naître d'un mariage supposé entre l'évêque de Meaux et Mlle Desvieux. Tous ces bruits, qui au XVIIIe siècle furent exploités par la critique, ne sauraient être maintenant d'aucune valeur en présence de l'acte de baptême d'Hyacinthe, que Dom Gérou indique comme la meilleure réfutation.

Nous terminerons cet article en citant l'opinion exprimée sur cet auteur par le savant jurisconsulte orléanais Jousse :

« Si l'esprit et les talents formaient le vrai mérite, nous ne pour-
« rions refuser nos éloges à Hyacinthe Themiseul. Mais, quelque
« estimables que soient ces qualités, elles perdent beaucoup de leur
« prix, lorsque les mœurs et les sentiments sont en contradiction
« avec elles. C'est le jugement que nous croyons devoir porter sur
« cet écrivain qui, par la beauté de son génie, ne le cède à aucun de
« ses contemporains, mais qui, par une conduite déréglée, flétrit
« tous les talents que l'on remarque en lui. »

CH.-F. LAPIERRE.

GAULLYER (DENIS).

Ce précurseur de Lhomond, dont le nom, oublié aujourd'hui, fut populaire parmi les écoliers du dernier siècle, naquit au bourg de Cléry le 2 février 1688.

Il fit ses premières études au collége d'Orléans et suivit à Paris un

Digitized by Google

cours de philosophie, à la suite duquel il reçut le degré de *maître-ès-arts*.

Après avoir passé plusieurs années au collége du Plessis, en qualité de maître de quartier, il fut enfin reçu professeur de cinquième et se consacra à l'étude exclusive des humanités. Il s'était tellement familiarisé avec les règles et les principes, qu'il se regardait comme le seul qui fût en droit de traiter de la grammaire et de la poésie. L'Université le crut sur parole, et, pour encourager son zèle, elle adopta ses ouvrages élémentaires à l'usage de la jeunesse studieuse.

Dans l'avertissement placé à la tête de son *Abrégé de grammaire française*, il parle de ses prétentions avec une naïveté un peu pédantesque; les autres grammaires, dit-il, lui ont paru trop vieilles, remplies de choses qui ne sont pas d'usage, de dissertations trop longues et trop savantes, ou enfin trop vides de bonnes règles.

L'abbé Goujet, tout en lui accordant de l'ordre et de la méthode, trouve que son style est trop pesant. Les journalistes de Trévoux le traitèrent plus mal encore au sujet d'un recueil de discours prononcés par ses collègues: « Ce sont, disaient-ils, en trois cent cinquante « pages, environ quatre-vingt-quinze petites pièces de vers, et « quinze à vingt hymnes composés en cinquante ans, par dix-sept « fameux professeurs de l'Université de Paris. » Gaullyer releva énergiquement cette mauvaise plaisanterie, en renvoyant ses critiques aux épigrammes alors si multipliées contre les jésuites.

Mais ce qui prouve que le professeur du collége du Plessis n'avait pas un bon caractère, c'est sa querelle avec le bon Rollin. Gaullyer était piqué de ce que le *Traité des Etudes* ne fit point mention de ses ouvrages, et que l'auteur se fût permis de n'être pas de son avis sur les règles de la poétique. Il en résulta une petite guerre de plume dans laquelle Gaullyer fut désavoué par ses collègues de l'Université.

L'irascible professeur s'échauffa tellement dans l'exercice de ses pénibles fonctions qu'il fut atteint d'une frénésie violente, et transporté à l'hospice de Charenton, où il mourut, le 24 avril 1736. Outre les ouvrages déjà cités; on lui doit un grand nombre d'éditions d'auteurs classiques, avec notes et commentaires. Sa notice dans la *Biographie Universelle* a été rédigée par l'abbé Pataud, d'après le manuscrit de Dom Gérou.

C. B.

Digitized by Google

POLLUCHE (Daniel).

La famille de Daniel Polluche était en possession, à Orléans, d'un commerce considérable auquel il succéda.

Né en 1689 et mort en 1768, il réunit, pendant tous le cours de sa vie, des renseignements sur l'histoire générale de l'Orléanais qu'il voulait publier. Des études faites au collége et à l'Université lui avaient inspiré le goût des travaux littéraires; aussi, dès qu'il en eut la possibilté, il abandonna ses affaires commerciales pour s'occuper exclusivementde travaux historiques, et on le vit dès lors en relation avec l'abbé Rothelin, l'abbé Le Bœuf, Dom Toussaint Duplessis, Dom Gérou, etc., etc.

Bientôt il publia divers mémoires et des dissertations sur des points douteux de l'histoire d'Orléans. En 1736, il fit imprimer, chez F. Rouzeau, un opuscule intitulé : *Description de la ville et des environs d'Orléans.* Cet in-8°, de quatre-vingt-dix pages, est devenu très-rare et a été reproduit, avec des corrections et des augmentations, par M. Beauvais de Préau, qui a donné en outre un précis biographique sur Polluche et la nomenclature d'une grande partie de ses ouvrages.

Polluche est le sixième des historiens de l'Orléanais, par ordre de date, et ses travaux, disséminés aujourd'hui, mais dont la bibliothèque d'Orléans possède la majeure partie, doivent encore être consultés avec fruit.

Outre la *Description d'Orléans*, les publications les plus remarquables de Polluche sont : des mémoires sur différentes médailles de Postume, de Lucille, de Diaduménien, de Gratien et sur des médailles romaines ; sur une inscription curieuse du Portail de Sainte-Croix, sur le lieu de *Cymgiacum*; sur la famille de la Pucelle d'Orléans, imprimé dans le recueil de Langlet-Dufresnoy; sur l'abbaye de Saint-Euverte d'Orléans; sur les évêques d'Orléans du nom de Manassès; sur l'entrée des évêques d'Orléans; sur l'offrande des gouttières de cire dues à Sainte-Croix et sur le droit des évêques d'être portés, à leur entrée, par les quatre premiers barons du diocèse; traité des monnaies de la ville d'Orléans; sur la manière dont

Digitized by Google

les anciens frappaient leur monnaie; sur les armes de la ville d'Orléans, etc., etc.

La dissertation sur *Genabum*, qui porte son nom, est de Dom Toussaint Duplessis, mais il l'avait complétée et annotée. Il a travaillé aussi à un recueil sur les auteurs et écrivains de l'Orléanais, avec Perdoulx de La Perrière et autres.

V.-R.

LAUREAULT DE FONCEMAGNE (ETIENNE).

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres fut pour Foncemagne, comme pour Gédoyn, l'antichambre de l'Académie française.

Né à Orléans le 8 mai 1694, il entra, presque au sortir du collége, dans la congrégation de l'Oratoire; mais des raisons de santé et les instances de son père le déterminèrent à demeurer dans le monde. Le duc d'Antin, son voisin de campagne, le fit venir à Paris et se déclara son protecteur. En 1722, l'Académie des Inscriptions l'admit au nombre de ses membres. Foncemagne inséra dans les mémoires de cette compagnie plusieurs dissertations historiques. Il contribua, avec M. de Boulainvillers et l'abbé Dubos, à faire connaître les origines de la nation française, mais il le fit d'une manière plus impartiale et moins systématique. Il s'attacha à démontrer que, sous la première race de nos rois, la couronne était héréditaire et non élective; que l'exclusion des femmes à la succession au trône n'était pas une disposition expresse de la loi salique, mais émanait simplement de l'esprit dans lequel on avait rédigé cette loi.

Foncemagne était un des membres les plus assidus et les plus laborieux de la société, et bien qu'il n'ait accepté que par intérim, et pour soulager Bougainville, la charge de secrétaire, il publia plusieurs volumes de ces savants mémoires qui ont tant contribué à la renaissance des études historiques.

Le 10 janvier 1737, il fut reçu à l'Académie française, où il succéda à Bussy-Rabutin, évêque de Luçon. Sa polémique avec Voltaire, relativement au *Testament politique* du cardinal de Richelieu, eut un grand retentissement. Dans une dissertation intitulée : *Des mensonges imprimés*, qui est à la suite de la tragédie de *Sémiramis*, Voltaire

Digitized by Google

prétendit que ce testament était *supposé par la fourberie*; que *l'ignorance, la prévention, le respect d'un grand nom l'avaient fait admirer*; qu'il ne convenait *ni au caractère, ni au style du ministre à qui on le donne, ni au roi auquel on l'adresse, ni au temps où on le suppose écrit*. L'idée seule d'un pareil catéchisme lui semblait le comble du ridicule.

Foncemagne lui répondit en 1750 par une lettre aussi polie qu'instructive, adressée à un *anonyme*. On a dit que la devise des gens de lettres était : *Per convicia et laudes* : injures et flatterie. Tel n'était pas notre modeste et savant écrivain; il disait de la paix et du bonheur :

C'est un trésor trop cher pour oser le commettre.

Et il n'écrivit guère que pour remplir un devoir ou pour éviter un reproche. Le mot d'aménité semblait avoir été créé pour lui, et autant Voltaire mit d'aigreur dans cette dispute, autant son adversaire se montra courtois et bienveillant. Il le réfuta avec une politesse aimable et franche, et, ce qui mit le comble au dépit du philosophe irascible, c'est que Foncemagne avait cent fois raison. On connaît la manière d'argumenter de Voltaire : comme il ne cite jamais ses garants, on ne sait jamais si c'est à lui ou aux écrivains qu'il a consultés que l'on doit imputer ses fautes. Il décocha quelques traits à l'adresse de Foncemagne, dans son *Siècle de Louis XIV* et dans son *Essai sur les mœurs*, mais sans se livrer à un examen approfondi de la question. Le caractère de son esprit ne comportait pas tant de patience et d'attention.

Foncemagne ne pouvant se résoudre à laisser se répandre une erreur accréditée par un écrivain célèbre, que tout le monde lisait et citait d'un bout de l'Europe à l'autre, entreprit de bonne foi de rétablir la vérité, et il le fit avec autant d'urbanité que de modestie, relevant çà et là les inexactitudes, les fausses conséquences et les chicanes puériles de Voltaire. Il le suit pas à pas et le combat quelquefois avec ses propres armes. Cette lettre précieuse est un vrai modèle de critique; il y règne un ton persuasif propre à inspirer la confiance et l'intérêt. En vain, dans une dernière réplique intitulée : *Nouveaux doutes*, le philosophe proteste-t-il de son zèle pour la vérité, en vain cherche-t-il à trancher les difficultés aux dépens du texte même; il ne fait que tourner dans le cercle des mêmes objections, et ne par-

Digitized by Google

vient à se tirer d'affaire qu'à force d'esprit. On a dit au sujet de ce tournoi littéraire que les deux écrivains avaient très-bien prouvé, l'un que cet ouvrage était du cardinal, l'autre qu'il n'aurait pas dû en être. Si l'historien craignit de se rétracter, le poète n'eut pas le même scrupule, et après avoir nié en prose l'authenticité du *Testament politique*, Voltaire convient, en vers charmants, que les grands hommes ne le sont ni à tous moments, ni en toutes choses :

Des grandeurs et des petitesses,
Quelques vertus, plus de faiblesses,
Sont le bizarre composé
Du héros le plus avisé.
Il jette un rayon de lumière;
Mais ce soleil dans sa carrière
Ne brille pas d'un feu constant.
L'esprit le plus profond s'éclipse;
Richelieu fit son Testament,
Et Newton son Apocalypse.

Il va sans dire que le jugement de la postérité a donné gain de cause au savant académicien.

La considération dont Foncemagne jouissait dans le monde littéraire et dans la société attirèrent sur lui les bonnes grâces de la cour. Des lettres trouvées dans ses papiers apprennent qu'on avait eu le projet de l'attacher à l'éducation du Dauphin, fils de Louis XV. Le duc d'Orléans le choisit, en 1752, pour la place de sous-gouverneur du duc de Chartres, mais le chagrin qu'il éprouva de la perte d'une épouse chérie, en qui l'esprit et les grâces le disputaient aux vertus, le décida à prendre sa retraite. Il se consola de ses chagrins en faisant le bonheur de sa famille, et après avoir élevé avec une tendre sollicitude la sœur de sa femme, il lui donna un époux digne d'elle, M. le marquis d'Orléans, dont la mémoire est restée chère aux gens de bien. Son intérieur avait un si grand charme, que les personnes les plus distinguées par le mérite ou la naissance se réunissaient certains jours de la semaine dans son petit salon. Ces réunions étaient connues sous le nom de *Conversations*, et le prince de Beauvau, le duc de La Rochefoucault, Malesherbes et Sainte-Palaye y assistaient régulièrement. Jusqu'au dernier moment, il obtint le sentiment d'une bienveillance générale, récompense d'une vie consacrée à la pratique

Digitized by Google

de tous les devoirs. Voltaire lui-même, à son retour de l'exil, s'était empressé de rendre visite à un homme qu'il n'avait pu s'empêcher d'estimer. On ne vit pas sans émotion s'embrasser ces deux vieillards, nés la même année, et prêts à descendre dans la tombe, l'un enivré d'encens et chargé de couronnes, l'autre entouré de la vénération publique.

Foncemagne mourut le 26 septembre 1779, après une maladie de six mois. En expirant, au milieu de souffrances cruelles, ses dernières paroles furent : « La religion seule me fortifie et me console. »

Ce sage, d'une vertu si indulgente pour les autres, était sévère pour lui-même. Chaque année, il allait passer quelques jours à la maison de l'Oratoire dans la retraite et le recueillement.

Tant qu'il vécut, les encyclopédistes le ménagèrent en apparence, à cause de son ascendant à l'Académie et de la considération dont il jouissait dans le monde; mais à peine fut-il mort, que Grimm, dans sa *Correspondance,* le traita avec une légèreté dédaigneuse. La Harpe ne lui fut guère plus favorable :

« C'est un vrai bibliographe, dit-il ; » et il ajoute : « On peut faire en peu de mots son éloge, qui serait assez remarquable : Cet homme, qui était savant de profession et janséniste de conviction, était pourtant le plus doux des hommes. »

L'opinion du public le vengea de ces attaques posthumes; on disait à Paris :

« Voltaire a emporté en mourant tout le génie de notre littérature, et Foncemagne toute l'honnêteté. »

Son éloge fut prononcé le 20 janvier 1780 à l'Académie française, par M. de Chabanon, qui s'est surtout attaché à peindre sa belle âme et l'aménité de son caractère.

« Lorsqu'un homme a parcouru de longues années, sans avoir chancelé dans la pratique des vertus, le public élève sa voix pour lui décerner la réputation d'homme de bien. Il rappelle, du lointain d'une vie écoulée, mille actions honnêtes tombées dans l'oubli ; il les fait revivre ; il les place autour de l'homme vertueux, pour servir d'escorte à sa vieillesse : c'est ce cortége auguste qui partout lui concilie le respect.... Quel homme pourra se flatter d'obtenir une considération égale à celle dont a joui M. de Foncemagne? Dans un monde léger, où chacun ne s'occupe que de soi, il avait mérité que la société s'occupât de lui.... Doux, prévenant, affable, il se peignait dans ses discours. Ce bon ton des Français, dont le modèle chez eux-mêmes est si rare, et dont la connaissance délicate importe à tous les succès d'agrément, il l'avait acquis

Digitized by Google

par la fréquentation des personnes les plus distinguées. Les grands le recherchaient; les femmes trouvaient auprès de lui l'agrément et l'instruction. Il était doué de cette sensibilité sans laquelle on n'apprécie qu'imparfaitement ce qu'elles ont d'aimable. En effet, leur ton, leurs manières, leur esprit même a je ne sais quel charme que l'esprit seul ne peut juger; c'est à l'âme à l'indiquer, à le sentir, et celui qui est privé de ce sens intérieur, juge infidèle de leur mérite, est condamné au malheur d'être injuste envers elles. »

M. le maréchal de Duras, dans sa réponse au récipiendiaire, fit à son tour de Foncemagne un éloge plein d'à-propos et de délicatesse.

L'abbé de Reyrac, correspondant de l'Académie des Belles-Lettres, et compatriote du savant dont les lettres déploraient la perte récente, voulut aussi lui payer un légitime tribut d'éloge et de regrets. Voici la notice nécrologique qu'il inséra alors dans la *Feuille hebdomadaire d'Orléans* :

« M. de Foncemagne est, de tous les hommes célèbres que notre ville a produits, celui qui a joui dans la république des lettres et auprès des grands de la plus brillante et de la plus juste considération. Sa longue vie a toujours été douce et pure comme son âme. Très-savant, très-profond littérateur, mais modeste et sage; plus jaloux de l'estime que de la renommée et du bonheur que de la gloire et du bruit, il a très-peu écrit, mais ce peu annonce ces vastes connaissances, ce goût exquis, ce style élégant et correct qui l'ont élevé, du vivant des Fontenelle, des Montesquieu et des Voltaire, aux suprêmes honneurs de la littérature. Il a conservé jusqu'au dernier moment tout ce qui fait le charme de la vie, et surtout de la vieillesse : de grandes lumières, une mémoire heureuse, un caractère aimable et doux, et un respect sincère pour la religion. »

Enfin, ajoute M. de Reyrac, jamais homme de lettres n'a mieux mérité l'application de ces beaux vers de La Fontaine :

Le sage vit en paix....
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour. »

C. BRAINNE.

DE CHAUMEIX (Abraham-Joseph).

Encore un ennemi de Voltaire; mais celui-là n'avait ni l'érudition ni la finesse de critique de Thémiseul, aussi succomba-t-il sous le ridicule que déversa sur lui la plume impitoyable du grand écrivain. Chaumeix était né à Chanteau, près d'Orléans, au commencement du XVIIIe siècle. Son père était vinaigrier; cette circonstance fut ex-

Digitized by Google

ploitée plus tard par les encyclopédistes, lorsqu'il osa s'attaquer à eux. On prétendit savoir qu'il avait été successivement marchand de vinaigre, puis maître d'école, et on ajouta qu'il était devenu non-seulement janséniste, mais convulsionnaire.

Chaumeix fit d'abord quelques travaux sérieux et s'appliqua, non sans quelques succès, à l'étude des sciences morales. Les premiers volumes de l'*Encyclopédie* venaient d'être publiés, quand il en entreprit la réfutation. Sauf quelques passages, où l'on remarque du bon sens critique et des observations judicieuses, ce pamphlet était faible. Il eut le malheur de l'intituler : *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie.* C'en était assez pour faire sentir à ses adversaires qu'il était facile de ridiculiser l'auteur. Ce fut dès lors contre lui un déluge d'épigrammes et de satires, dont le succès fut tel que Chaumeix fut abandonné par ceux-là même de son parti qui l'avaient mis en avant. Leclerc de Molinet commença les hostilités par les *Préjugés légitimes contre ceux du sieur Chaumeix,* et, presqu'en même temps, Morellet faisait paraître le *Mémoire contre les prétendus philosophes Diderot et d'Alembert.*

On ne peut nier que l'ouvrage de Chaumeix ne contienne de sages critiques; mais son style, les détails minutieux dans lesquels il entre, et ses innombrables bévues, ont fait tomber dans l'oubli un livre qui serait utile s'il eût été bien fait. L'esprit de parti ne lui donna pas même cette vogue passagère qu'obtenaient alors les pamphlets dirigés contre *la philosophie moderne.*

Plusieurs autres tentatives ne purent le relever dans l'opinion publique. Après l'abolition de la compagnie de Jésus, Chaumeix écrivit, sur la manière de remplir les places de professeurs chez les Jésuites, *un plan d'études,* véritable rapsodie en deux volumes auxquels il ne mit même pas son nom. Il fournit aussi quelques articles au *Censeur* hebdomadaire. Enfin, bafoué en France par les philosophes, il alla à Moscou, reprit son ancien état d'instituteur et y mourut à la fin du dernier siècle.

Il devint plus tolérant en Russie, et une querelle s'étant élevée au sujet d'un enterrement entre deux corporations religieuses, il fit un mémoire où Catherine II trouvait *des opinions sages et raisonnables*, comme elle l'écrivait à Voltaire.

Digitized by Google

Celui-ci lui avait porté le coup de grâce par *le Conte du pauvre Diable*, composé pour détourner de la carrière des lettres un jeune homme sans fortune auquel il s'intéressait. L'auteur mène son protégé à travers plusieurs tentatives infructueuses, et après avoir, avec sa malice accoutumée, distribué des coups de griffes aux courtisans', aux moines, à Fréron, Lefranc de Pompignan, Gresset, l'abbé Trublet, le compilateur, il arrive à une maison située près l'hôtel de la Comédie-Italienne. C'était là que s'assemblaient pour y faire de prétendus miracles, les convulsionnaires protégés par Dubois, président au parlement :

Un gros rabbin de cette synagogue,
Que j'avais vu ci-devant pédagogue,
Me reconnut : le bouc s'imagina
Qu'avec ces saints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte et ma détresse :
Maître Abraham, après cinq ou six mots
De compliment, me tint ce beau propos :
« J'ai comme toi croupi dans la bassesse,
« Et c'est le lot des trois quarts des humains ;
« Mais notre sort est toujours dans nos mains.
« Je me suis fait, auteur, disant la messe,
« Persécuteur, délateur, espion.
. . . . . .
« Suis, comme moi les méchants à la piste :
« Crie à l'impie, à l'athée, au déiste,
« Au géomètre, et surtout prouve bien
« Qu'un bel esprit ne peut être chrétien.
« Du rigorisme embouche le trompette,
« Sois hypocrite... et ta fortune est faite. »

Ce conte est dédié ironiquement à M. Abraham Chaumeix : « Faites « l'analyse de l'ouvrage, lui dit Voltaire ; ne manquez pas d'y ré- « pandre un *filet de vinaigre,* en souvenance de votre premier métier. « J'ai des *préjugés légitimes* que vous êtes un des plus absurdes bar- « bouilleurs de papier qui se soient jamais mêlés de raisonner : ainsi « personne n'est plus en droit que vous d'obtenir par vos raisonne- « ments et votre crédit qu'on brûle ce petit poëme, comme si c'était « un mandement ou le testament de frère Berruyer. »

Voltaire l'accusait d'avoir dénoncé les philosophes au parlement de Paris : il est certain qu'il fut trompé par ceux qui lui parlèrent de cette dénonciation dont il n'existe aucune preuve.

Digitized by Google

Le succès du *Pauvre Diable* accabla Chaumeix : plus tard il essaya d'y répondre en publiant : *Voltaire aux Champs-Elysées, oraison funèbre, histoire, satire* qui passa inaperçue, et dont son redoutable adversaire ne daigna même pas s'occuper.

CH.-F. LAPIERRE.

D'ALLAINVAL-SOULAS (LÉONOR-JEAN-CHRISTINE).

Il naquit à Chartres, mais on ignore l'époque précise de sa naissance. Il vint fort jeune à Paris, où il se mit à travailler pour le théâtre. Son début dramatique fut l'*Embarras des Richesses,* comédie bien conduite et bien dénouée, qu'il fit jouer au théâtre italien vers 1725 ou 1726, et qui eut du succès. Palissot, dans ses *Mémoires sur la littérature,* dit que cette pièce n'est pas sans mérite et que c'est une de celles du théâtre italien dont les représentations étaient le plus suivies. Les auteurs sont bien heureux d'avoir une imagination qui supplée à tout ce qui leur manque, car, assurément, s'il est un embarras que d'Allainval n'ait jamais connu, lui qui en a connu tant d'autres, c'est celui dont il a tracé le tableau. Il a encore donné, au théâtre italien, le *Tour de Carnaval* et l'*Hiver;* à l'Opéra comique, la *Fée Marotte.* Quelques pièces qu'il fit représenter à la comédie française, la *Fausse Comtesse,* les *Réjouissances publiques,* ou le *Gratis,* le *Mari curieux,* furent assez froidement accueillies; l'*Ecole des Bourgeois* même, jouée en 1728, n'eut qu'une réussite contestée. Ce n'est qu'en 1787, long-temps après la mort de l'auteur, que cette charmante pièce a été véritablement appréciée à sa juste valeur. Un dialogue franc et naturel, une gaîté vive et piquante, des traits d'observation dignes de Molière, ont fait conserver cette comédie au répertoire, et elle y restera tant que nous aurons un Théâtre-Français. Le rôle du marquis de Moncade, qui s'*encanaille* pour refaire sa fortune, est tracé de main de maître. On sait que le célèbre Fleury avait pour ce rôle, où il excellait, une prédilection toute particulière. Armand, son élève et son successeur, le préférait également à tous les autres de son emploi, et c'était celui qui lui valait le plus d'applaudissements.

Voici le jugement que porte La Harpe de l'*Ecole des Bourgeois* :

« Cette pièce a peu d'intrigue ; mais il y a du dialogue et des mœurs..... Le naturel et le bon comique y dominent ; on y remarque

Digitized by Google

surtout une excellente scène, celle où l'homme de cour se concilie un moment M. Mathieu, *son cher oncle.* »

L'abbé d'Allainval a composé en outre quelques ouvrages qui, bien que peu recherchés aujourd'hui, contiennent plusieurs choses dignes d'attention : *Lettres à Milord ***, au sujet de Baron et de la demoiselle Le Couvreur,* 1730 ; *Anecdotes de Russie, sous Pierre Ier*, 1745, etc.

D'Allainval n'a été, dit-on, que l'éditeur de ce dernier ouvrage, dont l'auteur était le P. Rigord, jésuite, mais il y a fait des corrections et des augmentations assez importantes.

« On s'est beaucoup déchaîné, dit un de ses biographes, contre les mœurs et les manières de vivre de d'Allainval ; mais il était malheureux dans le monde, où les gens riches qui l'accueillaient pour s'amuser de ses saillies lui faisaient sentir qu'il ne devait l'honneur de ses approches qu'à son rôle de bouffon. Il fut malheureux aussi au théâtre, où sa meilleure pièce, l'*Ecole des Bourgeois,* ne jouit d'une considération réelle et méritée que trop tard pour l'utilité de l'auteur. Si ces considérations ne disculpent pas d'Allainval, au moins elles doivent réclamer pour lui quelque indulgence. »

D'Allainval aimait trop le plaisir et vivait dans une parfaite incurie, aussi vit-il toujours l'*indigence,* suivant l'expression du poète, *soir et matin assise à son chevet.* Quand nous nous servons du mot chevet, qu'on nous pardonne l'hyperbole ; c'est la citation qui nous emporte, car le mot et la chose étaient à peu près inconnues de l'abbé d'Allainval. La plupart du temps, ne sachant où reposer sa tête, c'était derrière une boutique du Pont-Neuf, au coin de quelque borne, qu'il passait la nuit. Plus d'une fois il lui arriva de se glisser furtivement dans une de ces chaises à porteurs dont les rues de Paris étaient alors remplies.

On raconte qu'une sœur qu'il avait, et qui habitait la capitale, le rencontra un jour, ou plutôt une nuit, ainsi endormi. Elle le réveilla, l'emmena chez elle et le força d'y rester quelques années : mais il ne voulut jamais voir en elle sa parente : « N'es-tu pas mon frère ! s'écriait-elle désespérée. — Madame, répondait-il, avec le plus grand sang-froid, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. »

Doyen, l'historien de Chartres, affirme tenir de la sœur même ce fait, où l'originalité sort un peu des limites permises.

Digitized by Google

La mort de d'Allainval fut singulière comme toute sa vie. Après plusieurs jours d'un jeûne, hélas ! trop forcé, il avait reçu d'un fermier-général une invitation à dîner. Il fit si bien fête à tous les mets délicieux qui se succédèrent, pendant trois services, sur une table digne de Lucullus et de Gargantua, qu'il tomba de son siége, frappé d'apoplexie. On se lève en tumulte, on se précipite vers d'Allainval; on parvient à force de soins à ranimer en lui le sentiment de l'existence, mais le coup fatal était porté. L'amphytrion fit transporter par ses valets à l'Hôtel-Dieu celui qu'il venait de recevoir comme convive; ce fut là, sur un lit d'hôpital, que d'Allainval rendit le dernier soupir, le 2 mai 1753.

« Si d'Allainval, dit Palissot, eût prévu sa fin tragique, il eût peint, dans sa comédie de l'*Embarras des Richesses*, l'affreuse propriété qu'elles ont d'endurcir les cœurs, et sa pièce n'en eût été que plus morale. »

On a fait sur d'Allainval ces six vers qui peuvent lui servir d'épitaphe :

Cet abbé d'Allainval qui peignit l'*embarras*
Où la *richesse* nous expose,
Etait un bon humain, hélas !
Qui, parlant des effets sans connaître leur cause,
Jamais de trop avoir ne fut embarrassé,
Pauvre il vécut toujours, pauvre il est trépassé.

A. DE BERRUYER.

DE LUCHET.

M. le marquis de Luchet de la Roche du Maine, né à Orléans vers 1720 et mort après 1776, n'y est guère connu que par le premier volume d'une *Histoire d'Orléans*, qui fit une grande sensation dans la province lors de son apparition.

On sait seulement qu'il avait été officier de cavalerie, qu'il excellait dans l'art de l'escrime et au jeu de paume, et qu'ayant fait de très-bonnes études, il occupait ses loisirs à l'étude de l'histoire et à des essais littéraires insérés dans des recueils du temps.

Après avoir réuni des matériaux pour écrire une histoire de l'Orléanais, il fit part de son projet au duc d'Orléans et au corps de la

Digitized by Google

ville. Les maire et échevins lui promirent 6,000 francs d'indemnité, si son ouvrage avait seulement trois volumes in-4°, et 8,000 francs s'il en avait cinq. Le duc d'Orléans s'engagea aussi à lui remettre une indemnité de deux à trois mille francs.

Le premier volume, quoique sous la *rubrique* d'Amsterdam, parut à Paris en 1766. Le public l'accueillit bien, mais le corps de ville goûta peu *le ton frondeur, critique et impie de ce livre*, dit un écrivain du temps. *Il était encore trop tôt pour parler le langage de la raison*, a écrit un autre auteur; *le clergé, surtout*, ajoute-t-il, *s'éleva contre le peu de respect qu'il montre pour lui, et* CONTRE *les doutes élevés sur la mission divine de Jeanne d'Arc*, &c.

Le duc d'Orléans engagea l'auteur à ne point continuer ses publications, et lui donna à cet effet 2,000 fr., en retirant du commerce le plus d'exemplaires possible; d'un autre côté, le corps de ville se dégagea en lui payant 3,000 fr. La seule trace de ces faits traditionnels existe dans une quittance conservée aux archives de l'Hôtel-de-Ville et assez singulière pour être publiée ici, pour la première fois, nous le croyons :

« Je soussigné, reconnais avoir reçu de MM. les maire et échevins « de la ville d'Orléans la somme de quinze cents livres, qui, avec « une pareille somme de quinze cents livres que j'ai déjà reçue, en « deux fois, desdits sieurs, fait celle de trois mille livres, dont je me « contente, au lieu de celle de six mille livres qui devaient m'être « payées par la ville d'Orléans, en exécution d'une délibération en « date du 10 janvier 1764, laquelle demeure nulle et de nul effet.

« A Paris, le 10 janvier 1766. Signé : *le marquis de Luchet.* »

Le seul volume qui ait paru est aujourd'hui très-rare et bon à consulter, surtout pour les pièces justificatives qui sont à la fin.

La même année, 1766, parut une critique sévère et trop passionnée de cet ouvrage (voir M. JOUSSE). M. de Luchet y répondit en 1767, et il nous a été impossible, jusqu'ici, de nous procurer cet écrit très-mordant, disent les contemporains.

Mais, en 1776, M. de Luchet fit imprimer un in-8° de cent trente et une pages, extrêmement rare maintenant, et intitulé : *Dissertation sur Jeanne d'Arc*, &c.; il est sans nom d'imprimeur et sans permis d'imprimer. Plusieurs des historiens de Jeanne d'Arc, et notamment

Digitized by Google

M. Lebrun des Charmettes, le plus complet et le plus exact de tous, en ont eu connaissance.

Le premier et seul volume de l'histoire de M. de Luchet, qui doit être compté comme le huitième historien de l'Orléanais, se termine à peu près à la mort de Jeanne d'Arc; le second était composé, mais il a été brûlé après sa mort, ainsi que des fragments du troisième.

V.-B.

RIPAULT-DÉSORMEAUX (Joseph-Louis).

Il naquit à Orléans le 3 novembre 1724, y fit ses études, vint à Paris, fut bibliothécaire du prince de Condé, puis prevôt-général de l'infanterie française et étrangère. En 1771, il fut nommé membre de l'Academie des Inscriptions et Belles-Lettres, et en 1772, historiographe de la maison de Bourbon. Il mourut le 21 mars 1793.

On a de lui : 1° les 9e et 10e volumes qui complètent l'*Histoire des Conjurations*, de Duport-Dutertre; ils traitent des *Révolutions des Grandes-Indes*;—2° l'*Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal*, qu'on regarde comme son meilleur ouvrage (1758, 6 vol. in-12); — 3° l'*Histoire du Maréchal de Luxembourg* et *de la Maison de Montmorency*, 1764 (5 vol. in-12), ouvrage encore estimé; — 4° l'*Histoire de Louis II, prince de Condé*, 1766-68 (4 vol.); — 5° l'*Histoire de la Maison de Bourbon*, 1772-88 (5 vol. in-4°). La révolution arrêta la suite de cet ouvrage qui finit à Henri III; — 6° enfin plusieurs *Mémoires* relatifs à l'histoire de France, imprimés dans les recueils de l'Académie des Inscriptions.

Désormeaux sut remplir exactement les devoirs que ses diverses fonctions lui imposèrent; et il eut le mérite assez rare de rester fidèle à la maison de ses bienfaiteurs, après les malheurs qui la frappèrent lors de la révolution.

Comme historien, il a un ton de candeur et de vérité qui inspire la confiance; mais on lui reproche les digressions et le défaut de critique; on trouve que son style manque généralement de force et de chaleur.

J. D.

Digitized by Google

GUÉRINEAU DE SAINT-PÉRAVY (JEAN-NICOLAS-MARCELIN).

On dit bien, en parlant de Janville, en Beauce : *la patrie de Colardeau,* mais non *la patrie de Saint-Péravy*. N'avait-il donc aucun talent, celui qui a produit ces *stances sur la Vie?*

Toi qui m'as jeté nu sur l'océan du monde,
Dieu qui t'assieds en paix sur les orbes des cieux;
Veille sur ton enfant errant au gré de l'onde,
Et rapproche le port qui recule à mes yeux.

Guide-moi dans la nuit : sur cette mer sans rives,
Je nage à la lueur des rapides éclairs;
Sous mes bras énervés les vagues fugitives
N'offrent en se brisant que des gouffres ouverts.

Mes frères, entourés de joyeuses compagnes,
Ornent de soie et d'or leurs heureux pavillons,
Et leur proue, effleurant les liquides campagnes,
Vole, et me froisse encor de ses fiers avirons.

. . . . . .

Enlace, ô ma moitié, tes mains entre les miennes;
Endormons-nous en paix sur les flots en courroux;
La foudre qui détruit les superbes antennes,
Sans nous apercevoir passera loin de nous.

Et pas un biographe n'a seulement indiqué le titre de ces beaux vers!

Né paresseux et fait pour le présent, — comme il dit, — il néglige l'avenir ; et l'aveu lui plait, car il y revient encore dans une autre épître :

Que m'importent à moi ces chefs-d'œuvre si beaux
Produits dans les accès d'une céleste ivresse!
Valent-ils les douceurs d'un indolent repos
Et les rêves de ma paresse?

Mais il faut vivre, et il écrit, en prose d'abord, sur l'horticulture, la politique, l'agronomie, sept volumes de loin en loin mis au jour, entre lesquels s'élancent de ses doigts — autant de fusées alors applaudies — odes, épîtres, stances, idylles, élégies, romances, épigrammes, productions poétiques, éparpillées de pièces pleines de sentiment, d'esprit, de mollesse et d'aisance, mais filles de l'insou-

Digitized by Google

ciance et inégales comme elle. Un conte de lui, l'*Optique*, est tenu à toute force pour l'œuvre de l'auteur de *Candide*, et cela par J.-B. Rousseau lui-même. Collaborateur des Dupont, des Mirabeau au *Journal de l'Agriculture et du Commerce*, Guérineau pouvait voir de beaux jours, peut-être, quand, vers 1779, une affaire d'honneur lui fit quitter la France et brisa son avenir. Liège fut le lieu de son refuge, triste, à en croire ses plaintes dans sa gentille épître à M. le comte de *** : *Plus de sel attique, plus de bons mots*, s'écrie-t-il :

A leur place j'ai rencontré,
Sous un costume très-gothique,
L'ennui bien gros, bien rembourré
Et passablement germanique.
De nos bons et loyaux Flamands
J'admire fort la courtoisie :
Mais... l'uniformité m'ennuie.

Les absents ont toujours tort, même aux yeux de la renommée; Guérineau ne tarda pas à s'en apercevoir. Dégoûts, malheur, échecs de tout genre, au théâtre, dans le journalisme, en poésie; la détresse, la mort, voilà ce qui l'attendait à l'étranger; et quand il s'y éteignait, épuisé d'inutiles efforts, c'était le triomphe de ses idées politiques! 89 avait sonné!

Cet exil de dix années, les dernières de sa vie, expliquerait à lui seul l'oubli dans lequel est tombé Saint-Péravy. Il était aussi riche de son propre fonds que d'autres plus heureux qui ont eu le temps de recueillir eux-mêmes et de rentrer avec soin leur petite moisson poétique et littéraire. L'oubli à son égard est encore plus absolu dans son pays natal qu'ailleurs. Une seule personne subsiste encore qui se rappelle bien Guérineau, pour l'avoir vu, s'être appuyé une fois par hasard sur son bras dans leur mutuelle jeunesse, mais qui ne connut jamais en lui l'écrivain. Comme si sa mauvaise étoile, enfin, ne devait pas l'abandonner, la plupart des biographes sont restés muets sur son compte, et si quelques-uns lui ont fait l'aumône d'un souvenir, ç'a été pour torturer son nom ou fausser son acte de naissance (1).

B. V.

(1) Cet acte, retrouvé à Janville, constate que Guérineau de Saint-Péravy naquit, d'une honorable famille de robe, le 12 octobre 1738, trois ans, jour pour jour, après son compatriote Colardeau.

Digitized by Google

DELOYNES D'AUTROCHE (CLAUDE).

Ce littérateur distingué naquit à Orléans le 1er janvier 1744. Dès sa jeunesse, il fut épris de l'amour des beaux-arts : ce goût lui fit entreprendre un voyage en Italie; il parcourut en poète et en artiste cette belle contrée, où les traces du génie sont empreintes à chaque pas. Il visita aussi, à Ferney, le patriarche de la littérature, et il déclara, à son retour, que ses entretiens avec Voltaire l'avaient rendu plus chrétien qu'il n'était auparavant.

Revenu de son pélerinage en Italie, d'Autroche se maria et se retira à sa campagne de La Porte, à quelque distance d'Orléans. Là son temps se partagea entre la poésie et les soins qu'il donnait à l'embellissement de sa propriété. Il se plaisait dans cette agréable et studieuse retraite, qu'il ne quittait presque jamais.

C'est là qu'il traduisit, en vers, l'*Enéide*, le *Paradis perdu*, la *Jérusalem délivrée*. Les deux derniers de ces ouvrages ont été publiés en 1808 et en 1810. On lui doit la traduction en vers des *Psaumes* et celle des *Odes d'Horace*, dont M. Daru disait (trop modestement peut-être) que s'il l'avait connue, il n'aurait pas entrepris la sienne. D'Autroche composa encore plusieurs ouvrages qui n'ont pas été publiés : nous avons trouvé cependant quelques autres pièces, par exemple, *les Voyageurs*, petit poëme empreint du sentiment religieux, et l'*Epître à la Critique*, dans laquelle, loin de se plaindre du fiel que ses censeurs avaient distillé contre lui, il se félicite de leurs attaques qui ont redoublé son courage et l'ont poussé à produire de nouvelles œuvres. On y remarque ces vers qui indiquent l'ordre dans lequel il a composé ses traductions :

A l'élégant Horace a succédé Virgile;
Virgile dénigré m'a fait hausser le ton,
Et ma trompette épique a reproduit Milton;
Milton, plus maltraité, vient d'enfanter le Tasse,
Digne rival, dit-on, de Virgile et d'Horace.

D'Autroche a publié, en 1767, un *Mémoire sur l'amélioration de la Sologne* qui contient des vues utiles.

Il mourut le 17 novembre 1823, dans les sentiments de piété profonde qui avaient été ceux de toute sa vie.

J. D.

Digitized by Google

FARIAU DE SAINT-ANGE (Ange-François).

Il naquit à Blois, le 13 octobre 1747, de Fariau de Coulommiers, conseiller du roi : il quitta sa ville natale à la suppression du collége des Jésuites, où il avait commencé ses études, et vint à Paris les continuer, à titre de boursier, dans l'établissement de Sainte-Barbe. Ce fut là qu'il essaya ses *forces poétiques*. En 1768, lors de la présence du roi de Danemarck à Paris, il présenta à ce prince une pièce de vers français. Des vers français ne faisaient pas le compte de l'Université : Saint-Ange fut mis au régime des vers latins, avec la permission de cultiver le vers grec, comme distraction.

Mais au sortir du collége, libre de suivre sa vocation, notre poète se livra tout entier au culte des Muses et se fit d'abord connaître par la traduction qu'il donna en vers français de deux morceaux d'Ovide : *les Amours de Biblis* et *Vertumne et Pomone*. Il y avait du tact et de l'habileté dans le choix de ce modèle. En l'an de grâce 1771 la philosophie n'avait pas encore coupé les ailes à la poésie mythologique, les riantes fictions de la fable étaient respectées de Voltaire lui-même, et un bouquet à Chloris galamment tourné suffisait pour passionner la frivolité de la cour et de la ville. Ce fut le *Mercure de France* qui se chargea d'annoncer à ses abonnés ravis que le XVIIIe siècle comptait un poète de plus. La Harpe y fit paraître (décembre 1771) les deux essais de Saint-Ange et les accompagna d'un article fort louangeur qui appelait sur leur auteur l'attention des bons juges et invitait les littérateurs honnêtes et paisibles à goûter dans le silence de leur cabinet cette facilité harmonieuse et ces gracieuses fantaisies, renouvelées de l'antiquité. Voltaire lui-même écrivit de Ferney au jeune poète, ce billet aussi malin qu'aimable : « Le vieillard presque octogénaire et très-malade à qui M. de Saint-Ange a bien « voulu envoyer sa traduction de l'*Aventure de Biblis*, lui doit bien « des remercîments. C'est un élixir qui l'a un peu ranimé dans « le triste état où il est. Les vers de M. de Saint-Ange sont d'un très-« bon poète : le vieux malade prend la liberté de lui donner sa bé-« nédiction, *in quantum potest*.

Turgot s'intéressa à un poète si riche d'avenir et lui fit obtenir au

Digitized by Google

contrôle-général une place changée ensuite en une pension sur l'*Almanach royal*. Une pareille fortune était le Pactole pour les goûts simples et modestes de Saint-Ange ; mais il ne lui suffisait pas d'obtenir les faveurs de Plutus, il voulut, par de sérieuses études, mériter celles d'Apollon. Assouplir la langue poétique, ménager au style de nouvelles ressources et agrandir le champ de la littérature, tel est le but qu'il s'est proposé. Pour ce dessein, Ovide était fort heureusement choisi : la flexibilité de son langage, la grande variété des sujets où s'est jouée sa muse, la richesse des détails qu'il a jetés avec une éblouissante profusion, l'art de nuancer les couleurs suivant que son pinceau fait rayonner le palais du soleil ou esquisse la riante simplicité de la cabane de Philémon, toutes ces belles qualités devaient être pour le traducteur le sujet d'une émulation féconde. Les défauts mêmes du « *brillant dissipateur des trésors poétiques* », ses redites ingénieuses, le luxe toujours renaissant de ses développements, en donnant à la lutte plus d'opiniâtreté la rendaient aussi plus profitable à notre langue.

Saint-Ange se mit résolument à l'œuvre, et à travers mille alternatives de découragement et d'espérance, commença, interrompit, reprit, acheva enfin la traduction des *Métamorphoses* qu'il dédia aux mânes de son bienfaiteur. Une fidélité scrupuleuse en est le premier mérite. Quant à la pureté de l'expression, à la facilité du tour, à l'aisance du style, ce sont des dons heureux qu'il semble avoir dérobés à son modèle. S'il n'a pas laissé à Ovide tout son esprit, il a remplacé par une élégance d'un goût simple l'éclat de l'original, et la muse d'Ovide n'a rien perdu de la souplesse de sa taille à revêtir un costume étranger.

Outre les *Métamorphoses*, il traduisit encore l'*Art d'aimer*, du même poète. Il est vrai de dire que la copie ne rappelle pas la vivacité du coloris et l'exquise délicatesse du poëme latin. Mais le chevalier romain ne doit sa supériorité qu'à sa longue expérience de l'art qu'il enseigne, et s'il excelle à donner le précepte, c'est qu'il parlait d'expérience et prêchait d'exemple. Pour nous peindre avec vérité les Grâces à la toilette de Corinne, il faut, comme Ovide, les y avoir vues. Or, la pureté des mœurs de Saint-Ange était un obstacle à la vérité de son inspiration, et rien dans sa vie ne nous laisse supposer qu'une Corinne nouvelle l'ait engagé à se faire le *législateur* des plaisirs.

Digitized by Google

Le succès qui couronna ses efforts était si difficile à obtenir qu'un peu de vanité s'excuse chez notre auteur. La vanité, d'ailleurs, est accueillie avec un sourire indulgent, quand un certain air de bonhomie et de franchise en tempère l'expression. Aussi, lorsque j'entends Saint-Ange s'écrier dans sa naïve allégresse : « Quel talent ne faut-il « pas pour traduire Ovide ! combien cette délicatesse de détails m'a « coûté d'efforts ! il faut rester fidèle à la rime, à la mesure et en « même temps à la pensée du modèle ; on ne peut égaler les anciens « qu'à la condition de les surpasser, » je regrette simplement que l'auteur, devançant le jugement de la postérité, ne nous ait pas laissé le plaisir de lui faire nous-mêmes ce sincère compliment. A l'époque de la Révolution, Saint-Ange perdit sa place dans les finances, à cause de son modérantisme. Il se trouvait, en 1794, sans ressources et sans appui, et dut accepter une modique place dans l'agence et l'habillement des troupes. Nommé à la réorganisation de l'instruction publique professeur de grammaire générale, puis de belles-lettres, il occupa une chaire à l'école centrale de la rue Saint-Antoine (aujourd'hui collége Charlemagne). Le zèle qu'il apporta à ces fonctions, qui étaient en harmonie avec ses goûts, acheva d'ébranler une santé déjà faible, et il fut forcé de demander un suppléant ; son traitement lui ayant été conservé, il put dès lors, libre d'inquiétude, « se prêter au monde » et se livrer à la solitude.

Que faut-il à l'abeille ? un asile de fleurs.

Les fleurs, elles naissaient pour lui au souffle poétique d'une imagination toujours facile, et sa chère solitude s'embellissait de leurs parfums.

Le traducteur d'Ovide s'était présenté plusieurs fois inutilement à l'Académie française. Soit qu'il lui répugnât de tendre les ressorts de l'intrigue pour déjouer des prétentions rivales, soit que la naïveté de son amour-propre indisposât contre lui, il ne fut admis qu'en septembre 1810, à la place de Domergue. Il était temps que cette consécration officielle de son talent vînt honorer sa vieillesse souffrante : quatre mois après sa réception, le 8 décembre 1810, il mourut des suites d'une chute qu'il avait faite en se rendant à l'Institut.

Outre les *Métamorphoses* et l'*Art d'aimer*, il a encore traduit d'Ovide

Digitized by Google

le Remède d'Amour, avec quelques élégies et quelques héroïdes du même poète. Il a laissé aussi un petit volume de poésies fugitives. On lui doit encore : l'*Homme sensible,* roman moral, traduit de l'anglais, de Brook; l'*Ecole des Pères ou l'Heureux Echange,* comédie en cinq actes en vers, qui n'a pas été représentée. En 1795, il publia les mémoires de Chabanon, dont il avait été l'ami, sous ce titre : *Tableau de quelques circonstances de ma vie.*

L.-D. CHARTIER.

AIGNAN (Etienne).

Il naquit en 1773, à Beaugency-sur-Loire, d'une honorable famille de robe, fit de brillantes études au collége d'Orléans, et montra dès sa jeunesse un goût décidé pour la poésie.

La révolution le surprit à cet âge ardent où l'imagination accepte avec enthousiasme toutes les idées généreuses et surtout les idées de liberté. Aignan se voua d'abord tout entier à cette cause que devaient profaner tant d'excès.

Il était, à 19 ans, procureur-syndic ou *agent national* près le district d'Orléans, et il occupa cette place pendant toute la durée du régime de la terreur.

Nous avons retrouvé deux discours qu'il prononça à cette époque *dans le Temple de l'Eternel, à Orléans,* l'un pour *la fête du Genre humain,* le 30 prairial an II de la République française, une et indivisible, l'autre *sur l'Existence de l'Être suprême et sur l'Immortalité de l'âme liées à l'affermissement et au bonheur de la République française.* Il composa, en 1793, la *Mort de Louis XVI,* tragédie à laquelle M. Berthevin, d'Orléans, homme de lettres, auteur de plusieurs ouvrages qui ont du mérite, a aussi travaillé; et, en 1795, un *Chant funèbre aux mânes des neuf victimes d'Orléans.*

Mais, en 1800, on le retrouve secrétaire-général de la préfecture du Loiret; plus tard, il remplit les mêmes fonctions dans le département du Cher, sous M. de Luçay. A partir de ce moment, ses productions cessent d'avoir un caractère politique; elles sont presque toutes littéraires. Ainsi, en 1801, il donne l'*Essai sur la critique,*

Digitized by Google

traduction en vers libres du poëme de Pope. On prétendit que le titre n'était pas exact; que cet ouvrage n'était pas une traduction en vers libres, mais une traduction libre en vers réguliers. En 1802, il traduit de l'anglais l'*Amitié mystérieuse*, en 3 volumes, et la *Famille de Mourtrai*, en 4 volumes. En 1803, il traduit *le Vicaire de Wakefield*, et en 1804, il donne *Polyxène*, tragédie en trois actes.

En 1808, Aignan occupa la place d'aide des cérémonies de l'empereur, puis celle de secrétaire à l'introduction des ambassadeurs.

Aignan, on le voit, était loin de son point de départ, et l'expérience avait singulièrement modifié ses idées républicaines.

En 1809, il donna une traduction en vers *de l'Iliade*, qui fut vivement critiquée, et dont le peu de beautés sont empruntées presque littéralement à Rochefort, le plus supportable des traducteurs d'Homère.

Deux ans après, il fit *Brunehaut*, tragédie en 5 actes, qui n'eut qu'un petit nombre de représentations, quoiqu'elle soit une des meilleures pièces d'Aignan, et *Arthur de Bretagne*, tragédie en 5 actes.

Il fit paraître, en 1816, les opéras du *Connétable de Clisson* et de *Nephtali*, que la classe des Beaux-Arts de l'Institut a mentionnés avec éloge dans son rapport sur les prix décenneaux.

En 1814, Aignan avait obtenu à l'Académie française le fauteuil laissé vacant par la mort de Bernardin de Saint-Pierre; cette nomination excita de vives réclamations et des plaisanteries assez mordantes. Son discours de réception, prononcé le 18 mai 1815, parut médiocre et fut froidement accueilli. Il mourut à Paris en 1824.

On a de lui quelques autres ouvrages : 1° un *Abrégé du voyaye de Mungo-Park* (1798); les *Protestants français*; les *Coups d'État*, et diverses brochures sur le procès de l'*Épingle noire*, entre autres un opuscule intitulé : *de la Justice et de la Police, ou examen de quelques parties de l'instruction criminelle, considérées dans leur rapport avec les mœurs et la sûreté des citoyens, par Aignan, l'un des jurés dans le procès des associés de l'Epingle noire*, une édition des *OEuvres de Racine* (1824); *la Bibliothèque étrangère d'histoire et de littérature ancienne et moderne*, 3 volumes in-8°.

Il a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages, entre autres une *Histoire ancienne* et une traduction de l'*Odyssée* presque terminée.

Digitized by Google

« En général, ses œuvres dramatiques et ses traductions, qui sont la meilleure partie de ses ouvrages, annoncent un esprit correct et laborieux, plutôt qu'un esprit original. »

J. DEBARBOUILLER.

TABLEAU

DES SAVANTS ET LITTÉRATEURS SECONDAIRES DE L'ORLÉANAIS.

Historiens.

NOMS, PRÉNOMS ET PARTICULARITÉS BIOGRAPHIQUES.	PATRIE.	TITRES DE LEURS OUVRAGES.
RAOUL *et* LANDULPHE DE COLUMELLE.	Columelle (près St-Péravy).	I. *Traité de la Translation de l'Empire* (1290). II. *Bréviaire Historial* (Paris, 1479).
DE TAIX (GUILLAUME), Député du clergé aux États de Blois en 1576.	Fresnay près Châteaudun.	*Mémoires* sur les affaires du clergé de France aux Etats de Blois.
TRIPAULT (LÉON).	Orléans	*Sylvula antiquitatum Aurelianorum* (15..).
CHASTIGNIER, Meunier à Sully-sur-Loire.	Sully-Sur-L.	Documents sur l'*Histoire de Sully* (mss., XVIe siècle).
DOM MORIN (GUILLAUME), Grand-prieur de Ferrières.	Boiscommun.	*Histoire générale des pays de Gastinais, Senonais et Hurepoix* (Paris, 1630).
DE RACINE DE VILLEGOMBLIN, Député aux états-généraux de 1614.	Blois.	*Mémoires* des troubles arrivés en France pendant les guerres de religion (Paris, 1667).
ARDIER (PAUL), Président en la Chambre des Comptes de Paris.	Blois.	I. *Histoire des guerres de la Valteline et de Gênes.* II. *Procès-Verbal de l'Assemblée des Notables*, tenue à Paris (1626-1627). mss.
CHALLINE (CHARLES), Avocat du roi, à Chartres.	Chartres.	*Panégyrique de la ville de Chartres* (Paris, in-4o, 1645).

Digitized by Google

NOMS, PRÉNOMS ET PARTICULARITÉS BIOGRAPHIQUES.	PATRIE.	TITRES DE LEURS OUVRAGES.
SABLON (VINCENT), Conseiller à l'élection.	Chartres.	*Histoire de l'ancienne et vénérable église de Chartres*, dédiée par les anciens druides à une vierge qui devait enfanter Orléans (1671.)
BERNIER (JEAN). Voir ce nom à la série suivante.	Blois.	*Histoire de Blois* (Paris, 1682).
FLEUREAU (BASILE), Religieux barnabite.	Toury.	*Antiquités de la ville et du duché d'Estampes* (Paris, 1683).
THAUMAS DE LA THAUMASSIÈRE.	Beaugency.	*Histoire du Berry* (Paris, 1689).
BAUDOT DE JUILLY (NICOLAS). Fils d'un receveur des tailles de Vendôme.	Vendôme.	I. *Histoire de la conquête d'Angleterre*, par Guillaume, duc de Normandie (Paris, 1701). II. *Histoire de Philippe-Auguste* (Paris, 1702). III. *Histoire de Charles VIII, roi de France* (Paris, 1697).
PERDOULX DE LA PERRIÈRE (MICHEL-GABRIEL).	Orléans.	*Mémoires sur l'Histoire de l'Orléanais.*
DREUX DU RADIER, Lieutenant civil et criminel.	Châteauneuf.	I. *L'Europe Illustre*, 6 volumes in-8° (1670-1725). II. *Eloge historique des hommes illustres du Thymerais* (1749). III. *Bibliothèque historique et critique du Poitou* (1754), etc.
HUBERT (ROBERT), Chanoine de Saint-Aignan.	Orléans.	Mémoires et notices sur l'ancien Orléanais, imprimés et manuscrits.
BELLIER-DUCHESNAY (AL.-CL.), Maire de Chartres, député à l'Assemblée législative.	Chartres.	*Collection de Mémoires particuliers* relatifs à l'histoire de France. — Mort en 1810.
BEAUVAIS DE PRÉAU, Député à la Convention.	Orléans.	*Essais historiques sur Orléans* (1778).
PELLIEUX (JACQUES-NICOLAS).	Beaugency.	*Essais historiques sur la ville de Beaugency* (1799-1801).
DOYEN (GUILLAUME).	Boulay.	*Histoire de Chartres et de la Beauce* (2 vol. in-8°, 1786).
PATAUD (J.-FRANÇOIS), Aumônier du lycée d'Orléans.	Orléans.	Documents relatifs à l'Orléanais; imprimés et manuscrits (1751-1817).
CHEVARD, Maire de Chartres.	Boulay.	*Histoire de Chartres et du pays chartrain* (an X, 1805).
VANDEBERGUE DE VILLIERS (ISAAC).	Orléans.	Mémoires et documents. mss.

Digitized by Google

Érudits.

NOMS, PRÉNOMS ET PARTICULARITÉS BIOGRAPHIQUES.	PATRIE.	TITRES DE LEURS OUVRAGES.
DE LA FAYE (ANTOINE), Gentilhomme.	Beauce.	Traduction de *Tite-Live* (Paris, 1582).
BERAULT (NICOLAS), Précepteur de l'amiral de Coligny.	Orléans.	Commentaire sur l'*Histoire naturelle*, de Pline.
BERAULT (FRANÇOIS), Fils du précédent.	Orléans.	Traduction de deux livres d'*Oppien* (pour H. Estienne).
GOULU (NICOLAS), Gendre de Daurat, professeur de grec au collége royal.	Chartres.	Vers grecs et latins, traductions, épitaphes, commentaires, etc. (XVIe siècle).
PETAU (PAUL), Antiquaire, grand-oncle de Denys Petau.	Orléans.	Traités et dissertations sur la *Chronologie* et la *Numismatique* (1568-1614).
D'ARDILLY (ANTOINE), Gentilhomme, seigneur d'Olu.	Beauce.	*Discours d'Etat de la rébellion des sujets contre leurs souverains*, traduit de l'espagnol, de Louis de la Cerda (Paris, 1622).
DE MUIS (SIMÉON) *dit* MAROTTE, professeur d'hébreu au collége Royal.	Orléans.	Interprétations sur l'Ecriture Ste XVIIe siècle (Voy. Dom Gérou).
MAUPAS (CHARLES), Professeur de langue française.	Blois.	*Grammaire française* (Blois, in-12, 1625), traduite en anglais (Londres, 1634).
BELOT (JEAN).	Blois.	*Apologie de la langue latine.*
DUHAN (LAURENT), Professeur de philosophie au collége du Plessis.	Chartres.	*Traité de philosophie classique* (Paris, 1694).
CHANGEUX (PIERRE-NICOLAS). Voir ce nom à la série suivante.	Orléans.	I. *Traité des Extrêmes, ou Eléments de la science de la réalité* (Amsterdam, 1762, deux volumes in-12). II. *Bibliothèque gramaticale, abrégée* (1773).
JOHANNEAU (ELOI). Mort en 1851.	Contres.	I. *Mémoires de la société Celtique.* II. *Commentaires sur Rabelais.* III. *Rhétorique et Poétique, d'après Voltaire.*

Digitized by Google

Littérateurs.

NOMS, PRÉNOMS ET PARTICULARITÉS BIOGRAPHIQUES.	PATRIE.	TITRES DE LEURS OUVRAGES.
MARMONT DU HAUCHAMP, Fermier-général des douanes de Flandre.	Orléans.	I. *Rethima, ou la belle Georgienne* (1725.) II. *Ruspia, ou la belle Circassienne* (1734.) III. *Histoire du système de Law* (La Haye, 1739).
TURPETIN (NICOLAS-FRANÇOIS), Membre de l'ancienne Académie d'Orléans.	Beaugency.	*Amélie, ou les Chats de Beaugency*, poëme burlesque, traduit du latin.
LABLÉE (JACQUES), Membre honoraire de l'Académie de Lyon.	Beaugency.	*Appelles et Campaspe, ou le Triomphe d'Alexandre*, comédie héroïque, etc. (1785).
BELLETESTE (N.), Interprète orientaliste.	Orléans.	*Bulletins de la grande armée*, traduits en turc (1805-1807), etc.
BLANVILLAIN (N.), Professeur de littérature italienne.	Orléans.	I. *Paul et Virginie; Atala et René*, traduits en italien. II. *Epitome Rerum gestarum a Napoleone magno ad usum studiosæ juventutis* (1811).
BRAULT (LOUIS), Rédacteur du *Constitutionnel*, mort en 1829.	La Bazoche.	*Christine de Suède*, drame représenté sur le Théâtre-Français.

Le manque d'espace ne nous a pas permis de donner une place dans ce tableau à un grand nombre d'historiens, de philologues, de poètes latins modernes et de savants dont nous avons dressé un catalogue aussi complet que possible. Nous nous proposons de mettre à la disposition des bibliothèques publiques et des sociétés savantes de l'Orléanais les notes que nous avons recueillies et qui n'ont pu entrer dans le cadre de notre publication.

C. B.

Digitized by Google

QUATRIÈME SÉRIE.

INDUSTRIE, SCIENCES EXACTES ET NATURELLES.

PATISSON (Mamert) (1).

C'est à l'imprimeur qu'il appartient de rehausser le prix des ouvrages par le soin, l'exactitude et la correction de ses travaux typographiques. C'est par le secours de son art que les bons ouvrages, revêtus d'une forme aussi belle que permanente, sont vengés de l'injure des temps et de l'oubli de la postérité, et que les chefs-d'œuvre de l'esprit humain acquièrent, en se multipliant, une éternelle durée. A ce titre, Mamert Patisson doit occuper une place honorable dans cette galerie biographique.

Son père, Philippe Patisson, était notaire au châtelet d'Orléans en 1553, et plusieurs membres de sa famille occupaient dans la magistrature des emplois honorables. Mamert Patisson naquit à Orléans: on ne connaît point de détails sur les premières années de sa vie,

(1) Les Imprimeurs forment la transition entre la Science et l'Industrie. On trouvera au tableau les noms des imprimeurs de l'Orléanais auxquels on n'a pas cru devoir consacrer un article spécial.

Digitized by Google

jusqu'à l'époque où il travailla dans l'imprimerie de Robert Estienne, comme il le déclare lui-même dans la liste de ses éditions. Il épousa, en 1580, Denise Barbé, veuve d'un des enfants de Robert Estienne, et se trouva en possession de son établissement typographique.

Le premier livre connu de Mamert Patisson est du 6 novembre 1574, *OEuvres poétiques de Nicolas Jamyn*, in-4°, en société avec Nicolas Chesneau, et ce volume peut être regardé comme son début bibliopolique.

Il imprima ensuite, successivement : les quatre livres de vénerie d'Oppien, poète grec, traduits par Florent Chrétien, in-4°, 1575; — *Discours sur les médailles et les gravures antiques, principalement romaines*, par Antoine Le Pois, in-4°, 1579; — *Les OEuvres de Scévole de Sainte-Marthe*, in-4° 1579; — *Lettres et Sermons de Michel L'Hospital*, 1585; — *Josephus Scaliger de emendatione temporum*, in-f°, 1583; — *De Canonica absolutione Henrici IV*, in-8°, 1594. — *Jacobi Augusti Thuani historiæ sui temporis pars prima*, in-f°, 1604.

Cette édition est très-remarquable, en ce qu'elle renferme des particularités qui ne se trouvent pas dans les autres.

Mamert Patisson devint bientôt un des plus habiles imprimeurs de ce temps; en 1578, il était nommé *imprimeur du roi* et prenait ce titre dans presque toutes ses éditions. Ses ouvrages sont fort corrects, ses caractères très-beaux et très-nets et le papier excellent. Ses impressions sont aussi estimées que celles de Robert Estienne, l'ancien.

Il était fort instruit et connaissait bien les langues grecque et latine. Les savants, ses contemporains, avaient beaucoup de considération pour lui. Dans sa satire à Moslin, Régnier le mentionne comme imprimeur fameux :

> Or, que dès sa jeunesse Apollon l'ait appris,
> Que Calliope même ait tracé ses écrits,
> Qu'ils tiennent du savoir de l'antique leçon
> Et qu'ils soient imprimés des mains de *Patisson*.

Scévole de Sainte-Marthe et Scaliger le traitent d'homme savant : ces honorables témoignages sont confirmés par ce qu'en dit La Croix du Maine :

Digitized by Google

« Mamert Patisson, imprimeur et libraire à Paris, homme fort docte en grec et en latin, et en français aussy : . . . en quoy il est à louer grandement pour le profit qu'il fait au public, touchant les beaux livres qu'il imprime tous les jours; en quoy il ne dégénère de Messieurs les Estienne, en la maison desquels il a pris alliance, ayant espousé la veuve du fils de Robert Estienne, père de Henry.

Mamert Patisson était de très-petite taille, ce qui lui valut le surnom de Mameret ou Mamerot. Après sa mort, qui arriva en 1600, son fils Philippe continua sa profession : ce fut lui qui imprima, en 1606, le recueil des *Poésies amoureuses* de Bertaut, évêque de Séez.

A. I.

DOLET (ETIENNE) (1).

Etienne Dolet naquit à Orléans. M. de La Houssaye prétend qu'il était fils de François Ier et d'une Orléanaise nommée Cureau. A cela il n'y a qu'une difficulté : c'est que François Ier naquit en 1494, et Dolet en 1509. C'est encore une fable comme on en a tant débité sur nos rois; d'ailleurs, François Ier avait la conscience assez chargée de fautes de ce genre, sans qu'on y ajoutât celle de Dolet. Croyons donc ce dernier sur parole, lorsqu'il affirme que ses parents occupaient un rang distingué à Orléans (2).

Etienne Dolet apprit à Orléans les premiers éléments des sciences, et, à l'âge de douze ans, il fut envoyé à Paris pour continuer ses études. Il y étudia la rhétorique sous Nicolas Bérault, son compatriote, dont il loue *raram et stupendam eloquentiam atque volubilem linguam.*

A seize ans, Dolet avait fini ses études, c'est-à-dire qu'il avait fini d'apprendre comment il pouvait commencer à s'instruire. Il partit pour Padoue, où Simon de Villeneuve professait l'éloquence, et bientôt il se plaça à la tête des disciples et près du cœur du maître. Trois années s'écoulèrent, partagées entre l'étude et l'amitié, trois années, les plus heureuses de sa vie, et que Dolet dût regretter souvent. Villeneuve mourut; son ami quitta Padoue, où rien ne le

(1) Il existe à la bibliothèque d'Orléans un manuscrit de Dom Gérou, précieux pour les biographes. C'est dans cette mine féconde que l'on a puisé le fond et souvent la forme de cette notice.

(2) *Quam honesto, quam splendido loco inter meos.*

Digitized by Google

retenait plus, et se rendit à Venise, avec l'intention de regagner sa patrie; mais vaincu par les instances de M. de Langei, ambassadeur de France, il accepta auprès de ce diplomate le poste de secrétaire.

Pendant un an que Dolet demeura à Venise, il y prit des leçons de Baptiste Ignatio, qui expliquait les *Offices de Cicéron*; toutefois, il ne s'appliqua pas tellement à l'étude et aux devoirs de son emploi qu'il ne trouvât le temps de former et d'entretenir une liaison assez étroite avec une Vénitienne que la mort lui enleva bientôt.

Dolet, qui avait alors vingt-deux ans, revint en France avec M. de Langei et s'adonna tout entier à la lecture de Cicéron, de Salluste, de César, de Térence, de Tite-Live et d'autres bons auteurs de l'antiquité, d'où il tira tous les documents dont il avait besoin pour ses *Commentaires sur la langue latine*.

Il se livrait à ce travail avec une ardeur extrême, et y puisait un adoucissement à la tristesse des souvenirs de Padoue et de Venise, lorsque des amis lui conseillèrent d'étudier la jurisprudence. Proposer à Dolet d'élargir le cercle de ses connaissances, c'était le prendre par son côté faible.

Mon naturel est d'apprendre tousiours;
Mais si ce vient, que je passe aulcuns iours,
Sans rien apprendre en quelque lieu ou place,
Incontinent il fault que ie desplace.

Il se rendit donc à Toulouse, ville renommée pour l'étude du droit.

Dès son arrivée, les écoliers de la nation de France le nommèrent orateur. En prenant possession de cette dignité, Dolet prononça un discours dans lequel il louait ses compatriotes, accusait d'ignorance et de barbarie les étudiants de Toulouse et frondait le Parlement d'avoir, par un arrêt, défendu les associations d'écoliers. L'orateur de la nation d'Aquitaine justifia la conduite du Parlement et réfuta tout ce que Dolet avait avancé de désobligeant pour sa patrie. Dolet répliqua et poussa les choses si loin qu'il fut mis en prison le 30 mars 1533. Il y resta pendant un mois; puis, après avoir été promené par tous les carrefours, pour y faire amende honorable, il fut expulsé de Toulouse.

Il se retira à Lyon, chez son ami Simon Finet. Tout à sa vengeance,

Digitized by Google

il projetait de publier ses deux discours contre les Toulousains; mais une maladie violente l'en empêcha.

Revenu à la santé, Dolet fit imprimer chez Griphe, en 1535, son *Dialogus de imitatione Ciceroniana*, ouvrage dans lequel il prétend, avec Longueil, que Cicéron était le seul auteur qu'on dût lire et imiter. Erasme, qui s'était élevé, dès 1528, dans son *Ciceronianus*, contre l'excès de cette admiration, est défendu chaudement par Thomas Morus, l'un des personnages du *Dialogue*, tandis qu'il est traité de la manière la plus indigne, et dans sa personne et dans ses ouvrages, par l'autre interlocuteur, Simon de Villeneuve.

Le *Dialogue de l'imitation de Cicéron* valut à son auteur la haine des partisans d'Erasme et celle de Jules Scaliger, qui, quoique *cicéronien*, ne pardonna jamais à Dolet d'avoir défendu une cause que lui, Scaliger, avait déjà défendue.

Dolet fit paraître, en 1537, un nouvel ouvrage intitulé : *Commentarii linguæ latinæ*. C'est une sorte de dictionnaire que les savants regardent comme le fruit d'une vaste érudition et d'un travail immense. Il le dédia à François Ier, et eut l'honneur de le lui présenter lui-même à Moulins. Dans ces *Commentaires*, Dolet dénonce la Sorbonne comme ayant conçu le projet de détruire l'imprimerie en France. La Sorbonne se vengea cruellement de cette médisance.

Vers ce temps-là, Dolet faillit être assassiné par un peintre nommé Compaing ; en défendant sa vie, il eut le malheur de l'ôter à son ennemi. Pour échapper aux poursuites dirigées contre lui, il gagna Paris, où, aidé de la protection d'amis puissants, il obtint une audience de François Ier, et par suite des lettres de grâce.

Revenu à Lyon, Dolet y établit une imprimerie. Le premier ouvrage sorti de ses presses fut le recueil de ses poésies, divisées en quatre livres, qui parurent en 1538. Il se maria vers cette époque et eut, l'année suivante, un fils dont il célébra la naissance par des poésies latines et françaises, réunies sous le titre de *Genethliacum Claudii Doleti*, ou *l'avant-naissance de Claude Dolet*.

L'ouvrage latin est de Dolet, la traduction française est attribuée à *ung sien amy*, que Née de la Rochelle nomme Claude Cotereau; mais la facture des vers me fait penser que Dolet en est l'auteur. Il s'adresse à son fils, et lui enseigne *comment l'homme se doibt gouverner en ce monde :*

Digitized by Google

En premier lieu, ta foy ce poinct tiendra
Qu'il est ung Dieu tout-puissant et unicque,
. . . . . .
En c'est endroict, il ne fault avoir foy
A ceulx disants (et ne sçavent pourquoy)
L'ame et le corps tous deulx mourir ensemble.
L'ame est du ciel, à son père ressemble,
(C'est Dieu) qui n'ha, et ne peult avoir fin.
Aussi n'ha il l'ame au corps mise, afin
Qu'avec le corps par la mort soit mortelle.
Croy (et est vray) que l'ame est immortelle
Et que de Dieu a prins son origine.

Ainsi écrivait l'homme que l'on a brûlé comme athée. Dolet recommande ensuite à son fils d'être charitable :

. . . . . Ayme trop mieulx
Pauvres nourrir, que garder escutz vieulx.

De ne chercher à s'enrichir que par des moyens honnêtes.

Car biens acquis par fallace rusée
Communément n'ont pas longue durée.

De se montrer magistrat intègre et impartial :

Par dons presentz et corruptives offres
Garde-toy bien que le pauvre tu soffres
Estre privé du bon droict qu'il demande.
Or ou argent aux bons les yeux ne bande.
Sois raisonnable à tous et droicturier :
Ne prise plus un duc qu'un cousturier
Quant à justice. . . . . .

Dolet passe ainsi en revue les divers états de la société; puis il pose le cas où son fils voudrait prendre femme. Il dit :

. . . . . le genre féminin
Se doibt traicter comme genre begnin,
Mollet et tendre, et à rigueur contraire
Et qui se veult par grand doulceur attraire.
Pourtant ne fault la bryde lui lascher
Par trop, et tant, que t'en peusses fascher ;
Car de soy-mesme assez audacieuse
Est toute femme, et de plaisir soigneuse.
Plus liberté et franchise illicite
A faitz meschantz les plus saiges incite.
Saiche mon fils que la beaulté de celle
Que tu prendras (ou soit vefve ou pucelle)

Digitized by Google

Pour ton espouse, à la fin s'en ira
Comme rosée et bien tost périra.
La dote aussi se peust tost en aller
Et de grandeur en petit ravaller :
Mais quant aux mœurs cela tousiours demeure,
Doncques saige est qui des bonnes s'asseure.

Dolet jouissait tranquillement des douceurs de la vie de famille, lorsqu'il fut arrêté et mis en prison. La liberté avec laquelle il s'exprimait sur les choses de la religion, fut, suivant le père Nicéron, la cause de sa disgrâce ; ce qui paraît assez vraisemblable, puisque Dolet lui-même dit, en parlant de sa détention à la Conciergerie de Paris, qu'il fut

Chargé à tort de maincte resverie.

Grâce au crédit de Pierre du Châtel, alors évêque de Tulle, le pauvre prisonnnier recouvra la liberté.

Dolet, que tant de persécutions eussent dû rendre plus prudent, lança vraisemblablement quelque nouvelle épigramme contre ses ennemis; peut-être même s'avisa-t-il d'imprimer la Bible en langue vulgaire; toujours est-il qu'au commencement de janvier 1543, il fut arrêté de nouveau à Lyon. Heureusement pour lui, le troisième jour de sa captivité, il se sauva par un stratagème dont il leurra son geôlier. Il se refugia en Piémont, et de là écrivit les neuf lettres qui forment un ouvrage connu sous le titre de *Second Enfer*. Celle adressée à François Ier contient l'exposé des machinations de ses ennemis :

Mes ennemys, non contents et saoullés
(Roy tres-chrestien, seul support des foullés)
De m'avoir ja toumenté quinze moys,
Se sont remys à leurs premiers abboys,
Pour me remettre en ma peine première...
Suyvant ce but ilz font dresser deux balles
De mesme marque et en grandeur esgalles
Et les envoyent à Paris par charroy....
Ces deux fardeaulx furent remplis de livres
Les ungs maulvais, et les aultres de livres
De ce blazon que l'on nomme heretique....
Les livres donc de mon impression
Estoient dans l'une (o bonne invention)
Et l'aultre balle (et c'est dont on me greve)
Remplie estoit des livres de Genesve ;

Digitized by Google

Et à l'entour, ou bien à chasque coing
Estoit escript, pour le voir de plus loing
DOLET, en lettre assez grosse et lysable.
Qu'en dictes vous, prince à tous esquitable?
Cela me semble ung peu lourd et grossier :
Et fusse bien ung tour de pastissier,
Non pas de gens qui taschent de surprendre
Les innocents pour les brusler ou pendre.

Mais qu'a donc fait Dolet, pour que de semblables moyens soient mis en œuvre contre lui ?

Quant à la foy, on ne m'accuse point
Pour ceste foys que je tienne ung seul poinct
D'opinion erronée ou maulvaise.
Mais quelques gens ne sont point à leur aise
De ce que vends et imprime sans craincte
Livres plusieurs de l'Escripture Saincte.
Voylà le mal dont si fort ils se deulent,
Voylà pourquoy ung si grand mal me veulent,
Voylà pourquoy je leur suys odieux :
Voylà pourquoy ont juré leurs grands dieux
Que j'en mourray, si de propos ne change.
N'est-ce pas là une rancune estrange?

Dans la lettre adressée au Parlement, Dolet revient sur le même sujet. Si je peux, dit-il, rentrer libre à Lyon,

Ne craignez pas que voyez advenir,
Que de ma vie ung seul livre j'imprime
De l'Escripture, ou aultre telle estime.
J'en suys trop saoul et trop saoul en doibs estre,
Veu qu'il m'en vient, à dextre et à senestre,
Malheur, esmoy, tout encombre et dommaige,
Et que j'en suys si souvent mys en caige.
Bien est-il vray que ne suys le premier
Qui les ay faictz. Tel en est coustumier
Et en imprime à Paris et Lyon
Publicquement ung et ung millyon ;
Qui pour cela n'est fasché ne reprins.
Seulet je suys, à qui mal en est prins
Seulet je suys, qui en porte la peine
Seulet je suys, qui en ai male estreine.

Mais le rôle de suppliant va mal à Dolet, et il faut que le libre penseur se trahisse. Il dit au Parlement :

Digitized by Google

Quand on m'aura ou bruslé ou pendu,
Mis sur la roue et en quartiers fendu,
Qu'en sera-t-il ? ce sera ung corps mort.
Las ! toutesfoys n'auroit-on nul remord
De faire ainsi mourir cruellement
Ung qui en rien n'a forfaict nullement ?
Ung homme est-il de valeur si petite ?
Est-ce une mouche? ou ung verms, qui mérite
Sans nul esgard si tost estre destruict ?
Ung homme est-il si tost faict et instruict,
Si tost muny de science et vertu
Pour estre ainsi qu'une paille ou festu
Anihilé? faict-on si peu de compte
D'ung noble esprit qui maint aultre surmonte ?

Dolet s'adressa en outre au duc d'Orléans, au cardinal de Lorraine, aux chefs de la justice de Lyon, à la reine de Navarre, au cardinal de Tournon, et enfin à la duchesse d'Etampes. Il dit à cette dernière :

. . . . . .
Seulement une heure propice
Je vous pry de faire sonner,
Où il plaise au roy me donner
En ses pays liberté seure :
Car je ne quiers aultre demeure,
Et m'est bien grief quand j'en desloge.
Hélas ! faictes sonner telle heure
Puisque vous gouvernez l'horloge.

Grâce à l'intercession de ces grands personnages, et surtout à l'amitié que lui portait François Ier, Dolet obtint l'autorisation tacite de rentrer en France. Joyeux, il écrivit à ses amis :

Bon cueur, bon cueur ; c'est à ce coup
Que fortune a faict son effort,
Pour me dresser du mal beaucoup :
Mais tousiours ie suys le plus fort.
. . . . . .

La Sorbonne ne pouvant plus brûler l'auteur fit brûler ses ouvrages après les avoir déclaré erronés et pleins de doctrines mauvaises.

De retour à Lyon, Dolet se livra à l'impression de son *Second Enfer* et de deux dialogues traduits de Platon.

L'un est intitulé *Hipparchus, ou de la convoytise et affection de gaigner.*

Digitized by Google

L'autre a pour titre.... *Axiochus, ou du mespris et contemnement de la mort.*

Dans ce dernier, Socrate dit à Axiochus :

« Il est certain que la mort n'est point aux vivants, et quant aux « défuncts, ils ne sont plus : doncques la mort les attouche encores « moins. Parquoy elle ne peult rien sur toy, car tu n'es pas encores « prest à décéder; et quand tu seras décédé, elle n'y pourra rien « aussi, attendu que tu ne seras plus. »

Dolet, pour rendre le sens plus clair, ajouta : *Rien du tout.* La Sorbonne s'empara de ces trois mots pour prouver que Dolet ne croyait pas à l'immortalité de l'âme et qu'il était athée. Il fut d'abord enfermé à Lyon, dans la Tour-Carrée, puis bientôt mené à Paris, où son procès lui fut fait. On le condamna au feu, sans que cette fois François Ier intervint en faveur de son *bien-amé Dolet;* la sentence reçut son exécution le troisième jour d'août 1546, à la place Maubert. Quelques instants avant de marcher au supplice, Dolet, ferme et résigné, composa son fameux cantique :

. . . . . .

Sus donc esprit laissés la chair a part,
Et devers Dieu, qui tout bien nous despart,
Retirez-vous come à vostre rempart,
Vostre fortresse.

. . . . . .

Quant à la chair, il luy convient pourrir,
Et quant à vous, vous ne pouvez périr ;
Mais avecq Dieu tousiours debvez flourir.
Par sa bonté.

. . . . . .

Sus mon esprit montrez vous de tel cueur,
Vostre asseurance au besoing soit congneue ;
Tout gentil cueur, tout constant belliqueur
Jusqu'à la mort sa force a maintenue.

Ainsi périt, à l'âge de trente-sept ans, un homme que son génie et son érudition rendaient digne d'un meilleur sort.

Florent Junius dit que le caractère dur et intraitable de Dolet lui a attiré beaucoup d'ennemis; qu'il était extrême en tout, comblant les uns de louanges, déchirant les autres sans mesure : toujours attaquant et toujours attaqué, extrêmement aimé des uns et haï des autres jusqu'à la fureur.

Digitized by Google

Plusieurs savants de son siècle ont fait un cas singulier de ses ouvrages, qui sont au nombre de trente-quatre, et dont le détail se trouve dans Moreri, Dom Gérou, Née de La Rochelle, Goujet et Méttaire. Il eut aussi des critiques qui en ont parlé sur un ton tout opposé.

Si l'on en croit Marot, Dolet était un nouveau Cicéron; Charles de Sainte-Marthe, autre poète du temps, croyait que l'éloquence était si redevable à Dolet, que sans lui elle n'eût peut-être pas régné en France. Jean Voulté et Muret parlent de Dolet avec éloge dans leur recueil d'épigrammes.

Si quisquam fuit, unus est Doletus
Orator bonus et bonus poeta.

Buchanan, Pasquier et d'autres écrivains paraissent faire peu de cas de Dolet. Buchanan dit :

Carmina quod sensu careant mirere Doleti?
Quando, qui scripsit carmina mente caret.

Pasquier dit aussi de lui :

Cui placuit nullus, nulli hunc placuisse necesse est.

Jules Scaliger traite Dolet de fort méchant poète, de *chancre, d'aposthume des Muses*, et de qui les ouvrages ne contiennent pas un grain de sel.

Si nous passons du moral au physique, nous retrouvons la même diversité d'opinions.

Odonus dit que Dolet était l'homme du monde qui avait la physionomie la plus sinistre, et qu'*il avait l'air d'un quelqu'un que l'on conduit au supplice.*

Jean Voulté nous donne, au contraire, une haute idée de sa bonne mine :

Tam pulchrum est corpus, mens est tam pulchra Doleti,
Totus, ut hoc possim dicere, pulcher homo est.

Nous ne pouvons expliquer ces contradictions qu'en disant que Marot, Sainte-Marthe, Voulté et Muret étaient les amis intimes et dévoués de Dolet, tandis que Buchanan, Pasquier, Scaliger et Odonus étaient ses ennemis.

Et de tout cela il résulte que Dolet était homme d'esprit, et

Digitized by Google

qu'ayant embrassé touts les genres de savoir, il eût pu parvenir à un haut degré de réputation, si les divers événements de sa vie lui eussent permis de cultiver les sciences avec la tranquillité qu'il convient, et s'il n'eût point écrit ses ouvrages avec l'impétuosité de caractère qu'on lui reproche.

DE V.

DE PHARES *ou* PHARÈS (SIMON).

Il existe dans la Bibliothèque Royale un curieux manuscrit sur les astrologues français au XVe siècle. On y rencontre à chaque page des noms orléanais : Jean Colleman, Guillaume de Loury, Michel de Saint-Mesmin, André de Sully et Simon de Phares, le plus célèbre de tous.

JEAN COLLEMAN, né à Orléans sur la fin du XIVe siècle, tira l'horoscope du roi Charles VII, qui lui accorda une pension. Le superstitieux Louis XI prenait plaisir à s'entretenir avec lui sur le cours des astres. Colleman fut un des familiers du réduit où Monseigneur Louis de France disait ses *heures*, et il apprit au prince à connaître *le Grand-Almanach*. Le manuscrit ajoute : « Aucuns dient que, par « trop longue continuation à spéculer le cours de la lune, il devint « ladre. »

GUILLAUME DE LOURY et MICHEL DE SAINT-MESMIN furent également célèbres par les lumières qu'ils acquirent dans l'astronomie, et se virent recherchés des plus grands seigneurs de leur siècle. Il est vraisemblable qu'ils composèrent sur cette science différents traités qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Simon de Phares le dit formellement de Michel de Saint-Mesmin : « Cestuy de Saint-Mesmin fut « bien suffisant astrologien, et composa de beaux traictés ; mais, en « ses viels jours, laissa la félicité mondaine, et se rendit reclus à « Orléans. »

D'après le manuscrit de Dom Gérou, Simon de Phare serait né à Meung, ou aux environs de cette ville, au commencement du XVe siècle. Lui-même nous apprend qu'il comptait parmi ses ancêtres Jean de Meung, l'un des auteurs du *Roman de la Rose*.

Dom Liron prétend, au contraire, qu'il était originaire de Châ-

Digitized by Google

teaudun et qu'il fut élevé auprès des enfants de Jean, comte de Dunois, bâtard de Louis de France, duc d'Orléans. Florent de Villiers, grand astrologue, qui était domestique et familier du comte, tira l'horoscope de Simon et dit à son père qu'il ne lui devait point bâtir de maison, parce qu'il serait toute sa vie au service d'autrui. Simon étudia d'abord à Beaugency, puis à Orléans, d'où il alla à Paris et se mit au service de Jean, duc de Bourbon. Il voyagea en Angleterre, en Ecosse et en Irlande, étudia la médecine à Montpellier, alla ensuite à Rome et à Venise, d'où il s'embarqua pour passer la mer. Il visita le Caire et Alexandrie, et, de retour en France, il quitta le duc de Bourbon pour s'attacher à Louis XI. Connaissant les inclinations de ce prince, il alla en Savoie étudier les herbes et les plantes qui croissent sur les Alpes; il apprit aussi à tailler et à graver les pierres précieuses.

Après tant d'études, de voyages et de travaux, Simon de Phares vint établir sa résidence dans la ville de Lyon. Il y fit bâtir une maison et rassembla dans son cabinet plus de deux cents volumes de livres singuliers. Le roi Charles VIII, passant par Lyon, eut envie, un jour de Toussaint, de voir ce fameux cabinet et d'entendre les leçons d'astrologie de Simon. Il lui continua ses visites durant plusieurs jours.

Cependant quelques envieux de la réputation de l'astrologue orléanais l'accusèrent d'avoir un démon familier. Son laboratoire fut fermé par ordre de l'archevêque et ses livres confisqués par l'official. Pharès en appela au Parlement qui chargea la Faculté d'examiner les livres confisqués. Une commission fut nommée et elle déposa, le 2 mars 1494, un rapport par lequel elle exhortait le Parlement à s'opposer aux progrès de l'astrologie judiciaire, déclarant cet *art pernicieux, fabuleux, sans fondement, superstitieux, usurpant l'honneur de Dieu, corrompant les bonnes mœurs et inventé par les démons pour la perte des hommes.* En conséquence, le Parlement rendit un arrêt qui confirmait la sentence de l'official et faisait défense d'exercer l'astrologie judiciaire, de consulter les devins, de débiter les livres de cet art, de s'en servir, et ordonnait que ceux de Simon Pharès seraient remis, avec sa personne, entre les mains de l'official de Paris. On ignore ce que devint le malheureux astrologue.

Digitized by Google

Simon de Phares a écrit un *Recueil*, ou *Histoire de quelques célèbres astrologues et hommes doctes*, qu'il dédia au roi Charles VIII. Le P. Labbe a donné quelques extraits de ce curieux ouvrage, qu'il trouva manuscrit dans la bibliothèque du roi.

C. B.

GUILLEMEAU (JACQUES).

« C'est à la reconnaissance qu'il appartient de rendre à la mémoire « de Jacques Guillemeau le tribut d'éloges qui lui est dû. Un tel « homme, né pour l'avantage de son siècle et le bonheur de ses « contemporains, est le modèle le plus parfait que l'on puisse pro- « poser à tous ceux de sa profession. La chirurgie reçut entre ses « mains un nouvel éclat. En même temps qu'il en perfectionnait la « pratique journalière par d'heureuses expériences, il en éclairait la « théorie par ses veilles et ses recherches (1).

Il naquit à Orléans, vers 1520, d'un maître en chirurgie de cette ville et puisa dans la maison paternelle le goût de cette profession. Il étudia à Paris sous d'habiles professeurs : Riolan, Courtin, Ambroise Paré, surtout, qui le prit en affection. Il fut attaché par la suite au service du comte de Mansfeld, et suivit pendant quatre années l'armée espagnole en Flandre.

De retour à Paris, en 1581, Guillemeau pratiqua la chirurgie à l'Hôtel-Dieu, et ne tarda point à obtenir une grande vogue dans le public. Le roi Charles IX l'avait nommé son chirurgien ordinaire : il remplit successivement le même emploi auprès de Henri III et de Henri IV.

Guillemeau ne se borna pas seulement à ce qu'on appelle la science de son état, il s'appliqua aussi aux belles-lettres, qu'il cultiva avec succès. Les langues savantes lui étaient familières, et elles lui furent d'un grand secours, pour la lecture des ouvrages d'Hippocrate, de Celse, de Galien et des autres grands médecins de l'antiquité.

Il débuta dans la carrière littéraire par une traduction latine des œuvres de son maître, Ambroise Paré (Paris, 1582, in-f°).

Son *Traité de la chirurgie française* (Paris, 1594) a été traduit en

(1) Voy. Dom GÉROU, t. I, p. 234.

Digitized by Google

anglais et imprimé à Londres en 1612. Guillemeau s'attache principalement à l'anatomie et à la connaissance du corps humain. C'est à l'exacte connaissance qu'il avait acquise de ses moindres détails qu'il fut redevable du succès de ses opérations et de ses ouvrages. « De son temps, la chirurgie ne commençait, pour ainsi dire, que d'é« clore; obscurcie par une infinité de nuages que les préjugés y avaient « introduits ou qu'une timidité déplacée appréhendait de dissiper, « il fallait que le temps et l'expérience en perfectionnassent la pra« tique. La chirurgie, enrichie de nouvelles découvertes, s'est insen« siblement dépouillée de ce qu'elle avait d'obscur et de ténébreux, « et a surmonté une partie des obstacles qui en arrêtaient les pro« grès ou en retardaient les succès. Ces révolutions ne sont pas au « pouvoir des hommes. Le temps et un long espace d'années « peuvent seuls les produire (1). »

Le *Traité des maladies de l'œil* (Paris, 1585), est dédié à Ambroise Paré. Elles sont au nombre de cent treize. Il y a eu plusieurs éditions de cet ouvrage, qui a été traduit en flamand et en allemand.

Les *Tables anatomiques, avec les pourtraitures* (Paris, 1586), sont accompagnées de planches et de figures fort bien dessinées. L'ouvrage est dédié au roi Henri III.

A l'occasion des disputes qui s'élevèrent de son temps, entre les médecins et les chirurgiens, Guillemeau prit la plume et vengea ses confrères par une *apologie pour les chirurgiens* (Paris, 1593).

Tous ces savants travaux, joints à une pratique assidue de son art, le rendirent le plus habile chirurgien de son époque, et lui méritèrent cette haute réputation qui ne s'accorde qu'aux talents supérieurs.

M. Portal, dans son *Histoire de l'Anatomie*, fait mourir Guillemeau en 1609. La *Biographie Universelle* recule sa mort jusqu'au 13 mars 1613, et s'appuie sur ce qu'il fut admis à présenter à Louis XIII, en 1612, le recueil de ses *OEuvres de chirurgie*.

Il fut enterré dans l'église de Saint-Jean-en-Grève, sa paroisse. On voyait au pilier qui était au-dessous de l'orgue, à gauche, une table de marbre, sur laquelle était gravé le sonnet suivant, qui lui servait d'épitaphe :

(1) *Recherches sur l'origine et le progrès de la chirurgie en France.*

Digitized by Google

« Passant, tu vois icy, sous cette froide lame,
« Sans poulx, sans mouvement, le corps de Guillemeau.
« Son nom et ses vertus, de même que son âme,
« Par l'immortalité l'exemptent du tombeau.

« Son corps, qui gist icy, reluisoit par la flamme
« De son esprit divin qui lui sert de flambeau.
« La Parque ne tient pas dans les fils de sa trame,
« Sa vie et ses vertus dans le même fuseau.

« Après que Guillemeau, par secrets admirables,
« Eut guéri tant de maux qu'on croyoit incurables,
« Enfin il éprouva l'inclémence du sort.

« Non plus que ses écrits, d'éternelle mémoire,
« Son corps ne seroit pas sous cette tombe noire,
« Si l'art eût pu trouver le remède à la mort. »

Charles Guillemeau, un de ses fils, lui succéda dans son office de premier chirurgien du roi. Ses autres enfants formèrent des établissements honorables, et cette famille, désormais fixée à Paris, s'y distingua depuis dans les différentes charges de la magistrature.

C. B.

HUBERT (ETIENNE).

Ce savant Orléanais entretint un commerce suivi de lettres avec Casaubon et Scaliger, qui lui marquent beaucoup d'estime dans leur correspondance (1).

Il naquit à Orléans, vers 1568, d'une honnête et ancienne famille. Ses parents l'envoyèrent à Paris pour étudier à l'Université, et, au bout de quelques années, il fut reçu docteur dans la Faculté de médecine. Hubert ne se borna pas à la pratique de son art. Comme il savait que les Arabes s'étaient autrefois distingués dans la science médicale, il entreprit un voyage en Afrique, afin d'étudier leur langue et de profiter de leurs découvertes.

La chaire d'arabe étant venue à vaquer au collége Royal (collége de France), il fut pourvu de cet emploi, dont il s'acquitta, dit Casaubon, aux applaudissements de tous les savants.

(1) Dom GÉROU, t. I, p. 238.

Digitized by Google

Il devint premier médecin du roi Henri IV et fut chargé par ce prince de plusieurs missions diplomatiques.

Envoyé d'abord auprès de Muley, roi de Maroc, il y traita de la délivrance des esclaves français, pris par les corsaires barbaresques, et travailla à un traité de confédération entre la France et les infidèles. Il rapporta d'Afrique plusieurs livres arabes. Scaliger le remercie dans une lettre de lui avoir envoyé une version du *Coran*.

Hubert reprit le cours de ses leçons publiques; mais comme sa place de professeur royal lui prenait tout son temps, et qu'il ne touchait guère d'honoraires, il fut obligé de quitter Paris, où il avait peine à subsister. Scaliger voulut l'attirer en Hollande et s'employa auprès des administrateurs de l'Académie de Leyde pour lui faire obtenir une chaire, mais il ne paraît pas qu'Hubert ait voulu profiter de la bonne volonté de son ami. Il aima mieux revenir dans sa patrie, et exerça à Orléans sa profession de médecin; il mourut dans cette ville en 1614, à peine âgé de quarante-six ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Samson, où l'on voyait son épitaphe en hébreu, arabe, grec et latin.

C. B.

DE BEAUNE (Florimond).

« Florimond de Beaune, seigneur de Goulioux, conseiller au « présidial de Blois, a été un des plus grands génies de son temps, « au moins en ce qui regarde les mathématiques (1). »

Né à Blois, le 7 octobre 1601, il fit ses premières études sous le savant professeur Gousset, et alla ensuite étudier le droit à Paris. Il eut un moment d'inclination pour la carrière des armes, mais il ne tarda pas à quitter l'épée pour la toge et acheta une charge de conseiller au présidial de Blois. « Comme il était un peu mélancolique, « ajoute son biographe, il avait un goût prononcé pour les mathé- « matiques et il donnait à cette science tout le temps qui lui res- « tait, après avoir rempli les devoirs de sa charge. »

Sa réputation s'étendit au-delà de la France, et les savants étrangers étaient en correspondance avec lui. Bernier dit avoir vu, chez

(1) V. D. Liron, ms, p. 497.

Digitized by Google

ses héritiers, des lettres des plus habiles mathématiciens, *qui lui écrivaient très-obligeamment et lui demandaient son avis avec déférence.* Il a eu aussi entre les mains les copies des réponses que leur faisait Florimond de Beaune.

Plusieurs savants illustres vinrent même à Blois pour conférer avec lui. De ce nombre fut le célèbre Descartes, qui, dans plusieurs passages de sa correspondance, a témoigné hautement l'estime qu'il faisait de ce profond mathématicien. Le maréchal de Fabert, qui avait l'esprit fort pénétrant, aimait à converser avec lui, et Bartholin vint exprès, de la part des Etats de Hollande, pour discuter avec lui quelques problèmes de mathématiques transcendantes.

Florimond de Beaune ajouta, en 1638, des notes fort savantes à la *Géométrie* de Descartes. Celui-ci en faisait un grand cas et déclara que « les observations de M. de Beaune étaient très-ingénieuses et « très-solides, et que ses solutions étaient, sinon véritables, du « moins les plus vraisemblables. »

Il avait résolu de publier un traité sur l'algèbre, mais le mauvais état de sa santé l'en empêcha. A la suite d'un accès de goutte, on fut obligé de lui faire l'amputation d'un pied. Bernier ajoute qu'il tomba dans une espèce de paralysie qui lui fit perdre la vue. Il mourut l'an 1652, âgé de cinquante et un ans.

Outre ses travaux sur les mathématiques, il s'était occupé aussi d'astronomie. Il excellait surtout dans la taille des verres, et établit plusieurs télescopes dont les savants ses contemporains se servirent avec succès pour leurs observations.

C. B.

BERNIER (Jean).

Naquit à Blois, de Mathurin Bernier, marchand drapier, et de Françoise Thierry (Son acte de baptême se trouve inscrit sur les registres de la paroisse Saint-Martin, à la date du 19 avril 1627). Après avoir pris ses degrés à Montpellier, il vint pratiquer la médecine dans sa ville natale, où la duchesse d'Orléans, femme de Gaston, se l'attacha comme conseiller et médecin ordinaire. Malgré la protection de cette princesse, le docteur blésois n'arriva pas à la

Digitized by Google

fortune, et c'est à sa pauvreté qu'il faut attribuer la teinte de misanthropie répandue sur tous ses ouvrages.

Bernier publia, en 1682, son *Histoire de Blois*. Il la dédia à Mme Colbert, qui habitait cette ville. Ce livre, malgré ses imperfections et les erreurs qu'il renferme, atteste de consciencieuses recherches; le style en est lourd et même souvent peu lucide; mais comment se montrer sévère envers un auteur qui s'excuse si humblement dans sa préface : « Ma profession, dit-il, est plus de bien faire que de bien dire; « j'espère donc qu'on me fera grâce partout où j'en aurai be- « soin, et que l'on considèrera moins les paroles que les choses. »

Bernier publia aussi, en 1689, des *Essais de médecine*, dont une seconde édition, abrégée en quelques endroits, parut en 1695, sous le nom d'*Histoire chronologique de la médecine et des médecins*. C'est un ouvrage écrit dans de très-bonnes intentions, sans aucune prétention, même avec négligence, par un homme honnête, instruit et érudit, mais crédule, sans goût, et religieux jusqu'à la superstition. En général, tout ce que l'auteur rapporte comme fruit de son expérience est très-sensé et fort bon, mais ce qu'il donne comme théorie n'est qu'un mélange incohérent, et souvent absurde, de vitalisme et d'humorisme.

Nous devons encore à Bernier quelques ouvrages de peu d'importance: L'*Antiménagiana* (1693, in-12), contre-partie du *Ménagiana*, qui valut à notre auteur cette riposte de Ménage : « Bernier, de Blois, « devrait bien apprendre à parler, car il ne fait autre chose; c'est un « homme armé à la légère, *vir levis armaturæ;* »

Réflexions, pensées et bons mots, qui n'ont pas encore été publiés, par le sieur Popincourt (1696, in-12);

Jugements et observations sur les œuvres grecques, latines et françaises de Ch.-Fr. Rabelais, ou le véritable Rabelais réformé, avec une carte du Chinonois, pour l'intelligence de quelques endroits du roman de cet auteur, par le sieur Saint-Honoré (1697, in-12). Ce dernier ouvrage est encore recherché par les philologues.

Bernier mourut en 1698, à Paris, où il s'était établi vers 1674. Ce fut un des premiers partisans de l'émétique.

A. B.

Digitized by Google

HAUTEFEUILLE (JEAN).

Moréri nous apprend que ce savant physicien naquit à Orléans le 20 mars 1647. Son père était maître boulanger ; il fournissait du pain à M. de Sourdis, gouverneur de cette ville, chez qui logeait la duchesse de Bouillon, alors en exil. Le bonhomme parlait de son fils avec tant d'éloges que la princesse désœuvrée voulut le voir. Elle le prit auprès d'elle, le fit étudier et lui fit obtenir quelques petites pensions sur la liste des bénéfices ecclésiastiques. Il eut l'honneur d'accompagner sa noble bienfaitrice dans les voyages qu'elle fit en Angleterre et en Italie, et demeura chez elle jusqu'à sa mort. Elle lui laissa par testament une pension dont il jouit tout le reste de sa vie.

Né avec un esprit inventif et une imagination très-active, l'abbé Hautefeuille s'occupa continuellement de physique et de mécanique, et chercha toujours à faire de ses découvertes d'utiles applications aux arts industriels. Il avait un goût particulier pour l'horlogerie. C'est à lui que l'on doit, du moins en France, le secret de modérer les vibrations du balancier des montres par le moyen d'un petit ressort spiral d'acier qui en régularise le mouvement et en rend les oscillations *isochrones*. Il fit part de cette découverte à l'Académie des Sciences qui la trouva très-propre à donner une grande justesse aux montres. Huyghens perfectionna en Hollande ces *montres à pendule* et voulut même s'en attribuer l'invention. Un Anglais, Robert Hooke, revendiqua aussi cette découverte, et M. Hautefeuille, comme la plupart des inventeurs, fut obligé de se défendre contre la contrefaçon. C'était cependant un homme sans ambition, et plus attentif à cultiver les sciences que la fortune. Si toutes ses inventions n'ont pas été couronnées de succès, c'est qu'il avait le défaut de s'arrêter trop promptement à une première idée, que la fougue de son imagination lui faisait bientôt abandonner pour courir après une autre. D'ailleurs les tracasseries dont il fut souvent l'objet l'empêchèrent de rendre publiques ses découvertes les plus ingénieuses.

Il sollicita vainement toute sa vie l'honneur d'être admis à l'Académie des Sciences. Il attribuait ses échecs constants à la rancune de M. de La Hire, académicien, dont il avait critiqué les ouvrages.

Digitized by Google

Il dut se contenter du titre de membre étranger de l'Académie de Bordeaux. Mais le savant incompris ne prit pas son parti aisément. Il se plaignit sans cesse du peu d'accueil que l'on faisait à ses ouvrages, et menaça plus d'une fois le public de ne plus travailler pour lui.

Il est vrai qu'il ne lui garda pas long-temps rancune, si nous en jugeons par le catalogue de ses œuvres, qui ne tient pas moins de trente pages dans le manuscrit de D. Gérou. Ces ouvrages sont rares et très-difficiles à réunir, parce que la plupart ne sont que de simples cartons d'une feuille ou même d'une demi-feuille. L'auteur en forma un recueil qu'il eut l'honneur de présenter à Louis XIV (1).

Le savant jurisconsulte Jousse en avait un exemplaire complet qui a servi à dresser le catalogue dont nous parlions tout à l'heure et dont nous ne citerons que les rubriques (2):

I.	*Sur l'Horlogerie*	14 ouvrages.
II.	*Sur les Lunettes*	8
III.	*Sur les Longitudes*	5
IV.	*Sur les Billets d'Etat et de Banque*	6
V.	*Sur les Loteries*	6
VI.	*Sur divers sujets*	22

En tout soixante et un mémoires, traités et dissertations, tant imprimés que manuscrits.

L'abbé Hautefeuille revint dans sa patrie vers 1712. Il avait résolu d'y fonder une chaire de mathématiques et avait déjà acheté, sur la place du Martroi, une maison qu'il destinait au professeur, mais ce projet échoua, faute de ressources suffisantes.

Il mourut à Orléans, le 18 octobre 1724, âgé de soixante-dix-sept ans.

Pendant les dernières années de sa vie, il ne quitta guère la chambre où le retenaient ses infirmités. Privé du plaisir de la promenade, l'ingénieux physicien voulut, sans sortir de son lit, voir du moins ce qui se passait au dehors et il y parvint au moyen de plusieurs miroirs qui lui rendaient fidèlement le panorama de la grande place du Martroi, où était située sa maison.

G. B.

(1) Il se trouva fort honoré de ces paroles du grand roi : « J'ai ouï dire que vous étiez fort savant. »

(2) Voy. D. Gérou, t. 2, p. 488.

Digitized by Google

PAPIN (Denis).

Denis Papin naquit à Blois le jeudi 22 août 1647. Issu d'une famille calviniste, qui compte un assez grand nombre d'hommes distingués, des médecins, des naturalistes, des controversistes, Papin fut d'abord destiné à la médecine. Il fut reçu docteur, car il prend ce titre dans tous ses ouvrages; mais, à ce moment, le goût des sciences exactes commençait à se répandre : Papin se sentit entraîné par son génie vers la physique expérimentale et il se décida à s'établir à Paris, où il pouvait espérer de trouver les ressources nécessaires à ses études. Il s'y fixa vers 1674 : une bonne fortune l'y attendait. Colbert avait attiré en France le célèbre physicien hollandais Huygens, et lui avait donné des appartements dans le bâtiment même de la Bibliothèque du Roi. Papin fut présenté à Huygens; il plut au savant qui l'admit dans son intimité et l'appela à partager ses travaux. « J'avais alors, dit-il lui même *(Acta eruditorum*, 1688), « l'honneur de vivre dans la Bibliothèque du Roi et d'aider M. Huygens « dans un grand nombre de ses expériences. J'avais beaucoup à faire « touchant la machine pour appliquer la poudre à canon à lever des « poids considérables. J'en fis l'essai, quand on la présenta à « M. Colbert. » A l'âge de vingt-sept ans, c'est à dire en 1674, Papin publia son premier ouvrage sous ce titre : *Nouvelles expériences du vuide, avec la description des machines qui servent à les faire.* Les *Nouvelles expériences* de 1674 furent accueillies avec faveur, et Hubin, célèbre émailleur du roi et ami de l'auteur, les présenta devant l'Académie des Sciences.

Papin, déjà estimé à Paris, voulait augmenter ses connaissances par l'étude des découvertes anglaises. En 1675, il passa en Angleterre. On a prétendu que la crainte des persécutions religieuses avait déterminé son départ; on a cru aussi que c'était sur l'invitation de Boyle, physicien irlandais, qui alors était chargé de continuer les recherches d'Otto de Guericke, l'inventeur de la machine pneumatique. Le passage suivant, emprunté à un ouvrage du savant étranger, répond à toutes les suppositions et nous parait sans réplique. Boyle y rend compte de sa première entrevue avec Papin : « Trouvant qu'il

Digitized by Google

« (Papin) n'était arrivé de France en Angleterre que depuis peu de « temps, dans l'espoir d'y trouver un lieu qui fût convenable à « l'exercice de son talent, et qu'en attendant il voulait consacrer « ses soins à quelques expériences de physique; sur ce, j'eus l'in- « tention de satisfaire à mes frais sa curiosité et la mienne en même « temps; et voyant qu'il avait une pompe pneumatique, qu'il avait « imaginée et fabriquée lui-même.... quoiqu'elle différât de la cons- « truction de ma pompe, je lui laissai la liberté de s'en servir.... « Ma confiance en lui fut justifiée par son habileté et son activité; et « quelques-unes de nos expériences furent inventées par lui. Plu- « sieurs des machines dont nous faisions usage, particulièrement la « double pompe et le fusil à vent, étaient de son invention et en « partie fabriquées de sa main (1). »

Grâce à l'amitié de Boyle, et sur sa proposition, Papin fut admis membre de la Société Royale de Londres, le 16 décembre 1680; et le 26 janvier 1681, il répondait à cet honneur par la publication de son second ouvrage, dont il offrit la dédicace à ses nouveaux collègues. C'était son *Digesteur*, ou *Manière d'amollir les os et de faire cuire toute sorte de viande en fort peu de temps et à peu de frais.* L'ouvrage, publié en français, fut imprimé à Paris en 1682, et les principes qu'il y posait reçurent bientôt leur application, car Leibnitz écrivait à cette époque : « Un de mes amis me mande avoir mangé « un pâté de pigeonneaux préparé de la sorte par le *Digesteur.* »

La publication de ses deux premiers ouvrages et des articles qu'il avait lus à la Société Royale de Londres avait étendu au loin la réputation de Papin. Il fut appelé en Italie, à Venise, dont le sénat venait de fonder une Académie des Sciences naturelles. Il quitta donc l'Angleterre, le 1er mars 1681. Avant de se rendre à son poste, il voulut revoir sa patrie, et il vint passer quelque temps à Paris, où il visita son vieux maître et ami, Huygens. Pendant son séjour, un M. Comiers, prévôt de Ternans et professeur de mathématiques, rendit compte à l'Académie des Sciences de quelques expériences faites avec le *Digesteur*. Dans ce compte-rendu, fort curieux, du reste, Comiers parle de Papin comme d'un docte médecin, *expérimenté et philosophe cosmopolite*. Papin résida à Venise pendant l'année 1683 et

(1) S. B. Papin, sa vie et ses écrits.

Digitized by Google

la plus grande partie de 1684, consacrant tout son temps à des expériences de physique. Ce séjour en Italie parait lui avoir assuré une grande réputation parmi les Italiens, et la mention seule de son opposition aux idées de Guglielmini, sur une question de l'hydraulique, faisait peur, dit-on, à ce savant.

Mais Venise n'offrait que peu de ressources au physicien français. En 1685, Papin résolut de retourner à Londres. Son absence prolongée lui avait fait perdre son titre de membre titulaire de la Société Royale et il n'était plus que membre honoraire. Néanmoins, ses anciens collègues, qui avaient regretté son départ, le reçurent avec joie et le chargèrent, dès son arrivée, de faire des expériences de chimie, physique et mécanique. Une légère allocation de cent quatre-vingt-sept francs cinquante centimes lui fut assignée, par trimestre, pour l'aider à vivre, et chacune des années suivantes fut marquée par quelque invention nouvelle du savant blésois. En 1685, il proposait une machine propre à élever l'eau, à opérer des épuisements; en 1686, il publiait un mémoire curieux sur la vitesse de l'air qui entre dans le vide; en 1687, il ajoutait au *Digesteur* un supplément important.

Cependant, les faibles secours pécuniaires que Papin recevait de la Société Royale ne pouvaient suffire à ses besoins; d'un autre côté, la révocation de l'édit de Nantes (1685) lui fermait le retour dans sa patrie; il se détermina à accepter la proposition du landgrave Charles de Hesse, qui lui offrait une place de professeur de mathématiques à l'Université de Marbourg. Charles, prince éclairé, comme dit Papin lui-même, se plaisait, au milieu des préoccupations de la guerre et de la politique, à suivre et à encourager les travaux de notre physicien. Le 23 novembre 1687, Papin informa la Société Royale de sa résolution de quitter l'Angleterre, priant la Société de lui faire solder l'arriéré de son petit traitement. La Société, reconnaissante, donna l'ordre de le solder en entier, et, le 11 décembre, elle décida encore que le docteur Papin recevrait quatre exemplaires de l'*Histoire des Poissons,* comme un témoignage des bons services qu'il lui avait rendus.

Papin arriva à Marbourg au commencement de l'année 1688. Il nous apprend lui-même, dans une lettre datée du 29 août, qu'*obligé de faire un cours quatre fois par semaine, ce qui est beaucoup pour*

Digitized by Google

un homme qui n'est pas accoutumé à une telle occupation, il n'a pu faire que très-peu de chose pour ses expériences; mais, dans la même lettre, il prenait l'engagement d'envoyer bientôt quelque travail à la Société Royale de Londres. Il tint parole, et, tout en entretenant correspondance avec Huygens, avec ses amis d'Angleterre, avec le comte Guillaume Maurice, le prince de Hesse et autres seigneurs allemands, empressés à recevoir ses leçons; tout en soutenant une polémique, souvent assez vive, avec Leibnitz et Guglielmini, il publia successivement, dans les *Acta eruditorum*, de Lepsick (1688 et 1689), les perfectionnements qu'il avait fait subir à la machine d'Huygens : *Descriptio toscularis* (description d'un pressoir); — *De gravitatis causâ et proprietatibus observationes;* — *Examen machinæ domini Perrault* (machine relative aux armes à feu). — Il proposa et décrivit des instruments propres à conserver la flamme sur l'eau; — Enfin, en 1690, l'homme de génie se dévoila tout-à-fait dans l'ouvrage intitulé : *Nova methodus ad vires motrices validissimas levi pretio comparandas* (Nouvelle méthode pour obtenir à bas prix les forces motrices les plus considérables).

Papin venait de trouver le principe de la machine à vapeur. Il établit, en effet, en termes clairs et précis, qu'avec la vapeur d'eau on peut soulever un piston plein, se mouvant dans un corps de pompe, quelle que soit, du reste, la pression qui charge ce piston, et, que cette vapeur d'eau pouvant être détruite instantanément, il se fait au-dessous du piston un vide qui permet à la pression atmosphérique de le ramener dans sa position au fond du corps de pompe. La machine, telle que Papin l'avait conçue, a pu être perfectionnée par Watt et les autres mécaniciens anglais : la construction de toute machine à vapeur n'en repose pas moins sur le principe qu'il a le premier découvert. A lui donc la gloire immortelle de l'invention! à lui la reconnaissance de l'humanité, que des esprits jaloux voudraient lui ravir! Grâce à lui, nous avons les bateaux à vapeur et les chemins de fer; et déjà n'avait-il pas deviné lui-même les applications que l'on pouvait faire de sa découverte à l'art de la navigation, quand il indiquait le moyen de transformer le mouvement rectiligne alternatif du piston en mouvement circulaire continu, et qu'il écrivait les lignes suivantes :

Digitized by Google

« Il serait trop long d'énumérer comment on pourrait employer cette force pour tirer des minières l'eau et le minerai, pour lancer des globes de fer (boulets) à une grande distance, pour diriger les vaisseaux contre le vent et faire beaucoup d'autres applications.... Je ferai observer cependant ici, en passant, sous combien de rapports une force motrice de cette nature serait préférable à l'emploi des rameurs ordinaires pour mouvoir les vaisseaux en mer.... mais comme des rames ordinaires seraient mues moins commodément par des tubes de cette espèce, il faudrait employer des rames tournantes.... Ainsi, il est hors de doute que nos tubes ne pussent imprimer un mouvement de rotation à des rames fixées à un axe, si les manches des pistons étaient garnis de dents qui s'engrèneraient nécessairement dans de petites roues également dentées et fixées à l'axe des rames; il serait nécessaire seulement que l'on adaptât trois ou quatre tubes au même axe pour que son mouvement pût continuer sans interruption. En effet, tandis qu'un piston toucherait au fond de son tube et ne pourrait plus, par conséquent, faire tourner l'axe avant que la force de la vapeur ne l'eût élevé au sommet du tube, on pourrait aussitôt éloigner l'arrêt d'un autre piston qui, en descendant, continuerait le mouvement de l'axe : un autre piston serait ensuite poussé de la même manière, et exercerait sa force motrice sur le même axe, tandis que les pistons abaissés en premier lieu seraient de nouveau élevés par la chaleur, et se retrouveraient ainsi en état de mouvoir le même axe de la manière précédemment décrite. D'ailleurs, un seul fourneau et un feu médiocre suffiraient pour élever successivement tous les pistons (1). »

En 1695, Papin consigna ses principales découvertes dans une nouvelle publication qu'il intitula : *Fasciculus dissertationum* (recueil de dissertations), au nombre de huit, où il examine de nouveau son système d'une force motrice et traite diverses autres questions d'hydraulique.

Enfin, en 1707, parut le dernier ouvrage que nous connaissions de lui : *Nouvelle manière pour élever l'eau par la force du feu, mise en lumière.* Un Anglais, Saveri, qui avait fait construire une machine à vapeur, ou, comme on disait alors, une machine à feu, prétendait à l'honneur de l'invention originale. Papin critique avec franchise l'œuvre de son rival et montre la supériorité de ses propres inventions.

A partir de cette époque, on ne connaît plus rien de la vie de l'illustre savant. Il avait reçu le titre de conseiller du landgrave de Hesse; mais des discussions religieuses s'élevèrent entre lui et ses collègues de l'Université; un procès s'ensuivit, et il y eut contre lui une sorte d'excommunication qui le força de quitter sa chaire de

(1) Ducoux, *Eloge historique de Denys Papin.*

Digitized by Google

professeur. On croit qu'il fit alors un voyage en Hollande, et qu'il alla pour la troisième fois en Angleterre. Peut-être même y mourut-il vers 1714 ou 1715 (1). Ses dernières années furent tristes et douloureuses, comme il est facile d'en juger par ses lettres et par la correspondance de Leibnitz. Avec la vieillesse était venue la pauvreté, ou tout au moins une grande gêne; et, toujours dévoré par le génie de l'invention, il est forcé d'avouer, quelquefois avec découragement, qu'il n'a plus les moyens de faire de nouvelles expériences. On lui avait demandé le modèle d'une de ses machines; il répondit en ces termes, le 31 janvier 1709 : « Je crois qu'il vaut mieux que « je prenne un peu patience, en attendant qu'il plaise à Dieu de me « faire rencontrer quelque moyen de faire la chose moi-même et de « me mettre par là en état d'exécuter plusieurs autres desseins qui « pourraient non-seulement nous avancer dans la connaissance de « la nature, mais aussi augmenter les commodités de la vie. » Une autre fois, il écrit : « Je suis maintenant obligé de mettre mes ma- « chines dans le coin de ma pauvre cheminée. » Et souvent, dans ses moments de détresse, il pensait à la patrie absente, à cette France si généreuse pour les savants, et qui l'oubliait, lui, pauvre proscrit, qui le laissait tendre la main à une nation étrangère :

A Monsieur Blanc, docteur en médecine.

Puisque vous désirez un compte-rendu de ce que j'ai fait pour la Société Royale depuis que j'ai reçu quelque argent, afin que vous puissiez mieux juger ce qu'il est convenable de me faire donner maintenant, j'ai déposé sur ce papier ce que j'estime le plus important. Mais, avant tout, je dois vous prier de vous souvenir que vous devez vous mettre à ma place sans restriction, afin que je sois payé selon ce que j'ai mérité; et, ayant déjà dans la tête plus de travail de cette nature que je n'en pourrai faire dans le reste de ma vie, j'ai résolu de négliger tous les autres moyens de pourvoir à ma subsistance, étant persuadé qu'il ne peut y avoir de meilleure occupation que de travailler pour la Société Royale, puisque c'est la même chose que travailler pour le bien public.

Je vous en prie, Monsieur, permettez-moi d'ajouter que, dans l'Académie Royale de Paris, il y a trois pensionnaires pour la mécanique, qui ont chacun un très-bon salaire annuel, et, en outre, qu'il y a d'habiles ouvriers de toutes sortes, payés par le roi, qui sont prêts, en tout temps, à exécuter tout ce que les pensionnaires commandent.

(1) Long-temps on avait placé la mort de Papin en l'année 1610, mais M. de La Saussaye a retrouvé de lui des lettres datées de l'année 1612, et Leibnitz parle de lui comme vivant encore en 1614. Malheureusement, Leibnitz ne nous dit pas où il était alors, et personne n'a dit encore le lieu où il est mort.

Digitized by Google

Prenez, s'il vous plaît, les mémoires de l'Académie Royale des Sciences, et voyez ce que ces trois pensionnaires font chaque année, et comparez-le avec ce que j'ai fait depuis sept mois. J'espère que vous trouverez que j'ai raison de dire que j'ai fait autant qu'on peut attendre du plus honnête homme, avec mes petites capacités et ma pénurie d'argent.

Depuis l'année 1686, du reste, l'Académie des Sciences, qui jusque-là avait suivi avec intérêt les travaux de son compatriote, avait cessé de s'en occuper, et l'on ne trouve plus qu'une fois le nom de Papin dans le *Journal des Savants*. Fatal abandon qui priva la France des découvertes d'un de ses plus illustres enfants pour les livrer à un pays rival, et qui fut long-temps cause qu'un oubli complet a pesé sur la mémoire du physicien blésois ! La postérité, plus juste, l'a enfin vengé; un autre homme de génie a revendiqué pour Papin la gloire de la priorité dans l'application de la vapeur, et nul ne peut plus maintenant la lui contester; le conseil municipal de Blois a décidé qu'une statue lui serait élevée dans sa ville natale. Bientôt, nous l'espérons, cette statue, aux formes colossales, placée sur la butte dite *des Capucins*, comme celle du génie tutélaire de l'industrie, planera sur notre beau fleuve et sur le chemin de fer qui se dérouleront à ses pieds, et apprendra aux voyageurs un nom trop long-temps méconnu (1).

V. REBER, de Blois.

Le chevalier DE LOUVILLE D'ALLONVILLE (JACQUES-EUGÈNE)(2).

Ce savant grand seigneur naquit le 14 juillet 1671.

Ses ancêtres possédaient depuis trois siècles la seigneurie de Louville, dans le pays chartrain. Cadet de famille, et comme tel destiné à l'état ecclésiastique, le chevalier de Louville, à peine âgé de sept ans, déclara formellement qu'il ne voulait pas être tonsuré. La lecture des *Éléments d'Euclide*, décida sa vocation pour les sciences mathématiques. Il entra d'abord dans la marine et se

(1) M. Jacques Papin, propriétaire à Orléans, est un des descendants de l'illustre physicien.

(2) Le savant Conrad Gesner, dans le catalogue qu'il a fait des savants qui l'avaient aidé de leurs lumières, en lui fournissant des documents pour son *Histoire des oiseaux*, nomme Nicolas d'Alonville, gentilhomme, un des ancêtres du chevalier de Louville.

Digitized by Google

trouva à la glorieuse défaite de la Hogue, en 1690. De là il passa dans l'infanterie et obtint le brevet de capitaine dans le régiment du roi. Il servit pendant quatre ans, en Espagne, à titre de brigadier des armées; puis, revenu en France, il fut fait prisonnier à la bataille d'Oudenarde (1708) et conduit en Hollande, d'où il ne revint qu'au bout de deux ans. La paix d'Utrecht (1713) lui permit de se livrer à son goût pour les sciences exactes, et, ayant remis entre les mains du ministre de la guerre son brevet de colonel des dragons de la reine, il se voua exclusivement à l'étude de l'astronomie. En 1714, il va à Marseille mesurer la hauteur du pôle; l'année suivante il dépense 8,000 livres pour aller observer à Londres une éclipse de soleil.

L'Académie des Sciences et la Société Royale de Londres l'admirent dans leur sein; mais le chevalier de Louville, très-porté à la retraite par son caractère, acheta, en 1717, une petite maison de campagne, à un quart de lieue d'Orléans, dans un endroit appelé *Carré*. Il y établit son observatoire, et passa bientôt dans tout le pays pour un sorcier.

« Les paysans d'auprès d'Orléans ne peuvent pas prendre une « autre idée d'un homme qu'ils voient observer le ciel, sinon que « c'est un magicien. Quand leurs vignes ont manqué, ils l'en accu- « sent. Un mât de trente ou trente-cinq pieds, qu'il a planté dans « son jardin pour y attacher une lunette de trente pieds, est destiné « à lui faire voir les étoiles de plus près, et plusieurs l'ont vu se faire « hisser au haut de ce mât et y rester long-temps. Les honnêtes « gens du pays viennent de toutes parts lui demander quel temps il « fera, ou si la récolte sera abondante. Il est vrai que Paris même « n'est pas encore bien parfaitement désabusé de faire le même « honneur à messieurs de l'Observatoire.

« M. le chevalier de Louville eût été accablé par le nombre « excessif de visites qu'une folle curiosité lui amenait, comme s'il « eût été un brachmane, mais il y mit ordre le mieux qu'il put par « la manière dont il savait les recevoir. Il avait établi qu'on pouvait « venir dîner chez lui, mais à la condition d'y dîner seulement. « Quand on arrivait avant l'heure, on prenait un livre dans la bi- « bliothèque pour s'amuser, ou bien on allait se promener dans le « jardin; mais lui, il ne sortait de son cabinet que pour se mettre

Digitized by Google

« à table, et, le repas fini, il rentrait dans ce cabinet, laissant ses « hôtes libres de continuer leur promenade (1). »

Au commencement de septembre 1732, M. le chevalier de Louville eut deux accès de fièvre léthargique qui ne l'étonnèrent point. Il avait coutume de regarder ses maux comme des phénomènes de physique, auxquels il ne s'intéressait que pour en trouver l'explication ; mais il survint un troisième accès qui l'emporta, le 10 du même mois, à l'âge de soixante et un ans. Voici comment Fontenelle termine son éloge, dont nous avons extrait cette notice :

« Il avait l'air d'un parfait stoïcien, renfermé en lui-même et ne « tenant à rien d'extérieur : bon ami, cependant, officieux, généreux, « mais sans ces aimables dehors qui souvent suppléent à l'essentiel, « ou du moins le font extrêmement valoir. Il était fort taciturne, « même quand il était question de mathématiques, et s'il en parlait « ce n'était pas pour faire parade de son savoir, mais pour le com- « muniquer à ceux qui l'en priaient sincèrement. »

Le malicieux Fontenelle ajoute, comme correctif à l'éloge, que ce stoïcien, si austère et si dur, ne laissait pas d'avoir sur sa table, sur ses habillements, certaines délicatesses, certaines attentions raffinées qui le rapprochaient un peu des philosophes du parti opposé.

On a du chevalier de Louville divers mémoires insérés dans le *Mercure* et dans le recueil de l'Académie des Sciences.

C. B.

DESHAYES-GENDRON (CLAUDE).

Catherine de Médicis eut un médecin de ce nom, dit l'abbé Gendron. Il était originaire du petit village de Voves, en Beauce, près de Chartres.

Son petit-neveu, Claude Deshayes-Gendron, hérita de son talent pour la médecine, et, après avoir pris le grade de docteur à la Faculté de Montpellier, il devint médecin du régent Philippe d'Orléans. Son amour pour les sciences, les agréments d'un esprit très-cultivé et les qualités du cœur les plus estimables lui valurent l'amitié de la

(1) Éloge de M. le chevalier de Louville, *Mémoires de l'Académie des Sciences* (1732).

Digitized by Google

plupart des grands écrivains de son temps. Il acheta, des héritiers de Boileau Despréaux, la maison de campagne d'Auteuil, où il prit sa retraite. Les savants, les littérateurs, les courtisans venaient souvent le visiter, et Voltaire, bien jeune encore, inspiré par le souvenir de Boileau et par la présence de son hôte vénérable, y fit un jour cet impromptu :

C'est ici le vrai Parnasse
Des vrais enfants d'Apollon :
Sous le nom de Boileau ces lieux virent Horace,
Esculape y renaît sous les traits de Gendron.

Montesquieu l'estimait beaucoup : il l'appelle quelque part *notre ami Gendron*. Un jour qu'il se promenait avec lui sous les bosquets d'Auteuil, l'auteur des *Lettres persanes* commit deux vers, les seuls peut-être qu'il ait faits dans sa vie, et qui rappellent le fameux distique de Malebranche :

Appollon, dans ces lieux prêt à nous secourir,
Quitte l'art de rimer pour celui de guérir.

Il écrivait à M. Cérati, à la date du 18 mars 1748 :

« M. de Gendron n'est pas mort, et je compte que vous le reverrez encore à Paris, se promenant dans son jardin avec sa petite canne, très-modeste admirateur des Jésuites et des médecins. Pour parler sérieusement, c'est un grand bonheur que cet excellent homme vive encore, et nous aurions perdu beaucoup, vous et moi. »

Gendron mourut dans sa paisible retraite, le 3 septembre 1750, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Le seul ouvrage qu'il ait publié a pour titre : *Recherches sur la nature et la guérison des cancers*. Un de ses neveux, docteur de l'Université de Montpellier, hérita de ses manuscrits; mais aucun n'a paru digne d'être publié. Un autre de ses neveux, Louis Gendron, se distingua comme oculiste et devint professeur à l'école de chirurgie.

C. B.

MITOUFLET, *dit* THOMIN.

En 1708, la femme d'un bonnetier de Toury mit au monde un enfant que sa tante, Jeanne Delaville, prit chez elle et qu'elle finit

Digitized by Google

par adopter. Après lui avoir fait commencer ses études à Paris, elle le mit au petit séminaire d'Orléans. En 1727, le jeune homme reçut la tonsure, et fut désigné par Mgr Fleuriau, évêque d'Orléans, pour professer les humanités au collége de Meaux : une circonstance inattendue vint déranger ce projet, et le jeune Mitonflet se fit précepteur sous le nom de Thomin, qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Dans la maison où il se trouvait habitait un lunetier. Thomin faisait chez lui de longues séances; l'état lui plut et il se fit apprenti, moyennant six cents francs que sa tante consentit à verser. Il travaillait le jour et la nuit à étudier les traités d'optique, aussi ne tarda-t-il pas à en savoir plus que son maître. Il se fit recevoir maître miroitier et lunetier et se maria.

Il s'adonna tout entier à l'optique; associé avec un Anglais, il travaillait avec lui et acquit bientôt une certaine réputation. Le chancelier d'Aguesseau réclama son ministère, et en fut si content qu'il le protégea contre la jalousie de ses confrères, le recommanda aux personnes de la cour et lui assura une vogue qui lui procura la clientelle de l'Académie royale des Sciences; en 1748, il avait été reçu ingénieur d'optique de la Société des Arts; un an après, son *Traité d'optique mécanique*, qu'il dédia au chancelier, mit le comble à sa renommée. La reine Marie Leczinska, qui avait la vue faible le prit sous sa protection, et son premier médecin, le savant Helvétius, lui écrivait en 1751 :

« La reine me donne ordre de vous mander qu'elle vous a choisi « pour faire tous les instruments d'optique dont Sa Majesté aura « besoin et qu'elle vous permet, en conséquence, de prendre le titre « de son ingénieur en optiques. »

A la naissance du duc de Bourgogne, il fut encore consulté : il s'agissait de savoir « si le lit du royal enfant était bien placé pour « le jour. »

Ces marques de haute faveur avaient puissamment accru sa clientelle; mais au moment ou Thomin pouvait jouir du bien-être que lui procuraient ses talents et son travail, il mourut, en 1753, après une longue maladie. Il a laissé sur l'optique des traités fort curieux, sur lesquels le *Journal des Savants* a publié des articles assez étendus.

CH.-F. L.

Digitized by Google

BOUVARD (CHARLES *et* MICHEL).

Deux médecins de ce nom, le premier au XVIe siècle, le second au XVIIIe, occupent une place honorable dans les annales de la science médicale.

Charles Bouvard, né à Montoire, près Vendôme, en 1572; il fut dès son enfance voué à la médecine, profession que son père exerçait. Il fit ses premières études à Angers et fut reçu docteur en la Faculté de Paris, en 1606. Sa réputation s'accrut avec rapidité et il était professeur au collége de France en 1625. Lorsque Louis XIII, dont il devint le premier médecin, établit à Paris le Jardin-Royal, Bouvard succéda à Hérouard dans la charge de surintendant et créa trois cours publics : le premier sur la vertu des plantes, le second sur les principes de leur composition, et le troisième sur leurs diverses préparations.

Ses disputes avec la Faculté lui donnèrent de la célébrité. On a de lui un livre assez rare, mais médiocre sur l'état de la médecine à cette époque, intitulé : *Historia hodiernæ medicinæ rationalis.* L'auteur y propose d'établir une juridiction pour juger les médecins. Guy Patin, dans une de ses lettres, parle ainsi de ce livre : « Je ne sais rien de nouveau du livre de M. Bouvard, aussi ne « vaut-il rien. » Plus tard il se montre moins sévère envers lui : « Nous avons, dit-il, des hommes de notre Faculté qui me sont plus « précieux que les diamants, Messieurs Bouvard, René Moreau, « Guillemeau, Jean Piètre, Courtois et autres. »

On a encore de Bouvard : *Description* (en vers) *de la maladie, de la mort de la duchesse de Mercœur* (Paris, 1624). La Houssaye rapporte que dans un an il fit prendre à Louis XIII deux cents médecines, autant de lavements, et qu'il le fit saigner quarante-sept fois, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir beaucoup de crédit auprès du roi; il s'en servit pour tenir dans sa dépendance la Faculté de Paris, et empêcha qu'on y soutint, contre son opinion, une thèse sur les eaux de Forges, qu'il avait prescrites à l'illustre malade. Il mourut à quatre-vingt-quatre ans. Un de ses fils fut conseiller au Parlement et abbé de Saint-Florent, près Saumur.

Digitized by Google

Ses descendants ont occupé dans la magistrature et l'administration quelques places importantes, mais ils se sont voués plus spécialement à la médecine qu'ils exercèrent à Chartres pendant plusieurs siècles.

Michel-Philippe BOUVARD naquit dans cette ville, en 1711, de Claude Bouvard et de Geneviève Lebeau. Son père, médecin lui-même, lui fit faire d'excellentes études et l'envoya de bonne heure à Paris. Après avoir été reçu docteur fort jeune, il revint à Chartres pratiquer la médecine, sous les auspices de son père, dans un petit hôpital qui lui fut confié. En 1736, il revint à Paris avec M. Genne, jurisconsulte distingué, son compatriote et son ami. Bouvard suivit alors la double carrière des sciences et de la pratique médicale, mais plus particulièrement la pratique pour laquelle la nature semblait lui avoir donné une rare sagacité.

Il dut à son titre de savant le rang d'associé à l'Académie des Sciences, en 1743, et la chaire de médecine, au collége royal, qu'il conserva onze ans, mais ses occupations le forcèrent bientôt à s'en démettre et l'empêchèrent de rien écrire pour le corps savant qui se l'était associé.

Enchaîné par une nombreuse clientelle, il n'a laissé que des ouvrages polémiques, écrits dans un style mordant et satirique. Sa censure ne ménageait guère ses confrères. D'un caractère indépendant, d'une humeur irascible, il mettait dans toutes ses actions une roideur, une brusquerie qui lui firent beaucoup d'ennemis, mais qui ne nuisirent en rien à son immense réputation.

Opposé à la doctrine de l'inoculation, que Tronchin répandait en France, Bouvard lui fit une guerre acharnée. Son adversaire ayant publié un *Traité sur la colique du Poitou*, Bouvard y répondit par l'*Examen du livre de Tronchin*, où il l'accable de railleries et d'épigrammes.

Le *Journal des Savants* lui en fit un reproche; Bouvard, qui n'était guère patient, le réfuta vivement par la *Lettre d'un médecin de province à un médecin de Paris*. Les héritiers de la marquise d'Engreville ayant répandu un libelle contre Bourdelin et lui, il reprend la plume pour écrire le *Mémoire à consulter*, traité polémique où les traits satiriques, les observations piquantes, dédaignent les précau-

Digitized by Google

tions de style qui pouvaient en atténuer l'amertume. Quelque temps après, Lebas, Bertin, Antoine Petit, nient toute naissance au-delà des dix mois et du dixième jour, relativement à un procès sur une question de ce genre ; les auteurs n'avaient oublié qu'une chose, c'était l'assentiment de leur irritable confrère : en effet, Bouvard n'a de repos qu'il n'ait fait paraître *les Consultations contre les naissances prétendues tardives*, avec son âcreté ordinaire et un tel mépris des formes et des convenances que cette brochure donna lieu à plusieurs écrits virulents de part et d'autre.

Comme on le voit, le caractère de Bouvard n'était pas précisément sociable, et il s'en faut de beaucoup qu'il ait vécu en bonne intelligence avec les autres médecins. Il accusait hautement leurs erreurs, réelles ou présumées, et semblait toujours commander. Il portait cette rigidité d'allures jusque dans ses rapports avec ses malades, et se gardait bien d'avoir pour eux ces soins délicats que sollicite la souffrance.

Cependant, malgré sa rudesse, il était bon et réalisait assez le type du *bourru bienfaisant*. On connaît sa conduite à l'égard d'un négociant qui, malade par suite d'un embarras dans ses affaires, reçut pour toute ordonnance du sévère docteur la somme dont il avait besoin. Mais, en même temps, il savait faire justice de la mesquinerie des gens riches ; un d'eux lui ayant fait porter par son valet de chambre de modiques honoraires rigoureusement calculés, il les renvoya en ajoutant : « Dites à votre maître que je fais la médecine « gratis pour les pauvres. »

A l'approche de sa mort, il refusa tous les remèdes : « Ma carrière « est finie, disait-il, je n'ai plus rien à désirer que le courage de « souffrir. » Il avait soixante-dix ans.

L'un de nos savants biographes s'est plu à retracer l'histoire de la liaison qui existait entre Bouvard et son compatriote l'abbé Blanchet. Cette amitié était née surtout de la diversité des caractères ; autant le médecin était dur en apparence, sceptique et rabaissant tout au niveau de l'utilité directe, autant l'auteur du charmant épilogue de l'*Académie silencieuse* était doux, bienveillant, honnête sans familiarité, et vrai sans rudesse. Son imagination tendre, délicate et rêveuse, se heurtait constamment à la froide causticité de

Digitized by Google

Bouvard. Là où le poète ne voyait que de riants tableaux, de sublimes spectacles, le médecin lui montrait des ruines ou des non-valeurs. Calculant tout au point de vue de la réalité la plus décevante, à l'aide des raisonnements que lui suggérait le matérialisme le plus enraciné, Bouvard refroidissait tout enthousiasme et cherchait constamment à rabaisser au niveau de sa railleuse incrédulité la délicate organisation de son ami.

Lorsqu'ils parcouraient ensemble les plaines riches et fécondes de la Beauce, si Blanchet admirait naïvement la belle nature, les moissons dorées et les épis qui se balancent au souffle de Dieu, Bouvard s'écriait froidement : *Terres magnifiques! celà vaut au moins mille écus l'arpent!* Si devant eux passait l'attelage rustique d'un laboureur, Blanchet, dans son extase bucolique, récitait les beaux vers de Virgile : *O fortunatos nimium...* mais Bouvard faisait observer, en raillant, *qu'un des chevaux boitait ou que le laboureur était borgne.* Cependant, malgré cette perpétuelle contradiction, ils restèrent amis jusqu'à la fin. Blanchet mourut, à Saint-Germain-en-Laye, en 1784. Bouvart fut péniblement affecté de cette perte; son caractère s'en aigrit encore davantage; ses malades et ses ennemis ne furent pas les derniers à s'en apercevoir.

Nous ne croyons pouvoir mieux terminer cette biographie qu'en citant ce passage de l'éloge de Bouvard, prononcé à l'Académie des Sciences :

« Personne n'a porté plus loin la probité dans la pratique de son « art; il ne voulait que guérir. Aucune considération ne l'eût fait « écarter de la ligne que ses lumières lui avaient tracée : inflexibilité « précieuse aux malades, quelquefois incommode, et dont ils ne « sentaient pas toujours le prix. Le médecin, devrait, comme lui, « écarter toute politique : sa devise devrait être celle d'une de nos « anciennes maisons : *Fais ce que dois, advienne que pourra.* »

CH. F.-L.

PETIT (ANTOINE.)

Vers 1717, un jeune homme, tailleur de son état, arrivait à Orléans avec sa femme, et s'y établissait dans une modeste boutique.

Digitized by Google

Le pauvre ménage n'avait pour tout bien que l'espérance et le courage, cette dot de la jeunesse. Le mari était né bien loin de la ville hospitalière à laquelle il venait demander du travail et du pain. Son père, notaire à Mariembourg, dans le Hainaut français, était mort en laissant sa femme et deux petits enfants dans un état voisin de la misère. La veuve avait épousé le clerc de l'étude, qui s'était débarrassé des enfants en les mettant à l'hôpital. Cependant l'aîné ayant appris à bien écrire, son beau-père, pour économiser les frais d'un clerc, le prit dans son étude, et, à sa mort, le jeune homme lui succéda dans son office. Le second, abandonné à lui-même, apprit le métier de tailleur et fit son tour de France pour se perfectionner dans son état; la Providence mit le bonheur sur sa route : en passant dans je ne sais quelle ville, Petit épousa une honnête fille qui fut pour lui une bonne et vaillante femme. Etablis à Orléans, ils y vécurent d'une vie étroite, mais heureux de leur affection mutuelle.

Le ciel ne tarda pas à leur envoyer une de ces bénédictions qu'il réserve à l'indigence : il leur naquit un fils qui devait être leur joie dans le présent et leur honneur dans l'avenir. L'enfant reçut le nom d'Antoine; il passa ses premières années au milieu des exemples de probité et d'amour du travail, et il sut en profiter.

L'orphelin de Mariembourg avait trop souffert pour n'être pas un père affectueux et prévoyant. Il comprenait tout le prix de la science, et le parti qu'on pouvait tirer de l'intelligence vive et précoce du jeune Antoine. Malgré sa pauvreté, l'enfant fut placé au collége d'Orléans et y fit ses humanités avec un brillant succès; puis, il en sortit et se livra avec assiduité et avec succès à l'étude de la chirurgie. Mais c'était à Paris seulement qu'il pouvait se perfectionner dans cet art : le pauvre tailleur s'imposa de nouveaux sacrifices, et Antoine Petit put aller demander à la capitale ces trésors de science qu'elle offre avec tant de prodigalité aux esprits avides de connaître. Bientôt la chirurgie et la médecine n'eurent plus de secrets pour lui, bientôt il fut capable d'enseigner lui-même ce qu'il avait appris avec tant d'ardeur, et la renommée vint à lui, en attendant la fortune.

Alors Petit ambitionna un titre qui, en le rattachant à un corps savant, devait donner à ses leçons plus d'autorité. Mais pour être reçu docteur au Collége de chirurgie ou à la Faculté de médecine, les frais

Digitized by Google

ne s'élevaient pas à moins de deux mille écus. Heureusement le Collége et la Faculté permettaient aux candidats sans fortune, mais doués de grands talents, de ne payer le montant de leur réception que lorsqu'ils en auraient les moyens. Petit profita de cet avantage et fut reçu docteur-régent de la Faculté de médecine en 1746, à l'âge de 28 ans.

Il était à la fois praticien et professeur; comme médecin et comme chirurgien, il passa bientôt pour un des hommes les plus habiles de son temps. Son cabinet de consultation ne désemplissait pas; sa réputation était répandue par toute l'Europe, et plusieurs souverains l'appelèrent pour le consulter sur leurs maladies.

Il fut admis, en 1760, à l'Académie des Sciences; nommé, en 1768, à la chaire d'anatomie au Jardin du Roi, l'amphithéâtre où il enseignait ne pouvait contenir la foule accourue pour entendre ses doctes et brillantes leçons, qui formèrent plusieurs médecins distingués.

En 1776, les fatigues d'un long enseignement et d'une profession laborieuse lui firent sentir le besoin du repos: il quitta sa chaire, où il fut remplacé par Portal, quoiqu'il eût désiré la laisser à son disciple Vicq-d'Azyr. Il se retira alors dans une jolie maison qu'il possédait à Fontenay-aux-Roses.

Mais Petit avait compté sans sa renommée. Chaque jour un nombre considérable de malades allaient à Fontenay pour implorer le secours de sa vieille expérience. Louis XVI le fit venir à Meudon pour donner des soins au dauphin, son fils aîné; et il aurait peut-être prolongé les jours de Mirabeau, s'il n'avait été appelé auprès de lui lorsque déjà il n'y avait plus de ressources.

Dans cette longue carrière, si remplie par l'étude et par la gloire, Petit avait semé quelques écrits qui, sans être d'une grande importance, contribuèrent cependant à augmenter sa réputation. Une édition des *OEuvres de Palfin* (1753); un *mémoire sur un cas d'anévrisme*; un *rapport sur l'inoculation* (1768); un recueil de pièces concernant *les naissances tardives* (1766), et qui sont l'œuvre la plus importante de Petit, présentaient des vues utiles dans un style peu correct, mais pétillant de finesse et d'esprit.

Le dernier de ces ouvrages donna lieu à une dispute dans laquelle il eut d'abord contre Bouvard, un de ses antagonistes, médecin et

Digitized by Google

Orléanais comme lui, le mérite de la modération, sinon de la vérité; ensuite, critiqué avec politesse par Portal, il eut le tort d'employer contre son jeune adversaire et contre Bouvard l'arme de la personnalité et de l'injure. Mais cette tache disparait au milieu des belles actions dont sa vie est remplie.

Comblé de gloire et de fortune, Petit n'oublia pas l'humble boutique où s'étaient passées ses premières années. Bouvard, dans leurs querelles médicales, lui reprochait de ne pas savoir *coudre* ses idées. Cette allusion à la profession de son père ne toucha pas Petit; il était fier de devoir la vie à un homme qui, à défaut de richesse, lui avait procuré la science et enseigné la probité. Après la mort de son père, Petit avait retiré sa mère auprès de lui : il entoura ses derniers jours des soins les plus tendres, et lorsqu'elle mourut, dans un âge très-avancé, sa jolie habitation de Fontenay, où il l'avait perdue, lui devint insupportable. C'est alors qu'il la quitta pour venir se fixer à Olivet, où il mourut, le 21 octobre 1794, à l'âge de soixante-seize ans.

Petit ne pratiquait pas moins les devoirs de la charité que ceux de la piété filiale. Les pauvres étaient ses amis, ses clients les plus choyés. Il avait pour maxime qu'un médecin doit se faire payer largement par les riches, mais qu'il doit aux pauvres des soins gratuits et empressés : il avait pour eux plus de ménagements que pour les têtes couronnées. Un jour il fut mandé, par courrier extraordinaire, auprès de la reine d'Espagne qui était en danger de mort. Petit monte en chaise de poste, arrive à Madrid et se présente à l'Escurial. Mais l'étiquette ne permettait pas aux reines, même malades, de recevoir d'hommes dans leur appartement, en l'absence du roi. Or, le roi était à la chasse et ne revint que deux heures après. Petit, impatienté, remonte en chaise de poste, et revient en France sans avoir vu la royale malade, qui mourut quelques temps après, victime peut-être du cérémonial (1).

Petit fut la Providence des habitants malaisés de Fontenay, et il fit don à cette commune, en la quittant, d'une maison destinée au logement de l'officier de santé.

Petit n'avait pas d'enfants : on a dit qu'il ne s'était pas marié à cause de la mauvaise opinion qu'il avait des femmes; quoi qu'il en

(1) LOTIN.

Digitized by Google

soit, il consacra une partie de son immense fortune à des établissements utiles. Il fonda dans la Faculté de médecine de Paris deux chaires, l'une d'anatomie et l'autre de chirurgie, et désigna lui-même Leclerc pour la première et Corvisart pour la seconde.

Mais c'est surtout à sa ville natale, à la patrie adoptive de son père, qu'il voulut laisser un souvenir de reconnaissance.

Dans la rue de l'Evêché, au-dessus d'une porte de belle apparence, une plaque noire porte ces mots : CONSULTATIONS GRATUITES DE MÉDECINE ET DE JURISPRUDENCE. Là, deux chirurgiens et quatre médecins, deux avocats et un procureur, ayant des appointements fixes, devaient, à certains jours, remplir leur ministère auprès des pauvres de la ville et de la campagne qui en auraient besoin. Petit consacra à cette fondation pieuse près de cent vingt mille livres. Par une clause spéciale, il ordonna, en mémoire de son père, que le concierge de l'édifice consacré aux consultations gratuites serait toujours un pauvre tailleur de la ville d'Orléans. Cette dernière prescription est encore aujourd'hui exactement suivie; mais les consultations de jurisprudence n'ont été données que pendant peu de temps; quant à celles de médecine, les fonds affectés à cette fondation ayant disparu pendant la tourmente révolutionnaire, elles auraient cessé également, si quelques médecins d'Orléans, dignes héritiers de leur généreux confrère, ne continuaient à prodiguer leurs soins gratuits aux indigents de la ville et de la campagne.

Le 22 octobre 1794 (1er brumaire an III), sur la pétition des citoyens Guigneux et Latour, appuyée par la municipalité, l'administration du district décida que pour honorer la science et les vertus d'Antoine Petit, ses restes seraient transportés en grande pompe de la commune d'Olivet, où il était décédé la veille, dans celle d'Orléans, où il avait pris naissance. En effet, son corps, enfermé dans un cercueil de plomb, fut déposé dans la cour de l'établissement fondé par lui, la tête appuyée au mur nord, les pieds vis-à-vis de la porte d'entrée. En 1840, la place où il repose a été entourée d'une balustrade en fer, par les soins de la commission de bienfaisance. Au-dessus de ce monument, on lit une inscription commémorative qui recommande le souvenir d'Antoine Petit à la reconnaissance et à la vénération de ses concitoyens. On voit dans une des salles de l'établissement le

Digitized by Google

buste en marbre de cet illustre médecin. Sa physionomie est pleine de finesse, d'intelligence et de bonté.

J. D.

DU HAMEL DU MONCEAU (HENRI-LOUIS).

Du Hamel du Monceau, inspecteur-général de la marine, membre de l'Académie royale des Sciences, associé des académies et sociétés savantes de Londres, Saint-Pétersbourg, Stockholm, etc., naquit à Paris en 1700.

Sa famille était ancienne et considérée; il descendait de Loth Du Hamel, gentilhomme hollandais, qui vint en France, en 1400, à la suite de Philippe III, dit le Bon, duc de Bourgogne. Depuis cette époque, la famille de Du Hamel est toujours restée dans l'Orléanais.

Du Hamel fit d'abord son droit à Orléans, mais bientôt il manifesta un désir extrême de connaître les productions de la nature et la cause des phénomènes dont ses yeux étaient frappés. Sa carrière était toute tracée; il se voua dès lors à l'étude de la physique et de l'histoire naturelle. Il suivit les cours des Geoffroy, des Lémeri, des Bernard de Jussieu, et se lia d'une intime amitié avec ces savants. Il consacrait au moins douze heures par jour à ses études et conserva cette précieuse habitude dans l'âge le plus avancé. A vingt-huit ans il n'avait encore rien publié.

A cette époque, une maladie funeste se manifesta sur le safran cultivé dans le Gâtinais; l'Académie des Sciences chargea Du Hamel d'en rechercher les causes. Il reconnut que le mal venait d'une plante parasite qui s'attachait aux oignons du safran; il découvrit ainsi la maladie en indiqua les remèdes et en rendit compte à l'Académie, qui, peu de temps après, s'associa tout-à-fait un si habile coopérateur.

Nommé inspecteur-général de la marine, il a rédigé *les Eléments de l'architecture navale; l'Art de la corderie;* un *Traité de la conservation de la santé des équipages de vaisseaux;* un *Traité des pêches maritimes et fluviatiles.* Du Hamel forma à Brest une école de constructeurs qui rendit les plus grands services à la marine.

Il contribua aussi à la publication du plus beau monument qu'aient

Digitized by Google

élevé les sciences au XVIIIe siècle, l'*Histoire des arts et métiers;* il en composa plus de vingt volumes ornés de planches. Parmi les arts, il en est un surtout que Du Hamel affectionnait : c'est l'agriculture. Il avait étudié avec soin la physique végétale, et, à la suite de nombreuses expériences, publia sur ce sujet un grand et intéressant ouvrage : le *Traité de l'exploitation des bois, de leur transport et de leur conservation.* Deux autres volumes remarquables ont été écrits par lui sur la culture des arbres fruitiers.

La culture des terres arables n'avait pas moins attiré son attention. C'était à Denainvilliers, propriété située à trois kilomètres de Pithiviers, qu'il répétait toutes ses expériences. Il avait voulu faire un modèle d'exploitation de cette terre et de celles de Vigny et du Monceau, situées dans le même canton.

Du Hamel cherchait toujours le positif et l'utile; il exposait avec candeur tout ce qu'il avait vu, instruisait le lecteur et se laissait juger. C'est lui qui a reconnu le premier l'analogie du tonnerre avec l'électricité et signalé leur identité dans un rapport qu'il fit sur les effets de la foudre, tombée sur l'église de Pithiviers. M. de Réaumur, auquel il communiqua son mémoire, ayant considéré cette assertion comme attachée à un système, Du Hamel l'effaça de son rapport et se priva ainsi de l'honneur d'une découverte qui, peu d'années après, fut le plus beau titre de gloire du célèbre physicien des Etats-Unis.

Parmi les hommes distingués de son temps Du Hamel occupait un des premiers rangs. Connu, estimé, aimé de tous, il partageait leurs plus utiles travaux. Avec Geoffroy, il faisait des expériences pour reconnaître le mode d'accroissement des os; avec Grosse, il étudiait l'inflence de la nature des terres sur la formation des substances minérales, et notamment de la soude et de la potasse dans les plantes; avec Buffon, il traitait de l'appréciation de la force des bois; avec Malesherbes son plus intime ami, il se livrait à l'essai de toutes les améliorations rurales : ils passaient une partie de leur temps ensemble, à Malesherbes ou à Denainvilliers. Dans cette retraite, Du Hamel s'occupait avec assiduité de météorologie. Il a laissé des observations comparatives très-détaillées, recueillies pendant quarante années pour le climat de Pithiviers.

Du Hamel avait trouvé dans son frère, Du Hamel de Denainvilliers,

Digitized by Google

un bien digne coopérateur; celui-ci restait sans cesse à Denainvilliers, exécutant avec zèle et ponctualité tous les plans que l'autre avait formés. Pour dernier ouvrage, Du Hamel fit paraître son *Traité élémentaire d'agriculture*, et ferma ainsi glorieusement cette série de productions scientifiques, dont l'ensemble peut paraître prodigieux : cinquante volumes, la plupart dans le format in-f° ou in-4°; soixante dissertations insérées dans les *Mémoires de l'Académie royale des Sciences*, voilà des titres que peu d'auteurs peuvent offrir à l'admiration publique.

Le caractère de Du Hamel était bienveillant, mais un peu sévère; il repoussait le charlatanisme; n'ayant jamais rien ambitionné, il avait fait abnégation entière de lui-même. Content de sa fortune, il donnait gratuitement ses manuscrits à son libraire; il voulait avant tout être utile et mériter l'estime des gens de bien.

Du Hamel de Denainvilliers, moins connu, mais également fait pour l'être, par ses qualités et l'étendue de ses lumières, s'occupait journellement des expériences nécessaires aux travaux de son frère l'académicien. Il a naturalisé, dans son parc de Denainvilliers, ainsi que dans ses terres de Vigny et du Monceau, une foule d'arbres et arbustes étrangers qui font encore aujourd'hui l'admiration des savants. La chimie, l'astronomie, l'histoire naturelle, l'agriculture, enfin toutes les parties de la physique, furent les objets constants de ses observations. Malgré ses nombreux travaux, il trouvait encore le temps de s'occuper du bonheur des habitants de la campagne; il était leur juge, leur protecteur, leur ami. Aussi le poète Colardeau, dans une charmante épître qu'il lui adresse, le peint comme le modèle du Sage :

Je monte la colline.... un abri m'est offert
C'est le château d'un sage aux malheureux ouvert;
Du Hamel, c'est le tien : je suis tes avenues
Ebranlées par le poids de leurs têtes chenues,
Tes ormes, sous le choc de deux vents opposés,
Embarrassent mes pas de leurs rameaux brisés.

Cette épître à Du Hamel est le chef-d'œuvre de notre Colardeau. Voyez comme il a su poétiser la science dans ces vers, où, sans employer un mot technique, il a rendu les phénomènes de la nature accessibles aux esprits les moins sérieux :

Digitized by Google

Si jadis tes aïeux parèrent ta maison
Des bizarres beautés d'un gothique écusson;
Dans tes jardins, partout je vois que ton génie
L'orna plus sagement des travaux d'Uranie.
Ici, sur un pivot, vers le Nord entraîné,
L'aimant cherche à mes yeux son point déterminé.
Là, de l'antique Hermès le minéral fluide
S'élève au gré de l'air plus sec ou plus humide.
Ici, par la liqueur un tube coloré
De la température indique le degré.
Là, du haut de tes toits, incliné vers la terre,
Un long fil électrique écarte le tonnerre;
Ici, la cucurbite, à l'aide du fourneau,
De légères vapeurs mouille son chapiteau.
Le règne végétal, analysé par elle,
Offre à l'œil curieux tous les sucs qu'il recèle,
Et plus loin je vois l'ombre, errante sur un mur,
Faire marcher le temps d'un pas égal et sûr.

En 1831, lorsque le Congrès scientifique se réunit à Orléans, MM. Du Hamel de Fougeroux, arrière-petits-neveux des deux hommes illustres que nous venons de citer dans notre biographie, offrirent au musée de la ville d'Orléans le buste de Du Hamel du Monceau.

C'est aussi à l'obligeance de M. de Fougeroux, membre du Conseil général du Loiret, que nous devons la communication de cette notice, que sa modestie seule l'a empêché de signer.

C. B.

CHANGEUX (Pierre-Jacques).

Ce savant philosophe naquit à Orléans, le 26 janvier 1740, de P. Changeux, président de l'administration du sel, et de Charlotte Boucher de Molandon. Après de brillantes études au collége des Jésuites de La Flèche, il alla à Paris. Un penchant irrésistible le portait vers la philosophie spéculative et vers les sciences; quatre années d'un travail assidu, dans une sévère retraite, fécondèrent cette vive et précoce intelligence. Invité à traiter pour l'*Encyclopédie* l'article *Réalité*, ses méditations sur ce sujet se formulèrent en un principe fondamental : « Dans la constitution présente de l'homme, « les extrêmes se touchent sans se confondre, et la réalité ne se

Digitized by Google

« trouve que dans le milieu entre ces deux extrêmes. » Le développement de ce principe et son application successive à toutes les branches des connaissances humaines donna naissance au *Traité des extrêmes* (1767), deux volumes in-12.

La profondeur des recherches, la nouveauté des aperçus, valurent au jeune auteur les éloges de d'Alembert, de Condorcet, de Condillac. Buffon lui écrivait : « J'ai lu, Monsieur, votre bel ouvrage avec une « vive satisfaction, et j'en verrai l'auteur avec encore plus de « plaisir. » En 1776, l'*Encyclopédie* consacrait quatre pages in-f° à l'analyse du *savant ouvrage de M. Changeux.* (V. *Extrême.)*

Il publia, en 1773, la *Bibliothèque grammaticale,* ou *Nouveaux Mémoires sur la parole et l'écriture;* on y trouve aussi des aperçus profonds, des idées neuves, mais parfois un peu d'obscurité.

Les sciences exactes et naturelles ne plaisaient pas moins à Changeux que les travaux métaphysiques. On lui doit d'intéressants mémoires sur les *phénomènes barométriques,* sur ceux de la *chaleur*, sur l'*étiolement des plantes,* &c., &c., et d'ingénieux instruments de physique, parmi lesquels on remarque le *baromètrographe,* destiné à noter, par des traces sensibles, les variations barométriques et les moments précis où elles se manifestent; Louis XVI en agréa l'hommage et le plaça dans son cabinet de travail.

Changeux avait fait des poésies, et notamment des fables; si l'on en juge par de nombreux témoignages contemporains et par quelques fragments échappés à la perte regrettable de ses manuscrits, ses fables, qu'assaisonnait toujours un grain de philosophie, « étaient « charmantes, remplies de grâce et de naïveté, et elles rappelaient « le souvenir de Lafontaine (1). »

La vie de Changeux fut toujours simple et studieuse, son caractère était modeste et désintéressé. Il refusa constamment de se présenter aux suffrages de l'Académie des Sciences: « Mieux vaut savoir que paraître, » disait-il souvent. — Effrayé des excès de la révolution, il se retira dans un domaine de famille qu'il possédait près d'Orléans; il y consacra ses dernières années à l'étude et à l'amitié, et s'y éteignit paisiblement au milieu des siens, le 3 octobre 1800, à l'âge de soixante ans.

J. D.

(1) Lettre du comte de Milly à M. Changeux, le 14 juillet 1784.

Digitized by Google

DESCHAMPS (Joseph-François-Louis).

Une des particularités les plus curieuses de la vie de Deschamps est qu'il se destinait d'abord à la prêtrise, et que ce fut d'après les conseils d'un ecclésiastique qu'il quitta les ordres pour choisir la carrière médicale. Arrivé à Paris à l'âge de dix-neuf ans, il suivit d'abord les visites de Moreau, et fut admis, en 1764, à l'école pratique, où il remporta les premiers prix fondés par Houstet. Un an après, il obtint au concours la place de *gagnant-maîtrise*, ou chirurgien principal de la Charité. Au bout de six années de pratique, il fut reçu membre du collége de Chirurgie, et quoique son service lui prît beaucoup de temps, il n'en traduisait pas moins, pour se délasser, les mémoires et les lettres qu'il recevait de l'étranger pour les communiquer à ses collègues.

Aussi modeste que laborieux, il vivait très-retiré, et ne songeait pas plus à sa réputation qu'à sa fortune. Il accordait gratuitement ses soins aux pauvres, et ennoblissait la science par la charité. Il ne tarda pas à jouir d'une grande renommée, et fut nommé successivement chirurgien consultant de Napoléon et chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, où, pendant vingt-trois ans, il avait rempli la seconde place avec honneur et distinction.

En 1796, Deschamps publia son *Traité de la taille*. Il s'était acquis une grande réputation pour la manière dont il pratiquait cette opération, et il était impossible de se trouver mieux placé pour un ouvrage de ce genre, puisqu'on pouvait considérer l'hôpital de la Charité comme une école de perfectionnement pour cette opération. Cet ouvrage est ce qui a été écrit de plus instructif et de plus complet sur la lithotomie. A la fin du quatrième volume, il a ajouté un recueil d'observations sur la ligature des grosses artères des extrémités, et spécialement sur celle de l'artère poplitée, que Deschamps pratiqua le second en France, d'après la méthode de Hunter.

Il démontra qu'on peut lier certaines artères au-dessus d'un anévrisme, et les laisser s'oblitérer sans danger et sans craindre la récidive. Il avait publié ses observations à ce sujet en 1795, dans le *Journal de médecine de Fourcroy*. Deschamps fut successivement nommé membre de l'Académie des Sciences et de l'Ins-

Digitized by Google

titut, où il remplaça Sabatier. Il obtint enfin la croix d'honneur, distinction trop tardive qui le consola peu de ne point avoir obtenu le cordon noir, qu'il avait si vivement sollicité avant la révolution. Deschamps était affaibli par l'âge; on lui adjoignit Boyer. On ne pouvait faire un choix plus heureux: Boyer eut pour Deschamps ces soins délicats, ces ménagements qui contribuèrent sans doute à adoucir les chagrins domestiques dont les derniers moments du savant praticien furent abreuvés.

Il était né à Chartres en 1740; il mourut très-pauvre, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Son fils, docteur de la Faculté de médecine de Paris, s'est fait une grande réputation par la publication et la traduction d'ouvrages très-intéressants.

CH.-F. L.

LENOIR (ETIENNE).

Si la science a rendu, depuis un siècle, d'immenses services à l'industrie, par l'application de ses procédés ingénieux et de ses forces intelligentes, en revanche, l'industrie lui vient chaque jour en aide, soit qu'elle perfectionne avec un art admirable les instruments de chirurgie, soit qu'elle réalise une précision idéale dans les appareils de physique ou de mathématiques.

Etienne Lenoir est un de ces grands ouvriers que l'Europe savante honore aujourd'hui à l'égal des plus profonds théoriciens. Il naquit en 1744, dans la petite ville de Mer (département de Loir-et-Cher). On n'a guère de détails sur sa jeunesse et ses études; il est même vraisemblable qu'il n'arriva qu'assez tard à la renommée dans un art où l'inspiration n'est pour rien, et dont tout le mérite consiste dans une longue expérience, mûrie par de continuelles études. Chez Lenoir la main devint aussi habile que la tête était savante, et il parvint à un tel degré de précision qu'il fut chargé d'exécuter le *cercle de réflexion*, inventé par Borda, en 1772, pour la détermination des longitudes en mer.

La perfection qui distinguait cet ouvrage lui mérita un brevet de Louis XVI et le titre d'ingénieur du roi. La construction du *cercle astronomique répétiteur* fixa sur lui l'attention du gouvernement; on

Digitized by Google

le chargea d'établir les instruments qui furent donnés à M. de Lapeyrouse, pour son voyage autour du monde; c'est à lui aussi que s'adressèrent les savants qui prirent part à la célèbre expédition d'Egypte.

Les instruments qui ont servi à Delambre pour mesurer un arc du méridien terrestre ont été confectionnés par M. Lenoir, d'après un ordre exprès du gouvernement. Voici comment une biographie étrangère parle de cette opération et de ses résultats : « On « sait que la longueur de cet arc a servi de base à la détermination « du mètre, et que c'est à M. Lenoir que l'on doit l'exécution, « non-seulement du mètre-étalon en platine qui est déposé aux « archives, dans l'armoire à trois clefs, mais encore de tous les « mètres-étalons qui furent commandés par le gouvernement, lors « de l'établissement du nouveau système des poids et mesures. »

La *Bibliothèque Britannique* a consacré un article à la description du *comparateur*, que M. Lenoir exécuta pour M. Pictet, et qui a servi à déterminer avec précision le rapport exact entre les mesures anglaises et les nôtres.

Le premier fanal à miroir parabolique, placé sur la tour de Cordouan, près de Bordeaux, a été construit dans l'atelier de cet habile artiste. Depuis cette époque, il s'est appliqué à perfectionner les fanaux, et ses recherches à cet égard ont eu le plus heureux résultat. Il a découvert que plus on diminue le diamètre de la mèche placée au foyer d'une parabole, et plus la lumière devient intense.

Des commissaires de l'Institut ont constaté cette importante découverte, résultat infiniment précieux, puisqu'il augmente les produits en diminuant les dépenses.

On ne sera pas étonné, après de pareils travaux, que M. Lenoir se soit fait remarquer à toutes les expositions des produits de l'industrie française où il a concouru. Il obtint successivement quatre médailles d'or, et le gouvernement de la Restauration, sur le rapport d'une commission spéciale, lui décerna la décoration de la Légion-d'Honneur

M. Lenoir est mort récemment à Paris, dans un âge fort avancé.

C. B.

Digitized by Google

CHARPENTIER (François-Philippe).

Les machines de cet artiste ont un caractère d'originalité et décèlent un génie inventeur. C'est ainsi que les travaux de Charpentier sont jugés dans un rapport inséré au *Moniteur* du 29 août 1811.

En effet, pendant sa laborieuse carrière, qui se prolongea jusqu'à l'âge de 83 ans, Charpentier imagina une foule de procédés nouveaux, de machines ingénieuses, dont les arts et les manufactures se sont depuis emparés.

Il était né à Blois, le 3 octobre 1734; son père, pauvre relieur, ne pouvant continuer les sacrifices qu'il fit d'abord pour l'éducation de son fils, celui-ci, obligé de quitter des études commencées avec succès, fut placé à Paris chez un graveur en taille-douce. L'élève fut bientôt plus habile que le maître. Mais il était porté par un penchant irrésistible vers l'étude de la mécanique : il découvrit un procédé pour la gravure au lavis et en couleur, qui lui valut un logement au Louvre et le titre de mécanicien du roi. Il imagina d'employer le miroir ardent pour fondre les métaux sans le secours du feu; puis il inventa un nouveau système de pompes à incendie, une *machine à forer les métaux,* et une autre propre à graver les dessins pour les fabricants de dentelles.

Il perfectionna les fanaux des phares. Sous le Directoire, il exécuta un instrument pour percer six canons de fusil en même temps et une machine à scier six planches à la fois. Cette invention lui fut payée 24,000 fr. et lui valut le titre de directeur de l'*atelier de perfectionnement.*

On cite encore de lui la main artificielle qu'il fit pour La Reynière, une presse *à contre-épreuve* des lettres, pour Jefferson, un instrument pour s'arracher les dents, etc. Il serait impossible de dresser le catalogue complet de toutes les inventions utiles et ingénieuses qui sortirent de la tête féconde de Charpentier; et cependant cet artiste mourut pauvre, chez sa fille aînée, qui avait recueilli sa vieillesse.

C'est que Charpentier, simple et désintéressé, ne savait pas exploiter ses découvertes. Ainsi, il refusa la direction des travaux pour

Digitized by Google

l'établissement des fanaux et la pension qui lui était assignée à cette occasion et n'accepta qu'une somme de mille écus. Il fut sourd aux offres avantageuses de l'Angleterre et de la Russie qui voulaient attirer cet éminent artiste. Il lui arriva plusieurs fois de donner une de ses inventions à quelque ami dans l'embarras, en lui permettant d'y attacher son nom. Il fut même, et plusieurs fois, la dupe d'intrigants qui savaient s'attribuer tout l'honneur et tous les avantages de ses découvertes.

J. D.

CHARLES (Jacques-Alexandre-César).

Le 16 juillet 1828, M. le baron Fourier, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, prononça l'éloge historique de ce savant physicien, qui a tant contribué aux progrès des expériences aérostatiques. Cet éloge, que nous allons reproduire en substance, est la meilleure biographie qui ait été faite de Charles, et nous aurons du moins, sur les autres dictionnaires historiques, cet avantage d'avoir indiqué la source où, tous, aussi bien que nous, ont puisé cette intéressante notice.

Charles est né à Beaugency, le 12 novembre 1746. Il quitta de bonne heure sa ville natale pour se rendre à Paris, où il obtint dans les finances un modeste emploi. Rien n'annonçait qu'il dût être un jour un des plus habiles physiciens de l'Europe.

Le nom de Franklin retentissait alors dans les deux mondes. Nouveau Prométhée, il venait de ravir en même temps la foudre au ciel et le sceptre aux tyrans (1). La découverte du paratonnerre avait beaucoup contribué à porter les esprits vers l'étude des phénomènes naturels. Charles se consacra sans réserve à la physique expérimentale; il y apportait une dextérité incomparable, et le succès l'enhardit à donner des démonstrations publiques.

Le nombre de ses auditeurs s'accrut rapidement : il les attirait par une élocution facile et brillante, il les retenait par l'étendue et la variété de l'instruction. Il ne se bornait pas à des effets médiocres, mais s'efforçait d'exciter l'attention par la grandeur et l'intensité des

(1) *Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.*

Digitized by Google

résultats. Dans ses expériences microscopiques, il produisait un grossissement énorme; s'il observait la chaleur rayonnante, il en montrait les effets à de très-grandes distances; dans ses leçons sur l'électricité, il foudroyait un animal.

Dès qu'un orage s'annonçait, on voyait Charles diriger vers le ciel son appareil électrique; il faisait descendre, du sein des nuages, des milliers d'étincelles formidables, de plus de douze pieds de longueur, et qui éclataient avec un bruit pareil à celui des armes à feu.

Les leçons publiques de Charles étaient données dans le plus beau cabinet de physique de l'Europe. On remarquait, dans ces assemblées brillantes, un grand nombre d'étrangers, de femmes célèbres, des savants illustres, parmi lesquels on cite Volta et Franklin. Ce dernier fut souvent frappé de l'extrême habileté du professeur. « La nature, « disait-il, ne lui refuse rien; il semble qu'elle lui obéisse. »

Cet enseignement de la physique acquérait chaque jour dans la capitale un nouveau degré d'intérêt, lorsqu'une découverte éclatante et inattendue vint frapper les esprits.

On apprit que les frères Mongolfier avaient construit, à Annonay, une enveloppe légère, de forme sphérique, de cent dix pieds de circonférence, qui, étant gonflée par le feu, s'était élevée dans l'air avec une force de cinq cents livres, était ensuite parvenue à la hauteur de mille toises, et avait parcouru, en dix minutes, une distance horizontale de douze cents toises. Un cri de surprise et d'admiration s'éleva dans toute l'Europe. On commença à concevoir les espérances les plus extraordinaires; il semblait que l'époque était arrivée où le génie de l'homme allait enfin entrer en possession des régions de l'atmosphère.

L'inventeur des aérostats, Joseph Mongolfier, avait gonflé son ballon avec de l'air dilaté par la chaleur; mais cet air échauffé n'étant que deux fois plus léger que l'air atmosphérique, il fallait, suivant ce procédé, donner à l'aérostat de très grandes dimensions, outre que la proximité du foyer exposait incessamment l'appareil au plus grand danger. Charles appliqua aux mongolfières un perfectionnement qui lui fait partager, avec les inventeurs, la gloire de cette découverte. Il entreprit d'appliquer aux étoffes de taffetas un enduit imperméable et de gonfler l'appareil à l'aide du gaz hydrogène, qui est quatorze fois plus léger que l'air atmosphérique.

Digitized by Google

Cette expérience mémorable eut lieu au Champ-de-Mars le 2 août 1783. Elle eut un plein succès. L'aérostat parvint, en deux minutes, à cinq cents toises de hauteur : il se perdit d'abord dans un nuage, reparut ensuite, et continua de s'élever, malgré une forte pluie. Il descendit, peu de temps après, à la distance de cinq lieues.

Charles entreprit bientôt, avec M. Robert, une ascension plus hardie. Louis XVI, informé de ce projet, et cédant à une vive inquiétude, avait d'abord exigé que le lieutenant de police s'opposât à cette ascension. La défense fut éludée, et lorsqu'on apprit ensuite le succès de cette entreprise hardie, le roi accorda à l'audacieux aéronaute une pension sur sa cassette.

En 1785, il obtint un fauteuil à l'Académie des Sciences et un logement au Louvre.

Comme tous les novateurs, Charles fut en butte aux traits de l'envie; on l'accusa d'avoir voulu enlever à l'inventeur des mongolfières le mérite de sa découverte; on s'efforça de montrer le procédé de l'air inflammable comme inutile et même dangereux, et l'un des hommes les plus doux et les plus inoffensifs fut long-temps exposé à des contradictions pénibles, et perdit le repos, si nécessaire aux études philosophiques.

En ce temps-là, il y avait à Paris un demi-savant, qui préludait, par de ridicules attaques contre les ouvrages de Newton, à ses odieuses doctrines politiques. Les paradoxes de son imagination confuse semblaient déjà attester le désordre de son esprit. Il se présenta un jour dans le cabinet de Charles pour l'entretenir de ses prétendues découvertes. Le savant professeur n'était pas de son avis; une discussion assez vive s'engagea, et l'interlocuteur, à bout de bonnes raisons, tira son épée. Charles n'était pas armé, mais, dans la force de l'âge, et excité par l'imminence du péril, il saisit rapidement son adversaire, le terrassa et brisa son épée sous ses pieds. Il paraîtrait même que Charles infligea au malencontreux visiteur une correction que M. Fourier n'a pu qualifier en propres termes dans son éloge académique.

Le personnage si mal mené devait prendre un jour une part affreuse à nos discordes civiles ; c'était Marat ! Qu'on juge des craintes de Charles et surtout de ses amis, lorsque, peu d'années après, les malheurs publics rendirent son adversaire si redoutable ! Heu-

Digitized by Google

reusement que son injure était de celles dont on n'ose pas tirer vengeance.

Il ne fut cependant pas hors de danger pendant la tourmente révolutionnaire. Il avait obtenu de la munificence royale un logement au Louvre; son cabinet de physique occupait une partie de la galerie d'Apollon. Lorsque le château des Tuileries fut envahi, le 10 août 1792, les séditieux pénétrèrent dans ces appartements : Charles, environné tout-à-coup d'une multitude furieuse, se nomma, rappela ses ascensions aérostatiques, qui avaient eu tant de témoins; il montra, au plafond, la nacelle dont il s'était servi, et peut-être dut-il son salut à l'impression singulière que causa ce souvenir.

Sitôt que les temps redevinrent meilleurs, Charles reprit avec succès le cours de ses expériences. Il étudia surtout la dilatation des gaz et publia d'intéressants mémoires sur ce sujet. On lui doit aussi l'invention du *mégascope* et de plusieurs ingénieux instruments de physique et d'optique.

Il entra un des premiers dans la nouvelle Académie des Sciences, lors de la création de l'Institut, et devint, par la suite, bibliothécaire de cette société. Il était toujours désigné pour coopérer aux travaux communs à l'Académie des Sciences et à celle des Beaux-Arts. Il professait, en outre, la physique au Conservatoire des Arts-et-Métiers. Son cabinet était un des plus beaux de l'Europe. Le gouvernement en fit l'acquisition, mais lui en laissa la jouissance jusqu'à la fin de ses jours.

Charles avait ressenti depuis plusieurs années les attaques de la pierre : le mal fit des progrès rapides et dépassa bientôt toutes les ressources de l'art. Il endura avec la résignation du sage une opération qui était presque sans espoir. Il mourut trois jours après, le 7 avril 1823 (1).

La petite ville de Beaugency, fière à juste titre d'avoir donné le jour à ce savant physicien, a placé son buste dans une des salles de son Hôtel-de-Ville.

C. BRAINNE.

(1) Le frère de Charles était curé de la paroisse de Saint-Paterne d'Orléans. *(Note communiquée par M. Lorin de Chaffin, maire de Beaugency, parent de Charles).*

Digitized by Google

DOUBLET (François).

Le goût des Chartrains pour les arts libéraux ne date pas seulement d'aujourd'hui; un de nos vieux historiens a pu dire de Chartres: « *Artium liberalium studiis habetur famosissima.* » Historiens, poëtes, littérateurs, avocats, &c., ont concouru à former cette grande renommée; de son côté, la science médicale en revendique une bonne part. Dans un espace de quarante années (de 1711 à 1751), nous comptons quatre illustrations dans la médecine; parmi elles, deux docteurs-régents de l'ancienne Faculté de médecine de Paris, deux membres de l'Académie des Sciences, deux professeurs de médecine légale (1); Bouvard, Deschamps, Mahon, vinrent les premiers; Doublet, le plus jeune de ses compatriotes, ne tarda pas à les rejoindre: il marcha vite; sa carrière fut courte, mais bien remplie. Moins heureux qu'eux, il mourait quand sa vie commençait à peine, quand l'avenir le plus brillant s'ouvrait devant lui.

François Doublet est né à Chartres, sur l'ancienne paroisse de Saint-Martin, le 30 juillet 1751. Son père était procureur au bailliage. Il commença ses études dans sa ville natale. Les récits des histoires de voyage le séduisirent; il rêva le bonheur et la fortune au-delà des mers: sa jeune tête se remplit d'idées aussi ambitieuses qu'extravagantes. Lié d'une étroite amitié avec l'un de ses camarades, les conseils de celui-ci l'entraînèrent : Doublet quitta la maison paternelle. Le jour de son départ, de grand matin, il alla trouver son père pour lui annoncer une absence de quelques jours. Son hésitation, son embarras, son émotion, surtout, allaient le trahir; il se jetta dans ses bras et s'enfuit sans proférer un mot. Il aimait trop son père pour le soumettre à une semblable épreuve: il partit n'osant lui dire adieu.

Doublet parcourut la Hollande, où il eut à courir mille dangers. L'étude qu'il fit de ce pays décida de sa vocation pour la médecine. La Hollande a droit d'être fière d'avoir produit Van-Helmont, Driessen, Deiman, Vander-Linden et surtout Boërhaave, l'un des médecins les plus célèbres du XVIIIe siècle.

(1) Gendron se distingua aussi comme professeur à la Faculté de médecine de Montpellier. Il était né à Voves, arrondissement de Chartres.

Digitized by Google

Doublet ne tarda pas à abjurer ses erreurs de jeunesse; il revint dans sa patrie consoler son vieux père. Il reprit le cours de ses études à Chartres, où il fit sa philosophie sous l'abbé Journais, de 1767 à 1768. Le 7 du mois d'octobre de cette année, il partit pour Paris et entra au collége Louis-le-Grand. Docile aux volontés paternelles, il fit son droit et fut reçu licencié le 13 juillet 1772. Corvisart avait ainsi commencé. Doublet, entraîné par sa vocation, prit ses inscriptions à la Faculté de médecine de Paris. Alors seulement il fit preuve d'une aptitude toute particulière pour ce nouveau genre de travail. Il ne se contentait pas de suivre assidûment les leçons de ses professeurs; il ajoutait aux idées qu'il avait retenues, les approfondissait en les développant. La clarté de son style, la précision sans stérilité de ses pensées, firent remarquer en lui le tact profond du praticien. Ses *cahiers* furent regardés comme de véritables *traités*. Au bout de trois ans d'exercice il fut nommé médecin de l'*Hôpital de charité de Saint-Sulpice* (hospice de Mme Necker).

En 1786, Doublet fut nommé *associé ordinaire de la Société Royale de médecine*, qui ne comptait que trente membres. Au mois de mai 1787, il fut choisi, avec M. Delaporte, pour aller à Lorient étudier une maladie épidémique qui régnait dans les prisons de cette ville: ils s'acquittèrent avec honneur de cette mission périlleuse. En 1791, ses *Recherches sur la fièvre puerpérale* furent publiées *par ordre du roi*. Nommé *sous-inspecteur des hôpitaux civils du royaume*, il justifia ce choix par la publication de *mémoires* importants sur cette partie de l'administration. Il rédigeait aussi des *feuilles d'observations* pour le département des hôpitaux civils, auquel il était attaché depuis 1785; elles étaient insérées au *Journal de médecine* et distribuées à la fin de l'année *par ordre* du gouvernement.

En 1790, l'Assemblée nationale s'occupait d'une loi sur le régime sanitaire des prisons. Doublet adressa au président du comité de l'Assemblée un *Mémoire sur la nécessité d'établir une réforme dans les prisons et sur les moyens de l'opérer*. Ce mémoire éclaira l'Assemblée constituante et fit sensation dans le public.

Le 30 août 1791, Doublet présenta, comme rapporteur, à la Société de médecine, un *Etat de situation des prisons de Paris et des moyens de les rendre salubres*. Appelé, en 1794, à faire partie des pro-

Digitized by Google

fesseurs élus pour former l'École de médecine de Paris, il fut chargé d'y enseigner la pathologie interne: ses deux dernières leçons traitaient de la mort. Doublet s'y éleva aux plus hautes considérations; sa philosophie rehaussa l'éclat de ses paroles; elles attiraient une foule empressée de l'entendre: c'était le chant du cygne. L'homme qui n'envisageait naguère la mort qu'avec dédain devait en être l'une des premières victimes! En descendant de sa chaire, Doublet se mit au lit. Au bout du onzième jour de sa maladie, il succomba. Une fièvre ataxique cérébrale l'enleva aux sciences et à l'humanité, le 5 juin 1795, à une heure du soir; il était à peine âgé de 44 ans.

La Convention ayant ordonné la distribution d'une somme de 244,000 fr., à titre de récompense nationale, à cent dix-huit hommes de lettres, artistes ou savants, Mme Doublet y fut comprise pour une somme de 3,000 fr., en reconnaissance des travaux de son mari.

On connait de Doublet les ouvrages suivants:

1° *Mémoires sur les symptômes et les traitements des maladies des enfants nouveau-nés*, Paris, in-12, 1791;

2° *Observations faites dans le département des hôpitaux civils*, 4 vol. in-8°, Paris, 1785, 86, 87 et 88;

3° *Remarques sur la fièvre puerpérale*, in-12, 1783. — *Nouvelles recherches publiées par ordre du roi*, in-12, 1791;

4° *Mémoire sur la nécessité d'établir une réforme dans les prisons, et sur les moyens de l'opérer, suivi de la conclusion d'un rapport sur l'état des prisons de Paris, lue à la séance publique de la Société Royale de médecine, le 28 août 1791*, in-8°;

5° En commun, avec M. Colombier, deux recueils de *Mémoires sur les épidémies de la généralité de Paris*, et une *Bonne Instruction sur la manière de gouverner les insensés et de travailler à leur guérison dans les asiles qui leur sont destinés*;

6° Dans l'*Encyclopédie méthodique*, les articles: *Air météorologique*, — *Armées (maladie des)*, — *Caractère du médecin*, — *Clinique*, — *Conseil*, — *Consultation*, — *Enfants (maladie des)*, — *Expérience* (1).

(1) Doublet s'était occupé d'une *Histoire de la Médecine, depuis Hyppocrate jusqu'à nos jours*. Plus d'une fois, il emprunta la main de son frère (mon vénérable père) et du docteur Mongenot, son fils adoptif, pour écrire sous sa dictée. Cet ouvrage, qui

Digitized by Google

Le portrait de Doublet, dessiné par Cochin, en 1787, a été gravé par B. Roger, en 1809. — Au bas d'un autre portrait que nous possédons, Collin-Harleville écrivit ces vers :

A son aspect, déjà l'on renaît à demi;
Son visage riant console, persuade,
Il guérit, en un mot, et son heureux malade
A son tour le visite et reste son ami.

DOUBLET DE BOISTHIBAULT,
(neveu du docteur Doublet).

DE MOROGUES (LE BARON).

La famille de Morogues est une des plus anciennes, non-seulement de l'Orléanais, mais de toute la France, et à ce titre, nous avons réservé à M. Bigot de Morogues une place honorable dans la série des familles illustres de cette province. Aujourd'hui nous détacherons de cette galerie de glorieux ancêtres un portrait que la science revendique à l'histoire, et dans le noble pair de France nous verrons de préférence l'agronome distingué, le savant économiste.

Pierre-Marie-Sébastien Bigot, baron de Morogues, naquit à Orléans le 5 avril 1776. Il descendait d'une noble maison de Normandie, dont une branche avait passé en Angleterre avec Guillaume-le-Conquérant. Au commencement du XVe siècle la branche directe vint de Normandie s'établir dans le Berri, où elle acheta la vicomté de Morogues. Un cadet de cette maison, M. Bigot de Lamotte, devint conseiller d'État et intendant général de la marine : c'est sous sa direction que furent établis les ports de Brest et de Lorient.

Son fils, le vicomte de Morogues, lieutenant-général des armées navales, et connu des marins sous le nom de l'*Intrépide major*, se retira, après une brillante carrière, dans les environs d'Orléans, et

devait assigner à Doublet une place distinguée dans la littérature médicale, était presque terminé quand il mourut. Une main infidèle s'en empara, et toutes les recherches faites pour le retrouver furent infructueuses.

Digitized by Google

composa plusieurs ouvrages estimés sur la tactique et les constructions navales.

Le jeune Sébastien de Morogues, selon l'exemple de ses ancêtres et le vœu de sa famille, se destina d'abord à la marine et entra à l'Ecole militaire de Vannes. La révolution le força d'en sortir, et, en 1794, il entra à l'Ecole des Mines de Paris : il y étudia les sciences naturelles sous Vauquelin et Haüy, et les préoccupations de la science le détournèrent de la vie politique. Alors que la France était le théâtre de discordes sanglantes, le jeune savant parcourait en touriste, le bâton à la main, les rochers de la Bretagne et les montagnes de la Suisse. Il revint dans sa patrie en même temps que la paix et la gloire, ramenées en triomphe par Bonaparte.

Après avoir traversé, le sourire sur les lèvres, les fêtes splendides du Directoire, il vint se retremper dans la vie de famille et habita pendant quelque temps les bords enchanteurs du Loiret. Son mariage avec Mlle de Montaudoin le rendit propriétaire du beau domaine de *la Source*.

Il dirigea alors l'activité de son esprit vers l'étude de l'agriculture, non pas en théoricien novateur, mais en praticien habile, et dans ce désert de la Sologne il parvint à créer une délicieuse oasis. Le val de Loire, qui s'écartait à peine des rives du fleuve, s'étendit vers ces bruyères incultes, habitées par des populations pauvres et maladives, et bientôt le pays changea d'aspect. En vain la routine essaya d'entraver ces utiles réformes : les paysans des hameaux voisins saluèrent bientôt le fermier gentilhomme comme leur bienfaiteur.

L'agriculture n'était pas seulement pour M. de Morogues la science pratique et toute domestique qui se renferme dans l'intérieur d'une exploitation ; il voulut recueillir et coordonner toutes ses expériences et publia son *Essai sur les moyens d'améliorer l'agriculture en France, particulièrement dans les provinces les moins riches, et notamment en Sologne.*

Cet ouvrage fit une sensation profonde; il venait à une époque où les esprits fatigués de la guerre, comme ils le sont aujourd'hui de la politique, tournaient toutes leurs espérances vers l'agriculture. M. de Morogues comprit quelle importance auraient à l'avenir les

Digitized by Google

questions d'économie rurale, et il se voua à l'étude et à la propagation de la science agronomique. L'instruction populaire lui parut le plus sûr moyen d'y parvenir ; il mit tout en œuvre pour répandre à Orléans et dans le département les écoles primaires et l'enseignement mutuel. Ce zèle pour le progrès des idées, alors que le gouvernement était loin de voir avec faveur de pareilles entreprises, le firent passer, aux yeux du pouvoir, pour un *libéral*.

Le sort des classes industrielles excita aussi sa sollicitude : il chercha à résoudre le problème éternel du paupérisme, cette plaie des sociétés modernes. Eclectique par excellence, M. de Morogues cherchait à concilier l'ordre avec le progrès; il réclamait l'extension de la petite culture, sans pour cela condamner les grands centres d'industrie : le bien-être matériel du peuple ne lui paraissait pas incompatible avec les progrès du luxe. La base large et solide sur laquelle il faisait reposer l'édifice social, c'était l'alliance sincère de la science humanitaire avec les principes religieux. Il développa ce système dans la *Politique religieuse philosophique* (1827) et dans la *Politique basée sur la morale* (1834).

Une révolution s'était accomplie dans l'intervalle de la publication de ces deux ouvrages sans que les convictions de l'auteur eussent varié. Partisan du système parlementaire, M. de Morogues travailla à affermir en France le gouvernement représentatif, qu'il jugeait le plus capable de réaliser les améliorations sociales.

Le gouvernement, de son côté, désireux de reconstituer l'élément aristocratique, pour servir de contre-poids aux novateurs impatients, appela M. de Morogues à ses conseils, moins en considération de sa naissance qu'en raison de son mérite personnel. S'étant tenu à l'écart pendant la curée de juillet, il fut de ceux que le pouvoir alla chercher dans leur retraite. Il fut créé chevalier de l'ordre de la Légion-d'Honneur, en 1835, et nommé pair de France peu de temps après. Son nom figurait alors parmi les plus illustres de la science et de la politique; il était correspondant de l'Institut, et il n'y avait guère de société savante en France, et même en Europe, dont il ne fût l'associé.

M. de Morogues n'était pas de ceux qui s'endorment dans un fauteuil académique; travailleur infatigable, il commença la publication du *Cours complet d'Agriculture*, édité, de 1837 à 1841, par les frères

Digitized by Google

Pourrat. Il y développa d'ingénieuses théories, et, malgré la disposition alphabétique, peu favorable à l'exposition d'un système, il parvint, à force de méthode, à réunir en un corps de doctrine toutes ses vues agricoles et économiques. Les articles *Accaparement*, *Blé*, *Culture*, *Douanes*, *Économie politique*, *Impôt*, *Production*, *Richesse*, *Sel* et *Sucre*, sont dus au laborieux rédacteur en chef qui, loin de tenir négligemment la plume comme un sceptre littéraire, travaillait au contraire avec une activité telle qu'en moins de quatre ans on vit paraître dix-sept volumes de cette colossale publication.

Nous regrettons de ne pouvoir exposer ici le système économique de M. de Morogues. Les questions qu'il traite empruntent à de récentes utopies un grand intérêt d'actualité. A le voir répondre d'avance, par d'écrasantes objections, aux organisateurs du travail, et réclamer, pour l'agriculture et la petite propriété, cette place au soleil que le gouvernement actuel promet de leur accorder, on croirait vraiment entendre la voix d'un prophète. « Le temps est venu enfin où la parole du sage se fait *chair* et gouverne à son tour la France. »

Dans la politique comme dans la science, M. de Morogues, par une sorte d'intuition, devança l'opinion publique et pressentit les orages de l'avenir. Il fut un des premiers à réclamer la réforme électorale et se rangea, au palais du Luxembourg, dans les rangs de l'opposition dynastique. Nous ne le suivrons point dans cette carrière nouvelle, dont la mort l'empêcha de voir l'issue, et nous aimons à croire que le noble pair eût été, comme tant d'autres, désespéré du triomphe inattendu de ses plans de réforme.

Tant de travaux finirent par épuiser la santé de M. de Morogues. Tourmenté sans relâche par la goutte, et toujours en proie à d'horribles souffrances, il assistait régulièrement aux séances de la Chambre. Il s'y fit porter encore deux mois avant sa mort, et ce fut pour la dernière fois.

Ramené à Orléans, au milieu de sa famille, il succomba le 15 juin 1840, à l'âge de soixante-cinq ans.

« Homme du peuple par ses principes et ses sympathies, homme « de la haute société par sa naissance et ses habitudes, il était d'une « politesse et d'une amabilité exquises pour tout le monde; mais il « fallait avoir besoin de ses services pour comprendre combien il « était bon, généreux et sensible. Nous ne sommes ici-bas, disait-

Digitized by Google

« il, que pour être utiles à nos semblables, soyons-le donc de notre « mieux... Il s'éteignit comme il avait vécu, calme, noble, résigné, « et témoignant, jusque dans ses dernières paroles, de son amour « pour la justice et de son dévouement pour l'humanité. »

C. BRAINNE.

POISSON (Siméon-Denis).

On peut dire de la biographie de Poisson ce que Napoléon disait de l'histoire de France : Si on ne lui consacre pas des volumes, il faut l'écrire en quelques pages. Le cadre de cette publication ne comporte pas une étude approfondie des œuvres de l'illustre géomètre, et plutôt que de profaner la science par des aperçus superficiels, nous avons mieux aimé nous renfermer dans une simple notice biographique.

Son père, ancien soldat, était juge de paix à Pithiviers. Ce fut dans cette ville que naquit, dans une petite maison de la place du Martroi, le 21 juin 1781, celui qui devait être, selon l'expression d'Arago, *un de ces hommes rares dont les noms sortent de toutes les bouches quand les nations se disputent la prééminence intellectuelle.* Rien de ce qui touche aux plus petits événements de la vie d'un homme illustre ne doit, selon nous, rester inaperçu. On raconte que sa nourrice, femme de la campagne, pour préserver l'enfant de tout accident, lorsqu'elle allait aux champs, avait imaginé de le suspendre à un clou, le long d'un mur. Aussi, plus tard, Poisson disait-il plaisamment « qu'il s'était exercé dès son berceau à des « observations sur le pendule. » Il fut atteint fort jeune d'une grave indisposition. « Son père, qui avait vu disparaître tous ses « enfants au même âge, le crut mort, et, ne pouvant s'expliquer ces « pertes si rapides, se rendit chez la nourrice, accompagné d'un « chirurgien, afin de le faire ouvrir et de connaître les causes du « mal; mais l'enfant respirait encore, et la main qui devait le disséquer le guérit. »

La première éducation du futur mathématicien fut très-négligée. L'instituteur de Pithiviers avait adopté, dans l'intérêt des études primaires, un système de correction qui pouvait chez les autres élèves provoquer d'heureux résultats, mais qui n'eut pas le même succès

Digitized by Google

auprès du jeune Poisson, et laissa dans son cœur un souvenir qu'il invoqua souvent plus tard, lorsqu'il s'agit de modifier certaines conditions de l'enseignement. Il apprit à peine à lire et à écrire, et fut ensuite confié à son oncle, M. Lenfant, chirurgien à Fontainebleau, qui se chargea, avec une affection toute paternelle, de l'initier à l'art de guérir. Mais Poisson n'était pas né pour être médecin; la vue de l'opération la plus simple le faisait tomber en défaillance; il se résigna cependant à rester étudiant jusqu'à ce qu'un fait dû au hasard déterminât sa vocation. Un de ses amis, Vanaud, qui suivait le cours de mathématiques de M. Billy, communiqua à Poisson une des questions proposées; celui-ci la résolut immédiatement, et dès ce jour sentit naître en lui le goût des mathématiques.

Admis bientôt à suivre les leçons du professeur Billy, qui, pour vaincre les répugnances de sa famille, se porta garant des succès de son élève, il s'appliqua avec une telle ardeur, qu'en deux ans il avait terminé un cours complet de mathématiques et remporté tous les prix d'analyse, de physique et de chimie. Dans une de ces distributions de prix, celui qui la présidait, en entendant le nom du jeune lauréat proclamé à plusieurs reprises, s'écria :

Petit *Poisson* deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.

On a attribué cette citation plaisante à Laplace : c'est à M. de Cramayelle, examinateur du jeune candidat, que revient l'honneur de cette prophétie.

A dix-sept ans, Poisson se présentait à l'école Polytechnique et fut examiné par Sapey. Le hasard cacha long-temps le résultat du concours à la juste impatience de sa famille; la lettre destinée à le lui apprendre était pliée de manière qu'en l'ouvrant on enleva le passage qui devait faire connaître le sort du candidat; enfin, la nouvelle arriva par d'autres voies; l'élève de M. Billy était reçu le premier et *hors rang*.

S'il est vrai que la pauvreté et les répugnances de la famille soient, en quelque sorte, les épreuves imposées au génie par la Providence, Poisson se trouvait dans les conditions les plus rigoureuses de cet embarras traditionnel. Les élèves recevaient alors 98 centimes par jour, mais comme on lui avait accordé une petite indemnité extraor-

Digitized by Google

dinaire, son traitement s'élevait à 35 fr. par mois, avec lesquels il lui fallait pourvoir à toute sa dépense; sa famille se chargeait du blanchissage! Et malgré les privations qu'il lui fallait s'imposer, il trouvait encore moyen *d'économiser* sur ses repas pour aller entendre, une fois par *décade*, les chefs-d'œuvre de Racine et Molière. Son goût pour le spectacle le porta de bonne heure à se lier avec des artistes, entre autres avec son compatriote Beauvallet, du Théâtre-Français, dont il savait si bien apprécier son talent. Tandis que Lagrange ouvrait sa maison au jeune savant qui s'annonçait d'une manière si brillante, et que Laplace l'accueillait comme un fils, les Talma et les Gérard recherchaient avidement sa société.

Un premier essai, qui complétait et perfectionnait une démonstration de Lagrange, excita vivement l'attention publique; à vingt-quatre ans, Poisson était déjà considéré comme un grand géomètre. Ces succès devaient accroître son goût pour l'analyse, à laquelle il consacra toutes ses méditations; et bientôt ses talents, proclamés par Laplace, appelèrent sur lui les faveurs du gouvernement.

Poisson devint successivement suppléant, puis professeur titulaire à l'école Polytechnique, où il remplaça Fourrier, suppléant au collége de France, géomètre-adjoint au bureau des Longitudes, professeur à la Faculté des Sciences et enfin membre de l'Institut. Aux remerciments réitérés du jeune géomètre, l'illustre auteur de la *Mécanique céleste* se contentait de répondre : « *Véritablement* (c'était son mot favori) *véritablement, cela vous était dû.* » Et, plus tard, malgré son caractère froid et réservé, il ne put s'empêcher, en présence de plusieurs personnes, de s'écrier : « *Poisson est un beau génie!* »

Encouragé par l'exemple et les conseils de Laplace, Poisson s'occupa spécialement de mécanique céleste et de physique mathématique : ses premières recherches sur la physique datent de 1812. Outre ses cours nombreux au collége de France, à l'école Polytechnique et à la Faculté des Sciences, il occupait les fonctions si fatigantes d'examinateur à l'école Polytechnique et à l'école de Metz; il dirigeait seul, à l'Université, la marche des études mathématiques, et était membre de l'Institut et du bureau des Longitudes.

En 1817, il avait épousé Mlle de Bardi, d'une ancienne famille du Languedoc, originaire de Florence; il devint père de quatre enfants,

Digitized by Google

et peu à peu se retira de la société. Il avait été élevé à la pairie, mais il ne prit que très-peu de part aux délibérations de la chambre des pairs. Lorsqu'il apprit sa nomination, il se borna à dire : « *Cela fera* « *bien plaisir à ma femme.* » Mais ce qui le touchait surtout, c'était d'être admis dans un corps auquel Laplace avait appartenu, car rien n'égalait sa vénération pour la mémoire de ce grand géomètre.

Son infatigable amour pour la science, ses nombreux travaux, ne tardèrent pas à altérer sa santé et provoquèrent, dans l'automne de 1838, une maladie de la poitrine. Grâce à des soins éclairés, les symptômes les plus alarmants disparurent. Malheureusement, Poisson se crut guéri et se livra de nouveau à ses recherches scientifiques, malgré les menaces des médecins et les angoisses de sa famille. Ayant voulu absolument faire les examens de l'école Polytechnique, il fut accablé par ce dernier effort. Il se forma un épanchement dans le cerveau qui amena la paralysie du bras gauche et par suite affectant profondément les organes de la pensée, lui fit perdre momentanément la mémoire. Une seconde fois, l'amélioration passagère de sa santé lui rendit la sécurité; il voulut exprimer à l'Institut sa reconnaissance envers les médecins qui l'avaient soigné, mais ce furent là ses dernières illusions, et ses souffrances devinrent telles qu'il demandait lui-même à grands cris une mort qui l'en affranchit à jamais. Dans les intervalles de repos, les entretiens dirigés vers quelques points élevés de nos connaissances étaient encore ceux qui le captivaient davantage, et, lorsque faisant céder les intérêts mêmes de la science à la sollicitude que son état inspirait à ses amis, ils lui disaient : « *Cessez de travailler.* — Ordonnez-moi aussi de ne pas *respirer*, répondait-il, *car travailler c'est vivre!* »

« Cependant il ne pouvait s'empêcher de regretter une vie où tout « lui souriait, car, entouré de l'estime publique, il avait des amis « dévoués, une famille florissante, et cette famille surtout excitait ses « regrets. Un jour, au plus fort de ses souffrances, un homme qui « lui était attaché lui ayant présenté Mme de Wailly, sa petite fille, « en lui disant : *Voici votre petite Marguerite, que vous aimez tant.* « Poisson embrassa cette enfant avec tendresse et répondit en pleu- « rant : *J'aurais été si heureux si j'avais pu vivre!* Il mourut à « Sceaux le 25 avril, à l'âge de cinquante-huit ans. »

Digitized by Google

Comme nous l'avons déclaré en commençant cet article, nous n'avons pas eu la prétention de donner la biographie complète de Poisson. Nous n'avons fait que glaner çà et là, dans de savantes notices, les faits qui nous ont paru se rapporter principalement à l'homme; quant au savant, nous laissons aux hommes compétents le soin d'apprécier l'ensemble de ses travaux et de rendre vivante la glorieuse physionomie du continuateur de Fermat et de Descartes, de l'émule des Lagrange, des Fourier et des Laplace.

Poisson n'était pas seulement un géomètre du premier ordre, c'était un homme supérieur en toute chose : il se distingua même comme écrivain; son style est sévère, mesuré, sans ornements, comme sans sécheresse. Ses connaissances étaient générales et s'augmentaient chaque jour de ses laborieuses études. On a peine à comprendre comment le même homme pouvait suffire à tous les travaux obligatoires que lui imposaient ses fonctions et composer en même temps une foule d'admirables mémoires sur les points les plus difficiles de la science, dont la plupart, par l'étendue et l'importance, sont de véritables ouvrages.

Le 16 juin 1851, a eu lieu à Pithiviers, au milieu d'un concours immense de spectateurs, et en présence des illustrations de la science et des lettres, l'inauguration de la statue de Poisson, due au talent de M. Deligand. Poisson est représenté debout, en grand costume de membre de l'Institut, à demi-enveloppé dans un manteau. A ses pieds sont une sphère, un compas, des livres, etc.

Nous avons dû faire les honneurs de cette série à des savants, dont quelques-uns étaient presque inconnus. Quant à Poisson, il ne courait point risque de tomber jamais dans l'oubli. Ses précurseurs dans la science, moins célèbres que lui, peuvent se défendre d'avoir usurpé quelques pages sur un nom si glorieux. Un spirituel académicien ne disait-il pas, naguère, à un jeune compositeur plus illustre, mais moins heureux :

Avant vous je monte à l'autel,
Mon âge avait droit d'y prétendre ;
Déjà vous êtes *immortel*
Et vous avez le temps d'attendre.

CH.-F. LAPIERRE.

Digitized by Google

TABLEAU COMPLÉMENTAIRE

DE L'INDUSTRIE ET DES SCIENCES EXACTES ET NATURELLES.

NOMS, PRÉNOMS ET PARTICULARITÉS BIOGRAPHIQUES.	PATRIE.	TITRES DE LEURS OUVRAGES.
VIVIAN (MATHIEU), Premier imprimeur d'Orléans.	Orléans.	Livres d'église et bréviaires en caractères gothiques (Depuis 1490).
GIBIER (ELOI). 1559-1584. Il demeurait rue de l'Écrivinerie.	Orléans.	Ses éditions ont pour chiffre une presse d'imprimerie avec cette devise : *In sudore vultûs tui vesceris pane tuo.*
FOUCAULT (DAMIEN), Imprimeur anobli par Louis XIV.	Orléans.	*Histoire de l'Eglise* et *Histoire byzantine*, par le président Cousin (1672-1673).
ROUZEAU-MONTAUT, Imprimeur de l'Évêché.	Orléans.	I. *OEuvres de Pothier* (édition in-12). II. Éditions des classiques italiens.
COURET DE VILLENEUVE, Imprimeur-rédacteur des *Affiches Orléanaises*,	Orléans.	*Le Trésor du Parnasse*, ou *le plus joli des recueils*, six volumes (1762).
—	—	—
PASQUIER PYNARD. Astronome et mathématicien.	Dreux.	*Almanach* pour l'an 1552.
DU TEMPS (JEAN), Surnommé, par Scaliger, *Stercorarius*.	Blois.	I. *Démonstration chronologique au sujet du calendrier Julien* (15..) II. *Carte géographique du Blésois* (Amsterdam, 15..).
PILLEUX (JEAN).	Chartres.	*Almanach* pour l'an 1571.
MILES DE NORRIS, Poète, mathématicien. (Voir l'abbé Goujet).	Chartres.	I. *Arithmétique*, contenant la réduction des divers poids, mesures et monnaies (Paris, 1574). II. *L'Univers*, poëme sur l'astronomie (Paris, 1563).
MARROIS (JEAN), Mathématicien, professeur des étudiants de la nation Allemande à l'Université d'Orléans.	»	I. *Traité de la méthode des nombres* (Orléans, 1652). II. *Premier livre des éléments de mathématiques* (Orléans, 1640).
—	—	—

Digitized by Google

NOMS, PRÉNOMS ET PARTICULARITÉS BIOGRAPHIQUES.	PATRIE.	TITRES DE LEURS OUVRAGES.
GOEVROT (JEAN), Médecin du roi François Ier.	Perche-Gouet	*L'Entretenement de la vie* (Paris, 1530).
CHRÉTIEN (GUILLAUME), Médecin de François Ier et de Henri II, père de Florent Chrétien.	Bretagne.	Traductions d'Hippocrate, de Galien, etc. (Orléans, 1536).
AUBERT (JACQUES), Médecin et chimiste.	Vendôme.	II. *Des natures et complexions des hommes* (Lausanne, 1570). II. *De metallorum ortu et causis* (Lyon, 1575).
ROUSSET (FRANÇOIS), Médecin du duc de Nemours.	Pithiviers.	*Hysterotomotokie* (opération césarienne, 1580).
RICHER DE BELLEVAL, Chancelier de la Faculté de Médecine à Montpellier.	Blois.	Catalogue des plantes du Jardin royal de Montpellier (1598).
PINEAU (SEVERIN), Chirurgien du roi, doyen du collége royal de Chirurgie.	Chartres.	I. *De Integritate virginum* (Paris, 1598. Réimprimé huit fois.) II. Discours touchant l'invention et extraction du calcul de la vessie (Paris, 1610).
RENEAUME (PAUL), Médecin de Gaston d'Orléans.	Blois.	*Specimen historiæ plantarum*, avec figures, dédié au cardinal Duperron (Paris, 1611).
BURY (JACQUES), Chirurgien.	Châteaudun.	*La Logique chirurgicale* (Paris, 1614).
BOUTEROUE (MICHEL), Médecin à Orléans,	Chartres.	*Remedia chimica* (Paris, 1623).
CHARTIER (RENÉ), Médecin du roi Louis XIII, professeur de chirurgie au collége royal.	Vendôme.	Edition complète des *Œuvres d'Hippocrate et de Galien* (1639-1649).
GUÉRAULT (FRANÇOIS), Médecin de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV.	Gien.	Guérault, sur son cheval, en passant m'é-[clabousse. (BOILEAU).
PAPIN (NICOLAS), Docteur en médecine.	Blois.	*Dissertation sur la poudre de sympathie*, Paris, 1647 (voir *Denys Papin*).
GAUGER (NICOLAS), Physicien, avocat et censeur royal.	Pithiviers.	*Mécanique du feu* (Paris, 1713), &c.
LASSERÉ (FRANÇOIS), Religieux capucin (P. Chérubin).	Orléans.	I. *La Dioptrique oculaire* (1671). II. *La Vision parfaite* (1677).
AGNAN (NICOLAS), Bénédictin, médecin du prince de Condé.	Orléans.	*Le Prêtre médecin*, avec un *Traité du café et du thé de France* (Paris, 1696).

Digitized by Google

NOMS, PRÉNOMS ET PARTICULARITÉS BIOGRAPHIQUES.	PATRIE.	TITRES DE LEURS OUVRAGES.
RENEAULME DE LA GARANCE (MICHEL-LOUIS), Botaniste, membre de l'Académie des Sciences.	Blois.	*Mémoires de l'Académie des Sciences*, années 1699, 1701, 1707, 1711, &c. (Voir à la série des *Familles Illustres de l'Orléanais*).
ALEXANDRE (Dom JACQUES), De la congrégation de saint Maur, Physicien.	Orléans.	I. *Dissertation sur les causes du flux et reflux de la mer* (1726). II. *Histoire générale des horloges*, avec figures (Paris, 1734). III. Plusieurs manuscrits à la bibliothèque d'Orléans.
MORIN (JEAN), Chanoine et professeur de Philosophie à Chartres.	Meung.	I. *Mécanisme universel* (1743). II. *Traité de l'Electricité* (1748).
BOULAY (JACQUES), Chanoine de Saint-Pierre-Empont, agronome.	Orléans.	*Le Vigneron français* (Orléans, 1723, 3 éditions). Ce livre est bon par excellence ; Je le prouve par deux endroits : Le maître sauvera ses droits, Le Vigneron sa conscience.
ARNAULT DE NOBLEVILLE (LOUIS-DANIEL). Médecin.	Orléans.	I. *Ædologie*. Traité du chant du rossignol (1751). II. *Manuel des dames de charité* (1756).
MAHON *dit* HOUSSAYE (PAUL-AUGUSTE-OLIVIER), Médecin, collaborateur de l'*Encyclopédie*,	Chartres.	I. *Histoire de la médecine clinique*. II. *Médecine légale et police médicale*.
LE BÈGUE DE PRESLES (ACHILLE-GUILLAUME), Docteur-régent de la Faculté de Paris, ami de Jean-Jacques Rousseau.	Pithiviers.	I. *Dictionnaire du règne végétal* (1774). II. *Economie rurale et civile* (1789), &c.
DEFAY BOUTEROUE, Professeur d'histoire naturelle à Orléans.	Orléans.	*La nature considérée dans plusieurs de ses opérations* (1783).
GASTELIER (RENÉ-GEORGES), Médecin consultant du duc d'Orléans.	Ferrières.	*Principes de médecine*, traduits de Home (1775).
DUBOIS (FRANÇOIS-NOEL-ALEX.), Chanoine de Sainte-Croix.	Orléans.	Flore Orléanaise (1803).
PAYEN (J.-B.-LOUIS), Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu d'Orléans.	Orléans.	Dissertation sur la complicité des plaies des artères (1807).

C. B.

Digitized by Google

CINQUIÈME SÉRIE.

PERSONNAGES ECCLÉSIASTIQUES[1].

SAINT AIGNAN, *évêque d'Orléans.*

Au IVe siècle, naissaient, à peu près en même temps, deux enfants, l'un en Scythie, l'autre sur les bords du Rhône, dans la ville de Vienne; le premier pour la ruine, le second pour le salut des peuples; celui-ci pour devenir un saint prélat, celui-là pour être le roi des Huns.

C'étaient Attila, le fléau de Dieu, et Aignan, le serviteur du Très-Haut. Selon toute apparence, ces enfants ne devaient jamais se rencontrer sur le chemin de la vie. Il y avait un monde entre la Scythie et les Gaules. Dieu en avait décidé autrement, et le faible prêtre devait un jour arrêter dans sa marche le terrible conquérant.

(1) La plupart des agiographes et des historiens des diocèses d'Orléans, de Chartres et de Blois, ont recueilli dans leurs volumineux catalogues les noms de tous les prélats, prêtres ou religieux de leur ressort ecclésiastique. Nous avons dû, pour ne pas dépasser les limites de notre publication, faire un choix parmi ces personnages, et ne mentionner dans cette biographie que ceux qui, par leur naissance, appartiennent à cette province, ou qui du moins, par leur génie et leurs vertus, en sont devenus les fils adoptifs.

Digitized by Google

Aignan, dès sa jeunesse, se consacra à la vie solitaire et religieuse. Il quitta sa patrie, son beau fleuve aux flots rapides, et se retira sur les bords de la Loire aux eaux paisibles, dans un vieux château, près d'Orléans, l'antique cité d'Aurélien. Ce fut là qu'Euverte, évêque de cette ville, le découvrit dans sa retraite; il admira son humilité, sa modestie, sa sagesse, son mépris pour les biens de ce monde: il l'ordonna prêtre et l'établit ensuite abbé de Saint-Laurent-des-Orgerils, dans un faubourg de sa ville épiscopale.

Quelque temps avant de mourir, Euverte, qui était aussi un saint, et qui, d'années en années et d'infirmités en infirmités sentait qu'il s'avançait vers l'éternité, désigna Aignan pour lui succéder et le chargea du gouvernement de son diocèse.

« Après trois jours de jeûne et de prières, on mit sur l'autel trois « billets, portant les noms de ceux qu'on se proposait d'élever à la « dignité épiscopale. On amena ensuite un petit enfant, qui ne pou- « vait encore parler, pour lui faire prendre un de ces billets. L'en- « fant, inspiré par Dieu, qui tire sa louange de la bouche des en- « fants, prit de sa petite main le billet sur lequel était écrit le nom « de saint Aignan, et, de sa bouche enfantine, proféra miraculeu- « sement ces paroles: « *Aignan, Aignan, Aignan, est élu de Dieu* « *pour être évêque de cette ville.* »

Il y avait soixante et un ans qu'Aignan gouvernait le diocèse d'Orléans dans le calme et la paix, quand une irruption de barbares eut lieu dans les Gaules.

A la tête de ces barbares marchait le roi des Huns, Attila, qui prétendait que les étoiles tombaient devant lui, que la terre tremblait sous ses pas et qu'il était le marteau qui devait briser l'univers : *Stellas præ se cadere, terram tremere, se malleum esse universi orbis.*

En 444, il avait fait assassiner Béda, son frère, pour usurper la couronne. Avant d'arriver dans les Gaules, il avait ravagé tout l'Orient. En 451, il avait désolé la Thrace et imposé un tribut à l'armée de Théodose-le-Jeune. Trois ans après, la Mœsie, la Macédoine, la Thessalie, étaient couvertes de dévastations et de meurtres. C'était un torrent qu'aucune digue ne pouvait arrêter. Il avait passé le Danube et le Rhin, traversé les Pannonies et la Germanie, et, avec cinq cent mille combattants, quelques-uns disent sept cent mille, il arrivait dans les

Digitized by Google

Gaules, sous le prétexte d'aller attaquer les Visigoths, dans l'Aquitaine.

Déjà Trèves, Tongres, Metz, Arras, toutes les villes qui se trouvaient sur son passage, avaient été saccagées. Il vint mettre le siége devant Orléans. Aignan courut aussitôt à Arles, où était le patrice Aëtius, pour lui demander des secours: Aëtius les lui promit, et le saint retourna à Orléans.

« Cependant les assiégeants faisaient tous leurs efforts pour se « rendre maîtres de la place; déjà, ils avaient renversé une partie « de la muraille avec leurs machines et se préparaient à livrer un as- « saut général, lorsque saint Aignan monta sur le rempart, et après « une courte et ardente prière, qu'il fit les genoux en terre, il cra- « cha sur les ennemis, et, au même temps, comme si cette action « eût été un signal qui commandât au ciel et aux éléments de s'ar- « mer en faveur des assiégés, il survint une pluie et une tempête si « horrible, que pendant trois jours qu'elle dura, les barbares, bien « loin de pouvoir rien entreprendre, à peine pouvaient-ils s'entr'a- « percevoir les uns les autres. Presque tout leur camp fut noyé d'eau. « Leurs tentes furent abattues par la force des vents, et plusieurs « d'entre eux frappés de la foudre. »

Cependant ils persistèrent dans leur entreprise; les troupes des barbares se rallièrent; Orléans était menacé de toutes les colères du roi des Huns. Son évêque lui rendit le courage et lui promit que Dieu ne l'abandonnerait pas dans le péril où elle était. Il se renferma avec son peuple dans les hautes murailles de la ville, et il l'invita à faire pénitence. Aëtius, avant de se mettre en marche, fit la paix avec les Francs, les Bourguignons et les Visigoths, et il leur conseilla d'unir leurs forces contre l'ennemi commun.

Cette politique fut comprise, et on marcha en toute hâte vers Orléans.

Les habitants voyaient avec effroi crouler leurs murailles sous l'effort des machines de guerre du roi des Huns. Aignan les engagea à implorer avec lui le Dieu Tout-Puissant. Leurs prières semblaient se briser contre un ciel d'airain. La ville était réduite aux dernières extrémités; on perdait toute espérance de secours; on parla de capituler.

Alors le saint évêque, fort de l'appui de Dieu, revêtu de ses ha-

Digitized by Google

bits sacerdotaux, alla trouver Attila, l'adjura d'avoir pitié de tout un peuple au désespoir, et le menaça de la colère céleste, s'il se montrait barbare envers les vaincus.

Ces remontrances et ces prières ne touchèrent pas le cœur d'Attila. Il répondit sévèrement qu'il avait résolu de faire mourir les habitants et de réduire la ville en cendres; mais que, par considération pour Aignan, il se contenterait de piller leurs biens et de les emmener en captivité.

Le saint se retira dans la ville, portant cette cruelle réponse à ceux qui n'espéraient plus qu'en lui; il pleura avec eux sur leurs malheurs, et promit à ce peuple désolé que la puissance divine se manifesterait en leur faveur.

Le lendemain, Attila entrait dans la ville; déjà les quartiers étaient désignés pour le pillage, lorsqu'on vit un nuage de poussière se lever à l'horizon; c'était l'armée romaine, réunie aux Francs et aux Goths.

Comme l'avait prédit Aignan, le secours arrivait: Mérovée, roi des Francs, était à la tête des siens. Attila leva le siége, s'enfuit et fut défait dans les plaines de la Champagne, ou dans celles de la Sologne: *in campis catalaunicis*, ou *in campis secalaunicis*. Il est plus probable que cette défaite des Huns eut lieu en Sologne.

Peu de temps après ce grand événement, saint Aignan mourut le 17 novembre 453. C'est le jour où l'Eglise célèbre sa fête. Il fut enterré dans l'église de Saint-Laurent, dont il avait été abbé. Son corps a été transféré depuis dans l'église Saint-Pierre, qui est devenue, après cette translation, la collégiale de Saint-Aignan.

Orléans devait être sauvé deux fois; la première, par un saint prélat, la seconde, par une vierge dont il a placé l'image sur une de ses places publiques, Jeanne d'Arc, la pucelle d'Orléans. Une autre vierge avait aussi sauvé Paris des fureurs d'Attila, c'était la bergère de Nanterre, sainte Geneviève, qui n'avait que sa houlette à opposer au roi des Huns.

Au commencement de l'épiscopat de saint Aignan, Agrippin, gouverneur d'Orléans, recouvra la santé par l'intercession du saint prélat. Agrippin, en reconnaissance de sa miraculeuse guérison, rendit la liberté à tous les prisonniers qui figurèrent dans les cérémonies de l'entrée

Digitized by Google

de saint Aignan dans sa ville épiscopale. Depuis, un privilége particulier, détruit à la révolution, avait accordé aux évêques d'Orléans le droit de délivrer les criminels le jour de leur entrée solennelle. Dans la suite, cette cérémonie acquit une pompe encore plus grande : quatre barons du duché d'Orléans étaient obligés de porter, sur leurs épaules, l'évêque assis sur son trône.

Le saint fit encore des miracles après sa mort; son tombeau jouissait d'une immense réputation. Les légendes ne tarissent pas sur les bienfaits dont il combla la ville. Il rendit vivant à sa mère un fils noyé par imprudence, guérit les aveugles et les paralytiques, délivra de la prison un criminel qui l'avait invoqué et se repentait de ses crimes, et chassa le malin esprit. En 1428, lors du siége d'Orléans, il apparut, avec saint Euverte, aux assiégés, pendant que Jeanne d'Arc combattait l'ennemi.

« Ce n'est pas seulement, dit Hubert, en cette importante occasion que notre ville d'Orléans a ressenti des effets avantageux de la vertu de ce grand saint. Elle l'invoque tous les jours, avec fruit, dans les nécessités publiques, et particulièrement dans les temps de sécheresse, pour obtenir de Dieu, par son intercession, la pluie nécessaire à l'accroissement et à la perfection des fruits de la terre. »

P. DE LA MAIRIE.

SAINT LIPHARD, *abbé de Meung-sur-Loire.*

Vers la fin du règne de Clovis florissait, au diocèse d'Orléans, le bienheureux saint Liphard. Il était fils de Rigomer, petit prince ou roitelet de la ville du Mans, que le roi des Francs sacrifia à sa criminelle ambition.

Liphard naquit dans l'illustre et savante cité d'Orléans, et s'adonna, dès ses jeunes années, à l'étude des lois. Il était en grande vénération dans sa ville natale, dont il devint juge ou gouverneur. Ses mœurs honnêtes, sa conversation agréable, sa belle prestance, et surtout la douceur de son caractère, lui avaient concilié tous les cœurs. A l'âge de quarante ans, touché de la grâce, il entra dans les ordres et fut ordonné diacre. Il y avait alors, à cinq mille pas de la ville, un antique château qui avait été renversé de fond en comble durant la

Digitized by Google

guerre d'Attila. Ce lieu, appelé *Magdunum* (aujourd'hui Meung), était désert et couvert d'épaisses forêts.

Liphard se retira dans cette solitude, accompagné seulement de son disciple Urbice, et bâtit une petite cabane de feuillage sur les bords de la rivière des Maulves. Revêtu d'un sac et d'une haire, il se contentait par jour d'un petit pain d'orge d'une once, qu'il pétrissait lui-même, et tous les trois jours à peine, il étanchait sa soif avec quelques gouttes d'eau. Mais en récompense de ses privations, Dieu donna au pieux solitaire le don des miracles.

A quelque distance de l'ermitage un serpent énorme avait établi son repaire. Il inspirait une telle frayeur aux habitants des villages voisins que personne n'osait approcher de la forêt. Liphard seul et son disciple allaient sans crainte à la fontaine voisine pour y puiser de l'eau. Un jour, pourtant, Urbice se trouva face à face avec le monstre, et, saisi de terreur, il prit la fuite. Liphard lui dit en souriant : « Pourquoi « as-tu eu peur, homme de peu de foi? » Et, lui donnant son bâton: « Va, dit-il, et fiche-le en terre. » Urbice obéit: le serpent vint s'enrouler autour de cette baguette qui, semblable à la verge de Moïse, tua sur le coup cette bête malfaisante.

Or, les démons qui habitaient dans le corps du dragon se répandirent dans l'air en vociférant: « Grâce, s'écriaient-ils, grâce, Li- « phard, serviteur de Dieu! » Les échos retentirent de leurs cris; les paysans épouvantés accoururent et trouvèrent le saint anachorète en prière près du monstre inanimé.

La nouvelle de ce prodige se répandit au loin, et Marc, évêque d'Orléans, en entendit parler pendant son séjour à Cléry. Il se rendit lui-même auprès du saint ermite, et, à la suite d'un entretien édifiant, il l'éleva au sacerdoce et fit construire une petite église sur l'emplacement de son humble cellule.

La renommée de Liphard y attirait un grand nombre de pélerins. Un jour d'hiver, un méchant homme ayant caché ses habits dans un trou de la montagne de Meung, vint tout nu demander au saint des vêtements pour couvrir sa nudité. Mais l'homme de Dieu, qui avait eu connaissance de cette ruse par l'Esprit-Saint, envoya un de ses moines quérir les habits que l'hypocrite avait cachés, et quand il arriva lui demander l'aumône : « Pourquoi, malheureux! lui dit-il,

Digitized by Google

« as-tu cherché à tenter Dieu? n'étais-je pas là quand tu t'es volé « toi-même? » et il lui rendit ses propres vêtements. Le mauvais pauvre, voyant qu'il était découvert, se retira tout confus.

Averti par un songe de la mort prochaine de Théodomir, abbé de Mici, Liphard se rendit en toute hâte à ce monastère, pour assister à ses funérailles, et il eut la consolation, en veillant auprès du corps de ce saint abbé, de voir son âme monter au ciel.

Lui-même eut le pressentiment de sa fin prochaine, et, réunissant autour de lui ses bien-aimés disciples, il leur fit ses derniers adieux. Puis, appelant Urbice à part, il le désigna comme son successeur, et lui remit la garde de son troupeau. Pendant la nuit, au milieu des prières et des larmes des assistants, son âme s'envola de sa prison terrestre. L'évêque d'Orléans vint lui-même célébrer ses funérailles. Liphard fut enterré dans l'église du monastère de *Magdunum*, et son corps y demeura jusqu'en l'année 1105, où ses reliques furent transférées dans l'église de Saint-Pierre de Meung. Les miracles qui eurent lieu pendant la cérémonie de sa translation et tous ceux dus à l'intercession du saint abbé ont été mentionnés dans un procès-verbal qui se trouve dans les annales de l'ordre de Saint-Benoît, à la suite de la vie de saint Liphard.

C. B.

SAINT LYÉ, *solitaire de Beauce.*

Saint Lyé, en latin *Lætus*, naquit sur le territoire de Bourges, sous le règne de Clovis ou de son successeur Clotaire, roi de Soissons.

Sa naissance fut obscure, selon le monde. Son père, nommé Sidéric, était de basse extraction; sa mère, dont le nom est inconnu, était de même condition. Mais ils craignaient Dieu, ils étaient vertueux, ils prirent un soin particulier de l'instruction et de l'éducation de leur fils; en lui donnant l'exemple de la fidélité à tous les devoirs de la religion, ils lui en rendirent la pratique plus facile; enfin ils lui laissèrent une entière liberté de suivre son penchant pour la vie monastique. Quand Lyé eut atteint l'âge de discernement, il leur déclara qu'il voulait embrasser l'état vers lequel le poussait un attrait mer-

Digitized by Google

veilleux, et, avec leur consentement, il se sépara d'eux pour toujours.

Alors florissait, dans le diocèse de Bourges, entre cette ville et Orléans, une pieuse communauté dirigée par un saint abbé nommé Tréjécius. Ce fut à lui que s'adressa le jeune Lyé. La légende insérée dans le Bréviaire d'Orléans dit que le jeune cénobite se distinguait par la douceur de son esprit, la simplicité de ses mœurs et son amour pour les choses divines.

Lyé était déjà élevé au diaconat, qui est le plus haut degré où il ait consenti à parvenir, quand la rage de ses envieux se déchaîna contre lui. Ils firent une sorte de violence au saint abbé Tréjécius pour l'engager à éprouver une vertu qu'ils prétendaient n'être qu'apparente. Ils lui proposèrent d'envoyer Lyé garder les troupeaux du monastère dans un vaste désert. Le supérieur y consentit, dans la seule vue de manifester l'innocence de son bien-aimé disciple, et le saint embrassa avec joie cette heureuse occasion de pratiquer l'obéissance et la mortification. Ses accusateurs le conduisirent eux-mêmes dans le lieu désigné; et Dieu, qui voulait confondre leur malice, accorda à son serviteur le don des miracles. Lyé en fit deux en leur présence. D'un signe de croix, il mit en fuite des bêtes féroces qui se rencontrèrent sur son chemin, et dont l'aspect avait glacé d'horreur ses compagnons; ensuite, par la vertu du même signe, il guérit des aveugles et des boiteux, qui lui demandaient l'aumône à l'entrée d'un village. Ses rivaux retournèrent au monastère dans l'admiration de ce qu'ils avaient vu; ils racontèrent à leur supérieur les prodiges dont ils avaient été témoins et publièrent la sainteté du serviteur de Dieu. Tréjécius, qui n'en avait jamais douté, rappela bientôt Lyé auprès de lui et lui témoigna plus d'estime et plus d'affection que jamais.

Peu de temps après son retour, il résolut de quitter une maison où il se trouvait trop honoré, pour entrer dans une communauté où il fût entièrement inconnu. Le désir d'avancer de plus en plus dans le chemin de la perfection à laquelle il ne se croyait pas arrivé, était encore un motif plus puissant pour l'y déterminer. La réputation de l'abbaye de Mici, fondée vers 499, sur les confins d'Orléans, entre la Loire et le Loiret, par Clovis-le-Grand, nouvellement converti à la foi, et surtout la renommée de saint Mesmin, son second abbé, lui

Digitized by Google

avaient inspiré la résolution d'aller à cette fameuse école de pénitence et de perfection. Il partit secrètement pour la célèbre communauté. Mais le saint abbé, qui ne voulait pas priver Tréjécius d'un moine si fervent et si exemplaire, ou du moins recevoir son disciple à son insçu et malgré lui, ne retint Lyé auprès de lui que le temps nécessaire pour lui apprendre les règles et les exercices de la maison; ensuite il le renvoya à son supérieur en attendant sa réponse. Lyé demanda et obtint la permission de quitter une communauté dont il faisait les délices et l'ornement, et aussitôt il se dirigea vers Mici.

Là, il retrouva un compatriote, un frère dans la personne de Viatre, qui avait été, comme lui, disciple de Tréjécius. Il renoua avec lui les liens d'une sainte amitié, et tous deux s'attachèrent à un autre vertueux cénobite nommé Avit, né aussi à Orléans, selon le Bréviaire du diocèse. Ils marchaient avec une noble émulation dans la voie des vertus chrétiennes et monastiques; ils s'éclairaient, se soutenaient et se fortifiaient les uns les autres par des colloques intimes, des encouragements et des exemples bien plus efficaces que toutes les paroles. Lyé, confus des distinctions que lui attiraient ses vertus, prit une seconde fois le parti de la fuite. Il ne fut pas le seul à prendre cette décision, Viatre et Avit partagèrent ses sentiments. Ce qui les avait confirmés dans ce dessein, c'était la lecture d'un passage de la Sainte-Écriture dont ils avaient été singulièrement frappés. Ces paroles de l'Apôtre : « *Aucun de ceux qui combattent pour Dieu ne* « *s'embarrasse dans les affaires de ce siècle* », furent comme la sentence qui les bannit d'une solitude où il leur semblait retrouver la gloire et les honneurs du monde qu'ils avaient fui. Les trois saints (car Viatre et Avit sont eux-mêmes honorés comme tels) partirent donc secrètement. Ils se retirèrent dans un désert de la Sologne, où, plus tard, fut construit le village de Tremblevif. Là, inconnus au monde, ils passaient tout leur temps dans la prière et la pénitence. Mais ils furent bientôt troublés dans leur saint repos. Les religieux de Mici étaient affligés de la perte de leurs frères les plus fervents, que rendit encore plus sensible la mort de leur père. Saint Mesmin venait d'expirer; la communauté, qui voulait lui donner un digne successeur, crut pouvoir le trouver dans la personne de l'un des trois fugitifs. Elle envoya à leur recherche; on les trouva dans leur

Digitized by Google

chère solitude, que Viatre ne voulut jamais abandonner. Avit fut ramené malgré lui et mis à la tête de la communauté par l'autorité de Léonce, évêque d'Orléans.

Après cette douloureuse séparation, Lyé s'enfuit dans un autre désert. Il passa la Loire, près d'Orléans, et alla se cacher dans les profondeurs de la forêt, non loin de la voie romaine d'Autun à Paris, par Orléans et Saclas. C'est probablement à quoi son historien fait allusion en disant qu'il s'établit au lieu de *Viatoria*, dans la forêt aux Loges (1). Un bois sombre et touffu, où personne n'avait encore pénétré, ou un monceau de ruines, fut l'emplacement que choisit saint Lyé pour sa retraite. Il s'y construisit une cabane dont la place est marquée aujourd'hui par un petit massif d'arbres appelé l'*Ermitage*. C'est là qu'il passa les dernières années de sa vie, au milieu des plus rigoureuses macérations. Pour nourriture, il ne se permettait que des herbes sauvages crues et sans assaisonnement. Pour breuvage, il n'avait que de l'eau pure, dont il se privait souvent, afin d'endurer le tourment de la soif. Tout le temps qu'il ne consacrait pas à la prière vocale et à la méditation, il le donnait à la lecture des saintes Ecritures, qu'il faisait toujours à genoux.

Dieu se plaisait à déjouer cette persévérance de son serviteur à mener une vie inconnue au monde; il le découvrit encore cette fois. Un jour, le pieux ermite entendit une voix qui criait à la porte de sa cellule : « Lyé, lévite de Jésus-Christ, ouvrez-moi votre porte et « donnez-moi entrée chez vous. » Il crut d'abord à une ruse du démon; mais s'étant adressé à Dieu dans la prière, il connut, par une révélation intérieure, que la personne qui l'appelait ne lui tendait point un piége, et qu'elle avait besoin de son secours. Il ouvrit, et vit un possédé dont il chassa le malin esprit. En vain il lui défendit de publier le prodige opéré en sa faveur; la reconnaissance dont cet homme était pénétré ne lui permit pas de garder le silence. Dès lors, la cellule de Lyé fut le rendez-vous de tous les infirmes de la contrée,

(1) Il paraît que ce lieu était alors inhabité; mais il fut sans doute peuplé, soit avant l'invasion des Barbares, soit peu de temps après la mort du saint; des débris plastiques et céramiques de la période romaine, trouvés dans les environs de l'église actuelle, en font foi. Cette partie de la forêt est à 17 kilomètres d'Orléans et à 6 de Neuville-aux-Loges.

Digitized by Google

et l'humilité du saint cédant à sa charité, ils étaient tous guéris par l'imposition de ses mains.

Le vénérable serviteur de Dieu reçut ensuite une visite plus consolante pour son cœur. Dieu lui envoya son premier père spirituel, l'abbé Tréjécius, qui, du fond de sa solitude, avait appris les miracles opérés par son ancien disciple; il vint le visiter avec quelques-uns de ses religieux, dans l'intention de passer quelques jours auprès de lui. Mais dans quel état Tréjécius trouva-t-il ce fils bien-aimé qui avait fait si long-temps son bonheur? Réduit à une maigreur affreuse, exténué de macérations, et plus semblable à un cadavre qu'à un homme vivant, tel Lyé apparut aux yeux du bon vieillard, qui eut peine à le reconnaître. En vertu de l'autorité que lui donnait son âge, il crut devoir lui adresser des reproches sur l'excès de ses mortifications, et lui donner de sages avis; mais le bienheureux anachorète ne voulut jamais consentir à diminuer ses austérités. L'Esprit divin qui inspirait à Tréjécius les conseils d'une charité compatissante, inspirait également à notre inflexible pénitent une haine toujours croissante pour cette maison de boue qui le séparait de Dieu et retardait son entrée au séjour du bonheur. Déjà Lyé touchait au terme de sa carrière. Dieu n'avait amené Tréjécius dans sa retraite, comme autrefois saint Antoine dans celle de l'ermite Paul, que pour recueillir ses dernières paroles, recevoir son dernier soupir et rendre à sa dépouille les derniers devoirs de la sépulture. La maladie du saint ne dura que quelques jours; elle n'avait presque rien à faire pour briser un corps déjà usé par tant de rigueurs. Tréjécius, qui était revêtu du caractère sacerdotal, entouré de ses religieux, donna à Lyé les sacrements d'eucharistie et d'extrême-onction, que celui-ci reçut avec les plus vives démonstrations de joie et de dévotion. Le moribond se joignait aux assistants dans les récitations des cantiques et des psaumes; quand la voix lui manqua, ses lèvres s'efforcèrent encore de murmurer une prière. Ce fut dans ces sentiments, entre les mains de son premier maître dans la science du salut, que Lyé rendit son âme à son Créateur, le 5 ou le 6 novembre de l'année 553.

Son historien raconte que les assistants furent dans l'admiration à la vue d'une si sainte mort, que les précieux reflets du bonheur dont son âme jouissait déjà réjaillissaient jusque sur ce même corps ma-

Digitized by Google

céré par tant de pénitences, et déjà presque glorifié sur la terre. Trédécius ensevelit saint Lyé dans le tombeau qu'il s'était lui-même creusé. Plus tard, une chapelle fut bâtie sur son sépulcre.

La mémoire du saint anachorète est en grande vénération dans les villages de la Beauce, et son tombeau, où se sont opérés de nombreux miracles, est, de temps immémorial, l'objet d'un pieux pélerinage qui a lieu tous les ans, le lundi de la Pentecôte, et attire autour de sa châsse un immense concours de fidèles.

L'abbé **MAITRE.**

SAINT LOMER, *abbé au diocèse de Chartres.*

Saint Lomer, ou Laumer, né de parents peu élevés, selon le monde, mais bons chrétiens, reçut le jour dans le village de Neuville-la-Mar, au diocèse de Chartres, sous le règne des enfants de Clovis. Il passa les premières années de sa vie à conduire les moutons de son père. Un bon prêtre, nommé Chérimir, fut chargé de son éducation. Il le trouva déjà tout accoutumé au jeûne, à la patience et à l'aumône même, par l'habitude qu'il s'était faite, tout petit, de distribuer aux pauvres ou aux enfants qui gardaient les troupeaux avec lui les deux tiers de ce que ses parents lui donnaient pour sa nourriture.

Rien ne manquait dans la maison de Chérimir, ni pour les instructions, ni pour les exemples: cependant il conçut le dessein de se retirer dans une solitude. Pendant qu'il méditait sur les moyens de sa retraite, il se vit engagé dans la cléricature et promu ensuite à la prêtrise, sans pouvoir s'en défendre. Il fut même pendant quelque temps économe ou cellerier de l'église de Chartres: mais il regardait cet office comme un lien qui le retenait dans le monde, et il le rompit sans bruit pour aller jouir de Dieu dans la solitude. Il se retira secrètement dans une forêt du Perche, où, s'étant bâti une petite cabane avec des branches d'arbre entrelacées, il ne songea qu'à vivre de Dieu dans sa contemplation. Il ne demeura pas long-temps caché dans cette obscurité. Des voleurs qui vinrent un jour dans sa cabane pour le dépouiller, et dont ses remontrances changèrent les dispositions, publièrent partout ses vertus. De toutes parts on accourut vers lui, pour vivre sous sa discipline; des cellules furent construites autour

Digitized by Google

de la sienne, et bientôt il se forma dans cette forêt une sorte de monastère qui devint celui de *Bellomer*, occupé plus tard par les filles de l'ordre de Fontevrault. La sainteté de Lomer et ses miracles excitèrent l'admiration universelle, et comme son humilité ne pouvait souffrir la réputation qu'ils lui acquéraient, il résolut, avec ses frères, de changer secrètement de lieu et alla habiter, à six lieues de Chartres, un ermitage désert. Il en rétablit les ruines, et par les libéralités du seigneur du lieu, en fit un monastère considérable qui fut successivement l'abbaye de *Corbion*, puis le prieuré de *Saint-Lomer-le-Moutier*.

Il vivait d'aumônes, mais en usait avec réserve et désintéressement. On raconte qu'un gentilhomme nommé Ernoald, se trouvant à l'extrémité, lui envoya quarante pièces d'or; mais Dieu lui ayant fait connaître que cet argent avait été acquis par des voies injustes, il le renvoya à Ernoald, en le priant de le reprendre.

Sur la fin de ses jours, il fut instamment sollicité par Pappole, évêque de Chartres, de revenir à la maison épiscopale. Il ne put refuser, mais il tomba malade peu de jours après, et, l'évêque étant venu le voir aussitôt, il lui fit connaître que son heure était proche et qu'il en remerciait Dieu comme d'une grâce singulière, parce qu'il n'aurait pas la douleur de voir les maux qui devaient accabler la ville de Chartres. Le saint ajouta que Pappole le suivrait de près et ne verrait pas la ruine de la ville: cette double prédiction se réalisa. Plusieurs années après leur mort, l'an 600, les troupes de Thierry et de Théodebert, qui faisaient la guerre à Clotaire II, prirent et saccagèrent la ville de Chartres.

Le corps du saint fut enterré dans un faubourg de Chartres, dans l'église de Saint-Martin-en-Vallée, près de celui de saint Lubin. Les religieux de Corbion, affligés d'être privés des dépouilles de leur saint abbé, vinrent, soixante-huit ans après, enlever ses reliques et les transportèrent à Corbion, malgré les habitants de Chartres qui envoyèrent inutilement des archers pour les recouvrer. Plus tard, se voyant trop exposés aux insultes des Normands, ils sortirent de Corbion avec le corps de saint Lomer; ils se retirèrent près d'Avranches, puis au Mans, et enfin à Blois, où ils s'établirent en 874. Ils y fondèrent le monastère de Saint-Lomer, sous la règle de Saint-Benoît.

Digitized by Google

Ce qui restait de saint Lomer, à Blois, fut brûlé et jeté au vent en 1567, par les huguenots, hors un bras détaché que l'on sauva de leur fureur. On prétend que la tête du saint est à Massiac, en Auvergne.

A. BAILLET.

AUNACHAIRE, *ou* SAINT AUNAIRE, *évêque d'Auxerre.*

Il naquit à Orléans dans le VIe siècle; son père et sa mère étaient alliés à la maison royale. Dès ses plus tendres années, il montra beaucoup de prudence et de piété; il ne trouvait de plaisir solide que dans la lecture des livres saints et dans la conversation des personnes vertueuses.

Après être entré dans le clergé de Saint-Martin de Tours, il alla à Autun auprès du vertueux prélat Siagrius, et fut choisi pour gouverner l'église d'Auxerre. Ses talents, ses vertus, son zèle infini lui acquirent une telle considération, qu'il fut invité à presque tous les conciles qui se tinrent dans les Gaules durant son épiscopat.

Les écoles épiscopales de la ville d'Auxerre subsistèrent avec éclat tant qu'il vécut. Après avoir gouverné son église pendant trente-cinq ans, il mourut en odeur de sainteté, et sa mémoire est honorée dans le diocèse au 25 septembre.

Il fit un réglement pour l'ordre des prières, dans l'église d'Auxerre, sous le titre d'*Aunacharii constitutio.* Les canons qu'il fit faire dans un synode de son diocèse, en 585, sont au nombre de quarante-cinq.

D. G.

PAPPOLE, *évêque de Chartres.*

Pappole, vingtième évêque connu de Chartres, succéda à S. Caltry, l'an 567, et gouverna cette église jusqu'en l'an 594. Dès qu'il eut été élevé sur ce siége, Promote, prêtre de Châteaudun, ayant trompé Sigebert, roi d'Austrasie, à qui Châteaudun appartenait, se fit ordonner évêque de cette ville, par Gilles, métropolitain de Reims, ce qui causa un schisme dans le diocèse de Chartres.

Mais, l'an 573, le roi Gontran ayant assemblé un concile à Paris, Pappole présenta une requête aux évêques contre Promote, qui con-

Digitized by Google

tient une remontrance très-sage et très-mesurée au sujet de l'entreprise de ce prêtre ambitieux. Le concile la reçut et l'approuva. Il en écrivit très-fortement à Gilles, évêque de Reims, et même au roi Sigebert, et priva Promote de l'évêché de Châteaudun. Néanmoins, on ne gagna rien pour lors, et Promote, soutenu par le prince, se maintint encore pendant près de trois ans. Enfin, après la mort du roi Sigebert, Pappole réunit Châteaudun à l'église de Chartres. La requête de Pappole se trouve dans le recueil des conciles, avec tout ce qui fut fait en conséquence.

Pappole assista au second concile de Mâcon, convoqué par le roi Gontran, le 23 octobre de l'an 585. Il s'y trouva quarante-trois évêques qui firent vingt canons. Promote s'y trouva aussi, mais comme un évêque qui n'avait point de siége.

L'an 590, Pappole pria S. Laumer, abbé de Saint-Martin-de-Courgeon, de venir le voir; ce fut là que le saint lui prédit les malheurs qui devaient arriver à Chartres par suite de la lutte entre les rois de Bourgogne et d'Austrasie et Clotaire II. Tous ces détails se trouvent relatés dans la vie de saint Bethaire, écrite par un moine de Chartres. Une autre version attribue à saint Malard la démarche faite auprès de saint Lomer, ce qui est peu probable, puisqu'il est postérieur à ce dernier.

Deux historiens ont parlé de ce fait avec des notes précieuses pour l'histoire de France, en ce qu'elles proviennent des manuscrits de l'abbaye de Saint-Martin-de-Courgeon, préservés des ravages faits par les Normands. Adon, archevêque de Vienne, a écrit sur l'entrevue de saint Lomer et du pieux évêque de Chartres.

Il y a lieu de s'étonner que l'église de Chartres ne célèbre pas la mémoire de Pappole, dont la sainteté est attestée par un monument si authentique.

D. L.

THÉODULPHE (1).

Ce personnage ecclésiastique, bien que né en Italie (d'autres disent en Espagne), appartient à l'Orléanais par le côté le plus saillant de

(1) Cet article est extrait d'un mémoire beaucoup plus étendu que l'auteur a adressé, l'année dernière, au congrès d'Orléans, en réponse à une question du programme.

Digitized by Google

sa vie : aussi le rangeons-nous parmi les gloires de notre province.

Engagé d'abord dans les liens du mariage, il eut une fille nommée Gisla. Charlemagne, juste appréciateur de son mérite, le fit venir en France vers l'année 780. Le noble étranger, devenu veuf, entra dans les ordres sacrés. L'évêché d'Orléans et l'illustre abbaye de *Fleury* (Saint-Benoît-sur-Loire) récompensèrent presqu'aussitôt sa nouvelle vocation. L'empereur l'honora de diverses missions en rapport avec les devoirs du ministère épiscopal : il le chargea spécialement de réfuter les erreurs naissantes de Félix, évêque d'Urgel, en Espagne, sur la divinité de Jésus-Christ.

Théodulphe était ami des lettres et les cultivait assidûment, comme l'attestent plusieurs inscriptions en vers destinées à la porte et aux différentes cases de sa bibliothèque. Jaloux de contribuer aux progrès des études, il institua les écoles de la cathédrale Sainte-Croix, des abbayes de Saint-Aignan d'Orléans, de Fleury et de Saint-Liphard, à Meung. Il rétablit le monastère de Mici-Saint-Mesmin, ruiné par les guerres, et obtint de saint Benoît d'Aniane quatre pieux cénobites qui devinrent le noyau d'une nouvelle communauté. Les arts lui dûrent aussi, dans le même pays, l'intéressante construction de l'église de Germigny, auprès de Fleury, bâtie, dit-on, sur le plan raccourci de la fameuse cathédrale d'Aix-la-Chapelle.

L'évêque d'Orléans appartenait à la célèbre *école du Palais*, fondée par Charlemagne. De ce foyer sortit une phalange d'hommes remarquables qui, répandus dans les églises et dans les monastères, rendirent aux lettres une vie nouvelle. Théodulphe, nous le verrons tout à l'heure, prit part, comme théologien et comme poète, à cette louable émulation des intelligences.

En 811, il souscrivit, avec d'autres évêques, au testament de Charlemagne, son protecteur. Louis-le-Débonnaire lui continua d'abord la la même bienveillance et le choisit pour aller au-devant du pape Etienne IV qui se rendait à Reims (1). Cette députation lui valut les honneurs du pallium et le titre personnel d'*archevêque*. Toutefois, sa faveur ne dura pas long-temps sous le nouveau règne. Il eut l'impru-

(1) Une pièce de vers (la première de l'*appendix*) nous apprend aussi que Théodulphe reçut à Orléans Louis-le-Débonnaire dans les premiers temps de son règne : ce pompeux dithyrambe procède à la manière de Pindare ou d'Horace.

Digitized by Google

dence de s'engager dans les dissensions de l'empire et de prendre parti pour Bernard, roi d'Italie, révolté contre un malheureux roi que ses fils et ses neveux abreuvaient d'amertume. Bernard, vaincu, nomma ses complices, Théodulphe entre autres. Le prélat subit, en conséquence, la déposition de ses dignités ecclésiastiques et fut exilé dans un monastère de la ville d'Angers, où il demeura quatre ans, captif et solitaire, jusqu'à sa mort, arrivée en 821. Quelques jours plus tard, il eût profité de l'amnistie générale de Thionville.

Malgré sa condamnation solennelle, le malheureux évêque protestait hautement de son innocence, comme on le voit dans plusieurs de ses poésies adressées à des confrères: par exemple, il écrivait à Aigulphe, archevêque de Bourges, ces vers pleins d'énergie :

Hoc ego clamavi, clamo, clamabo per ævum,
Hæc donec animæ membra liquor vegetat :
Qui modo non credit, cogetur credere tandem,
Ventum erit ut magni judicis antè thronum.

« Je l'ai crié, je le crie et je le crierai toujours, tant que la vie « n'aura pas abandonné mon corps ni mon âme: quiconque ne me « croit pas maintenant sera bien forcé de me croire devant le trône « du grand juge. »

Il est bien difficile de ne pas sentir dans ces vives paroles le cri d'une conscience sincèrement indignée, d'autant mieux que les témoignages historiques laissent encore beaucoup de doutes sur la culpabilité du personnage. (LECOINTE, *Annales ecclesiastici francorum*, t. 7, p, 485.)

Les copistes, et après eux les imprimeurs, ont soigneusement conservé les productions de Théodulphe. La meilleure édition de ses œuvres est celle qu'a donnée le père Sirmond, en 1696 (imprimerie royale).

Les ouvrages en prose sont des capitulaires adressés au clergé orléanais, des traités de théologie et quelques fragments de sermons.

Les capitulaires contiennent des renseignements pleins d'intérêt sur la discipline ecclésiastique, l'administration des paroisses, les mœurs du clergé et l'état général de la société. L'instruction du peuple fut un des objets de sa sollicitude pontificale.

Digitized by Google

« Les prêtres, suivant les articles 19 et 20 du premier capitu-
« laire, devaient tenir de petites écoles dans les campagnes, sans
« recevoir d'autre salaire que les offrandes bénévoles des familles. »

Les études supérieures florissaient alors à Sainte-Croix, à Saint-Benoît et à Saint-Liphard. La première de ces institutions paraît avoir été le berceau de l'Université d'Orléans, qui de tout temps reconnut Théodulphe pour un de ses fondateurs.

Le style des écrits en prose est naturel, clair et sobre d'ornements: les sujets exigeaient plus de simplicité que d'élégance: on y reconnaît cependant le cachet d'une bonne latinité.

Les poésies forment la portion la plus considérable et la plus brillante des œuvres de Théodulphe: de son vivant, elles lui valurent le titre quelque peu ambitieux de *Pindare carlovingien*. La plupart se rapportent à des matières profanes. Le seul morceau empreint d'un caractère exclusivement religieux est l'hymne en distiques: *Gloria, laus et honor*. L'auteur la composa pendant sa captivité d'Angers, pour la procession extérieure du dimanche des Rameaux. La liturgie catholique en a conservé un fragment; les douze premiers vers se chantent encore dans cette même solennité, au moment où la procession rentre à l'église.

La variété d'inscriptions et de petites pièces qui parsèment ces mélanges poétiques annonce un versificateur de circonstance et d'à-propos.

Les louanges de Charlemagne vont parfois jusqu'à l'hyperbole, témoin cette exclamation :

O facies, facies, ter cocto clarior auro !
Felix qui potis est semper adesse tibi !

Ailleurs (1re pièce du 3e livre), se déroule un tableau d'intérieur de la famille impériale, dont Théodulphe partageait l'intimité : il décrit longuement les perfections physiques et morales, voire même la toilette des princesses, les mets servis sur la table de l'auguste amphitryon, les passe-temps de cette cour plus policée qu'on ne pense, les intermèdes musicaux qui charmaient les après-dînées de Charlemagne. Les satires personnelles y jouaient aussi leur rôle, comme l'attestent plusieurs traits fort acerbes contre certains originaux, plastrons accoutumés de sa verve incisive.

Digitized by Google

Le poète fait souvent le procès aux vices de son siècle : la croyance populaire à la fin prochaine du monde lui fournit le thème de sévères admonestations. Les différentes classes de la société passent tour à tour sous le fouet de ses censures. L'ordre judiciaire, entre autres, occupe une place privilégiée dans ses préoccupations de moralité publique. Une mission officielle dans la province Narbonnaise lui avait fait voir de près les abus de cette branche d'administration publique. A son retour, il publia un poëme de neuf cent cinquante-six vers, intitulé : *Paræsis ad judices* (exhortation aux juges). C'est la plus longue de ses compositions : elle nous a semblé aussi la plus intéressante, comme peinture de mœurs et comme document historique. Le détail d'une foule de petits moyens que les Narbonnais employèrent, mais en vain, pour corrompre le commissaire impérial, est surtout d'une vérité saisissante.

Théodulphe s'appliquait à la transcription fidèle et à l'illustration artistique des textes sacrés. La première pièce du second livre de ses poésies ornait le frontispice d'une bible exécutée avec magnificence. Vous remarquerez également l'épître dédicatoire d'un psautier en lettres d'or et d'argent, que l'auteur envoyait à sa fille Gisla : tout en lui recommandant l'étude des saintes écritures, il l'avertit qu'elle se doit d'abord à sa quenouille et aux soins du ménage :

Sit lanæ studium, sit cura domestica semper.

L'évêque d'Orléans cultivait aussi la géographie, car il avait fait peindre dans une des salles de sa demeure un globe terrestre dont il trace la description. L'arbre encyclopédique, sujet d'une autre pièce de vers, présente la synopsie des connaissances humaines à l'époque carlovingienne. La grammaire, la rhétorique, la dialectique, la musique, la géométrie et l'astronomie, y sont figurées avec leurs attributs mythologiques.

Nourri de la lecture des classiques latins, Théodulphe a fait passer dans ses écrits quelques-unes de leurs beautés. Son style, malgré des taches très-visibles, vaut mieux que celui de ses contemporains, et se ressent moins de la décadence générale.

En résumé, ce n'est pas une médiocre distinction d'avoir pris place dans le mouvement intellectuel dont Charlemagne fut un instant le centre et la force impulsive, d'avoir compris et secondé les vues

Digitized by Google

avancées du monarque sur l'instruction publique et sur le rétablissement des bonnes études; Théodulphe fut un de ses plus actifs coopérateurs dans l'Orléanais. Ce savant évêque honora le siècle d'Alcuin et la province où ses travaux apostoliques et littéraires lui acquirent droit de cité.

A. DUPRÉ.

GAUTIER, *ou* VAUTIER, *évêque d'Orléans.*

Il fut élevé dans l'école épiscopale, du temps que Jonas gouvernait l'église d'Orléans; il fut lui-même ordonné évêque vers l'an 876, et la seconde année de son ordination, le 25 mai, il tint un synode à Bou-sur-Loire. Il y fit un *réglement*, ou *capitulaire* (1), contenant vingt-quatre articles, dans le but d'opposer des barrières à l'ignorance qui commençait à se répandre dans le clergé. Il exige des curés et autres chargés de l'administration des sacrements, qu'ils sachent par cœur tout ce qui concerne ce ministère, afin qu'ils puissent en rendre compte à l'évêque. Gautier se rendit célèbre par ses connaissances dans la jurisprudence romaine, et il assista à plusieurs conciles. Charles-le-Chauve le choisit pour être un des conseillers de Louis-le-Bègue, afin d'aider de ses lumières ce jeune prince dans l'administration de l'État. Carloman l'envoya en ambassade vers Louis de Germanie, et Gautier réussit dans cette négociation à la satisfaction du prince.

Sensible aux maux que les Normands avaient faits dans son diocèse, et surtout à la ville d'Orléans, dont ils avaient abattu les murailles, Gautier les fit rebâtir à ses dépens.

Enfin, ce prélat, après avoir rempli tous les devoirs d'un bon pasteur et ceux d'un grand ministre, mourut en 892, le 12e jour des calendes de mars, selon l'ancien nécrologe d'Auxerre.

D. G.

ARNOUL II, *évêque d'Orléans.*

Il prit naissance dans une famille qui joignait à des biens immenses une noblesse de la plus haute antiquité. Un mérite supérieur, des

(1) Il est imprimé dans la collection des conciles et dans le supplément aux conciles de France, par M. Delalande.

Digitized by Google

talents qui lui assuraient le respect et l'estime de ses concitoyens, le firent choisir pour succéder à Manassès Ier, dans le siége d'Orléans, vers l'an 987. Il porta ses premières vues à faire observer par les ecclésiastiques les canons et les règlements particuliers à son diocèse et à y maintenir la saine doctrine.

Hugues Capet ayant été sacré roi de France en 987, voulut que le prince Robert, son fils aîné, le fût aussi, afin de lui assurer la couronne; et ce fut l'évêque Arnoul qui fit cette cérémonie, dans l'église de Sainte-Croix, le premier jour de janvier de l'an 988.

La ville d'Orléans ayant été réduite en cendres par un incendie, Arnoul sacrifia tous ses biens pour le rétablissement de sa cathédrale.

Chargé de conduire la procédure du concile de Reims, il en fit l'ouverture, le 17 juin 991, par un discours qui répondait à la haute réputation qu'il avait d'être l'homme le plus éloquent de son siècle.

Quelques années après, l'évêque d'Orléans se trouva au concile tenu en l'abbaye de Saint-Denis, où l'on voulut traiter des matières toutes différentes de celles qu'on avait projetées, ce qui occasionna une sédition. Arnoul en rejeta la cause sur un abbé de son diocèse, qui, dans la cérémonie de la bénédiction qu'il avait reçue d'Arnoul, avait refusé de lui faire serment de fidélité.

Toujours zélé pour le bien de son église, il obtint de Hugues Capet un diplôme daté de Senlis, en 990, par lequel ce prince confirme toutes les possessions dont jouissait l'église d'Orléans.

Arnoul mourut en décembre 1003.

Il l'emportait, sur tous les évêques de son siècle, par sa prudence et son érudition; aussi était-il lié avec tous les savants de son temps, et surtout avec le célèbre Gerbert, qui fut depuis pape, sous le nom de Sylvestre II.

Ouvrages : 1° Plusieurs discours au concile de Reims; 2° des lettres; 3° un opuscule : *De Cartilagine;* il n'en reste qu'un fragment, dans lequel on trouve une sortie violente contre les moines, et entre autres contre ceux du monastère de Fleury, avec lesquels il avait eu de grands démêlés.

D. G.

Digitized by Google

HUGUES Ier, *archevêque de Tours.*

Malgré l'opinion de Ménage (1) nous croyons que Hugues Ier, archevêque de Tours, était fils de Hugues, vicomte de Châteaudun, et d'Hildegarde du Perche, l'un et l'autre fort nobles. Il fut lui-même vicomte de Châteaudun, selon Maan (2), et cela est fort vraisemblable puisqu'il se maria. Le P. Mabillon, sur l'an 1011, cite une charte souscrite par Hugues, archevêque de Tours, et par Helgode, son fils.

Hugues fut élu archevêque de Tours, après la mort d'Archambauld de Sully, l'an 1003. L'an 1008, il assista au concile de Chelles. Il eut beaucoup à souffrir de Foulques Nerra, comte d'Anjou, qui pilla les terres du son église en haine d'Odon II, comte de Tours, de Blois et de Chartres. Ce fut pour cela qu'il refusa de consacrer l'abbaye de Beaulieu, près de Loches, que Foulques avait fondée, voulant que ce comte commençât par lui faire satisfaction; il l'excommunia, même, et avertit les évêques de France d'en faire autant. Fulbert de Chartres, prélat d'une grande réputation dans tout le royaume, écrivit au comte et l'exhorta à rentrer en lui-même, n'ayant pas jugé à propos de l'excommunier.

Hugues alla encore plus loin : car il défendit l'entrée de l'église à Hubert, évêque d'Angers, qui s'était joint au comte Foulques; mais Hubert ne voulut pas se soumettre à cette excommunication, et répondit à son métropolitain qu'il avait agi par le commandement du roi Robert.

On dit que Hugues alla à Rome, l'an 1012, et qu'il se plaignit au pape Sergius IV de ce qu'on le privait du pouvoir de consacrer l'église de Beaulieu. Son avocat, qui était un évêque, prouva très-bien son droit par l'autorité des canons, et même du concile de Chalcédoine. Néanmoins il perdit son procès sur cette nouvelle jurisprudence de l'avocat du pape, que la consécration appartient à celui à qui appartient l'hérédité. On ajoute que Hugues acquiesça à cette décision.

(1) *Histoire de Sablé*, p. 208.
(2) *Vies des archevêques de Tours.*

Digitized by Google

Hugues dédia, en 1014, l'église de Saint-Martin-de-Tours, qui avait été rétablie par Hervé trésorier de cette église. Il mourut l'an 1023, après avoir gouverné l'église de Tours pendant vingt ans.

Ce prélat avait de la science : il faisait grand fond sur cette parole de saint Grégoire-le-Grand, que *le troupeau doit craindre la sentence du pasteur,* et il se regardait comme le maître, le supérieur et le pasteur de l'évêque d'Angers, qui ne convenait pas de cette maxime.

D. L.

HUBERT, *évêque d'Angers.*

Hubert, que l'on compte pour le quarantième évêque d'Angers, était fils de Hubert, vicomte de Vendôme. Son père céda l'église et la seigneurie de Mazé à Foulques Nerra, comte d'Anjou, pour l'évêché d'Angers, que ce comte donna à Hubert l'an 1006. Il consacra plusieurs abbayes et assista à la dédicace d'un grand nombre d'églises.

On trouve dans le cartulaire de l'église d'Angers une des chartes de Hubert, où il nous apprend qu'avec le secours de son père et de sa religieuse mère, il avait entrepris de réparer, dès les fondements, son église cathédrale de Saint-Maurice, qui était prête de tomber en ruine, tant à cause de l'ancienneté de sa structure que pour les incendies qu'elle avait soufferts autrefois, et qu'il l'avait rétablie dans son ancienne beauté et solidité. Il l'acheva et en fit la dédicace l'an 1024, comme je l'apprends d'une lettre fort honnête de l'évêque de Poitiers, qui s'excusa de s'y trouver à cause des affaires du duc Guillaume-le-Grand, qui pensait au royaume d'Italie.

Hubert s'étant joint à Foulques Nerra, comte d'Anjou, par la permission ou les ordres du roi Robert, contre Odon, comte de Tours, et ayant fait de grands ravages sur les terres de l'église métropolitaine de Tours, Hugues, archevêque de cette ville, l'interdit (1). Hubert méprisa cette excommunication et ne cessa point de célébrer les divins mystères. C'est pourquoi Hugues lui écrivit une longue lettre pour justifier ce qu'il avait fait et lui prouver qu'il devait se sou-

(1) V. HUGUES Ier, archevêque de Tours.

Digitized by Google

mettre à la sentence de son supérieur. On doit croire qu'il profita des avis et de la correction de son archevêque, car on ne voit plus rien dans le reste de sa vie que de très-louable. En effet, il se fit extrêmement aimer et estimer de son diocèse, en sorte que, long-temps même après sa mort, on en parlait comme d'un évêque de douce mémoire (1). Il mourut au mois de mars, l'an 1047, et fut enterré dans l'abbaye de Saint-Serge.

D. L.

ODON, *évêque de Cambrai.*

Odon, ou Odoart, naquit à Orléans, où ses parents tenaient un rang distingué par la noblesse de leurs ancêtres. Aux diverses connaissances qu'il puisa à l'école épiscopale de cette ville, il joignit l'étude des langues grecque et hébraïque, dont il prit des leçons des plus habiles rabbins de la synagogue que les juifs avaient à Orléans.

Odon entra dans le clergé de la cathédrale et fut *scolastique* dans l'église de Sainte-Croix, puis à Tours et à Tournay, où l'on venait de toutes parts pour entendre ses leçons.

Il excellait dans la dialectique : son attachement au sentiment des anciens réalistes l'en fit regarder comme patriarche tant qu'il vécut; il donnait aussi des leçons d'astronomie, le soir, devant la porte de l'église.

Cependant Odon, tout occupé des sciences profanes, perdait peu à peu le goût de celle du salut, et faisait en philosophe plus d'usage de sa raison que de sa foi. La lecture de saint Augustin éclaira son esprit et toucha son cœur; il prit la résolution de mépriser les choses d'ici-bas pour se donner entièrement à Dieu. Dès lors, il cessa ses leçons publiques pour se rendre plus assidu aux offices de l'église; il se livra à toutes les rigueurs de la pénitence, et prenant peu de nourriture, il devint si maigre que l'on avait peine à le reconnaître. C'est alors qu'avec quelques-uns de ses disciples il embrassa l'institut des chanoines réguliers (2 mai 1092); trois ans après, ils prirent l'habit et la règle de Saint-Benoit, et Odon fut établi le premier abbé de cette communauté, composée de soixante-dix moines.

(1) *Dulcis memoriæ episcopus.*

Digitized by Google

Son principal soin fut de faire copier les meilleurs manuscrits, entre autres le *Psautier*, en hébreu et en grec, avec deux versions latines, la gallicane et la romaine.

Il assista au concile de Reims, où Gaucher, évêque de Cambrai, fut déposé par le pape Urbain II, pour cause de simonie ; Odon fut élu à sa place. Il conserva la même simplicité et la même pauvreté qu'il avait pratiquées auparavant, et il travailla avec zèle à réparer les maux que son prédécesseur avait faits.

Se sentant attaqué d'une grave maladie qui l'empêchait de remplir ses fonctions, il se démit de sa dignité et se retira à l'abbaye d'Anchin pour se disposer, par un saint repos, à sa dernière heure. Elle arriva en 1113, ou plutôt en 1119. Il fut honoré comme bienheureux quelque temps après sa mort.

Ouvrages : 1° Poëme sur la *Guerre de Troie*, composé par Odon lorsqu'il était encore scolastique ou directeur de l'école épiscopale d'Orléans; cet écrit ne se trouve plus; 2° le *Sophiste*; ce traité fut composé par Odon lorsqu'il était à la tête des écoles de Tournay; il a pour but d'apprendre à ses disciples à découvrir les sophismes et à les éviter ; 3° *Explication du canon de la messe*. Ce traité, divisé en quatre parties, est clair et précis, plein d'onction et de piété; 4° *Traité touchant le péché originel*, en 3 livres; 5° *De mysterio dominicæ incarnationis dialogus contra Leonem Judæum*. L'auteur y prouve très-bien la nécessité de l'incarnation du fils de Dieu et de la grâce du médiateur ; 6° *Traité touchant le blasphème contre le Saint-Esprit*; 7° sur le *Canon des Évangiles*. On lui attribue encore quelques autres opuscules.

J. D.

DE SULLY (Maurice).

Ce prélat, ainsi nommé, non qu'il appartint à la noble famille des Sully, mais parce qu'il naquit à Sully-sur-Loire, était le fils de pauvres paysans. Il commença par mendier. Ayant ensuite étudié à Paris, il devint, jeune encore, professeur de théologie dans cette ville, puis chanoine à Bourges; en 1160, l'évêché de Paris étant devenu vacant par la mort du célèbre Pierre-le-Lombard, il fallut y pourvoir. A cette époque, les évêques étaient élus non plus par les fidèles, comme

Digitized by Google

dans les premiers siècles de l'Eglise, mais par les membres des chapitres; mais, à cette époque aussi, comme depuis, les électeurs, ne pouvant s'entendre sur le choix d'un candidat, s'en rapportaient souvent à des délégués. Dans cette circonstance, on en choisit trois, parmi lesquels Maurice, dont la science et les vertus avaient laissé de profonds souvenirs chez les Parisiens; les délégués eux-mêmes ne purent tomber d'accord, et les deux autres s'en rapportèrent au chanoine de Bourges, lui déclarant que celui qu'il choisirait, quel qu'il fût, serait évêque. Maurice, interprétant de la manière la plus large cette sorte de blanc-seing, se nomma lui-même, *non par ambition, mais pour être utile* (1). C'est ainsi qu'au milieu d'une tempête, alors que le patron et l'équipage ont perdu le sang-froid qui seul pourrait les sauver, un hardi passager, plein de confiance en lui-même, s'élance au gouvernail, dirige la course du navire à travers les écueils et le conduit au port.

Placé sur le siége épiscopal, qu'il occupa trente-sept ans, Maurice sut gouverner son diocèse avec une haute sagesse et une grande énergie, réprimer les empiétements des ordres monastiques, maintenir l'unité et l'orthodoxie de la foi au milieu des nouveautés hardies que son prédécesseur, disciple d'Abeilard, avait favorisées, et remplir en même temps, avec talent et économie, les fonctions toutes laïques que son titre d'évêque entraînait avec lui; car les prélats chrétiens s'étaient transmis, à travers les siècles, quelques-unes des attributions que Rome païenne conférait à ses *pontifes* (2); ainsi, sans parler de Notre-Dame, dont il posa la première pierre (1163), et du cimetière des Innocents, qu'il créa en 1186, ces deux établissements se rattachant, par leur destination, aux fonctions épiscopales, nous le voyons acheter et faire abattre (1163) deux maisons voisines du parvis, pour percer la rue qui y conduit, construire deux ponts de pierre, l'un sur la Marne, l'autre sur la Seine, et paver, par ordre et aux frais du roi, les rues de Paris *en grès gros et fort* (1185); en un

(1) Dans le latin, il y a ici un jeu de mots que la traduction ne peut rendre : *Magis cupiebat*, dit le *Gallia Christiana, prodesse quam præesse*.

(2) *Pontifex*, constructeur de ponts; — nous pourrions ajouter, l'histoire en main: de chaussées et même d'égoûts; — dans ce sens, le véritable équivalent du mot latin serait la dénomination toute moderne d'*ingénieur*.

Digitized by Google

mot, il se trouva mêlé à toutes les grandes choses qui s'accomplirent pendant les dix-sept premières années du règne de Philippe-Auguste, prince qu'il avait vu naître, qui avait reçu de ses mains l'eau sainte du baptême dans l'église de la place Saint-Michel (1165), et qui le consultait dans toutes les affaires importantes.

Lorsque l'Europe, épuisée par les deux premières croisades, fit un suprême effort pour prendre une éclatante revanche, ce fut Maurice qui convoqua le synode où fut décrétée la *dîme saladine*, impôt extraordinaire qui frappait les biens ecclésiastiques, et dont l'établissement faisait dire à Pierre de Blois, dans une lettre adressée à l'évêque d'Orléans : « Eh quoi! ceux qui combattent pour l'église « dépouillent l'église! — Ce n'est pas de l'argent, ce sont des prières « qu'il faut demander aux clercs. »

Non moins soucieux du sort de ceux qui souffrent que des intérêts de l'Etat et de la chrétienté, Maurice ordonna, d'accord avec son chapitre, que le lit du dernier évêque décédé appartiendrait désormais à l'Hôtel-Dieu de Paris : touchante pensée, qui continuait au-delà du tombeau le rôle paternel du prélat, en donnant la couche sur laquelle il était mort aux pauvres pour lesquels il avait vécu!

Prudent et conciliateur dans les questions contentieuses, il fut souvent choisi pour arbitre par les évêques des diocèses voisins dans leurs démêlés entre eux, avec les abbés et chanoines qui tendaient à s'affranchir de la suprématie épiscopale, ou avec les églises, pour la perception des dîmes; ainsi, en 1196, nous le voyons vider une contestation élevée entre l'église Saint-Euverte, d'Orléans, et Herbert, évêque de cette ville, relativement à certaines dîmes qu'il attribua à l'église.

Mais à la suite de ces travaux continuels du corps et de l'esprit, ses forces s'épuisaient peu à peu. Voulant attendre, loin du bruit du monde, que Dieu le rappelât vers lui, il se retira (1197) à l'abbaye de Saint-Victor, où il prit l'habit de religieux; bientôt il fut saisi d'une fièvre violente qui devait le conduire au tombeau. Comme il réclamait les derniers sacrements, en mêlant à sa demande des mots sans suite dictés par le délire de la fièvre, le prêtre qui l'assistait, craignant de profaner la sainte eucharistie en l'administrant à un insensé, voulut lui faire faire, à son insu, une *communion blanche;* mais comme

Digitized by Google

il tendait au moribond un simulacre d'hostie, Maurice, si l'on en croit la chronique de Saint-Victor, le repoussa du bras en s'écriant : « Emportez ! emportez ! ce n'est pas là Notre-Seigneur ! » Alors, on lui présenta une hostie consacrée qu'il reçut avec les signes d'une foi ardente et d'un profond respect. Bientôt, sentant approcher sa dernière heure, et n'ayant plus la force de parler, mais voulant protester jusqu'à la fin contre les doctrines de Pierre Lombard, qui n'étaient pas en faveur à Saint-Victor (1), il écrivit d'une main tremblante, sur un parchemin qu'il fit appliquer contre sa poitrine, cette profession de foi : « Je crois que mon Sauveur vit dans l'éternité; « je crois que je ressusciterai de terre et le verrai des yeux de la « chair; je crois que je le verrai moi-même que voici, et non un « autre moi, et que mes propres yeux le contempleront. Cette espé- « rance repose dans mon sein. » C'était *la foi du charbonnier* opposée aux subtilités des scolastiques.

Il y a, selon nous, quelque chose d'imposant dans cette protestation écrite du prélat, protestation que sa voix éteinte ne peut plus articuler, que ses lèvres mourantes ne peuvent plus formuler, mais qu'il étale sur son cœur pour que le lendemain, dans la chapelle ardente où ses ouailles fidèles viendront une dernière fois contempler ses traits, elles puissent lire, retenir et méditer le dernier enseignement de leur père spirituel.

PAUL HUOT.

ÉTIENNE, *évêque de Tournay.*

Né à Orléans en 1135, il étudia d'abord dans les écoles de Sainte-Croix d'Orléans et dans celles de l'église de Chartres, puis dans l'Université de Paris. Il prit ensuite dans sa ville natale quelques principes de jurisprudence, alla étudier le droit canon à Bologne, sous le célèbre Bullar, et y reçut le titre de *docteur* en droit. Il revint à Orléans, servit quelque temps dans l'église de Sainte-Croix

(1) Gontier, abbé de ce monastère en 1162, avait composé quatre livres contre ceux qu'il appelait *les quatre labyrinthes : « Quatuor labyrinthos Franciæ, id est « Abeilardum, Petrum Lombardum, Petrum Pictavensem et Gilbertum Porre- « tanum. »*

Digitized by Google

en qualité de simple clerc, et se retira bientôt à l'abbaye de Saint-Euverte, dont il devint supérieur en 1163.

Chargé par les évêques de la province de Sens, dont Orléans dépendait alors, d'écrire au roi pour lui demander justice du meurtre commis sur le doyen de l'église d'Orléans, par un seigneur du pays, il encourut la colère de Louis-le-Jeune, prévenu sans doute par les parents du meurtrier, et ne rentra dans les bonnes grâces du prince que par l'intervention de Guillaume, évêque de Chartres.

Étienne, étant abbé de Saint-Euverte, rétablit l'église de son monastère, qui avait été ruinée par les Normands.

Nommé abbé de Sainte-Geneviève de Paris en 1176, il eut part à tous les événements considérables qui arrivèrent de son temps ; il fut envoyé en Languedoc pour y combattre les hérétiques ; il fut aussi chargé, par Philippe-Auguste, de s'opposer, auprès du pape, à l'érection du siége de Dol en archevêché, au préjudice de celui de Tours ; il réussit dans cette affaire, et le roi le choisit pour être l'un des parrains de son fils aîné, qui lui succéda sous le nom de Louis VIII.

En 1192, Étienne fut élu par le clergé pour remplir le siége épiscopal de Tournay, et il s'appliqua assidûment à remplir tous les devoirs que sa nouvelle dignité lui imposait. Il mourut le 10 septembre 1203, à l'âge de soixante-huit ans.

Ouvrages : 1° 31 sermons assez peu estimés : dans celui du jour de la Pentecôte, il fait un mariage du démon avec la malice et l'hypocrisie, décrit les habits des deux époux et les mets de la chambre nuptiale ; dans celui de Noël, il traite du *Verbe divin*, à qui il donne des conjugaisons, des temps et des modes, à la manière des grammairiens ;

2° *Commentaire sur le décret de Gratien*, dont Étienne était contemporain ;

3° 287 lettres, divisées en trois parties ; le style en est concis et serré, mais les termes n'en sont pas toujours bien purs ni bien choisis ; les pensées en sont justes et naturelles, quoiqu'il y ait beaucoup de jeux de mots et d'antithèses affectés. Dans la 260e, il fait un bel éloge de la reine Ingelburge, femme de Philippe-Auguste ; dans la suivante, il lui conseille de ne pas souffrir la dis-

Digitized by Google

solution de son mariage. On trouve, dans la 85e, un trait qui prouve en quelle estime les Orléanais étaient chez les étrangers dans ce temps-là : « *Solent plerique Aurelianensium aurei inter « alienos esse, qui nec argentei fuerant inter suos*; les Orléanais « qui ne sont que d'argent dans leur pays, sont d'or parmi les étran- « gers. »

D. G.

DE SULLY (EUDES).

A la différence de son prédécesseur (1), Eudes, ou Odon de Sully *(Odo de Soliaco)*, appartenait à la famille de ce nom, qui se rattachait, par ses alliances, à plusieurs rois et princes de l'Europe; il descendait, par son père, de Henri Etienne, comte de Champagne, et, par sa mère, de Guillaume-le-Conquérant, roi d'Angleterre; enfin il était parent du roi de France par la reine Adèle, femme de Louis VII, sa cousine-germaine.

Il naquit vers 1166, montra, dès son jeune âge, le germe de toutes les vertus, et étudia avec succès à l'Université de Paris; dans son adolescence, il fit un voyage à Rome, sous le pontificat de Grégoire VIII, qui le reçut avec les mêmes honneurs que la cour de Rome accordait aux évêques.

Doué d'un tempérament ardent, il s'imposa, comme les cénobites des premiers siècles, les jeûnes, les veilles et les macérations, pour dompter ces mouvements désordonnés que Pierre de Blois, son biographe, appelle, dans son naïf langage : *insolentiam carnis*. Pratiquant envers son prochain, comme envers lui-même, les préceptes de la morale évangélique, il vendit les biens immenses qu'il possédait en Angleterre pour en distribuer le prix aux pauvres. A la mort de Maurice, il était grand-chantre de la cathédrale de Bourges, lorsque les suffrages du chapitre l'appelèrent au siége épiscopal. Il s'y montra bientôt, comme son prédécesseur, plein d'énergie, de lumières et de piété ; il interdit dans son diocèse la *fête des fous*, dont les scan-

(1) On ne compte pas, dans la série des évêques de Paris, Pierre, grand-chantre de Notre-Dame, qui fut élu à la mort de Maurice, refusa, par modestie, et mourut peu de temps après.

Digitized by Google

dales avaient, plus d'une fois, mérité les censures des Pères et des conciles. Lorsque Philippe-Auguste attira sur lui les foudres du Vatican, par sa liaison avec Agnès de Méranie, il maintint avec fermeté l'excommunication du roi et l'*interdit* du royaume, et se vit arraché de son siége par les soldats de Philippe. Réintégré lors de la soumission de celui-ci, il légitima, conformément aux ordres du pape Innocent III, les enfants d'Agnès (1201). Il fonda une léproserie à Melun et une autre à Corbeil (1201); il institua une garde permanente, composée de quatre clercs et de trois laïques, qui devaient, à tour de rôle, veiller nuit et jour pour défendre la cathédrale de Paris, dont la construction n'était pas complètement achevée, contre les malfaiteurs et les impies *(contrà prædones et irreligiosos)*; en 1206, avec l'aide de Mathilde de Garlande, femme de Mathieu de Marly, et les libéralités d'autres membres de l'illustre famille de Montmorency (1), il fonda le monastère de Port-Royal.

Lorsqu'au mois de juin 1207, les restes du bienheureux saint Benoît furent transportés du Mont-Cassin à Fleury-sur-Loire, ce fut Eudes de Sully qui présida à cette pieuse solennité.

Enfin, de même que Maurice, il fut souvent choisi pour arbitre par les évêques et les abbés de divers diocèses, et le pape Innocent III lui-même, qui le tenait en grande estime, lui délégua plus d'une fois ses pouvoirs souverains dans des questions d'intérêt temporel et même dans des questions de dogme ou de discipline; c'est ainsi que nous le voyons désigné par le Souverain-Pontife pour apprécier l'acte singulier d'un prêtre qui, *pour éviter la lèpre*, s'était fait la même mutilation qu'Origène.

Il mourut, jeune encore (quarante ou quarante-deux ans), à Paris, après onze ans d'épiscopat, et fut enterré dans le chœur de Notre-Dame. Cette église était alors entièrement construite; Maurice de Sully en avait posé la première pierre, Eudes de Sully y avait mis la dernière main.

PAUL HUOT.

(1) La famille de Marly était la branche cadette des Montmorency; elle en conserva les armes, *d'or à la croix de gueules, cantonné de quatre alerions d'azur*, lorsqu'après la bataille de Bouvines, la branche aînée prit les *seize alerions*, emblème des enseignes enlevées à l'ennemi par Bouchard.

Digitized by Google

PARIS (ÉTIENNE), *évêque d'Avelone.*

Il prit naissance à Orléans, vers 1498, d'Érasme Paris, procureur au Châtelet de cette ville, et de Marie Foubert. Il entra assez jeune chez les Jacobins, et prit les degrés nécessaires pour parvenir au doctorat. Les droits et les priviléges de sa dignité de *docteur* lui furent confirmés dans un chapitre tenu à Rome en 1532, et après avoir été prieur de la maison d'Orléans, il fut provincial et ensuite vicaire général de l'ordre par tout le royaume.

Le cardinal de Vendôme, archevêque de Rouen, le prit pour son suffragant et coadjuteur dans les charges de l'épiscopat; ayant postulé pour lui l'évêché d'Avelone (ville de Grèce), ce fut le 16 mars 1532 que le pape le pourvut de ce titre, lui attribuant cent cinquante écus d'or *au soleil* sur les revenus de l'archevêché de Rouen, avec l'agrément du cardinal de Vendôme.

Paris gouverna aussi le diocèse d'Orléans comme vicaire général de Jean de Morvilliers, qui en était alors évêque, et qui se trouvait employé dans les plus grandes affaires de l'État.

Comme il avait été sacré principalement pour le diocèse de Rouen, ce fut le principal objet de sa sollicitude : il s'efforça d'y arrêter les progrès de la nouvelle religion, et d'être en toutes manières le modèle de son troupeau, par le bon exemple qu'il lui donnait, en remplissant avec soin les devoirs d'un bon pasteur. Ce saint prélat mourut à Rouen, le 20 octobre 1561.

Ouvrages : 1° *Christiani hominis institutio adversus hujus temporis hæreses* (Paris, 1552); 2° *Claire et facile exposition de la divine Epître de saint Paul aux Éphésiens* (Paris, 1553); 3° *Expositio præclara sacri hujus sermonis « Verbum caro factum est »* (Paris, 1554); 4° Vingt homélies et deux oraisons funèbres de Charles, duc d'Orléans, fils de François Ier. : Étienne avait été prédicateur et confesseur de ce prince.

D. G.

HERVET (GENTIEN), *chanoine de l'église de Reims.*

Le bourg d'Olivet est le lieu où vint au monde Gentien Hervet, l'an 1499 : il fit ses études dans l'un des colléges de l'Université

Digitized by Google

d'Orléans, dont il fut plus tard un des régents. Il acquit de bonne heure une exacte connaissance des langues grecque et latine, quoique la première fût peu cultivée par ses compatriotes, malgré l'habileté des maîtres qui enseignaient pour lors à Orléans, tels que Reuchlin, Alexandre, Erasme et autres savants de premier ordre.

Il fut d'abord précepteur de Claude de l'Aubépine; il alla ensuite à Paris, et s'attacha à un savant anglais nommé Lupsel (ou Lupser), qu'il suivit en Angleterre, où la comtesse de Salisbury le fit précepteur de son fils, Arthur Polus, parent du roi. Cette éducation terminée, il se rendit à Rome avec le cardinal Renaud Polus, frère de son disciple, et y gagna, par son érudition et par la douceur de son caractère, l'estime de tous les grands hommes d'Italie. Après quelques années de séjour dans la capitale du monde chrétien, il revint en France et donna des leçons publiques à Bordeaux et ensuite à Orléans.

Il se rendit de nouveau à Rome, sur l'invitation du cardinal Polus, qui le donna au cardinal de Sainte-Croix, Marcel Servin, depuis pape, et ce fut chez ce nouveau patron qu'il traduisit plusieurs ouvrages des Pères et des auteurs Grecs. Marcel Servin, envoyé par Paul III pour présider le concile de Trente, en 1545, emmena Hervet, qui s'y distingua par son érudition, et notamment par un savant discours contre les *mariages clandestins*, ce qui contribua beaucoup à les faire proscrire par les Pères du concile; on présume que c'est aussi ce qui donna lieu aux ordonnances du royaume faites contre ces sortes de mariages.

Hervet, revenu à Rome avec le légat, resta en Italie jusqu'en 1553. Ordonné prêtre en 1556, il fut pourvu de la cure de Saint-Martin-de-Cravant, près de Beaugency, et en remplit les fonctions pendant trois ou quatre ans, combattant avec vigueur, par des écrits de controverse et par de fréquentes prédications, l'hérésie de Calvin, qui se répandait dans cette paroisse. Jean de Morvilliers, son évêque, voulant profiter de ses lumières, l'emmena à l'assemblée de Poissy (1561), où le clergé de France devait avoir un colloque avec un ministre de la religion prétendue réformée. Hervet n'était pas docteur, mais s'il n'en avait pas le bonnet et les fourrures, il avait toute la capacité que ce titre suppose.

Digitized by Google

Le cardinal de Lorraine, archevêque de Reims, conçut tant d'estime, à l'assemblée de Poissy, pour Hervet, qu'il résolut de se l'attacher, et, du consentement de l'évêque d'Orléans, il l'emmena à Reims, et de là au concile de Trente, de 1562 à 1563. C'est là que, dans deux lettres, il soutint, contre le jésuite Salmeron, que la résidence des évêques est de droit divin.

Pour fixer dans son diocèse un si docte théologien, le cardinal-archevêque, de retour en France, le nomma, en 1564, chanoine de Reims.

Après une longue vie, continuellement appliquée à l'étude et à toutes sortes de bonnes œuvres, Gentien Hervet mourut dans cette ville, le mercredi 12 septembre 1584, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

On mit cette épitaphe sur son tombeau :

Hic lapis Herveti custodit corpus inane,
In cœlis animæ sit sine fine quies.
Octoginta annos vixit cum quinque, refellens
Hæreseon scriptis dogmata falsa suis.

Le corps d'Hervet repose en ce tombeau pieux,
Que son âme à jamais habite dans les cieux !
Sa plume a combattu quatre-vingt-cinq années,
De l'hérétique impur les erreurs obstinées.

Gentien Hervet eut avec les docteurs de la Faculté de Reims une dispute fort vive et qui dura long-temps. Cette Faculté avait censuré plusieurs de ses écrits, dans lesquels il a avancé des propositions fort singulières et qui ont besoin d'explication. S'il fut attaqué avec peu de ménagement, il ne montra pas aussi de son côté beaucoup de modération dans sa défense. Il finit par se soumettre à tous les changements que l'on jugerait à propos de faire.

Boutrays, dans son poëme intitulé *Aurelia*, en parlant des beaux esprits qu'a produits la ville d'Orléans, fait mention d'Hervet en ces termes :

Urbs solita ingeniis magnis clarescere, qualis,
Argolico latioque potens Hervetius ore;
Veracis cultor sophiæ; hæresis acre flagellum ;
Graiorum interpus fidus, quo vindice mendis,
Purus Alexander Clemens, plures que loquuntur.

Orléans fut toujours fécond en grands esprits;
Témoin l'illustre Hervet : de Rome et de la Grèce

Digitized by Google

Le langage divin revit en ses écrits.
Fléau de l'hérésie, ami de la sagesse,
Au texte de Clément il rend la pureté,
Et traduit doctement la docte antiquité.

Les ouvrages d'Hervet sont en très-grand nombre. Parmi ses œuvres latines on remarque :

1° *Tres Orationes de radendâ barbâ, de alendâ barbâ, de vel radendâ vel alendâ barbâ* (Aureliæ, 1536). Dans la 1re, il prouve que l'on est obligé de couper sa barbe; dans la 2e, qu'on doit la laisser croître; dans la 3e, qu'on est libre de la raser ou de l'entretenir. Les deux premières furent débitées, à Orléans, par deux de ses écoliers, dans les exercices publics du collége dont il était régent.

2° Des déclamations sur la *Patience*, l'*Oisiveté*, la *Reconnaissance*, &c.

3° Son discours sur les *Mariages clandestins*, et ses *Lettres sur la résidence des Évêques* (concile de Trente, 1563).

4° Des épigrammes, 1541, &c.

Ses ouvrages français sont presque tous dirigés contre les calvinistes. On y trouve : 1° des sermons; 2° des épîtres; 3° l'*Apologie*, ou *Défense contre une réponse des ministres d'Orléans* (1562). Après avoir dit que les ministres exigeaient 12 à 14 sous pour le baptême, et 2 à 3 écus par tête pour la cène, outre ce que chacun devait leur donner par mois, il remarque que les prêtres ne prenaient qu'un demi-trezain pour droit de *paroissage*, et qu'on ne donnait que six-blancs pour la messe; 4° L'*Anti-Hugues*, ou *Réponse aux écrits et blasphèmes de Hugues Sureau, soi-disant ministre à Orléans* (1566).

Il a traduit, du grec en latin, quelques ouvrages profanes : un traité de Plutarque, l'*Antigone*, de Sophocle, et un grand nombre d'ouvrages sacrés de saint Basile (1541), de saint Chrysostôme, de saint Grégoire de Nysse, de Théodoret (1555); *les Canons des saints Apôtres* (1561), et toutes les œuvres de saint Clément d'Alexandrie (Florence, 1551). Ajoutons huit livres des *Basiliques* ou constitutions impériales (1557), et *Sextus empiricus* (1569).

Parmi les ouvrages traduits du latin en français, on remarque :

1° *Les Actes du saint Concile de Trente, de 1563*. Cette traduction est très-recherchée ;

Digitized by Google

2° *La Cité de Dieu,* de saint Augustin (1570);

3° Le traité de saint Jérôme, de la *Vraie Église* (1567).

Huet dit, en parlant des traductions d'Hervet, qu'il s'exprime avec facilité, et qu'il sait conserver aux auteurs leur style et leurs pensées; toutefois, Heinsius et Sylburge l'accusent de négligence et de peu d'application dans sa traduction de saint Clément.

Baillet dit qu'Hervet n'a pas réussi dans ses traductions françaises; Tessier pense de même, mais il ajoute que les latines sont meilleures.

J. D.

DE MORVILLIERS (JEAN),

évêque d'Orléans, garde des sceaux de France.

Son père, Etienne de Morvilliers, était procureur du roi. Jean naquit à Blois en 1507. Il fut d'abord lieutenant-général de Bourges, puis membre du grand conseil et maître des requêtes. Il fut employé ensuite en plusieurs ambassades importantes, où il se distingua par son habileté et sa sagesse.

Lorsqu'il fut entré dans les ordres, le roi le nomma à l'évêché d'Orléans, le fit conseiller d'Etat et finit par lui confier entièrement l'administration des affaires du royaume. Pendant trente-cinq ans, il prit part à tous les grands événements. « C'était un homme grave, « judicieux, prudent, adroit, actif, avec une probité et une douceur « peu ordinaires dans un homme d'Etat. » A la mort du chancelier Olivier, il refusa modestement cette dignité qui lui était offerte par François II, s'excusant sur ce qu'il se sentait trop faible pour porter un si lourd fardeau. Charles IX exigea qu'il acceptât cette fonction importante, lorsqu'elle fut de nouveau vacante par la retraite de Michel de l'Hospital. De Morvilliers ne garda les sceaux que deux ans, et les remit entre les mains de René de Birague.

Il alla ensuite au concile de Trente et y demeura quelque temps. Il ne se distinguait pas seulement par sa piété et les services qu'il rendit à son pays; son amour pour les sciences et la protection qu'il accorda aux savants lui attirèrent l'estime générale. Il ne tarda pas à se démettre de son évêché d'Orléans en faveur de son neveu, Mathurin de la Saussaye, déjà grand-vicaire, et mourut en 1777, à

Digitized by Google

Tours, dans une paisible vieillesse. Il fut enterré dans l'église des Cordeliers de Blois, comme il l'avait ordonné par son testament.

Scévole de Sainte-Marthe et de Thou ont fait son éloge, et Charles de la Saussaye, neveu de l'évêque Mathurin, a écrit sa biographie. Joachim du Bellay composa à sa louange les vers suivants :

Consiliis secura tuis, vel pace vel armis,
Gallia, quanta tibi sit πολιτεια, probat
Hinc mores, hinc villa tibi (sic dicimus urbem),
Nominis efficiunt omina vera tui.

On a publié plusieurs lettres remarquables de Jean de Morvilliers. On a encore de lui : le *Traité de ce qui a été fait durant les troubles pour la conservation de l'État du roi*; — *Procès-Verbal de la conférence tenue à Marck, en 1555, entre les députés de Charles V et ceux de Henri III.*

Il composa aussi plusieurs harangues pour les rois, entre autre celle qui fut prononcée par Henri III aux Etats de Blois, en 1576. Enfin l'historien de Blois, Bernier, a publié l'avis qu'il donna au roi Henri III, en 1577, lorsque ce prince voulut révoquer l'édit de pacification et faire la guerre aux hérétiques.

Lors de son installation à l'évêché d'Orléans, une contestation singulière s'éleva entre lui et ses chanoines qui voulaient l'obliger à rogner sa barbe, en vertu d'un de leurs statuts : Henri II fut obligé d'intervenir pour dispenser l'évêque de se conformer à cet usage. Il fut l'un des juges du chancelier Poyet, accusé d'abus de pouvoir et de concussion. M. Weiss porte sur lui le jugement suivant : « C'était « un honnête homme, mais timide et incapable d'une détermination « vigoureuse. Il avait acquis une grande expérience dans les affaires: « dans les conseils, il inclinait toujours pour la paix, le premier be- « soin des peuples, et il ne croyait pas qu'il fût possible de l'acheter « par trop de sacrifices. »

E. DE VÉDÈNES.

VAILLANT DE GUÉLIS (GERMAIN), *évêque d'Orléans.*

Ce savant prélat naquit à Orléans en 1516. Il se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique, et après avoir fait d'excellentes

Digitized by Google

études, il fut reçu docteur en droit et en théologie. François Ier désira le voir, et Vaillant obtint l'estime et la faveur de ce prince.

Etant entré dans l'état ecclésiastique, il fut d'abord abbé de Notre-Dame-de-Paimpont et prieur de Bourg-en-Sologne, puis chanoine et prévôt de l'église de Saint-Aignan d'Orléans, ensuite chanoine de Notre-Dame de Paris (1580), doyen de l'église d'Orléans, et enfin évêque de ce diocèse en 1586. Il joignit à ces dignités celle de conseiller au Parlement (1557). Élevé à l'épiscopat, il résigna tous ses bénéfices, se retira dans son château de Meung, y fit l'ordination et réforma les statuts synodaux de Jean d'Orléans, un de ses prédécesseurs. Au moment où il se préparait à faire son entrée solennelle, il mourut, d'une attaque de goutte, le 15 septembre 1587, et fut enterré dans l'église collégiale de Meung, au milieu du chœur, avec une épitaphe qu'il avait lui-même composée.

Tous les écrivains ont loué la piété et les vertus pastorales, l'ardeur pour l'étude et l'érudition profonde de Guélis. Scévole de Sainte-Marthe, son ami, lui soumettait ses poésies sacrées, en le priant de corriger ce qui aurait pu lui échapper de contraire au dogme et à la doctrine de l'église. Etienne Pasquier l'a également célébré dans ses vers. Théodore de Bèze ajoute qu'il était d'une belle taille et d'une physionomie intéressante.

La plupart des savants ouvrages de Vaillant ont péri, de son vivant même, par le malheur des guerres et les désordres du temps où il vivait. Le plus connu de tous est son *Commentaire sur Virgile* (1), dans lequel il a rapproché du texte latin, pour l'éclaircir, les passages des auteurs grecs et latins qui s'y rapportent ou que Virgile a imités; 2° un poëme de deux cent quarante-sept vers, adressé à Henri III, sur son avènement à la couronne, et dans lequel il semble prophétiser l'horrible parricide qui fut commis deux ou trois ans après sur la personne de ce monarque (2); 3° enfin, diverses pièces, entre autre, un poëme d'environ trente vers en l'honneur de la sainte Vierge, à laquelle il était fort dévot. Ce poëme se trouve dans les *Annales de l'église d'Orléans*.

D. G.

(1) *Commentarius et paralipomena in Virgilium* (1575).

(2) *Ad Henricum regem prosphonematicum carmen*.

Digitized by Google

AGNAN DES COMTES DE LA CLÉMENDIÈRE,

curé de Sainte-Catherine.

Agnan naquit à Orléans en 1520. Après avoir étudié dans les Universités de cette ville et de Paris, il voyagea en Allemagne pour apprendre les langues vivantes et se perfectionner dans les langues latine et grecque. A son retour, il résolut de se consacrer au service des autels et prit ses degrés dans l'Université d'Orléans. L'éclat de son mérite le fit mettre à la tête du chapitre de Saint-Pierre-Empont ; quelques années après, il eut la cure de Sainte-Catherine et l'office de pénitencier qui y était pour lors annexé; mais l'étroite amitié qu'il avait entretenue avec Melchior Volmar, son maître de grec et d'hébreu dans l'Université d'Orléans, l'ayant fait soupçonner d'avoir embrassé la nouvelle réforme, les membres du chapitre de l'église cathédrale firent procéder juridiquement contre lui et le forcèrent d'abandonner sa cure et la pénitencerie. Cependant Lemaire prétend que des Comtes fit toujours profession de la religion catholique, apostolique et romaine, et qu'il finit sa vie dans le sein de la vertu et de la piété, à l'âge de quatre-vingts ans.

On a de lui plusieurs élégies et autres poëmes latins adressés à divers savants Orléanais. Deux de ces pièces sont à la louange des poëmes de Germain Audebert, intitulés : *Roma* et *Venetia*. Il regrettait que cet écrivain n'eût célébré dans ses vers que des villes étrangères, sans consacrer à Orléans, sa patrie, aucune des productions de sa plume.

D. G.

DE SAINCTES (CLAUDE), *évêque d'Évreux.*

La Croix du Maine et Moreri font naître à Chartres cet habile théologien. Il prit l'habit de chanoine régulier vers l'an 1540, dans l'abbaye de Saint-Chéron. De Sainctes fut envoyé à Paris quelque temps après sa profession; il y étudia les humanités, la philosophie et la théologie dans le collége de Navarre, après quoi il fut reçu docteur en théologie l'an 1555. Il s'attacha beaucoup à la contro-

Digitized by Google

verse et entra dans la maison du cardinal Charles de Lorraine. Il fut l'un des représentants du parti catholique dans le colloque de Poissy, l'an 1561, et ensuite un des douze théologiens que le roi Charles IX envoya au concile de Trente. Il fit un discours fort éloquent aux Pères du concile.

A son retour en France, Simon Ligor et lui soutinrent une controverse contre deux ministres, chez M. le duc de Nevers, l'an 1566, pour ramener à l'Église catholique la duchesse de Bouillon, fille du duc de Montpensier. Il prêcha dans Paris assez long-temps, et fut enfin nommé évêque d'Évreux en 1575. L'année suivante, il assista aux États de Blois.

Claude de Sainctes alla trop loin contre ceux de la religion réformée: car il soutenait qu'il fallait rebaptiser ceux qu'ils avaient baptisés; mais le pape lui fit ordonner par son nonce, ainsi qu'aux autres prédicateurs de Paris, de ne point soutenir cette opinion. Claude de Sainctes travailla beaucoup pour exclure les hérétiques de son diocèse, et pour faire recevoir sans restriction, dans le royaume, tous les canons du concile de Trente. Il fit un écrit en français, pour prouver que Calvin et de Bèze étaient athées.

Jusque-là, de Sainctes ne mérite que des louanges; mais il ternit sa réputation sur la fin de sa vie: car il se jeta dans le parti de la Ligue, et comme son caractère était dur et inflexible, il s'y porta avec tant d'excès qu'il soutint que le roi Henri III avait été justement assassiné et que Henri IV méritait le même sort. On trouva dans son cabinet le manuscrit où il soutenait cette opinion, lorsque le maréchal de Biron s'empara de Louviers et fit prisonnier l'évêque d'Évreux. Il s'agissait du crime de lèse-majesté: il comparut à Caen et fut déclaré coupable. Comme il persistait opiniâtrément dans ses opinions, il eût été condamné à mort, si le cardinal de Bourbon et quelques autres prélats n'eussent intercédé en sa faveur, et n'eussent obtenu du roi que la peine du dernier supplice fût commuée en une captivité perpétuelle. Il mourut en prison, l'an 1591, à l'âge de 65 ans. « Son erreur était d'autant plus inexcusable, que les sujets ne doivent jamais s'opposer aux ordonnances de leur souverain. » Il avoua, dans un écrit, qu'il avait été soupçonné de ne pas être éloigné du calvinisme. Il était lié avec les plus savants Jésuites de son temps

Digitized by Google

et a laissé des ouvrages où l'on remarque beaucoup d'esprit et d'érudition, et dont le plus important est la *Réponse à Théodore de Bèze*. Il traduisit en français le concile provincial de Rouen, tenu l'an 1581, et publia, en dernier lieu, l'*Avertissement de Claude de Sainctes, évêque d'Évreux, contre un arrêt donné à Caen le 28 mars 1591*.

D. L.

D'ETAMPES (LEONOR), *évêque de Chartres*.

Léonor d'Etampes, fils de Jean d'Etampes, chevalier, seigneur de Valençay en Blésois, et de Sara d'Happlaincourt, frère d'Achille, cardinal de Valençay, étudia les belles-lettres et la philosophie à Paris, dans le collége de Navarre; il voulut même être docteur de cette maison, mais il ne remplit pas les conditions nécessaires pour obtenir ce titre. Tout jeune encore, il fut nommé abbé de Bourgueil et fut député, avec l'évêque d'Angers, aux Etats-Généraux, dans la sénéchaussée d'Anjou, l'an 1614. Il y fit un écrit pour démontrer que les abbés commendataires devaient précéder les doyens du chapitre.

A la mort de Philippe Hurault, son cousin, il fut nommé évêque de Chartres, jusqu'en 1641, époque à laquelle il fut désigné pour l'archevêché de Reims. — Il y mourut en 1651. Léonor d'Etampes a écrit un poëme, à la louange de la sainte Vierge, divisé en quatre livres et qui fut imprimé à Paris en 1605. En 1626, il fit, au nom du clergé de France, assemblé à Paris, une remontrance au roi Louis XIII. Il fut choisi pour dresser l'arrêt, imprimé dans le *Mercure français*, t. 11, p. 1068, par lequel l'assemblée des évêques condamnait les deux livres intitulés, l'un : *Admonition à Louis XIII, roi de France et de Navarre*; — l'autre : *Les mystères politiques*.

Ce décret ayant déplu à quelques prélats, ils firent tous leurs efforts pour le faire supprimer et en publièrent un autre, sans date, beaucoup plus court. Ce dernier décret fut annulé et cassé par deux arrêts du Parlement. Les évêques de Chartres et de Soissons firent une seconde déclaration, où ils consentaient à recevoir la précédente, pourvu que les évêques qui l'avaient dressée reconnussent ces trois propositions : « 1° Que, pour quelque cause et occasion que ce

Digitized by Google

« puisse être, il n'est permis de se rebeller et prendre les armes « contre le roi; — 2° que tous les sujets doivent obéir au roi, et « que personne ne peut les dispenser du serment de fidélité; — « 3° que le roi ne peut être déposé par quelque puissance que ce « soit, ni sous quelque prétexte que ce puisse être. »

Selon le témoignagne de l'abbé de Marolles et de René Gautier, Léonor d'Etampes était un célèbre prédicateur. Il a publié quelques écrits et fut choisi en 1641, par les évêques de France, pour diriger une nouvelle édition des *Mémoires du clergé*.

D. L.

HALLIER (FRANÇOIS), *docteur de Sorbonne, évêque de Cavaillon.*

La famille des Hallier est très-ancienne dans le pays chartrain. François Hallier commença ses études à Chartres; il fut ensuite page chez la princesse douairière d'Aumale, et, pendant les deux ans qu'il y demeura, il fit plusieurs pièces de poésies latines et françaises. A seize ans, il professait la philosophie à Paris. Il s'appliqua ensuite à la théologie, se fit recevoir à la Sorbonne, et, à vingt-huit ans, était docteur en théologie de la Faculté de Paris.

Précepteur de l'abbé d'Ablincourt, Ferdinand de Neuville, mort évêque de Chartres, il l'accompagna en Italie, en Grèce, puis en Angleterre, où il faillit être assassiné comme prêtre catholique. A son retour en France, il publia, en 1636, un ouvrage considérable, sur les élections et les ordinations, qui fut très-estimé et lui valut une pension de huit cents livres du clergé. Il avait entrepris, peu de temps auparavant, la défense de la censure, que la Faculté de Théologie de Paris avait faite contre les écrits de quelques réguliers d'Angleterre. En considération de ces ouvrages, il eut, huit ou neuf ans après, une chaire royale. Le cardinal de Richelieu, qui voulait l'avoir pour confesseur, et le cardinal Barberin, lui offrirent des pensions qu'il refusa, pour ne pas contracter d'engagement. L'évêque de Chartres, Lescot, le fit théologal de son église, mais sa santé l'obligea de quitter cet emploi au bout d'un an. Un second livre, intitulé : *la Théologie morale des Jésuites*, dans lequel il attaque cette société, lui fit beaucoup d'ennemis, ce qui ne l'empêcha pas, en 1645, d'être nommé promoteur de l'assemblée du clergé de France.

Digitized by Google

Ce fut alors qu'il publia son grand ouvrage de la *Hiérarchie ecclésiastique*, qu'il avait fait contre le livre du P. Cellot, jésuite, écrit sur le même sujet.

En 1649, Hallier fut nommé syndic de la Faculté de Théologie de Paris. Saint-Amour et plusieurs autres docteurs s'opposèrent à son élection, sous prétexte qu'il avait approuvé le livre de Jansénius; malgré un arrêt hostile du Parlement, il fut maintenu et député à Rome, par le clergé de France, pour solliciter du pape la condamnation des cinq propositions.

Urbain VIII l'avait nommé évêque de Toul et voulait l'élever au cardinalat; mais de fortes inimitiés et une raison d'état firent passer le chapeau sur la tête du chevalier de Valençay.

Enfin, en 1656, Hallier fit un troisième voyage à Rome, fut très-bien accueilli du pape Alexandre VII et en reçut les bulles de l'évêché de Cavaillon; mais une attaque de paralysie l'empêcha d'en prendre possession. — Il mourut en 1658, âgé de soixante-trois ans.

Dupin fait l'éloge de François Hallier; selon lui, ses ouvrages sont pleins d'érudition et de jugement; il écrit assez purement en latin, mais son style est souvent diffus. Il n'en fut pas moins l'un des prélats les plus distingués du clergé de France. Il a publié, en outre, beaucoup d'autres ouvrages de controverses et de théologie, des traités de philosophie, des sermons, des lettres et des poésies.

D. L.

NICOLE (Pierre).

Nicole, l'un des plus grands esprits de son siècle, n'eut toute sa vie d'autre titre que celui de bachelier en théologie.

Il naquit à Chartres, en 1625, de Jean Nicole, avocat de cette ville et poète passable. Après de brillantes études à l'Université de Paris, il soutint, en 1649, la thèse qu'on appelait *la Tentative;* mais il ne prit pas d'autre grade, et resta toute sa vie simple clerc.

A peine âgé de vingt ans, il avait entrepris de lire la *Bible* en hébreu et faillit y perdre la vue. Il fut obligé, par la suite, d'abandonner les langues dont l'écriture présente des abréviations ou des traits entortillés.

Pour bien connaître la vie de Nicole, il est nécessaire d'étudier sa

Digitized by Google

correspondance, car l'auteur s'est peint fidèlement dans ses lettres familières. Ce travail a été fait par le savant bénédictin D. Liron, dans une édition nouvelle qu'il préparait de sa *Bibliothèque chartraine*, et dont nous avons le manuscrit sous les yeux.

Nicole, dit ce savant biographe, était d'une complexion délicate et sujet à de grandes infirmités. Un asthme, qui le tourmenta pendant plus de trente-cinq ans, l'obligeait au silence et le rendait presque incapable d'écrire, ou même de lire. Sa patience et sa tranquillité n'en étaient ni lassées ni troublées, et il trouvait, entre les accès de son mal, le temps d'écrire ce qu'il avait médité.

Il avait trente ans lorsqu'il se lia d'amitié avec le célèbre Arnauld, qu'il aida dans ses travaux. L'église de France était alors partagée en deux camps : les jésuites, qui dominaient la cour et le clergé, et les Jansénistes, qui avaient entraîné dans leur opposition religieuse quelques hardis novateurs, tels que Duvergier de Hauranne et l'abbé de Saint-Cyran. Voici comment Bossuet caractérisait les deux partis : « Deux maladies dangereuses ont affligé de nos jours le corps de « l'Eglise; il a pris à quelques docteurs une rage meurtrière qui leur « a fait porter des coussins sous les coudes des pécheurs, chercher « des couvertures à leurs passions... Quelques-autres, non moins « extrêmes, ont tenu les consciences captives sous des rigueurs « très-injustes, et accablent la faiblesse humaine en ajoutant au « joug que Dieu nous impose. »

Les jansénistes, en effet, étaient les puritains du catholicisme; ils rendaient la religion inaccessible aux âmes vulgaires, aux consciences défaillantes, proscrivaient la dévotion aisée, et introduisaient dans la pratique une sévérité un peu maussade.

Arnauld et Nicole étaient les plus vaillants champions de la nouvelle doctrine. Ils habitèrent pendant quelque temps le petit village de Châtillon, voisin de la célèbre maison de Port-Royal, qui était le quartier-général du jansénisme (1). C'est de là que furent lancées les fameuses *Lettres provinciales*. Nicole les traduisit en latin sous le pseudonyme *Wendrock*, avec des notes si virulentes, que le roi les fit lacérer par la main du bourreau.

(1) Par une singulière coïncidence, c'est dans ce même village que naquit le diacre Pâris, qui ralluma, au siècle suivant, le flambeau du jansénisme.

Digitized by Google

Qui croirait pourtant que cet impitoyable pamphlétaire était le plus timide des hommes ? Entraîné dans une polémique religieuse qui répugnait à son caractère peu décidé, Nicole fut toujours janséniste malgré lui. Voici comment il peint lui-même, dans une lettre, cet état de son âme :

« J'ai une telle haine des contestations, que parce que le partage « des opinions en a quelque image, il me fait toujours peur, et je « ne prends point plaisir d'y être meslé.... Ces contestations m'ont « rendu si timide, que je crains même lorsqu'il n'y a pas sujet de « craindre. C'est pourquoi je compte un peu entre les avantages de « la retraite d'en être délivré. »

Et, en effet, pendant les douze années qu'il travailla avec Arnauld, il fit des réflexions continuelles sur les difficultés de cet emploi. Son engagement lui était fort à charge, et il en regarda la délivrance comme une des plus grandes grâces que Dieu lui eût faites. « Je ne « veux pas, disait-il en souriant, jouer un rôle dans les *guerres* « *civiles*. » Mais le fougueux Arnauld exerçait sur son faible disciple une sorte de fascination. Un jour que, fatigué de cette guerre de plume incessante, Nicole voulait prendre quelque repos : « Eh ! n'au- « rez-vous pas toute l'éternité pour vous reposer ! » lui dit Arnauld. Quand l'édit de proscription vint frapper les solitaires de Port-Royal, tous deux errèrent de retraite en retraite sans pour cela cesser de combattre.

Il était dans la destinée de Nicole, si craintif et si réservé de lui-même, d'être toujours mis en avant par ses co-religionnaires. En 1677, il écrivit, à la prière des évêques de Saint-Pons et d'Arras, une lettre adressée au pape Innocent XI, sur le relâchement des casuistes. Ce fut le signal de l'orage qui se déchaîna contre lui avec plus de fureur que jamais. Tout lui manquait à la fois; la duchesse de Longueville, sa protectrice dévouée, la seule qui l'appelât encore *Monsieur l'abbé*, vint à mourir. « Je suis un certain saint, écrivait- « il alors, à qui l'on offre peu de chandelles. » Craignant d'être emprisonné, il erra pendant quelque temps en Belgique, changeant souvent de nom et d'asile. Il finit par se fixer à Bruxelles. Arnauld, désireux de l'enrôler de nouveau sous sa bannière, lui offrit un asile chez lui; Nicole refusa, et les jansénistes, qui n'étaient pas plus

Digitized by Google

tolérants que leurs adversaires, lui reprochèrent cet acte de timidité ou de prudence comme une lâche défection. Le pauvre exilé se plaint dans ses lettres de ce que tout le monde le condamne. On venait même jusque dans son désert pour l'accabler de reproches. Ce qui lui faisait le plus de peine, c'était le dégoût et la timidité de ses hôtes. Il vécut long-temps avec des charrons et des bateliers. Enfin il se vit réduit à n'avoir de conversation qu'avec les arbres. « Qui m'aurait dit, il y a six mois (ce sont ses paroles) qu'il fau-« drait me résoudre à n'avoir ni feu ni lieu, à être à charge à tout « le monde, à changer continuellement de demeure, à coucher sur « la paille, avec la fièvre, dans des trous creusés sous les rochers « de la Meuse? »

Il finit cependant par rentrer en grâce auprès de l'archevêque de Paris, qui lui permit de revenir secrètement en France. Cette affaire fit encore beaucoup de bruit, et Nicole s'est cru obligé de nous apprendre qu'il n'y avait eu presque aucune part, n'ayant été obligé ni d'écrire ni de parler. A son arrivée à Chartres, il dut mettre ordre à ses affaires de famille, qui étaient fort embrouillées. Il prit la voie la plus courte et acheta son repos en prenant la perte pour lui. Il revint ensuite à Paris et se consacra tout entier à ses études favorites. Il fit même à Mgr de Harlay plusieurs visites de civilité où il ne fut point parlé de jansénisme.

Le dernier chagrin qu'essuya Nicole vint de son nouveau système sur la grâce. Ce fut encore Arnauld, son dangereux ami, qui l'entraîna dans cette discussion théologique. Il avait écrit sur cette matière un petit traité auquel Nicole crut devoir répondre. Cette question si délicate préoccupait alors tout le monde. Les *Lettres Provinciales* l'avaient rendue accessible au vulgaire, et Corneille, dans *Polyeucte*, formulait, en beaux vers, la théorie orthodoxe de la grâce. Dans cette dispute, Nicole eut encore ses anciens amis pour adversaires; il rompit plusieurs lances avec Arnauld, Dom Lami et le père Quesnel. On le décria dans tout Paris; il fut traité de pélagien et de moliniste. Au surplus, après avoir composé beaucoup de traités sur ce sujet, il est mort, de son propre aveu, sans avoir une opinion bien arrêtée. « Je n'ai aucun sentiment ni pour, ni contre, écrivait-il : et voilà à quoi ont abouti tant de travaux ! »

Digitized by Google

En parcourant cette vie si agitée, le lecteur a sans doute oublié que Nicole était chétif et malade; c'est que l'âme, quoi qu'on en dise, au lieu d'user le corps, soutient au contraire sa frêle enveloppe. Quelques années avant sa mort, son esprit commença à faiblir; il devint chagrin et maniaque; il redoutait les voyages et n'osait même sortir de chez lui, parce qu'il craignait, en passant dans les rues, que quelque tuile ne lui tombât sur la tête. Il s'était relégué au faubourg Saint-Marcel, et quand on lui en demandait la raison: « C'est, répondait-il, que les ennemis qui menacent Paris entreront « par la porte Saint-Martin, et qu'ils seront obligés, par conséquent, « de traverser toute la ville avant de venir chez moi. » Il demeurait dans la cour du monastère de la Cresche, rue Françoise, où a été depuis la communauté de Saint-François de Sales.

Le 18 novembre 1695, Madame de Sévigné écrivait à sa fille :

« Je crois Monsieur Nicole mort : il tomba en apoplexie il y a « deux jours. Racine vint en diligence de Versailles lui apporter « des gouttes d'Angleterre qui le ressuscitèrent, mais on vient de « me dire qu'il était retombé. C'est une grande perte. Il s'est trop « épuisé à écrire : on prétend qu'il s'est cassé la tête à ce dernier « livre contre les quiétistes. Ils n'en valaient, en vérité, pas la « peine. »

Nicole venait, en effet, d'être frappé d'une attaque d'apoplexie. Le bruit s'en répandit dans Paris, et il y eut une grande affluence de personnes dans la modeste demeure du vieux cénobite. Il reçut les sacrements de l'Eglise et finit sa vie dans des sentiments d'une piété exemplaire, le 16 novembre 1695, à l'âge de soixante-dix ans. Il avait ordonné qu'on l'enterrât sans cérémonie, mais sa dernière volonté à cet égard ne fut pas respectée. Peut-être voulait-on, en lui rendant les derniers honneurs, réveiller des passions qui n'étaient point encore apaisées. Tristes représailles que celles qui s'accomplissent au bord d'une tombe à peine fermée! Le pauvre solitaire de Port-Royal put enfin reposer en paix dans l'église de Saint-Médard, sa paroisse. Il fut enterré au bas des marches de la grande porte du chœur.

Nous empruntons encore au manuscrit de Dom Liron quelques traits d'une longue appréciation de notre auteur, ingénieusement

Digitized by Google

extraite de sa correspondance : Voici, dit-il, un petit *craïon* de l'esprit, des mœurs, de la conduite et des études du célèbre M. Nicole.

Il avait l'esprit bien fait et fort solide, le cœur droit et bon. Il ne faisait pas grande façon de dire simplement ce qu'il savait, mais il appréhendait extrêmement d'aller au-delà de sa lumière, de peur de se nuire à soi-même et à ceux qu'il voulait servir. Il ne prétendait pas avoir une vocation pour diriger les âmes. Il ne donnait aucun avis par lui-même à ceux qui le consultaient, et n'était, comme il le dit, qu'*entremetteur*. Une demoiselle vint un jour le consulter sur un cas de conscience; arrive le P. Fouquet, de l'Oratoire, fils du fameux surintendant. Nicole lui conte tout bonnement l'histoire de la demoiselle, qui rougit beaucoup. « Puisque je n'ai rien de caché pour ce « Père, dit-il naïvement, Mademoiselle ne doit pas être réservée « pour lui. »

Il était d'une grande simplicité d'esprit et de cœur, craintif à l'excès et timide comme un enfant. Malgré sa supériorité dans la controverse, il était souvent embarrassé dans la discussion ; la moindre objection le déconcertait. Il disait, en parlant de Tréville, son ami : « Il me bat dans la chambre, mais il n'est pas plutôt au bas de l'es- « calier que je l'ai confondu. »

Il convenait lui-même qu'il n'était ni tendre, ni porté à la complaisance, disant librement ce qu'il pensait; mais il n'aimait pas qu'on l'obligeât à dire son sentiment sur les personnes qu'il avait connues.

Son humeur chagrine fut presque toujours cause de ses malheurs. Il avait cette supériorité de talent qui s'impose, mais il manquait de cette égalité de caractère qui désarme l'envie, et fait pardonner aux grands hommes leur génie. Il fut toujours en guerre avec quelqu'un, souvent avec tout le monde. Il eut une discussion avec Racine, son élève, à propos des spectacles qu'il avait censurés avec une extrême sévérité. Dans son *Traité des Visionnaires*, il dénonçait ceux qui écrivaient pour le théâtre comme des *empoisonneurs publics des âmes*. Racine riposta par deux lettres vives et spirituelles. Nous ne les citerons pas, car on éprouve une sorte de tristesse à voir l'élève triompher du maître. D'ailleurs Racine reconnut plus tard sa faute et se réconcilia avec Nicole. Ce fut alors qu'il écrivit sa belle *Histoire de Port-Royal*, réparation éclatante des satires échappées autrefois à la

Digitized by Google

jeunesse de l'auteur. « Ces maîtres, dit-il, n'étaient pas des hommes « ordinaires : il suffit de dire que l'un d'eux était le célèbre Mon- « sieur Nicole. »

Quant à la composition et au style de ses ouvrages, Nicole les juge lui-même avec autant de sincérité que de modestie : « Je n'ai point « de talent, disait-il, pour les ouvrages qui demandent de l'inven- « tion et de la beauté d'esprit, où il faut se soutenir de soi-même et « prêter des ornements à ce qu'on traite. » Il raconte fort agréablement à ce sujet que, s'étant mêlé de faire deux panégyriques et une épitaphe, on se moqua beaucoup de lui. Il lui fallait une base et un appui matériel, quelque chose à prouver ou à réfuter. A moins de cela, il tombait et ne pouvait se soutenir. « Mon état naturel, dit-il, « est un état de bêtise et de stérilité ; mais si on me remue un peu, « quoique je ne trouve pas grand'chose, j'en trouve pourtant beau- « coup auxquelles je n'aurais jamais pensé sans cette agitation. »

Pour sa manière d'écrire, il nous apprend qu'il n'avait pas de talent pour arranger ses pensées de vive voix. Il dit néanmoins qu'il brouillait moins en dictant qu'en écrivant. « Il y a, ajoute-t-il encore, « des gens qui écrivent toujours du même air et dont l'allure est « toujours reconnaissable. Personne n'eût jamais plus ce défaut que « moy. Je pense à peu près de la même sorte, et mes expressions « ont un tour si uniforme qu'on me reconnaît sans peine. »

Nicole a composé un grand nombre d'écrits, dont la simple énumération occupe cinq pages dans le catalogue de Dom Liron. Nous n'en citerons ici que les principaux. Le plus remarquable est sans contredit ses *Esssais de morale,* dont il a été fait un grand nombre d'éditions en France et ailleurs. Le style en est pur et clair, mais abstrait, et, disons le mot, ennuyeux pour le commun des lecteurs. « On quitte les *Essais* sans peine, dit Palissot, on y revient sans « plaisir. » Ce jugement est peut-être un peu sévère : les contemporains de Nicole prenaient plaisir à ces questions de théologie transcendante, si dédaignées au XVIIIe siècle.

Les exemples qui sont dans les dernières éditions de la *Logique de Port-Royal* sont attribués à Nicole. Le livre de *la Perpétuité de la Foy de l'Eglise catholique, touchant l'Eucharistie,* fut entrepris par lui, à la sollicitation de plusieurs évêques, pour réfuter les allégations du mi-

Digitized by Google

nistre protestant Claude : dans l'*Unité de l'Église*, il combattit le nouveau système du ministre Jurieu; mais l'œuvre la plus goûtée de l'austère moraliste est peut-être son *Traité des moyens de conserver la paix avec les hommes*. « C'est, dit Voltaire, un chef-d'œuvre auquel « on ne trouve rien d'égal en ce genre dans l'antiquité. » Madame de Sévigné ne se lassait pas de le lire : « Devinez ce que je fais, « écrit-elle à sa fille; je recommence ce traité; je voudrais en faire « un bouillon et l'avaler. »

Au commencement du siècle dernier on a publié deux volumes des *Lettres de Nicole*. Elles sont travaillées avec autant de soin que ses autres ouvrages et ne le cèdent guère à ses *Essais de Morale* pour les pensées et pour le style. C'est dans cette correspondance, où l'auteur s'est peint lui-même, qu'ont été puisés les principaux détails de cette biographie.

G. BRAINNE.

MARIE (GILLES), *curé de Saint-Saturnin de Chartres.*

Né à Chartres le 26 septembre 1631, il consacra toute sa vie à la pratique des vertus chrétiennes : sa douceur, son humilité, son ardent amour pour les pauvres, son zèle dans l'exercice de son ministère, lui concilièrent la reconnaissance et la vénération de ses contemporains qui le regardèrent comme un saint. Véritable apôtre de l'Évangile, il s'imposait les plus dures privations pour répandre d'abondantes aumônes parmi les malheureux. La nouvelle de sa mort causa dans Chartres un deuil public. Son corps fut inhumé dans le chœur de Saint-Saturnin. Ses paroissiens voulant perpétuer le souvenir de cet excellent pasteur, firent placer son buste dans le chœur de son église, avec une inscription latine qui rendait un juste hommage à ses vertus et témoignait de leurs regrets. Ce monument subsista jusqu'à la destruction de l'église, en 1794. Le portrait de Marie fut gravé, et trois éditions purent à peine suffire à l'empressement qu'on éprouvait à contempler les traits de cet homme de bien.

Le genovéfain Janvier a consacré un livre entier au récit de sa vie. Ce volume, sans nom d'auteur, imprimé à Chartres en 1736, chez Besnard, n'offre aujourd'hui qu'un médiocre intérêt; nous de-

Digitized by Google

vions en faire mention dans ce recueil, au moins sous le rapport bibliographique. L'ouvrage est écrit avec simplicité, sans aucune prétention littéraire. Ceux qui se livrent à l'étude de l'histoire locale y trouveront quelques détails curieux. Nous allons en extraire une anecdote qui nous paraît propre à peindre l'esprit de l'époque.

Marie ne pouvait souffrir les spectacles: il était surtout indigné de ce qu'une troupe d'acteurs en plein vent exerçât son art tout auprès de son église. Un jour, il alla trouver le directeur et chercha à obtenir, par la persuasion, qu'il voulût bien se retirer. N'ayant pu réussir par les voies de douceur, il vint un jour de très-grand matin sur la place, démonta lui-même le théâtre et somma juridiquement celui qui l'avait fait construire d'en retirer incessamment les débris. L'*opérateur* (c'est ainsi que notre historien désigne le chef de la troupe dramatique) courut de suite à Versailles se plaindre de cette voie de fait et de l'atteinte portée au privilége qu'il tenait de la munificence royale. Mais le roi Louis XIV approuva le procédé expéditif du curé, et déclara que si tous les prêtres de France agissaient de même tout en irait bien mieux. Si le fait est exact, on se demande pourquoi le roi n'a pas pris tout simplement le parti de prohiber les théâtres d'une manière absolue.

A. S. M.

DE GODET DES MARAIS (Paul), *évêque de Chartres.*

A la mort de Ferdinand de Neuville, évêque de Chartres, Louis XIV nomma, pour lui succéder, Godet des Marais, qui en fut le 109e évêque. Son père était capitaine dans le régiment de Conti, et fut tué à la bataille de la porte Saint-Antoine. Paul de Godet naquit près de Blois, en 1648.

Après avoir fait ses études à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice, où il fut le disciple et l'ami du docteur Tronson, et s'être fait recevoir docteur de Sorbonne en 1677, il devint supérieur du séminaire des Trente-Trois, et occupait encore cette place lorsque Mme de Maintenon le choisit pour succéder à son directeur, l'abbé Gobelin. L'abbé des Marais refusa d'abord ce poste important, et, après beaucoup d'hésitations, ce ne fut que sur les instances de Tronson, pour lequel il

Digitized by Google

avait beaucoup de déférence, qu'il consentit à vaincre ses répugnances. Il avait l'air froid et austère, mais sa réputation de sagesse et de piété était si bien établie qu'il parut à Mme de Maintenon le seul homme auquel elle pût donner sa confiance. Il avait déjà été consulté pour les réglements de Saint-Cyr. Ses vertus lui attirèrent une si grande estime qu'il fut nommé à l'évêché de Chartres.

A cette époque, les différents entre Rome et la France n'étaient point apaisés; Paul de Godet fut un de ceux qui administrèrent en vertu des pouvoirs du chapitre. L'année qui suivit son sacre, il abandonna les revenus de son diocèse aux pauvres. Toute sa vaisselle d'argent consistait en une cuillère et une fourchette, et il les vendit.

Ce fut lui qui, le premier, ouvrit l'avis de partager son diocèse en deux et d'ériger l'évêché de Blois. Les disputes sur le quiétisme occupaient alors toute la France; Mme de Guyon de Saint-Cyr, qui appartenait à son diocèse, et qui faisait partie de la maison de Saint-Cyr, avait une grande influence sur les religieuses. Par une ordonnance du 21 novembre 1695, Godet condamna plusieurs propositions extraites de ses ouvrages et de ceux du P. Lacombe et la força de s'éloigner. Il voulait aussi amener à un désaveu Fénelon, dont il admirait néanmoins la droiture, la piété et les talents. Après avoir signé, en 1697, avec le cardinal de Noailles et Bossuet, une déclaration qui fut envoyée à Rome et par laquelle il condamnait les *Maximes de Saints*, Godet publia une instruction pastorale contre ce livre. A un zèle sincère pour l'Eglise, ce prélat joignait un esprit de douceur et de conciliation, qui le porta à féliciter le premier Fénelon de sa soumission. Quoique déclaré contre le jansénisme, il ne cessa jusqu'à sa mort, qui arriva en 1709, de condamner les mesures de rigueur.

On lui doit la fondation de quatre séminaires et d'écoles pour l'instruction de la jeunesse. Saint-Simon, d'ordinaire si médisant, lui a rendu pleine justice :

« *Ses mœurs*, dit-il, *sa doctrine, ses devoirs épiscopaux, tout était* « *irréprochable. Il ne faisait à Paris que des voyages courts et rares,* « *logeait à Saint-Sulpice, et se montrait encore plus rarement à la* « *cour. Il était fort savant, avait de l'esprit, de la douceur, de la* « *fermeté, de la finesse, dont il ne se servait jamais sans vrai besoin.* « *Son désintéressement, sa piété, sa rare probité étaient son seul lustre.* »

Digitized by Google

M. de Bausset, dans son *Histoire de Fénelon*, en fait un éloge plus judicieux : « *Il prêchait souvent et ne plaisait pas, mais il convertis-* « *sait. Ses lettres à Louis XIV, au pape, au roi d'Espagne, étaient* « *dignes des premiers siècles de l'Eglise. On a imprimé, long-temps* « *après sa mort, ses Lettres de direction à Mme de Maintenon, et on* « *admire la sagesse, la mesure, l'habileté, la profonde science du* « *monde avec laquelle ce prélat, qui n'avait jamais vu le monde, con-* « *duit Mme de Maintenon dans tous les détails de sa singulière posi-* « *tion.* »

Son neveu, Demoutiers de Mérinville, fils du comte de Rieux, d'abord coadjuteur, lui succéda à l'évêché de Chartres, et hérita de ses vertus, de son dévouement et de sa charité.

G. DILLON.

L'abbé BLANCHET (François).

Nous aurions voulu pouvoir réunir dans un même article les Oreste et Pylade de la médecine et de la littérature, Bouvard et l'abbé Blanchet. — Nous avons déjà parlé du premier. Blanchet, son compatriote, était d'Angerville, près de Chartres. Ses parents, peu fortunés, s'imposèrent des sacrifices pour lui faire commencer ses études, qu'il vint finir à Paris, au collége Louis-le-Grand. En 1724, il entra au noviciat des Jésuites, pour en sortir bientôt, mais il n'en conserva pas moins l'estime de ses maîtres et resta l'ami des PP. Brumoi, Boujeant et Castel.

Il se livra d'abord à l'instruction publique et professa avec distinction, dans deux colléges de province, les humanités et la rhétorique. Sa santé, qui dépérissait sensiblement, le força de se livrer aux éducations particulières; ses amis faisaient tous leurs efforts pour améliorer sa position; mais leur bonne volonté échoua devant son indécision et ses scrupules. M. de Chavannes lui fait avoir un canonicat dans la cathédrale de Boulogne-sur-Mer; il part, et dans sa première lettre : « Me voilà donc arrivé à Boulogne, dit-il; il ne s'agit « plus que de savoir si j'y resterai; c'est ce qu'un mortel ne saurait « décider. » Son chapitre le pressait d'entrer dans les ordres. Blanchet eut cela de commun avec Nicole, son illustre compatriote, qu'il ne se croyait pas digne d'être prêtre; il donna sa démission entre

Digitized by Google

les mains de M. de Mirepoix, et, délivré de son canonicat, il reprit, ce qu'il appelait, en riant, *son collier de misère* : « Puisqu'il faut ra-« mer, disait-il, je rame d'assez bonne grâce et même assez gaiment. »

Cependant il s'honora constamment du titre de précepteur. Il tenait tant à cette profession, jadis si révérée, qu'il y retombait comme à son véritable centre; il ne la quitta qu'à regret, car il aimait ses élèves et en était adoré. Sa bienveillance s'étendait jusqu'aux enfants et aux petits-enfants de ses disciples; il versa des larmes de joie lorsqu'il apprit les succès de M. Hérault de Séchelles, et célébra, dans l'épitaphe suivante, la mort glorieuse du comte de Gisors :

Content d'avoir servi ma patrie et mon maître,
Je meurs au bord du Rhin.
J'étais déjà Bayard, ne pouvant encor être
Dunois ou Duguesclin.

La vie de l'abbé Blanchet eut cela de remarquable, qu'il fut lui-même le principal obstacle à sa fortune. On le nomme interprète à la bibliothèque : après avoir réfléchi, il va trouver M. Bignon, qui lui déclare que cette place était une récompense et non un emploi. On venait de le faire interprète, à la condition de ne rien interpréter; on le nomma censeur, à la condition de ne rien censurer : mais, cette fois, il refusa la pension. Encouragés par cette victoire remportée sur les répugnances de l'intraitable abbé, ses amis le firent nommer garde des livres du cabinet du roi, à Versailles; il réussit dans cette situation délicate, même au gré des courtisans, dont il repoussa poliment les avances.

Ses souffrances avaient altéré son caractère. Devenu sombre et mélancolique, il aimait la solitude et périssait d'ennui et de chagrin, comme il le déclare lui-même dans ses lettres. Recherché dans la société, pour la douceur de son commerce et l'aménité de son esprit, il ne s'y montrait que sous des dehors aimables : *Tel que je suis, il faut que je me supporte; mais les autres y sont-ils obligés?* disait-il.

Il ne s'en tenait pas aux simples devoirs de bienséance. Cet homme, dont les infirmités précoces avaient considérablement altéré l'humeur et diminué l'activité, retrouva toujours, dans le besoin de servir ses amis, un principe de vie qui le rendait infatigable.

Digitized by Google

Il se retira à Saint-Germain-en-Laye, où il languit dix-sept ans, et mourut, le 29 janvier 1784, âgé de quatre-vingts ans.

Loin de l'affliger par des reproches inutiles, ses amis excusaient les faiblesses d'un esprit maladif et impressionnable. Il était naturellement paresseux : « Vous ne sauriez croire, écrivait-il à Bouvard, « combien c'est un rude exercice pour moi que de manier une plume; « il y a des jours où j'aimerais mieux faire deux lieues à pied que « d'écrire deux lignes. » Il ne haïssait rien tant que les besognes pressées. Il fit un voyage en Angleterre; le duc de ***, alors ambassadeur, se trouva pressé de joindre, à une dépêche importante, la traduction de quelques discours prononcés au Parlement. Il partage cette tâche en trois parties et envoie la troisième à Blanchet, qui savait très-bien l'anglais. Le pauvre abbé voit arriver à l'improviste le paquet de l'ambassadeur; dès qu'il eut appris ce qu'on lui demandait, il s'écria : « O ciel! comme on me traite!... c'est justement le jour « de *ma blanchisseuse!* et l'on me charge comme un baudet. — « Que faire, que devenir dans ce maudit pays!.... » — Il fit ses malles et se sauva. Le duc le plaignit et ne l'en aima pas moins.

Malgré ces caprices et quelques boutades, Blanchet était ce qu'on peut appeler un excellent homme. S'il fuyait quelquefois ses amis les plus intimes, ce n'était que par égard pour eux-mêmes et de crainte de les affliger; aussi remarquait-on qu'il ne se montrait guère qu'avec *sa belle humeur et son bel habit.*

Dusaulx, son éditeur, raconte une anecdote assez curieuse en ce qu'elle fait voir le degré d'intimité qui existait entre Bouvard et Blanchet. Bouvard tomba malade, et, se voyant à toute extrémité, il dit à Blanchet : « Du caractère dont je te connais, tu ne feras jamais fortune; il y « a grande apparence que je n'irai pas loin, et, quand je serai mort, « que deviendras-tu ? » L'abbé voulut répondre, le malade lui imposa silence avec cette rudesse apparente, sous laquelle se cachait sa bonté, et continua : « J'entends que, ta vie durante, tu jouisses des « dix mille écus que j'ai gagnés... Ne t'effarouche pas, le fonds « retournera à ma famille. » Bouvard guérit. Blanchet racontait lui-même ce fait à la duchesse d'Aumont : « Ce que je viens de vous « dire, Madame, n'est rien en comparaison de ce qui suit, disait-il « en pleurant : quand mon pauvre Bouvard fut hors de de danger,

Digitized by Google

« est-ce que je ne le trouvai pas tout honteux d'en être revenu ! »

On rapporte un trait qui peint sa scrupuleuse probité : « Dès « qu'il eut hérité du petit bien de ses pères, son premier soin fut de « compulser ses papiers de famille, pour voir s'il n'y avait point « d'injustice à réparer. Un compte de tutelle, auquel il ne compre- « nait rien, lui tourna la tête. Quoique le compte fût en règle, il « s'obstina à se croire redevable. Les artifices de celle à qui il avait « affaire augmentant sa perplexité, il ne fut tranquille que lorsqu'il « eut payé ce qu'il ne devait point. » Cette seule action suffirait pour justifier l'application qu'on lui a faite de ces vers où on le fait parler lui-même :

Puis-je espérer de vivre au temple de mémoire ?
Mais qu'importe, après tout ; dans le siècle où je vis,
Je fais, grâces au ciel, tout le bien que je puis ;
Le vrai bien peu connu, peu vanté dans l'histoire ;
Je remplis mes devoirs, je règle mes désirs,
J'aime la gloire, enfin, plus que les vains plaisirs,
Et la vertu plus que la gloire.

Blanchet est l'auteur des *Variétés morales et amusantes*, et des *Apologies et Contes orientaux*. Ces deux recueils prouvent de l'esprit et du goût : on y remarque le mérite d'une vraie composition et la sûreté du trait. Il avait ce que Montaigne appelle l'esprit *primesautier*, c'est-à-dire qu'il attaquait le but du premier coup. « Quant « à la diction, dit Dussaulx, le négligé des grâces lui plaisait « beaucoup plus que toutes leurs parures. Ses écrits, traductions « ou compositions, portent le même caractère d'un goût sûr et d'une « pureté de style qui rappelle le siècle de Louis XIV. » On a encore de lui : *Vues sur l'éducation d'un prince*, et une ode contre les incrédules.

Il a composé beaucoup de vers, mais on n'en a conservé qu'un petit nombre. Il ne les communiquait qu'à son ami Bouvard, à condition de ne pas en laisser prendre copie ; à mesure qu'il recouvrait ses vers, qu'il avait tant aimés, il les brûlait, en se comparant au dieu Saturne qui dévorait ses enfants. On a cependant de lui quelques poésies d'un genre délicat et agréable, dont la plupart furent attribuées aux meilleurs poètes du temps, qui ne s'en défendaient pas.

Digitized by Google

A ce sujet, Blanchet disait en riant : *Je suis charmé que les riches adoptent mes enfants.*

L'abbé Blanchet étudia long-temps et n'oublia rien. Il s'attacha surtout à l'art de bien dire, tant en prose qu'en vers; cet art, en fait de littérature, lui paraissait la clef de tous les autres. Il s'y disposa par la lecture des bons auteurs latins, italiens, espagnols et anglais, et, pour se perfectionner, il eut recours au moyen le plus sûr : il se mit à traduire, ce qu'il appelait verser du français dans les moules des anciens. Il s'essaya d'abord sur Tite-Live et Tacite, qu'il traduisit avec plus de force que d'élégance.—Il n'en reste que deux morceaux : l'*Histoire de la famille d'Hiéron* et *la Conjuration de Pison contre Néron.* — Mais il excelle surtout dans les contes, et peu d'hommes ont poussé à un si haut degré le talent de raconter avec grâce et de donner une forme agréable et piquante aux moindres bagatelles.

CH.-F. LAPIERRE.

L'abbé DESCHAMPS (CLAUDE-FRANÇOIS).

Digne émule de l'abbé de l'Épée, Deschamps fut un de ces bienfaiteurs de l'humanité dont la mémoire doit durer aussi long-temps qu'il y aura des êtres disgraciés de la nature et privés des organes les plus nécessaires aux besoins de la vie. Il était né à Orléans en 1745, et fit ses études au séminaire de cette ville. « Ses progrès furent « rapides, dit l'abbé Pataud, et il annonçait les plus heureuses « dispositions, quand des tracasseries jésuitiques le forcèrent d'a- « bandonner un ministère que, dans la suite, il ne voulut jamais « reprendre. »

A cette époque, un Espagnol, Pereira, jouissait d'une grande réputation par le succès qu'il avait obtenu dans ses efforts pour améliorer la situation des sourds-muets. Le hasard fit connaître à Deschamps un élève muet de naissance, en qui Pereira avait créé la faculté de parler. Ce miracle de l'art le frappa au point qu'à l'instant sa vocation fut décidée. Fortune, talent, existence, il consacra tout à l'éducation des sourds-muets.

Ce fut particulièrement à ceux de la classe ouvrière qu'il s'attacha; il leur donnait à la fois du pain et des leçons gratuites. Quel-

Digitized by Google

ques heureux résultats obtenus par lui, grâce à son zèle infatigable, le firent connaître à Paris; on voulut le mettre en rapport avec l'abbé de l'Épée, alors protégé par M. de Penthièvre; mais Deschamps déclina poliment cet honneur, soit par esprit d'indépendance, soit qu'il donnât la préférence au système de Pereira, qu'il pratiquait, sur celui de l'abbé de l'Épée.

Il a laissé quelques ouvrages sur sa méthode, entre autres un *Cours élémentaire d'éducation à l'usage des sourds-muets*, qui fut violemment attaqué : on reprocha à l'abbé Deschamps d'avoir condamné le langage des signes, en préférant, comme moyen principal, l'inspection des mouvements qu'exige l'articulation de la parole. Qu'importe la méthode si les résultats sont bons! Deschamps n'avait pas la prétention de corriger ni d'innover. *Touché du malheur de ces infortunés*, dit-il dans sa préface, *j'ai espéré leur être utile; j'ai fait des tentatives, je les ai vu avec joie réussir*; plus loin il ajoute : *J'ai moins voulu prouver la bonté de ma méthode qu'ouvrir une voie à celui qui voudrait être utile à la société dans une de ses classes malheureusement assez multipliée*. C'était répondre d'une manière aussi modeste qu'irréfutable aux attaques de ces formalistes humanitaires, qui ne comprennent le bien que lorsqu'il s'exerce dans les limites d'un système de convention. Le *Journal des Savants*, mieux éclairé, rendit hommage au pieux sacerdoce exercé par l'abbé Deschamps. Il mourut, pauvre et obscur, en 1791 : quelques amis seulement et ses élèves pleurèrent sa mort.

CH.-F. L.

PATAUD (FRANÇOIS), *chanoine*.

Les parents de ce savant ecclésiastique jouissaient dans le commerce d'une réputation d'honneur et de probité acquise par la pureté de leurs mœurs et la loyauté de leurs relations.

François Pataud, né à Orléans en 1732, se destina d'abord à la profession de son père, qu'il exerça pendant plusieurs années. Mais son goût pour l'étude et les encouragements de quelques hommes de mérite le décidèrent à embrasser l'état ecclésiastique. Doué d'une rare facilité et d'une mémoire prodigieuse, il occupa avec succès les prin-

Digitized by Google

cipales chaires des églises de l'Orléanais. Mgr Rousseau, évêque d'Orléans, ne tarda pas à apprécier les talents et les vertus de l'abbé Pataud et s'empressa de les utiliser en l'appelant à des fonctions qu'il devait remplir si dignement. C'est à lui que fut confiée, en 1809, l'importante mission de replacer les bases de l'éducation publique sur les idées religieuses et morales; il s'en acquitta de manière à mériter l'estime générale.

Comme nous l'avons dit plus haut, une mémoire prodigieuse aidait ses dispositions pour les belles-lettres. On raconte qu'étant allé entendre, par défi, le sermon du missionnaire Beauregard, alors chargé d'une station de carême à Orléans, il le répéta le lendemain dans la paroisse dont il était vicaire; Beauregard convint lui-même que deux expressions seulement avaient subi une légère altération.

Il savait le latin, l'anglais, l'italien; il put ainsi augmenter considérablement ses connaissances littéraires et se livrer avec succès à celle de l'histoire; celle de France, et plus particulièrement celle de sa proprovince, furent le constant objet de sa prédilection.

A l'époque de la révolution, où les fonctions sacerdotales étaient interdites par les lois révolutionnaires, il les remplaça par celles d'instituteur et se chargea de l'éducation de quelques jeunes gens; mais à peine les églises furent-elles rouvertes par le concordat de 1801 qu'il reprit son état de prédilection et l'exerça jusqu'à sa mort, arrivée en 1817.

« Sa piété raisonnée, dit M. de La Place, dans l'éloge qu'il fait de « l'abbé Pataud, n'eut jamais rien d'austère. Doué d'un caractère « enjoué, il portait au sein de la société cette gaîté et cet abandon « qui en font le charme. Sa conversation, nourrie d'anecdotes et de « citations qu'il avait l'art de placer à propos, faisait les délices de « ses réunions d'amis, les seules qu'il recherchât. Il était né avec « une imagination vive et travaillait avec une extrême facilité; peut-« être ne prit-il pas assez de soin pour donner à ses compositions « cette correction, ce fini qu'une lecture attentive ne laisse jamais « inaperçus. »

L'abbé Pataud a fourni plusieurs articles au *Dictionnaire de théologie*, de l'*Encyclopédie méthodique* et à la *Biographie universelle*. On distingue parmi ses œuvres un *Éloge de Jeanne d'Arc*, l'un des

Digitized by Google

meilleurs discours qui aient été prononcés sur ce beau sujet. Il a fait imprimer aussi, à un très-petit nombre d'exemplaires :

Recherches historiques sur l'éducation nationale et les écoles publiques de l'Orléanais ; — Essais historiques sur quelques rues de la ville d'Orléans.

L'abbé Pataud avait réuni les immenses matériaux transmis par Hubert, Daniel Polluche et le magistrat Jousse, dans le dessein d'entreprendre une histoire complète de la province d'après tous les manuscrits. Il a légué à la bibliothèque d'Orléans une histoire de cette ville, dont le prospectus avait paru en 1815, sous ce titre : *Histoire d'Orléans et des principales villes du Loiret, depuis la mort de Jeanne d'Arc, précédée d'un précis historique sur la situation d'Orléans, à dater des premiers temps de la monarchie, d'après les pièces justificatives tirées des archives de la mairie, de la préfecture, de l'évêché, etc., suivie de la topographie historique, par ordre alphabétique, de toutes les communes du département du Loiret, des monuments qui les décorent, des faits particuliers qui les distinguent, des familles qui les ont illustrées, etc.*

Sa mort, qui arriva en 1817, arrêta la publication d'un ouvrage impatiemment attendu par les habitants du département, à la gloire duquel il était consacré.

CH.-F. L.

L'abbé MÉRAULT (ATHANASE-RENÉ).

Il existe à Orléans, près de la cathédrale de Sainte-Croix, une petite maison qui a été habitée par l'illustre Pothier. Une inscription, gravée en lettres d'or sur une table de marbre placée au-dessus de la porte, annonce que ce fut là le modeste séjour du vertueux magistrat.

Cette maison, qui avait été témoin de tant d'actes de vertu, était encore, il y a quelques années, ce qu'elle fut du temps de Pothier. Il semblait qu'elle n'eût point changé de maître. Un vieillard, à la figure vénérable, occupait alors ce même cabinet où le célèbre jurisconsulte a composé ses immortels *Traités*. Ce sage et digne successeur d'un autre sage était l'abbé Mérault.

Digitized by Google

Bien que né à Paris en 1744, l'abbé Mérault appartient à l'Orléanais qui le revendique par droit de reconnaissance. Entré à l'âge de sept ans au collége de Juilly, il s'y fit remarquer par son zèle et son application au travail qui furent récompensés par de brillants succès. Entraîné par une vocation d'autant plus libre que sa fortune lui permettait d'aspirer aux honneurs, il entra dans la savante congrégation de l'Oratoire, et, malgré son extrême jeunesse, il occupa une chaire de théologie au collége de Montmorency. A peine âgé de vingt-cinq ans, le jeune oratorien était nommé supérieur d'une maison de haut enseignement qui dépendait de l'Oratoire, et qu'on appelait l'Institut. Chassé, par la révolution, de cette studieuse retraite, l'abbé Mérault vint chercher un asile à Orléans, dans la famille de sa mère. Il avait trop de vertus pour échapper aux haines révolutionnaires, et, pendant la terreur, il fut enfermé dans la maison de la Croix, qui venait d'être transformée en prison. La chute de Robespierre lui rendit la liberté; il se fixa à Orléans, où il vécut modestement dans une humble demeure. Les pauvres seuls s'aperçurent que la ville comptait un bienfaiteur de plus. Enfin, Napoléon, relevant les autels brisés par l'anarchie, rappela le clergé, lui rendit ses temples et l'entoura d'un éclat qu'il regardait comme nécessaire à la splendeur de son trône.

Mgr Bernier, évêque d'Orléans, pressentit les services que pourrait rendre l'abbé Mérault; il le fit nommer, en 1805, grand-vicaire de sa cathédrale et supérieur du séminaire que le gouvernement l'autorisait à fonder. Lorsqu'il remit entre les mains de M. Roma la surveillance de cette maison, sa fortune personnelle était diminuée des deux tiers. Il faisait des libéralités à humilier les princes eux-mêmes, et, en 1828, il donna cinquante-cinq mille francs pour faire bâtir la maison et la chapelle des Carmélites de Blois. Héritier d'un frère qu'il avait à Paris, il vit sa fortune, que tant de largesses avaient épuisée, s'accroître tout à coup d'une manière considérable. Les pauvres seuls en devinrent plus riches.

Au milieu d'une vie si occupée, l'abbé Mérault a su trouver encore le temps de cultiver les lettres. Il existe de lui un assez grand nombre d'ouvrages d'un style clair, facile, élégant, et qui annonce une profonde conviction, en même temps qu'une piété douce et tolérante.

Digitized by Google

L'abbé Mérault est mort, le 13 juin 1855, dans sa quatre-vingt-dixième année. Sa fin a été celle du juste, calme et résignée. Sa carrière fut longue et bien remplie, mais elle fut encore trop courte pour le bonheur de l'humanité.

D'éclatants hommages ont été rendus à la dépouille de cet homme de bien. Un cortége nombreux, composé de tous les ecclésiastiques de la ville, de fonctionnaires et d'une foule immense, suivait avec tristesse ces restes glacés, qu'animait naguère une âme si belle, si fervente et si pure.

F. DE M.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES

BIOGRAPHIES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

Adam, Michel, sculpteur. . . . 16
Agnan des Comtes, curé 371
Aignan (saint), évêque 333
Aignan, Etienne, littérateur . . 259
Aleaume, Jean, ingénieur . . . 11
Allonville (d'), Jacques, mathém. 292
Arnoul II, évêque 352
Audebert, Germain et Nicolas, litt. 186
Aunachaire, évêque. 346
Barberousse, Pierre, littérateur. 128
Baudet, Etienne, graveur . . . 42
Baudry, littérateur 177
Beaune (de), Florimond, math. 281
Beauvais de Préau, grav. ingén. 14
Bernard de Chartres, littérateur. 181
Bernier, Jean, médecin 282
Bertrand, François, littérateur . 114
Bizemont (le comte de), graveur. 46
Blanchet, François, abbé . . . 385
Bongars, Jacques, littérateur . . 193
Bourdin, Michel, sculpteur. . . 18
Boutrays, Raoul, historien . . . 202
Bouvard, Charles et Michel, méd. 297
Brizard, Jean, acteur 82
Bunel, Jacob, peintre 49
Cailly (de), Jacques, poète. . . 149
Changeux, Pierre, ingénieur . . 308
Chaperon, Nicolas, graveur. . . 38
Charles, Jacques, physicien . . 314
Charpentier, ingénieur 313
Chartier, Jean, graveur 34
Chasteau, Guillaume, graveur. . 39
Chrestien, Florent, littérateur. . 190
Claveret, Jean, littérateur . . . 215
Chaumeix (de), Abraham, litt. . 245
Chéreau, François, graveur. . . 44
Chevillard, François, poète. . . 147
Cochereau, Mathieu, peintre . . 62
Colardeau, Charles, poète . . . 159
Collin-Harleville, poète 166
Corneille, Michel, peintre . . . 52
Croisy (du), acteur 82
Dampierre, Jean, littérateur . . 185
Dangeau (le marquis de), litt. 226
Danican, dit Philidor, musicien. 75
Dauvilliers, Jacques, musicien . 79
Deloynes d'Autroche, litt. . . . 255
Delaulne, Etienne, graveur. . . 35
Denisot, Nicolas, graveur . . . 36
Deschamps, Joseph, médecin. . 310
Deschamps, Charles-Franç., abbé 389
Desfriches, Thomas, peintre . . 54
Deshayes-Gendron, médecin . . 294
Desmahis de Corsembleu, poète. 152
Desportes, poète 123
Dolet, Etienne, imprimeur. . . 267
Doublet, François, médecin . . 318
Ducerceau, Androuet, architecte. 3
Dulorens, Jacques, poète . . . 140
Dupleix, César, historien . . . 207

Digitized by Google

Etampes (d'), Léonor, évêque . 353
Etienne, évêque 360
Farlau de Saint-Ange, littérateur. 256
Félibien, André, architecte. . . 12
Février, Antoine, musicien . . . 72
Fleury, Joseph-Abraham, acteur 85
Foucher de Chartres, littérateur. 179
Garnier, Sébastien, poète . . . 158
Gaullyer, Denis, littérateur. . . 238
Gautier, ou Vautier, évêque . . 352
Godard, Claude, sculpteur . . . 17
Godeau, Antoine, littérateur . . 219
Godet (de) des Marais, évêque . 383
Gedoyn, Nicolas, littérateur. . . 222
Girodet-Trioson, peintre. . . . 63
Guérineau de Saint-Péravy, litt. 253
Guiart, Guillaume, poète. . . . 103
Guillard, Nicolas-François, poète 171
Guillemeau, Jacques, médecin. . 278
Guyon, Symphorien, historien . 200
Hallier, François, docteur . . . 374
Hamel (du) du Monceau, natural. 305
Hautefeuille, Jean, physicien . . 284
Hervet (Gentien), chanoine . . 364
Hubert, évêque 355
Hubert, Etienne, médecin . . . 280
Hubert, Nicolas, sculpteur . . . 20
Hugues 1er, archevêque 354
Huquier, Jacques, graveur. . . 45
Jollyvet, Euverte, littérateur . . 217
Jousse, Mathurin, architecte . . 11
Lair, Jean-Louis, peintre. . . . 70
Lambert Licors, poète 89
Lantara. 55
Laureault de Foncemagne, litt. . 244
Lefèvre, ingénieur 13
Lemaire, François, historien . . 206
Lenoir, Etienne, ingénieur . . . 311
Levassor, Michel, littérateur . . 231
Liphard (saint), abbé 337
Lomer (saint), abbé. 344
Lorris (de) et Jean de Meung . 92
Luchet (de), littérateur 250
Lyé (saint), solitaire. 339
Marchand, Claude, savant . . . 189
Marchand, François, sculpteur . 15
Marie, Gilles, curé. 382
Masson, Antoine, graveur . . . 41
Mérault, Athanase-René, abbé. 392
Metezeau, Clément, architecte . 10
Mitouflet, dit Thomin, ingén. . 295
Mondori, acteur 81
Morin, Jean-Baptiste, musicien . 74
Morogues (le baron de), économ. 321
Morvilliers (de), Jean, évêque . 368
Mosnier, Jean 50
Moyreau, Jean, graveur. . . 43
Nicole, Pierre, moraliste. . . . 375
Odon, évêque 356
Panard, Charles-François . . . 156
Papin, Denis, physicien 286
Pappole, évêque 346
Paris, Etienne, évêque 364
Patisson, Mamert, imprimeur. . 264
Patand, François, chanoine . . 390
Phares (de) Simon, astrologue . 276
Petau, Denis. 209
Petit, Antoine, médecin 300
Pérelle, graveur 37
Pierre de Blois, littérateur . . . 182
Polluche, Daniel, historien. . . 240
Poisson, Siméon-Denis, mathém. 325
Prévost, Isaac, peintre. 60
Regnier, Mathurin, poète . . . 130
Remi Belleau, *id.* 120
Riollet, ornementiste 21
Ripault-Désormeaux, littérateur. 252
Robert, Nicolas, peintre 53
Robert de Blois, peintre. . . . 90
Roguet, Louis, sculpteur. . . . 23
Romagnési, ornementiste. . . . 22
Ronsard, poète. 104
Rotrou (de) Jean. 142
Rouzeau, Simon 136
Sainctes (de), Claude, évêque. . 371
Saussaye (de la), Charles, hist . 205
Sergent, Antoine, graveur . . . 45
Simonneau, Charles, graveur . . 39
Soullas d'Allainval, auteur dram. 248
Sully (de), Maurice 357
Sully (de), Eudes 362
Taille (de la), Jean et Jacques. . 115
Tasset, Joseph, musicien. . . . 78
Themiseul de St-Hyacinthe, litt. 234
Thibault, Jean, sculpteur. . . . 21
Toynard, Nicolas, littérateur. . 225
Texier, dit de Beauce, arch.. . 3
Thevenard, Vincent, musicien. . 74
Vaillant de Gnélis, évêque . . . 379
Viart, Charles, architecte . . . 1
Vital de Blois, littérateur. . . . 180
Woldemar, Michel, musicien . . 80

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Acme
Bookbinding Co., Inc.
100 Cambridge St.
Charlestown, MA 02129

Digitized by Google

Digitized by Google

035.2
Hommes illustres de l'Orleanai
ener Library 002824560
2044 087 941 746

Digitized by Google